



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

**Foreign Affairs
and
International Trade**

Chair:

The Honourable CONSIGLIO DI NINO

Tuesday, March 27, 2007
Tuesday, May 1, 2007
Wednesday, May 2, 2007

Issue No. 14

Third meeting on:

Effectiveness of democratic development

Fourth meeting on:

Evacuation from Lebanon

Third meeting on:

Foreign Relations in General

Fifth and sixth meetings on:

International Business Policy
(including the Softwood Lumber Agreement)

INCLUDING:

THE SEVENTH REPORT OF THE COMMITTEE

(Overcoming 40 Years of Failure: A New
Road Map for Sub-Saharan Africa)

THE EIGHTH REPORT OF THE COMMITTEE

(Budget, Special Study on the effectiveness
of democratic development)

THE NINTH REPORT OF THE COMMITTEE

(Budget, Special Study on the evacuation from Lebanon)

WITNESSES:

(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

**Affaires étrangères
et du
commerce international**

Président :

L'honorable CONSIGLIO DI NINO

Le mardi 27 mars 2007
Le mardi 1^{er} mai 2007
Le mercredi 2 mai 2007

Fascicule n° 14

Troisième réunion concernant :

L'efficacité de la promotion de la démocratie

Quatrième réunion concernant :

L'évacuation du Liban

Troisième réunion concernant :

Les relations étrangères en général

Cinquième et sixième réunions concernant :

La politique de commerce international
(incluant l'entente sur le bois d'œuvre)

Y COMPRIS :

LE SEPTIÈME RAPPORT DU COMITÉ

(Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille
de route pour l'Afrique subsaharienne)

LE HUITIÈME RAPPORT DU COMITÉ

(Le budget, l'étude spéciale sur l'efficacité de
la promotion de la démocratie)

LE NEUVIÈME RAPPORT DU COMITÉ

(Le budget, l'étude spéciale sur l'évacuation du Liban)

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON FOREIGN
AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

The Honourable Consiglio Di Nino, *Chair*

The Honourable Peter A. Stollery, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Andreychuk	* LeBreton, P.C.
Corbin	(or Comeau)
De Bané, P.C.	Mahovlich
Downe	Merchant
Eyton	Peterson
* Hervieux-Payette, P.C.	Segal
(or Tardif)	Smith, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*April 16, 2007*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Banks (*April 19, 2007*).

The name of the Honourable Senator Di Nino is added (*April 27, 2007*).

The name of the Honourable Senator Tkachuk is added (*April 27, 2007*).

The name of the Honourable Senator Andreychuk is added (*April 27, 2007*).

The name of the Honourable Senator Segal is added (*April 27, 2007*).

The name of the Honourable Senator Eyton substituted for that of the Honourable Senator Tkachuk (*April 30, 2007*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Dawson (*May 1, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE INTERNATIONAL

Président : L'honorable Consiglio Di Nino

Vice-président : L'honorable Peter A. Stollery

et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	* LeBreton, C.P.
Corbin	(ou Comeau)
De Bané, C.P.	Mahovlich
Downe	Merchant
Eyton	Peterson
* Hervieux- Payette, C.P.	Segal
(ou Tardif)	Smith, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 16 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 19 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Di Nino est ajouté (*le 27 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Tkachuk est ajouté (*le 27 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Andreychuk est ajouté (*le 27 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Segal est ajouté (*le 27 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Eyton est substitué à celui de l'honorable sénateur Tkachuk (*le 30 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Dawson (*le 1^{er} mai 2007*).

ORDERS OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Wednesday, June 28, 2006:

The question was then put on the motion, as amended, of the Honourable Senator Ringuette, seconded by the Honourable Senator Milne:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs study and report on the Canada-United States agreement on softwood lumber;

That the Committee analyse, among other things, the impact of Canada's resource management on sovereignty, the impact on the interpretation of NAFTA chapters 11 and 19, and provisions contained in the agreement with regard to financial support for the industry and its workers; and

That the committee submit its final report no later than October 2, 2006.

The motion, as amended, was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday, September 28, 2006:

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the Honourable Senator Cools:

That, notwithstanding the Order of the Senate adopted on Wednesday, June 28, 2006, the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, which was authorized to study and report on the Canada-United States agreement on softwood lumber, be empowered to extend the date of presenting its final report from October 2, 2006 to November 30, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

Extract from the fifth report (interim) of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade:

The Committee concluded that the long term implications of agreements like the softwood lumber agreement, while both positive in some respects and problematic in others, justify further detailed study of bilateral and multilateral trade relations.

ORDRES DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 28 juin 2006 :

La question est mise aux voix sur la motion, telle que modifiée, de l'honorable sénateur Ringuette, appuyée par l'honorable sénateur Milne,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères étudie et fasse rapport sur l'entente entre le gouvernement du Canada et le gouvernement des États-Unis d'Amérique à propos du bois d'œuvre;

Que le Comité analyse, entre autres, l'impact sur la souveraineté du Canada dans la gestion de ses ressources, l'impact quant à l'interprétation des chapitres 11 et 19 de l'ALENA, et les mesures incluses dans l'entente en ce qui a trait au soutien financier offert à l'industrie et ses travailleurs;

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 2 octobre 2006.

La motion, telle que modifiée, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 28 septembre 2006 :

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par l'honorable sénateur Cools,

Que, nonobstant l'ordre du Sénat adopté le mercredi 28 juin 2006, le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, autorisé à étudier et faire rapport sur l'entente entre le gouvernement du Canada et le gouvernement des États-Unis d'Amérique à propos du bois d'œuvre, soit habilité à reporter la date de présentation de son rapport final du 2 octobre 2006 au 30 novembre 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait du cinquième rapport (intérimaire) du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international :

Le Comité est venu à la conclusion que les incidences à long terme d'accords tel celui sur le bois d'œuvre, positives à certains égards et problématiques sous d'autres rapports, justifient une étude approfondie des relations commerciales bilatérales et multilatérales.

While keeping up with the evolution of the softwood lumber file, your Committee suggests that it undertake further study on Canada's international business policy, in view of the increased importance of global trade for the Canadian economy.

To this end, your Committee recommends that, notwithstanding the Order of the Senate adopted on Thursday, September 28, 2006, the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade be empowered to extend the date of presenting its final report from November 30, 2006, to December 31, 2007.

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday, December 14, 2006:

Consideration of the fifth report (interim) of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade (*Canada-United States agreement on softwood lumber*), tabled in the Senate on November 29, 2006.

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the Honourable Senator Keon, that the report be adopted.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Tout en suivant l'évolution du dossier sur le bois d'œuvre, votre Comité propose de [entreprendre un] poursuivre son examen de la politique de commerce international du Canada, étant donné l'importance accrue du commerce mondial pour l'économie canadienne.

À cet effet, votre Comité recommande que, nonobstant l'ordre du Sénat adopté le jeudi 28 septembre 2006, le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international soit habilité à reporter la date de présentation de son rapport final du 30 novembre 2006 au 31 décembre 2007.

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 14 décembre 2006 :

Étude du cinquième rapport (intérimaire) du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international (*l'entente entre le Canada et les États-Unis à propos du bois d'œuvre*), déposé au Sénat le 29 novembre 2006.

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par l'honorable sénateur Keon, que le rapport soit adopté.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, March 27, 2007
(29)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 7:05 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chair, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Corbin, Dawson, Downe, Smith, P.C. and Stollery (5).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Allison Goody, Analyst.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 9, 2006, the committee continued to examine such issues that may arise from time to time relating to foreign relations generally. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 10, February 6, 2007.*)

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, February 13, 2007, the committee continued to study the effectiveness of Canada's promotion of democratic development abroad and the role of the Parliament of Canada in this context. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 11, February 20, 2007.*)

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 24, 2006, the committee continued to examine and report on the evacuation of Canadian citizens from Lebanon in July 2006. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 6, November 1, 2006.*)

The Honourable Senator Corbin moved that the committee adopt the draft budget for its special study on the effectiveness of Canada's promotion of democratic development and that the Chairman submit the following budget for approval to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Professional and special services	\$ 5,500
Transportation and communications	\$ 500
Other expenses	\$ 500
TOTAL	\$ 6,500

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Dawson moved that the committee adopt the draft budget for its special study on the evacuation of Canadian citizens from Lebanon and that the Chairman submit the following budget for approval to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Professional and special services	\$ 4,500
Transportation and communications	\$ 500
Other expenses	\$ 500
TOTAL	\$ 5,500

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 27 mars 2007
(29)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui à 19 h 5, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery, (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Corbin, Dawson, Downe, Smith, C.P. et Stollery (5).

Également présente : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque : Allison Goody, analyste.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 9 mai 2006, le comité poursuit son étude des questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 10 du 6 février 2007.*)

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 13 février 2007, le comité poursuit son étude sur l'efficacité de la promotion canadienne de la démocratie à l'étranger; le rôle du Parlement du Canada dans ce contexte. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 11 du 20 février 2007.*)

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 24 octobre 2006, le comité poursuit son étude de l'évacuation des citoyens canadiens du Liban en juillet 2006. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 6 du 1^{er} novembre 2006.*)

L'honorable sénateur Corbin propose que le Comité approuve le budget proposé pour son étude spéciale sur l'efficacité de la promotion canadienne de la démocratie et que le président soumette ce budget au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration afin d'obtenir son approbation :

Services professionnels et spéciaux	5 500 \$
Transports et communications	500 \$
Autres dépenses	500 \$
TOTAL	6 500 \$

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Dawson propose que le Comité approuve le budget proposé pour son étude spéciale sur l'évacuation des citoyens canadiens du Liban et que le président soumette ce budget au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration afin d'obtenir son approbation :

Services professionnels et spéciaux	4 500 \$
Transports et communications	500 \$
Autres dépenses	500 \$
TOTAL	5 500 \$

The Honourable Senator Smith, P.C., moved that the committee adopt the draft budget for the study of bills and that the Chairman submit the following budget for approval to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Professional and special services	\$ 3,000
Transportation and communications	\$ 750
Other expenses	\$ 750
TOTAL	\$ 4,500

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Smith, P.C., moved that the committee adopt the draft budget for its study of issues relating to foreign relations generally and that the Chairman submit the following budget for approval to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Professional and special services	\$ 28,500
Transportation and communications	\$ 62,000
Other expenses	\$ 1,500
TOTAL	\$ 92,000

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

It was agreed that the next meeting would be scheduled for the week of April 16, 2007.

At 7:12 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, May 1, 2007
(30)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 5:07 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chair, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, Di Nino, Downe, Mahovlich, Merchant, Peterson, Segal, Smith, P.C. and Stollery (10).

Other senator present: The Honourable Senator Ringuette (1).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

In accordance with the Order of Reference passed by the Senate on Wednesday, June 28, 2006, the committee continued its study of international business policy (including bilateral and multilateral trade relations, the softwood lumber agreement and others).

L'honorable sénateur Smith, C.P., propose que le Comité approuve le budget proposé pour études de projets de loi et que le président soumette ce budget au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration afin d'obtenir son approbation :

Services professionnels et spéciaux	3 000 \$
Transports et communications	750 \$
Autres dépenses	750 \$
TOTAL	4 500 \$

La question, mise aux voix, est adoptée

L'honorable sénateur Smith, C.P., propose que le Comité approuve le budget proposé pour son étude des questions se rapportant aux relations étrangères en général et que le président soumette ce budget au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration afin d'obtenir son approbation :

Services professionnels et spéciaux	28 500 \$
Transports et communications	62 000 \$
Autres dépenses	1 500 \$
TOTAL	92 000 \$

La question, mise aux voix, est adoptée

Il est convenu que la prochaine séance ait lieu la semaine du 16 avril 2007.

À 19 h 12, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 1^{er} mai 2007
(30)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui à 18 h 7, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery, (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, Di Nino, Downe, Mahovlich, Merchant, Peterson, Segal, Smith, C.P., et Stollery (10).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Ringuette (1).

Également présent : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 28 juin 2006, le comité poursuit son étude politique de commerce international (incluant les relations commerciales bilatérales et multilatérales, accord sur le bois d'œuvre et autres).

*WITNESSES:**Foreign Affairs and International Trade Canada:*

Andrea Lyon, Chief Trade Negotiator (North America);

Suzanne McKellips, Director General, Export and Import Controls Divisions;

Stephen de Boer, Director, Softwood Lumber.

Free Trade Lumber Council of Canada (by video conference):

Carl Grenier, Executive Vice-President.

Grey, Clark, Shih and Associates:

Peter Clark, President.

The Chairman made a statement.

Ms. Lyon made a statement and answered questions.

At 6:44 p.m., the committee suspended.

At 6:46, the committee resumed.

The Chairman made a statement.

Messrs. Clark and Grenier made presentations and answered questions.

At 7:37 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, May 2, 2007
(31)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:08 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chair, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Mahovlich, Merchant, Smith, P.C. and Stollery (9).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

In accordance with the Order of Reference passed by the Senate on Tuesday, June 28, 2006, the committee continued its study of international business policy (including bilateral and multilateral trade relations, the softwood lumber agreement and others).

*WITNESSES:**Export Development Canada:*

Stephen S. Poloz, Senior Vice-President, Corporate Affairs and Chief Economist.

*TÉMOINS :**Affaires étrangères et Commerce international Canada :*

Andrea Lyon, négociatrice commerciale en chef (Amérique du Nord).

Suzanne McKellips, directrice générale, Contrôles à l'exportation et à l'importation;

Stephen de Boer, directeur, Bois d'œuvre;

Conseil canadien du libre-échange pour le bois d'œuvre (par vidéoconférence) :

Carl Grenier, vice-président exécutif.

Grey, Clark, Shih and Associates :

Peter Clark, président.

Le président fait une déclaration.

Mme Lyon fait un exposé puis répond aux questions.

À 18 h 44, le comité suspend ses travaux.

À 18 h 46, le comité reprend ses travaux.

Le président fait une déclaration.

MM. Clark et Grenier font des exposés puis répondent aux questions.

À 19 h 37, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 2 mai 2007
(31)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui à 16 h 8, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery, (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Mahovlich, Merchant, Smith, C.P., et Stollery (9).

Également présent : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 28 juin 2006, le comité poursuit son étude politique de commerce international (incluant les relations commerciales bilatérales et multilatérales, accord sur le bois d'œuvre et autre).

*TÉMOINS :**Exportation et développement Canada :*

Stephen S. Poloz, premier vice-président, Affaires générales et économiste en chef.

As individuals:

John Curtis, Distinguished Fellow, Centre for International Governance Innovation (CIGI).

Michael Hart, Simon Reisman Chair in Trade Policy, Carleton University.

The Chairman made a statement.

Messrs. Poloz, Curtis and Hart made statements and answered questions.

At 5:43 p.m., the committee suspended.

At 5:47 p.m., the committee resumed.

At 5:48 p.m., the Honourable Senator Stollery resigned as Chair of the Committee.

Since the chair position stood vacant, the Clerk of the Committee presided over the election of a chairman.

The Honourable Senator Stollery moved:

That the Honourable Senator Di Nino be appointed Chair of the Committee.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

The Honourable Senator Andreychuk moved:

That the Honourable Senator Stollery be appointed Deputy Chair of the Committee.

The question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

At 5:51 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À titre personnel :

John Curtis, associé distingué, Centre for International Governance Innovation (CIGI).

Michael Hart, chaire Simon Reisman en politique commerciale, Université Carleton.

Le président fait une déclaration.

MM. Poloz, Curtis et Hart font des exposés puis répondent aux questions.

À 17 h 43, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 47, le comité reprend ses travaux.

À 17 h 48, l'honorable sénateur Stollery démission à titre de président du comité.

Le poste de président étant vacant, le greffier du comité préside à l'élection d'un président.

L'honorable sénateur Stollery propose :

Que l'honorable sénateur Di Nino soit président du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Andreychuk propose :

Que l'honorable sénateur Stollery soit vice-président du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 17 h 51, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du Comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

REPORTS OF THE COMMITTEE

Thursday, February 15, 2007

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade has the honour to table its

SEVENTH REPORT

Your Committee, which was authorized to examine and report upon the development and security challenges facing Africa; the response to the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa, has in obedience to its Order of Reference of May 9, 2006, proceeded to that inquiry and now tables a report entitled *Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa*.

Respectfully submitted,

Le président,

HUGH SEGAL

Chair

(Text of the report appears following the evidence)

Tuesday, May 1, 2007

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade has the honour to present its

EIGHTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Tuesday February 13, 2007, to examine and report on the effectiveness of Canada's promotion of democratic development abroad; the role of the Parliament of Canada in this context, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of its study.

Pursuant to section 2(1)(c) of Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report..

Respectfully submitted,

Le président,

PETER A. STOLLERY

Chair

RAPPORTS DU COMITÉ

Le jeudi 15 février 2007

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international a l'honneur de déposer son

SEPTIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé à étudier, afin d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangères du Canada envers l'Afrique, a, conformément à son ordre de renvoi du 9 mai 2006, entrepris cet examen et dépose maintenant un rapport intitulé : *Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne*.

Respectueusement soumis,

(Le texte du rapport paraît après les témoignages)

Le mardi 1^{er} mai 2007

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international a l'honneur de présenter son

HUITIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le mardi 13 février 2007, à étudier, en vue d'en faire rapport, l'efficacité de la promotion canadienne de la démocratie à l'étranger; le rôle du Parlement du Canada dans ce contexte, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services de conseillers juridiques et techniques, employés de bureau et de tout autre personnel jugé nécessaire aux fins de son enquête.

Conformément à l'article 2(1)(c) du chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2008**

Extract from the *Journals of the Senate* of Tuesday, February 13, 2007

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Tkachuk, for the Honourable Senator Segal, seconded by the Honourable Senator Stratton:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade be authorized to examine and report on the effectiveness of Canada's promotion of democratic development abroad; the role of the Parliament of Canada in this context; and

That the Committee shall present its final report no later than December 31, 2007, and that the Committee shall retain all powers necessary to publicize the findings of the Committee as set forth in its final report until March 31, 2008;

And on the motion in amendment of the Honourable Senator Corbin, seconded by the Honourable Senator Day, that the motion be amended by deleting at the end of the first paragraph the word "and", and by adding after the first paragraph the words "That the Committee be authorized to travel outside Canada for the purpose of its study; and".

The question being put on the motion in amendment, it was adopted.

The question was then put on the motion, as amended, of the Honourable Senator Tkachuk, for the Honourable Senator Segal, seconded by the Honourable Senator Stratton:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade be authorized to examine and report on the effectiveness of Canada's promotion of democratic development abroad; the role of the Parliament of Canada in this context;

That the Committee be authorized to travel outside Canada for the purpose of its study; and

That the Committee shall present its final report no later than December 31, 2007, and that the Committee shall retain all powers necessary to publicize the findings of the Committee as set forth in its final report until March 31, 2008.

The question being put on the motion, it was adopted.

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU
COMMERCE INTERNATIONAL**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2008**

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 13 février 2007 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Tkachuk, au nom de l'honorable sénateur Segal, appuyée par l'honorable sénateur Stratton,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, l'efficacité de la promotion canadienne de la démocratie à l'étranger; le rôle du Parlement du Canada dans ce contexte;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard le 31 décembre 2007; et que le Comité conserve les pouvoirs nécessaires à la diffusion des résultats de son étude contenu dans son rapport final jusqu'au 31 mars 2008;

Et sur la motion d'amendement de l'honorable sénateur Corbin, appuyée par l'honorable sénateur Day, que la motion soit modifiée par l'ajout des mots « Que le Comité soit autorisé à voyager à l'extérieur du Canada aux fins de son étude; » après le premier paragraphe.

La motion d'amendement, mise aux voix, est adoptée.

La question est mise aux voix sur la motion, telle que modifiée, de l'honorable sénateur Tkachuk, au nom de l'honorable sénateur Segal, appuyée par l'honorable sénateur Stratton,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, l'efficacité de la promotion canadienne de la démocratie à l'étranger; le rôle du Parlement du Canada dans ce contexte;

Que le Comité soit autorisé à voyager à l'extérieur du Canada aux fins de son étude;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard le 31 décembre 2007; et que le Comité conserve les pouvoirs nécessaires à la diffusion des résultats de son étude contenu dans son rapport final jusqu'au 31 mars 2008.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 5,500
Transportation and Communications	500
All Other Expenditures	<u>500</u>
TOTAL	\$ 6,500

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	5 500 \$
Transports et communications	500
Autres dépenses	<u>500</u>
TOTAL	6 500 \$

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade on March 27, 2007.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international le 27 mars 2007.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date

The Honourable Peter A. Stollery
Chair, Standing Senate Committee on
Foreign Affairs and International Trade

Date

L'hon. Peter A. Stollery
Président du Comité sénatorial permanent
des affaires étrangères et du commerce
international

Date

The Honourable George J. Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

Date

L'hon. George J. Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE**

DEMOCRATISATION

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2008**

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

Meals (0415) (12 meals X \$375)	\$ 4,500	
Hospitality (0410)	<u>1,000</u>	
Total — Professional and Other Services		\$ 5,500

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

Courier Services (0213)	\$ <u>500</u>	
Total — Transport and Communications		\$ 500

ALL OTHER EXPENDITURES

Miscellaneous contingencies (0799)	\$ <u>500</u>	
Total — All Other Expenditures		\$ <u>500</u>
GRAND TOTAL		\$ 6,500

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director, Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE INTERNATIONAL**

DÉMOCRATISATION

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2008**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

Repas (0415) (12 repas X 375\$)	4 500 \$	
Hospitalité (0410)	<u>1 000</u>	
Total — Services professionnels et autres		5 500 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

Services de messageries (0213)	<u>500 \$</u>	
Total — Transport et communications		500 \$

AUTRES DÉPENSES

Imprévus (0799)	<u>500 \$</u>	
Total — Autres dépenses		<u>500 \$</u>
		6 500 \$

GRAND TOTAL

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice, Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, March 29, 2007

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2008 for the purpose of its special study to examine and report on the effectiveness of Canada's promotion of democratic development abroad, as authorized by the Senate on Tuesday, February 13, 2007. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 5,500
Transport and Communications	500
Other Expenditures	<u>500</u>
Total	\$ 6,500

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 29 mars 2007

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2008 aux fins de leur étude spéciale pour étudier, en vue d'en faire rapport, l'efficacité de la promotion canadienne de la démocratie à l'étranger, tel qu'autorisé par le Sénat le mardi 13 février 2007. Ledit budget se lit comme suit:

Services professionnels et autres	5 500 \$
Transports et communications	500
Autres dépenses	<u>500</u>
Total	6 500 \$

Respectueusement soumis,

Tuesday, May 1, 2007

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade has the honour to present its

NINTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Tuesday October 24, 2006, to examine and report on the evacuation of Canadian citizens from Lebanon in July 2006, respectfully requests funds for fiscal year ending March 31, 2008.

Pursuant to section 2(1)(c) of Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le président,

PETER A. STOLLERY

Chair

Le mardi 1^{er} mai 2007

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international a l'honneur de présenter son

NEUVIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le mardi 24 octobre 2006, à examiner, pour en faire rapport, l'évacuation des citoyens canadiens du Liban en juillet 2006, demande respectueusement des fonds pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 2008.

Conformément à l'article 2(1)c) du chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2008**

Extract from the *Journals of the Senate* of Tuesday,
October 24, 2006:

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the
Honourable Senator Keon:

That the Senate Standing Committee on Foreign Affairs
be authorized to examine and report on the evacuation of
Canadian citizens from Lebanon in July 2006; and

That the Committee submit its final report no later than
March 30, 2007, and that the Committee retain all powers
necessary to publicize its findings until April 30, 2007.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU
COMMERCE INTERNATIONAL**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2008**

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 24 octobre 2006 :

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par
l'honorable sénateur Keon,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires
étrangères soit autorisé à examiner, pour en faire rapport,
l'évacuation des citoyens canadiens du Liban en juillet 2006;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard le
30 mars 2007 et qu'il conserve jusqu'au 30 avril 2007 tous
les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 4,500
Transportation and Communications	500
All Other Expenditures	<u>500</u>
TOTAL	\$ 5,500

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	4 500 \$
Transports et communications	500
Autres dépenses	<u>500</u>
TOTAL	5 500 \$

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade on March 27, 2007.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères le 27 mars 2007.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date

The Honourable Peter A. Stollery
Chair, Standing Senate Committee on
Foreign Affairs and International Trade

Date

L'hon. Peter A. Stollery
Président du Comité sénatorial permanent
des affaires étrangères

Date

The Honourable George J. Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

Date

L'hon. George J. Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

**STANDING COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE
LEBANON EVACUATION
EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2008**

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

Meals (0415) (12 meals X \$375)	\$ <u>4,500</u>	
Total — Professional and Other Services		\$ <u>4,500</u>

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

Courier Services (0213)	\$ <u>500</u>	
Total — Transport and Communications		\$ <u>500</u>

ALL OTHER EXPENDITURES

Miscellaneous contingencies (0799)	\$ <u>500</u>	
Total — All Other Expenditures		\$ <u>500</u>
GRAND TOTAL		\$ <u>5,500</u>

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director, Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE INTERNATIONAL**

ÉVACUATION DU LIBAN

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2008**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

Repas (0415) (15 repas X 300\$)	<u>4 500 \$</u>	
Total — Services professionnels et autres		4 500 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

Services de messageries (0213)	<u>500 \$</u>	
Total — Transport et communications		500 \$

AUTRES DÉPENSES

Imprévus (0799)	<u>500 \$</u>	
Total — Autres dépenses		<u>500 \$</u>
GRAND TOTAL		5 500 \$

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice, Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, March 29, 2007

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2008 for the purpose of its special study to examine and report on the evacuation of Canadian citizens from Lebanon in July 2006, as authorized by the Senate on Tuesday, October 24, 2006. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 4,500
Transport and Communications	500
Other Expenditures	<u>500</u>
Total	\$ 5,500

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 29 mars 2007

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2008 aux fins de leur étude spéciale pour étudier, en vue d'en faire rapport, l'évacuation des citoyens canadiens du Liban en juillet 2006, tel qu'autorisé par le Sénat le mardi 24 octobre 2006. Ledit budget se lit comme suit:

Services professionnels et autres	4 500 \$
Transports et communications	500
Autres dépenses	<u>500</u>
Total	5 500 \$

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 1, 2007

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:07 p.m. to examine and study upon international business policy (including bilateral and multilateral trade relations, softwood lumber agreement and others).

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, first, I would like to apologize for the technical inconvenience. I want to welcome everyone to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade.

Last November, the committee held a number of meetings on the softwood lumber agreement between Canada and the United States. It then studied, in December, Bill C-24, an act to impose a charge on the export of certain softwood lumber products to the United States and a charge on refunds of certain duty deposits paid to the United States and authorize certain payments to amend the Export and Import Permits Act and to amend other acts as a consequence.

On March 30, 2007, the U.S. Trade Representative, Susan Schwab requested consultations with Canada under this agreement and a first meeting was held on April 19.

We are here today to hear from two panels on this subject.

[*Translation*]

First of all, officials from Foreign Affairs and International Trade Canada will make a presentation to us on the government's position. We are pleased to welcome Andrea Lyon, Chief Trade Negotiator (North America), Suzanne McKellips, Director General, Export and Import Controls Division, and Stephen De Boer, Director, Softwood Lumber.

Then we welcome industry representatives Peter Clark and Carl Grenier, who are already present, and whom I will introduce in greater detail a little later. I now give the floor to Ms. Lyon.

[*English*]

Andrea Lyon, Chief Trade Negotiator (North America), Department of Foreign Affairs and International Trade Canada: Thank you very much. We are happy to be here today to give you an update on the implementation of the softwood lumber agreement. The agreement entered into force on October 12, 2006 and enabling legislation was passed on December 14, 2006. Much work has been done since that time to implement the agreement. For example, the U.S. countervailing and anti-dumping duty orders were completely revoked.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 1^{er} mai 2007

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 7 pour étudier la politique de commerce international (incluant les relations commerciales bilatérales et multilatérales, accord sur le bois d'œuvre et autres).

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Veuillez d'abord m'excuser, honorables sénateurs, du problème technique. Je vous souhaite la bienvenue à tous à cette réunion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international.

En novembre dernier, le comité a tenu un certain nombre de réunions sur l'Accord sur le bois d'œuvre résineux entre le Canada et les États-Unis. En décembre, nous avons étudié le projet de loi C-24, une loi imposant des droits sur l'exportation aux États-Unis de certains produits de bois d'œuvre et des droits sur les remboursements de certains dépôts douaniers faits aux États-Unis, autorisant certains paiements et modifiant la Loi sur les licences d'exportation et d'importation et d'autres lois en conséquence.

Le 30 mars 2007, la représentante au commerce des États-Unis, Mme Susan Schwab, a demandé la tenue de consultations avec le Canada dans le cadre de cet accord et une première réunion a eu lieu le 19 avril.

Nous sommes ici aujourd'hui pour entendre deux groupes d'experts sur le sujet.

[*Français*]

Dans un premier temps, des fonctionnaires d'Affaires étrangères et Commerce international Canada nous présenteront la position du gouvernement. Nous avons le plaisir d'accueillir Andrea Lyon, négociatrice commerciale en chef pour l'Amérique du Nord, Suzanne McKellips, directrice générale, Contrôles à l'exportation et à l'importation, et Stephen de Boer, directeur, Bois d'œuvre.

Nous accueillerons ensuite des représentants de l'industrie, à savoir Peter Clark et Carl Grenier qui sont déjà présents et que je vous présenterai plus en détails un peu plus tard. Je cède maintenant la parole à Mme Lyon.

[*Traduction*]

Andrea Lyon, négociatrice commerciale en chef (Amérique du Nord), Affaires étrangères et Commerce international Canada : Merci beaucoup. Nous sommes heureux de comparaître devant vous aujourd'hui afin de vous fournir une mise à jour sur la mise en œuvre de l'Accord sur le bois d'œuvre résineux. L'accord est entré en vigueur le 12 octobre 2006 et la loi habilitante a été adoptée le 14 décembre 2006. Depuis, la mise en œuvre de l'accord a demandé beaucoup de travail. Par exemple, les droits compensateurs et antidumping américains ont été complètement annulés.

With respect to implementation, more than \$4.5 billion U.S. in duties has been refunded to Canadian softwood lumber producers, the majority of which was through the innovative Export Development Canada mechanism that was established to expedite the repayment of duties. The return of these funds marks a significant infusion of capital into the industry and will benefit workers and communities across Canada.

Additionally, the softwood lumber agreement prohibits U.S. trade remedy action for the life of the agreement and for one year following termination. In that respect, the deal ended years of costly litigation. We are now primarily in the housekeeping stage with respect to the termination of the litigation and we are working with the various stakeholders, the provinces and the industry, to wind up those remaining cases over the next few weeks.

Both Canada and the United States are committed to the agreement. We are working closely to ensure that it functions smoothly. The agreement establishes a range of consultative mechanisms to ensure the orderly and commercially viable operation of the agreement and enhance binational cooperation. It will also ensure the development a more integrated North American lumber industry.

The softwood lumber committee was established and held its first meeting in February. It will supervise the implementation of the agreement, as well as the Canada-U.S. technical working groups also established at the first meeting of the SLC. Two working groups will address policy issues of interest to Canada and the United States, including, regional policy exits, log export restraints and lumber made from logs harvested from private lands.

Three technical working groups have also been established to ensure the smooth operation of the agreement's export measures and will specifically address data and reconciliation, permits and customs issues and scope issues.

Additionally the agreement provides for a binational softwood lumber council that will be granted U.S. \$50 million. Of this amount, U.S. \$40 million is to be paid to the council to support market development and sustainability initiatives with the remaining U.S. \$10 million set aside by the council for arbitration under Article XIV of the agreement. The council has met twice and is proceeding with its work. We believe that this council will foster increased cooperation between the two industries.

Furthermore, three foundations were granted U.S. \$450 million under the agreement to undertake meritorious initiatives in the United States, including disaster relief and educational projects related to the sustainability of forests as sources of building materials. The three foundations are Habitat for Humanity, the United States Endowment for Forestry and

En ce qui concerne la mise en œuvre, plus de 4,5 milliards de dollars américains en droits ont été remboursés aux producteurs de bois d'œuvre canadiens, principalement par le truchement du mécanisme innovateur qu'Exportation et développement Canada a mis sur pied afin de faciliter le remboursement des droits. Le remboursement de ces fonds représente une importante injection de capitaux dans l'industrie et profitera aux travailleurs et aux collectivités des quatre coins du Canada.

De plus, l'Accord sur le bois d'œuvre résineux interdit aux États-Unis d'appliquer des recours commerciaux pendant toute la durée de l'accord et pendant un an après son échéance. En ce sens, l'accord a mis fin à des années de procédures coûteuses. Nous en sommes maintenant à l'étape de la gestion interne. Au cours des prochaines semaines, nous travaillerons avec les divers intervenants, les provinces et l'industrie à conclure les affaires qui restent à régler.

Le Canada et les États-Unis se sont prononcés en faveur de l'accord et travaillent en étroite collaboration à en assurer une application sans heurt. L'accord prévoit un éventail de mécanismes de consultation pour en garantir l'application ordonnée et viable sur le plan commercial. Il améliorera la coopération binationale et favorisera l'essor d'une industrie du bois de sciage nord-américaine plus intégrée.

Le Comité du bois d'œuvre résineux a été formé et a tenu sa première réunion en février. Il supervisera la mise en œuvre de l'accord ainsi que les groupes de travail techniques Canada-États-Unis établis lors de sa première réunion. Deux groupes de travail examineront les questions stratégiques présentant un intérêt pour les deux pays : les exemptions régionales de la politique ainsi que les restrictions à l'exportation de grumes et le bois d'œuvre fabriqué à partir de grumes récoltées sur des terres privées.

Trois groupes de travail techniques ont également été mis sur pied pour assurer l'application ordonnée des mesures à l'exportation de l'accord. Ils se pencheront plus précisément sur les données et le rapprochement, les difficultés liées aux licences et aux douanes, ainsi que les problèmes relatifs à la portée.

L'accord prévoit également la création d'un conseil binational de l'industrie auquel on accordera 50 millions de dollars américains. De cette somme, 40 millions de dollars américains seront versés au conseil pour aider au développement des marchés et soutenir les initiatives de viabilité. Le conseil consacra les 10 millions de dollars américains restants à l'arbitrage prévu aux termes de l'article XIV de l'accord. Le conseil s'est déjà réuni deux fois et travaille activement à organiser ses travaux. Nous croyons qu'il fera accroître la collaboration entre les deux industries.

En outre, trois fondations ont reçu 450 millions de dollars américains grâce à l'accord pour entreprendre des initiatives méritoires aux États-Unis, notamment des projets de secours aux sinistrés et d'éducation liés à la viabilité des forêts en tant que sources de matériaux de construction. Les trois organismes sont les suivants : Habitat pour l'humanité, la United States

Communities and the American Forest Foundation. The Government of Canada has appointed three Canadians to serve as non-voting representatives on these foundations.

All of these achievements attest to the high level of bilateral cooperation and work since the enabling legislation was passed. However, disagreements are inevitable in the implementation and administration of such a complex agreement. It was for this reason that we included in the agreement various institutional provisions to allow for a full exchange of views. Consultations represent an efficient and expedient way to share information with the United States and to work through any disagreements in a constructive manner.

We maintain ongoing and very close consultations with the forestry industry and the provinces to address issues related to the administration and implementation of the agreement and to ensure a functional and long-lasting agreement that is to the benefit of all Canadians involved in this sector.

As part of this ongoing process of managing the agreement, the United States inquired into the nature of a number of Government of Canada, Government of Ontario and Government of Quebec programs at the February meeting of the softwood lumber committee.

Subsequently, on March 30, the United States requested consultations with Canada under the agreement's dispute settlement mechanism. This action reflects the normal operation of the softwood lumber agreement's dispute resolution mechanism, which provides a formal channel to resolve U.S. or Canadian concerns regarding the softwood lumber trade outside of arbitration. Consultations are designed help resolve differences through an improved understanding of the measures at issue.

The consultations took place on April 19 here in Ottawa. The United States requested consultations, as I mentioned, to discuss a number of issues including Canada's interpretation of a technical provision in the agreement called the adjustment factor. This relates to the calculation of U.S. consumption which in turn is used to determine export volumes for certain regions. The United States also requested consultations to discuss those programs I mentioned earlier of the federal, Ontario and Quebec governments.

During those consultations the Government of Canada maintained that we have properly interpreted and applied the adjustment provision in the agreement and with respect to those programs it is the position of the Government of Canada that those programs are in full compliance with our obligations under the agreement.

In closing, we believe that the agreement is operating well as demonstrated by the achievements that I just enumerated. Both sides have a vested interest in ensuring that the agreement operates smoothly and we will continue to work with the United States to resolve any differences that may arise.

Endowment for Forestry and Communities et l'American Forest Foundation. Le gouvernement du Canada a nommé trois Canadiens qui agiront à titre de représentants non votants de ces fondations.

Toutes ces réalisations témoignent de la collaboration bilatérale de haut niveau dont font œuvre les deux pays depuis l'adoption de la loi habilitante. Les désaccords sont toutefois inévitables dans la mise en œuvre et l'administration d'un litige commercial si compliqué. C'est la raison pour laquelle nous avons inclus dans l'accord diverses dispositions institutionnelles qui permettent un bon échange de points de vue. Les consultations représentent une façon efficace et pratique d'échanger de l'information avec les États-Unis et de régler des désaccords d'une manière constructive.

Nous continuons de maintenir un dialogue étroit avec l'industrie forestière et les provinces pour régler les problèmes relatifs à l'administration et à la mise en œuvre de l'accord ainsi que pour garantir le fonctionnement et la durabilité d'un accord qui profite à tous les Canadiens œuvrant dans le secteur forestier.

Dans le cadre de ce processus permanent de gestion de l'accord, les États-Unis se sont renseignés, lors de la réunion du Comité du bois d'œuvre résineux de février dernier, sur la nature de certains programmes du gouvernement du Canada, du gouvernement de l'Ontario et du gouvernement du Québec.

Par la suite, soit le 30 mars 2007, ils ont demandé la tenue de consultations avec le Canada en vertu du mécanisme de règlement des différends de l'accord. Cette mesure s'inscrit dans le fonctionnement normal du mécanisme de règlement des différends de l'Accord sur le bois d'œuvre résineux, qui fournit une voie officielle, en dehors de l'arbitrage, pour résoudre les problèmes qu'éprouvent les États-Unis et le Canada eu égard au commerce du bois d'œuvre. Les consultations sont conçues pour aider à résoudre les différends grâce à une meilleure compréhension des mesures en jeu.

Les consultations se sont déroulées le 19 avril à Ottawa. Comme je l'ai déjà mentionné, les États-Unis en avaient fait la demande pour débattre d'un certain nombre de questions, dont l'interprétation que donne le Canada d'une disposition technique de l'accord appelée facteur de rajustement, qui a trait au calcul de la consommation américaine utilisé pour déterminer le volume des exportations de certaines régions, et aussi pour discuter d'un certain nombre de programmes des gouvernements fédéral, de l'Ontario et du Québec.

Lors des consultations, le gouvernement du Canada a soutenu qu'il avait correctement interprété et appliqué la disposition relative au facteur de rajustement de l'accord et que ces programmes respectent entièrement les obligations qu'il a contractées aux termes de l'accord.

En conclusion, nous croyons que l'accord est bien appliqué, comme le montrent les réalisations dont j'ai parlé plus tôt. Les deux pays portent un grand intérêt à l'application ordonnée de l'accord. Nous continuerons de travailler avec les États-Unis à résoudre avec efficacité tout différend qui pourrait être soulevé.

The Chairman: Thank you very much. Before I call on Senator Ringuette, I would like to welcome back to the committee Senator Andreychuk, Senator Segal and Senator Di Nino. There has been an interruption in their attendance and it seems to have calmed down.

Senator Ringuette: Thank you for your presentation this evening. I understand that you implement the government policy but you are not responsible for that policy.

On page 2 of your presentation, you indicate, "We are working with the provinces and industry to wind up a number of cases over the next few weeks with regards to the NAFTA proceedings."

Are you saying that some cases are still open and, therefore, that there is still room to continue with the litigation?

Ms. Lyon: When we concluded the softwood lumber agreement, it was recognized, and remember at the time we had about 20 active cases and the agreement called for the termination of these cases, that in order to implement the agreement by October 12 we simply did not have the time to get all of those pieces of litigation terminated in a timely manner. The agreement called for a certain number of cases to be terminated following entry into force and then recognition that the follow on cases were moot. They were moot because the underlying basis for our case, that is, the imposition of duties and refund of deposits, would have been taken care of by the U.S. obligations under the agreement. The delay that we are referring to, and I would not call it a delay, I would call it a normal procedural process, has resulted in the termination of the majority of the cases pertaining to softwood lumber. There are just a few outstanding cases but we are obliged to terminate those cases, as required by the terms in the agreement.

Senator Ringuette: Is the *West Fraser* case a private litigation?

Ms. Lyon: The duty refunds case has been issued. The decision came down in the latter part of 2006. What the court found, if memory serves, is that they would not apply the relief that had earlier been found because it was likewise moot. The relief would have been return of deposits and the revocation of the orders. That had already been taken care of, by way of the U.S.'s obligations under the agreement.

It is not so much up to private parties; it is up to the courts to determine whether the conditions of mootness have been met. That case has been terminated, but it was an important case for Canada. We think it will continue to have persuasive effects with respect to their finding on NAFTA duty refunds.

Senator Ringuette: Is this case ongoing?

Ms. Lyon: No, the court decision was rendered in October, I believe.

Senator Ringuette: Which of the cases are ongoing?

Le président : Merci beaucoup. Avant de demander au sénateur Ringuette de prendre la parole, j'aimerais souhaiter un bon retour au sénateur Andreychuk, au sénateur Segal et au sénateur Di Nino. Ils ont cessé d'assister aux réunions pendant un moment, mais leurs absences semblent être moins fréquentes.

Le sénateur Ringuette : Merci de l'exposé que vous avez fait ce soir. Je crois comprendre que vous mettez en place la politique gouvernementale, mais que vous n'en êtes pas responsable.

À la page 2 de votre exposé, vous dites « Au cours des prochaines semaines, nous travaillerons avec les provinces et l'industrie à conclure un certain nombre d'affaires relativement aux procédures de l'ALENA ».

Êtes-vous en train de dire que certaines affaires n'ont pas encore été réglées et qu'il y a encore moyen de poursuivre les procédures?

Mme Lyon : Quand nous avons signé l'accord sur le bois d'œuvre résineux, il a été reconnu, et rappelez-vous qu'à l'époque nous avions environ 20 affaires en cours et l'accord exigeait l'arrêt de ces procédures, que pour mettre en œuvre l'accord avant le 12 octobre, nous n'avions tout simplement pas le temps de régler tous ces litiges en temps opportun. L'accord demandait qu'un certain nombre d'affaires soient conclues à la suite de son entrée en vigueur et que l'inutilité de donner suite à ces affaires soit reconnue. Ces dernières auraient été sans objet, car le principe fondamental de notre affaire, soit l'imposition de droits et le remboursement des dépôts, aurait été respecté par l'observation des obligations de l'accord par les États-Unis. Le délai auquel nous faisons référence, que je n'appellerais pas un délai mais plutôt une procédure normale, a mis fin à la majorité des affaires relatives au bois d'œuvre résineux. Il y seulement quelques causes en instance, mais nous sommes obligés de clore les litiges, comme l'exige l'accord.

Le sénateur Ringuette : L'affaire *West Fraser* est-elle une procédure privée?

Mme Lyon : La décision dans l'affaire sur le remboursement des droits a été rendue vers la fin de 2006. Le tribunal a jugé, si ma mémoire est bonne, qu'il était inutile d'appliquer les mesures de redressement établies antérieurement, qui aurait été le remboursement des dépôts et la révocation des ordonnances. Cette question avait été réglée par le biais des obligations des États-Unis en vertu de l'accord.

Ce n'est pas tant aux parties privées qu'aux tribunaux de déterminer si les conditions de caractère théorique ont été respectées. L'affaire est close, mais elle était importante pour le Canada. Nous pensons qu'elle continuera d'avoir des effets persuasifs eu égard au verdict prononcé sur les remboursements de droits dans le cadre de l'ALENA.

Le sénateur Ringuette : L'affaire est-elle en instance?

Mme Lyon : Non, la décision du tribunal a été rendue en octobre, je crois.

Le sénateur Ringuette : Quelles affaires sont en cours?

Ms. Lyon: We will get back to you with the specifics on that question. We understand that out of about 20 cases, there are a couple of NAFTA cases outstanding.

The Chairman: This committee is somewhat knowledgeable about the softwood lumber issue. We looked at it when we reviewed the FTA and when we studied the bill.

We are aware that the pressures rise as the market shrinks in the U.S. In other words, the U.S. producers become more active in pursuing legal channels if the U.S. lumber market shrinks and prices drop. I assume that with the housing collapse, of which everyone is aware, that would be the case right now, that is, that prices for U.S. lumber will drop and the market will shrink. In the past, that has started attempts by U.S. producers to go after Canadian producers, because Canadian producers have about 33 per cent of the U.S. market.

Is that the case now?

Ms. Lyon: The agreement prohibits the United States from taking any trade remedy cases for the life of the agreement and for one year following its termination. The United States industry has no ability to pursue such trade remedy action for the life of the agreement.

Senator Downe: For further clarification, you referred to the April 19 meeting when the Americans voiced their complaints. If it is not resolved within 40 days, they can go to arbitration; is that correct?

Ms. Lyon: That is correct. Either party can request the establishment of an arbitral panel 40 days after the original request for consultations.

Senator Downe: Is it correct that if Canada were to lose that arbitration, the Americans could impose various sanctions?

Ms. Lyon: We are getting down the road in terms of whether the United States would actually request arbitration.

Senator Downe: I appreciate that. I just want to understand what the agreement allows.

Ms. Lyon: In terms of the technical operation of the agreement, in the event of a finding of a breach by Canada, the arbitral panel would call on Canada to remedy the breach. If it were a negative finding, it would be remedied by adjusting the export tax to offset whatever breach was found.

Senator Downe: If we lost the arbitration ruling, the Americans could either increase the export duties or reduce the volumes on duty-free exports?

Ms. Lyon: Canada could do that, by virtue of the fact that we imposed the measures at the border.

Senator Downe: Is it correct that if these measures are taken, the agreement allows either party to cancel the agreement with 30 days notice?

Ms. Lyon: Again, there are a number of procedural steps before that would take place. There would have to be a determination or assessment by the United States that we had

Mme Lyon : Nous reviendrons sur les détails concernant cette question. Nous savons que sur environ 20 litiges, quelques procédures aux termes de l'ALENA ne sont pas réglées.

Le président : Notre comité est assez informé du dossier du bois d'œuvre résineux. Nous l'avons examiné lorsque nous avons étudié l'ALE et le projet de loi.

Nous savons que les pressions augmentent lorsque le marché se contracte aux États-Unis. Autrement dit, les producteurs américains sont de plus en plus enclins à passer par la filière judiciaire quand le marché du bois d'œuvre américain se contracte et que les prix baissent. Je suppose qu'en raison de l'effondrement du marché de l'habitation qui se produit actuellement, comme tout le monde le sait, le prix du bois d'œuvre aux États-Unis baissera et le marché rétrécira. Par le passé, les producteurs américains ont tenté de s'en prendre aux producteurs canadiens, car ces derniers détiennent 33 p. 100 du marché américain.

Est-ce encore le cas?

Mme Lyon : L'accord interdit aux États-Unis d'appliquer des recours commerciaux pendant toute la durée de l'accord et pendant un an après son échéance. L'industrie américaine ne peut entreprendre un tel recours commercial pendant que l'accord est en vigueur.

Le sénateur Downe : À titre de précision, vous avez évoqué la réunion du 19 avril au cours de laquelle les Américains ont présenté leurs doléances. Si elles n'ont pas été réglées dans les 40 jours suivants, les partis peuvent recourir à l'arbitrage; est-ce exact?

Mme Lyon : C'est exact. L'une ou l'autre des parties peut demander la formation d'un groupe spécial arbitral 40 jours après la demande de consultations initiale.

Le sénateur Downe : Est-ce vrai que si le Canada perdait en arbitrage, les Américains pourraient imposer diverses sanctions?

Mme Lyon : Nous faisons de la projection à savoir si les États-Unis demanderaient vraiment l'arbitrage.

Le sénateur Downe : J'en suis bien conscient. Je veux juste comprendre ce que l'accord permet.

Mme Lyon : En ce qui a trait au fonctionnement technique de l'accord, si le Canada est reconnu coupable de violation, le groupe spécial arbitral demanderait au Canada de prendre les mesures voulues pour y remédier. S'il n'est pas reconnu coupable, on ajusterait la taxe à l'exportation pour corriger la situation.

Le sénateur Downe : Si le Canada perd en arbitrage, les Américains pourraient soit augmenter les droits d'exportation, soit réduire les volumes des exportations exemptes de droits?

Mme Lyon : Le Canada pourrait le faire aussi compte tenu du fait que nous imposons les mesures à la frontière.

Le sénateur Downe : Est-ce vrai que si ces mesures sont prises, l'accord permet à l'une ou l'autre des parties de résilier l'accord sur préavis de 30 jours?

Mme Lyon : Là encore, il faut suivre un certain nombre d'étapes de procédures. Les États-Unis devraient émettre un avis de détermination ou de cotisation nous signalant que nous

not taken sufficient measures to correct the breach. That would have to go to arbitration, and there are various other procedural steps, at the end of which you have the potential for the other side to claim that we are in violation of the agreement and they can request consultations with a view to terminate. That is the nth step in a fairly lengthy process.

Senator Downe: The agreement provides that the arbitration decision must be made within six months.

Ms. Lyon: Yes, the decision must be made within 180 days.

Senator Downe: Yes, and after that, the agreement can be cancelled within 30 days.

Ms. Lyon: Other procedural steps that must be taken would be based on an allegation that Canada had not conformed to the ruling of the arbitral panel.

Senator Downe: I appreciate that, as my colleague said earlier, the officials here are implementing and interpreting the agreement; they did not sign it. I believe the government may have oversold this agreement by selling it as a long-term solution while there are all kinds of provisions for the Americans to cancel with very short notice.

Ms. Lyon: That would apply in a case where the United States had not implemented the finding of a panel. It is equally available to both parties.

Senator Downe: I agree with that. Again, I do not want to argue with the officials, but many Canadians were concerned when only \$4.5 billion was returned and the rest of the money may be used to fight us to get out of the agreement.

The Chairman: The issue of a collapsed housing market with a collapsed market for lumber means that there will be more pressures. It just feeds on itself.

Senator Segal: I do not mean to be argumentative, but a collapsing Canadian dollar has also produced significant difficulties in terms of pressures. We are seeing quite the opposite now, so that would be a countervail to the collapsing markets in the United States.

What will our response be to this normative representation from United States officials on the stationery of the Executive Office of the President? What do we do?

Ms. Lyon: This is further to the request for consultations.

Senator Segal: Yes.

Ms. Lyon: Consultations have taken place. They were held here in Ottawa on April 19. The United States is now reviewing the outcome of those consultations. We have indicated we would be happy to respond to any further questions they may have. That is the status of the issue.

Senator Segal: What consultation would take place between government officials and the various constituent industry groups in the country, who rarely agree with each other on the time of day?

n'avons pas pris des mesures suffisantes pour corriger la situation. L'affaire serait renvoyée en arbitrage, et diverses autres procédures s'appliqueraient, à la suite desquelles il est possible que l'autre partie allègue que nous avons enfreint l'accord et demande la tenue de consultations en vue d'y mettre fin. C'est la énième étape d'un processus plutôt long.

Le sénateur Downe : L'accord prévoit que la décision arbitrale doit être rendue dans un délai de six mois.

Mme Lyon : C'est exact, la décision doit être prononcée dans un délai de 180 jours.

Le sénateur Downe : Oui, et après que la décision a été rendue, l'accord peut être annulé dans les 30 jours suivants.

Mme Lyon : D'autres procédures qui doivent être suivies reposent sur une allégation que le Canada n'a pas respecté la décision du groupe spécial arbitral.

Le sénateur Downe : Comme mon collègue l'a mentionné plus tôt, je comprends que les responsables ici mettent en œuvre et interprètent l'accord; ils ne l'ont pas signé. Je pense que le gouvernement a peut-être exagéré les mérites de l'accord en l'annonçant comme une solution à long terme alors que toutes sortes de dispositions sont prévues pour que les Américains puissent le résilier à un très court préavis.

Mme Lyon : Cela s'appliquerait si les États-Unis ne respectaient pas la décision d'un groupe arbitral. Les deux parties peuvent également se prévaloir de ces dispositions.

Le sénateur Downe : Je suis d'accord. Je répète que je ne veux pas contredire les responsables, mais de nombreux Canadiens étaient préoccupés par le fait que seuls 4,5 milliards de dollars ont été remboursés et que le reste de l'argent pouvait servir à se battre contre nous devant les tribunaux pour se soustraire à l'accord.

Le président : L'effondrement du marché de l'habitation et du marché du bois d'œuvre accentuera les pressions. Une chose en entraîne une autre.

Le sénateur Segal : Je ne voudrais pas me montrer pointilleux, mais l'effondrement du dollar canadien a également provoqué des pressions importantes. C'est l'inverse qui se produit en ce moment, ce qui contrebalancerait l'effondrement des marchés aux États-Unis.

Quelle sera notre réponse à cette représentation normative de hauts fonctionnaires américains sur du papier officiel portant l'en-tête du Cabinet exécutif du président? Qu'allons-nous faire?

Mme Lyon : Cela fait suite à la demande de consultations.

Le sénateur Segal : Oui.

Mme Lyon : Les consultations ont eu lieu. Elles ont été tenues ici à Ottawa le 19 avril. Les États-Unis examinent actuellement les résultats de ces consultations. Nous avons dit que nous serions heureux de répondre à toute autre question qu'ils pourraient avoir. Nous en sommes là dans le dossier.

Le sénateur Segal : Quelle consultation aurait lieu entre des fonctionnaires et les divers groupes concernés de l'industrie au pays, qui sont rarement du même avis?

I am interested to know what you would be doing, because I am sure they will be exerting immense pressure to be part of any discussion, whether it is of relevance to their interests or not.

Ms. Lyon: The consultations themselves are held at the state-to-state level, so it is between the two federal governments. As I mentioned in my opening statement, we have extremely close consultations with the stakeholders, the provinces, and with the industry. In some of the questions related to provincial programs, the affected provinces were very much involved in that process and attended the consultations for that part of the discussion that dealt specifically with their measures.

Senator Corbin: You seem to call “administrative matters” what the Americans formally call “consultations.” Could you define the two terms? What is the difference between consultations and administrative matters? Am I missing something, or is it too simplistic an idea?

Ms. Lyon: Consultations are a standard part of a dispute settlement process, whether that happens to be in the context of a softwood lumber agreement, the NAFTA or the WTO. As in the case with those other agreements, it allows an opportunity for the two sides to discuss the issues, to determine whether there is indeed an issue and whether the issues can be resolved to the satisfaction of both sides. The consultation provision is in the agreement for that reason.

Senator Corbin: Did the Canadians ask for consultations with their American counterparts? If you were to write a formal letter to the cabinet of the President, would you use the word “consultation” the way the Americans use it?

Ms. Lyon: If Canada were to request consultations under the auspices of the agreement on the dispute settlement chapter, then we would proceed in like fashion.

Senator Corbin: Does Canada ever ask for consultations on disputed aspects of the accord?

Ms. Lyon: It has not done so on the softwood lumber agreement yet.

Senator Corbin: Has it ever?

Ms. Lyon: It just took effect in early October, so we are in early stages in the operation of the agreement. Certainly, in the past, in the context of the WTO, in the context of the NAFTA, and some of you may recall the early days of the FTA, which was likewise an extremely complex agreement, at the outset, there were certainly consultations and use of the dispute settlement mechanism, which is normal in the implementation of a trade agreement.

Senator Corbin: Would you take us through the concerns or objections of the United States as worded in the letter from the trade representative, where we see a series of matters of concern?

Are you free to divulge how those different matters were resolved during the latest round of consultations? There is a whole pile of stuff implicating hundreds of millions of dollars here.

J'aimerais savoir ce que vous feriez, car je suis sûr qu'ils exerceront d'énormes pressions pour prendre part aux discussions, qu'elles présentent un intérêt pour eux ou non.

Mme Lyon : Les consultations se déroulent entre deux États, donc entre deux gouvernements fédéraux. Comme je l'ai mentionné dans ma déclaration préliminaire, nous avons maintenu un dialogue étroit avec les intervenants, les provinces et l'industrie. En ce qui concerne certaines des questions liées aux programmes provinciaux, les provinces visées ont participé très activement au processus et ont assisté aux consultations qui portaient précisément sur leurs mesures.

Le sénateur Corbin : Vous semblez appeler « questions administratives » ce que les Américains appellent formellement des « consultations ». Pourriez-vous définir les deux termes? Quelle est la différence entre des consultations et des questions administratives? Est-ce que quelque chose m'échappe ou est-ce trop simple?

Mme Lyon : Les consultations constituent un élément standard d'un processus de règlement des différends, que ce soit dans le cadre d'un accord sur le bois d'œuvre résineux, de l'ALENA ou de l'OMC. Comme dans le cas des autres accords, les deux parties ont l'occasion de discuter des problèmes, de déterminer s'il y a bel et bien un problème et de voir si elles peuvent trouver une solution qui les satisfasse toutes les deux. La disposition relative aux consultations figure dans l'accord pour cette raison.

Le sénateur Corbin : Les Canadiens ont-ils demandé de tenir des consultations avec leurs homologues américains? Si vous deviez écrire une lettre officielle au Cabinet exécutif du président, utiliseriez-vous le mot « consultation » de la manière que les Américains l'emploient?

Mme Lyon : Si le Canada demandait la tenue de consultations aux termes du chapitre sur le règlement des différends de l'accord, nous l'utiliserions de la même manière.

Le sénateur Corbin : Le Canada a-t-il déjà demandé des consultations sur des points litigieux de l'accord?

Mme Lyon : Il ne l'a pas fait dans le cas de l'Accord sur le bois d'œuvre résineux.

Le sénateur Corbin : L'a-t-il déjà fait?

Mme Lyon : L'accord n'est entré en vigueur qu'au début d'octobre, alors nous n'en sommes qu'aux premières étapes de son application. Bien entendu, par le passé, dans le cadre de l'OMC, de l'ALENA, et certains d'entre vous se rappellent peut-être les débuts de l'ALE, qui était aussi un accord extrêmement complexe, d'entrée de jeu, il y a certainement eu des consultations et le mécanisme de règlement des différends a été utilisé, ce qui est normal durant la mise en œuvre d'un accord commercial.

Le sénateur Corbin : Pourriez-vous nous expliquer les préoccupations ou les objections des États-Unis telles qu'elles sont énoncées dans la lettre de la représentante au commerce, qui comporte une série de sujets de préoccupation?

Êtes-vous libre de divulguer comment ces différentes questions ont été réglées au cours des dernières consultations? Nous avons une multitude de dossiers qui mettent en jeu des centaines de

Not only that, but it is also pretty brash on the part of the U.S. lumber industry, through the Department of Commerce, to meddle in what are strictly provincial programs to keep their industries afloat.

Take us through the letter to the Honourable David Emerson and tell us about the discussion. If anything was resolved, tell us what was resolved, and if it was not resolved, tell us why. Would you mind doing that? This is what this meeting is about.

Ms. Lyon: The carriage of the consultations between Canada and the United States is confidential.

Senator Corbin: Why is that?

Ms. Lyon: It is designed to ensure there is a candid discussion amongst the two parties and to ensure there is a thorough understanding. It is also possible that with some of the issues that were raised in consultations we need to be careful in the event that some of these matters do proceed to arbitration. The practice is that it is not in Canada's interests to divulge the details of what transpired during consultations in order to safeguard Canadian positions.

Senator Corbin: You said it is not in Canada's interests. Under what prerogative, rule of law, or whatever, do you exercise that discretion? Surely, the public has a right to know what is going on, especially the lumber industry. How is the lumber industry informed?

Ms. Lyon: The industry is informed through confidentiality agreements that allow us to divulge more specific information to protect ourselves should these matters proceed to arbitration.

Senator Corbin: How is a committee of the Senate able to gauge the value of this agreement if we cannot access those discussions and their outcomes? Would you like an in camera meeting so you could forthrightly tell us how these things go, the way you do with the industry and other partners?

Ms. Lyon: I should add that the confidentiality agreements are with counsel, so that we have the benefit of solicitor-client privilege in terms of our exchanges with our stakeholders. I cannot comment in terms of further inquiries as to disclosing what transpired in those consultations.

Senator Corbin: Is that not a traditional bureaucratic trick to prevent the free-flow of information? This whole deal has been the object of widespread controversy and, at times, anger, right across Canada, more in some provinces than in others.

Senator Segal: I have a point of privilege.

Senator Corbin: State your privilege.

millions de dollars. De plus, il est plutôt effronté de la part de l'industrie du bois d'œuvre américaine de se mêler, par le truchement du département du Commerce, des programmes strictement provinciaux qui ont été mis en place par les provinces pour maintenir leurs industries à flot.

Veillez nous expliquer la lettre de l'honorable David Emerson et nous parler de la discussion. Si des questions ont été réglées, veuillez nous en faire part, et si rien n'a été réglé, veuillez nous dire pourquoi. Y voyez-vous un inconvénient? C'est le but de la réunion.

Mme Lyon : Les consultations entre le Canada et les États-Unis sont confidentielles.

Le sénateur Corbin : Pourquoi?

Mme Lyon : Les consultations visent à ce que les deux parties aient une discussion franche et acquièrent une connaissance approfondie du sujet. Il se peut aussi dans le cas de certaines questions qui ont été soulevées durant les consultations, que nous ayons à faire preuve de prudence, au cas où certaines d'entre elles seraient soumises à l'arbitrage. À toutes fins pratiques, il n'est pas dans l'intérêt du Canada de divulguer les détails de ce qui a été discuté dans le cadre des consultations afin de protéger les positions du Canada.

Le sénateur Corbin : Vous avez dit que ce n'est pas dans l'intérêt du Canada. En vertu de quelle prérogative, règle de droit ou autre, exercez-vous ce pouvoir discrétionnaire? Le public a certainement le droit de savoir ce qui se passe, surtout l'industrie du bois d'œuvre. Comment l'industrie est-elle informée?

Mme Lyon : L'industrie est informée par l'entremise d'ententes de confidentialité qui permettent de communiquer des renseignements plus précis pour nous protéger si ces questions sont soumises à l'arbitrage.

Le sénateur Corbin : Comment un comité sénatorial peut-il évaluer la valeur de cette entente s'il ne peut pas avoir accès à ces discussions et à leurs résultats? Aimerez-vous que nous tenions une réunion à huis clos pour que vous puissiez nous parler franchement du processus et de votre manière de procéder avec l'industrie et d'autres partenaires?

Mme Lyon : Je tiens à ajouter que les ententes de confidentialité sont signées en présence d'un avocat pour pouvoir profiter de la protection du secret professionnel liant l'avocat à son client dans le cadre des échanges avec nos intervenants. Je ne peux pas me prononcer davantage sur la divulgation de la teneur de ces consultations.

Le sénateur Corbin : N'est-ce pas un truc bureaucratique traditionnel pour éviter la libre circulation de l'information? Toute cette question a fait l'objet d'une vaste controverse et a parfois suscité de la colère partout au Canada, dans certaines provinces plus que d'autres.

Le sénateur Segal : J'aimerais soulever une question de privilège.

Le sénateur Corbin : Exposez votre question de privilège.

Senator Segal: My privilege is that it is completely inappropriate for a member of this committee to attribute any lack of integrity or clarity to a member of the public service who is appearing here on good faith and sharing information in a constructive fashion.

When you call the notion of referring to client and counsel privilege a “trick,” that is an inappropriate diminution of the status of the individual appearing before us as a responsible professional doing the best job she can. If you want to withdraw that comment, I will withdraw my point of privilege.

Senator Corbin: No, I will not withdraw my comment. I live in a democracy, and I can call the shots the way I see them. This is what this place is all about. When we cannot be given proper information, I think I have the right to raise my voice. I may not be as learned in matters of law, client privilege and what have you, as some of my colleagues around the table here; however, this whole matter has been the subject of grave and serious concern right across the country, and the Canadian industry had to make sacrifices to come to this point in time. We are told that this is a solid seven-year deal, yet, as the press reported some weeks ago, here we go again.

I want to know if the points of contention — the bones of contention, call them what you want — are being resolved or not. I am especially concerned by the attitude of our friends across the border of wanting to stick their noses into programs that allow responsible, democratically elected provincial governments to help their industry, their workers and so forth. This is what most of this paper is about. How dare they? If they do dare, I want to know how you deal with those matters.

That is an honest question; is it not? Do not take it personally.

The Chairman: Of course not, and we have been doing this for many year. We are trying to get the information and it is very controversial.

Senator Di Nino: I have some sympathy with Senator Segal's intervention, only in the sense that we have seen your staff with us today, and I agree that we should always treat them with respect. I do not think these particular questions are appropriately or properly directed at the senior staff. These may be questions that we should be asking the minister rather than the staff. The staff does not make these kinds of policy decisions or the rules under which they are instructed to operate.

I would agree with my colleague, but I will use my own words to say that these kinds of questions should be properly directed to the minister as opposed to senior staff.

The Chairman: The senior staff has heard a lot worse than this; they are very senior. It is obvious that we are not in any way impugning the integrity of the witnesses, and we will hear other witnesses, so we will pursue this further.

Le sénateur Segal : Il est absolument inapproprié de la part d'un membre de notre comité d'accuser un fonctionnaire fédéral de manquer d'intégrité ou de clarté alors qu'il témoigne ici de bonne foi et nous communique des renseignements de manière constructive.

En qualifiant le secret professionnel liant l'avocat à son client de « truc », vous diminuez de façon inappropriée le rôle de la personne qui témoigne devant nous à titre de professionnel responsable s'efforçant de faire le meilleur travail possible. Si vous acceptez de retirer vos paroles, je vais retirer ma question de privilège.

Le sénateur Corbin : Non, je ne retirerai pas mes paroles. Je vis dans une démocratie et je peux dire ce que je pense. C'est à cela que sert le Parlement. Quand on ne nous fournit pas l'information appropriée, je crois que j'ai le droit de dire ma façon de penser. Je ne suis peut-être pas aussi au fait des questions de droit, du secret professionnel, et cetera, que mes collègues ici présents; toutefois, ce dossier a sérieusement préoccupé l'ensemble du pays et l'industrie canadienne a dû faire des sacrifices pour en arriver là. On nous a dit que c'est un accord solide de sept ans, comme en faisait état la presse il y a quelques semaines, c'est reparti.

Je veux savoir si les différends — les pommes de discorde, appelez-les comme vous voulez — sont en voie d'être réglés ou pas. Je suis surtout inquiet de l'attitude de nos amis de l'autre côté de la frontière qui veulent se mêler des programmes qui permettent aux gouvernements provinciaux responsables et élus démocratiquement d'aider leur industrie, leurs travailleurs, et cetera. L'article porte essentiellement là-dessus. Comment osent-ils? S'ils ont l'audace de le faire, je veux savoir comment vous abordez ces problèmes.

C'est une question honnête; ne croyez-vous pas? N'en faites pas une affaire personnelle.

Le président : Bien sûr que non, et c'est ce que nous faisons depuis de nombreuses années. Nous essayons d'obtenir de l'information et c'est un sujet très controversé.

Le sénateur Di Nino : Je comprends l'intervention du sénateur Segal dans une certaine mesure, mais uniquement parce que nous avons rencontré des membres de votre personnel aujourd'hui et que je suis d'avis que nous devrions toujours les traiter avec respect. Je ne crois pas qu'il soit approprié et convenable d'adresser ces questions particulières aux hauts fonctionnaires. Ce sont peut-être des questions que nous devrions poser au ministre plutôt qu'aux fonctionnaires. Ces derniers ne prennent pas les décisions politiques et n'établissent pas les règles qu'ils sont tenus d'observer dans l'exercice de leurs fonctions.

Je suis d'accord avec mon collègue, mais pour l'expliquer dans mes propres mots, je dirais que ces questions devraient être posées comme il se doit au ministre plutôt qu'aux hauts fonctionnaires.

Le président : Les hauts fonctionnaires ont entendu des choses bien pires que cela; ils sont très haut placés. Il est évident que nous ne mettons absolument pas en doute l'intégrité des témoins et nous entendrons d'autres témoins pour poursuivre l'étude du dossier.

Senator Corbin: Do you think I have finished?

The Chairman: I beg your pardon, Senator Corbin.

Senator Corbin: I have finished for now.

Senator Mahovlich: The amount of U.S. \$450 million was agreed on for a foundation for meritorious initiatives in the United States, such as Habitat for Humanity. Is that a forestry foundation?

Ms. Lyon: Habitat for Humanity works in the forestry sector. They use building materials, so they were identified as being a worthy recipient of a portion of this money.

Senator Mahovlich: There are two other foundations — the United States Endowment for Forestry and Communities and the American Forest Foundation. Three Canadians are going to serve as non-voting representatives of these foundations. Are there any Canadian foundations that receive any of this money? I am sure that we have some foundations that care for our forests.

Ms. Lyon: The terms of the agreement called for the monies to be used in a specified manner: public interest projects, education, low-income housing, disaster relief and that sort of thing. We are merely executing what was required and spelled out under the terms of the agreement.

Senator Mahovlich: All in the United States?

Ms. Lyon: That is correct.

The Chairman: This has certainly been a vigorous questioning of our witnesses, and I want to thank you very much.

Senator Corbin: Before you suspend, is it your intention to call Mr. Emerson before this committee?

The Chairman: I am in the hands of the committee. There is no reason why we could not do so.

Senator Corbin: I would like answers to some questions. Lawyer-client privileges prevent us from getting information. I am not sure if the minister will invoke the same excuse, but the time for playing games is over. We have to start cracking nuts here.

The Chairman: We do have other witnesses. We have Mr. Grenier, who is waiting in Washington, and Mr. Clark, who has been very patient at the back. On behalf of the committee, I want to thank you very much for coming and opening the discussion. We are just starting, as you know. We are all aware that questions seem to have come up about the agreement and just what the situation is, but we thank you for coming before us.

As I said before, no one has the slightest question about the integrity of the public service to answer Senator Segal's question, but we are used to vigorous questions at this committee, Senator Segal.

For the next portion of our meeting, we have Mr. Peter Clark, President of Grey, Clark, Shih and Associates. Mr. Clark is a former federal civil servant and is now one of Canada's most

Le sénateur Corbin : Croyez-vous que j'ai terminé?

Le président : Je vous demande pardon, sénateur Corbin.

Le sénateur Corbin : J'ai terminé pour l'instant.

Le sénateur Mahovlich : La somme de 450 millions de dollars américains a été accordée pour entreprendre des initiatives méritoires aux États-Unis comme Habitat pour l'humanité. Est-ce une fondation forestière?

Mme Lyon : Habitat pour l'humanité œuvre dans le secteur forestier. Le projet utilise des matériaux de construction et a été jugé comme un candidat valable pour recevoir une partie de ces fonds.

Le sénateur Mahovlich : Il y a deux autres fondations — la United States Endowment for Forestry and Communities et l'American Forest Foundation. Trois Canadiens agiront à titre de représentants non votants de ces fondations. Des fondations canadiennes ont-elle reçu une partie de cet argent? Je suis sûr que nous avons des fondations qui se soucient de nos forêts.

Mme Lyon : Les dispositions de l'accord exigeaient que les fonds servent à des fins bien précises : des projets d'intérêt public, d'éducation, de logements sociaux, de secours en cas de catastrophe, et cetera. Nous ne faisons que ce qui est prévu et énoncé dans l'accord.

Le sénateur Mahovlich : Tous aux États-Unis?

Mme Lyon : C'est exact.

Le président : Vous avez interrogé nos témoins avec beaucoup de vigueur. Merci beaucoup.

Le sénateur Corbin : Avant de suspendre les travaux, avez-vous l'intention de convoquer M. Emerson devant le comité?

Le président : Je m'en remets au comité. Je ne vois pas pourquoi nous ne le ferions pas.

Le sénateur Corbin : J'aimerais avoir des réponses à quelques questions. Le secret professionnel liant l'avocat à son client nous empêche d'obtenir de l'information. Je ne sais pas si le ministre invoquera la même excuse, mais il est temps de cesser de jouer et d'obtenir ces renseignements.

Le président : Nous avons d'autres témoins. Il y a M. Grenier, qui attend à Washington, et M. Clark, qui a été très patient à l'arrière. Au nom du comité, je tiens à vous remercier d'avoir ouvert la discussion. Nous venons de commencer l'étude du dossier, comme vous le savez. Nous savons tous que l'accord a suscité des questions et qu'on se demande quelle est la situation actuelle, mais nous vous remercions d'être venus témoigner.

Comme je l'ai dit plus tôt, personne n'a émis le moindre doute sur l'intégrité de la fonction publique dans la réponse à la question du sénateur Segal, mais nous avons l'habitude que des questions percutantes soient posées à notre comité, sénateur Segal.

Pour la prochaine partie de la réunion, nous entendrons M. Peter Clark, président de Grey, Clark, Shih and Associates. M. Clark est un ancien fonctionnaire et est maintenant l'un des

active international trade practitioners. His clients in Canada and around the world include government, corporations and trade associations. Today he appears before us as representative of the U.S. Coalition for Fair Lumber Imports.

[Translation]

We are also pleased to welcome Mr. Carl Grenier, Executive Vice-President of the Free Trade Lumber Council of Canada, a private Canadian organization that represents forest products companies and industry associations in Canada. The council was formed in 1998 to encourage the restoration of free trade in softwood lumber between Canada and the United States.

Mr. Grenier is in Washington today and appears by videoconference. My colleagues will also remember that Mr. Grenier appeared before us on the same matter last November. Before we start, I would also like to thank our two witnesses for their patience in the face of the unavoidable last-minute cancellation of last week's session.

Without further ado, I now invite Mr. Clark to make his presentation; he will be followed by Mr. Grenier, and then we will move to questions.

[English]

Peter Clark, President, Grey, Clark, Shih and Associates: The coalition is pleased to be invited here today to speak to you and to explain its views. Mr. Van Heyningen, the executive director of the coalition, regrets that he cannot be here. He has asked me to do my best to provide you with the information you need.

I have prepared a presentation, which we filed with the clerk. It has been updated in the time period since the initial meeting was cancelled.

I will touch on a few points, Mr. Chairman, and then I would be happy to answer questions. From the pace and the intensity of the questioning in the first round, I will try to get into it as soon as possible because that is probably most valuable to you.

First, there has been a suggestion, which we would like to dismiss, that the coalition members in the United States are not competitive. That is simply a red herring. We have attached to our presentation an annex that addresses the question of competitiveness of the U.S. sawmills. They are among the most efficient in the world.

We should make it very clear that the coalition supports the softwood lumber agreement. It believes that it continues to provide the basis for avoiding renewed international trade litigation between Canada and the United States as long as the parties meet their obligations under the agreement.

experts en commerce international les plus actifs au Canada. Ses clients au Canada et ailleurs dans le monde comprennent le gouvernement, des sociétés et des associations commerciales. Aujourd'hui, il témoigne devant nous à titre de représentant de la Coalition for Fair Lumber Imports des États-Unis.

[Français]

Nous avons également le plaisir d'accueillir M. Carl Grenier, vice-président exécutif du Conseil canadien du libre-échange pour le bois d'œuvre, un organisme canadien privé qui représente les entreprises de produits forestiers et les associations industrielles du Canada. Le Conseil a été mis sur pied en 1998 afin de favoriser le rétablissement du libre échange du bois d'œuvre entre le Canada et les États-Unis.

M. Grenier est à Washington aujourd'hui et comparaît par vidéoconférence. De plus, mes collègues se souviendront que M. Grenier a comparu sur cette question en novembre dernier. Avant de débiter, j'aimerais également remercier nos deux témoins pour leur patience suite à l'annulation de la séance de la semaine dernière, annulation inévitable qui avait été faite à la dernière minute.

Sans plus tarder, j'invite maintenant M. Clark à faire sa présentation qui sera suivi par M. Grenier et ensuite, nous passerons aux questions.

[Traduction]

Peter Clark, président, Grey, Clark, Shih and Associates : La coalition est heureuse d'avoir été invitée ici aujourd'hui pour vous faire connaître son point de vue. M. Van Heyningen, le directeur général de la coalition, regrette de ne pas pouvoir être présent. Il m'a demandé de le remplacer afin de vous donner les renseignements dont vous avez besoin.

J'ai préparé un court exposé, que j'ai déposé auprès du greffier. L'exposé a été mis à jour depuis que la réunion initiale a été annulée.

Je vais aborder quelques points, monsieur le président, puis je répondrai à vos questions avec plaisir. Si je me fie au rythme et à l'intensité du premier tour de questions, je vais essayer de commencer le plus rapidement possible, car c'est probablement ce qui importe le plus pour vous.

Tout d'abord, on a laissé entendre que les membres de la coalition aux États-Unis n'étaient pas compétitifs, ce qui est inexact. C'est tout simplement une excuse. Nous avons annexé à notre exposé un document qui porte sur la compétitivité des scieries américaines. Elles sont parmi les plus rentables au monde.

Nous devrions préciser clairement que la coalition appuie l'Accord sur le bois d'œuvre résineux et estime qu'il contient les éléments de base pour permettre d'éviter un autre différend commercial international entre le Canada et les États-Unis, à la condition que les parties respectent les obligations qui y sont énoncées.

The agreement is not perfect, with neither side getting all it wanted. It is worth recalling that the first Executive Secretary to the GATT, Sir Eric Wyndham White said that the best agreement is one that is mutually unsatisfactory.

The United States, notwithstanding what the United Steelworkers Union said, is not trying to renegotiate the softwood lumber agreement. It is simply engaging in consultations to ensure that a number of issues are consistent with the agreement and to draw these issues to Canada's attention, as Ambassador Schwab did, so that the Government of Canada and the provincial governments can persuade the United States that they are in fact observing their obligations under the agreement.

Consultations under trade agreements are not unusual; that is why there are consultation provisions. Dispute settlement is not unusual; that is why there is a dispute settlement provision. That is the way trade agreements work.

You have been through, with Ms. Lyon, a number of the issues that were addressed in the letter of March 30, which is also attached to my submission. It is clear that the agreement gives the United States, as it does Canada, the right to raise concerns and to seek clarifications. The coalition will urge the U.S. Office of the Trade Representative, USTR, to exercise its rights if it appears there is a need to do so.

The concern that has arisen for the coalition since the time we were supposed to appear initially is that reports coming back from the U.S. delegation indicate that Canada declined to engage specifically in addressing these issues during the consultations, and it appears unlikely that a speedy resolution, short of arbitration, is attainable in these issues.

The coalition is not the only entity concerned about the practices as ministers from British Columbia have expressed concerns about subsidy programs in Ontario and Quebec. I was at a conference in Alberta several weeks ago to review the softwood lumber agreement after six months, and these concerns were expressed. In addition, I have heard concerns by representatives of the Eastern industry about changes in stumpage and surges, and the impact on the North American market from Western producers. That is not unusual in the softwood lumber dispute because, as Gordon Ritchie once put it, trying to keep the provinces in a consensus mode on softwood lumber was akin to herding cats. I believe Mr. Ritchie has appeared before you as well.

The issues Ms. Lyon addressed were quite clearly put. I will address only one of them so that we can get into questions and answers, and that is the adjustment to option A and option B countries for surges or excessive shipments.

The Canadian government has taken the position that option A provinces are not subject to an anti-surge mechanism. It was the initial understanding of the United States, and it has been

L'accord n'est pas parfait, car aucune des parties n'a obtenu tout ce qu'elle voulait. Rappelons les propos du premier secrétaire général du GATT, sir Eric Wyndham White, pour qui le meilleur accord est celui qui est mutuellement insatisfaisant.

Malgré ce qu'a déclaré le Syndicat des métallurgistes unis d'Amérique, les États-Unis n'essaient pas de renégocier l'Accord sur le bois d'œuvre résineux. Ils prennent part à des consultations pour veiller à ce qu'un certain nombre de questions soient respectées en vertu de l'accord et pour porter ces questions à l'attention du Canada, comme l'a fait l'ambassadrice Schwab, afin que le gouvernement du Canada et les gouvernements provinciaux puissent convaincre les États-Unis qu'ils se conforment vraiment à leurs obligations en vertu de l'accord.

Les consultations en vertu d'accords commerciaux ne sont pas une chose inhabituelle; c'est pour cela qu'il y a des dispositions à cet égard. La même chose est vraie pour les règlements de différends. Tel est le fonctionnement des ententes commerciales.

Avec Mme Lyon, vous avez abordé certaines des questions dont on traite dans la lettre du 30 mars, qui est également jointe à mon mémoire. Il est clair que l'entente commerciale confère aux États-Unis, tout comme au Canada, le droit de soulever des préoccupations et de demander des éclaircissements. Au besoin, la coalition pressera l'Office of the Trade Representative, ou USTR, d'exercer ses droits.

La préoccupation exprimée par la coalition depuis le moment où nous étions censés comparaître, à l'origine, concerne des rapports de la délégation américaine indiquant que le Canada a refusé de s'attaquer précisément au règlement de ces problèmes durant les consultations, et il apparaît improbable qu'on en arrivera à une résolution rapide sans arbitrage à ce sujet.

La coalition n'est pas la seule entité à se faire du souci en ce qui a trait aux pratiques en cours, puisque des ministres de la Colombie-Britannique ont exprimé des réserves au sujet des programmes de subventions en Ontario et au Québec. Il y a plusieurs semaines, j'ai assisté à une conférence en Alberta où l'on évaluait l'entente sur le bois d'œuvre après six mois d'application; c'est là que ces préoccupations ont été soulevées. De plus, des représentants de l'industrie de l'Est canadien ont dit s'inquiéter des changements relatifs aux droits de coupe et à la montée en flèche des importations, ainsi que de l'impact qu'ont les producteurs de l'Ouest sur le marché nord-américain. Cela n'est pas inhabituel en ce qui concerne le conflit sur le bois d'œuvre car, comme Gordon Ritchie l'a déjà dit, tâcher de garder les provinces sur le mode consensus dans ce dossier revient à essayer de rameuter une troupe de chats. Je pense que M. Ritchie a comparu devant vous également.

Les questions abordées par Mme Lyon ont été exposées très clairement. Afin que nous puissions passer à la période de questions et réponses, je traiterai seulement de l'une d'elles, soit l'ajustement des provinces visées par l'option A et l'option B à l'augmentation subite des importations et aux exportations excessives.

Le gouvernement canadien a adopté la position selon laquelle les provinces ayant choisi l'option A ne sont pas assujetties à un mécanisme d'endiguement des importations. Or, l'entente initiale

borne out subsequently in litigation, that Canada intended to adjust both option A and option B provinces. As someone who has been watching the issue for many years, and who has been involved in international trade disputes, and federal-provincial relations affecting provinces, I find it rather intriguing that anyone can suggest that option B provinces such as Quebec should or would be able to accept the absence of a similar discipline on option A provinces such as British Columbia. It boggles the mind to suggest that federal-provincial relations have evolved to that point.

In the other issue on which there appears to have been, — I do not want to use the word “flip-flop” because it is used so much in the other place — a change of position on when these adjustment mechanisms go into place. There is litigation that indicates that one of the forest products companies was suing the federal government in the Federal Court for applying the adjustments as of January of this year, and now the federal government seems to be taking the position that there are no adjustments until July.

The concern is that this is an agreement with rights and obligations. The United States has the right to seek clarification and to seek to ensure that Canada and its subsidiary governments that are covered by this agreement are respecting the agreement. That is what consultations are about. That is the normality of it, and the coalition does monitor what is happening in Canada. It does make representations to the United States government. It is the United States government that engages in consultations with Canada because the United States government is a party and the Government of Canada is a party.

From the coalition's perspective, the ball is in Ottawa's court and through good faith engagement in these consultations the matters can be resolved. I have recognized for much longer than my clients have that there are differences between the federal government and the provinces in Canada. If these differences cannot be resolved, it will force the issues into arbitration and reinforce uncertainty and questions about the agreement's durability and at least delay the opportunity for peace within the North American industry that the agreement represents and we hope will continue to represent.

I am prepared to answer your questions.

The Chairman: Thank you very much Mr. Clark.

Mr. Grenier, please proceed with your presentation.

[Translation]

Carl Grenier, Executive Vice-President, Free Trade Lumber Council of Canada: Honourable senators, most of my remarks will be in French, but I trust that that will not pose a problem for the simultaneous interpretation. I apologize for not having been able to send you a written text of the presentation, but you will understand my reasons.

des États-Unis, confirmée par la suite devant les tribunaux, prévoyait que le Canada soumette à un ajustement aussi bien les provinces ayant choisi l'option B que celles visées par l'option A. En tant que personne qui suit le dossier depuis bien des années et qui s'occupe de différends commerciaux internationaux et de relations fédérales-provinciales touchant les provinces, je trouve plutôt intrigant qu'on puisse prétendre que les provinces ayant choisi l'option B, comme le Québec, devraient ou voudraient être en mesure d'accepter qu'on omette de frapper de mesures disciplinaires semblables les provinces visées par l'option A, dont la Colombie-Britannique. Il est insensé de laisser entendre que les relations fédérales-provinciales ont pu évoluer à ce point.

En ce qui concerne l'autre question à propos de laquelle il semble y avoir un — je ne veux pas utiliser le terme « volte-face », parce qu'on l'utilise si souvent à l'autre endroit — changement de position quant au moment où ces mécanismes d'ajustement s'enclencheront. Apparemment, l'une des entreprises de produits forestiers poursuivait le gouvernement du Canada devant la Cour fédérale pour avoir appliqué les ajustements à compter de janvier dernier, mais maintenant, il semble que le gouvernement fédéral affirme qu'il n'y aura pas d'ajustement avant juillet.

Ce qui est préoccupant, c'est qu'il s'agit d'une entente assortie de droits et d'obligations. Les États-Unis ont le droit de demander des éclaircissements et de chercher à s'assurer que le Canada et les provinces couvertes par l'accord en respectent les conditions. C'est là l'objet des consultations. C'est tout à fait normal, et la coalition surveille ce qui se passe au Canada. Elle présente des rapports au gouvernement américain, lequel participe à des consultations avec le Canada, car il constitue une partie, et le gouvernement du Canada en est une autre.

Du point de vue de la coalition, la balle est dans le camp d'Ottawa, et grâce à un engagement de bonne foi à l'égard de ces consultations, ces questions peuvent être réglées. Depuis plus longtemps que mes clients, j'ai conscience qu'il existe des différences entre le gouvernement fédéral et les provinces canadiennes. Si elles ne peuvent être aplanies, on sera forcé de soumettre les litiges à un arbitrage, ce qui accroîtra l'incertitude et les questionnements au sujet de la durabilité de l'entente et, à tout le moins, retardera la possibilité de paix au sein de l'industrie nord-américaine, que l'entente symbolise et, espérons-le, continuera de symboliser.

Je suis prêt à répondre à vos questions.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Clark.

Monsieur Grenier, veuillez commencer votre exposé.

[Français]

Carl Grenier, vice-président exécutif, Conseil canadien du libre-échange pour le bois d'œuvre : Honorables sénateurs, la plupart de mes remarques se feront en français, mais je crois que cela ne posera pas de problème pour l'interprétation simultanée. Je regrette de n'avoir pu vous remettre un texte de présentation, mais vous comprendrez mes motifs.

I thank the committee for inviting me to make my presentation from Washington by teleconference, I appreciate it very much.

When I last appeared before the committee on November 7, I did not at all expect to be back testifying before you so quickly. The core of my remarks last fall dealt with the impact of the Softwood Lumber Agreement, which went into effect last October 12, as Ms. Lyon recalled, on NAFTA's dispute settlement provisions. We are here today because of a formal request from the United States for consultations as provided for in the accord in case of disagreement.

There is no doubt that these consultations between the two governments are nothing more than a formality. As the previous witnesses have pointed out, holding consultations is quite normal in trade agreements. Our information leads us to believe that the matters raised by the United States will be taking us directly to formal proceedings, that is to say arbitration, in no more than two or three weeks.

Members of the committee will recall that one of the key arguments made by the government last year to convince the industry to rally around this agreement was precisely to put an end to the interminable legal proceedings that we had been through in the past. I think that Ms. Lyon referred to this at the beginning of her remarks.

Scarcely six months after the agreement came into force, the United States is now putting a resounding end to this fond hope.

As for the two preconditions that we set last July 1, putting an end to all lawsuits, and the explicit support of 95 per cent of all companies for the reimbursement of amounts due through the Export Development Corporation, we have already kissed them goodbye. Now it is the greatest asset of the agreement itself, trade peace for at least seven years, that threatens to slip away from the Government of Canada, and ipso facto from the Canadian industry.

It is not my intent to make any comment at all on the merits of the American allegations contained in the hundred or so questions addressed to the federal government and to two provincial governments, Quebec and Ontario. These questions will certainly be the basis of the proceedings that three foreign arbitrators will have to come to grips with.

Instead, I would like to spend a few minutes discussing the process of arbitration itself and its consequences.

The Chairman: Mr. Grenier, would you be able to speak a little more slowly for our interpreters?

Mr. Grenier: My apologies. What everyone needs to know is that, contrary to the dispute settlement provisions of NAFTA that I discussed last November, neither the companies, nor the associations that represent them, nor the provinces have any standing to represent their own interests before this arbitration panel.

Je remercie le comité de m'inviter à vous faire, par téléconférence, ma présentation de Washington, je l'apprécie beaucoup.

Au moment de ma dernière comparution devant le comité, le 7 novembre dernier, je ne m'attendais pas du tout à revenir si rapidement témoigner devant vous. L'essentiel de mes remarques, l'automne dernier, concernait l'impact de l'Accord sur le bois d'œuvre, mis en œuvre le 12 octobre dernier, comme le rappelait Mme Lyon, sur le système de règlement des différends de l'ALENA. Or, ce qui nous amène ici aujourd'hui, c'est justement la demande formelle des États-Unis pour la tenue de consultations, telles que prévues dans cette entente en cas de désaccord.

Il ne fait nul doute que ces consultations entre les deux gouvernements ne sont qu'une formalité. Comme les témoins précédents l'ont souligné, le fait de tenir des consultations est tout à fait normal dans le cadre d'un accord commercial. Selon les informations dont nous disposons, les questions soulevées par les États-Unis nous mènent tout droit vers un litige, c'est-à-dire à l'arbitrage, et ce d'ici deux à trois semaines.

Les membres du comité se souviendront que l'un des arguments clés, que le gouvernement a déployé l'an dernier pour convaincre l'industrie de se rallier à cet accord, était précisément de mettre fin aux litiges interminables que nous avons connus dans le passé. Je crois que Mme Lyon a fait référence à ce point au début de ses remarques.

À peine six mois après l'entrée en vigueur de l'accord, les États-Unis viennent d'opposer un démenti retentissant à cette prétention.

Après avoir fait son deuil, faute d'appui de la part de l'industrie canadienne des deux conditions préalables qu'il avait posées le 1^{er} juillet dernier, l'abandon de toutes les poursuites et de support explicite de 95 p. 100 des entreprises pour le remboursement des sommes dues par le biais de l'Export Development Corporation, c'est maintenant le principal bénéfice de l'accord lui-même, soit la paix commerciale pour un minimum des sept ans qui risque d'échapper au gouvernement canadien et, par le fait même, à l'industrie canadienne.

Il n'est pas de mon propos de formuler quelque commentaire que ce soit quant au bien-fondé des allégations américaines contenues dans la centaine de questions adressées au gouvernement fédéral et à deux gouvernements provinciaux, le Québec et l'Ontario. Ces questions formeront certainement le cœur du litige qu'auront à trancher trois arbitres étrangers.

C'est plutôt au processus d'arbitrage lui-même et à ses conséquences que je veux m'attarder brièvement.

Le président : Monsieur Grenier, pour le bénéfice de nos interprètes, pourriez-vous parler un peu plus lentement?

M. Grenier : Je m'excuse. Ce qu'il faut savoir, c'est que contrairement au règlement des différends de l'ALENA dont j'avais parlé au mois de novembre dernier, les entreprises, les associations qui les représentent et les provinces n'ont pas de qualité pour représenter elles-mêmes leurs intérêts devant ce tribunal d'arbitrage.

[English]

Let me say this in English because I am not sure that this concept is known to the translators. It means that we do not have standing. We, the industry and the provinces, cannot appear before this arbitration tribunal as we can of course before a NAFTA tribunal or even a U.S. court.

[Translation]

Only the two federal governments have this power. This was a political choice made by Mr. Harper's government last year. I have already expressed my outrage at the government's decision to remove softwood lumber from the normal NAFTA rules which, in spite of all the bad faith shown by American authorities, were just about to provide Canada with a decisive victory.

Mr. Grant Aldonas, the former Under Secretary for Commerce — who was also the United States' chief negotiator for softwood lumber — said as much two weeks ago at a symposium in Edmonton organized by the University of Alberta's Western Center for Economic Research.

As reported in the *Edmonton Journal* on April 12, Mr. Aldonas stated, and I quote in English:

[English]

... the Bush government was desperate to negotiate a solution to the lumber standoff after losing five international trade rulings in Canada's favour. It was clear the U.S. was on the losing end of the litigation.

[Translation]

This is Mr. Aldonas, the United States' chief negotiator, saying this.

So rules, NAFTA rules, that were supporting Canada, were intentionally abandoned by the Canadian government. In their place, the general arbitration rules of the London Court of International Arbitration will apply, but also the provisions of the 2006 Softwood Lumber Agreement, signed last year and which came into effect on October 12. Those are the provisions by which the arbitrators are going to be guided.

Canada's former negotiator, Mr. Doug Waddell, speaking at the same podium in Edmonton, described the agreement in the following terms. I will also quote him in English.

[English]

... it is overly complex, has needless punitive measures built in against Canada, and left too many loose ends that are open to interpretation and review by the U.S.

[Traduction]

Nous, l'industrie et les provinces, ne pouvons comparaître devant ce tribunal d'arbitrage comme nous pourrions, bien sûr, le faire devant un tribunal de l'ALENA ou même devant un tribunal américain.

[Français]

Seulement les deux gouvernements fédéraux ont ce pouvoir. Il s'agit là d'un choix politique opéré par le gouvernement de M. Harper l'an dernier. J'ai déjà dit tout le mal que je pensais de la décision du gouvernement de soustraire le bois d'œuvre aux règles normales de l'ALENA, règles qui, malgré toute la mauvaise foi des autorités américaines, étaient sur le point de donner une victoire complète au Canada.

C'est l'ancien sous-secrétaire au commerce, M. Grant Aldonas — qui fut également le négociateur en chef des États-Unis pour le bois d'œuvre — qui l'affirmait il y a deux semaines lors d'un colloque organisé à Edmonton par le Western Center for Economic Research de l'Université de l'Alberta.

Tel que rapporté par l'*Edmonton Journal* du 12 avril, M. Aldonas a déclaré, et je le cite en anglais :

[Traduction]

[...] l'administration Bush cherchait désespérément à négocier une solution à l'impasse du bois d'œuvre après avoir été débouté cinq fois en vertu des décisions du tribunal commercial international qui donnaient gain de cause au Canada. Il était clair que les États-Unis étaient les perdants dans ce litige.

[Français]

C'est M. Aldonas, le négociateur en chef des États-Unis qui le dit.

Ainsi, des règles, celles de l'ALENA, qui donnaient raison au Canada ont été sciemment abandonnées par le gouvernement canadien. À leur place, ce sont les règles générales d'arbitrage du London Court of International Arbitration qui vont s'appliquer mais surtout, ce sont les dispositions de l'accord sur le bois d'œuvre de 2006, signé l'an dernier et qui s'appliquait à compter du 12 octobre. Ce sont les dispositions de cet accord qui vont guider les arbitres.

L'ancien négociateur du Canada, M. Doug Waddell, s'exprimant lui aussi sur la même tribune à Edmonton, qualifiait ainsi l'accord. Je le cite également en anglais.

[Traduction]

[...] il est trop complexe, prévoit des mesures punitives inutiles à l'encontre du Canada et contient trop de détails laissant place à l'interprétation et à un réexamen de la part des États-Unis.

This is the Canadian negotiator, I should say former negotiator because he did not stay on until the end. He retired and was retained, I believe, as a consultant.

[Translation]

Everyone in their right mind should begin to be very seriously worried about the eventual outcome of the arbitration process, which, if the timelines are observed, should end in mid-January 2008. Without considering the merits of the American allegations at all, we are quite justified in fearing a negative outcome for Canada from this process which will start somewhere around May 9.

The reason for the fear is blindingly obvious. The 2006 Softwood Lumber Agreement is the result of the Harper government's complete collapse in the face of American claims, claims which were well on the way to being rejected out of hand by the NAFTA tribunal and by American courts.

This agreement is the new Canadian government's attempt to improve its relations with the United States. Once more, I quote from the *Edmonton Journal* article, which read as follows:

[English]

... Prime Minister Harper is the main reason that the agreement, earlier rejected by the previous Liberal government, was never signed. Harper brought the matter up directly with Bush.

[Translation]

So Mr. Harper did Mr. Bush a favour on the backs of Canadian industry. We can now see the consequences of the Prime Minister's decision. I will list them for the record: the outright loss of \$1 billion, an unprecedented gift to our American competitors and to the White House, \$1 billion that rightfully belonged to Canadian industry; a brutal increase in border tariffs, which went from 10.8 per cent to 15 per cent overnight as a direct consequence of the agreement.

Of course there are external factors that have contributed to the catastrophic situation in which the Canadian industry presently finds itself. Let me mention two of them. The chairman himself, I believe, has alluded to the bursting of the speculative mortgage bubble in the United States, which is causing a slowdown in residential construction and a collapse in the price of softwood lumber.

Another factor was briefly mentioned by one of your colleagues. This is the 40 per cent rise in the Canadian dollar against the American dollar in the past two years; this is hitting exports of a commodity like softwood lumber very hard.

These factors were known or foreseeable at the very moment that the agreement was signed last year, which makes the blow dealt by the government to its own industry even more incomprehensible. In Quebec, plant closures have multiplied,

C'est le négociateur du Canada qui s'exprime ainsi, ou l'ancien négociateur, devrais-je dire, car il n'est pas resté en poste jusqu'à la fin. Il a quitté ses fonctions, mais on a retenu ses services, je crois, à titre de consultant.

[Français]

Nul besoin d'être grand clerc pour commencer à s'inquiéter très sérieusement du résultat éventuel de l'arbitrage qui, si l'échéancier est respecté, devrait aboutir vers la mi-janvier 2008. Sans égard aucun quant au mérite des allégations américaines, nous sommes tout à fait justifiés de craindre une issue négative, pour le Canada, du processus qui s'enclenchera probablement à partir du 9 mai.

La raison d'une telle crainte est claire et elle crève les yeux. L'accord sur le bois d'œuvre de 2006 est le fruit d'un écrasement général du gouvernement Harper devant les prétentions américaines, prétentions qui étaient en passe d'être rejetées en bloc par le tribunal de l'ALENA et par les cours américaines.

Cet accord est une tentative politique du nouveau gouvernement canadien pour améliorer les relations avec les États-Unis. Je cite à nouveau l'article de l'*Edmonton Journal* qui disait ceci :

[Traduction]

[...] le premier ministre Harper est la principale raison pour laquelle l'entente, auparavant rejetée par l'ancien gouvernement libéral, n'a jamais été signée. Harper a abordé l'affaire directement avec Bush.

[Français]

M. Harper a donc fait une faveur à M. Bush sur le dos de l'industrie canadienne. Nous pouvons maintenant voir les conséquences de cette décision du premier ministre. Je les rappelle pour mémoire : la perte sèche d'un milliard de dollars, un cadeau sans précédent à nos adversaires américains et à la Maison-Blanche, un milliard de dollars qui revenait de droit à l'industrie canadienne; une augmentation brutale des droits à la frontière, qui sont passés de 10,8 p. 100 à 15 p. 100 du jour au lendemain, une conséquence directe de l'accord.

Il y a, bien entendu, des facteurs externes qui ont contribué à la situation catastrophique que l'industrie canadienne connaît actuellement. J'en mentionne deux. Je crois que monsieur le président a lui-même fait allusion à l'éclatement de la bulle spéculative des prêts hypothécaires aux États-Unis, éclatement qui provoque un ralentissement dans la construction domiciliaire et un effondrement des prix du bois d'œuvre.

Un autre facteur a été brièvement mentionné par un de vos collègues. Il s'agit de l'appréciation de 40 p. 100 du dollar canadien depuis deux ans par rapport à la devise américaine, qui touche de plein fouet les exportations d'un produit de base comme le bois d'œuvre.

Ces facteurs étaient connus ou prévisibles au moment même où l'accord fut conclu l'an dernier, ce qui rend encore plus incompréhensible le coup asséné par le gouvernement à sa propre industrie. Au Québec, les fermetures d'usines se sont multipliées

with the result that 40 per cent of production capacity is no longer in operation. In Ontario, the figure is 25 per cent, with the thousands of jobs that represents. And in British Columbia, only the need to hasten the harvesting of the trees killed by the huge infestation of the mountain pine beetle has kept plants afloat, but without any real profits.

What has the Government of Canada done in the face of this major disaster? To express the general feeling of those in the industry, I can do no better than to repeat the words of two representatives of major companies who also participated in the Western Center for Economic Research forum in Edmonton two weeks ago. Mr. Paul Perkins, a vice president of Weyerhaeuser, a company that has always preferred a negotiated settlement to the conflict, stated:

[English]

I guess the biggest frustration from our perspective is that the federal government views the signing of the agreement as the end of the process. It was just the beginning. The government has offered minimal help to industry in interpreting the agreement, resolving tax issues. In the six months since the pact was signed, they went to ground, they disappeared.

[Translation]

Mr. Ken Higginbotham, vice-president of Canfor, the biggest producer of softwood lumber and a company that publicly supported the agreement last year, said the following:

[English]

...there are continuing industry concerns about how the federal government is playing politics with the agreement.

[Translation]

These are people who supported the government's action last year while I and several of my colleagues were expressing a number of criticisms about it. I am telling you that the Canadian softwood lumber industry is now in disarray.

This industry must henceforth rely entirely on the Canadian government to defend its interests against this new American attack. But this is a government that has betrayed its campaign promise to give loan guarantees to industry in order to counter the delaying tactics of the United States. This is the government that gave in to American demands and committed us to the worst trade agreement that Canada has ever signed.

It is the custom to end this kind of presentation on a more positive note, pointing the way to solutions for the problems that beset us. I very much regret not being able to follow this custom. Here and now, the "solution" that the government has imposed on its own industry is beginning to become our biggest problem.

avec le résultat que 40 p. 100 de la capacité de production a été mise au rancart. Dans le cas de l'Ontario, c'est 25 p. 100, avec les milliers d'emploi que cela représente. En Colombie-Britannique, seule la nécessité d'accélérer la récolte des arbres tués par l'énorme infestation de dendroctone du pin a gardé les usines à flot mais sans véritables profits.

Qu'a fait le gouvernement du Canada devant l'ampleur du désastre actuel? Je ne peux exprimer mieux le sentiment général des industriels que l'ont fait deux représentants de grandes compagnies, qui participaient eux aussi au forum du Western Center for Economic Research à Edmonton il y a deux semaines. M. Paul Perkins, vice-président chez Weyerhaeuser, une compagnie qui a toujours favorisé un règlement négocié du conflit, a déclaré :

[Traduction]

Je crois que, de notre point de vue, le plus frustrant est que le gouvernement fédéral considère la signature de l'entente comme la fin du processus. Mais elle n'en marquait que le début. Le gouvernement a offert une aide minimale pour aider l'industrie à interpréter l'entente et à résoudre les questions liées aux taxes. Au cours des six mois ayant suivi la signature du pacte, on n'en a plus entendu parler.

[Français]

Monsieur Ken Higginbotham, vice-président chez Canfor, le plus gros producteur de bois d'œuvre, une compagnie qui supportait publiquement l'accord l'an dernier, a indiqué ce qui suit.

[Traduction]

[...] il y a des inquiétudes constantes de la part de l'industrie au sujet de la façon dont le gouvernement fédéral s'adonne à des jeux politiques avec l'entente.

[Français]

Ce sont là des personnes qui supportaient l'action gouvernementale l'an dernier, alors que moi et plusieurs de mes collègues avions plusieurs critiques à son endroit. C'est vous dire le désarroi qui règne maintenant au sein de l'industrie canadienne du bois d'œuvre.

Cette industrie doit désormais se fier entièrement au gouvernement canadien pour la défense de ses intérêts devant cette nouvelle attaque américaine. Toutefois, c'est ce gouvernement qui a trahi sa promesse électorale d'accorder des garanties de prêt à l'industrie pour l'aider à résister aux tactiques dilatoires des États-Unis. C'est ce gouvernement qui a cédé aux prétentions américaines pour nous soumettre au pire accord commercial jamais conclu par le Canada.

Il est d'usage de conclure ce genre de présentation sur une note plus positive, en évoquant des pistes de solutions aux problèmes qui nous accablent. Je regrette beaucoup de ne pouvoir me conformer à cet usage. Ici et maintenant, c'est justement la « solution » que le gouvernement a imposée à son industrie, qui est en phase de devenir notre plus grand problème.

Senator Corbin: You do not mince words; I noticed that when you appeared before us last fall. I greatly appreciate your candour and I share it.

Are you aware of the letter from the office of the President of the United States and his trade representative? Are you familiar with the content of this letter from Ms. Schwab?

Mr. Grenier: Yes, senator, I am.

Senator Corbin: Could you comment on the various objections raised by Ms. Schwab in regard to their significance, the consequences they will have, and, if you like, how frivolous they are? Are they even unaware of the way in which governments and Canadian industry operate?

Mr. Grenier: I mentioned in my remarks that I did not want to pass judgment on the merits of the American allegations. But there is absolutely nothing frivolous in the American approach.

Just now, Mr. Clark emphasized that the coalition watches what happens in Canada, and clearly makes representations to its government, the American government; that is quite normal.

You can be assured that the hundred or so questions raised by American authorities with the Canadian government are very detailed. They deal with federal and provincial programs.

I do not believe that the answers given at the consultations will satisfy American authorities. It is not American authorities that we have to satisfy, it is the American coalition that is acting through its government. I do not want to assume anything, but it would be very surprising if these consultations succeeded in putting out the fire at this early stage.

I suspect that even Mr. Clark is quite doubtful that these matters can be settled simply by consultation. I have the distinct impression that we are going to have to go to arbitration to answer these very tough questions.

You also raised the question on the impact that these measures would have if Canada ever lost at arbitration. The impact could be major. For example, the adjustment factor represents about an additional 7.5 per cent on top of the present 15 per cent. So the tax could go to 22.5 per cent. That is the impact.

This could be an additional levy for Canadian exporters; it is now at 15 per cent for provinces like British Columbia that have chosen the 50 per cent export tax.

So we are talking about several hundred million dollars if Canada ever loses this arbitration.

Senator Corbin: Thank you for your comments, Mr. Grenier.

Le sénateur Corbin : Votre verbe est rigoureux, je l'avais remarqué lors de votre comparution l'automne dernier. J'apprécie énormément votre franchise et je la partage.

Avez-vous pris connaissance de la lettre du cabinet du président des États-Unis et de la représentante au commerce des États-Unis? Êtes-vous familier avec le contenu de cette lettre de Mme Schwab?

M. Grenier : Oui, sénateur, je le suis.

Le sénateur Corbin : Pourriez-vous commenter les différentes objections soulevées par Mme Schwab quant à leur importance, leurs conséquences, leur frivolité, s'il y a lieu, ou même leur incompréhension de la façon dont les gouvernements et l'industrie canadienne opèrent?

M. Grenier : J'ai mentionné dans mes remarques que je ne voulais pas porter de jugement quant au bien-fondé des allégations américaines. Cependant, il n'y a absolument rien de frivole dans la démarche américaine.

M. Clark a souligné tout à l'heure que la coalition surveille ce qui se passe au Canada et, évidemment, elle fait des représentations auprès de son gouvernement, le gouvernement américain, ce qui est tout à fait normal.

Vous pouvez être assuré que la centaine de questions soulevées par les autorités américaines auprès du gouvernement canadien sont très détaillées. Elles touchent des programmes fédéraux et provinciaux.

Je ne crois pas que les réponses données lors des consultations vont satisfaire les autorités américaines. Ce n'est pas les autorités américaines qu'il faut satisfaire, c'est la Coalition américaine qui agit à travers son gouvernement. Je ne veux présumer de rien, mais il serait très surprenant que ces consultations permettent d'éteindre ce début d'incendie.

J'ai cru comprendre que même M. Clark était assez dubitatif quant à la possibilité de régler ces questions simplement par la voie de la consultation. J'ai nettement l'impression que l'on va devoir aller nettement à l'arbitrage pour répondre à ces questions très sévères.

Vous avez aussi soulevé la question de l'impact de ces mesures si jamais le Canada perdait l'arbitrage. L'impact pourrait être majeur. Par exemple, le facteur d'ajustement représente un ajout de quelque 7,5 p. 100 aux 15 p. 100 actuels. La taxe pourrait donc passer à 22,5 p. 100. Vous voyez donc l'impact.

On pourrait augmenter cette « ponction » aux exportateurs canadiens, qui est maintenant à 15 p. 100 pour les provinces qui ont choisi, comme la Colombie-Britannique, la taxe à l'exportation de 50 p. 100.

On parle donc de plusieurs centaines de millions de dollars si jamais le Canada perd cet arbitrage.

Le sénateur Corbin : Je vous remercie de vos commentaires, monsieur Grenier.

[English]

Since Mr. Grenier raised the matter of comments made by Mr. Clark, I want to make absolutely sure I understand Mr. Clark correctly. I hope I am not misinterpreting your words, sir, but did you not say that the government will have to go to arbitration, that there is no other possible solution than arbitration to settle these differences? Did I hear you correctly? Did Mr. Grenier hear you correctly?

Mr. Clark: Let me restate what I said so that it is totally clear for you. I indicated that the reports that have come back from the USTR to the coalition have suggested that the Canadian officials in the consultations did not address the issues in sufficient detail or in detail. It would appear that because these consultations are unlikely to be fruitful on that basis, then it would make it more likely that they will proceed to arbitration. Yes, that is what I said, sir.

Senator Corbin: All right.

Mr. Clark: That is a decision to be made by the United States government and not the coalition, sir.

Senator Corbin: I understand that. Thank you for the precision. That is all for now, chair.

The Chairman: When we went into the agreement, one of the conditions was that we gave up the fact that we had won the cases. I know there were the WTO and the NAFTA, and I cannot remember on which panels the Canadian lumber industry had won the cases. In order to go into the agreement, those are dead now, as I understand it. When you start talking about arbitration to someone like me, that sounds awfully like you are back to where you started, only you have given up what you had gained.

Would you like to correct me if I have misunderstood that? Am I right or am I wrong?

Mr. Grenier: You are absolutely right and Ms. Lyon was quite clear when she said that there is still some housekeeping to do regarding some of those cases. This is why I included in my presentation the fact that contrary to what we were told back in April and July when the agreement was formally signed by the two ministers, these cases were not dealt with completely. A few cases need to be cleared up.

Your main point is well taken. We are quite far from trade peace because these questions and the arbitration that will follow will put the industry in the same position they were in before this agreement was implemented. Unfortunately, again referring to the testimony of Ms. Lyon and the questioning by Senator Corbin, the industry has had to hire legal counsel again; otherwise, the federal government cannot share information with us. I think we are in the soup again.

The Chairman: Before I call on Senator Downe, could you refresh my memory on the amount of money involved with the legal costs over the past few years? In Geneva, a few years ago,

[Traduction]

Puisque M. Grenier a soulevé la question des commentaires émis par M. Clark, je voulais être absolument sûr de comprendre ce dernier. J'espère que je ne fais pas une mauvaise interprétation de vos propos, monsieur, mais n'avez-vous pas dit que le gouvernement devra aller en arbitrage et qu'il n'y a pas d'autre solution possible pour régler ces différends? Vous ai-je bien compris? M. Grenier vous a-t-il bien compris?

M. Clark : Laissez-moi réitérer mes propos afin que ce soit bien clair pour vous. J'ai indiqué que les rapports de l'USTR à la Coalition laissaient entendre que les représentants canadiens aux consultations s'étaient occupés des problèmes de manière superficielle seulement. Il semble qu'étant donné que ces consultations sont peu susceptibles de produire des résultats pour ces raisons, il est très probable qu'on fera appel à l'arbitrage. Oui, c'est ce que j'ai dit, monsieur.

Le sénateur Corbin : Très bien.

M. Clark : C'est une décision qui doit être prise par le gouvernement américain, et pas par la Coalition, monsieur.

Le sénateur Corbin : Je comprends cela. Merci de cette précision. Ce sera tout pour l'instant, monsieur le président.

Le président : Lorsque nous avons conclu l'entente, l'une des conditions était que nous renoncions au fait d'avoir gagné nos causes. Je sais qu'il y avait l'OMC et l'ALENA, mais je n'arrive pas à me souvenir devant quels organismes l'industrie canadienne du bois d'œuvre a remporté ses causes. Pour être partie à l'accord, nous avons renoncé à ces victoires, d'après ce que j'ai compris. Lorsque vous parlez d'arbitrage à quelqu'un comme moi, cela évoque désagréablement un retour à la case départ, sauf que avez renoncé à ce que vous aviez gagné.

Voudriez-vous me corriger si j'ai mal compris? Ai-je raison?

M. Grenier : Vous avez absolument raison, et Mme Lyon a dit très clairement qu'il y avait encore du ménage à faire en ce qui concerne certaines de ces causes. C'est pourquoi, dans mon exposé, j'ai tenu compte du fait que, contrairement à ce qu'on nous a dit en avril et en juin, lorsque l'entente a été formellement signée par les deux ministres, ces causes n'étaient pas entièrement réglées. Il en restait quelques-unes à clarifier.

Nous prenons bonne note du point principal que vous faites valoir. Nous sommes très loin de la paix commerciale, parce que ces problèmes et l'arbitrage qui suivra mettront l'industrie dans la même position qu'avant la mise en œuvre de cette entente. Malheureusement, pour faire référence encore une fois au témoignage de Mme Lyon et aux questions du sénateur Corbin, l'industrie a dû de nouveau embaucher un conseiller juridique; autrement, le gouvernement fédéral ne pourrait échanger des renseignements avec nous. Je pense que nous sommes encore dans le pétrin.

Le président : Avant que je cède la parole au sénateur Downe, pourriez-vous me rafraîchir la mémoire quant au montant d'argent que représentent les frais juridiques encourus ces

I recall the then president of the WTO talking about \$300 million, which was one of the most expensive trade cases in history. Are we going to do that again?

Mr. Grenier: It would be hard for me to estimate how much this will cost.

The Chairman: How much has it cost?

Mr. Grenier: It should be much less costly. The \$300 million estimate is on the high side. I do not think it cost that much. However, the figure of \$200 million was evoked by many people on both sides of the border for this, the biggest trade dispute in the world. Now, because only the federal government is involved, we have to hire counsel; but clearly this dispute should not cost us as much. Unfortunately, the results will not be as interesting as the NAFTA and the WTO results.

Senator Downe: To follow up on the point that I made earlier, now that arbitration will start on or about May 9 and other steps that I outlined earlier, it leads to the situation where this agreement could be terminated by mid-December of this year. That will be very unfortunate if it happens.

Senator Segal: Would I be correct in typifying your position, or would I be unfair in suggesting that your group — the group you so ably and competently represent — would have preferred the litigious process to continue? Would you have preferred to go to CITT and various other organizations, keep on winning cases, have the Americans keep on appealing in a process where we had a series of moral victories, trade victories, policy victories but no actual net benefit because the litigious process, by definition, facilitates ongoing and constructive appeal?

Is it your judgment that would have been — and we have had other views expressed at this committee that would support that judgment, to be fair — a far better way of pursuing the public interest than trying to come to an agreement on softwood lumber with the Americans?

Mr. Grenier: Thank you very much for that question, Senator Segal. You are not far from being right in typifying our position as supporting litigation, but that changed a lot as of August 10, 2005.

Why did it change then? Because at that point, the litigation was basically over. If President Bush had acted as his predecessor did back in 1994 when he was faced with exactly the same situation — Canada had won an extraordinary challenge under the NAFTA agreement — two weeks later basically, they wrapped up the case and gave us back our money. We were scot-free for about two years and then we entered into the softwood lumber agreement of 1996.

dernières années? À Genève, il y a de cela quelques années, je me souviens que celui qui était alors le président de l'OMC avait parlé d'environ 300 millions de dollars, ce qui fait de ce litige commercial l'un des plus chers de l'histoire. Allons-nous répéter cela?

M. Grenier : Il serait difficile pour moi d'estimer combien cela coûtera.

Le président : Combien cela a-t-il coûté?

M. Grenier : Probablement beaucoup moins que 300 millions de dollars; ce montant constitue une surestimation. Je ne crois pas cela soit aussi cher. Quoi qu'il en soit, le chiffre de 200 millions a été avancé par beaucoup de gens des deux côtés de la frontière en ce qui concerne ce dossier, qui constitue le plus grand litige commercial au monde. Maintenant, puisqu'il n'y a que le gouvernement fédéral qui participe au règlement, nous devons faire appel à un conseiller juridique; mais il est clair que ce litige ne devrait pas coûter aussi cher. Malheureusement, les résultats ne seront pas aussi intéressants que ceux de l'ALENA et de l'OMC.

Le sénateur Downe : Pour en revenir à la remarque que j'ai faite plus tôt, maintenant que le début du processus d'arbitrage est fixé au 9 mai ou vers cette date, en plus d'autres démarches dont j'ai parlé plus tôt, cela nous place dans une situation où cette entente pourrait être résiliée vers la mi-décembre de l'année en cours. Si c'est le cas, ce sera très dommage.

Le sénateur Segal : Aurais-je raison de caractériser votre position, ou de dire que votre groupe — ce groupe que vous représentez de façon si compétente — aurait préféré la poursuite du processus litigieux? Auriez-vous préféré aller devant le Tribunal canadien du commerce extérieur et diverses autres organisations, continuer à gagner des causes, voir les Américains continuer à aller en appel, en vertu d'un processus qui nous a apporté un ensemble de victoires sur les plans moral et commercial et en matière de politiques, mais aucun avantage net parce que, par définition, le processus litigieux facilite un processus d'appel continu et constructif?

Êtes-vous d'avis que cela aurait été — et dans ce comité, d'autres personnes se sont prononcées en ce sens, à vrai dire — un bien meilleur moyen de satisfaire les intérêts du public, au lieu de tenter de conclure une entente sur le bois d'œuvre avec les Américains?

M. Grenier : Merci beaucoup pour cette question, sénateur Segal. Vous n'êtes pas loin d'avoir raison de caractériser notre position comme favorable à un règlement devant les tribunaux, mais cela a beaucoup changé depuis le 10 août 2005.

Mais pourquoi ce changement? Parce qu'à ce moment-là, le processus de règlement du litige était pratiquement terminé. Le président Bush aurait pu faire comme son prédécesseur qui, en 1994, avait été confronté à une situation tout à fait pareille : le Canada avait eu gain de cause à une procédure de contestation extraordinaire aux termes de l'accord de l'ALENA, et deux semaines plus tard, les Américains avaient conclu l'affaire et nous avaient remis notre argent. Nous nous en sommes tirés à bon compte pendant environ deux ans, puis avons signé l'entente sur le bois d'œuvre de 1996.

Mr. Bush, back in August 2005, decided not to obey the law. Let me also remind you that we are talking about U.S. law now. This is why Canada reacted so strongly. You will recall that Prime Minister Martin basically characterized the U.S. position as absurd and called on the President to reverse it — of course, without success.

At that point, we knew that the U.S. government was behaving as an outlaw. There was nothing that we could do except go into the U.S. court, which we were in the process of doing and which we were in the process of winning.

If you win this type of case in a U.S. court rather than in a NAFTA court, then officials, if they refuse to implement a decision by a U.S. court, have the choice of going to jail or implementing the decision. I am not suggesting that the President himself would have been called upon to serve time, but certainly some officials would have. Of course, that would have ended the thing right then and there.

Indeed, we had been pressing for litigation. The reason for this is simple: We have been doing this for well over 25 years now. We know that as soon as we sit down at the table, 80 per cent of the whole issue is going the U.S. way. As Mr. Aldonas reminded everyone two weeks ago in Edmonton, the U.S. was losing and they knew they were losing. That is why they were so desperate for an agreement. Why Canada signed an agreement at the very last moment and the way they did it, I do not think anyone really understands.

Senator Segal: Could I ask Mr. Clark, who represents the Coalition for Fair Lumber Imports, our American friends and competitors, could you honestly envision a circumstance where the result of a successfully won litigation on the part of Canada would be for the American side to end the fight?

Mr. Clark: Given the market dynamics at the time this agreement was being negotiated and going through the House and the Senate, it was fairly clear that the dumping margins, in particular, would have been significantly increased under an administrative review, and would have been very significant on what people would call Lumber 5.

This is a long-term dispute, senator. There was a provision in the Elgin-Marcy treaty, which was 1854 — before Canada — which precluded Canada from imposing export taxes on logs passing through New Brunswick into Maine. It has been there a long time. No, I do not think that it would have disappeared. The only thing preventing further trade actions and trade remedy cases in the United States is this agreement.

M. Bush, en août 2005, a décidé de désobéir à la loi. Laissez-moi également vous rappeler que nous parlons en ce moment de la législation américaine. C'est pourquoi le Canada a réagi si fortement. Vous vous rappellerez que le premier ministre Martin avait qualifié la position américaine d'absurde et avait enjoint le président à faire marche arrière — sans que cela donne quoi que ce soit, bien sûr.

À ce moment-là, nous savions que le gouvernement américain agissait comme un hors-la-loi. La seule chose que nous pouvions faire, c'était d'aller devant la cour américaine, ce que nous étions en train de faire, et nous étions en voie d'obtenir gain de cause.

Si l'on remporte une cause devant un tribunal américain plutôt que devant le tribunal de l'ALENA, les fonctionnaires américains, s'ils refusent d'appliquer une décision de la cour des États-Unis, iront en prison. Je ne suis pas en train de dire que le président lui-même aurait été tenu de purger une peine, mais certains fonctionnaires auraient assurément dû le faire. Bien sûr, cela aurait mis fin au litige sur-le-champ.

En fait, nous avons fait pression en vue d'une procédure judiciaire. La raison en est simple : nous nous occupons de ce dossier depuis bien plus de 25 ans maintenant. Nous savons que dès que nous nous assoirons à la table, 80 p. 100 de ce litige devra être réglé à la manière américaine. Comme M. Aldonas l'a rappelé à tout le monde il y a deux semaines, à Edmonton, les États-Unis étaient en train de perdre, et en avaient conscience. C'est pourquoi ils cherchaient désespérément à conclure une entente. Je pense que personne ne comprend vraiment pourquoi le Canada a signé une entente à la toute dernière minute, de cette façon-là.

Le sénateur Segal : Pourrais-je demander à M. Clark, qui représente la Coalition américaine pour des importations équitables de bois d'œuvre, nos amis et concurrents américains, s'il peut entrevoir, honnêtement, un scénario selon lequel les Américains mettraient fin au litige en raison d'une procédure judiciaire à l'issue favorable pour le Canada?

M. Clark : Étant donné la dynamique de marché qui était à l'œuvre au moment où cette entente était négociée et soumise à l'examen de la Chambre et du Sénat, il était très clair que les marges de dumping, en particulier, auraient été accrues de manière importante en vertu d'un examen administratif, et auraient été très significatives pour ce qui est de ce que les gens appellent Lumber 5.

C'est un litige qui dure depuis longtemps, sénateur. Dans le traité Elgin-Marcy, qui date de 1854 — avant la naissance du Canada — il y avait une disposition qui empêchait le Canada d'imposer des taxes à l'exportation sur les billes de bois qui partaient du Nouveau-Brunswick pour s'en aller dans le Maine. Cette disposition est là depuis longtemps. Non, je ne crois pas qu'elle ait disparu. La seule chose qui empêche des mesures commerciales supplémentaires et des cas de sanctions commerciales aux États-Unis est cette entente.

Senator Segal: I wish to return to Mr. Grenier. There were a series of companies and provinces that agreed with the SLA. I understand the narrative; they felt they had been backed into a corner and had no choice. We have seen all of that, which is part of the narrative of the era.

Is it your judgment that everyone who agreed to it — the provincial governments and the companies who came onside — were fundamentally wrong in their conclusion and that your side was absolutely right? It is not an unreasonable conclusion; people have those kinds of conclusions all the time. I just want to make sure whether there was any water possible at all in your wine on this; or are you certain that everyone else was wrong and your own circumstance is so sustained by fact and justice that they have to come around to your position?

Mr. Grenier: First, Senator Segal, let me tell you that with the money we lost to the Americans through this deal, very few people can afford wine anymore. I think we are drinking water now.

First, for those companies that did express public support — and there were very few of those — the vast majority of companies were hurting badly. You know, \$5.5 billion is more than the total profit of the Canadian industry for those years. Some companies were hurting worse than others were, and I am referring particularly to Eastern Canadian companies. The provinces did agree; of course, the federal government sought their agreement. They are not parties to the agreement, but their agreement was sought and was politically given.

I am sorry to have to refer to this fact, but you also know, Senator Segal, that the proceeds of the 15 per cent export tax are reverting to the provinces because of our Constitution. They are interested parties in an unfortunate way.

Senator Segal: I want to be clear. You are not suggesting that the fact that the constitutional provisions with respect to the distribution of resource revenues would have operated in a context that meant that they put the public interest aside because of some narrow pecuniary fiscal interest. I want to be clear that you are not saying that.

Mr. Grenier: Of course I am not saying that. I think you understood what I said very well. They were saying that this has gone on a long time. They could see that the federal government was not keeping its promise of loan guarantees to the industry. They knew that some companies were failing rapidly. They canvassed their companies and their companies told them the same thing they were telling the federal government: Without government support, we cannot fight this. We can fight the coalition, but we cannot fight the U.S. government and the Canadian government at the same time.

Senator Corbin: On a point of clarification, you quoted a law on the passage of logs from Northern Maine down the Saint John River.

Le sénateur Segal : J'aimerais revenir à M. Grenier. Une série d'entreprises et de provinces ont souscrit à l'entente sur le bois d'œuvre. Je comprends l'argument; ils avaient le sentiment d'être acculés au pied du mur et de n'avoir aucun autre choix. Nous avons vu tout cela; c'est l'histoire de notre époque.

Êtes-vous d'avis que tous ceux qui ont approuvé l'entente — les gouvernements provinciaux et les entreprises qui ont emboîté le pas — ont fondamentalement eu tort de prendre une telle décision et que, de votre côté, vous aviez absolument raison? Ce n'est pas un jugement déraisonnable; les gens en arrivent constamment à ce type de conclusion. J'aimerais seulement savoir s'il est possible pour vous d'ajouter ne serait-ce qu'une toute petite goutte d'eau dans votre vin sur cette question; ou êtes-vous convaincu que tous les autres étaient dans l'erreur, et que votre propre position est à ce point soutenue par les faits et la justice que les autres doivent s'y rallier?

M. Grenier : D'abord, sénateur Segal, laissez-moi vous dire que, compte tenu de l'argent que cette entente nous a fait perdre au profit des Américains, peu de gens, maintenant, ont les moyens d'acheter du vin. Je pense que nous nous contentons de boire de l'eau.

D'abord, en ce qui concerne ces sociétés — très peu nombreuses — ayant exprimé publiquement leur appui, sachez que la grande majorité des entreprises étaient durement touchées. Vous savez, 5,5 milliards de dollars, c'est plus que la totalité des profits réalisés par l'industrie canadienne au cours de ces années. Certaines entreprises souffraient plus que d'autres — et ici, je parle surtout de celles de l'Est du Canada. Les autorités provinciales ont souscrit à l'entente; bien entendu, même si elles ne sont pas parties à l'accord, le gouvernement fédéral a cherché à obtenir leur consentement.

Je suis navré de devoir évoquer ce fait, mais vous savez aussi, sénateur Segal, que le produit de cette taxe à l'exportation de 15 p. 100 revient aux provinces en vertu de notre Constitution. Elles sont des parties intéressées, malheureusement.

Le sénateur Segal : Je veux tirer cela au clair. Vous ne prétendez pas qu'on a pu utiliser les dispositions de la Constitution concernant les recettes tirées des ressources pour mettre de côté l'intérêt public à des fins strictement pécuniaires. J'aimerais m'assurer que ce n'est pas ce que vous dites.

M. Grenier : Bien sûr que non. Je pense que vous m'avez très bien compris. Les provinces disaient que cela traînait depuis longtemps; elles pouvaient voir que le gouvernement fédéral ne tenait pas sa promesse concernant les garanties de prêts à l'industrie, et savaient que certaines entreprises couraient rapidement à la faillite. Elles interrogeaient leurs entreprises, qui leur disaient la même chose qu'au gouvernement fédéral : sans appui gouvernemental, nous ne pouvons mener cette lutte. Nous pouvons affronter la coalition, mais pas les gouvernements américain et canadien simultanément.

Senator Corbin : J'aimerais obtenir des précisions sur cette loi que vous avez citée au sujet du flottage du bois le long de la rivière Saint-Jean, depuis le nord du Maine.

Mr. Clark: That was the Elgin-Marcy treaty, which was the reciprocity treaty between the United States and the British colonies of North American. It was rescinded after the Civil War in the United States.

Senator Corbin: What year was that?

Mr. Clark: It was 1854. Hamilton Fish was the person who rescinded it.

Senator Corbin: The Webster-Ashburton treaty of 1842 guarantees the free passage of logs from Northern Maine down the Saint John River to the harbour in Saint John. It always has, although the Americans have ceased exercising their privilege. Did the Elgin-Marcy treaty supersede the Webster-Ashburton treaty?

Mr. Clark: Sir, this was simply a provision in the reciprocity treaty that provided broad free trade between the British colonies in North America and the United States, which indicated that Canada could not impose export taxes on the logs going to the United States through New Brunswick.

The Chairman: I was in Washington with Senator MacEachen and this committee asking questions about the Free Trade Agreement that we were about to sign. I recall very well that one of congressional representatives, a member of the subcommittee on trade was Hamilton Fish IV or V or VI, whose antecedent, Hamilton Fish I, was the Secretary of State who cancelled the free trade agreement after the Civil War. I think I was the only one there who saw the humour in that ancestry.

Senator Segal: I do not doubt that for a moment, Mr. Chairman.

Senator Mahovlich: You mentioned the pine beetle. We have quite a problem with that insect. Will the pine beetle be brought into the equation?

Mr. Grenier: There is a matter of volume being raised by the U.S. concerns over the adjustment factor. If I understand the concerns correctly, that is one of the concerns raised by the U.S. I do not think the pine beetle itself was mentioned, but the effect of the volume of harvesting that must be done is behind the U.S. concern.

Mr. Clark: I was not involved with the coalition while the agreement was being negotiated by the two governments, but I understand that the base levels did reflect the accelerated harvesting of logs in British Columbia due to the pine beetle. In fact, Alberta and Saskatchewan ministers have been quite vocal on the fact that there is a better deal for British Columbia because of that.

The Chairman: Honourable senators, I want to thank our witnesses. We are just starting our rerun at the softwood lumber deal with which the committee has had some experience.

M. Clark : Il s'agit du traité Elgin-Marcy, l'accord de réciprocité entre les États-Unis et les colonies britanniques d'Amérique du Nord, qui fut aboli après la guerre civile américaine.

Le sénateur Corbin : En quelle année était-ce?

M. Clark : En 1854. C'est Hamilton Fish qui l'a résilié.

Le sénateur Corbin : Le traité Webster-Ashburton de 1842 garantit le passage du bois sur la rivière Saint-Jean depuis le nord du Maine jusqu'au port de Saint John. Il en a toujours été ainsi, bien que les Américains aient cessé d'exercer leur privilège. Le traité Elgin-Marcy a-t-il remplacé le traité Webster-Ashburton?

M. Clark : Monsieur, il s'agissait simplement d'une disposition du traité de réciprocité qui garantissait le libre-échange entre les colonies britanniques d'Amérique du Nord et les États-Unis, et qui prévoyait que le Canada ne pouvait imposer de taxes à l'exportation sur le bois envoyé aux États-Unis en passant par le Nouveau-Brunswick.

Le président : Je me suis rendu à Washington avec le sénateur MacEachen et ce comité, qui posait des questions au sujet de l'accord de libre-échange que nous étions sur le point de signer. Je me souviens très bien que l'un des représentants du Congrès, membre du sous-comité sur les échanges commerciaux, était Hamilton Fish IV, V ou VI, descendant d'Hamilton Fish I^{er}, secrétaire d'État responsable de l'annulation de l'accord de libre-échange après la guerre civile. Je pense que j'étais le seul là-bas à voir le caractère humoristique de cette ascendance.

Le sénateur Segal : Je n'en doute pas une seconde, monsieur le président.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé du dendroctone du pin. Cet insecte nous cause de sérieux problèmes. Est-ce qu'on en tiendra compte?

M. Grenier : En ce qui concerne le facteur d'ajustement, les Américains ont soulevé une question de volume. Si j'ai bien compris, c'est l'une des préoccupations qu'ils ont exprimées. Je ne crois pas qu'il ait été question du dendroctone lui-même; mais les effets du volume de bois à couper sous-tendent les inquiétudes des États-Unis.

M. Clark : Je n'ai pas eu affaire à la coalition au moment de la négociation de l'entente par les deux gouvernements, mais je comprends que les niveaux de base reflétaient l'exploitation accélérée des billes de bois en Colombie-Britannique à cause du dendroctone du pin. En fait, l'Alberta et la Saskatchewan ont dit bien clairement que pour cette raison, il s'agissait d'une entente plus avantageuse pour la Colombie-Britannique.

Le président : Honorables sénateurs, j'aimerais remercier nos témoins. Nous venons de recommencer notre étude de l'entente sur le bois d'œuvre, au sujet de laquelle notre comité a acquis une certaine expérience.

[Translation]

Thank you, Mr. Grenier. It is always very interesting to discuss things with someone like yourself who knows the subject so well.

[English]

I would also like to thank Mr. Clark on behalf of the committee.

This has been an interesting reopening of this subject which, as Mr. Clark says, has been around for a very long time, and I am sure it will not go away.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, May 2, 2007

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:08 p.m. to examine and study international business policy (including bilateral and multilateral trade relations, softwood lumber agreement and others).

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[English]

The Chairman: Welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade. The goal of today's meeting is to get an overview and gain a better understanding of Canada's international business policy, which includes bilateral and multilateral trade relations as well as investment issues.

This discussion will, I am sure, give us lots of food for thought on what I like to call Canada's prosperity agenda.

[Translation]

To this end, we are pleased to welcome three renowned experts, Stephen Poloz, John Curtis and Michael Hart.

[English]

Stephen Poloz is Senior Vice-President of Corporate Affairs and Chief Economist for Export Development Canada. He is responsible for, among other things, strategy planning, corporate communications, public affairs, government and stakeholder relations and international relations.

John Curtis is a Distinguished Fellow at the Centre for International Governance Innovation, CIGI, as well as a visiting professor at McGill University and Queens University. Prior to joining CIGI, Dr. Curtis held various positions at Foreign Affairs and International Trade Canada, including Chief Economist, as well as Senior Policy Advisor and Coordinator, Trade and Economic Policy.

[Français]

Je vous remercie, monsieur Grenier. Il est toujours très intéressant de discuter avec quelqu'un comme vous, qui connaît à fond le sujet.

[Traduction]

Je voudrais également remercier M. Clark de la part du comité.

Ce fut une intéressante réouverture de ce dossier qui, comme le M. Clark, est à l'examen depuis très longtemps, et je suis certain que nous n'en avons pas terminé avec lui.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 2 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 8 pour examiner et étudier la politique de commerce international (incluant les relations commerciales bilatérales et multilatérales, accord sur le bois d'œuvre et autres).

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Je vous souhaite la bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international. Le but de la séance d'aujourd'hui est d'avoir un aperçu et une meilleure compréhension de la politique de commerce international du Canada, incluant les relations bilatérales et multilatérales ainsi que des questions d'investissement.

Cette discussion donnera, j'en suis sûr, amplement matière à réflexion sur ce que je me plais à appeler le plan de travail pour la prospérité du Canada.

[Français]

À cette fin, nous avons le plaisir d'accueillir trois experts de grande renommée, à savoir Stephen Poloz, John Curtis et Michael Hart.

[Traduction]

M. Stephen Poloz est premier vice-président des Affaires générales et économiste en chef d'Exportation et développement Canada. Il est notamment responsable de la planification de la stratégie, des communications, des affaires publiques, des relations avec les gouvernements et les intervenants et des relations internationales.

M. John Curtis est associé distingué au Centre for International Governance Innovation, CIGI, et professeur invité à l'Université McGill et à l'Université Queens. Avant de travailler pour le CIGI, M. Curtis avait occupé différents postes à Affaires étrangères et Commerce international Canada, notamment celui d'économiste en chef et celui de conseiller principal en politique et coordonnateur, Analyse commerciale et économique.

Michael Hart is the Simon Reisman Chair in Trade Policy and a Distinguished Fellow of the Centre for Trade Policy and Law at Carleton University. He teaches courses on international trade as well as on emerging trade issues and the historical development of Canadian trade policy. He, too, is a former official of the Department of Foreign Affairs and International Trade, where he provided strategic advice during the Free Trade Agreement and the North American Free Trade Agreement negotiations.

I would like to add that the committee has a certain amount of expertise on the subject of Canada's trade relations. Three or four years ago, this committee did a major review of the Free Trade Agreement and NAFTA. We are quite familiar with it, at least up to about two years ago. As many people know, we have been working on Africa since we ended our review of the NAFTA.

Stephen S. Poloz, Senior Vice-President Corporate Affairs and Chief Economist, Export Development Canada: Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to begin with a few remarks. I have made a submission to the committee entitled "Financial Mediation under the New Trade Paradigm." I will underscore a couple of the implications of that new trade paradigm which I believe bear directly on the interests of this committee.

EDC Economics has just published its latest global export forecast, which is also available to you on our website at edc.ca. The forecast is entitled "Adapting to the Evolving Trade Paradigm." One of the core results of that piece of analysis is that Canada's exports are unlikely to change over the next two years, 2007-08; there will be flat performance in Canada's exports for those two years. Given that we had a flat performance also in 2006, we sit here in the middle of three years of no increase in Canada's exporting activity.

That is, of course, a pretty significant result, considering how strong the world economy is and has been in the last couple of years and how it is likely to continue to be and also given how important trade is to the Canadian economy and Canadian prosperity. In short, we are losing ground in trade and we will lose more ground in trade over the next couple of years.

A convenient measure of this is to ask how important are exports plus imports — total trade — to the Canadian economy. It is a measure we commonly use as economists. If we go back to the 1960s, that ratio was about 35 per cent. Therefore 35 cents out of every dollar earned in Canada was in some way touched by international trade. By 1990 that had reached 50 per cent. Then of course there were the implications of the Free Trade Agreement with the United States plus trade liberalization around the world, and soon after that NAFTA took hold. There was an increase in the importance of trade to our economy

M. Michael Hart est le titulaire de la chaire Simon Reisman en politique commerciale et associé distingué du Centre de droit et de politique commerciale de l'Université Carleton. Il donne des cours sur le commerce international ainsi que sur les questions commerciales émergentes et l'historique de l'élaboration de la politique de commerce canadienne. C'est également un ancien fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, où il a donné des conseils stratégiques pendant les négociations sur l'Accord de libre-échange et sur l'Accord de libre-échange nord-américain.

J'ajouterais que le comité a une certaine expérience dans le domaine des relations commerciales du Canada. Il y a trois ou quatre ans, le comité a fait un examen approfondi de l'Accord de libre-échange et de l'ALENA. C'est donc un sujet sur lequel nous sommes bien informés, du moins jusqu'à il y a deux ans. Comme beaucoup de personnes le savent, nous faisons une étude sur l'Afrique depuis que nous avons terminé notre examen de l'ALENA.

Stephen S. Poloz, premier vice-président, Affaires générales et économiste en chef, Exportation et développement Canada : Merci beaucoup, monsieur le président. J'aimerais d'abord faire quelques observations. J'ai présenté au comité un mémoire intitulé « L'intermédiation financière dans le contexte du nouveau paradigme commercial ». Je soulignerai deux ou trois des répercussions de ce nouveau paradigme commercial qui sont susceptibles de présenter un certain intérêt pour le comité.

Les services économiques d'EDC viennent de publier leurs dernières prévisions concernant les exportations mondiales, que vous pouvez trouver également sur notre site web à edc.ca. Ce document est intitulé « S'adapter au nouveau paradigme du commerce international ». Une des principales conclusions de cette analyse est que les exportations canadiennes ne changeront probablement pas au cours des deux prochaines années, soit 2007 et 2008; les exportations canadiennes stagneront pendant ces deux années. Étant donné qu'elles avaient déjà stagné en 2006, nous sommes au milieu d'une période de trois années sans croissance de l'activité exportatrice canadienne.

C'est, naturellement, un résultat très significatif, compte tenu du fait que l'économie mondiale a été vigoureuse au cours des deux dernières années, qu'elle continuera probablement de l'être et aussi de l'importance qu'ont les échanges pour l'économie et la prospérité du Canada. En bref, nous perdons du terrain dans ce domaine et nous continuerons d'en perdre au cours des deux prochaines années.

Une mesure commode consiste à se demander quelle est l'importance des exportations et des importations — l'ensemble des échanges commerciaux — pour l'économie canadienne. C'est une mesure à laquelle les économistes ont couramment recours. Si nous remontons aux années 1960, le ratio était d'environ 35 p. 100. Par conséquent, 35 p. 100 de chaque dollar gagné au Canada était d'une façon ou d'une autre touché par le commerce international. En 1990, le ratio avait atteint 50 p. 100. Il y a eu ensuite, bien entendu, les répercussions de l'Accord de libre-échange avec les États-Unis et de la libéralisation des échanges à

reaching 85 per cent by the year 2000. Today that number stands at 70 per cent because of the ground that we have lost over the last six or seven years.

All this is happening while at the same time companies are trying to adapt structurally to this new trade paradigm. By that I mean that the world is flat, as Thomas Friedman says in his great book of the same title. The world has gone flat, which is to say that technology has made things much different for companies and how they work in the world.

We grew up believing in the power of vertical integration. Companies became vertically integrated to bring all those sub-processes into their company and gain from those synergies. In this flatter world, the benefits of vertical integration in effect disappear. The large companies are finding it necessary to vertically disintegrate themselves and disperse their operations geographically. New companies create themselves with suppliers scattered around the world all connected by logistics partners.

In effect, now we use international trade as a tool of production. We import the bits and pieces to make a BlackBerry, for example, which is produced in seven different countries even though it is a great Canadian product. All those pieces come together into the product we know and love.

Therefore, we import more so that we can export more, and the relationship is tied together with Canadian companies investing more in foreign countries to set up those global supply chains. That is the integrative trade paradigm, and we must adjust to it or else we would need to close up shop in many cases. As policy-makers, we need to help companies adjust to this new paradigm so that they can preserve and then create Canadian jobs in this new, more dynamic model of trade.

I would like to close my remarks by stating the things I perceive Canadian companies need and I feel are worthy of further study. First, obviously they need to invest in the new technology that does flatten the world. We see very good signs of this happening through strong growth in investment in our economy.

Second, they need to diversify their trade into the faster growing, emerging markets. We also see this happening. For example, last year our exports to emerging markets rose by 18 per cent. This year we forecast they will go up by a further 9 per cent, even while overall our exports remain flat, which tells what is happening to our major trading partners such as the United States.

l'échelle mondiale puis, peu après, l'implantation de l'ALENA. L'importance des échanges pour notre économie a augmenté pour atteindre 85 p. 100 en l'an 2000. À l'heure actuelle, le taux est retombé à 70 p. 100 étant donné que nous avons perdu du terrain au cours des six ou sept dernières années.

Tout cela se passe pendant que les entreprises s'appliquent à s'adapter structurellement à ce nouveau paradigme commercial. Je veux dire que le monde est plat, comme l'a signalé Thomas Friedman dans son excellent ouvrage du même titre. Le monde est devenu plat, c'est-à-dire que la technologie a entraîné de gros changements pour les entreprises et pour leur façon de travailler dans le monde.

Nous avons été élevés dans la conviction du pouvoir de l'intégration verticale. Les entreprises se sont intégrées verticalement afin de regrouper tous les sous-processus et de tirer profit de ces synergies. Dans ce monde plus plat, les avantages de l'intégration verticale disparaîtront en fait. Les grandes entreprises constatent qu'il est nécessaire qu'elles se désintègrent verticalement et qu'elles dispersent leurs activités sur le plan géographique. De nouvelles entreprises se créent avec des fournisseurs dispersés dans le monde entier, qui sont tous reliés entre eux par des partenaires logistiques.

En fait, on utilise maintenant le commerce international comme un outil de production. Nous importons par exemple les pièces pour fabriquer un BlackBerry qui est produit dans sept pays différents, même s'il s'agit d'un excellent produit canadien. Toutes ces pièces sont réunies pour fabriquer le produit que nous connaissons et que nous apprécions.

Par conséquent, nous importons encore plus que nous ne pouvons exporter et la relation est reliée avec les entreprises canadiennes qui investissent davantage à l'étranger pour établir des chaînes d'approvisionnement mondiales. C'est le paradigme du commerce d'intégration; il est donc impératif que nous nous y adaptions sous peine de devoir fermer boutique dans de nombreux cas. En notre qualité de décideurs, il est essentiel que nous aidions les entreprises à s'adapter à ce nouveau paradigme pour leur permettre de préserver et de créer des emplois canadiens dans le contexte de ce nouveau modèle d'échanges plus dynamique.

J'aimerais terminer mon exposé en indiquant ce dont, à mon sens, les entreprises canadiennes ont besoin et qui mérite une étude plus approfondie. Premièrement, elles ont manifestement besoin d'investir dans la nouvelle technologie qui rend le monde plus plat. Nous en percevons de très bons signes dans la forte croissance et les investissements considérables dans notre économie.

Deuxièmement, il est essentiel qu'elles diversifient leurs échanges en faisant une percée sur les marchés émergents dont la croissance est plus rapide. C'est d'ailleurs ce qu'elles font. Par exemple, l'année dernière, nos exportations vers les pays émergents ont augmenté à 18 p. 100. Cette année, nous prévoyons un nouvel accroissement de 9 p. 100, même si la situation demeure stationnaire au niveau de l'ensemble des exportations, ce qui est révélateur de la situation dans laquelle se trouvent nos principaux partenaires commerciaux comme les États-Unis.

We need more people to facilitate those relationships in those fast-growing, emerging markets, and more free trade agreements, or opening-up agreements if they are not all the way to free trade, with other countries to allow our companies to break into them.

Third, we need to encourage our companies to use trade as a tool of production not just as a sales tool. This duality is really what brings us to that new trade paradigm, using trade for two different dimensions of business. To illustrate, today the average manufacturer in Canada does \$2.75 worth of international trade in order to create \$1 of value here in Canada. Roughly speaking, that means importation of close to \$1 worth of inputs, creating something in Canada and then exporting it for close to \$2, so there is almost \$3 in trade to create that \$1 worth of value in Canada. That is the integrative trade model in action, and those numbers will go up much more over the coming years if we are to be successful at this. Today, 46 per cent of all the imports into Canada are goods that are partly finished — intermediate goods that go into the things that we actually produce here.

In order to accomplish this, companies will need to do more direct investment abroad — CDIA as we call it here in Ottawa — to build these global supply chains, and it will be especially important for our small business sector. I say that because as large companies vertically disintegrate, they are opening up links in their supply chains to the competition for foreign producers or, for that matter, domestic producers who are small, nimble and specialize in the one link in the chain rather than building themselves an entire hierarchy. This is an environment in which small is beautiful. It is the nimble, small, specialized company that will have the best chance of succeeding in this new paradigm.

Finally, the government's global commerce strategy is clearly a timely initiative. It is aimed at addressing many of these issues, putting more feet on the ground, targeting more strategic markets that are likely to offer stronger opportunities for Canadian companies, and as well negotiating more free trade or investment deals with these countries to open those doors.

John Curtis, Distinguished Fellow, Centre for International Governance Innovation (CIGI), as an individual: I will take very much the same approach, although I have organized my comments slightly differently. I think probably they will fit in with the comments of Mr. Poloz and Mr. Hart as well. First, I will give an overview as to how I see trade and trade policy. Second, I will summarize what we think we know both as professionals and as those who teach and do research in international trade and deal with the Canadian and international private sector. Third, I will identify three or four subjects that

Il est essentiel d'augmenter nos effectifs pour faciliter ces relations sur ces marchés émergents à croissance rapide et pour conclure davantage d'accords de libre-échange, ou d'ententes sur l'élargissement des échanges, s'il ne s'agit pas tout à fait de libre-échange, avec d'autres pays afin de permettre à nos entreprises de faire une percée sur leur marché.

Troisièmement, il est impératif d'encourager nos entreprises à utiliser les échanges comme un outil de production et pas seulement comme un outil de vente. Cette dualité est en fait ce qui nous amène à ce nouveau paradigme du commerce international, son utilisation pour deux dimensions différentes des activités des entreprises. Par exemple, à l'heure actuelle, l'entreprise manufacturière moyenne au Canada fait du commerce international d'une valeur de 2,75 \$ pour créer 1 \$ de valeur au Canada. Il faut donc importer des intrants pour une valeur d'environ 1 \$ pour créer au Canada et exporter un produit d'une valeur de près de 2 \$. La création d'une valeur de 1 \$ au Canada génère par conséquent des échanges pour une valeur de près de 3 \$. C'est le modèle de commerce d'intégration en action; ces chiffres augmenteront considérablement au cours des prochaines années si nous réussissons dans ce domaine. À l'heure actuelle, 46 p. 100 des importations canadiennes sont des produits semi-finis — des produits intermédiaires utilisés dans notre production.

Pour cela, il sera essentiel que les entreprises fassent davantage d'investissement direct à l'étranger — de l'investissement direct canadien à l'étranger ou IDCE, tel qu'on le désigne à Ottawa — pour construire ces chaînes d'approvisionnement mondiales; ce sera particulièrement important pour les PME. En effet, les grandes entreprises font de la désintégration verticale et elles ouvrent des liens dans leurs chaînes d'approvisionnement à la concurrence de producteurs étrangers ou, le cas échéant, à des producteurs canadiens de petite taille, qui sont alertes et se spécialisent dans le maillon de la chaîne concerné plutôt que d'établir eux-mêmes toute une hiérarchie. C'est un contexte très propice aux petites entreprises. Ce sont les petites entreprises dynamiques spécialisées qui auront les meilleures chances de réussite dans le contexte de ce nouveau paradigme.

Enfin, la stratégie commerciale générale du gouvernement est indéniablement une initiative pertinente. Elle a pour objet de régler la plupart de ces problèmes, d'établir des bases plus solides, de cibler des marchés plus stratégiques qui sont susceptibles d'offrir des débouchés plus intéressants aux entreprises canadiennes, et de négocier davantage d'accords de libre-échange ou d'accords d'investissement avec des pays afin d'ouvrir ces portes.

John Curtis, associé distingué, Centre for International Governance Innovation (CIGI), à titre personnel : J'adopterai à peu près la même approche, quoique j'ai organisé mes commentaires de façon légèrement différente. Ils cadreront probablement avec ceux de M. Poloz et de M. Hart. Premièrement, je donnerai un aperçu de ma conception du commerce et de la politique commerciale. Deuxièmement, j'exposerai brièvement ce que nous savons, en notre qualité d'experts, d'enseignants et de chercheurs dans le domaine du commerce international qui ont des contacts avec le secteur privé

we do not know as much about as perhaps we should. That might help this committee begin to think of what its priorities and its future work might be.

One can make the case, as implied by Mr. Poloz, that in a sense standard, orthodox trade policy is over. In the whole era of negotiating trade agreements, particularly with respect to tariff and non-tariff barriers, there are elements to clean up, some of which this committee will know and recognize well. Basically, however, the money is in the bank. Most of our trade policy, the golden era of the 1980s and 1990s, is now behind us. In effect, you have asked us to come at a very opportune time because that chapter is closed and we have to look ahead.

Much of the work that has been done in Canada over the last 50 years, and even beyond, has been focused through the various royal commissions, the Gordon commission in the late 1950s through the MacDonald commission in the 1980s. We have had nothing since, and in a sense preparatory work, commission work, has more or less ended except for work that this committee has done and others have done at universities and elsewhere.

There has been no concerted look at where the Canadian economy is and where it might go and how the foreign international sector fits into it. I think Mr. Poloz has summarized that very well. The problem is that the world goes on, and organizations and businesses are changing. In effect, government, through policy instruments, particularly trade agreements, be they multilateral or regional, is catching up, but it is not really forward-looking policy, if I may make the point very quickly.

This committee and the work you are proposing to do or you might be doing could help increase public understanding, because there is an awful lot of mythology and misunderstanding and really very unhelpful comments from time to time. A lot of it emanates from the south, but not all of it. As well, it could perhaps give new stimulus to looking ahead. I hope that is what your work will lead to.

What I think we know, briefly, is that our economy is performing as a whole very well. The macroeconomic performance of our economy — the rate of growth, the rate of employment, employment growth, income increase — is really quite strong. It is the envy of many countries. Yes, the export sector or the international sector is not performing as well as it might, but in effect the domestic part of our economy is growing very rapidly.

In fact, we have, in a sense, in communications terms, a difficult task. Perhaps members of this committee will sense that most Canadians feel that things are pretty good at the moment, and yet we analysts, looking at trade data and investment data coming in and going out, looking at all sorts of other data,

au Canada et à l'étranger. Troisièmement, je signalerai trois ou quatre sujets sur lesquels nous ne sommes peut-être pas suffisamment informés. Cela pourrait aider le comité à réfléchir à ses priorités et à l'orientation future de ses travaux.

Comme l'a laissé entendre M. Poloz, on peut considérer que d'une certaine façon, la politique commerciale orthodoxe telle que nous la connaissons est chose du passé. Au cours de toute la période de négociation des accords commerciaux, surtout en ce qui concerne les obstacles tarifaires et non tarifaires, on a établi des éléments, que le comité connaît bien et reconnaît, dont il faut maintenant se débarrasser. L'argent est toutefois à la banque. La plupart des volets de notre politique commerciale, de l'âge d'or des années 1980 et 1990, ont maintenant disparu. En effet, vous nous avez demandé de venir témoigner à un moment très opportun, car ce chapitre est terminé et nous devons avoir les yeux tournés vers l'avenir.

Le travail qui a été fait au Canada au cours des 50 dernières années, voire depuis plus longtemps, était principalement associé aux travaux des diverses commissions royales d'enquête, depuis la Commission Gordon, vers la fin des années 1950, jusqu'à la commission MacDonald, dans les années 1980. Il n'y a plus rien eu depuis et on peut en quelque sorte considérer que le travail préparatoire, c'est-à-dire le travail des commissions, a plus ou moins cessé, à l'exception des travaux du présent comité et de ceux d'autres personnes, dans les universités et dans d'autres milieux.

Aucun examen concerté de l'état actuel de l'économie canadienne et de l'orientation qu'elle pourrait prendre, ni de son association avec le secteur étranger, n'a été fait. Je pense que M. Poloz a très bien résumé la situation. Le problème, c'est que le monde continue de tourner; les organisations et les entreprises changent. En fait, le gouvernement fait du rattrapage par l'intermédiaire d'instruments politiques, et en particulier d'accords commerciaux multilatéraux ou régionaux, mais je signale très rapidement que ce n'est pas une politique prospective.

Votre comité et le travail que vous vous proposez de faire ou que vous pourriez faire pourraient aider le public à mieux comprendre la situation, car on entend de nombreuses opinions fantaisistes ou erronées et, parfois, des commentaires dont on pourrait se passer. Cela vient surtout du Sud, mais pas toujours. En outre, vos travaux pourraient donner un regain d'envie de tourner les yeux vers l'avenir. Je l'espère bien.

En bref, ce que nous savons, c'est que notre économie a un très bon rendement. Sa performance macroéconomique — le taux de croissance, le taux d'emploi, la croissance de l'emploi et la hausse du revenu — est extrêmement vigoureuse. Elle fait l'envie de nombreux pays. Le secteur des exportations ou le secteur international n'a certes pas un rendement entièrement satisfaisant, mais le volet intérieur de notre économie connaît une croissance très rapide.

En fait, à certains égards, notre tâche en matière de communications est difficile. Vous avez peut-être l'impression que la plupart des Canadiens pensent que tout va assez bien pour le moment et, pourtant, en notre qualité d'analystes, nous savons que les données sur les échanges et l'investissement, et de

productivity particularly, will say that, at the micro level, on the ground level, things are not quite so good. There is a bit of a dichotomy there that I think we will want to keep in the back of our mind.

Our external accounts are good. We have both a current account and balance of payments account surplus overall, particularly with the United States. We have deficits with the rest of the world, but we have basically a very good external account profile in front of us.

We know that there are shifts going on within Canada itself, both in terms of the regions of Canada as well as the sectors. There is a movement, as everyone knows, towards the west, in particular, and towards resources. I grew up worrying about being the hewer of wood and drawer of water. In fact, if you look at the numbers, the profile is reverting to that, which is not to say that it is good or bad, but that is what is happening at the present time.

A lot of what we are calling trade policy, what the government is doing over and above the global commerce strategy, is sort of fiddling at the edges. Some of it is defensive, trying to keep up to the free trade agreements that the United States or Europe or even some of our Asian trading partners are doing. We want the same treatment with other countries. Fixing up the border is important, as is fixing up infrastructure. There are still more red traffic lights on the Canadian side of the border, on Highway 401, than there are between Detroit and New Orleans, for example. We do have infrastructure issues to clean up, as well as regulatory changes that I know my colleague Mr. Hart has worked on. Some attempt has been made between our governments and with the Mexicans as well to work on regulatory convergence.

The other fact we know is that the United States remains the dominant, pre-eminent economic power. It has macroeconomic difficulties at the moment, and its focus on security is changing to some extent their day-by-day policy, which impacts on the movement of trade, goods, services, and particularly people. The fact is that most of our policy and most of our trade operations will be with the United States, because that is the country and those are the firms with which Canadian-based firms are most integrated, to pick up Mr. Poloz's point, expressing it in a different way.

Finally, we know that other parts of the world, particularly China and India for quite separate reasons, are growing very quickly. There are constraints on their growth, which we could discuss, but in fact they will be increasingly large participants in the global economy. We are seeing the introduction into the global economic community of hundreds of millions of people. The world is changing.

Perhaps I can summarize what we do not know quite quickly. We do not know the details of what Mr. Poloz was talking about. We do not have a clear idea as to how Canadian-based firms, irrespective of where they are controlled or of their asset profile, fit in statistically and factually in the global value chains. Our

nombreuses autres données, en particulier sur la productivité, révèlent que la situation n'est pas aussi rose qu'on le pense, au niveau microéconomique, c'est-à-dire au niveau de base. Il y a là une certaine dichotomie qu'il faut garder à l'esprit.

Nos comptes extérieurs sont favorables. Nous avons un excédent au compte courant et au compte de la balance des paiements, surtout avec les États-Unis. Nous avons des déficits avec les autres pays, mais notre compte extérieur a fondamentalement un très bon profil.

Nous savons que des changements se produisent à l'intérieur du Canada, au niveau régional et au niveau sectoriel. Personne n'ignore l'existence d'un mouvement vers l'Ouest en particulier et vers les ressources. Lorsque j'étais adolescent, je craignais que nous ne restions un peuple de bûcherons et de porteurs d'eau. En fait, si l'on examine les chiffres, le profil indique un retour à cet état, sans vouloir porter de jugement de valeur. C'est toutefois ce qui se passe actuellement.

Ce que nous appelons la politique commerciale et les initiatives que prend le gouvernement en sus de la stratégie commerciale mondiale ne sont, en grande partie, que des efforts insignifiants en quelque sorte. Une partie de ces initiatives sont défensives et ont pour objet de se maintenir à la hauteur des accords de libre-échange que les États-Unis ou les pays d'Europe, voire certains de nos partenaires asiatiques, concluent. Nous voulons le même traitement que d'autres pays. Il est important de régler les questions de frontière et d'infrastructure. Le nombre de feux d'arrêt de circulation est encore plus élevé du côté canadien de la frontière, sur la route 401, qu'entre Detroit et la Nouvelle-Orléans, par exemple. Il est en outre essentiel d'apporter certains changements réglementaires sur lesquels mon collègue, M. Hart, a travaillé. Quelques tentatives de convergence réglementaire ont été faites entre nos gouvernements, et avec le Mexique.

L'autre fait dont nous sommes sûrs, c'est que les États-Unis restent la puissance économique dominante. Ils ont des difficultés macroéconomiques pour le moment et l'accent qu'ils mettent sur la sécurité modifie dans une certaine mesure leur politique courante, ce qui a une incidence sur le mouvement des échanges, des marchandises, des services et, surtout, des personnes. En fait, notre politique et nos opérations commerciales concernent en majeure partie les États-Unis, car c'est le pays et ce sont les entreprises avec lesquels les entreprises établies au Canada sont le plus intégrées, pour reprendre l'idée de M. Poloz et l'exprimer d'une autre façon.

Enfin, nous savons que d'autres pays du monde, et en particulier la Chine et l'Inde, pour des raisons très différentes, ont une croissance très rapide. Certaines contraintes sont exercées sur leur croissance, dont nous pourrions discuter, mais, en fait, ce seront des intervenants de plus en plus imposants dans l'économie mondiale. Nous assistons à l'intégration de centaines de millions de personnes à l'économie mondiale. Le monde change.

Je pourrais peut-être résumer très rapidement ce que nous ne savons pas. Nous n'avons pas d'informations précises sur les événements mentionnés par M. Poloz. Les statistiques et les faits ne nous donnent pas une idée claire de la mesure dans laquelle les entreprises implantées au Canada, sous quelque contrôle qu'elles

sense is that it is many sectors, and many of our firms are closely aligned or integrated into the U.S. production system, but we cannot really measure that.

This committee might want to focus on pressing Statistics Canada to change the way it gathers data. Most of the data collection is based on country to country, finished goods to finished goods, and some have said measuring intermediate goods, but one has to go to the large private sector and indeed some of the smaller firms to get a real sense of how they are fitting each service and each production element into the global value chain. That is the way the world is working now.

Second, and related to that, this committee might want to think seriously about how well our trade commissioners, our investment promotion people and our science and technology offices abroad are doing the job that is required in the future, if in fact it is not country to country and it is not looking at only what is happening now, but getting the sense as to where country "X" and company "X" and firm "X" will be three or four years from now. Do we have the right people? Are they deployed in the right places? What is the role of government in helping Canadian-based firms to be more active participants in the global value chain, or should it be left to the market and private companies to provide that service? That is a serious question regarding the role of government that we should reflect on as we look out five or ten years from now.

Third, the committee might want to keep the exchange rate issue in front of it, not so much where the Canadian dollar is today and where it was a decade ago and five years ago, but to help answer the question of whether this country is subject to what historically has been called the Dutch disease? Will the appreciation of the Canadian dollar, both in terms of United States dollars and to a lesser extent the euro and sterling and other currencies, affect the structure of the Canadian economy and particularly the manufacturing sector? Not to be alarmist, but there is a debate as to whether the Dutch disease is something we have to worry about and look forward to. It might be useful for public understanding for that to be a subject of your work here.

There are two more things you might think about that we do not know much about. One is modeling the impact of trade agreements and investment agreements and science and technology agreements. We know from our economic theory, history and experience that more trade, more investment, more technological exchange and more movement of people is basically a good thing. The institutes, the think tanks and even the universities have not been funded well enough to model some of these changes. Some of the public debate would probably be far better off and public understanding would be better in terms of how to deal with issues of globalization, income disparity,

soient ou quel que soit le profil de leurs avoirs, sont intégrées. Nous pensons que cela concerne de nombreux secteurs et qu'un grand nombre de nos entreprises sont étroitement alignées ou intégrées au système de production américain, mais nous ne pouvons pas vraiment le mesurer.

Le comité aurait peut-être intérêt à pousser Statistique Canada à changer de méthode de collecte des données. Celle-ci est fondée sur des données comparatives entre pays, entre produits finis et, d'après certaines personnes, sur l'évaluation de produits intermédiaires, mais pour savoir comment chaque service et chaque élément de production est intégré à la chaîne de valeur mondiale, il faut s'intéresser aux grandes entreprises privées et, aussi, à certaines petites entreprises. C'est ainsi que l'on travaille maintenant.

Ensuite, et en rapport avec cela, le comité aurait peut-être intérêt à réfléchir sérieusement à la qualité des prestations que devront fournir à l'avenir nos délégués commerciaux, nos agents de promotion des investissements et nos bureaux de sciences et technologie à l'étranger, s'il ne suffit plus de comparer un pays à un autre et d'examiner seulement ce qui se passe maintenant, mais s'il faut en outre avoir une idée de la situation d'un pays précis ou d'une entreprise déterminée dans trois ou quatre ans. Avons-nous les personnes qu'il nous faut dans ces postes? Sont-elles déployées aux bons endroits? Le gouvernement doit-il intervenir pour aider les entreprises implantées au Canada à être des participantes plus actives à la chaîne de valeur mondiale ou devrait-il laisser au marché et aux entreprises privées la responsabilité de fournir ce service? C'est une question importante sur le rôle du gouvernement à laquelle nous devons réfléchir en essayant de prévoir comment cela ira d'ici cinq à dix ans.

Troisièmement, le comité aurait peut-être intérêt à continuer d'examiner la question du taux de change, pas tellement en ce qui concerne la valeur de notre devise à l'heure actuelle ou sa valeur il y a cinq ou dix ans, mais pour déterminer si notre pays est atteint de ce qu'on a toujours appelé le syndrome hollandais? La hausse du cours de notre devise, par rapport au dollar américain et, dans de moindres proportions, à l'euro et à la livre sterling ou à d'autres monnaies, aura-t-elle des incidences négatives sur la structure de l'économie canadienne, et en particulier sur le secteur manufacturier? Sans vouloir être alarmiste, on se demande si le syndrome hollandais est une chose dont il convient de s'inquiéter ou de se réjouir. Il serait peut-être utile, pour aider le public à comprendre, que vous examiniez la question dans le cadre de vos travaux.

Il reste deux autres questions que vous pourriez examiner et au sujet desquelles nous ne connaissons pas grand-chose. L'une est la modélisation de l'impact des accords commerciaux, des accords d'investissement et des accords de sciences et de technologie. Notre théorie économique, notre histoire et notre expérience nous ont appris qu'un accroissement des échanges commerciaux, des investissements, des échanges de technologie et un mouvement accru de personnes sont fondamentalement positifs. Les instituts, les groupes de réflexion et même les universités n'ont pas reçu suffisamment de fonds pour modéliser certains de ces changements. Si nous avons à notre disposition un système de

future of wages, what kind of jobs there will be if we had more accurate modeling. Maybe this committee could encourage that within government and elsewhere.

The final item to sort out as we look ahead is the likely impact of China, India and the other emerging economies, especially the larger ones, on Canada, our economy, our regions and sectors, and also on the international economic organizations that we are part of — the G7, the International Monetary Fund, the World Bank, the World Trade Organization. It is possible that these organizations will change because of the evolution of these large economies. Bear in mind that the international economic organizations date from the Second World War, when the victors — including us — put these institutions together. The question as we look ahead is whether these organizations represent the interests of China, India and others. If not, that will have major implications on how the world is governed and how we are part of that governance structure.

I leave my comments there, Mr. Chairman.

Michael Hart, Simon Reisman Chair in Trade Policy, Carleton University, as an individual: I will be a little more contrary than my two colleagues. Maybe it is because I retired longer ago than Mr. Curtis did and Mr. Poloz is still in harness. I am not as easily mesmerized by government handouts and spin and so on.

I have been working with students for quite a number of years. Mr. Curtis will remember I was quite contrary as an official, but I can be even more contrary now.

I am also very mindful of the fact that I just filed my tax return and, once again, the government put its hand deeply into my pocket in order to fund things — some of which are quite useful, many of which are not. As a government official, I learned how easy it is for officials to use the power of government in order to fund things that are very useful to them but not necessarily to the country as a whole.

While Mr. Poloz may be very excited about the \$40 million the government will spend on the global commerce strategy, I am excited too, but in the opposite direction. It will be another \$40 million spent on a tremendous amount of activity that will not make an iota of difference on Canada's trade performance.

I will take that as a theme that I want to pursue with you, as to why I think that way. Part of it is for the reasons that both Mr. Curtis and Mr. Poloz have already outlined, which is the changing nature of the international economy and the changing nature of trade in the Canadian economy.

modélisation plus précis, cela améliorerait probablement beaucoup certains aspects du débat public, et la compréhension du public, en ce qui concerne la façon d'aborder les questions de la mondialisation, de l'écart entre les revenus, des futurs salaires et des types d'emplois de l'avenir. Le comité pourrait peut-être encourager ce type d'activité à l'intérieur et à l'extérieur de la fonction publique.

Le dernier point à mentionner en ce qui concerne les perspectives d'avenir est l'impact probable de la Chine, de l'Inde et d'autres économies émergentes, surtout les plus grandes, sur le Canada, sur notre économie, sur nos régions et sur nos différents secteurs, ainsi que sur les organismes économiques internationaux dont nous sommes membres, à savoir le G7, le Fonds monétaire international, la Banque mondiale, l'Organisation mondiale du commerce. Il est possible que ces organismes changent en raison de l'évolution de ces grandes économies. Il ne faut pas oublier que la création des organismes économiques internationaux remonte à la Seconde Guerre mondiale; c'est alors que les pays vainqueurs — dont nous faisons partie — ont mis ces institutions en place. Il faut se demander si, à l'avenir, ces organismes représenteront aussi les intérêts de la Chine, de l'Inde et d'autres pays. Dans la négative, cela aura des incidences majeures sur la façon dont le monde est gouverné et sur notre place dans cette structure de gouvernance.

C'est tout, monsieur le président.

Michael Hart, chaire Simon Reisman en politique commerciale, Université Carleton, à titre personnel : Je serai un peu plus contrariant que mes deux collègues, parce que j'ai pris ma retraite depuis un plus grand nombre d'années que M. Curtis et que M. Poloz, lui, est toujours actif. Je ne suis pas aussi facilement hypnotisé qu'eux par l'aide du gouvernement et par ses tours de passe-passe.

Je travaille avec des étudiants depuis des années. M. Curtis se souvient sans doute que j'étais déjà très contrariant lorsque j'étais fonctionnaire, mais je peux me permettre de l'être encore davantage maintenant.

Je suis en outre très conscient du fait que je viens de remplir ma déclaration d'impôt et, une fois de plus, le gouvernement a puisé largement dans mes poches pour financer des programmes dont certains sont très utiles mais beaucoup d'autres pas. Quand j'étais à la fonction publique, j'ai constaté combien il était facile pour les fonctionnaires de profiter du pouvoir du gouvernement pour financer des activités servant leurs propres intérêts, mais pas forcément ceux de la population.

M. Poloz est peut-être très excité au sujet des 40 millions de dollars que le gouvernement dépensera pour la Stratégie commerciale mondiale. Je le suis également, mais à rebours. On dépensera 40 millions de dollars de plus pour financer une activité fébrile qui n'aura aucune incidence sur la performance commerciale du Canada.

Le thème de mon exposé sera donc axé sur les raisons pour lesquelles je pense de la sorte. C'est en partie pour les raisons que M. Curtis et M. Poloz ont déjà signalées, à savoir la nature changeante de l'économie internationale et la nature changeante des échanges commerciaux dans l'économie canadienne.

We have seen the end of the kind of trade with which we grew up, which was largely arm's length trade. It was very much based in our resource base, and it was between companies resident in Canada and unrelated companies resident elsewhere. That kind of trade is really quite unimportant now.

Now we have what has already been described as value-chain trade. It is Canadian companies participating in much more integrated networks, exchanging things back and forth across the border and with many partners in many parts of the world.

There are a number of illustrations that bring this out. The car industry is likely the best known from a Canadian perspective because it is probably the one that has the longest history of this kind of integration. The typical car now built in North America crosses the border six or seven times, back and forth. When we look at Canada-U.S. trade statistics, we should take them with a large grain of salt because we are counting not once or twice but sometimes six or seven times the same value as it moves back and forth. I am not saying that that is not important trade; it is very important trade but that is the kind of trade we now have.

Similarly, my colleague Bill Dymond came back last year with a new set of golf clubs that he had bought in China, which claimed to be Callaways. In November, we had to go out and test them because he could only make sure they were Callaways by the sound they made. We concluded that they probably were Callaways but he had not paid the Callaway price. They had been manufactured by the number four golf club factory in China, and that had been arranged for Callaway by a firm called Li & Fung (Trading) Limited in Hong Kong.

Li & Fung is the largest broker for manufacturing in the world. They bring name brand companies in Europe and North America together with no-name manufacturers throughout Southeast Asia. That is their job. When you buy something, for instance, which has the name GE on it, it is not made by GE at all. The only thing GE makes today are aircraft engines and large electricity generating turbines. The rest is all made for GE by all kinds of other companies.

That is the world in which we now live. That is what we mean when we talk about value-chain activities. The role that Canadians want to play in that is to get access to those value chains, to be participants in that, to have a slice of the production that takes place within the value chain. That is not old-fashioned trade; that is a new kind of trade.

Le type de commerce auquel nous avons été habitués pendant notre jeunesse, qui était en grande partie dénué de tout lien de dépendance, n'existe plus. Il était surtout fondé sur nos ressources disponibles; les échanges se pratiquaient entre des entreprises établies au Canada et des entreprises étrangères n'ayant aucun lien avec elles. Ce type d'échanges ne se pratique presque plus de nos jours.

Il y a maintenant ce qui a été décrit comme le commerce fondé sur la chaîne de valeur. Les entreprises canadiennes font partie de réseaux beaucoup plus intégrés; elles échangent des produits et des services à travers les frontières et avec de nombreux partenaires dispersés à travers le monde.

Plusieurs cas le démontrent. L'industrie automobile est probablement le plus connu du point de vue canadien, car c'est probablement le secteur dans lequel ce type d'intégration existe depuis le plus longtemps. La voiture typique construite en Amérique du Nord traverse actuellement la frontière six ou sept fois. Il faudrait prendre les statistiques sur le commerce entre le Canada et les États-Unis avec un gros grain de sel, car nous comptons non pas une ou deux fois, mais parfois six ou sept fois la même valeur pour un produit qui fait plusieurs passages à la frontière. Je n'insinue pas que ce n'est pas du commerce important; il est très important, mais c'est le type de commerce actuel.

Mon collègue, Bill Dymond, est revenu de Chine l'année dernière avec un nouveau jeu de bâtons de golf qu'il avait acheté là-bas et qui portait la marque Callaways. En novembre, nous avons dû aller les tester sur le terrain, car il ne pouvait vérifier que c'étaient de véritables Callaways que d'après le son. Nous en avons conclu qu'il s'agissait probablement de Callaways, mais il n'avait pas payé le prix habituel pour des bâtons de cette marque. Ils avaient été fabriqués par la quatrième fabrique de bâtons de golf la plus importante de Chine. Les arrangements ont été pris pour Callaways par une entreprise appelée Li & Fung (Trading) Limited, de Hong Kong.

Li & Fung est le plus gros courtier du secteur manufacturier au monde. Cette entreprise établit des liens entre des entreprises productrices de produits de marque d'Europe ou d'Amérique du Nord et des fabricants de produits génériques de toute l'Asie du Sud-Est. C'est sa mission. Quand vous achetez par exemple un produit qui porte la marque GE, il n'est pas fabriqué du tout par GE. Les seuls produits qui sont actuellement fabriqués par GE sont des moteurs d'avion et des grosses turbines pour la production d'électricité. Tous ses autres produits sont fabriqués pour elle par toute une série d'autres entreprises.

C'est le monde dans lequel nous vivons. C'est ce que nous voulons dire quand nous parlons d'activités fondées sur la chaîne de valeur. Le rôle que les Canadiens veulent jouer dans ce contexte est d'avoir accès à ces chaînes de valeur, ils veulent être des participants et obtenir une part de la production qui a lieu à l'intérieur de la chaîne de valeur. Ce n'est plus du commerce traditionnel. C'est le nouveau type de commerce.

For Canada, that kind of trade must largely be grounded in what we have achieved over the last 25 or 30 years in the Canada-U.S. situation. That is why Canada-U.S. trade grew rapidly in the 1990s, as we integrated into that economy, and that is still the basis of our future trade.

Within that reality, what does that mean for the trade policy challenges we face? First, I would deeply discount the Doha round of multilateral trade negotiations. That is a hard thing to say for a former official who participated in these kinds of negotiations and whose early bread and butter was to do that kind of thing. However, the reality is that the Doha development round is important for a number of developing countries who are not prepared to make it count, but it is not important for Canada, the United States or Europe because the areas where we can gain are the areas that are politically the most difficult.

As a consumer, I would like love to see this Senate committee take a bold stand and say it is time for Canada to get rid of supply management. However, I know you will not because the farmers will come in and spend a little time with you and remind you of how important they are, even though they are a dwindling herd. I see Senator De Bané saying yes.

Here is a fact for you. At the end of the Second World War, there were 500,000 commercially involved dairy farmers in Canada. Today there are between 16,000 and 16,500. It may not be long when we are down to about 5,000, which is what I think the economy can sustain, and then we can get rid of supply management.

That is about the only thing we can gain, in serious terms, from the Doha round. All those officials flying over there are doing very important work that will have no impact whatsoever on the Canadian economy as a whole.

Similarly, all the free trade agreements that we are busy negotiating are nice at the level of individual firms that may have a business interest in that particular country. They will benefit from that. However, the impact on the economy as a whole will be marginal — really not very much impact. The 85 officials who fly back and forth between Canada and Korea I am sure are doing the Lord's work, but their impact on the Canadian economy is pretty small.

What is big? What is big is the U.S. relationship; that is our bread and butter. We have made tremendous progress over the last 30 years in getting rid of the most important barriers between us, but we now face a new kind of barrier. We want to be able to convince investors that investing in the Canadian side of the border is a good bet. If you are an investor and you look seriously at servicing the world economy from a North American base, it makes more economic sense to locate in the United States than in Canada. Why? Because you have a bigger base to work with.

En ce qui concerne le Canada, ce type de commerce doit être largement ancré dans les relations entre le Canada et les États-Unis depuis 25 ou 30 ans. C'est la raison pour laquelle le commerce entre le Canada et les États-Unis a pris rapidement de l'expansion au cours des années 1990, lorsque nous nous sommes intégrés à cette économie, et c'est toujours le fondement de nos futurs échanges commerciaux.

Quelle incidence cela a-t-il en ce qui concerne les défis auxquels nous sommes confrontés en matière de politique commerciale? Je signale d'emblée que je ne compterais pas beaucoup sur le Cycle de négociations commerciales multilatérales de Doha. Ce sont des paroles dures de la part d'un ancien fonctionnaire qui a participé à ce type de négociations et qui faisait cela au début pour gagner sa vie. Le Programme de Doha pour le développement est en réalité important pour plusieurs pays en développement, qui ne sont toutefois pas prêts à lui accorder tout l'intérêt qu'il mérite, mais il compte moins pour le Canada, pour les États-Unis ou pour l'Europe, car les domaines dans lesquels des gains seraient possibles sont ceux où cela poserait le plus de difficultés sur le plan politique.

En tant que consommateur, j'aimerais beaucoup que ce comité sénatorial adopte une prise de position audacieuse et déclare qu'il est temps que le Canada se débarrasse du système de la gestion de l'offre. Cependant, je sais que vous ne le ferez pas, car les agriculteurs viendront discuter un peu avec vous et vous rappeler qu'ils jouent un rôle très important, même si leurs rangs s'éclaircissent. Je vois que le sénateur De Bané approuve.

Voici un fait. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il y avait au Canada 500 000 producteurs laitiers faisant de la production commerciale. À l'heure actuelle, leur nombre se situe entre 16 000 et 16 500. Dans peu de temps, il pourrait baisser à environ 5 000, ce qui est le nombre que l'économie peut supporter, d'après moi. Alors, nous pourrions nous débarrasser de la gestion de l'offre.

C'est à peu près le seul gain sérieux que peut nous apporter le Cycle de Doha. Tous les fonctionnaires qui s'en vont là-bas font un travail très important qui n'aura toutefois aucun impact sur l'économie canadienne.

De même, tous les accords de libre-échange que nous nous appliquons à négocier sont bien beaux au niveau des entreprises qui ont peut-être un intérêt commercial dans le pays concerné. Elles en profiteront. Cependant, l'impact sur l'économie ne sera que marginal. Ces accords ont très peu d'impact. Les 85 fonctionnaires qui font la navette entre le Canada et la Corée font, j'en suis sûr, un excellent travail, mais leur influence sur l'économie canadienne est restreinte.

Qu'est-ce qui est très important? Ce qui est très important, ce sont nos relations avec les États-Unis; c'est notre moyen de subsistance. Au cours des 30 dernières années, nous avons réalisé des progrès considérables en nous débarrassant des plus gros obstacles qu'il y avait entre nous, mais nous sommes maintenant confrontés à un nouveau type d'obstacle. Nous voulons être capables de convaincre les investisseurs que c'est un bon pari d'investir au Canada. Si vous êtes un investisseur et que vous envisagez sérieusement de desservir l'économie mondiale à partir

You have 300 million consumers to work with inside the border, and in Canada you have 33 million to work with inside and 300 million outside the border.

From a Canadian business perspective, the border is a critical factor in their business decisions. They want to see the impact of that border reduced to the greatest extent possible. How do you do that? You look at what is done at the border.

The border serves two functions — a security function and an economic function. I understand the security function; I no longer understand the revenue or economic function that the border serves today in an era of free trade. I deeply resent that stupid question that each of us faces every time we cross the border: Did we buy anything while we are in the United States? Who cares? In today's world, with the nature of the economy, whether or not a tourist bought a new belt or a new pair of suspenders while they were in the United States is really irrelevant. We should not be employing government civil servants to be do that.

What else do we do with the border? As Mr. Curtis has already alluded to, we look at regulatory compliance. On the Canadian side of the border, Canada Revenue Agency or the Canadian Border Services Agency now ensures compliance with over 100 statutory instruments on behalf of itself and other government agencies. On the U.S. side, the U.S. Customs Service looks to ensure compliance with over 400 statutory instruments.

Do we really need to have people doing this at the border? Are there not better ways to check regulatory compliance; or even better, can we not move toward a higher level of regulatory convergence where we do not have to worry about whether or not a product made in Canada or the United States complies with U.S. or Canadian rules, whatever the case may be? Should we not be doing more work towards reducing that particular burden on industry?

Third, given the extent of integration and interaction between the Canadian and U.S. economies, do we have the institutional capacity to manage that relationship to our benefit? We have a much more extensive institutional network in place to govern the Canada-Europe relationship than we do the Canada-U.S. relationship, even though the Canada-Europe economic relationship is about one tenth of the Canada-U.S. relationship.

Does that make sense? If I were this committee, I would be looking at ways and means in which we can look at the way the world has evolved, where Canada fits into it, what role the U.S. relationship has in that, and are we doing the right things in order to get the most out of that relationship. The really happy thing you will discover is that if we get the U.S. relationship right, if we get the best out of that relationship, we will then do more across

d'une base nord-américaine, il est plus logique sur le plan économique de s'établir aux États-Unis qu'au Canada. Pourquoi? Parce qu'on a accès à un bassin de consommateurs plus important. Il y a 300 millions de consommateurs aux États-Unis; par contre, il n'y en a que 33 millions de ce côté-ci de la frontière.

D'un point de vue commercial canadien, la frontière est un facteur primordial dans la prise de décisions d'affaires. Les investisseurs veulent que l'impact de cette frontière soit réduit le plus possible. Comment faire? Il faut examiner ce qu'on fait à la frontière.

La frontière a deux fonctions, une fonction qui consiste à assurer la sécurité et une fonction économique. Je comprends la fonction liée à la sécurité, mais je ne comprends plus la fonction économique de la frontière dans le contexte actuel du libre-échange. La question stupide qu'on se fait poser chaque fois qu'on traverse la frontière m'horripile : avez-vous fait des achats pendant votre séjour aux États-Unis? Qu'est-ce que ça peut bien faire? Dans le monde actuel, compte tenu de la nature de l'économie, le fait qu'un touriste ait acheté ou non une nouvelle ceinture ou une nouvelle paire de bretelles pendant son séjour aux États-Unis n'a en fait aucune importance. On ne devrait pas mobiliser des fonctionnaires pour faire ce type de travail.

Quelles sont les autres activités à la frontière? Comme l'a déjà signalé M. Curtis, on vérifie si les règlements sont respectés. Du côté canadien de la frontière, l'Agence du revenu du Canada, ou l'Agence des services frontaliers du Canada, assure la conformité à plus de 100 textes réglementaires pour son compte et pour celui d'autres organismes gouvernementaux. Du côté américain, le U.S. Customs Service vérifie la conformité à plus de 400 textes réglementaires.

Est-il vraiment nécessaire de faire faire ce travail par des fonctionnaires à la frontière? N'existe-t-il pas de façons plus efficaces de vérifier la conformité aux règlements? Mieux encore, ne pourrait-on pas atteindre un niveau de convergence plus élevé en matière de réglementation qui nous permettrait de ne pas avoir à se préoccuper de savoir si un produit fait au Canada ou aux États-Unis est conforme aux règles américaines ou canadiennes, selon le cas? Ne devrait-on pas s'appliquer davantage à alléger ce fardeau qui pèse sur l'industrie?

Ensuite, compte tenu du degré d'intégration et d'interaction entre l'économie canadienne et l'économie américaine, avons-nous la capacité institutionnelle de gérer cette relation à notre avantage? Nous avons un réseau institutionnel beaucoup plus vaste pour régir la relation entre le Canada et l'Europe que pour régir la relation entre le Canada et les États-Unis et pourtant, les relations économiques entre le Canada et l'Europe ne représentent qu'un dixième de celles entre le Canada et les États-Unis.

Est-ce logique? À votre place, j'examinerais les possibilités que nous avons d'analyser la façon dont le monde a évolué, la place qu'y occupe le Canada, le rôle de nos relations avec les États-Unis et je me demanderais si nous prenons les bonnes décisions pour tirer le meilleur profit de ces relations. La constatation encourageante que vous ferez est que si nous nous y prenons de la bonne façon, nous pourrions tirer le meilleur de nos relations avec

the Pacific and across the Atlantic because it is through integrated North American networks that we will do a better job of penetrating those markets.

Senator Downe: Mr. Hart, what are your views on the trade commissioners that the Government of Canada has in various countries and various cities? Do you think they perform a useful role?

Mr. Hart: My former colleagues in the department know my views well. The last substantive job I had in the department is one that Mr. Curtis has had also, which is the head the economic planning division. When I was the head, I had a young trade commissioner as part of my staff. He was there in 1992, which was the one-hundredth anniversary of the trade commissioner service. I asked him to do a paper looking at the past 100 years and what was the future for the next 100 years. He has not had a trade commissioner assignment since because it was quite a frank assessment. It was not well received by the people with whom I now play golf.

They are of the view that trade commissioner service is critical to Canada's performance because that is how they have been trained. As a matter of fact, though, I think they make at most a minor, marginal impact on Canadian trade levels. There are a few markets where government-to-government dealings are helpful, but the idea that trade commissions have a better idea of what a market is, how well it can perform and what a company should be doing, et cetera, I find very difficult to accept. I found it difficult to accept as an official; I find it even more difficult now.

Senator Downe: Would your view be that the company-to-company relationship is more important and valuable than having officials?

Mr. Hart: Yes.

Senator Downe: Mr. Curtis, in your presentation you talked about how good things are in Canada now and how well the economy is performing. Are you concerned about the high debt load of business and consumers?

Mr. Curtis: The Department of Finance people would know about that better than I do, but the answer is no, not particularly. The level of investment in the money markets is such that I think we are fine. I worry about the U.S., especially the housing side, but I think we are all right in Canada.

Senator Downe: That is my next question for the Export Development Canada. Dollar-wise, what percentage of our trade market value is still with the United States?

Mr. Poloz: When we include services, it is approximately 81 per cent with the United States.

les États-Unis et nous ferons alors davantage de commerce avec les pays situés au-delà du Pacifique et au-delà de l'Atlantique, car c'est par le biais de réseaux nord-américains intégrés que nous augmenterons nos chances de faire des percées sur ces marchés.

Le sénateur Downe : Monsieur Hart, quelles sont vos opinions au sujet des délégués commerciaux que le gouvernement du Canada a dans divers pays et dans diverses villes? Pensez-vous qu'ils exercent des fonctions utiles?

M. Hart : Mes anciens collègues du ministère connaissent très bien mes opinions. Les dernières fonctions importantes que j'ai eues au ministère sont les mêmes que celles que M. Curtis a occupées également, à savoir celles de chef de la Direction de la planification économique. Lorsque j'en étais le directeur, j'avais dans mon personnel un jeune délégué commercial. Il était là en 1992, année du 100^e anniversaire du Service des délégués commerciaux. Je lui ai demandé de préparer un document dans lequel il ferait le bilan des 100 dernières années et des prévisions pour les 100 prochaines années. Il n'a pas eu d'autre affectation de délégué commercial depuis, car son analyse était très franche. Elle n'avait pas été bien accueillie par les personnes avec lesquelles je joue maintenant au golf.

Ces personnes-là pensent que le Service des délégués commerciaux est essentiel à la bonne performance du Canada, car c'est ce qu'ils ont appris au cours de leur formation. En fait, je pense que ces délégués ont tout au plus une influence marginale sur le niveau des échanges commerciaux canadiens. Sur certains marchés, le négoce de gouvernement à gouvernement est efficace, mais j'ai beaucoup de difficulté à accepter l'idée que les délégations commerciales ont une connaissance supérieure d'un marché, de ses possibilités de performance et de ce qu'une entreprise devrait faire. J'avais de la difficulté à l'accepter lorsque j'étais fonctionnaire. J'en ai encore plus maintenant.

Le sénateur Downe : Pensez-vous que les relations d'entreprise à entreprise sont plus importantes et plus intéressantes que ce qu'accomplissent les fonctionnaires?

M. Hart : Oui.

Le sénateur Downe : Monsieur Curtis, dans votre exposé, vous avez expliqué que tout allait bien pour le Canada pour le moment et que l'économie avait une excellente performance. Êtes-vous inquiet au sujet de l'endettement élevé des entreprises et des consommateurs?

M. Curtis : Les fonctionnaires du ministère des Finances devraient le savoir mieux que moi, mais la réponse est que je ne suis pas particulièrement inquiet. Le niveau d'investissement dans les marchés monétaires est assez élevé pour que j'estime que ça va bien pour nous. Je suis préoccupé au sujet des États-Unis, surtout en ce qui concerne le secteur du logement, mais je pense que tout va bien au Canada.

Le sénateur Downe : La question suivante s'adresse à Exportation et développement Canada. Quel pourcentage de la valeur de notre marché des échanges représente encore notre commerce avec les États-Unis?

M. Poloz : Environ 81 p. 100, lorsqu'on y inclut les services.

Senator Downe: There have been many attempts over the years to diversify to other countries but with limited success given this percentage number. Why is that?

Mr. Poloz: The answer is where we began. We began with a very high integration with the U.S. economy. Long-term projections, with the emerging world growing at double the speed of the developed world — which is a very conservative assumption — and our trade growing on average twice as quickly as GDP growth in the world is also a historical relationship.

Even by 2020 we would still be 65 per cent linked to the United States and the other 35 per cent would be the others. That diversification would be very successful diversification though. Besides which, the U.S. economy is a highly global economy, so, as has been discussed by my colleagues, when you are part of a global supply chain of say GE, you are connected to the world but it looks like you are doing just U.S. trade.

For instance, a good percentage of a Boeing 777 is of Canadian value. That is a global market, and a very healthy one in fact. We have over 40,000 people in the aerospace industry in Canada and most of them produce parts for that business. They are global companies, even though all they have is a small link in a very big chain.

Senator Downe: Of course the concern would be that all our eggs are in one basket. If the American economy tanks because of their high debt loads, not only in housing but in other areas, will that not have a tremendous impact in this country?

Mr. Poloz: Indeed, that is exactly what we see in our forecast, that the U.S. economy is slowing now and we will have at least one solid slow year and another one perhaps next year, so Canada's exports are forecast to be flat even though they continue to grow quite rapidly in the emerging market world.

Senator Downe: Did you indicate that the increase in the emerging markets was 18 per cent?

Mr. Poloz: Yes.

Senator Downe: What is the dollar value percentage?

Mr. Poloz: That is approximately 6 per cent or 7 per cent of the total, which is approximately \$30 billion.

Le sénateur Downe : Au cours des années, nous avons fait de nombreuses tentatives de diversification de nos échanges avec d'autres pays, mais ces tentatives n'ont pas été très fructueuses, à en juger d'après ce pourcentage. Pourquoi?

M. Poloz : La raison est liée à ce que nous avons fait au début. Nous avons commencé par une intégration très forte avec l'économie américaine. Les prévisions à long terme indiquent que, dans les pays émergents, la croissance économique serait deux fois plus rapide que dans les pays développés — et c'est une hypothèse très prudente — et que la croissance de nos échanges commerciaux serait en moyenne deux fois plus rapide que la croissance du PIB dans le monde, ce qui est également une relation historique.

Même en 2020, 65 p. 100 de nos échanges devraient encore être des échanges avec les États-Unis alors que les 35 p. 100 restants seraient avec d'autres pays. Cette diversification serait toutefois une grande réussite. En outre, l'économie américaine est une économie très mondiale; par conséquent, comme nous en avons discuté avec mes collègues, lorsqu'on fait partie d'une chaîne d'approvisionnement mondiale de GE par exemple, on est relié au monde, mais on a l'impression de ne faire du commerce qu'avec les États-Unis.

Par exemple, un bon pourcentage d'un Boeing 777 est de valeur canadienne. Il s'agit d'un marché mondial et un marché très riche, en fait. Nous avons au Canada plus de 40 000 personnes dans le secteur aérospatial et la plupart d'entre elles produisent des pièces pour ce secteur. Il s'agit d'entreprises mondiales, même si elles ne représentent qu'un petit maillon d'une très grosse chaîne.

Le sénateur Downe : Naturellement, ce qui est préoccupant, c'est que nous avons mis tous nos œufs dans le même panier. Si l'économie américaine s'effondre à cause de son niveau d'endettement élevé, non seulement dans le secteur du logement, mais dans d'autres aussi, cela n'aura-t-il pas un impact considérable dans notre pays?

M. Poloz : C'est exactement ce qu'indiquent nos prévisions, à savoir que l'économie américaine ralentit et qu'il y aura au moins une année complète de ralentissement et peut-être une autre, l'année prochaine; on prévoit par conséquent que les exportations canadiennes stagneront même si elles continuent de croître assez rapidement sur les marchés émergents.

Le sénateur Downe : Avez-vous dit que la hausse de nos exportations serait de 18 p. 100 en ce qui concerne les marchés émergents?

M. Poloz : Oui.

Le sénateur Downe : Quel pourcentage de la valeur totale cela représente-t-il?

M. Poloz : Environ 6 ou 7 p. 100 de la valeur totale qui est de près de 30 milliards de dollars.

The Chairman: I wish to mention that last night we had the softwood lumber people here and of course the collapse of the U.S. housing market has created a difficulty in the lumber sales to the U.S. and a re-emergence of the softwood lumber issue.

Senator Di Nino: I wish to follow up on my colleague's question. Mr. Hart, you have made some pretty strong comments on the trade commissioners or folks we send to other parts of the world to help us promote and produce trade opportunities for Canada. I confess that I have some agreement with your thoughts. I am not sure, though, that I am quite as critical of the individuals as you are. Are we sending the wrong people? Do we really not need the people? Or is it that we are sending people who have not been properly trained and who do not really have an effective mandate to do a job?

Mr. Hart: None of the above. The people we send out as trade commissioners are well trained. They are very capable people, they work very hard and they are engaged in a tremendous amount of activity. Much of that activity does not really have much impact on our trade performance. It may have an impact at the margin for some individual firms, but the overall impact that their activity has on our trade performance is quite small. I am not denigrating what they as individuals do; I am saying that as a government I would not put my money into that kind of activity. I would put it into other kinds of activity.

Senator Di Nino: Can you give you examples?

Mr. Hart: I would spend a lot less money on that and reduce taxes. The most important thing you can do for the private sector is reduce the tax loads. When you do that, the private sector will spend the money where they need to in order to make business more effective across the globe. I doubt if many boardrooms are worrying about whether we have enough trade commissioners around the world. Many companies, if you ask them, will say sure, keep them there, because they do not think directly about the tax load they carry and this particular expense. However, it is one of the expenses that the government makes and I feel it has a very marginal impact on the overall performance of the Canadian economy.

Senator Di Nino: My next question deals with the integrated trade that all of you have talked about in one form or another. Has the Government of Canada, through all its resources, prepared itself to deal with this in the manner we should? Are we doing a good enough job in your opinion? Are we competitive in this new kind of trade?

Mr. Poloz: I believe that understanding it is our first important task, and it is becoming much more understood. That means, for instance, understanding that the ability of a Canadian company

Le président : Je signale qu'hier soir, nous avons accueilli les représentants du secteur du bois d'œuvre. L'effondrement du marché du logement américain a, naturellement, engendré des difficultés au niveau des ventes de bois d'œuvre aux États-Unis et provoqué une réémergence du conflit du bois d'œuvre de résineux.

Le sénateur Di Nino : Je voudrais poser des questions dans la foulée de celle de mon collègue. Monsieur Hart, vous avez fait des commentaires assez durs au sujet des délégués commerciaux ou des agents que nous envoyons dans d'autres régions du monde pour nous aider à promouvoir et créer des débouchés commerciaux pour le Canada. Je dois avouer que je suis, dans une certaine mesure, d'accord avec ce que vous dites. Je ne suis toutefois pas certain d'être aussi dur que vous au sujet des personnes concernées. Envoyons-nous des personnes qui n'ont pas les compétences voulues? En avons-nous vraiment besoin? Ou alors, envoyons-nous des personnes qui n'ont pas été bien formées et qui n'ont pas de mandat concret pour remplir une mission?

M. Hart : La réponse est négative dans tous les cas. Les personnes qui remplissent les fonctions de délégués commerciaux ont une bonne formation. Ce sont des personnes très compétentes, qui travaillent d'arrache-pied et qui sont engagées dans de nombreuses activités. Une forte proportion de ces activités n'ont toutefois pas beaucoup d'impact sur notre performance commerciale. Elles ont peut-être un impact marginal pour quelques entreprises, mais l'influence générale de ces activités sur notre performance commerciale est très limitée. Je ne dénigre pas la qualité du travail des personnes concernées, mais j'estime que le gouvernement ne devrait pas investir mon argent dans ce type d'activité. Je l'investirais dans d'autres types d'activités.

Le sénateur Di Nino : Pouvez-vous citer des exemples?

M. Hart : Je dépenserais beaucoup moins dans ce domaine et réduirais le fardeau fiscal. La chose la plus importante qu'on puisse faire pour le secteur privé est une réduction du fardeau fiscal. En effet, si on le réduit, le secteur privé fera les dépenses nécessaires pour accroître l'efficacité de l'entreprise à l'échelle mondiale. Je doute que beaucoup de conseils d'administration se préoccupent de savoir si nous avons suffisamment de délégués commerciaux à travers le monde. Si vous leur posez la question, de nombreuses entreprises répondront certainement qu'il faut les maintenir en poste, car elles ne pensent pas directement à leur fardeau fiscal ni à cette dépense en particulier. C'est pourtant une des dépenses gouvernementales et j'estime que cela n'a un impact que très marginal sur la performance générale de l'économie canadienne.

Le sénateur Di Nino : La question suivante concerne le commerce intégré sur lequel vous avez tous fait des commentaires d'un type ou d'un autre. Le gouvernement du Canada s'est-il préparé, en mobilisant toutes ses ressources, à relever ce défi comme il se doit? Faisons-nous assez bien le travail à votre avis? Sommes-nous concurrentiels dans ce nouveau type de commerce?

M. Poloz : Je pense que notre première tâche importante est d'apprendre à le connaître et on le comprend déjà beaucoup mieux. Il s'agit de comprendre par exemple que la capacité d'une

to invest in a foreign country in order to build itself an actual niche in the market is critical to the integrative trade model, whereas in the past we might have attempted to discourage that company from doing that and actually help them to stay here and invest here instead, which is a recipe for a high-cost structure and an unsustainable business model. He needs to be able to grow his jobs here by combining the low costs from other areas for certain parts of his business. That realization has become more widespread, as you are hearing today, and that is a very positive step. In my own institution, we now do a lot more facilitation of that kind of transaction on behalf of Canadian companies — close to \$6 billion worth last year alone. We know that foreign investment creates trade today and is important for our prosperity. If the trade commissioner does only a little bit of assistance at one end, say in India, and that doubles our trade there, it may be from a small base, but \$300 million or \$500 million is worth having to many small companies.

Mr. Curtis: I certainly agree with the openness of the investment market, both outward and inward. Many of us grew up worrying about the outward, and it is certainly not helpful in today's world. It does raise domestic taxation issues and regulatory issues, so much of our success will not be border and beyond but in fact will be the quality of our domestic economic policy in terms of the success of Canadian-based firms to become increasingly involved in what is going on.

We do not really understand, we have not got good statistics, as I mentioned before, and we do not really know. I am sure that Toyota in Japan knows the entire supply chain from beginning to end, but I would be surprised if a Canadian-based firm, particularly a Canadian-controlled firm, would know the same thing. I suspect we have a real statistics shortage in that area.

To add to the comments on trade commissioner investment and science and technology, I think it will require slightly different people and training, namely, those who know the firm level and sectors well and who will be able to know not only what is going on today and what went on yesterday and who is coming to shake hands with whom today, but what sector, what firm, and what country will be interesting and important to a Canadian-based firm five years from now. I am suggesting more analytic, more future-looking trade and investment officers as we look ahead.

You were asking my colleague what he thought. I think it would be helpful for this committee to urge the government to develop quantitative indicators to be able to measure a little more carefully, because one could make the case that it is marginal or that it is an activity the government should no longer be involved

entreprise canadienne d'investir dans un pays étranger pour se faire un créneau sur le marché est d'une importance capitale pour le modèle du commerce intégré alors que jadis, nous aurions peut-être voulu décourager cette entreprise de le faire; nous l'aurions aidée à rester ici et à investir plutôt ici, ce qui est la recette d'une structure à coût élevé et d'un modèle d'entreprise non durable. Il est essentiel qu'une entreprise soit capable de créer davantage d'emplois au Canada en profitant des faibles coûts dans d'autres pays pour certains volets de ses activités. Cette prise de conscience s'est répandue, comme on vous le signale aujourd'hui, et c'est très positif. Dans l'organisme que je représente, nous faisons beaucoup plus de facilitation de ce type de transactions pour les entreprises canadiennes — pour une valeur de près de 6 milliards de dollars l'année dernière. Nous savons que les investissements étrangers génèrent du commerce à l'heure actuelle et sont importants pour notre prospérité. Si le délégué commercial n'apporte qu'un tout petit peu d'aide à une extrémité, en Inde par exemple, et que cela double nos échanges commerciaux avec ce pays, ce ne sera peut-être qu'une petite base, mais une somme de 300 à 500 millions de dollars est une somme intéressante pour de nombreuses petites entreprises.

M. Curtis : J'approuve l'ouverture du marché de l'investissement, qu'il s'agisse de l'investissement à l'étranger ou de l'investissement de l'étranger. Nous avons pour la plupart appris à nous tracasser pour l'investissement à l'extérieur, et cela n'est certainement pas utile dans le contexte actuel. Cela soulève des questions fiscales à l'intérieur du pays et des questions réglementaires; par conséquent, une forte proportion de notre réussite ne se situera pas à la frontière ni à l'étranger mais sera en fait liée à la qualité de notre politique économique intérieure pour ce qui est de la capacité des entreprises canadiennes à participer de plus en plus à l'activité.

Nous ne comprenons pas en réalité; nous n'avons pas de statistiques fiables, comme je l'ai signalé, et nous ne sommes pas vraiment au courant de la situation. Je suis certain que Toyota au Japon connaît toute la chaîne d'approvisionnement, du début à la fin, mais je serais très étonné qu'une entreprise canadienne, surtout une entreprise sous contrôle canadien, ait des connaissances semblables. Je présume qu'il y a une forte pénurie de statistiques dans ce domaine.

À propos des commentaires concernant l'investissement dans les délégués commerciaux et dans les sciences et la technologie, je pense qu'il faudra faire appel à un type de personnes différentes avec une formation différente, notamment à des personnes qui connaissent bien le niveau de l'entreprise et les secteurs, qui seront capables de savoir non seulement ce qui se passe actuellement, ce qui s'est passé et qui a des relations avec qui, mais aussi quel secteur, quelle entreprise et quel pays seront intéressants et importants pour une entreprise canadienne dans cinq ans. Je recommande que les délégués commerciaux et les agents d'investissement soient à l'avenir des personnes plus analytiques, ayant les yeux davantage tournés vers l'avenir.

Vous avez demandé à notre collègue ce que nous pensions. Je pense qu'il serait utile que le comité insiste pour que le gouvernement élabore des indicateurs quantitatifs pour être capable d'établir une mesure un peu plus précise, car on pourrait toujours prétexter que c'est d'une importance marginale ou que

in. In fact, you can go to private-sector, service-related trade and investment specialists and it would be cheaper for the economy in the long term than having government undertake this function into the future.

Mr. Hart: How well do we understand it? Well, we understand it better than we did three years ago, but nowhere near well enough. Mr. Poloz's organization has done a lot of work in disseminating the ideas behind global value chain developments and so on, but much more work is required.

We sponsored a conference last fall on that. In fact, you might want to get this from the Department of Foreign Affairs and International Trade, because it has the conference papers in it, including one by Art Ridgeway from Statistics Canada indicating the kinds of difficulties they are having in trying to measure the extent to which we are involved in this new kind of trade, as well as a good paper by a specialist at the Massachusetts Institute of Technology describing the nature of integrative trade. There is very good work being done, but we are only beginning to scratch the surface as to what that means for Canada.

Officials are now lauding Mr. Emerson's speeches with references to value chains, but I do not think they really know what they are talking about. We are at the beginning of understanding what this means for Canadian companies and what the policy implications are, because the policy implications of value chains mean that we have a different trade policy challenge than we did in earlier years. There are not the old issues of border measures such as tariffs and subsidies and quantitative restrictions and so on, but there are domestic policy measures of how well we are positioned to attract slices of production in Canada that can then be integrated in much broader global networks, and that involves looking at domestic policy issues, from tax structures to ownership requirements to the way we deal with the infrastructure in cities and so on. It is a very different challenge than we faced 20 or 30 years ago.

Senator Mahovlich: I do some work with the Agriculture Committee. How important is agriculture to Canada? I always thought it was very important. This is a large country. Around the Barrie area, we have the Holland Marsh, and a farmer told me that within 10 square miles we could feed the whole of Canada. The country is so rich there and the vegetables grow. The other day I was at a committee meeting, and one of the witnesses mentioned that if we had to depend on feeding ourselves, we would be in deep trouble.

Mr. Hart: In many ways, the story of agriculture in Canada is a success. If you go back 100 years, it took 70 per cent of Canadians to till the farms and bring in the food and all that. The whole agricultural sector involved about 70 per cent of

c'est un type d'activité à laquelle le gouvernement ne devrait plus participer. En fait, vous pourriez faire appel à des experts en matière de commerce des services et d'investissement et ce serait moins coûteux pour l'économie à long terme que si le gouvernement voulait assurer lui-même ces fonctions à l'avenir.

M. Hart : Quel est notre degré de compréhension? Il est plus élevé qu'il y a trois ans, mais il est loin d'être suffisant. L'organisme de M. Poloz s'est appliqué à diffuser les idées concernant les changements liés aux chaînes de valeur mondiales, et cetera, mais beaucoup plus de travail sera nécessaire.

Nous avons parrainé l'automne dernier une conférence sur cette question. En fait, vous devriez peut-être essayer d'obtenir cette documentation-ci auprès du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, car elle contient des documents sur la conférence et, notamment, un texte de Art Ridgeway de Statistique Canada signalant les difficultés qu'a eues cet organisme pour tenter de mesurer notre degré de participation à ce nouveau type de commerce, ainsi qu'un excellent texte préparé par un expert du Massachusetts Institute of Technology, qui décrit la nature du commerce d'intégration. C'est du très bon travail, mais on commence seulement à gratter la surface pour ce qui est de déterminer l'impact pour le Canada.

Les fonctionnaires font maintenant l'éloge des discours de M. Emerson qui font référence aux chaînes de valeur, mais je ne pense pas qu'ils sachent vraiment de quoi ils parlent. Nous commençons à comprendre ce que cela signifie pour les entreprises canadiennes et quelles sont les répercussions de ces changements sur le plan des politiques, car les incidences des chaînes de valeur sur les politiques générales indiquent que le défi en matière de politique commerciale est très différent de ce qu'il était. Il ne s'agit plus des vieilles questions de mesures frontalières comme les mesures tarifaires et les subventions ni des restrictions quantitatives, mais de mesures de politique intérieure qui permettent de déterminer si nous sommes bien positionnés pour attirer au Canada des tranches de production qui peuvent être intégrées à des réseaux mondiaux; pour cela, il est nécessaire d'examiner les questions de politique intérieure, depuis les structures fiscales jusqu'aux exigences en matière de propriété en passant par la façon dont nous réglons la question de l'infrastructure dans les villes. Le défi est très différent de ce qu'il était il y a une vingtaine ou une trentaine d'années.

Le sénateur Mahovlich : Je collabore également avec le comité de l'agriculture. Quelle importance a l'agriculture pour le Canada? J'ai toujours pensé qu'elle était très importante. Le Canada est un vaste pays. Dans la région de Barrie, il y a Holland Marsh, où, d'après un agriculteur, une superficie de 10 milles carrés suffirait à alimenter toute la population du Canada. Le sol est extrêmement riche dans cette région et les légumes y poussent bien. L'autre jour, alors que je participais à une séance du comité, un des témoins a signalé que si nous devions pourvoir nous-mêmes à notre alimentation, nous serions très mal pris.

M. Hart : L'histoire de l'agriculture est, sous de nombreux aspects, une histoire de réussite. Il y a une centaine d'années, cela prenait 70 p. 100 des Canadiens pour cultiver le sol et produire les aliments nécessaires. L'ensemble du secteur agricole représentait

Canadians. Today, it involves 2.5 per cent. Those 2.5 per cent are able to feed not only us but also many people around the world. It is a very successful sector of the economy. However, it is an increasingly smaller sector of the economy. As a share of economic activity, it represents 2.5 per cent in terms of its employment, its contribution to GDP, its share of international trade and so on. It is a shrinking share. That is not bad; it just means that many of the other sectors have grown to point where they have a much larger role to play.

The same is true in the United States and Europe. The agricultural sector is a smaller and more declining part of the economy, and that is one reason governments are prepared to continue to subsidize it, because the overall cost is not all that great, and so the political benefit of wasting that money is quite high.

Senator Mahovlich: We should be subsidizing our farmers.

Mr. Hart: No, we should not.

Senator Mahovlich: Why does America?

Mr. Hart: We do it too. We just do it differently

Senator Mahovlich: We do not subsidize. I have been out to the farms, and they are all complaining.

Mr. Hart: I just went to the store this morning with my wife to buy a lot of cheese for a party she is having on Sunday. We spent \$75 on this cheese. Do you know what the tariff on cheese is?

Senator Mahovlich: Where was it from?

Mr. Hart: Some was Canadian and some was imported. The tariff on Canadian cheese is 238 per cent. That has an impact on prices. It may not be a government subsidy, but it is a government-mandated consumer subsidy. Similarly, we spend a lot of money in the grain sector and the poultry sector and so on, paying for all kinds of things. The Canadian subsidy level is lower than that of the U.S., but it is not negligible.

Senator Smith: The question I had in mind was touched on by both Mr. Curtis and Mr. Hart in part, but I will rephrase it. When you were speaking — I think I am referring to Mr. Hart here — I was thinking that part of your view of the value of trade commission bodies around the world might be influenced by the cost-benefit perspective, which is the question of how justifiable is it in many cases. If you did reduce the number of bodies that we had by 100 or 200, I do not think it would be an appreciable impact on taxes, because you were talking about getting the taxes down.

environ 60 p. 100 de la population. Actuellement, il n'en représente plus que 2,5 p. 100. Ces 2,5 p. 100 sont capables de nourrir non seulement notre population, mais aussi de nombreux autres peuples. C'est un secteur très efficace de l'économie. Cependant, il est de plus en plus petit. Ce secteur ne représente plus que 2,5 p. 100 de l'activité économique en ce qui concerne la création d'emplois, la contribution au PIB, la part de commerce international, et cetera. Par conséquent, la part qu'il représente diminue. Ce n'est pas négatif; cela démontre simplement que de nombreux autres secteurs ont pris une telle expansion qu'ils doivent jouer un rôle plus important.

La situation est la même aux États-Unis et en Europe. Le secteur agricole représente un pourcentage moins important de notre économie, qui ne cesse de diminuer, et c'est une des raisons pour lesquelles les gouvernements sont disposés à continuer à le subventionner, étant donné que le coût global n'est pas excessif et que les avantages politiques de ce gaspillage de fonds sont considérables.

Le sénateur Mahovlich : Nous devrions subventionner nos agriculteurs.

M. Hart : Non.

Le sénateur Mahovlich : Pourquoi les États-Unis le font-ils?

M. Hart : Nous le faisons également. Nous le faisons toutefois d'une façon différente.

Le sénateur Mahovlich : Nous ne les subventionnons pas. J'ai discuté avec des agriculteurs et ils se plaignent tous.

M. Hart : Ce matin, je suis allé au magasin avec ma femme pour acheter une grande quantité de fromage pour sa réception de dimanche. Nous avons dépensé 75 \$ pour ce fromage. Savez-vous à combien s'élèvent les droits tarifaires sur le fromage?

Le sénateur Mahovlich : D'où provient-il?

M. Hart : Une partie du fromage que nous avons acheté est du fromage canadien et une partie, du fromage importé. Le droit tarifaire sur le fromage canadien est de 238 p. 100. Cela a une incidence sur les prix. Il ne s'agit peut-être pas d'une subvention gouvernementale, mais c'est une subvention à la consommation appliquée sur instruction du gouvernement. On a également dépensé des sommes considérables dans le secteur des céréales et dans celui de la volaille, en payant différentes choses. Le niveau des subventions canadiennes est plus bas que celui des subventions américaines, mais il n'est pas négligeable.

Le sénateur Smith : M. Curtis et M. Hart ont répondu en partie à la question que j'avais en tête, mais je la reformulerai. Pendant votre exposé — je pense qu'il s'agit de celui de M. Hart —, j'ai pensé que votre opinion sur l'utilité des délégations commerciales établies de par le monde pouvait être influencée en partie par le principe du rapport coût-bénéfice, à savoir dans quelle mesure la dépense est justifiable. Si l'on réduit le nombre d'organismes de 100 ou de 200, je ne pense pas que cela ait une incidence appréciable sur les charges fiscales, car vous recommandiez de les diminuer.

I understand the philosophy there, but to the extent that there is a pie, a budget, in terms of cost-benefit and productivity, which I am big on, what should be the priorities for whatever number of bodies we have around the world to maximize a real, meaningful value to those people being there? I know you have touched on that, but I would like to hear your thoughts on what the priorities should be for whatever budget it is — whatever pie, however big it is. What is the most effective way to have those dollars spent?

Mr. Hart: In the large scheme of things, the cost of a trade commissioner is not that high, although they are not cheap. To keep a trade commissioner abroad at a post, in addition to the salary, there is a lot of infrastructure that goes with this. You are looking at \$250,000 per trade commissioner.

Mr. Curtis: Minimum.

Mr. Hart: That is not peanuts. In many posts, they do a lot of useful work reporting on stuff that just goes into the bin and not much is done with it.

If I were given the position of minister and I would not have to report to cabinet, I would reduce the trade commissioner service to about one third of what it is now and redeploy those same resources into a department of North American affairs. I think that is where we have some real challenges to face that are not being faced. We are doing stuff at an incremental pace — little bits here, there and everywhere — but we do not have a concerted, coherent, well-developed plan for dealing with the challenges that we face in the United States.

Those challenges are real; and they may very well become more real if we have an incident that closes the border. I think we have some real challenges to work with the Americans to ensure that the border between us is not a hindrance to trade and investment between our two countries. That requires some serious work that goes far beyond what is being done in the Security and Prosperity Partnership Of North America. That is where I would put my resources.

Mr. Curtis: I would not necessarily reduce it by one third or two thirds or abolish it entirely and privatize that function. I am glad to hear you say you believe in cost-benefit. I think it would be useful as a first step to try to model what the value added is not only of trade commissioners but also of investment promotion people as well as our science and technology officers. Whether that is a function that is best done by government is one question. Whether it is in the parts of the world where it is more necessary than in other parts of the world would be part of the calculus and the study that I think would be useful to proceed with. We could then end up with perhaps more political and economic officers to work on the U.S. file. I certainly share Mr. Hart's view;

Je comprends le principe, mais dans la mesure où l'on a un gâteau à partager, un budget en l'occurrence, en termes de coût-bénéfice et de productivité, critères auxquels j'attache beaucoup d'importance, quelles devraient être les priorités pour que les organismes que nous avons établis à travers le monde représentent une valeur importante et concrète pour les personnes concernées? Je sais que vous avez abordé la question, mais j'aimerais entendre vos opinions sur les priorités qu'il faudrait établir pour un budget, quel qu'il soit — quelle que soit la grosseur du gâteau. Quelle est la façon la plus efficace de dépenser cet argent?

M. Hart : Dans le contexte général, le coût d'un délégué commercial n'est pas excessif, quoiqu'il ne soit pas modique. Pour maintenir un délégué commercial dans une mission à l'étranger, outre la rémunération, une infrastructure importante est nécessaire. Le coût total est de l'ordre de 250 000 \$ par délégué commercial.

M. Curtis : C'est un minimum.

M. Hart : Ce n'est pas une bagatelle. Dans de nombreuses missions, les délégués commerciaux font beaucoup de travail utile; ils font des rapports qui sont souvent jetés au panier et dont on ne fait pas grand-cas.

Si on me donnait le poste de ministre et que je ne devais pas rendre des comptes au Cabinet, je réduirais d'environ les deux tiers le Service des délégués commerciaux et je réaffecterais les ressources à un ministère des affaires nord-américaines. Je pense que c'est à ce niveau-là que nous faisons face à de grands défis que nous ne relevons pas. Nous procédons de façon progressive — un petit effort ça et là —, mais nous n'avons pas de plan concerté, cohérent et soigneusement élaboré pour relever les défis qui se posent à nous aux États-Unis.

Ces défis sont pourtant bien réels et ils pourraient le devenir encore davantage en cas d'incident qui entraînerait la fermeture de la frontière. Je pense que nous avons de grands défis à relever avec les Américains pour nous assurer que la frontière qui nous sépare n'est pas un obstacle au commerce et à l'investissement entre nos deux pays. Cela nécessite des efforts beaucoup plus sérieux que ceux qui sont déployés dans le contexte du Partenariat nord-américain pour la sécurité et la prospérité. C'est à cela que j'affecterais mes ressources.

M. Curtis : Je ne réduirais pas nécessairement ce service d'un tiers, ou de deux tiers, ou je ne le supprimerais pas complètement et ne privatiserais pas cette fonction. Je suis heureux de vous entendre dire que vous êtes un adepte du principe coût-bénéfice. Je pense qu'une première initiative efficace consisterait à modéliser la valeur ajoutée, non seulement en ce qui concerne les délégués commerciaux, mais aussi les agents de promotion de l'investissement ainsi que les agents des sciences et de la technologie. Quant à savoir si c'est une fonction pour laquelle le gouvernement est le mieux placé, c'est une question à se poser. Les calculs et l'étude qui seraient utiles devraient notamment avoir pour objet de déterminer si ce service assure une présence dans des régions du monde où celle-ci est plus nécessaire que dans

but before I come to those conclusions, it would be fair for all to have it studied properly, because it has never been studied.

Senator Smith: Do you want to comment on that, Mr. Poloz?

Mr. Poloz: I would add that international trade sounds like a theoretical thing that happens between Canada and say India, but it does not. It happens between two people — two individuals, two companies — and finding one another is not a simple thing. It is very difficult finding that niche where you are going to play.

In my experience — I do not visit every market in the world, but I visit lots of them in my job — those trade commissioners are instrumental in getting the job done for us and for the Canadian companies that we represent in those regions. There was a 48 per cent increase in our trade with India last year, and I can point to the transactions that were successfully completed that underlie those figures. That is because of the people we have on the ground in India.

Senator Smith: I do go to India a lot. I am on a bank board in India so I am very familiar with that trade.

Getting back to the American emphasis, I am sympathetic to what you say about the concentration there and the dollar volume. Prior to coming to this place five years ago and my current role, previously as part of my law firm, I used to go to Washington often — on softwood in particular, and for various interests. The frustrating thing there was that spending time talking to U.S. government officials was almost a total waste of time. You really had to do the rounds with various congressmen and senators. All the time, you were up against that gang of those big six forest products, all based out of Atlanta — the funding that they had and the slew of lawyers, and all the money that was going from all the stuff they were creaming from us to pay those guys. One of the big ironies was that to the extent that we were able to make the case to American politicians to get the cost of lumber down by having more imports, one of our biggest supporters was Home Depot, which was based in Atlanta.

I would be interested in whatever comments you have about how frustrating it is. At this stage in his second term, I do not think the President would be able to do much with very many members of Congress. To the extent that the President has some political muscle, and wants to get some of these members of Congress and the Senate, I do not think he was prepared to waste one ounce of energy or use up his political IOUs for the Canadian lumber thing. Those are my musings. I would be interested in your reactions.

d'autres régions. Nous pourrions peut-être alors terminer en chargeant des agents ayant davantage un bagage politique et économique de travailler sur le dossier américain. Je partage l'opinion de M. Hart mais, avant de tirer ce type de conclusions, il serait équitable pour tous qu'on étudie la question sérieusement, car ça n'a jamais été fait.

Le sénateur Smith : Voulez-vous faire des commentaires à ce sujet, monsieur Poloz?

M. Poloz : On a l'impression que le commerce international est une activité théorique entre le Canada et l'Inde, par exemple, mais ce n'est pas cela. Les échanges commerciaux se font entre deux personnes, entre deux individus ou deux entreprises, et ce n'est pas facile de se mettre en rapport l'un avec l'autre. Il est très difficile de trouver le créneau vers lequel on s'orientera.

D'après mon expérience personnelle — je ne visite pas tous les marchés du monde, mais j'en visite beaucoup dans le cadre de mes fonctions —, les délégués commerciaux nous aident à faire le travail, pour nous et pour les entreprises canadiennes que nous représentons dans ces régions. Le volume de nos échanges commerciaux avec l'Inde a augmenté de 48 p. 100 l'année dernière, et je peux citer des transactions fructueuses qui sont à la base de cette performance. Ce résultat a été obtenu grâce aux personnes que nous avons sur place.

Le sénateur Smith : Je vais souvent en Inde. Je suis membre du conseil d'administration d'une banque établie en Inde et, par conséquent, je connais très bien ce milieu.

Pour revenir à la question de l'accent qu'il faut mettre sur les États-Unis, j'apprécie vos commentaires sur la concentration de nos échanges avec ce pays et sur leur valeur monétaire. Il y a cinq ans, avant que je ne devienne sénateur et que j'occupe mes fonctions actuelles, j'allais souvent à Washington pour mon cabinet d'avocats, notamment pour plaider dans l'affaire du bois d'œuvre et dans le cadre de divers autres dossiers. Ce que je trouvais frustrant, c'est que les longues heures que je passais à discuter avec des fonctionnaires américains étaient une perte presque totale de temps. Nous devons faire la tournée avec différents membres du Congrès et différents sénateurs. On avait constamment pour adversaires la bande de six grosses entreprises de produits forestiers, ayant toutes leur siège à Atlanta, qui disposaient de fonds considérables et d'une armée d'avocats qu'elles payaient avec tout l'argent qu'elles arrivaient à subtiliser aux Canadiens. Une des plus grandes ironies était que, dans la mesure où nous arrivions à convaincre les politiciens américains de faire baisser le coût du bois d'œuvre en en important davantage, Home Depot, qui a son siège à Atlanta, était un de nos grands supporters.

J'aimerais entendre vos commentaires sur les frustrations que cela engendre. À cette étape-ci de son deuxième mandat, je ne pense pas que le président soit capable de tirer grand-chose de la plupart des membres du Congrès. Même avec un certain poids politique et le désir de s'allier certains des membres du Congrès et du Sénat, je ne pense pas qu'il était disposé à gaspiller la moindre énergie ou à faire jouer ses reconnaissances de dettes politiques pour régler le dossier du bois d'œuvre canadien. Ce sont mes cogitations. J'aimerais connaître vos réactions.

Mr. Curtis: The point we are trying to make today is that politics are important and state-to-state relations are important, but ultimately it is firm-to-firm that counts as we look ahead. That is partly what Mr. Poloz and Mr. Hart are saying. To the extent that we can, we want to be more certain as time goes on about how to help Canadian firms participate in the international markets, either through the U.S. or directly, recognizing that economic growth in India is responsible for a lot of that increase. It is not necessarily the trade commissions; it is person to person, firm to firm. That is really what we are all trying to reinforce.

That particular case you refer to is highly political. We know that; but that does not define all of Canada's trade and investment performance.

Senator Smith: I know.

Mr. Curtis: We are trying to help the committee — to the extent that we can, because we come from different perspectives — by suggesting that this is not so much a trading nation but a nation of traders; and the traders are the people and the firms.

Senator Smith: Do you want to react, Mr. Hart?

Mr. Hart: What you just said is very interesting. The United States, as a market, is one of the easiest markets to penetrate. There are lots of customers, as well as ease of language, business practice and so on, so Canadians have done very well. However, the United States, as a political market, is one of the most difficult in the world.

When your competitors in the United States are able to use that huge juggernaut in Washington to frustrate you, that is where you get into trouble. Softwood lumber is the long-standing example. It goes back to 1841, when we had our first softwood lumber dispute with the United States, and they have been using it ever since.

That tells me that we need to devote the resources to make sure that we know how Washington works, who is doing what in Washington, and that we have rules and procedures in place to overcome these problems when we can. The Free Trade Agreement did a lot of that, but there are other issues need to overcome, and I think we can overcome them.

The current phase of the softwood lumber issue goes back to 1982. We have had our ups and downs over these years. I am not one who thinks we have come to that issue with totally clean hands. Some of the U.S. companies that have complained have had a reason to complain. Be that as

M. Curtis : Ce que nous tentons d'expliquer aujourd'hui, c'est que la politique est importante et que les relations entre États sont importantes mais, en définitive, ce sont les relations d'entreprise à entreprise qui sont cruciales pour l'avenir. C'est notamment ce que M. Poloz et M. Hart pensent. Dans la mesure du possible, nous voulons, à mesure que le temps passe, avoir davantage de certitude quant aux possibilités d'aider les entreprises canadiennes à jouer un rôle sur les marchés internationaux, par l'intermédiaire des États-Unis ou directement, en tenant compte du fait que c'est en grande partie grâce à la croissance économique de l'Inde que nous avons enregistré cette hausse. Ce n'est pas forcément grâce à l'intervention des délégations commerciales; il s'agit de relations de personne à personne et d'entreprise à entreprise. C'est là-dessus que nous voulons tous mettre davantage l'accent.

Le cas que vous avez mentionné est de nature très politique. Nous le savons; mais ce n'est pas cela qui définit entièrement les échanges du Canada et sa performance en matière d'investissement.

Le sénateur Smith : Je sais.

M. Curtis : Nous voulons aider le comité — dans la mesure du possible, car nous avons des points de vue différents — en suggérant que notre pays est moins une nation commerçante qu'une nation de commerçants; les commerçants sont des personnes et des entreprises.

Le sénateur Smith : Avez-vous une réaction, monsieur Hart?

M. Hart : Les commentaires que vous venez de faire sont très intéressants. Le marché américain est un des marchés sur lesquels on a le plus de facilité à s'implanter. La clientèle est nombreuse; nous avons notamment des facilités sur le plan de la langue et sur celui des pratiques commerciales. Les Canadiens ont très bien réussi. Cependant, sur le plan politique, le marché américain est un des plus complexes au monde.

Lorsque vos concurrents américains peuvent avoir recours aux services du mastodonte qui a son siège à Washington, c'est alors que commencent vos difficultés. L'affaire du bois d'œuvre ne date pas d'hier. Elle remonte à 1841, date à laquelle nous avons eu notre premier différend sur le bois d'œuvre résineux avec les États-Unis. Les Américains exploitent la situation depuis ce temps-là.

Pour moi, c'est un signe qu'il est essentiel que nous mobilisions les ressources nécessaires pour nous assurer que nous connaissons bien les rouages du gouvernement américain, que nous sommes au courant des attributions des principaux acteurs à Washington et que nous avons mis en place certaines règles ou procédures dans le but de régler ces problèmes quand nous le pourrons. L'Accord de libre-échange en a réglé beaucoup, mais il y a d'autres questions à régler, et je pense que nous en sommes capables.

La phase actuelle du différend du bois d'œuvre de résineux a débuté en 1982. Nous avons connu des hauts et des bas depuis cette année-là. Je ne suis pas de ceux qui pensent que nous avons les mains entièrement propres. Certaines des entreprises américaines qui se sont plaintes avaient de bonnes raisons de le

it may, that issue is now teetering as to whether or not it will stay resolved. You talked about that yesterday, and I do not want to take time on it.

We had a similar problem in 1985 with BSE. We were able to resolve that in 18 months, and it stayed resolved even though we have had more cases since. Why? Because we were able to use the network and expertise that we have to build a set of rules to overcome this particular problem. Now, it created a real hiccup over the course of those 18 months, and many beef farmers lost some very serious money, but the problem was resolved, and trade between Canada and the United States is back to full, normal conditions. We need to do that across the whole spectrum of Canada- U.S. trade and build in rules that will allow these things to be resolved at the technical level rather than at the political level.

The Chairman: The committee has learned that an interesting solution to the beef producers' problem is that they now have 50 per cent of their exports going to Asia. They have diversified to an enormous degree, the beef producers have told us.

Senator Merchant: You said that Economic Development Canada's support was proportionate to all of our trade, 81 per cent to the U.S.

Mr. Poloz: No, it is far from this. The EDC specializes in emerging markets trade, in particular where companies perceive that the risks are higher. They are looking for insurance products, in particular, to deal with companies farther out in the world.

We have huge volumes of trade into the United States. The United States is a risky market. More companies die or have a corporate death there as a percentage than in any other country in the world each year. There is a new birth of companies there every year too. Often those companies owe a Canadian company money. That insurance is important. Approximately half of our business is in the United States, which compares to 80 per cent or more for Canadian trade. For us, the emerging markets are about 25 per cent of our business, which compares to about 6 per cent or 7 per cent for Canadian companies. We are much more weighted towards those elements of business. Approximately 90 per cent of our customers are the small or medium-sized companies. We are weighted in those directions where we are most needed.

Senator Merchant: Is your cost to customers higher outside of the U.S.? Are your losses proportionally higher?

Mr. Poloz: The underlying insurance premium that we would charge is a commercially driven price, and that would contain elements of risk. If we are insuring a statistically riskier market than the United States, we charge a higher rate for that. Normally a company will have customers in a variety of countries, and we will blend a single price and cover all of their exports across their

faire. Quoi qu'il en soit, pour le moment, on ne sait pas encore si la question est réglée définitivement. Vous en avez discuté hier, et je ne tiens pas à m'éterniser là-dessus.

Un problème semblable s'est posé en 1985 en ce qui concerne l'encéphalopathie spongiforme bovine. Nous avons réglé cette affaire en 18 mois et ce, de façon définitive, bien que d'autres cas se soient déclarés depuis. Pourquoi? Parce que nous avons pu avoir recours au réseau et aux compétences que nous avons développés pour établir une série de règles dans le but de surmonter le problème. Cette affaire a causé tout un émoi pendant ces 18 mois et de nombreux éleveurs bovins ont subi de très grosses pertes financières, mais le problème a été réglé et le commerce entre le Canada et les États-Unis a repris son cours normal. Il est essentiel de procéder ainsi dans tous les secteurs du commerce entre le Canada et les États-Unis et d'établir des règles qui permettront de régler ces problèmes au niveau technique plutôt qu'au niveau politique.

Le président : Nous avons appris qu'une solution intéressante au problème des producteurs bovins est que, maintenant, 50 p. 100 de leurs exportations sont à destination de l'Asie. Les producteurs bovins nous ont annoncé qu'ils s'étaient considérablement diversifiés.

Le sénateur Merchant : Vous avez dit que l'aide d'Exportation et développement Canada était proportionnelle à l'ensemble de nos échanges, dont les échanges avec les États-Unis représentent 81 p. 100.

M. Poloz : Non, loin de là. EDC se spécialise dans le commerce avec les marchés émergents, en particulier lorsque les entreprises ont la perception que les risques sont plus élevés. Elles cherchent des produits d'assurance, notamment pour faire du commerce avec des entreprises situées dans des pays lointains.

Le volume des échanges avec les États-Unis est très élevé. Le marché américain comporte des risques élevés. Le pourcentage annuel d'entreprises qui meurent est plus élevé que dans tout autre pays. Chaque année, un grand nombre d'entreprises y naissent également. Ces entreprises doivent généralement de l'argent à une entreprise canadienne. Cette assurance est importante. Les États-Unis représentent près de la moitié de notre volume d'affaires, ce qui touche 80 p. 100 ou plus du commerce canadien. Pour nous, les marchés émergents représentent environ 25 p. 100 du volume des affaires alors que pour les entreprises canadiennes, cela représente environ 6 ou 7 p. 100. Nous sommes beaucoup plus axés sur ces éléments. Environ 90 p. 100 de notre clientèle est composée de PME. Nous mettons l'accent sur les domaines où on a le plus besoin de nous.

Le sénateur Merchant : Vos coûts sont-ils plus élevés pour la clientèle extérieure aux États-Unis? Vos pertes sont-elles proportionnellement plus élevées?

M. Poloz : Le montant de notre prime d'assurance est un prix commercial et il tient compte des facteurs de risque. Quand nous assurons un marché où les risques sont statistiquement plus élevés que sur le marché américain, nous appliquons un taux plus élevé. Normalement, une entreprise a des clients dans différents pays et nous faisons un prix unique couvrant toutes ses exportations,

entire customer set, so then they just declare their shipments on line and it is automatically covered. The pricing, if you like, is customized by customer, depending on the portfolio of markets they are dealing with. On average, the price in the United States would be probably lower than in a country like Mexico, for example, or China, but it is rare that it is a one-off comparison of that sort. It is a risk-related price.

Senator Merchant: Should you just function, then, as a banking institution, like a money store, or should social and national aims be considered? For instance, would you help a country in the developing world, such as Botswana, even though your level of risk is high?

Mr. Poloz: Well, yes.

Senator Merchant: Should you just serve as a money store?

Mr. Poloz: In order to be compliant with WTO guidelines, it is important that our lending or our insurance rates be commercially driven. Nevertheless, we get very enthusiastic when a high-risk opportunity comes along because, in those opportunities, it can truly make a difference for Canada, for a Canadian company, in a market to which other institutions may not be willing to go.

The answer to your question is a complicated one, but everything we do must pass a Canadian benefits test. Therefore, it must be provable that it benefits Canada and that we are actually generating increased incomes for Canadians or jobs; put it in whichever form you wish.

Last year we did business in 184 different countries; there are not very many countries that are not on the list. The answer to your question is that we will go almost anywhere, unless for some reason our colleagues at Foreign Affairs and International Trade Canada have said that we are not to go there.

Senator Merchant: Mr. Hart, do you have a comment to make about how the EDC functions?

Mr. Hart: No, the EDC has not ever been part of my beat.

Senator Merchant: Oh, darn.

Mr. Hart: I can study up on it and come and beat up on them, if you would like, but it would not be fair right now.

The Chairman: I think that you have all more or less agreed, although I do not want to put words in anyone's mouth, that Canada's international trade is basically flat at this point. What happens if you take out our exports of petroleum from the tar sands? I looked through the figures, and of course the U.S. is our biggest market at 86 per cent, although it goes up and down a little bit. If you take out the tar sands, every

pour toute sa clientèle. Par conséquent, elle déclare simplement ses livraisons en ligne et est automatiquement couverte. La façon dont le prix est établi est personnalisée par le client, selon le portefeuille de marchés avec lesquels l'entreprise fait des affaires. En moyenne, le prix pour le marché américain serait probablement inférieur au prix pour un pays comme le Mexique, par exemple, ou la Chine, mais il est rare que ce soit par rapport à un seul autre pays. C'est un prix qui est lié aux risques.

Le sénateur Merchant : Devriez-vous uniquement remplir les fonctions d'une institution bancaire et d'un bailleur de fonds, ou faudrait-il prendre des objectifs sociaux et nationaux en considération? Par exemple, aideriez-vous un pays en développement, comme le Botswana, même si le niveau de risque auquel vous seriez exposé serait élevé?

M. Poloz : Eh bien oui.

Le sénateur Merchant : Devriez-vous remplir uniquement les fonctions de bailleur de fonds?

M. Poloz : Pour se conformer aux lignes directrices de l'OMC, il est important que nos prêts ou que nos taux d'assurance soient alignés sur les taux commerciaux. Cependant, nous sommes très enthousiastes lorsqu'une occasion à risque très élevé se présente car, dans ces cas-là, cela peut faire vraiment une différence pour le Canada, pour une entreprise canadienne, sur un marché sur lequel d'autres institutions ne seraient peut-être pas disposées à intervenir.

La réponse à votre question est complexe, mais toutes les décisions que nous prenons doivent répondre à un critère qui est celui des avantages de l'opération pour le Canada. Par conséquent, il doit être démontrable qu'elle présente des avantages pour le Canada et que nous générerons effectivement des revenus supplémentaires ou des emplois supplémentaires pour des Canadiens, peu importe la forme sous laquelle on le présente.

L'année dernière, nous avons fait des affaires dans 184 pays différents; très peu de pays ne figurent pas sur la liste. La réponse à votre question est que nous acceptons de faire affaire avec presque tous les pays, sauf si nos collègues du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international nous l'ont déconseillé pour une raison ou pour une autre.

Le sénateur Merchant : Monsieur Hart, avez-vous un commentaire à faire au sujet de la façon dont EDC procède?

M. Hart : Non, je n'ai jamais porté EDC dans mon cœur.

Le sénateur Merchant : Mince alors!

M. Hart : Je pourrais faire une étude à son sujet et venir casser du sucre sur son dos, mais ce ne serait pas juste.

Le président : Je pense que vous avez tous signalé plus ou moins, quoique je ne voudrais pas vous faire dire ce que vous n'avez pas dit, que le commerce international du Canada est fondamentalement stagnant pour le moment. Que se passe-t-il si on exclut nos exportations de pétrole extrait des sables bitumineux? J'ai examiné les chiffres, et les États-Unis sont, bien entendu, notre principal marché, puisqu'ils représentent

single export that I was able to identify was in a slight decline. Am I wrong there?

Mr. Poloz: I hesitate to say, “Yes, sir.” If we refer to 2006, for instance, that year our total exports were basically flat. They rose by 0.5 per cent. The energy sector did not contribute to growth last year, even though we were putting out lots of output from the energy sector. On average, prices were slightly lower in 2006 than they were in 2005, so the value of those exports was basically unchanged. The leading growth sectors were in the base metals, ores and metals. The agri-food sector grew well. Chemicals and plastics had strong growth. Machinery and equipment continue to grow, as do telecom, aerospace components, and I could go on. We do have strong sectors.

The Chairman: You have made your point. When I looked at the year before. If you take the last ten years, it seemed to me that the direction was not so good other than in energy.

Regarding the U.S., Mr. Hart, you have said that we should deal with the border issue. Our trade with the U.S. is at 86 per cent or 87 per cent — I suppose with the rising dollar it may drop a little bit — but the committee determined when we examined the free trade agreement that the exchange rate was an important factor in our exports to the U.S. Have we not got out of the U.S. about as much as we are going to get? Is it realistic to think that the border situation is going to be improved?

I had an experience going to Washington a week ago. Somebody misplaced my passport — I was in Toronto — and like a lot of other people, I was surprised. I had to go to Buffalo, because you can still cross the border with your driver’s licence, and I sort of investigated the thing. They say that in two years — and I am sure there will be pressure to make it —

Senator Downe: It will take you two years to get a new passport.

The Chairman: It may. It is hard to believe that the border will get easier. Wherever you go in the world, you see that for the flights going to the U.S. — whether from Europe or from here — there is a huge lineup. It is not getting easier because of the security concerns.

I guess I am asking two or three questions at once. Where do we go? We have 86 per cent of our trade with a country. First, is there any reasonable prospect that that will increase? Maybe it will even decline a little bit if the exchange rate goes up. The Americans cannot raise their interest rates because of the housing

86 p. 100 de nos exportations, quoique le pourcentage fluctue légèrement. Si l’on ne tient pas compte des sables bitumineux, le volume diminue légèrement pour tous les produits que nous exportons. Est-ce que je fais erreur?

M. Poloz : J’hésite à dire « Oui, monsieur ». En ce qui concerne l’année 2006, par exemple, nos exportations totales étaient fondamentalement stationnaires. Elles n’ont augmenté que de 0,5 p. 100. Le secteur de l’énergie n’a pas contribué à la croissance non plus l’année dernière, bien que nous ayons produit de nombreux extraits de ce secteur. Les prix étaient en moyenne un peu plus bas en 2006 qu’en 2005 et, par conséquent, la valeur de ces exportations n’avait pratiquement pas changé. Les principaux secteurs de croissance étaient ceux des métaux et des minerais et métaux. La croissance a été bonne également dans le secteur agroalimentaire. Elle a été vigoureuse dans celui des produits chimiques et des plastiques. En ce qui concerne le secteur de la machinerie et de l’équipement, ainsi que celui des télécommunications, celui des composantes aérospatiales, et cetera, leur croissance se poursuit. Certains de nos secteurs sont vigoureux.

Le président : Vous avez exposé votre point de vue. J’ai vérifié pour l’année précédente. En ce qui concerne les dix dernières années, j’ai l’impression que, sauf dans le secteur de l’énergie, la tendance n’était pas particulièrement favorable.

Monsieur Hart, vous avez dit au sujet du marché américain que nous devrions régler la question de la frontière. Nos échanges commerciaux avec les États-Unis représentent 86 ou 87 p. 100 du volume total de nos échanges. Je présume que ce pourcentage baissera légèrement en raison de la vigueur de notre devise, mais nous en avons conclu, lorsque nous avons examiné l’Accord de libre-échange, que le taux de change était un facteur important dans nos exportations vers les États-Unis. Notre retrait de ce marché n’a-t-il pas atteint son niveau maximum? Est-il réaliste de penser que la situation frontalière s’améliorera?

J’ai vécu une expérience, il y a une semaine, alors que je me rendais à Washington. Quelqu’un avait égaré mon passeport — j’étais à Toronto — et, comme beaucoup d’autres personnes, j’ai été étonné. J’ai dû aller à Buffalo, car là-bas, on peut encore traverser la frontière avec son permis de conduire, où j’ai fait ma petite enquête. On dit que, d’ici deux ans — et j’en suis sûr —, des pressions seront exercées en ce sens...

Le sénateur Downe : Il vous faudra deux ans pour obtenir un nouveau passeport.

Le président : C’est possible. On a peine à croire que le passage à la frontière sera plus facile. Où que l’on aille dans le monde, on constate que les files de passagers sont interminables pour les vols à destination des États-Unis, que ce soit en partance de l’Europe ou d’ici. La situation ne s’améliore pas, à cause des mesures de sécurité.

Je pense que j’ai deux ou trois questions à poser en même temps. Vers quoi allons-nous? Un pays représente 86 p. 100 du volume de nos échanges. Existe-t-il des perspectives raisonnables d’augmentation de ce volume? Celui-ci pourrait même diminuer un peu si le taux de change augmente. Les États-Unis ne peuvent

collapse. Presumably that is affecting the Canadian dollar and their dollar vis-à-vis all of the other currencies. It is hard to see the border getting easier.

Mr. Hart: Let me try. First, on the statistics, the trade statistics go up and down and have for many years. That is not terribly significant. To look at it one way, which Mr. Poloz already alluded to, as a result of the free trade agreement, there was a tremendous reorientation of the way we organized our business affairs. Interprovincial trade over the last 25 years has been largely stagnant, and Canada-U.S. trade — north-south trade — grew.

That signified a higher degree of specialization in Canada and a larger participation by Canadian firms in North American value chains. How do we know that? One clear indicator is the extent of the import content of our exports, which Stats Canada looked at.

In the 1990s, the import content of our exports rose steadily, which some people thought was worrying. What it really signified is that we were becoming more specialized. We were getting rid of the things we were not very good at and importing them from the U.S. We were incorporating them in something we did and re-exporting that back to the U.S.; these things go back and forth across the border as part of integrated value chains. It is within that context that you have to look at the border — not in terms of trade flows and shares of the U.S. market.

The newspapers worry that China will overtake us as the U.S.'s number one trading partner. Who cares?

Senator Mahovlich: They already have.

Mr. Hart: For one month they did, but only on the export side, not on the overall trade when you combine imports and exports. When you combine total trade, goods and services, Canada is by far the U.S.'s number one trading partner, but who cares? What is important is whether trade is contributing to a prosperous Canadian economy.

Over the last 10 years we have seen a tremendous increase in demand from the U.S. Over the last few years we have seen an increase in demand in Canada, so the share of trade has gone down a little bit. These things go up and down. The dollar is an important contributor to that. Energy prices are a contributor.

It is important to look at the overall pattern of what are we doing and how well are we are doing it. We need to look at how well we are integrated into global markets. For Canada, that means how well we are integrated into the U.S.-based suppliers of

pas hausser leurs taux d'intérêt à cause de l'effondrement du secteur de l'habitation. Cette situation a probablement une incidence négative sur les cours du dollar canadien et du dollar américain par rapport à toutes les autres devises. On a peine à envisager une amélioration de la situation à la frontière.

M. Hart : Je vais essayer de répondre. Premièrement, en ce qui concerne les statistiques, les chiffres relatifs aux échanges commerciaux augmentent et baissent et ce, depuis des années. Ce n'est pas extrêmement significatif. Pour examiner la question sous un autre angle, et M. Poloz y a déjà fait allusion, l'organisation de nos affaires commerciales a été réorientée de façon radicale. Au cours des 25 dernières années, les échanges interprovinciaux ont été stagnants dans une large mesure et les échanges commerciaux entre le Canada et les États-Unis — le commerce Nord-Sud — ont été en croissance.

Cela se traduit par un degré plus élevé de spécialisation au Canada et par une participation accrue d'entreprises canadiennes aux chaînes de valeur nord-américaines. Comment le savons-nous? Un indicateur clair est la part des importations dans les exportations, que Statistique Canada a examinée.

Au cours des années 1990, la part des importations dans nos exportations a augmenté de façon régulière, ce que certaines personnes trouvaient inquiétant. Ce que cela signifiait en fait, c'est que nous devenions davantage spécialisés. Nous nous débarrassons des productions dans lesquelles nous n'étions pas très compétents et importons ces produits des États-Unis. Nous les intégrons à un produit que nous faisons et réexportons celui-ci vers les États-Unis; ces produits passent et repassent la frontière, car ils font partie des chaînes de valeur intégrées. C'est dans ce contexte qu'il faut examiner la frontière et pas sous l'angle du flux des échanges commerciaux et des parts de marché américain.

Les journalistes craignent que la Chine nous supplante et devienne le principal partenaire commercial des États-Unis. Qu'est-ce que cela peut bien faire?

Le sénateur Mahovlich : C'est déjà le cas.

M. Hart : Ce fut le cas pendant un mois, mais seulement au niveau des exportations, et pas pour les échanges globaux, qui incluent les importations et les exportations. Lorsqu'on tient compte des échanges totaux, des échanges de biens et de services, le Canada est de loin le principal partenaire commercial des États-Unis, mais qu'est-ce que ça peut bien faire? Ce qui est important, c'est de savoir si les échanges commerciaux contribuent à la prospérité de l'économie canadienne.

Au cours des dix dernières années, la demande américaine a considérablement augmenté. Depuis quelques années, la demande augmente au Canada et, par conséquent, la part des échanges a diminué légèrement. Cela fluctue. Le cours du dollar est un facteur important. Les prix de l'énergie entrent en ligne de compte également.

Il est important d'avoir une vue d'ensemble de nos activités et de la qualité de celles-ci. Il est indispensable d'examiner si nous sommes bien intégrés aux marchés mondiaux. En ce qui concerne le Canada, il s'agit donc de savoir si nous sommes bien intégrés

global markets, whether Boeing building Dreamliners or Bombardier building its new global business. For instance, the jets that Bombardier builds have somewhere in the neighbourhood of 25 per cent to 30 per cent Canadian value added. The rest is imported content. Is that bad? No, it is very good. It means that we are doing in Canada what we are best at and importing what other people are best at, and therefore participating in global value chains. It is in that context that we need to look at the border.

To what extent is the border an impediment to Canada's participation in wealth-creating, investment-creating activity? In that sense, the border will be an increasingly important impediment.

You have to divide the border then into the people issue, which we all get frustrated by, and the goods and services issue. The people issue is being handled through how we will deal with it, whether through passports or smart cards or what have you. I think the passport issue that we now face will be gone in five years and most Canadians, particularly those who travel a lot, will be carrying a biometric smart card. In fact, many people who travel a lot already have taken advantage of CANPASS or a similar program, which allow you to pass through much more quickly.

Who was it who was frustrated by the border? Get one of these little cards.

The Chairman: It was not so much that I was frustrated, but I saw the other day 1,000 people lined up.

Mr. Hart: They do not have the little card.

The Chairman: I guess they do not, but, realistically, will they?

Mr. Hart: If they stand in that line often enough, they will, because that is the solution to that particular problem.

From a trade perspective, we need to consider the extent to which the border does frustrate trade. That is a different issue than how it frustrates people movement.

Canada Revenue Agency and now the Canada Border Services Agency have done a tremendous amount of useful work in moving things away from the border — in doing preclearance, in improving the information flow and so on. The U.S. has done some of that but is nowhere near as developed as we are in dealing with those kinds of issues, and we need to work with them in order to get that done. They would like to, but it is not high enough on their agenda.

Senator Smith referred to the problems in getting the softwood lumber issue resolved, and the President was not interested in helping us solve it. There were a number of reasons why the

aux fournisseurs de marchés mondiaux implantés aux États-Unis, qu'il s'agisse de la construction de Dreamliners par Boeing ou de l'édification de sa nouvelle entreprise mondiale par Bombardier. Par exemple, les avions à réaction que Bombardier construit contiennent de 25 à 30 p. 100 de valeur ajoutée canadienne. Les autres éléments sont importés. Est-ce néfaste? Non, c'est très bon. Cela veut dire que nous produisons au Canada les éléments dans la production desquels nous sommes compétents et que nous importons ceux dans la production desquels d'autres pays sont les plus compétents; nous participons par conséquent aux chaînes de valeur mondiales. C'est dans ce contexte qu'il faut examiner la frontière.

Dans quelle mesure la frontière constitue-t-elle un obstacle à la participation du Canada aux activités génératrices de richesses et d'investissements? À cet égard, la frontière sera un obstacle de plus en plus important.

Il faut répartir le problème de la frontière entre la question concernant les gens, qui nous frustre tous, et celle concernant les produits et les services. La question concernant les gens dépendra de la façon dont nous la réglerons, que ce soit par le biais de passeports ou de cartes à puce intelligentes ou par d'autres dispositifs. Je pense que le problème actuel des passeports aura disparu dans cinq ans et que la plupart des Canadiens, surtout ceux qui voyagent beaucoup, auront une carte biométrique intelligente. En fait, de nombreuses personnes qui voyagent beaucoup ont déjà tiré parti des permis CANPASS ou d'un programme semblable, qui permet de traverser la frontière beaucoup plus rapidement.

Qui est-ce qui était frustré par la frontière? Procurez-vous une de ces petites cartes.

Le président : Ce n'est pas tellement que j'étais frustré, mais l'autre jour, j'ai vu une file d'attente d'un millier de personnes.

M. Hart : Ces personnes-là n'ont pas la petite carte.

Le président : Je présume que non, mais est-il réaliste de penser qu'elles l'auront?

M. Hart : Si elles se retrouvent assez souvent dans des files aussi longues, elles se la procureront, car c'est la solution à ce problème.

D'un point de vue commercial, il faut voir dans quelle mesure la frontière perturbe le commerce. C'est une question différente de celle des obstacles qu'elle pose au mouvement des personnes.

L'Agence du revenu du Canada et maintenant l'Agence des services frontaliers du Canada ont fait un travail très utile en faisant accomplir certaines formalités à l'écart de la frontière, notamment par le préedouanement, en améliorant le cheminement de l'information, et cetera. Les États-Unis ont pris certaines mesures semblables, mais leur système n'est pas aussi développé que le nôtre pour ce type de questions. Il est essentiel que nous coopérons avec eux dans ce domaine. Ils aimeraient cela, mais ces questions n'ont pas une priorité suffisante à leur agenda.

Le sénateur Smith a signalé les problèmes qu'a posés le règlement de la question du bois d'œuvre de résineux. Le président ne souhaitait pas nous aider à la régler et ce, pour plusieurs

President was not interested in helping Canada. We do not need to go into that, but it is part of a broader pattern that if you want to do well in the U.S. you need to deal with the whole of the U.S., not try to solve isolated problems here and there. If we want to solve problems with the U.S., we need to do it in a coherent, well-thought through, consistent manner. That would be our number one foreign policy agenda, in addition to our number one trade policy agenda.

Senator Downe: I think there is a misunderstanding, though, concerning the power of the United States President. People think they are dealing with a Canadian Prime Minister. If a Canadian Prime Minister wakes up today and says we should have 40 more tanks, the Minister of Defence is agreeing by suppertime and the tanks are ordered by tomorrow morning.

The American President has a lot of moral persuasion, but he is prepared to spend — in a host of issues that we can relate to — very little capital solving somebody else's problem unless it solves a problem for him. That is the first point I want to make.

Where the Canadian government fails to understand the American system in some detail is the lack of resources they put into the United States. We heard today, and we have all known for some time, the importance of the United States for trade, for the prosperity in this country. However, when you look, for example, at the number of diplomatic missions Mexico has compared to Canada, the expenditures are completely out of whack. They are three to four times our investment and they have them scattered throughout the U.S., which is the key, in my opinion.

The local American politician, senator or whoever has to be influenced by how these issues in Canada affect them. We do a lot of trade with the Americans, but they do a lot of trade with us. Many of their jobs are dependent on our economy. The significance of that should be emphasized to the local and regional American politicians; that is, the impact policies are having on their economy and their area should be pointed out. I am dumbfounded that that has not been a priority. There are some trade partnerships between U.S. states and Canada that are very labour intensive. That is more of a comment.

Mr. Hart: To add an illustration, I was in Missouri a year ago as a guest of the Consul General of Canada in Chicago to give a speech at the university. He said, "While we are here, why do we not also call on the staff of senator so and so?" I said, "Fine. Happy to oblige." We called on the senator's staff. That is an example of the kind of work that is done by consulates general, which is not well appreciated. They were building a relationship that can be used later to deal with little problems that may come along in the senator's staff by ensuring that the senator's staff in Missouri was aware of Canadian problems. That is what those 47 consulates general from Mexico do. We have about a dozen

raisons. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails, mais cela fait partie d'une tendance plus générale selon laquelle, si l'on veut réussir aux États-Unis, il est indispensable de traiter de tout en bloc, sans vouloir résoudre des problèmes çà et là. Si nous voulons régler nos problèmes avec les États-Unis, il est essentiel que nous le fassions de façon cohérente, mûrement réfléchi et systématique. Ce serait notre priorité en matière de politique étrangère, et aussi en matière de politique commerciale.

Le sénateur Downe : Je pense toutefois qu'il y a un malentendu en ce qui concerne les pouvoirs du président des États-Unis. Et j'en pense que c'est la même chose que s'il avait affaire à un premier ministre canadien. Si un premier ministre canadien décidait en se levant un beau matin que nous avons besoin de 40 tanks supplémentaires, le ministre de la Défense aurait approuvé sa décision pour le souper et les tanks seraient commandés dès le lendemain matin.

Le président des États-Unis a un grand pouvoir persuasif, mais — dans un tas de domaines qui nous concernent — il n'est disposé à ne faire que des dépenses restreintes pour résoudre les problèmes des autres que dans la mesure où cela règle un problème pour lui également. C'est la première remarque que je voulais faire.

Ce que le gouvernement du Canada ne comprend pas de façon très précise en ce qui concerne le système américain, c'est le peu de ressources qu'il investit dans les États-Unis. On nous a signalé aujourd'hui, et nous le savions depuis un certain temps, l'importance qu'ont les États-Unis pour le commerce et la prospérité de notre pays. Cependant, si l'on compare le nombre de missions diplomatiques du Mexique à celui du Canada, l'écart est énorme. Celles du Mexique représentent trois ou quatre fois notre investissement et elles sont réparties à travers les États-Unis, ce qui est essentiel, à mon avis.

Le politicien américain, sénateur ou autre politicien local doit être influencé par l'impact qu'ont ces questions sur le Canada. Nous faisons beaucoup d'échanges commerciaux avec les États-Unis, mais ils en font beaucoup avec nous également. La plupart des emplois américains sont dépendants de notre économie. Il faudrait insister sur l'importance de ce facteur auprès des politiciens locaux et régionaux américains, en indiquant l'impact qu'ont les politiques sur leur économie et sur les secteurs qui les concernent. Je n'en reviens pas que ce n'ait pas été une priorité. Certains partenariats commerciaux entre les États-Unis et le Canada sont à très forts intrants de main-d'œuvre. C'est plutôt un commentaire qu'une question.

M. Hart : Pour citer un exemple, j'étais au Missouri il y a un an à titre d'invité du consul général du Canada à Chicago, pour prononcer un discours à l'université. Le consul m'a dit ceci : « Puisque nous sommes ici, pourquoi ne rendons-nous pas également visite au personnel du sénateur? » Je lui ai répondu que c'était parfait et que j'acceptais volontiers. Nous avons rendu visite au personnel du sénateur. C'est un exemple du type de travail que font les consulats généraux, travail qui n'est pas apprécié à sa juste valeur. Ils établissent des relations qui pourront servir plus tard à régler de petits problèmes qui pourraient être portés à l'attention du personnel du sénateur du

with a few satellite offices for a total of 15 or 16. That is not trade commissioner work; that is relationship building work. That is a different kind of work, which is very important in Washington. Because of the highly decentralized way in which decisions are made, the President is basically the most influential player but not the most powerful one.

Senator Di Nino: Thank you for the opportunity of a second round, Mr. Chairman, although I thought you would go one question on that side and one question on this side.

The issue of regulatory harmonization was referred to by Mr. Hart as regulatory convergence. It has been described at other times as another form of protectionism, in effect. To some degree, we have used it ourselves in our own country with interprovincial trade. The best example I can give is the beer industry.

Would our witnesses be kind enough to give us some idea of how big this problem is? I do not mean only to the U.S., because it is an issue in our relationship with the European Union as well. As well, do you have some suggestion as to how to deal with it?

Mr. Hart: It is a huge issue. You used the example of Europe. Europe negotiated their common market in the 1950s. By about the mid-1970s, that movement had run out of steam because they had done everything possible in the conventional trade policy sense. They had removed barriers and made it easier for things to move back and forth, but they had not tackled the regulatory differences between the member states.

The big thing they did in the 1980s was known as the Single European Act and its purpose was to deal with the issue of regulatory divergence within Europe. They put a tremendous amount of resources in it. First they tried to harmonize regulations and they found out that that really was a tremendously difficult and unnecessary task. Instead, they wanted regulatory convergence — that is, to use other kinds of techniques from mutual recognition to reducing regulations, and so on, but in order to reduce the impact of regulatory differences rather than to try to remove them all together. They have made a lot of progress over the years, and the result of that is a much better integrated market.

It was a much more difficult task in Europe than it is in Canada and the United States because between Canada and the United States we have had a market-driven regulatory convergence. Differences between Canada and the U.S. are quite small. Our regulatory regimes serve similar purposes and work similarly, but there are enough differences to keep people

Missouri, par exemple, en veillant à ce qu'il soit au courant des problèmes canadiens. C'est le travail que font les 47 consulats généraux mexicains. Nous en avons environ une douzaine et quelques bureaux satellites, pour un total de 15 ou 16. Ce n'est pas du travail de délégué commercial; il s'agit d'établir des relations. C'est un type de travail différent, qui est très important à Washington. Compte tenu de la forte décentralisation de la prise de décisions, le président est l'acteur le plus influent, mais pas le plus puissant.

Le sénateur Di Nino : Merci de me donner l'occasion d'un deuxième tour, monsieur le président, bien que je pensais que vous accorderiez une question aux sénateurs assis de ce côté-là et une question à ceux assis de ce côté-ci.

La question de l'harmonisation de la réglementation a été abordée par M. Hart qui a parlé de convergence réglementaire. Cela a été décrit à d'autres occasions comme une forme supplémentaire de protectionnisme. Nous y avons eu recours dans une certaine mesure dans notre pays pour le commerce interprovincial. Le meilleur exemple que je puisse citer est celui de l'industrie brassicole.

Nos témoins auraient-ils l'amabilité de nous donner une idée de l'ampleur de ce problème? Je ne parle pas uniquement de ce problème dans nos relations avec les États-Unis, car c'en est un également dans le cadre de nos relations avec les pays de l'Union européenne. Par ailleurs, avez-vous des suggestions à faire pour le régler?

M. Hart : C'est un problème d'une portée très considérable. Vous avez cité l'exemple de l'Europe. L'Europe a négocié son marché commun dans les années 1950. Vers le milieu des années 1970, le mouvement s'était essouffé, car les Européens avaient fait tout ce qui était possible au sens de la politique commerciale traditionnelle. Ils avaient supprimé les obstacles et facilité les mouvements dans les deux sens aux frontières mais ne s'étaient pas attaqués aux différences existant entre les États membres en matière de règlements.

La grosse initiative prise par l'Europe dans les années 1980 est connue sous le nom de Acte unique européen, dont le but était de régler le problème des différences entre les différents pays d'Europe en matière de règlements. Les Européens y ont investi des ressources considérables. Ils ont d'abord tenté d'harmoniser les règlements et ont constaté que c'était une tâche extrêmement complexe et inutile. Ils voulaient plutôt la convergence réglementaire, qui consiste à utiliser d'autres types de techniques, depuis la reconnaissance réciproque jusqu'à la réduction du fardeau réglementaire, et cetera, mais pour réduire l'impact de ces différences plutôt que de tenter de les faire disparaître complètement. Les Européens ont réalisé des progrès considérables avec les années, et le résultat est un marché beaucoup mieux intégré.

C'était une tâche beaucoup plus complexe en Europe qu'elle ne l'est au Canada et aux États-Unis, car il y a déjà entre le Canada et les États-Unis une certaine convergence réglementaire motivée par le marché. Les différences entre le Canada et les États-Unis sont très restreintes. Nos régimes réglementaires ont des buts semblables et fonctionnent de façon semblable, mais présentent

employed. You have the idea there. I would not call it protectionism but it is a kind of rice-bowl issue. There are enough people whose livelihood depends on these small regulatory differences that it is very hard to overcome them without strong political leadership.

For example, if you fly between Ottawa and Newark on Continental, you fly in one of the Embraer jets. That jet has been used between Canada and the United States for a number of years. Until a few years ago, it was used only by American airlines. It was fully certified by the FAA to be used within North America. But when Air Canada bought a number of these jets, they had to be recertified for use in Canada by a Canadian carrier to see whether it was airworthy. I am sure this is very important to the airworthiness inspectors of the Department of Transport, but it was the same airplane that had been flying into Canada and carrying Canadians for a number of years already.

You can multiply this over the many regulatory regimes that we have between Canada and the United States. The one that I like to use is very emotional. Whenever I use it in one of my classes, the students get very upset with me. It is the business of drug approvals. I am of the view that Canadians and Americans are probably biologically very similar and that we probably react to drugs in similar ways. When Canadians are down in Florida for the winter they go to American doctors and American hospitals and swallow American pills without thinking about it. Yet we have two separate drug approval regimes. In the U.S. they have 10,000 people in the FDA doing it; we have 985 people doing it here. Who do you think is doing the better job?

The Chairman: Probably here.

Mr. Hart: You would be wrong. Our process takes twice as long and is not as effective as that of the U.S. In 99.9 per cent of the cases, we reached exactly the same conclusion as the United States does, but six to 12 months later, which means that Canadians have been denied that therapy. Do we make mistakes? Yes. Do they make mistakes? Yes, but rarely. In fact the American regime, because of the high level of liability tort legislation, and so on, often catches a mistake much more quickly than we do in Canada. What would we lose by moving towards a more convergent regulatory regime between Canada and the United States?

The Chairman: They live three years less than we do.

Mr. Hart: That is because they have guns.

The Chairman: No it is not. Their life expectancy is three years less than that of Canadians.

un nombre suffisant de différences pour que les gens conservent leur emploi. L'idée est là. Je n'appellerais pas cela du protectionnisme, mais c'est en quelque sorte une question de pitance. Le nombre de personnes dont les moyens de subsistance dépendent de ces légères différences réglementaires est assez élevé pour qu'il soit très difficile de les réduire en l'absence d'un leadership politique vigoureux.

Par exemple, si vous prenez un vol d'Ottawa à Newark sur Continental, vous volez sur un des avions à réaction de Embraer. Cet avion est utilisé entre le Canada et les États-Unis depuis plusieurs années. Il y a quelques années, il n'était utilisé que par les compagnies aériennes américaines. Cet appareil était entièrement agréé par la FAA pour l'utilisation en Amérique du Nord. Cependant, lorsque Air Canada a acheté plusieurs de ces aéronefs, il a fallu les faire agréer à nouveau pour l'utilisation au Canada, par un transporteur canadien, afin de vérifier s'ils étaient en état de navigabilité. Je suis certain que c'est très important pour les inspecteurs de la navigabilité du ministère des Transports, mais il s'agissait du même type d'appareils que ceux qui assuraient déjà des vols vers le Canada et qui transportaient des Canadiens depuis des années.

On peut multiplier ce problème en fonction des nombreux régimes réglementaires mis en place entre le Canada et les États-Unis. L'exemple que je choisis suscite des réactions très émotives. Lorsque je le cite pendant un de mes cours, cela perturbe beaucoup mes étudiants. Il s'agit de la question de l'approbation des médicaments. Les Canadiens et les Américains sont probablement très semblables sur le plan biologique et ils réagissent probablement de la même façon aux médicaments. Lorsque les Canadiens passent l'hiver en Floride, ils vont voir des médecins américains, vont dans des hôpitaux américains et avalent des pilules américaines sans y penser. Et pourtant, les deux pays ont des régimes d'approbation des médicaments différents. Aux États-Unis, 10 000 employés de la FDA sont affectés à cette tâche alors qu'au Canada, nous n'en avons que 985. Qui fait le meilleur travail, à votre avis?

Le président : Nous, probablement.

M. Hart : Vous feriez erreur. Notre processus prend deux fois plus de temps et il n'est pas aussi efficace que le processus américain. Dans 99,9 p. 100 des cas, nous avons tiré exactement la même conclusion que les États-Unis, mais entre six et 12 mois plus tard; autrement dit, les Canadiens n'ont pas été autorisés à utiliser la thérapie en question. Est-ce que nous commettons des erreurs? Oui. En commettent-ils? Oui, mais rarement. En fait, en raison notamment du niveau élevé de législation en matière de responsabilité civile délictuelle, le régime américain détecte souvent une erreur beaucoup plus rapidement que le nôtre. Qu'aurions-nous à perdre en adoptant un régime réglementaire plus convergent entre le Canada et les États-Unis?

Le président : Les Américains vivent trois ans de moins que nous.

M. Hart : C'est parce qu'ils ont des armes.

Le président : Non. Leur espérance de vie est de trois ans de moins que celle des Canadiens.

Senator Di Nino: This has been fascinating and truly informative.

Senator Mahovlich: Do our tax regulations for corporations favour the United States over Canada?

Mr. Curtis: Tax rates are lower in the U.S.

Senator Mahovlich: The tax rates are lower in the U.S.?

Mr. Curtis: Not much, but a little.

Senator Mahovlich: As far as trade goes, what about corporations going back and forth?

Mr. Hart: The Department of Finance is acutely aware of the tax regime in the United States. When they look at corporate tax matters, they want to ensure that we are not at a disadvantage in the North American context. Rates and structure, and so on, are competitive between Canada and the United States. The U.S. income tax legislation makes Canada's Income Tax Act look like a fairly simple piece of legislation.

Senator Mahovlich: On free trade, the Softwood Lumber Agreement and NAFTA, it cost Canada over \$1 billion for this settlement. You were saying that Canadian farmers took a beating on BSE. Has there ever been a settlement where Canada has won or has it always cost us gazillions of dollars to make a settlement? Can you recall?

Mr. Hart: It depends on what you mean by "settlement." In the case of softwood lumber, the Americans had collected a punitive countervailing duty and, in order to get the refund, we agreed to leave a certain amount on the table. I am not sure that that was a tax paid by Canadians; that is another issue.

On BSE, what the United States did in closing the border was exactly what Canada did nine months later when the first BSE case arose in the United States. We did exactly the same thing, mandated by an international agreement that when you had a case of BSE, the first thing you did was make sure the border was closed. It then took a year and a half to find the regime that was satisfactory to both sides to reopen the border. We both closed the border. American farmers were also hit by it. This was a question of a health risk being addressed in a way that perhaps was more punitive than it needed to be, but those were the rules that were in place.

Senator Mahovlich: When it went to the courts, we won four or five times. The Americans decided to go back and fight it all the way, until finally we gave in. If we had waited, would we have been better off?

Mr. Hart: On softwood lumber?

Senator Mahovlich: Yes.

Le sénateur Di Nino : C'était fascinant et très instructif.

Le sénateur Mahovlich : Nos règlements fiscaux applicables aux entreprises favorisent-ils les États-Unis par rapport au Canada?

M. Curtis : Les taux d'imposition sont plus bas aux États-Unis.

Le sénateur Mahovlich : Ah oui?

M. Curtis : Pas beaucoup, mais légèrement.

Le sénateur Mahovlich : En ce qui concerne les échanges commerciaux, y a-t-il des entreprises qui passent d'un pays à l'autre?

M. Hart : Le ministère des Finances est très conscient du régime fiscal américain. Lorsqu'il examine les questions d'impôt des sociétés, il veut s'assurer que nous ne sommes pas désavantagés dans le contexte nord-américain. Les barèmes et les structures canadiens et américains sont concurrentiels. À côté de la législation de l'impôt américaine, la Loi de l'impôt sur le revenu canadienne paraît très simple.

Le sénateur Mahovlich : En ce qui concerne le libre-échange, l'Accord sur le bois d'œuvre résineux et l'ALENA, le règlement de cette question a coûté plus de 1 milliard de dollars au Canada. Vous avez signalé que les agriculteurs canadiens s'étaient fait piler dessus dans l'affaire de l'encéphalopathie spongiforme bovine. Y a-t-il des occasions où le Canada a été gagnant à la suite du règlement d'un problème ou cela lui a-t-il toujours coûté une fortune? Vous souvenez-vous d'une occasion?

M. Hart : Tout dépend de ce que vous entendez par « règlement ». Dans le cas du bois d'œuvre résineux, les Américains percevaient des droits compensatoires exemplaires et, pour obtenir leur remboursement, nous avons accepté de renoncer à un certain montant. Je ne suis pas sûr qu'il s'agissait d'une taxe payée par les Canadiens; c'est une autre question.

En ce qui concerne l'ESB, ce que les États-Unis ont fait en fermant la frontière a été exactement ce que le Canada a fait neuf mois plus tard, quand le premier cas d'ESB s'est déclaré aux États-Unis. Nous avons procédé exactement de la même façon, en vertu d'un accord international indiquant que lorsqu'un cas d'ESB est détecté, la première chose à faire est de s'assurer que la frontière est fermée. Il a fallu ensuite un an et demi pour que les deux parties s'entendent sur un régime satisfaisant et rouvrent la frontière. Les deux pays avaient fermé la frontière. Les agriculteurs américains ont également été touchés. Il s'agissait d'un risque pour la santé auquel on avait réagi d'une façon peut-être un peu trop répressive, mais on a respecté les règles qui étaient en place.

Le sénateur Mahovlich : Devant les tribunaux, nous avons gagné notre cause quatre ou cinq fois. Les Américains avaient décidé de contester le jugement, jusqu'à ce que nous finissions par céder. N'aurions-nous pas obtenu un règlement plus favorable si nous avions attendu?

M. Hart : En ce qui concerne le bois d'œuvre résineux?

Le sénateur Mahovlich : Oui.

Mr. Hart: If we had cleaned up our act in the 1980s, we would have been much better off.

The Chairman: Thank you very much. It is said by U.S. trade negotiators that we have only a half dozen trade disputes, which is a relatively small number. They nearly always involve naturally produced products, either agricultural or forestry, and they are unsolvable. They are the most unsolvable trade disputes that the Americans have. Remember the Byrd Amendment. They had a hard time getting rid of the Byrd amendment. The administration, I think, wanted to get rid of it, but it took them a long time.

This has been a very interesting meeting, and it was the first meeting on this issue. It is a complex but vitally important issue for the standard of living of Canadians.

Mr. Curtis, you said that there are the micro and the macro. We are doing okay, but down there, there are problems. This committee has a bit of a background on the subject, and I think we are in a position to look at these problems.

I thank you all on behalf of the committee.

Honourable senators, I hope that we can continue on this subject if it interests members.

Senator Di Nino: This is fascinating.

The Chairman: I want to tell everyone at this point that I will be resigning as the chairman of the committee.

Some Hon. Senators: No, no.

The Chairman: Yes, yes. We can do this without getting too formal. We all know each other. I nominate Senator Di Nino as the chairman. I want to say this while everyone is here. It would be useful if the deputy chairman — Senator Di Nino and I have talked about this — could deal with the research staff, because we have a procedure we have been using. That would be very useful. There are arcane rules around here that research staff deal through the chair, but I would like to make that the chair and the deputy chairman.

Senator Di Nino: I would go a little further. As far as I am concerned, it should be every member of the committee.

The Chairman: We have our little meetings.

Senator Di Nino: Not only the research staff, but the clerk.

The Chairman: They are not exclusive meetings, as everyone knows. We are into this subject, and it is important. Senator Di Nino and I have certainly been looking into it.

I nominate Senator Di Nino as the chairman, and I am now resigning.

Senator Corbin: You have to get out the chair to resign.

The Chairman: I am resigning, and I am nominating Senator Di Nino.

M. Hart : C'eût été beaucoup plus avantageux pour nous si nous avions assaini notre situation dans les années 1980.

Le président : Merci beaucoup. D'après des négociateurs commerciaux américains, nous n'avons qu'une demi-douzaine de différends commerciaux, ce qui est relativement peu. Ils concernent presque toujours des produits naturels, des produits agricoles ou forestiers, et ils sont insolubles. Ce sont les différends commerciaux les plus insolubles pour les Américains. Souvenez-vous de l'amendement Byrd. Ils ont eu de la difficulté à s'en défaire. Je pense que l'administration voulait s'en débarrasser, mais ça lui a pris beaucoup de temps.

Ce fut une séance très intéressante et c'était la première sur ce sujet. Il s'agit d'un sujet complexe, mais d'une importance vitale pour le niveau de vie des Canadiens.

Monsieur Curtis, vous avez fait une distinction entre le niveau microéconomique et le niveau macroéconomique. Nous nous en tirons bien, mais certains problèmes se posent. Les membres du comité ont quelques antécédents dans ce domaine, et je pense que nous sommes en mesure d'examiner ces problèmes.

Je vous remercie au nom du comité.

Honorables sénateurs, j'espère que nous pourrions poursuivre l'examen de cette question, si ça vous intéresse.

Le sénateur Di Nino : C'est extrêmement intéressant.

Le président : Je vous annonce ma démission de mon poste de président du comité.

Des voix : Non, non.

Le président : Si, si. Nous pouvons le faire sans trop de formalités. Nous nous connaissons. Je propose le sénateur Di Nino comme président. Je profite que tous les membres sont là pour l'annoncer. Il serait bon que le vice-président — j'en ai discuté avec le sénateur Di Nino — soit aussi responsable du personnel de recherche, car nous avons eu recours à une procédure. Ce serait très utile. Il existe des règles obscures dont s'occupe le personnel de recherche par l'intermédiaire du président, mais j'aimerais que ce soit par l'intermédiaire du président et du vice-président.

Le sénateur Di Nino : J'aimerais aller plus loin. Pour moi, ce devrait être tous les membres du comité.

Le président : Nous avons nos petites séances.

Le sénateur Di Nino : Non seulement le personnel de recherche, mais le greffier.

Le président : Il ne s'agit pas de séances exclusives, comme vous le savez tous. Nous examinons ce sujet et c'est important. Le sénateur Di Nino et moi-même l'avons examiné.

Je propose le sénateur Di Nino comme président et je démissionne sur-le-champ.

Le sénateur Corbin : Vous devez quitter le fauteuil pour démissionner.

Le président : Je démissionne et je propose le sénateur Di Nino.

Senator Corbin: You cannot do that.

Senator Stollery: I cannot?

Senator Corbin: Clerk, why is the chair empty?

Senator Stollery: Our rules expert will conduct the negotiation.

François Michaud, Clerk of the Committee: For the record, I do not fire the chairman and I am not plotting a coup.

The chair being vacant, it is my duty as the clerk of your committee to preside over the election of a new chair. I am now receiving nominations.

Senator Stollery: I nominate Senator Di Nino.

Senator Andreychuk: I second it.

Senator Corbin: Who currently is the deputy chair?

Mr. Michaud: There is no deputy chair.

Senator Corbin: Who was?

Mr. Michaud: Senator Stollery used to be the deputy chair back then.

Senator Corbin: Fine.

Mr. Michaud: It is moved by Senator Stollery that Senator Di Nino be chair of this committee. Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Di Nino: Do I have to go sit there?

Some Hon. Senators: Yes, you do.

Senator Consiglio Di Nino (Chairman) in the chair.

The Chairman: I understand it is in order for me to receive nominations for the deputy chair.

Senator Andreychuk: I nominate Senator Stollery for deputy chair.

The Chairman: It is moved by Senator Andreychuk that Senator Stollery be the deputy chair. All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: As my second official duty, I will adjourn the meeting.

The committee adjourned.

Le sénateur Corbin : Vous ne pouvez pas faire ça.

Le sénateur Stollery : Ah non?

Le sénateur Corbin : Monsieur le greffier, pourquoi le fauteuil est-il vide?

Le sénateur Stollery : Notre expert en matière de règlement dirigera la négociation.

François Michaud, greffier du comité : Je signale que je ne licencie pas le président et que je ne complot pas un coup d'État.

Étant donné que le fauteuil est vacant, il est de mon devoir, en ma qualité de greffier de votre comité, de superviser l'élection d'un nouveau président. Je suis prêt à recevoir les mises en candidature.

Le sénateur Stollery : Je propose le sénateur Di Nino.

Le sénateur Andreychuk : J'appuie votre proposition.

Le sénateur Corbin : Qui est actuellement vice-président?

M. Michaud : Il n'y a pas de vice-président.

Le sénateur Corbin : Qui était vice-président?

M. Michaud : Le sénateur Stollery était vice-président.

Le sénateur Corbin : Bien.

M. Michaud : Le sénateur Stollery propose que le sénateur Di Nino soit président du comité. Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

Le sénateur Di Nino : Dois-je aller m'asseoir là-bas?

Des voix : Oui.

Le sénateur Consiglio Di Nino (président) occupe le fauteuil.

Le président : Je pense que je peux maintenant recevoir les mises en candidature pour le vice-président.

Le sénateur Andreychuk : Je propose le sénateur Stollery comme vice-président.

Le président : Le sénateur Andreychuk propose que le sénateur Stollery soit vice-président. Êtes-vous d'accord?

Des voix : Oui.

Le président : Ma deuxième tâche officielle est maintenant de lever la séance.

La séance est levée.

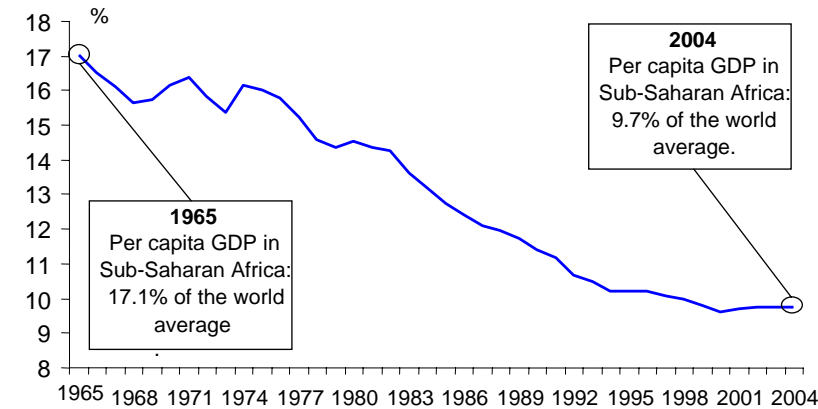
Sénat



Senate

OVERCOMING 40 YEARS OF FAILURE: A NEW ROAD MAP FOR SUB-SAHARAN AFRICA

Sub-Saharan Africa's Share of Global
Economic Activity (per capita): 1965-2004



Source: World Bank

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade

The Honourable Hugh Segal
Chair

The Honourable Peter A. Stollery
Deputy Chair

February 2007

For more information, please contact us
by e-mail: foraffetrang@sen.parl.gc.ca
by phone: (613) 990-0088
toll free: 1 800 267-7362
by mail: Standing Senate Committee on
Foreign Affairs and International Trade, The Senate, Ottawa, Ontario, Canada, K1A 0A4

This report can be downloaded at
www.senate-senat.ca/foraffetrang.asp

Ce rapport est également disponible en français

MEMBERS	III
ORDERS OF REFERENCE	V
EXECUTIVE SUMMARY	VII
RECOMMENDATIONS	XIII
FOREWORD	XIX
CHAPTER 1: FAILURE IN SUB-SAHARAN AFRICA	1
1. The History of Failure.....	1
2. Development Aid Must Radically Change	7
3. The Creation of Economies in Africa	9
4. An “African Renaissance”?	11
CHAPTER 2: WHAT AFRICA NEEDS TO DO	15
1. Develop a Private Sector.....	16
2. Improve the Overall State of Governance	18
3. Aggressively Tackle Corruption	22
4. Improve Infrastructure and Access to Energy	23
5. Make Agriculture a Priority	24
6. Raise Agricultural Performance.....	27
7. Improve its Ability to Trade	30
8. Enhance Regional Integration.....	32
9. Take the Fight Against HIV/AIDS and Malaria Seriously.....	34
10. Invest in all Levels of Education	37
11. Make Strides Towards Gender Equality	38
12. Practice Good Governance to Prevent Conflict	40
13. Strengthen its Peace and Security Architecture	43
CHAPTER 3: WHAT THE INTERNATIONAL COMMUNITY NEEDS TO DO	47
1. Finish Doha.....	48
2. Make the Structural Adjustment Policies of the IMF and World Bank More Flexible and Less Onerous on Africa	53
3. Change Development Assistance Radically	57
4. Redirect the Development Assistance that is Given to Fewer Countries and Towards Economic Development	61
5. Focus Aid on Micro-finance Initiatives	66
6. Improve the Delivery of Aid.....	69
7. Help African Countries Build Better Institutions and Battle Corruption	71
8. Help Africa With Medical Crises	73
9. Take African Conflicts Seriously and Aggressively Help to Resolve Them.....	76
10. Deal Aggressively With the Conflict in the Democratic Republic of the Congo.....	81
11. Harmonize Policies, Regulations, and Definitions Regarding Conflict Resources	84

TABLE OF CONTENTS

CHAPTER 4: WHAT CANADA NEEDS TO DO	86
1. Develop a Clear, Comprehensive and Coherent Policy on Africa.....	87
2. Decide the Future of the Canadian International Development Agency	91
3. Shift All Canadian Development Work in Africa Into An Africa Office.....	97
4. Dramatically Change its Approach to Development Assistance	99
5. Seek Out Canadian Commercial Opportunities in Africa.....	107
6. Resolve Visa Issues for African Business and Political Leaders.....	110
7. Adjust Canadian Trade Policy on Africa.....	113
8. Deal Effectively With HIV/AIDS and Malaria	115
9. Support Peace and Security Efforts in Africa.....	117
APPENDIX I: SUB-SAHARAN AFRICA: BASIC SOCIAL INDICATORS	123
APPENDIX II: SUB-SAHARAN AFRICA: THE BUSINESS AND INVESTMENT ENVIRONMENT	125
APPENDIX III: SUB-SAHARAN AFRICA: HEALTH CRISES	129
APPENDIX IV: OFFICIAL DEVELOPMENT ASSISTANCE TO SUB-SAHARAN AFRICA	133
APPENDIX VI: WTO MINISTERIAL CONFERENCE	137
APPENDIX VII: LIST OF WITNESSES (ORGANISATIONS)	141
APPENDIX VII: LIST OF WITNESSES (INDIVIDUALS)	147
APPENDIX VIII: LIST OF WITNESSES (FACT FINDING MISSIONS - 2005)	149
APPENDIX IX: LIST OF WITNESSES (FACT FINDING MISSION - 2006)	158

The Honourable Hugh Segal, *Chair*
The Honourable Peter A. Stollery, *Deputy Chair*

And

The Honourable Senators:

A. Raynell Andreychuk
Eymard G. Corbin
Dennis Dawson
Pierre De Bané, P.C.
Consiglio Di Nino
Percy E. Downe
J. Trevor Eyton
Frank W. Mahovlich
Pana Merchant
David Smith, P.C.

Ex-officio members of the committee:

The Honourable Céline Hervieux-Payette, P.C., (or Claudette Tardif) and Marjory LeBreton, P.C. (or Gérald Comeau)

In addition, the Honourable Senators Jack Austin, P.C., Tommy Banks, Pat Carney, P.C., James Cowan, Roméo A. Dallaire, Lillian Eva Dyck, Art Eggleton, Jerahmiel S. Grafstein, Leonard J. Gustafson, Mobina S.B. Jaffer, Rose-Marie Losier-Cool, Elaine McCoy, Lorna Milne, Nancy Ruth, Robert W. Peterson, Vivienne Poy, Marcel Prud'homme, P.C., Fernand Robichaud, P.C., Gerry St. Germain, P.C., and Terrance Stratton have participated in this study since it began in December 2004.

Staff from the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament:

Peter Berg, Analyst
Allison Goody, Analyst
Michael Holden, Analyst
Blayne Haggart, Analyst

François Michaud
Clerk of the Committee

Extract from the Journals of the Senate of Tuesday, May 9, 2006:

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the Honourable Senator Di Nino:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs be authorized to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters;

That the papers and evidence received and taken during the First Session of the Thirty-eighth Parliament be referred to the committee;

That the Committee shall present its final report no later than October 31, 2006, and that the Committee shall retain all powers necessary to publicize the findings of the Committee as set forth in its final report until November 30, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday, September 28, 2006:

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the Honourable Senator Di Nino:

That, notwithstanding the Order of the Senate adopted on Tuesday, May 9, 2006, the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, which was authorized to examine and report on issues dealing with the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters, be empowered to extend the date of presenting its final report from October 31, 2006 to December 22, 2006; and

ORDERS OF REFERENCE

That the Committee retain until January 31, 2007 all powers necessary to publicize its findings.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate* on Thursday, December 14, 2006:

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the Honourable Senator Keon:

That, notwithstanding the order of the Senate adopted on Thursday, September 28, 2006, the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade, which was authorized to examine and report on issues dealing with the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters, be empowered to extend the date of presenting its final report from December 22, 2006 to February 15, 2007; and

That the Committee retain until March 31, 2007 all powers necessary to publicize its findings.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted

Paul C. Belisle

Clerk of the Senate

Africa is the only continent in the world that has not benefited from the last forty years of significant global growth. It is unacceptable that the average citizen in sub-Saharan Africa has not experienced a real increase in his or her well-being since independence.

As a result of this situation, and after hearing from over 400 witnesses in Canada, Africa — Nigeria, Ethiopia, the Democratic Republic of the Congo, Mali, Senegal, South Africa, and Kenya — Washington, D.C. and New York, City — Europe — the Netherlands, Denmark, and the United Kingdom — the Committee has concluded that all players in sub-Saharan Africa have failed that region. This report, therefore, outlines an action plan for both African governments and the international community including Canada that the Committee believes could serve as an effective new roadmap for the development of the African continent.

The crippling subsidies and market protectionism of the international trade regime is a key example of the international community's failure. Slow, unaccountable, and poorly-designed development assistance and ineffective foreign aid institutions in Africa, including the Canadian International Development Agency, have also failed to achieve sustained improvements in the quality of life of African citizens.

However, by far the biggest obstacle to achieving growth and stability in sub-Saharan Africa has been poor government and poor leadership within Africa itself. The governance record of Africa's leaders has, in many cases, been unacceptable and pernicious. Ordinary African citizens have paid the highest price for these failures, but have continued to demonstrate remarkable tenacity in continuing to work for a better life in the face of such adversity.

GOOD GOVERNANCE IS THE KEY

Despite many popular beliefs to the contrary, the Committee has concluded that international development assistance is not the long-term answer for Africa. Vibrant economies and good governance are the answer for Africa. These are conditions that can only be generated and sustained from within African countries, not from without.

African governments must undertake concerted measures to build economies that work, which generate jobs and investment, and provide a future for their people. Governments must

EXECUTIVE SUMMARY

lower the cost of doing business and create environments that are attractive for private-sector growth and investment. Governments must streamline and reduce regulation of the private sector, improve access to credit and financing (particularly for the rural poor), improve communications and transportation infrastructure, and increase access to energy so as to lower business costs and facilitate economic activity. African governments must unleash the entrepreneurial spirit of their people and avoid policies that stifle the energies and ambitions of their citizens. They must also implement effective agricultural policies to boost agricultural productivity and performance.

In addition, many countries in Africa are losing the most productive members of their societies to infectious diseases. For example, South Africa represents one-third of all economic activity in sub-Saharan Africa but has an adult HIV prevalence rate of approximately 19%. African governments must take the fight against HIV/AIDS and malaria seriously, focusing greater attention on disease prevention and investing in their health systems, particularly in rural areas.

It also bears noting that investment cannot occur and businesses cannot flourish unless peace and stability are ensured. Therefore, African leaders must strengthen continental peace and security architecture, particularly the peacekeeping capacity of the African Union, and hold governments that engage in violent conflict to account.

In sum, African governments must provide good political and economic governance. They must aggressively tackle corruption and strengthen the institutions necessary for long-term economic growth and political stability. Good governance, which means the absolute rule of law, sound and professional financial and political management, accountable, effective, and transparent public institutions and public spending, must be a constant provision. Without good governance, it is difficult to envision progress in other areas or the effective use of international assistance.

THE INTERNATIONAL COMMUNITY IS ALSO AT FAULT

It is unrealistic and unfair for the international community to expect African countries to make economic gains without overhauling the international trade practices that hold them back while systematically favouring rich countries. Developed countries must complete the World Trade Organization's (WTO) Doha Round of negotiations and amend rich-country subsidies and barriers to trade so as to allow African countries better access to world markets, especially for the agricultural products which they have a comparative advantage to produce.

The international community of donors must also shift its focus on Africa towards the things that African citizens and leaders actually want — assistance in generating investing, creating jobs, and facilitating trade. The Committee has concluded that forty years of foreign aid has done little to propel Africa from economic stagnation or to improve the quality of life on the continent. Development assistance has been a holding pattern for Africa at best, and a direct facilitator of poor governance and economic mismanagement at worst.

Therefore, the international community, including Canada, must radically change its approach to international development in sub-Saharan Africa. Developed countries must redirect international assistance towards building stronger economies on the continent. Equally important, international donors should only give development assistance to countries that are aggressively undertaking real reforms in economic and political governance, and that are instilling a business environment within their country that ensures economic growth, employment-creation, and investment. If international assistance is only provided to countries that are such 'good performers', it will ensure the effective use of the international assistance that is allocated and provide an incentive for other recipient countries to undertake such reforms. Moreover, donor countries must undertake measures to harmonize the delivery of their international assistance, and they must deliver bilateral aid to Africa in partnership with the private sector and civil society groups in Africa as much as possible.

An important point to stress as well is that economic development will not occur if countries are mired by violent conflict. Western governments have a responsibility to demonstrate that the sentiment of 'never again,' which followed the genocide in Rwanda in

EXECUTIVE SUMMARY

1994, actually has meaning. Canada and like-minded nations must devote significant financial and military resources and diplomatic energy to prevent and resolve violent conflicts in Africa, and to provide long-term peace building assistance so that those countries that have suffered from war can rebuild.

Finally, the international community must undertake new initiatives and implement those that are already in place to address the health crises that threaten to undermine all gains in economic and social development in sub-Saharan Africa. Canada should provide leadership in the international community to achieve a single, harmonized, and fully-resourced global plan to address the HIV/AIDS crisis. This country should also attempt to rectify the situation in which not a single low-cost pill has reached the intended target of AIDS sufferers in sub-Saharan Africa despite legislation on access to generic drugs which came into force in May 2005.

CANADIAN FOREIGN POLICY ON AFRICA MUST CHANGE

Considering that Canada is a G-8 country with a large economy, robust businesses and investors that are eager for new commercial opportunities, a history of political and diplomatic engagement in Africa, and a pool of citizens with considerable expertise, it has not achieved the results in Sub-Saharan Africa that Canadian citizens and taxpayers deserve. There are two major policy reforms that are required for this country to have an effective and efficient foreign policy on Sub-Saharan Africa:

- Canada should establish an all-encompassing and coherent policy on Africa. To achieve this policy coherency, the government should create an Africa Office, comprising aid, trade, security, and foreign affairs staff whose principal mandate would be economic development in Africa, and decentralize at least 80% of this staff, resources, and financial decision-making authority to the field.
- Canada should conduct an immediate review of the future of the Canadian International Development Agency (CIDA) to determine whether the agency should be abolished or whether it should be improved with a statutory mandate.

Overall, Canada should abandon its traditional aid-centric approach to Africa and establish an all-encompassing foreign policy for Africa. This new coherent foreign policy should not be focused on providing social welfare programs such as education, but rather on economic development that targets such areas as increasing in agricultural productivity, improving access to micro-finance, and developing small business development.

Canada should make the facilitation of trade, commercial relationships, and investment a key focus of its involvement with sub-Saharan Africa. However, improved trade and investment policies will have limited impact unless Canada can re-establish its credibility and provide leadership at the World Trade Organization, in order to achieve a world trade agreement that works for developing countries.

With respect to development assistance, the Canadian International Development Agency has failed to make a foreign aid difference in Africa. Since its inception in 1968, CIDA has spent \$12.4 billion in bilateral assistance to sub-Saharan Africa, with little in the way of demonstrable results. CIDA is ineffective, costly, and overly bureaucratic. Approximately 81% of CIDA's 1,500 employees are based at headquarters in Ottawa. Field staff has little authority to design and implement projects or to allocate funds. This top-heavy system has perpetuated a situation where our development assistance is slow, inflexible, and unresponsive to conditions on the ground in recipient countries.

Canada's share of bilateral aid is not greater than 10% of total bilateral aid flows received by any of our partner countries; thus, our aid has little impact in any of these countries. Sectoral priorities have also changed too often over the years, a situation that has probably been exacerbated by the lack of consistency or policy clout at the ministerial level. CIDA's minister has changed 11 times since 1989.

All of the above conditions have led the Committee to conclude that an immediate review of the future of the Canadian International Development Agency is required. If CIDA is to be abolished, necessary staff and resources should be transferred to the responsibility of the Department of Foreign Affairs and International Trade. If CIDA is to be retained, it should be made into an accountable and effective aid agency through a statutory mandate that includes clear and measurable objectives that can be monitored and scrutinized by Parliament.

EXECUTIVE SUMMARY

As was stated above, Canada should target all bilateral assistance on a select number of countries, and focus the assistance that is given on governance and economic development. Canada should orient its foreign policy to assist only those African countries that are making a real effort to strengthen their political and economic governance, to build healthy private-sector economies, to improve their economic infrastructure, and to generate employment opportunities for their citizens.

CANADIAN GOVERNMENT POLICY AND STRUCTURE

1. The Government of Canada should develop a coherent and comprehensive international policy on Africa and, in so doing, reorient existing policy on Africa to devote significantly greater attention to generating economic and employment opportunities for African people. (*p. 90*)
2. Given the failure of the Canadian International Development Agency (CIDA) in Africa over the past 38 years to make an effective foreign aid difference, the Government of Canada should conduct an immediate review of whether or not this organization should continue to exist in its present non-statutory form. If CIDA is to be abolished, necessary Canadian development staff and decision-making authority should be transferred to the Department of Foreign Affairs and International Trade. If CIDA is to be retained, it should be given a stand-alone statutory mandate incorporating clear objectives against which the performance of the agency can be monitored by the Parliament of Canada. (*p. 97*)
3. The Government of Canada should refocus and energize its approach to Africa by:
 - Establishing a new Africa Office. The Africa Office would incorporate international development, international trade and foreign affairs personnel dealing with the African continent and would consult closely with the Department of National Defence. This new office would come under the responsibility of a newly designated Minister for International Development who should be given full status in the federal Cabinet. If Canadian International Development Agency (CIDA) personnel are to be shifted to the Department of Foreign Affairs and International Trade (DFAIT), an Africa Office with a strong mandate should be formed. If CIDA is to be given its own act of Parliament, an Africa Office should be included in this legislation;
 - Providing this Africa Office with a robust trade/aid/security/diplomacy mandate that is established by a legislative framework and that contains clear objectives to be monitored by the Parliament of Canada. The mandate and performance of this office should be reviewed every five years; and
 - Decentralizing a minimum of 80% of the staff within the new Africa Office and decision-making authority, including the distribution of financial resources, to Canadian missions in the field in Africa. (*p. 98*)

RECOMMENDATIONS

FOREIGN AID

4. The Government of Canada should completely redesign its foreign aid program in Africa by:
 - Concentrating all bilateral development aid on countries in Sub-Saharan Africa that are aggressively undertaking economic and political reforms to (a) improve governance; (b) develop their private sectors and create a favourable investment climate; and (c) realize their economic growth and employment prospects. The government should develop precise, new aid-qualifying criteria based on the above list of preconditions, and with the help of internationally recognized indices of country performance, appropriately revise the Canadian International Development Agency's existing list of focus countries. Any country that does not satisfy these criteria, or that graduates from aid-recipient status, should receive zero official development assistance from Canada;
 - Focusing its aid on economic development, in order to achieve economic advancement in support of social progress. Aid should be provided in support of pro-growth and job-creating activities led by the private sector, including technical assistance and training, skills development, and technology transfers. The raising of agricultural productivity and the construction of new rural infrastructure, especially roads, should also be an integral part of this aid effort;
 - Expanding government support of privately delivered micro-finance services;
 - Delivering Canadian bilateral aid to Africa in partnership with the private sector and civil society groups in Africa as much as possible, thereby minimizing the less desirable approach of having the Canadian government provide direct budgetary support to African governments;
 - Harmonizing the delivery of Canadian assistance and providing this aid jointly with other donors as much as possible;
 - Totally untying Canadian aid;
 - Incorporating the above aid-qualifying criteria and aid approaches into the mandate of the Africa Office; and
 - Undertaking a review of the appropriateness of Canadian food aid to Africa, provided both bilaterally and through the World Food Program. (*p. 106*)

TRADE AND INVESTMENT

5. To help improve the ability of Sub-Saharan Africa to conduct international trade, the Government of Canada should:
 - Take a leadership role in encouraging other leading trading nations to revive the Doha Development Round of WTO trade negotiations. Canada should strive for as ambitious a result in the agricultural negotiations as possible, with this result to include the elimination of export subsidies more quickly than the current plan to do away with them by 2013, the reduction of trade-distorting domestic support and, most importantly, significant market access improvements for agricultural products from Africa;
 - Push hard for emerging (e.g., China, India, Brazil) countries to provide duty- and quota-free access to all low-income countries in Africa and strive to substantially reduce other forms of trade protectionism negatively affecting these countries; and
 - Insist that African countries themselves free up their own markets to trade. They should be able to do so at a more moderate pace to reflect their own competitive disadvantages and development needs. (*p. 53*)
6. The Government of Canada should:
 - Broaden the coverage of its Least Developed Country Market Access initiative to include all low-income countries in sub-Saharan Africa, thereby removing virtually all barriers to imports from qualifying countries in that region; and
 - Ramp up Canadian assistance devoted to building up trade capacity in African countries and aggressively encourage the international community to enhance its commitments to the Integrated Framework for Trade-Related Technical Assistance to least developed countries. (*p. 114*)
7. The Government of Canada should enhance Canada's commercial profile in Africa by:
 - Establishing additional embassies and High Commissions in Africa and inserting more Trade Commissioners and Ambassadors with a commercial background in them to reduce the overwhelming existing focus on aid;
 - Conducting a greater number of investment and trade missions in Africa;
 - Implementing Foreign Investment Protection Agreements and Double Taxation Treaties in key African countries;
 - Identifying African business groups seeking to enhance ties with Canadian business groups;

RECOMMENDATIONS

- Increasing engagement with international business networks operating in Africa, especially the Commonwealth Business Council; and
 - Ensuring that Canadian companies operating in Africa follow ethical business practices. (*p. 109*)
8. The Government of Canada should increase Canadian awareness of commercial opportunities in Africa and provide Canadian businesses with improved services, by:
- Helping to create a more positive general impression of Africa;
 - Publicizing the presence and mandate of the Canada Investment Fund for Africa;
 - Providing Canadian firms with better intelligence on existing and upcoming projects in Africa;
 - Creating a new Program For Export Market Development for Africa; and
 - Providing Canadian businesses with improved risk management and financing tools, largely through more proactive and risk tolerant Export Development Corporation support to private-sector business activity in Africa. (*p. 110*)
9. The Government of Canada should improve its visa issuing system so as to facilitate visits by African business people and political leaders to Canada. (*p. 113*)

TACKLING CORRUPTION

10. Canada, in collaboration with other countries and various international groups including the Canada-founded Global Organization of Parliamentarians Against Corruption (GOPAC), should play an important role in having developed countries establish and enforce strong national legislation to address the embezzlement of public funds in Africa. This legislation should contain strong measures that would allow for the prosecution of those individuals involved in such embezzlement and guide the repatriation of the stolen funds to African countries. If any of these embezzled funds end up in Canadian financial institutions, the Canadian government should repatriate these funds. (*p. 73*)

IMF AND WORLD BANK STRUCTURAL ADJUSTMENT PROGRAMS

11. The Government of Canada should actively encourage the International Monetary Fund and the World Bank to implement structural adjustment programs in a real partnership with countries in Africa and only once comprehensive consultations with the people directly affected have been conducted. The World Bank should ensure that these measures do not, in fact, increase poverty and it should not prescribe policies that would not be acceptable to its main shareholder countries. With respect to agriculture, African nations should be able to independently determine their own policies and how they organize their agricultural sectors. *(p. 57)*

HEALTH

12. To help Sub-Saharan Africa deal with its serious health crises, Canada should assume a leadership role in encouraging the international community to:
- Take new initiatives to drastically reduce the threat of malaria and provide medication for those afflicted with the disease;
 - Achieve a single, harmonized, fully-resourced global plan to address the HIV/AIDS crisis. In developing this common approach, greater focus should be placed on preventing the spread of the disease;
 - Work extensively with African non-governmental organizations, local community organizations, traditional chiefs, and healers associations in stemming the incidence of AIDS in rural regions of Africa; and
 - Address the serious issue of female genital mutilation. *(p. 76)*
13. To improve the Canadian contribution to resolving health crises in Sub-Saharan Africa, the federal government should:
- Amend Canada's Access to Medicines Regime, including its underlying legislation, to make it more effective in prompting shipments of medications for HIV/AIDS sufferers to Africa;
 - Consider the direct purchase by Canada of the appropriate antiretroviral and associated pharmaceuticals, for distribution through reputable non-governmental organizations throughout the Sub-Saharan region; and
 - Ensure that its Official Development Assistance includes significant investment in inexpensive insecticide-treated mosquito nets and in the spraying of DDT on interior walls of African homes in the low-lying tropical areas where malaria is typically present. *(p. 117)*

RECOMMENDATIONS

PEACE AND SECURITY

14. The federal government should lead international efforts to generate increased financial, logistical and training support for the peace and security activities of the African Union and other regional security organizations in Africa. *(p. 80)*
15. Canada and like-minded countries should aggressively lobby the United Nations Security Council to provide its mission in the Democratic Republic of the Congo (MONUC) with a more robust Chapter 7 mandate and rules of engagement, as well as increased resources. *(p. 84)*
16. The Government of Canada should boost its support for peace and security efforts in Africa by:
 - Greatly expanding Canada's commitment to United Nations peace support operations in Africa, in particular MONUC;
 - Helping to build the capacity for peace in Africa by significantly increasing the budget and resources of the Department of National Defence's Military Training Assistance Program and by expanding the scope of the program to provide more training to greater number of officers from a greater number of African countries; and
 - Recommitting to and strengthening its work on children affected by armed conflict. It should expand the scope of such programs beyond direct "combatants," to include all children affected by war, specifically focusing new programs on post-conflict assistance for girls. *(p. 120)*

Last year, 6,000 black African men and women drowned trying to get to the Canary Islands. The Canaries lie about 200 kilometres off the coast of north-west Africa, where the Sahara meets the sea. The islands are Spanish. According to the Spanish government, 31,000 black African men and women reached the islands.

These desperate people do not live in the adjacent coastal region which is part of the Sahara Desert. Many travel thousands of kilometres from south of the Sahara: from Mali and Senegal and Burkina Faso, Guinea and other sub-Saharan West African countries. They spend their savings and in many cases their families' savings to find a place in fishermen's motor canoes to attempt the crossing, not from the nearest point which is patrolled, but from tiny harbours down the coast of Africa, as much as 2,000 kilometres to the south. The round trip can take fishermen from Senegal and Mauritania as much as 2 weeks.

It is said that it has become difficult to buy fish in Dakar market because the local fishermen earn as much in one illicit trip carrying people to the Canaries as they earn in a year's fishing.

The refugees are not fleeing political or religious persecution. They are what we in Canada called, during the Great Depression, the unemployed.

Spain has two tiny enclaves on the northern Morocco coast called Ceuta and Melilla. Until little more than one year ago, before Morocco decided to assist with controls, the flow of unemployed got as far as the enclave of Melilla, almost directly across the Mediterranean from Malaga. Formerly, when I passed through Melilla many years ago, it was a matter of crossing the street to go from Morocco to Spain. The Spanish have now erected high fences. Unemployed black Africans waited in woods on the Morocco side, with ladders. After dark they would rush madly at the fence with the ladders and if, in spite of searchlights and Spanish soldiers, they got over, they ran as fast as they could to a Red Cross facility where, because of peculiarities in Spanish law, they would be safe. These mostly young men had crossed the Sahara Desert and endured extraordinary hardship.

All of this: riding for days on rattletrap buses or more likely on the sun-baked backs of trucks because it is cheaper, to some port of embarkation; pleading with the fishing canoe captain

FOREWORD

for a spot; even worse if you don't have enough money, somehow crossing the Sahara desert to try and sneak past the Morocco frontier to take your chances at Melilla. All of this because you have no job and no prospects of getting a job. To get to Europe is their only hope.

All of this of course is taking place in northern tropical Africa. The escape route in southern tropical Africa is the Republic of South Africa. According to the South African Department of Home Affairs, "It is impossible to determine the number of illegal aliens in the country at any given time as these persons enter the country clandestinely. However, in a study that was done by the Human Science Research Council in 1996 it was estimated that between 2.5 and 4.1 million persons reside in the RSA illegally the majority originates from Mozambique, Zimbabwe, Lesotho..."

This massive poverty, unemployed millions is the state of affairs today. It is not getting better. Growth rates are little more than birth rates. And they are distorted by the fact some countries export oil. Much of that money ends up dubious accounts in European and North American banks. Put yourself in the other fellow's shoes. Imagine the outcry in Canada if such a situation existed here and think about the changes Canadians demanded because of the Great Depression.

This report is the result of more than 2 years work. It is about the 726 million people of tropical Africa, not North Africa and not South Africa. The committee heard from more than 200 witnesses and on 2 field trips visited Ethiopia, Kenya, the eastern Congo, Kinshasa in the western Congo, Nigeria, Mali, Senegal and South Africa. We traveled with UN forces helicopters from Burundi to the Kivu: by armed convoy from Bukavu to Goma where we held public meetings. That particular journey was a very moving experience. About 1,000 people were dying of starvation, illness and murder in the surrounding area, every day. We visited the clinic operated by the University of Kisangani where doctors perform only one operation: they repair the torn vaginas of raped girls.

Africa is a big place. As Chairman of the Foreign Affairs and Foreign Trade Committee in the last Parliament and Vice-Chairman in this Parliament, I have had responsibility for the Africa study. So in the process of organization I traveled to Casablanca, Cairo, Libreville in Gabon and Brazzaville in the former French Congo across the river from Kinshasa. I think that I

should add that as a young man I spent a couple of years in many parts of colonial Africa: some 26 countries. My life has been enriched by the hundreds of French, British and Belgian District Officers, Agricultural Officers, Health Officers, soldiers, missionaries, traders and ordinary Africans who in the most remote areas of the continent took the time to talk and explain about their particular part of Africa to this curious young Canadian traveling overland on his own.

We talk in the report about the massive failure of development aid in Africa. The best figure we have is that 570 billion U.S. dollars has been spent over the last 45 years. The graph on the front cover speaks for itself. In many areas the people are worse off than when I visited the same area nearly 50 years ago. And do not take that as nostalgia for colonialism. Colonialism was to a large extent based on a master-servant relationship which is unacceptable. But massive corruption and developed countries' intransigence to opening their agricultural markets and stone-walling the Doha trade talks ruins far more lives than colonialism ever did. This is entirely apart from the scourge of AIDS and malaria. The inexpensive cure for malaria has been known since Victorian times. Yet malaria today is the great killer of African children.

To end: this report is based on the testimony of witnesses, many, many of them Africans from peasant leaders to Presidents. The conclusions of the members of the committee are rooted in that testimony.

Also, I would like to thank some people. We met many fine Canadian representatives in Africa. I will never forget the cheerful reception by Nicholas Lepage and Luc Louis-Seize who met me at 2:30 in the morning at Dakar airport 13 hours after I left Kinshasa via Johannesburg for meetings with my colleagues who came from Canada and senior Senegalese officials including the Prime Minister and the Finance Minister. Mr Lepage and Mr Louis-Seize seemed to thrive in darkness. They sent us off to South Africa 2 days later at 5 o'clock in the morning, equally cheerfully. Louise Marchand, from CIDA, our Ambassador to Senegal was outstanding. In Cape Town, Chris Brown who is our Consul and seemed to be all by himself, was terrific, as was Ross Hynes our newly arrived High Commissioner to Kenya. This was our second field trip and I would also like to mention Fredericka Gregory, our Ambassador to Denmark, who organized one of our most fruitful days — examining how the Danes, with whom we often work closely, organize their system of development aid.

FOREWORD

From our first field trip I must mention the excellent work of Stephen Randall in the Congo. He enabled us to travel and organize meeting with witnesses in eastern Congo. That was not easy. David Angell, our High Commissioner to Nigeria was also outstanding.

Then there is our staff. Peter Berg, Allison Goody and Michael Holden from the Library of Parliament accompanied the committee to Africa, to the World Bank and IMF in Washington and the UN in New York. Peter came on the first field trip; Allison did the second trip and Michael, Washington and New York. When we are away from Canada and have no stenographers, they take the notes at our many meetings and write the first draught of the report. Mark Sorbara came with Senator Di Nino on the first trip and David Murphy accompanied me on the second trip. Denis Chouinard from Foreign Affairs was an excellent companion on the first trip. And then there is François Michaud our committee clerk. He did an amazing job. It is the clerk who does complicated travel arrangements and actually gets the witnesses through our embassies and deals with a thousand problems. I thank him.

Peter A. Stollery
Deputy Chair

CHAPTER 1: FAILURE IN SUB-SAHARAN AFRICA

[W]e surely must face the matter squarely that where there is something wrong in the manner in which we govern ourselves, it must be said that the fault is not in our stars, but in ourselves that we are ill-governed. ... We know it is a matter of fact that we have it in ourselves as Africans to change all this. We must, in action, assert our will to do so. We must, in action, say that there is no obstacle big enough to stop us from bringing about a new African renaissance.

*Nelson Mandela, OAU Meeting of Heads
of State and Government, June 1994*¹

1. The History of Failure

Over the last 40 years the world has experienced the most dramatic rise in standards of living in human history. International trade and economic development have increased at exponential rates. However, by all statistical measures, Sub-Saharan Africa has completely missed out on this growth. In many regions, the standard of living has actually declined.

This stagnation has been documented in many statistical reports. In Nairobi the head of the World Bank Office told the Committee that in 1948 Africa had a 7.5% share of world trade; in 2004 that share had decreased to 2.6%. A single percentage decrease represents US\$70 billion dollars. Furthermore, Professor Paul Collier, Director of the world-leading Centre for the Study of African Economies at Oxford University, told the Committee that “the defining problem with Africa is divergence. It is not just the poorest continent, but diverging from the rest of the developing world.” Africa is diverging from the rest of the world at the rate of 5% per capita income each year.²

Taken as a whole, Africa has the highest level of poverty in the world — over 40% of Africans live on less than \$1 per day — and the number of poor people there has nearly doubled

¹ “Statement of the President of the Republic of South Africa, Nelson Mandela, at the OAU Meeting of Heads of State and Government,” Tunis, 13-15 June 1994, www.anc.org.za/ancdocs/history/mandela/1994/sp940613.html.

² Meeting, London, United Kingdom, 18 October 2006.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

since the early 1980s. With roughly 50% of Sub-Saharan Africa's 726 million people living in poverty, the situation on that continent is tragic.

Thirty-six of the world's 49 least developed countries are located in Africa, with many of these countries, especially those most plagued by HIV/AIDS, having moved backwards in terms of key social indicators (see Appendix I). Despite the continent's vast economic potential, Africa continues to be wracked with famine and malnutrition, high infant mortality, and an average life expectancy of just 43 years. Communicable diseases such as malaria and tuberculosis, but particularly HIV/AIDS, have reached such endemic levels in many African countries that they are reversing any gains in economic development and threatening the future stability of the countries in question.

Moreover, relatively low rates of literacy and education, unemployment rates that in some cases reach 40-50% of the population, and crime all hinder private sector development and growth. While in Johannesburg, the Committee was told that South Africa had recorded 19,000-21,000 murders in 2005. Indeed, the Committee was struck by the severity of the violence in Johannesburg, South Africa, as during our hearings one of our witnesses told us that he had passed a crime scene on his way to our hearings, involving an attempted robbery of an armoured car in which 7 people were injured and a 15-month old baby was murdered during the ensuing shootout.

This Committee has reached the overall conclusion that the average African citizen has experienced no real increase in well-being since independence. This stagnation is unacceptable. It represents the forty year summation of the combined failures and misguided policies of African governments, the international community, and international donors, including Canada.

Based on its two year study of economic development in Sub-Saharan Africa, this Committee has concluded that poor governance and poor leadership are the most important factors inhibiting growth and stability in that region. This conclusion has also been reached by a multitude of international institutions, academics and practitioners in African development,

*including former World Bank official Robert Calderisi, who was that institution's official contact on Africa from 1997 to 2000. In his book, "The Trouble With Africa: Why Foreign Aid Isn't Working," he states that "The simplest way to explain Africa's problems is that it has never known good government No other continent has experienced such prolonged dictatorships ... these men spent their entire careers enriching themselves, intimidating political opponents, avoiding all but the merest trappings of democracy, actively frustrating movements toward constitutional rule, and thumbing their noses — sometimes subtly, other times blatantly — at the international community. They ruled like kings and drew no distinction between their own property and that of the state."*³

It is also important to state at the outset that these conclusions and criticisms are not targeted at ordinary African citizens, who display remarkable tenacity and courage in living in situations that would make many people give up hope, but rather at their governments.

The primary responsibility for rectifying this deficit in governance and public management rests with African governments themselves, who have the choice either to take concerted action to raise the standard of living of their people or to continue to hold their economies back and punish their people through mismanagement. It is also the responsibility of independent media, the private sector, and civil society to hold governments to account. This scrutiny and debate is critical in fomenting the demand for better service amongst the people.

In many cases, leaders have failed to tackle corruption and to provide sound governance for their citizens. This includes the failure to ensure the equitable and transparent management of the public purse and the failure to pursue viable and pragmatic economic strategies to raise the standard of living of their people.

Over the past two years we have heard many stories of errant leadership, misguided policies, and in some cases, blatant neglect. The Committee learned in Ethiopia, a country that has experienced devastating famines, that 3,300 agronomists had left Ethiopia for the United States to the obvious detriment of agriculture in the country. Most of these skilled workers fled

³ Robert Calderisi, *The Trouble With Africa: Why Foreign Aid Isn't Working*, New York: Palgrave Macmillan, 2006, pp. 57-58.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

the disastrous 1974-1991 Derg Regime. Indeed, more Ethiopian agronomists are heading faculties of agronomy in the United States than there are Ethiopian agronomists in Ethiopia.

The Committee visited the semi-arid province of Tigray in Northern Ethiopia. This area has been subject to devastating famine and intermittent rainfall and has received worldwide attention and repeated injections of food aid. In fact, the Committee saw bags of Canadian wheat stored in a warehouse in the city of Mekele. We were told that there is plenty of food in southern Ethiopia. However, there are no means in place to ship this food from the south to the hungry people in the North.

The Committee was also informed that today a mere 13% of Ethiopia's arable land is under cultivation. With proper agricultural policies in place, Ethiopia could easily be self-sufficient. One can reasonably conclude that current agricultural problems in Ethiopia have been, to a large extent, self-inflicted.

The imperative of good governance and the need to tackle corruption were common themes running through our meetings. In Kenya we heard that through the "Goldenberg Scandal," which involved high-level Kenyan officials in the Moi regime, Kenya lost hundreds of millions of dollars that were paid out in the form of unusually exorbitant subsidies to the Goldenberg International company for non-existent gold exports. We were told that the funds lost through this corruption would have been enough to pay for all secondary education in the country.

In Nigeria, another country visited by the Committee, hundreds of billions of dollars accrued by the government through oil revenues have had very little discernible impact on the lives of the Nigerian people. Much of this revenue was lost through outright theft and mismanagement and was therefore never invested in efforts to increase economic growth and reduce poverty. In his recent book, Martin Meredith put this plunder of funds under the rule of General Sani Abacha aptly: "Even worse were the vast sums siphoned off through corruption. Abacha's greed exceeded that of all of his predecessors. It was estimated that he stole more than \$4 billion, taking money either directly from the treasury, or from government contracts, or through scams like the Petroleum Trust Fund The looting continued right through to the end

of General Abubakar's regime. In the last months of military rule a flurry of public contracts went to well-connected firms. Foreign exchange reserves shrank by \$2.7 billion between the end of December 1998 and the end of March 1999."⁴ Despite its enormous oil wealth, gross national income per capita in Nigeria has in fact declined from its 1980 level of US\$810 to a meagre US\$430 in 2004.

Robert Mugabe is the current epitome of this failure to provide good government. As this Committee heard while in South Africa, Zimbabwe used to be one of the most advanced countries in Africa, but now there is nothing left, it is completely destroyed.

Meredith has summed up the situation in Zimbabwe well: "Through the use of brute force, Mugabe managed to regain his grip on power. But the cost was enormous. Over a five-year period, from 1999 to 2004, the economy shrank by one-third. Hundreds of thousands left Zimbabwe, desperate to escape economic collapse and political repression. The exodus included not only much of the remaining white community but a large part of the black middle classes — doctors, nurses, teachers, accountants and other professionals — who saw no future for themselves while Mugabe's regime lasted. Mugabe shrugged off the costs. He was equally indifferent to the vortex of murder, torture and lawlessness he had created, for that is what kept him in power."⁵

The governance situation has been so unacceptable in Africa that it has compelled a leading African businessman from Sudan, Mo Ibrahim, to set up a foundation to award a US\$5 million reward to the best head of government on the continent. Upon that ruler's exit from office, assuming that it is done in accordance with the country's constitution, he or she would receive ten annual instalments of US\$500,000 and thereafter an annual pension of \$200,000. The Foundation would also name (and hopefully shame) poor governing regimes, with the overall objective being to hasten the end of Africa's record of despotism.

⁴ Martin Meredith, *The Fate of Africa: A History of Fifty Years of Independence*, New York: Public Affairs, 2005, p. 581.

⁵ *Ibid.*, pp. 645-646.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

Rich countries also deserve a significant share of the blame for Africa's stagnation, beyond the traditional arguments pointing to "colonial legacies." The international community has failed in its complicity with the embezzlement of public funds that were stolen from African citizens. As we were told repeatedly while in Africa, poor governments on their own cannot corrupt themselves. The developed world decried the corruption of African leadership while seemingly turning a blind eye to the role of our banks in holding these embezzled funds. As Raymond Baker observed in his book on the world's "dirty money," "Nigeria has had some very venal individuals in positions of power and authority. The West has serviced their venality, opening its bank vaults to all the money that can be extracted from the country. Tens of millions of Nigerians are living at lower standards today than they were decades ago. Are the billions of dollars that come to the West worth the cost to them?"⁶ Moreover, the international community supported repressive and wasteful leaders during the Cold War to further their short-term strategic objectives; could Mobutu, who had professed an anti-Communist stance, have maintained his disastrous rule of Zaire for 32 years without the financial support of western countries?

The international community has also been unable to deliver a world trade agreement that lowers barriers to African exports and eliminates subsidies in rich countries that have distorted the world economy. The potential revenues lost as a result of these trade barriers and subsidies are much higher than anything Africa receives through aid.

International donors including Canada have also failed to maximize assistance to Africa by holding their international aid programs to account and scrutinizing their effectiveness. In the past 40 years we have allowed our aid programs to continue despite often clear evidence of their ineffectiveness. Unfortunately, transparency, evaluation, and discernible results have often been treated as peripheral concerns.

In the case of Canada, while many Canadians remain truly concerned about the plight of African citizens, official rhetoric about Canada's deep-felt concern for Africa has often been emphasized over the assurance that meaningful results were being achieved on the ground as a

⁶ Raymond Baker, *Capitalism's Achilles Heel: Dirty Money and How to Renew the Free-Market System*, New Jersey: Wiley, 2005, p. 68.

result of our aid. We heard from several witnesses that Canada's aid programs are slow, inconsistent, and dispersed to the point of having little impact.

2. Development Aid Must Radically Change

It has been estimated that the international community has spent a total of US\$568 billion on foreign aid to Africa since 1960.⁷ A taxpayer in Canada or Denmark or the United Kingdom might ask themselves what US\$568 billion has accomplished on their behalf. The answer is relatively little.

Developed countries have spent US\$568 billion in Africa over the last 43 years (in 2003 dollars), yet the Democratic Republic of the Congo has a total of 300 miles of paved roads and it takes two months to ship goods from Kinshasa to Kisingani whereas it used to take two weeks. It is incredible that in certain cases road systems were better 43 years ago than they are today. As the Committee witnessed first-hand, part of this US\$568 billion helped to pay for a state-of-the-art hospital in Mekele in the Tigray region of northern Ethiopia that sat completely empty without either the trained doctors or nurses required to make it operational.

After forty years and US\$568 billion in total aid, 75% of rural women in Kenya are still illiterate. US\$568 billion has not provided refrigerators for African families to store medicine that can prevent the transmission of HIV/AIDS from mother to child. US\$568 billion has apparently not been able to buy us the most basic commodity — malaria nets that cost only seven dollars. The Director of Denmark's Africa Division, Johnny Flento, told the Committee that despite US\$568 billion in aid flows, the total gross national income of all of Sub-Saharan Africa combined is less than half that of Canada.⁸

The Committee heard that US\$568 billion has done nothing to alleviate the economic desperation of the African people. While in Senegal, we heard that it is increasingly difficult to buy fish in Dakar, which is a traditional fishing community. This is because it is now more profitable for fishing boats to transport illegal migrants to the Canary Islands than to fish. In

⁷ William Easterly, "The Utopian Nightmare," *Foreign Policy*, September/October 2005, p. 61.

⁸ Meeting, Copenhagen, Denmark, 17 October 2006.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

transporting desperate migrants, Senegalese fishermen earn the equivalent of one year's salary in one trip. The Committee, having met with Mr. Faycal Sharara of the Confédération Nationale des Employeurs du Sénégal, concluded that people want to leave to the Canary Islands, Europe, and Canada no matter what the costs and what they will be doing there. They are saying — anything would be better than what I am experiencing here.

However, it can often be difficult for the average citizen in an affluent country such as Canada to understand what an abstract characterization like absolute poverty means in concrete terms. As the Committee witnessed first-hand on its travels to Africa, absolute poverty is not an economic distinction or sterile category used for statistical purposes. In many African countries, grinding poverty is daily life, it is hardship. It is a condition where aspirations are overshadowed by daily challenges to ensure the basic necessities.

What absolute poverty means for the day-to-day reality of many African citizens is hunger, anxiety, and the loss of both dignity and any sense of efficacy — the sense that their daily struggles and work will result in meaningful change either for themselves or, more importantly, for their children.

In Kenya, 56% of the population lives in absolute poverty. This means that in a country of 33 million, 20 million citizens continue to go to bed on one meal a day. Twenty million Kenyans go to bed with one meal a day in a country where Members of Parliament receive one of the highest average salaries in the world. A Member of Parliament in Kenya earns no less than US\$80,000 each year, a figure which can increase to around US\$120,000. Yet despite this level of pay in a country where the per capita GNI is US\$480 and where the people recently suffered through a severe drought, Kenyan politicians managed to pass only 22% of bills through Parliament in the last year.⁹

While this Committee in no way seeks to understate the hard work and generosity of aid workers and certain national governments over the last decades, good intentions are not enough. We must do better.

⁹ In Nairobi, the Committee heard some arguments that this was in fact an indication that democratic processes were functioning well in Kenya.

We know that international assistance for development will not disappear. Given this reality, we believe that development aid must radically change and must be scrutinized for effectiveness, efficiency, and results in the same rigorous manner as any important domestic government program or private sector business plan. We believe that this assistance must be targeted specifically at improving political and economic governance in Africa, encouraging private sector investment in the continent, and spurring economic growth and creating jobs for a broad base of African citizenry. Moreover, accountability for results and transparency in process must be mandatory requirements for all international assistance.

Effective international development is both the right and responsibility of Canadian taxpayers and the Canadian government, the international community of donors, and African governments and citizens themselves. But in the final analysis we can never lose sight of the undeniable purpose of international development: we as a country and an international community engage in international development in order to render the need for such development obsolete.

3. The Creation of Economies in Africa

In the past forty years the majority of African countries have diverged dramatically from Asia. We were told that Kenya at independence was one of the most advanced countries in Africa, with a standard of living in 1963 equivalent to that of South Korea. At independence in 1964, Zambia was better off in per capita terms than Singapore.

Today, the gross national income (GNI) per capita of Kenya is US\$480 compared to US\$14,100 in South Korea (i.e., 29 times more); the GNI per capita in Zambia is US\$400 compared to US\$26,600 in Singapore (i.e., 67 times more). These two Asian states have emerged as leading market economies while Kenya and Zambia have struggled to achieve sustained economic growth, despite receiving substantial amounts of foreign aid.

In the course of its travels to Sub-Saharan Africa, the Committee witnessed first-hand the paradox of many African economies: a dynamic informal economy operating side-by-side with a cumbersome formal economy. The Committee saw residents of Dakar, Abuja, Bamako, Kinshasa

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

and Addis Ababa who were active on the streets trying through any means possible to make a living and engage in commerce. It met with groups of determined women, who had previously been sidelined in the economy, and were now trying to build and expand their own small businesses through new access to microfinancing.

For example, the informal sector of Senegal's economy accounts for 54% of all economic activity. Yet despite the underlying dynamism that was apparent to us in the Senegalese economy, Senegal is still considered to be a poor country, and assessments often point to restrictions against private sector growth, which is deterred by a poor regulatory and legal environment.

The entire focus of international interventions in Africa must change. We were told that there is no Millennium Development Goal for job creation. But how can we talk about helping African societies without focusing on the economy and jobs?

Governments in the West have often pre-determined that what Africa needs from rich countries is social welfare, a "big push" of aid directed to health, hunger and education. Yet employment is often the single-greatest concern of the average citizen, whether that citizen lives in Senegal or Canada, as a job means income, dignity, social mobility, and independence.

Indeed, on average 50% of the population of African countries is composed of young people between the ages of 5 and 24. To prevent this young population from turning to political extremism or despair, surely it will need employment and opportunities.

This sentiment was echoed to us again and again by our witnesses. African people do not want us to provide their social programs; they want viable economies, skills and technology, and jobs. In Mali, the greatest demand that was made of us was not more aid, but rather a fair world trading system where cotton farmers could export their competitive products. As Professor Collier told the Committee in London, international donors in Africa currently "have maximum interference in sovereignty with minimal impact — our interventions are ad hoc, and confused, with a lot of finger-wagging."

Therefore, the Committee has come to an overriding and inescapable conclusion: that African governments and the international community, including Canada, must focus the bulk of their attention on building stronger economies on the continent. These must include vibrant agricultural activity, as opposed to the subsistence farming that is now occurring, and other forms of private-sector economic activity. This will entail developing and expanding the manufacturing, services, natural resource, and high-tech sectors that can give Africans the kind of desirable jobs and future for which they are desperate.

Sizeable injections of foreign aid have not provided sustainable, high-quality jobs for large numbers of people in the past, and they have often left recipient countries dependent on this external assistance. Therefore, the focus of international interventions in Africa must shift towards generating investment, job creation, and trade.

This Committee believes that with stronger domestic economies, African countries will be in an improved position to provide social services to their people, including education, food security, and health.

4. An “African Renaissance”?

Despite Africa’s divergence from other countries over the decades, there are indicators that the situation in Africa is getting somewhat better.

The Committee was told that 16 countries have achieved annual GDP growth in excess of 4.5% since the mid-1990s and that the overall African economy expanded by almost 5% in 2005. For 2006, growth is expected to reach almost 6%.

Governance is improving and the idea that the benefits of economic growth should be shared equitably and transparently is taking hold. While in many cases democratic institutions remain weak and “one-party rule” continues in essence, 43 of 48 sub-Saharan African countries have held multi-party elections in recent years. The African Union has pledged not to recognize governments that come to power through non-democratic means.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

The New Partnership for Africa's Development (NEPAD) has been an important development in this regard. NEPAD is the first comprehensive plan originating from, drafted by and sanctioned by Africans.¹⁰ It recognizes that Africans themselves must exercise leadership, implement political and economic reforms, and take ownership of the problems undermining development in their countries. In turn, the international community will provide investment, aid, debt relief, and a superior international trading system.

Moreover, the Committee understands that it is simplistic and misleading to paint the entire continent with the same brush, treating national problems as representative of the entire continent. Indeed, there are 53 countries in all of Africa, which differ vastly in terms of history, population, culture, religious beliefs, geography, and available resources. Africa exhibits a great deal of diversity, with poverty and economic growth spread unevenly across the continent.

For example, in sub-Saharan Africa, Senegal has managed to lower its adult HIV prevalence rate to 0.9% and achieved GDP growth of approximately 6% in 2005. The Committee heard that Tanzania had surpassed its enrolment targets for primary school-aged children, increasing enrolment from 59% in 2000 to 91% in 2004. Across the continent, primary enrolment rates have risen significantly.

However, optimism about Africa is not a new phenomenon. Hope has appeared on the horizon before. Following the independence of Ghana in 1957 and the wave of decolonization that swept the continent in the 1960s and 1970s positive expectations for Africa's future were unbridled. Abundant and valuable natural resources and dynamic and entrepreneurial citizens were present in African countries then as they are now. We cannot escape the reality that forty years after independence there is no adequate road system connecting Dakar (Senegal's capital and largest urban centre) and Mali, that subsistence agriculture still accounts for 60-80% of many African economies, and that net foreign direct investment in Africa only represented 1.6% of global flows in 2004.

Therefore, this Committee is not convinced that these recent improvements are indicative of a general shift in Africa towards sustained economic growth. Sustained economic

¹⁰ *Evidence*, Anne Marie Bourcier, DFAIT, 8 February 2005, 38th Parliament.

growth implies that such growth is self-renewing and not owing to temporary changes in the prices of certain commodities or external assistance.¹¹ Long-term economic growth is built on a bedrock of institutions — the rule of law, enforceable property rights and contracts, a strong judicial system, sound macroeconomic management and political governance, effective and transparent rules and regulations, an attractive investment and business climate, a vibrant private sector, independent media, and professional security forces. Building these institutions and firmly entrenching a culture of effective rule in Africa is both a national and an international responsibility.

Due to the extensive challenges to economic development in sub-Saharan Africa and its divergence from the rest of the world economy, incremental changes in pockets of the continent are insufficient. In order for these positive indicators to result in an economic transformation of sub-Saharan Africa, strong institutions, sound political and economic governance, and conditions for economic growth and investment must be deepened and advanced.

The following chapters will outline an action plan for African governments, for the international community, and for Canada. The Committee believes that this plan will help ensure that recent positive advancements in Africa will result in a lasting change — hopefully even what Nelson Mandela referred to as an “African Renaissance.”

¹¹ Africa contains approximately 8.2% of global oil, 7.7% of natural gas and as much as 45% of the world’s strategic minerals. The average annual GDP growth rates for oil-exporting states in Africa from 2000-2004 were: Angola 8.1%, Chad 14.7%, Equatorial Guinea 11.8%, Nigeria 5.4%, and Sudan 6.0%.

CHAPTER 2: WHAT AFRICA NEEDS TO DO

What African governments need to do is fundamental and widely recognized: they must put in place the conditions for prosperity. In essence, African leaders must govern in a way that maximizes economic growth and ensure that the benefits of this economic growth are shared with the population and invested in the future development of their countries. They must take real action to raise living standards and to provide lasting peace and stability for all of their citizens. Good governance should be a constant expectation instead of a sought after goal.

In Nairobi, we heard that Kenya has “no business being a third world country.” It has the necessary resources for growth — a relatively well-educated population, natural resources, a huge potential for tourism, basic infrastructure, and a sizeable population and territory. Political mismanagement holds Kenya back. Indeed, the Head of the World Bank Office in Nairobi, Colin Bruce, told the Committee that “corruption is probably the main factor preventing 8-9% growth in Kenya.”¹²

Most importantly, African leaders must create an environment that encourages foreign investment and the development and expansion of the private sector within their countries. A healthy private sector can then serve as the basis of successful economies, driving investment, and creating durable and desirable jobs for African citizens.

We heard repeatedly that accelerated economic growth is the only option for Africa. The alternative is continuing stagnation. Indeed, between 1980 and 2003 the average GDP growth in Senegal was 2.7% which virtually matched population growth. As a result, citizens on average were not any better off. We heard strong evidence to suggest that without 7-9% annual economic growth, most African countries will be unable to reduce poverty and raise the standard of living of their people. Achieving this level of growth will require significant changes in current economic policies and unwavering political will on the part of African leaders.

¹² Meeting, Nairobi, Kenya, 13 October 2006.

1. Develop a Private Sector

The private sector in Africa remains relatively underdeveloped, with a focus on agriculture and natural resources — sectors characterized by low prices, low value added and stiff international competition. This is compounded by the absence of an enabling environment and the absence of adequate and sufficient infrastructure to support that economic development.

*Mr. Paul Hunt, Vice-President, Africa and Middle East Branch,
CIDA¹³*

One hour into a visit to Bamako, Accra or Dar es Salaam, and one can draw an immediate conclusion: the private sector and the entrepreneurial spirit it requires are alive in Africa. However, much of the entrepreneurial efforts are informal, inefficient and hampered by a variety of impediments.

*Mr. Brian Mitchell, Director,
Africa, Trade Facilitation Office¹⁴*

Currently, it is still rare to find large, broadly-based and competitive private sectors in sub-Saharan Africa. In many cases, the formal private sector does not exist.

In many African countries, the private sector is underdeveloped, being primarily focused on subsistence agriculture and natural resource extraction. Manufacturing remains a costly endeavour and represents a very limited percentage of most African economies. In the United Kingdom, the Committee was reminded by Professor Paul Collier of Oxford University that Africa and Asia were at the same level of development in the 1960s. The difference: Asia developed through low-cost labour and manufacturing.

In sub-Saharan Africa, the domestic private sector consists almost exclusively of micro, small and medium-sized enterprises, on top of the family farms that dominate local economies. A high percentage of these enterprises — in the order of 40% — operate within the informal economy.

¹³ *Evidence*, 8 February 2005, 38th Parliament.

¹⁴ *Evidence*, 13 April 2005, 38th Parliament. - The Trade Facilitation Office is a not-for profit corporation originally founded by the Government of Canada and now receiving funding from the Canadian International Development Agency, international development agencies and private organisations.

It is important to note that African economies are much more dynamic than is often suggested through official statistics. Many of these economies are dominated by the informal sector. Integrating the formal and informal economies will be a key step in generating sustained economic growth.

The Committee heard often that entrepreneurial spirit in Africa is alive and well. The informal sector is the dynamic undercurrent of what is often a stagnant formal economy in many African countries. African governments must unleash this entrepreneurial spirit and avoid policies and measures that stifle the energies and ambitions of their people.

While Africans display considerable raw entrepreneurship, what is missing is the support system for small business: a reform of the business environment, greater access to financing, better infrastructure, and improved managerial capacity and business knowledge.

Governments need to encourage private sector development by creating the proper enabling environment for business and investment (see Appendix II). They need to remove all barriers to economic activity. This will involve facilitating access to credit and savings, streamlining regulations and government approval of projects and permits, enforcing the rule of law and property rights, reducing government interference in the economy, and ceasing all political harassment. Simply put, governments must make it easier for farmers, small business operators, natural resource (e.g., oil and gas, mining) operators, service providers and other individuals to do business in Africa.

On the issue of regulation, regulatory certainty and speed are vital for the attraction and retention of private investment. According to the World Bank, Sub-Saharan Africa continues to be the most difficult place to do business in the world. Right now, it costs a staggering 215% of the annual per capita income in that region to start a business. Indeed, it takes almost 150 days to start a business in Angola and Mozambique. Naushad Merali of the Sameer Group (a large investment partner in Africa) told us in Nairobi that it takes 28 permits to run his company.

Why would any business, which by necessity must generate profits in a short time period in order to survive, choose to operate in such a costly environment? Clearly, it should be

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

considerably easier to open and close a business, hire and fire workers, enforce contracts, obtain credit, transport goods to markets, and protect investors.

Moreover, African governments must open their economies to outside investment and projects and facilitate joint ventures within their country. Government cannot be an impediment to this process. We heard in Senegal that the government is increasing its share in mining operations from 10% to 25%. Because these mineral deposits straddle the border, this action is driving most mining companies to move their operations to neighbouring Mali. The Finance Minister of Senegal did not seem troubled by this loss, despite the fact that those investments involve valuable jobs for the Senegalese people.

Overall, the Committee was struck by the fact that little attention has been paid to the creation and preservation of decent jobs in Africa. The absence of jobs is a vital issue for the massive youth population on that continent. In some countries, at least 40-50% of the youth in the cities are unemployed and those that are employed are underemployed. They have been driven to the cities from the stagnating rural farms in search of urban jobs. For this reason, investment must be encouraged, not only in the resource sectors where Africa has an advantage, but also in labour-intensive industries, such as those found in the urban manufacturing sectors that are so highly developed in a number of dynamic Asian economies.

Africa does possess two important advantages: it offers a huge potential market for the world and returns on investment in Africa are rarely below 10%. Unfortunately, the current level of investment is severely lagging behind other regions of the globe. Until now, investment from private interests has remained inadequate and foreign direct investment (FDI), which amounts to a mere 1.6% of the global total, has not even approached appropriate levels. This must change.

2. Improve the Overall State of Governance

The basic problem in Africa is the vampire state ... which has been hijacked by crooks and bandits, who use the instruments of the state to enrich themselves. They are cronies and tribesmen and they exclude everyone else. The richest people in Africa are heads of state, and ministers, and quite often, the chief bandit is the head of state himself. These people take over every key institution of the state. They take over

the military, the judiciary, and the media and subvert these institutions to serve their interests. Rule of law does not exist for the people. Transparency does not exist for the people.

*Mr. George Ayittey, Professor, Economics,
American University, Washington, D.C.¹⁵*

Six key areas stand out. Parliaments need to be strengthened with training and resources to improve the quality and effectiveness of legislation and oversight. Judiciaries need more support and protection of their independence. Public sector management needs an injection of professional skills and the ICT tools to provide greater transparency and accountability. The public services need to improve delivery in vital areas, such as education and health. Conditions for the private sector need to improve, and media institutions need to become more credible and responsible in order to play their watchdog role in society.

*Mr. K.Y. Amoako, Executive Secretary,
United Nations Economic Commission for Africa and,
United Nations Under-Secretary-General¹⁶*

In general, it would be an understatement to conclude that the state of governance in Africa has not been up to standard. Too often, African governments have governed poorly and have neglected the needs of much of the population. Regrettably, political instability, violent conflict, rampant corruption, the lack of sufficient rule of law, and a dearth of strong institutions have been a feature of the African landscape. Continued progress in all of these areas would significantly boost investment prospects and the overall quality of life in African countries.

On the political side of the reform ledger, there are a number of key areas for improvement. First, the Committee was told that African rulers must eliminate patronage systems that benefit a small percentage of the citizenry, benefiting a narrow political base at the expense of the majority. Too often, poor countries have remained poor largely because their leaders have kept them that way.

Second, elections must be free and fair, and there must be genuine democracy supported by a system of checks and balances. A 28-country survey of governance in Africa, undertaken by the UN Economic Commission for Africa (UNECA), found that many countries had made significant strides in shifting to more democratic political arrangements and to greater

¹⁵ *Evidence*, 10 May 2005, 38th Parliament.

¹⁶ *Evidence*, 15 February 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

inclusiveness of the citizenry in decision-making.¹⁷ For example, 43 out of 48 sub-Saharan countries have now held democratic elections. However, democratic institutions and practices in many of these countries remain weak and certain countries continue to be plagued by the culture of “one-party rule.”

Third, the public sectors of many countries need to be reformed and the role of their civil societies strengthened. We were told by Dr. Mohan Kaul, Chief Executive of the Commonwealth Business Council in London that improvements in governance are often the result of pressures from the population — an increase in demand for services and accountability from the citizenry. “If people have a stake in the economy, they will have a stake in holding governments accountable.”¹⁸ Civil society plays a crucial role in generating this demand and debate around the economic policies and performance of the government. The Committee heard that ordinary citizens and civil society must serve as a counterbalance to the state.

Fourth, the Committee was informed that institutions need to be developed and/or improved, and their independence ensured. This includes countries’ judiciary, media, central bank, electoral commission, civil service, and armed forces. Botswana was provided to us as an example of a country possessing the basic institutions of a state that works. However, we also heard that in many other countries, serious deficits in institutional capacity remain.

To date, some progress has been made in terms of realizing democracy, strengthening civil society and the media, and improving other aspects of governance. The African press is now freer, more multi-party elections have taken place, and the implementation of NEPAD’s African Peer Review Mechanism (APRM) is a step in the development of improved political and economic governance.

The APRM assesses and monitors the progress of African countries in meeting the goals of achieving good political and economic governance. It is a voluntary process of self-assessment by countries to identify and apply best practices in political and economic governance. Under this mechanism, African countries offer up their efforts at reforming

¹⁷ Economic Commission for Africa, *Striving for Good Governance in Africa*, Synopsis of the 2005 African Governance Report, 2005, p. vi.

¹⁸ Meeting, London, United Kingdom, 18 October 2006.

governance for scrutiny by an outside panel of experts. Civil society and the private sector have been key elements of this review process.

Several witnesses observed that willingly subjecting one's own governance to a review by one's peers is not a small commitment. As we were told, it would be like Canada willingly submitting its governance to a review by the United States and Mexico.

While some progress is being made on the issues of governance, the pace of improvement needs to be accelerated. Moreover, the jury is still out on what ultimate influence NEPAD's APRM will have on governance in Africa. The Committee heard from witnesses who highlighted the positive pressure that a peer-review process can impose on leaders. For example, in South Africa the very process of completing the review process had value as it encouraged a national dialogue of governance issues. In order for South Africa to submit its response to the APRM questionnaire, it engaged in a public awareness campaign and formed a national governing council that included representatives from labour, business, and government. Lynette Chen of the NEPAD Business Foundation described this "Self-Assessment" report as "a snapshot of the state of the nation, but from the people's perspective."¹⁹

However, we also heard from those who questioned the merits of the entire exercise considering that the reviews of one government leader are being conducted by another and not through a more objective and independent process. In terms of the process, the word "review" is misleading. The APRM is not a pass or fail review. The Committee questions the value of any governance review process that does not result in a clear and decisive evaluation of whether a government is good or bad.

As well, the Committee received evidence that the entire peer-review process is cumbersome, bureaucratic and slow. The message given to the Committee in Africa was loud and clear: turning a blind eye to any poor performer in the area of governance (e.g., Robert Mugabe in Zimbabwe) spells hypocrisy and sends the message that good governance initiatives are questionable.

¹⁹ Meeting, Johannesburg, South Africa, 11 October 2006.

3. Aggressively Tackle Corruption

Many ordinary Africans encounter the state only in terms of its coerciveness and in the extraction of monetary benefit, usually as represented by the police and the security services. Every other expectation of the provision of access to education and to broad welfare has become a fallen hope for most citizens of the continent.

Mr. Adebayo Olukoshi, Executive Director, Council for the Development of Social Science Research in Africa, Dakar, Senegal²⁰

Corruption alone costs Africa \$148 billion per year. Obasanjo, the leader of Nigeria, said that since independence, African leaders have stolen \$140 billion from their people. If these leaders can invest one-half of that loot in Africa, things will turn around.

Mr. George Ayittey, Professor, Economics, American University, Washington, D.C.²¹

Corruption is a huge obstacle to investment and it siphons off the benefits of growth. It is a symptom of bad governance and must be reduced for investment to prosper.

African countries are generally perceived as being among the most corrupt in the world. According to the African Union, African countries lose an incredible US\$148 billion each year to corruption. Indeed, it is beyond belief how African countries that are so wealthy in terms of their natural resource base can be so poor. Unfortunately, so much of the resource revenue generated in oil- and mineral-rich countries ends up in the wrong hands.

The Committee was informed that if African leaders could rein in corruption, they would have all the money that they require for development purposes. Ultimately it is Africans themselves who have to improve things.

Corruption is largely the result of individual decisions by leaders and officials to use public office for private gain. Country rulers should not be able to remove public moneys for their own uses and not be punished. In a perfect world, government employees would also not

²⁰ *Evidence*, 19 April 2005, 38th Parliament.

²¹ *Evidence*, 10 May 2005, 38th Parliament.

be able to divert revenues (e.g., bribes, informal police fines) or expenditures into their own pockets. For their part, companies doing business in these countries should not pay bribes.

African leadership must develop a zero tolerance policy for theft and bad faith-inspired gross mismanagement. Eliminating corruption would require countries to establish stronger institutions and the effective rule of law; eliminate undue or excessive political patronage; set up an independent, professional public service; and develop a civil society that can generate public pressure to remove corrupt practices.

4. Improve Infrastructure and Access to Energy

Even if we removed all trade barriers to agriculture tomorrow, some countries would still be unable to export their products because of supply side constraints — infrastructure and communications.

*University of Cape Town Graduate School of Business*²²

If you factor out South Africa, access to energy on the continent is 7%.

*Mr. Rory Kirk, Managing Director,
Hatch Africa (Johannesburg)*²³

Without power that is reliable, it is difficult to envision economic development.

*Mr. Joseph K. Kinyua, Permanent Secretary,
Ministry of Finance, Kenya*²⁴

Africa also needs to improve its economic infrastructure. After years of being mismanaged by state-owned monopolies, the infrastructure in most African countries is close to breaking down. In many cases, it is non-existent. There are currently large gaps in the availability and quality of key infrastructure, especially in low-income countries and in poorer rural areas within countries.²⁵

²² Meeting, Cape Town, South Africa, 9 October 2006.

²³ Meeting, Johannesburg, South Africa 10 October 2006.

²⁴ Meeting, Nairobi, Kenya, 13 October 2006.

²⁵ Often, infrastructure services are not targeted to the poor.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

Transportation shortcomings are everywhere. Of paramount importance, Africa requires an extensive road system from the coast to the interior as well as within the interior itself, where such a high percentage of the population resides. In turn, improved roads could lead to better distribution of farm goods to markets as well as agricultural inputs to farmers. We heard that the lack of sufficient road, rail, and air networks within and between African countries has prevented the growth of intra-African trade and contributed to the continuing dominance of Africa's economic relations with Europe.

Infrastructure deficiencies also exist with respect to energy production and dissemination and energy infrastructure. Insufficient and unreliable access to energy is one of the greatest impediments to economic growth in Africa. Rolling power outages occur daily in Dakar, the economic hub of Senegal. This severely reduces the attractiveness of Dakar to businesses and outside investors. Moreover, it is estimated that only 15% of Kenyans have access to electricity. A representative from the Ministry of Energy in Kenya told the Committee "without power that is reliable, it is difficult to envision economic development." Regional energy pooling such as those initiatives being proposed between Kenya and its neighbouring states and the development of regional energy initiatives were presented as the most viable options to overcome national challenges in producing energy and to increase overall access to energy on the continent.

Investments in infrastructure can bring major benefits. These include reductions in the cost of doing business, greater access to markets, a boost to a country's trade performance, and an improvement in the delivery of health and education services. Better roads would also allow for a better response by police and security forces to developing crises.

5. Make Agriculture a Priority

Taking people out of agriculture and sending them to the city when there is no industry is not a sustainable solution.

*Mr. André D. Beaudoin, Executive Director,
UPA Développement international²⁶*

²⁶ Evidence, 22 March 2005, 38th Parliament.

Approximately 70% of the population is involved in farming; it may have been 85% a few years ago. That means that people who can no longer earn a living from farming that they give up and move into the cities. We have some very large cities in Mali today, and our country has barely 11 million inhabitants. One of our cities has a population of almost 2 million today. This is ridiculous. However, in this city, there are no jobs; there are no factories or any viable economic sector. That means that these huge cities we are building are becoming impossible to live in, because if the people who come from the country cannot find employment in another economic sector, they will not be able to live decently. That means we are facing an explosive situation in the medium term.

*Mr. Ibrahima Coulibaly, Manager, External Affairs,
Association of Professional Producers of Mali²⁷*

Agriculture is a crucial activity in Africa. As the Commission for Africa made clear in its February 2005 report, agriculture is the most important sector in the majority of sub-Saharan African countries.²⁸ Agricultural activity contributes at least 40% of exports, 30% of GDP, up to 30% of foreign exchange revenues, and a massive 70% of employment in that region. Agriculture is a sector dominated by the poor.

The African continent used to feed itself and even export agricultural products to Europe. By contrast, today, 200 million Africans are affected by serious food shortages and Africa has to import food. Africa spends as much on food imports today as it does on aid. Clearly, increasing agricultural production, and generating market access for this production, is essential to Africa's economic resurgence and poverty reduction.

However, agriculture has often been overlooked as a catalyst for development within Africa. There is a growing recognition that investments in agriculture — both by developing and donor countries — had declined. This decline was a reflection of the fact that agriculture had fallen out of favour as a development priority for African countries and donors alike, and for international financial institutions.

Indeed, there has been a heavy urban bias in public spending and policy-making in Africa. Countries have often adopted ill-suited and urban-based industrialization strategies. In

²⁷ *Evidence*, 8 March 2005, 38th Parliament.

²⁸ *Our Common Interest*, Report of the Commission for Africa, March 2005, p. 229 and 271.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

the process, domestic agriculture has been neglected or even penalized through such measures as controls on prices and markets as well as heavy taxation. Since the 1960s, the level of public resources allocated to agriculture (usually under 10% of public spending) has been consistently low relative to the sector's size and contribution to the economy. The Committee was told that the ruling elites in Africa neglected agriculture because they thought it was backward and primitive and this neglect is the reason why Africa cannot feed itself today.

African countries must take some responsibility for their own farming failures. Agriculture and rural infrastructure must be made top priorities, so that investment and productivity in the agricultural sector can increase. In our view, progress on agriculture will combat hunger, raise farm incomes thereby reducing poverty, create economic activity in rural communities, and retain farmers on the land instead of having them migrate to the cities where economic opportunities are currently limited.

At the same time, it is also worth noting that agriculture is the most crucial economic activity because of the absence of significant additional private-sector output. If agriculture becomes efficient over time, farms will become larger, productivity will increase and employment will decrease. More Africans will be fed and exports will increase. There is thus an imperative need to develop additional private sector activity in African economies concurrently with agricultural reforms. Otherwise, the development of efficient African agriculture will generate massive unemployment among those former farm workers migrating to the cities.

On the positive side, it appears that a number of African countries as well as the World Bank are beginning to focus on agriculture in Africa once again. Agriculture is a central priority in the World Bank's Africa Action Plan, which aims to increase economic growth and combat poverty in support of the United Nations' Millennium Development Goals (MDGs). For their part, African governments have made a commitment to invest at least 10% of their budgets in agriculture, their most important economic sector — in Mali, the Committee heard that the figure for that country was 13%. While still not enough, this 10% investment requirement is, at least, a start.

6. Raise Agricultural Performance

Our agricultural implements consist of ploughs pulled by oxen; that is generally what we use. In Mali, 55% of farm families use that type of equipment. The other families, the other 45%, do not even have a plough and oxen. Those are the kinds of difficult circumstances these families live in despite all the aid this country receives. In 2005, this is the case in Mali.

*Mr. Ibrahima Coulibaly, Manager, external affairs,
Association of professional producers of Mali²⁹*

Nothing is being invested in agriculture which is an enormous source of wealth. Agriculture has remained at the subsistence stage. No investment is being made. It is just a full day's job, with a hoe in your hand and your back to the sun. A father, a mother and a family with 10 children cannot produce enough to feed 12 people. There is just no investment.

Mr. Kashimoto Ngoy, International Development Researcher³⁰

At the heart of the agriculture issue has been Africa's inability to increase the productivity of its lands. Farm output has increased, but this has been mostly due to an increase in the area of land under cultivation.³¹ Moreover, food production in Africa has failed to keep pace with population growth and food yields are far below those of other parts of the world. Clearly, productivity on African farms must be increased.

A major factor behind the performance of the agriculture sector in Africa is the relative absence of agricultural investment. There is a link between the decline in investment targeted at agriculture and a decline in performance of the sector. There is a need to give farmers incentives — in the form of access to markets, land tenure, irrigation, etc. — to invest in agriculture to increase productivity. There is also a huge requirement for more modern farm tools to replace the primitive implements that currently exist.

²⁹ *Evidence*, 8 March 2005, 38th Parliament.

³⁰ *Evidence*, 1 June 2005, 38th Parliament.

³¹ In Ethiopia, however, the Committee was informed that a mere 13% of that country's arable land is under cultivation. With proper agricultural policies in place, it is more than likely that that percentage would increase.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

When we asked farmers in Ethiopia what they thought the number one issue was for them, the answer was always the same: they need markets for their output. While the Ethiopian authorities are attempting to change agriculture from the current subsistence farming practices to production for the market, the missing ingredient for many of these farmers is the existence of a market itself.

In Ethiopia, regional government officials are trying to find markets for producers; it would help if the cities in Africa become more prosperous and be in a better position to purchase farm production.

Land tenure is another important issue. In the traditional African culture, land belongs to everyone. As a result, in some countries the political leaders decided to have the state own the land. However, the Committee is convinced that in Africa the existing land tenure system can be a barrier to boosting farm productivity. For example, rural land in Ethiopia and Nigeria is not private but people have possession rights, in other words they can lease it but not sell it. The Ethiopian government introduced land certification two or three years ago, a move which may guarantee that land can be passed on to subsequent generations, but does not totally guarantee ownership.

The lack of secure rights to use or own the land has discouraged farmers from making the long-term investments that the land requires and that the population requires to achieve food security. Agricultural policies must change to reflect this desire for greater security of land ownership. African counterparts should give serious consideration to improving existing land tenure systems so as to give agricultural producers more secure rights to the land.

Another challenge facing agriculture in parts of Africa is a lack of supporting infrastructure. Increased rural access to roads would not only make it easier for crops to reach market, but would also significantly lower the cost of obtaining materials such as fertilizer and equipment.

As the Committee experienced first hand in the countries it visited in Africa, it is difficult to imagine development happening without better roads. In Ethiopia, we heard of the high costs of shipping food by road from the food-surplus regions in the southern part of the

country to the food-deficit regions of northern Ethiopia. The same maize available in the south for \$1,000 per ton would cost a full \$5,000 in the north, with much of that price discrepancy attributed to transportation costs. A similar story was heard during our visit to a rural region in Nigeria.

For want of necessary infrastructure, the incidence of irrigation is low. In fact, barely 4% of arable land in sub-Saharan Africa is irrigated. Poverty could be reduced considerably if a higher proportion of land could have access to nearby water.

There is also a need for post-harvest infrastructure. Post-harvest losses make up a high proportion of total farm production and improved storage and rural transport infrastructure is critical. When the Committee travelled the mud track north of Bukavu, which used to be a paved road, we passed scores of women hauling heavy loads of firewood, plantains, and bananas to market. They had left their homes in remote villages hours before dawn. This system of rural transport is not the future of agriculture in Africa.

Increased agricultural research, education and extension services (i.e., technical assistance) and investment in local processing operations would also be helpful. Whereas other developing regions of the world enjoyed a surge in crop yields in the 1970-2000 period, stemming from the development of high-yielding plant varieties and an increased use of fertilizers and irrigation, Africa has lagged behind in technological advances in agriculture.

A host of other explanations have also been offered for the slow growth in agriculture production in Africa. These include political instability and conflict; limited financial systems, poor access to credit and high rates of interest and bank charges (32% in Nigeria); and gender bias against women, who form the bulk of the agricultural labour force. Addressing each of these issues would result in an improvement in agriculture in Africa.

As a final point, the Committee received evidence that African countries are becoming the target of efforts on the part of outside interests to promote greater agricultural productivity through the introduction of modern biotechnologies such as genetically modified crops. We were told that certain requirements — for example, an adequate amount of water and access to farm credit — were not in place to integrate these new technologies, that the cost of production

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

associated with this technology would rise, and that the existing biological diversity would be threatened. The Committee heard that support of local technologies and resources would be a preferred option to the import of external technologies.³²

7. Improve its Ability to Trade

The Committee heard that trade is an important lever of development and poverty reduction, and that a number of African leaders prefer trade to aid as a means to boost the continent's recovery. Indeed, we were told that the benefits of trade expansion typically swamp those flowing from increased official development assistance (ODA). Africa needs to increase its share of international trade so that it can generate the financial resources that it needs to finance development.

The problem is that Africa's share of global trade has dropped from 5% in 1980 to roughly 2% presently. Most African countries export only a very small number of primary products and the products that they export are typically sensitive to fluctuations in world prices.³³ Also, it is very difficult for African exporters to compete with producers in developed countries.

To really consider Africa's ability to trade, one also has to consider trade within Africa itself and trade between Africa and other developing and emerging countries. The Committee was informed that this "south-south" trade is more important than "north-south" trade (trade between Africa and developed countries) and displays more future potential. As well, more barriers exist on the former type of trade than do on north-south trade.³⁴

To stimulate intra-African trade, the countries themselves will have to curb protectionism within their own borders. While tariffs within Africa have declined by about one-half since 1990, they are still high by international standards and the reductions that have taken place have often been accompanied by the erection of non-tariff barriers. Economic

³² It also bears mentioning that the European Union, a key market for Africa, does not accept genetically modified organism (GMO) production for domestic consumption.

³³ Africa has historically had difficulty processing its primary products.

³⁴ *Evidence*, Ralph Goodale, Minister of Finance, 12 April 2005, 38th Parliament.

activity often stops at the borders between African countries. The WTO Doha Round, along with other trade liberalization initiatives, must ensure that trade flows within Africa are substantially improved.

Freeing up trade flows will not be enough, however: Africa needs to be in a better position to take advantage of new trading opportunities. Currently, there are several countries in Africa that would be completely unable to engage with the world economy if all barriers to trade were eliminated due to problematic economic conditions within their own borders. Profiting from new trade opportunities will only be accomplished through improvements in such “supply-side” factors as infrastructure (e.g., roads, more efficient ports, better energy connections), the introduction of a sound business climate and improvements in governance, as well as improved customs procedures, and skills development. According to the Commission for Africa report, the fact that African trade has lagged behind the world has more to do with these factors than with the existence of trade barriers.

In particular, the lack of transportation, communications, energy, water, and infrastructure on the African continent as well as the absence of indigenous enterprises ready to take advantage of new market access opportunities, are all significant inhibitors to trade. The Committee heard that there are problems with major overland links in Sub-Saharan Africa. For example, traditionally there was an effective rail link between Dakar and Bamako, but this link has been allowed to deteriorate. No proper highway has been built to facilitate travel between these two cities. In the case of East Africa, the major artery is the road between Nairobi and the important port city of Mombasa, which serves the interior of much of East Africa including the Eastern Congo. This road is in terrible condition.

The Committee experienced first hand another key barrier to improving trade. We travelled from Bamako by bus to visit a cotton farm about a hundred kilometres outside of the capital, on the main road to Burkina Faso. The bus was forced to stop at a police checkpoint. We asked ourselves why there had to be a random roadblock on the highway, at which all traffic had to stop. This roadblock is the very embodiment of a barrier to trade. It seemed completely unnecessary.

8. Enhance Regional Integration

Last week we visited a regional exhibition of furniture producers from the West African region. There we meet a Ghanaian producer who faced the hurdle of it taking more than seven days to ship her products from Accra to Bamako, a distance of 1,000 kilometres. The journey was prolonged because of numerous formal and ad hoc check points, where documents were taken and often not returned until the next day and only after a bribe was paid. Moreover, at the border the producer had to pay a 40% duty among other taxes on these locally produced goods, despite the fact that Ghana and Mali are members of a free trade zone as of 1 January 2005.

*Mr. Brian Mitchell, Director,
Africa, Trade Facilitation Office³⁵*

Our biggest commercial ties are with European countries, not with African countries, even if they are our direct neighbours.

Minister of Finance, Senegal³⁶

Trade within Africa accounts for a mere 11% of Africa's total trade. This figure is staggering considering that it is far below the 77-80% of intra-continental trade in Europe and Asia. Unfortunately, since most African countries produce similar goods, intra-Africa trade will not approach European and Asian levels anytime soon. Most African countries continue to have greater trading relationships with the rest of the world than with their own neighbours.

Despite these challenges, the Committee was told that efforts to achieve regional economic integration must be advanced. With a few notable exceptions, both the domestic markets and the range of products available for trade in most African countries are small; the establishment of larger regional markets would act as a catalyst in driving Africa's economic growth.

It is also worth noting that a full fifteen of sub-Saharan Africa's countries are landlocked and require access to the coast to sell their goods abroad. These landlocked countries tend to be poor. As Professor Collier told the Committee, historically landlocked states in other parts of the world (i.e., Switzerland) have advanced economically by piggybacking on the economic success of their more fortunate neighbours, which can only happen with regional

³⁵ *Evidence*, 13 April 2005, 38th Parliament.

³⁶ Meeting, Dakar, Senegal, 6 October 2006.

linkages and spillover. Regional integration would make it easier to build the infrastructure networks that the continent as a whole so badly needs. In many cases, lack of political will and regional rivalries have prevented this integration from becoming a reality.

The head of the African Union and former President of Mali, Alpha Oumar Konaré, gave the Committee a passionate long-term vision of what an integrated African market could look like.³⁷ The AU's 25-year objective is to construct a United States of Africa complete with harmonization and an economic and monetary union. There is a paramount need to expand and connect roads and other infrastructure to link the various regions of the continent together. That way, African states could trade more with each other than with Europe, which is what is occurring now. At this point in time, however, certain AU states are resisting efforts at continental integration.

The Prime Minister of Ethiopia informed Committee members that while an integrated African market would be helpful in increasing trade, the greatest impact would actually be in attracting foreign direct investment.³⁸ Larger, integrated markets attract investors more easily than smaller ones. Indeed, as Professor Paul Collier told the Committee, the main reason that Asia has a decisive economic advantage over Africa is not the prevalence of low-cost labour, in which both continents have an equal advantage, but the development of agglomerated economies in Asia. This agglomeration has resulted in the expansion of regional economic hubs in Asia that have been conducive to an explosion in manufacturing and highly attractive in terms of investment. The dearth of economic regionalization and linkages in Africa has prevented a similar development, thus shutting the continent out of much global investment and trade.

In Nigeria, the head of ECOWAS informed us that integration of Western African countries, encompassing an eventual common external tariff and a customs union, would help to boost the level of participation of the region in global trade.³⁹ Regrettably, the weakness of the regional infrastructure and the scope and quantity of non-tariff barriers is holding back progress in this area. In fact, ECOWAS has been more successful as a security organization than an

³⁷ Meeting, Addis Ababa, Ethiopia, 10 October 2005.

³⁸ Meeting, Addis Ababa, Ethiopia, 12 October 2005.

³⁹ Meeting, Abuja, Nigeria, 17 October 2005.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

economic organization. In any event, Nigeria's leadership and stability is key to ensuring a bright future for regional integration.

The Committee is of the view that African governments should take steps to improve regional integration within the continent. The development of an integrated, internal African market would be of great benefit in stimulating both investment and trade.

9. Take the Fight Against HIV/AIDS and Malaria Seriously

Across Africa, HIV/AIDS is systematically eroding vital human resources in all sectors and at all levels. In the absence of comprehensive treatment and care programs, governments can expect to see a declining tax base, savings and productivity, while at the same time demands for services like welfare and health will increase.

*Mr. K.Y. Amoako, Executive Secretary,
United Nations Economic Commission for Africa,
and United Nations under- Secretary-General⁴⁰*

The impact of HIV/AIDS on the people of Africa is of a scale that neither African governments nor the international community have yet to come to terms with. While only one in seven of the world's peoples live in Africa, Africans account for two-thirds of all the people living and dying with AIDS.

*Mr. Robert Fowler, Personal Representative
of the Prime Minister for Africa⁴¹*

Without a healthy citizenry, economies cannot flourish and development cannot occur. Unfortunately, certain countries in Africa are plagued by deteriorating health conditions such as HIV/AIDS and malaria (see Appendix III).

There is an urgent need for greater health care in most countries in Sub-Saharan Africa. African governments need to significantly increase their investments in their health delivery systems, particularly in rural areas, and in so doing, to target the poor. This will require major investments in staff, in education and training, and in the development of new medicines. Better public-sector management of these investments is required. Greater focus should also be given

⁴⁰ *Evidence*, 15 February 2005, 38th Parliament.

⁴¹ *Evidence*, 30 May 2006, 39th Parliament.

to the prevention of the diseases prevalent on the continent. Strategies to deal with intestinal and nutritional diseases must be strengthened.

HIV/AIDS, which has affected all strata of African society, is the greatest threat to development in a number of countries. Prevalence rates in most southern African countries are so high as to threaten the very stability of the countries in question. In South Africa, the Committee heard that HIV/AIDS is crippling that country's economy, with a HIV prevalence rate of close to 20%. South Africa has lost a substantial proportion of badly needed workers, including teachers, health practitioners, police and defence forces, and general skilled workers. In Kenya, Colin Bruce (World Bank, Nairobi) informed the Committee that without any additional increases in skills and education, it would take thirty years to recover the loss in that country's human capital caused by HIV/AIDS.⁴²

All told, an estimated 26 million people in sub-Saharan Africa are afflicted by HIV/AIDS, on top of the 17 million that have already died and the roughly 12 million orphans that have been generated by this crisis. Although this represents only about 4% of the total population, these numbers are concentrated in a few, largely southern countries. Seven out of every ten people infected in the world live in Africa, and women and girls are the hardest hit by the virus.⁴³ Moreover, AIDS deaths are growing faster than those from malaria. In 2005, AIDS killed 2.4 million people in Africa, or 6,600 each day.

In Africa, the Committee heard that African Governments should not wait for the international community to tackle the HIV/AIDS problem. Instead, they must take ownership of the problem, acknowledge its depth and crippling effects, and work together to create a united front to deal with the disease.

HIV/AIDS should be viewed as a major threat to economic and social development. Without comprehensive treatment and care programs, governments will witness declines in their

⁴² Meeting, Nairobi, Kenya, 13 October 2006 - With increases in skills and education, it would still take 15 years to recover the human capital lost as a result of the disease.

⁴³ Two-thirds of new infections are in the 15-24 age female group.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

tax base, savings, and productivity as well as increases in the demand for welfare and health services.

Of great importance, focus should also be placed on disease prevention, given that HIV/AIDS currently has no cure. The Committee was informed that until recently, there had been little effort devoted to prevention by African leaders and governments and that only five African countries (Botswana, Ghana, Mali, Senegal, and Uganda) had made serious efforts to confront the AIDS epidemic. In fact, certain countries have been in a state of denial over the problem, and their unwillingness to address the disease has exacerbated the epidemic. These countries need to take the crisis within their own borders more seriously.

Educating the public in how to avoid contracting the virus is crucial. The countries that have been able to mitigate nascent AIDS epidemics have accomplished this by changing behaviour. We were told that African governments, traditional leaders and the churches need to be involved in this campaign.

Turning to the malaria problem, the fact that the Committee did not receive much evidence on that issue in no way suggests that it is unimportant. Africa's high year-round temperatures, its precipitation leading to the breeding of mosquitoes, and the existence of human-biting mosquitoes has made that continent the world's epicentre of malaria.

Malaria can be treated with quinine, a substance that has been known for almost 150 years. Therefore, it is beyond belief that efforts to combat the disease continue to be sub-optimal. Malaria accounts for the deaths of over one million Africans each year, with the victims mostly under the age of five. These deaths are preventable through the use of \$7 long-lasting, insect-treated bed nets and, according to testimony received, the spraying of the DDT insecticide in small amounts on the inner walls of people's homes. Malaria is also treatable by medicine for those having contracted the disease. Consequently, Robert Fowler, then personal representative of the Prime Minister for Africa, told the Committee: "The fact that malaria continues to take such a dreadful toll on the children of Africa is simply shameful."⁴⁴ The provision of the bed

⁴⁴ *Evidence*, 30 May 2006, 39th Parliament.

nets should be made a priority, and commercial partners who could produce them should be found.

10. Invest in all Levels of Education

With respect to education, the current focus on access must be balanced with an attention to quality, both to sustain gains in access we have made, as well as to ensure graduates are of the calibre necessary to address Africa's challenges.

*Mr. Khalil Shariff, Chief Executive Officer,
Aga Khan Foundation Canada⁴⁵*

There can be no development without education. Children must have literacy and numeric skills to function in the jobs that they will eventually assume. The situation is especially acute for African girls, who tend to drop out of school more quickly than boys. In all cases, access to schools and health care must be made available to the poorest people in Africa.

Progress in education, which is primarily a domestic responsibility, tends to be a function of the amount of funding being applied. When African governments were under pressure to balance budgets beginning in the 1980s, they cut big-ticket expenditures such as those on education. The result: participation in education declined.

However, the Committee received evidence that a number of countries are making progress. In Tanzania, the government has now eliminated student fees and enrolment has increased from 68% to 88%; in Mozambique, completion of school to grade five went up from 22% in 1991 to 40% in 2003; also, Kenya, Malawi, Uganda, and Lesotho are now devoting more attention to education and making impressive gains.

Thus, whenever it becomes more affordable for families in Africa to send their children to school, enrolment shoots up. A strengthening of African economies, together with improved governance and less civil strife, can also be of great help in developing a sound educational system.

⁴⁵ Evidence, 20 June 2006, 39th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

On the negative side, not all countries have seen fit to ease the cost of schooling and, of those that have, not all have pledged to cover the additional costs of such items as uniforms and books. User fees still exist in at least 35 sub-Saharan African countries. This helps, at least in part, to explain why only 59% of children in that region are completing primary school.

The Committee also received evidence that there are currently significant imbalances in African educational planning. Much investment is being made in primary education, yet primary education alone is insufficient for sustainable human and national development. Given the need to develop human capacity in a host of critical professions, what does the future hold for students where higher education is being neglected?

The other point that bears noting is that the emphasis in education must also shift, from the current focus on access to the quality of the education itself. The infrastructure of education, including the quality and availability of classrooms, schools, teachers, and supplies is just as important as the rate of enrolment.

11. Make Strides Towards Gender Equality

Gender equality is a serious challenge, but it also represents a serious opportunity. The empowerment of women, with their strong economic role, and the need to ensure that young girls and women have access to training and education opportunities, will lend strategic leverage to economic growth.

*Mr. Paul Hunt, Vice-President, Africa and Middle East Branch,
CIDA*⁴⁶

Women play a key economic role in Africa, especially in rural communities. Not only do they take care of households, they represent the majority of small-scale farmers and they usually tend to be the ones responsible for food security in African families. Their repayment rates on micro-financing are high, and the wealth generated by the commercial activities of women tends to stay in the family. With women also playing an active trading role on the continent, it should come as no surprise to discover that they conduct a significant part of economic activity in Africa.

⁴⁶ Evidence, 8 February 2005, 38th Parliament.

In undertaking this important role, however, women face incredible challenges. They still face gender discrimination in many typically patriarchal African societies, they typically need their husband's backing when making economic decisions, they have less access to financial services, they are at greater risk of contracting HIV/AIDS⁴⁷ and require more education to become informed about how to prevent the deadly disease. This must change.

For broad-based national development to occur, young girls and women need increased access to training, credit and savings, and educational opportunities. Witnesses told us that there is a strong link between greater gender equality and economic development. The role of women in Africa must be enhanced.

⁴⁷ The Committee heard that women in Africa generally do not have the power to compel their male partner to use a condom during sex. Unfortunately, for physiological reasons they are more prone than men to be infected through unprotected sex. It is also the case that poverty forces certain women to become sex workers, thereby increasing the risk of contracting HIV/AIDS.

12. Practice Good Governance to Prevent Conflict

In short, there must be a bargain in being a citizen of an African country. Today, it is not obvious what that bargain is. It will be necessary for such a bargain to be established in the form of a new social contract between state and society if Africa is to know long-term peace and stability.

*Mr. Adebayo Olukoshi, Executive Director, Council for the
Development of Social Science Research in Africa⁴⁸*

Peace is more than the absence of war.

Ms. Jane Boulden⁴⁹

Economic decline is the single greatest driver of conflict.

Professor Paul Collier⁵⁰

Without peace, economic development cannot occur. War destroys agricultural production and infrastructure, results in human and capital flight, and causes losses in annual economic growth. It diverts precious national resources for military purposes from health care systems and schools. Conflict adversely affects progress in all aspects of the development process. Therefore, the reduction and management of conflict will be a key factor in enabling Africa to attract higher levels of investment and ensure economic growth.

Between 1989 and 2002, two-thirds of African countries experienced a serious armed conflict. Since the 1990s, some 6 million Africans have been killed, over 15 million others have been internally displaced, and there have been an additional 4.5 million refugees.

Between 1996 and 2002 the Congo imploded in a series of internal wars, rebellions, and armed incursions by neighbouring states. It acted as a massive destabilizing influence in Central Africa, as it shares borders with nine countries. While the Congolese people suffered from the end of the Mobutu regime, which had lasted for 32 years and involved the government's total neglect of the rural and Eastern regions of the Congo, and the Kabila rebellion, they were equally brutalized by the plundering and violence committed in their territory by their neighbours —

⁴⁸ *Evidence*, 19 April 2005, 38th Parliament.

⁴⁹ *Evidence*, 20 April 2005, 38th Parliament.

⁵⁰ Meeting, London, United Kingdom, 19 October 2006.

Rwanda, Uganda, Burundi, Angola, and Zimbabwe, among others. Indeed, the Congo's vast mineral resources were carved up and exploited by Congolese elites and armed forces, foreign companies, and neighbouring African countries alike. Meanwhile the Congo's territory became a proxy territory to play out the civil conflicts of Rwanda (i.e., the conflict between the Rwandan Patriotic Front and the *genocidaires* and *Interahamwe* who had fled into Eastern Congo), Uganda, and Burundi, at the expense of the Congolese living in the eastern provinces, the area most ravaged by these wars. The disintegration and plunder of the Congo was a result of regional power plays, the intention of certain leaders to "deal" with various rebel groups accused of operating from and within the Congo's territory, and the desire of many actors to secure lucrative concessions and illegal exploitation of the Congo's natural resources during this chaos.

Indeed, the United Nations convened an expert panel to investigate this very issue. It concluded that individuals and governments from the Congo, Rwanda, Uganda, and Zimbabwe, among others, had participated in stripping the Congo of its resources, including coltan (a key ingredient in cell phones), diamonds, copper and gold, for their own gain. These illegal resources transited through eleven countries in Africa, with almost no prosecution or action taken on behalf of those governments to halt this business of war.⁵¹ The levels of violence, atrocities, and deprivation inflicted on the Congolese people during this conflict are staggering. It is estimated that at least 3 million people died as a result of these wars.⁵²

As has been illustrated dramatically by the case of the Congo, conflict results in regional destabilization, regardless of whether neighbouring countries are stable and at peace. The Committee was informed that simply sharing a border with a country experiencing conflict reduces GDP by 1.6%. When those bordering countries are considered, we heard that there were only a handful of countries on the entire continent not adversely affected by conflict.

⁵¹ For example, the *Final Report of the Panel of Experts on the Illegal Exploitation of Natural Resources and Other Forms of Wealth of the Democratic Republic of the Congo* found that Rwandan Patriotic Army operations in eastern Congo were managed by a "Congo Desk." The report concluded: "While revenues and expenditure in the [RPA's] Congo Desk are considerable, they are kept strictly separate from Rwanda's national budget. A reliable source associated with the Congo Desk has calculated that income to the Desk provided 80% of all RPA expenditure in 1999. [...] The Congo Desk's contribution to Rwanda's military expenses would therefore have been in the order of \$320 million," p. 15. UN Security Council, S/2002/1146, 16 October 2002.

⁵² Martin Meredith, pp. 540-543.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

The security situation in Africa has improved in recent years, with both the incidence and severity of the average conflict declining. Ongoing conflicts in Sierra Leone, Liberia, and Angola have concluded. The Government of Sudan and the Southern People's Liberation Army (SPLA) signed the Comprehensive Peace Agreement in January 2005, bringing an end to the grinding north-south conflict that began in 1983. Also, the thirteen year civil conflict in Burundi appears to have reached a conclusion with the deal between the National Liberation Forces (FNL) and the national government in September 2006. Nevertheless, there are ongoing problems in Darfur (Sudan), Cote d'Ivoire, Ethiopia-Eritrea, and the Horn of Africa, and regional tensions stemming from the control and distribution of natural resources, which will require consistent monitoring and international leadership.

Armed conflicts are a costly enterprise, whether considering the loss of human life associated with warfare, or the magnitude of military, financial, and logistical resources required to implement external peace enforcement operations. The Committee heard that the African Union (AU) Mission in Darfur, a relatively small operation in military terms, costs approximately US\$250 million per year. At AU headquarters in Addis Ababa, the organization's outstanding Peace and Security Department representatives informed the Committee that its Darfur mission was the AU's most ambitious initiative to date and that its success would demonstrate Africa's ability to address conflict situations. We heard that while the mission was not lacking in the way of troops, there was a real shortfall in logistical support and financing.⁵³

Fortunately, conflicts can be prevented. The Committee heard that the prevalence of conflict is closely linked to countries' economic and political governance and their performances in raising the standard of living of their citizens. As Dr. Cheryl Hendricks, Head of the Southern African Human Security Programme at the *Institute for Security Studies*, told the Committee in Pretoria, South Africa, political failure, social exclusion, and the existence of weak states, together with high rates of military spending often undertaken at the expense of health and education, have frequently been the source of the problem.⁵⁴

⁵³ Meeting, Addis Ababa, Ethiopia, 11 October 2005.

⁵⁴ Meeting, Pretoria, South Africa, 11 October 2006.

There is thus a connection between state capacity, levels of equitable economic development, and the risk of war and terrorist activity. A prosperous and well governed nation is often a peaceful one. The relationship between economic development, governance, and insecurity has been evident in Nigeria. Despite accruing hundreds of billions of dollars in oil wealth since the 1970s, the majority of Nigeria's 129 million citizens (approximately 18% of the population of Sub-Saharan Africa) remain poor and its government has faced difficulties in providing consistent public services and tackling corruption. It continues to be hampered by inter-communal violence and political grievances, and thus, continues to be a potential crisis point in West Africa. Nigeria has undertaken measures to improve its governance record, and therefore, requires the continuing support of the international community.

The Committee consistently heard from witnesses about the importance of good governance, a principle that is enshrined in NEPAD. The Committee believes that African states and the international community should strengthen the principles of NEPAD, and to concentrate development programs on improvements in political and economic governance as a means to prevent conflict and ensure stability.

13. Strengthen its Peace and Security Architecture

Without solving security, it doesn't make much sense to fund development. Security and stability are necessary conditions for development.

*Mr. Steen Nordstrom, Research Unit on Defence and Security,
Danish Institute for International Studies⁵⁵*

This is the principal challenge faced by African peacekeeping forces. While Western nations are focused on areas they believe to be of greater import to their individual national interest, much of the "heavy lifting" in Africa falls to Africa's peacekeepers.

*Colonel Denis Thompson, Director,
Peacekeeping Policy, National Defence⁵⁶*

One of the greatest regional achievements in Africa to date is the establishment of new structures for peace and security on the continent. The Committee was very impressed by the

⁵⁵ Meeting, Copenhagen, Denmark, 17 October 2006.

⁵⁶ *Evidence*, 8 February 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

quality of the staff at the African Union and wish that organization well. We strongly believe that these regional security organizations will be critical in the future prevention and resolution of security crises on the continent, and must therefore, be provided with secure and adequate financing.

African governments, often under the regional leadership of South Africa and Nigeria, have assumed increasing responsibility for managing security crises in Africa. While in Cape Town, the Committee learned of the critical role that South Africa is playing both diplomatically and through the provision of security forces in resolving the conflicts in Cote d'Ivoire, Sudan, Burundi, and the Democratic Republic of the Congo (DRC).

Africa's commitment to continental security was underlined by the creation of the Peace and Security Council of the African Union (AU) in 2002. This council is tasked with collective security — the resolution, management, and prevention of conflicts in Africa.

Replacing the former Organization of African Unity, the AU's Constitutive Act clearly establishes greater regional authority for the management and resolution of conflicts, and removes the previous organization's preoccupation with the sanctity of state sovereignty. The Committee was told in Nigeria that the AU's Peace and Security Council has transformed the way Africa handles conflict.⁵⁷

In aiming to strengthen its capacity to manage conflict, the AU has set the goal of having a permanent peacekeeping force in place by 2010. We were told that this African Standby (i.e., "rapid-reaction") Force (ASF) would be a mechanism to address low intensity conflicts in which the UN may not be involved, in cases where it was necessary for the AU to play a lead political role in conjunction with the UN, and where it could deploy rapidly in case of grave circumstances such as genocide. The ASF was to be composed of five regional brigades geographically representative of

⁵⁷ *Evidence*, Addis Ababa, Ethiopia, 11 October 2005. The AU has deployed peacekeeping forces in Burundi and the Darfur region of Sudan. The AU Mission in Burundi (AMIB) was deployed in 2003 following the signing of the Arusha Agreement in 2002. AMIB's mandate was to monitor the cease-fire, supporting disarmament, demobilization, and reintegration initiatives, and assisting with overall stabilization. This mission, which was led by South Africa, was handed over to a larger United Nations mission in 2004. In 2004, the AU deployed a mission to monitor the ceasefire in Darfur, which was eventually expanded to a larger protection force of 7,000 personnel as of 2006.

the continent (North, West, Central, East and South) and that while it would place its emphasis on peacekeeping, it would also be active in providing humanitarian assistance and in responding to natural disasters.

During the same meeting with the AU's Peace and Security Department officials, the Committee also received excellent information on the organization's engagement in a number of African conflicts. At the time, ongoing peace support missions with military deployment involved AU Liaison Offices in Côte d'Ivoire, Liberia, Ethiopia-Eritrea and the Democratic Republic of Congo as well as missions in Burundi and Darfur.

While the AU is a critical piece of Africa's nascent continental peace and security architecture, regional and sub-regional bodies have also been active in conflict resolution. In Nigeria, the head of the Economic Community of West African States (ECOWAS) informed the Committee that in its initial stages his organization held international commerce as its objective, but that ECOWAS has evolved and has become increasingly active in the domain of peace and security, spearheaded by Nigerian leadership and the Nigerian armed forces.⁵⁸

⁵⁸ ECOWAS first intervened in Liberia in 1990 under Nigerian leadership, remaining until 1999. ECOWAS returned to Liberia in late 2002 following its descent back into civil war in 2000, forming the groundwork for the deployment of a UN peacekeeping force in 2003. From 1997-1999 ECOWAS forces intervened in Sierra Leone to quell the violence stemming from the insurgency of the Revolutionary United Front, a rebel group supported by Liberian president Charles Taylor. ECOWAS forces were absorbed into the UN mission in Sierra Leone. However, renewed violence required a robust intervention by the United Kingdom in 2002, and an augmentation of UN forces, which together facilitated a cease-fire and stabilization of the country. ECOWAS intervened in Cote d'Ivoire in 2002 in support of the French armed forces, leading to a takeover by a UN peacekeeping operation in 2003.

CHAPTER 3: WHAT THE INTERNATIONAL COMMUNITY NEEDS TO DO

If you could fix the international terms of trade, aid would be largely irrelevant.

*Mr. Simon Bland, Head of United Kingdom Department
for International Development, Kenya*⁵⁹

The new African rulers assumed power fired with ambition, but hobbled by governments and ideologies largely inadequate for the challenges they faced. As these shortcomings became increasingly obvious from the 1960s, ongoing external disruptions undermined attempts to work out better solutions: meddling by American and Soviet Cold War strategists, the oil crisis, mounting debt, structural adjustment, agricultural collapse. The 1980s were perhaps the depth of this decline.

*Mr. Philip Zachernuk, Professor,
Department of History, Dalhousie University,
and President, Canadian Association of African Studies*⁶⁰

The international community must adopt policies that will help African economic development. Trade and investment should be emphasized over long-term development aid, which has not created viable economies in Africa despite decades of effort. Long-term development aid should be specifically targeted, embedded with sunset clauses, and not delivered and increased in the style of a blank cheque. Overall, a “big push” of aid is not the answer to Africa’s problems.

The aid that is provided should be targeted towards a very small number (ideally, less than ten) of African countries that are making a real effort to improve governance and achieve economic growth. The world should continue to respond vigorously (with humanitarian assistance) to health and natural disaster emergencies, and deal effectively with security crises.

⁵⁹ Meeting, Nairobi, Kenya, 13 October 2006

⁶⁰ *Evidence*, 1 February 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

1. Finish Doha

These subsidies are killing us, are completely destabilizing us.

*His Excellency Mr. Amadou Tounami Touré,
President of the Republic of Mali⁶¹*

The experts and the scholars tell us that, by creating a level playing field of trade opportunities, even with primary sector products, Africa would benefit in an important way from access to developed markets. If it had the ability and the investment follow-through to create a secondary and tertiary capacity in terms of transformation of those primary products, if it had equitable access to developed markets, it would have a penetration rate that would replace, double or quadruple the level of official development assistance that it receives by revenues as a result of economic activity.

*Mr. Paul Hunt, Vice-President, Africa and Middle East Branch,
CIDA⁶²*

For African countries, the notion of a level playing field is a cruel joke. Rich countries are not only on a different level, they are kicking away the ladder that got them there. Equal rules for unequal partners make for unequal rules.

*Ms. Molly Kane, Co-Chair, Africa-Canada Forum,
Canadian Council for International Co-operation⁶³*

Sierra Leone once exported rice, the staple of its diet. Today, however, in a country with disastrous levels of unemployment, it imports most of its rice. The reason is huge U.S. government subsidies to American rice farmers. If this were to change, it could create 5 million person-days of work per year in Sierra Leone.

*Mr. Ian Smillie, Research Coordinator,
Partnership Africa Canada⁶⁴*

It is totally unjustified for rich countries to protect their rich farmers, sometimes by paying them for not producing beets on certain surfaces, when you could get the product more cheaply, in terms of world prices, from people who can only produce that. [...] The developed countries

⁶¹ *Evidence*, 11 May 2005, 38th Parliament.

⁶² *Evidence*, 8 February 2005, 38th Parliament.

⁶³ *Evidence*, 22 March 2005, 38th Parliament.

⁶⁴ *Evidence*, 10 May 2005, 38th Parliament.

have to swallow their short-term political requirements in order to make the world a place where the poorest countries can produce, and can sell what they produce at a lower cost than the developed countries.

*Mr. Marcel Massé,
Executive Director, World Bank⁶⁵*

At the time when Africa was producing the best cotton at the lowest prices in the world, American and European subsidies knocked back West African cotton production. Tens of millions of small farmers fell back under the poverty line. It is not because they did not know how to produce. No. It is because somewhere, the major powers subsidized their production and made us open up our markets, with those results. If these trends continue, it is certain that Africa will not achieve the millennium goals, goals that international cooperation has mobilized around.

*Mr. Ndiogou Fall, President,
Network of West African Producers
and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal⁶⁶*

When we launched the Doha development round back in 2001, the idea was to bring developing countries into the international trading system, to pay more attention to their needs and, through trade, to try to advance the interests of development. We could certainly argue whether that has been a success to date. We have a long ways to go.

*Mr. Steve Verheul, Chief Agriculture Negotiator,
Agriculture and Agri-Food Canada⁶⁷*

There is an urgent need to finish the World Trade Organization's (WTO) Doha Round of trade negotiations. As many have argued, the biggest contribution that rich countries could make to international development is to develop a better international trade system so that their markets will be more open to poor African countries' goods. Indeed, the financial benefits that African countries would receive through improved access to world trade would far outstrip any benefits received through aid.

Africa faces many trade obstacles which prevent its goods from entering world markets. These trade barriers, as well as the practice of developed countries to give subsidies to their producers that allows them to sell goods at less than commercial prices, must be curtailed. The

⁶⁵ Evidence, 11 May 2005, 38th Parliament.

⁶⁶ Evidence, 17 May 2005, 38th Parliament.

⁶⁷ Evidence, 8 June 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

cotton scandal, which we describe below, is a perfect example. Subsidies provide an unfair advantage to rich-country producers and distort world markets and prices. Indeed, the Committee heard from Alpha Oumar Konaré, the head of the African Union and former President of Mali, that if Africa could sell its primary products in world markets that are not being serviced by competing producers benefiting from “stupid” subsidies, it would not require foreign aid.⁶⁸ There is also a need for African countries to secure improved access to other developing countries, especially the emerging economies of the world such as China, India and Brazil.

Developed countries should take steps to eliminate tariffs on imports of manufactured products, bring tariff peaks down, dispense with tariff escalation that is currently blocking the access of processed primary products to rich-country markets, make progress on the reduction of non-tariff barriers, and engage in services trade liberalization.

In order for the WTO Doha Round of trade negotiations to be ultimately successful, however, real progress in the reform of agricultural trade is required. Global trade rules in agriculture need to be redrawn to the benefit of the vast majority of the African population that is dependent on agriculture. The farm policies of developed countries have devastated producers of agricultural goods. These self-centred and destructive policies have driven down global agricultural prices that, in turn, have cost developing countries hundreds of millions of dollars in lost export earnings.

Cotton, a commodity of great importance to Western Africa, is an excellent example of how domestic support given by rich-country governments can be devastating to developing economies. U.S. support for domestic cotton farmers amounts to roughly US\$4 billion. This level of assistance ensures that rich-country cotton farmers — 25,000 in the United States alone — receive inflated prices for their harvest while world prices fall, seriously harming the ten million West Africans who depend on cotton production for their livelihoods and their health and education. “American cotton subsidies are destroying livelihoods in Africa and other developing regions While America’s cotton barons get rich on government transfers, African farmers

⁶⁸ Meeting, Addis Ababa, Ethiopia, 10 October 2005.

suffer the consequences. ... America's cotton farmers receive three times more in subsidies than the entire USAID budget for Africa's 500 million people."⁶⁹

As a result of these distortions, African producers cannot compete in global markets. This is despite the fact that the West African cotton-growing region contains the lowest-cost producers of cotton in the world. Regrettably, the Committee heard in Mali that there was little will on the part of certain developed countries to make a trade deal on cotton. Standing in a cotton field in that country, Malian farmers passionately described the U.S. actions as "sabotage" in that they were causing an increase in poverty instead of the desired poverty reduction that the U.S. government has been publicly calling for.

Trade-distorting farm subsidies and market-access restrictions (i.e., tariffs and non-tariff barriers) that impoverish African farmers must be reduced in the very near future so that a more level playing field in global trade can be achieved. As a result, developing countries would gain better access to rich-country markets and Africa's poorest countries could develop this vital segment of their economies.

In undertaking reforms to the world trade system, "special and differential" (S&D) treatment must be considered for poor African countries to enable them to cope with new trade liberalization commitments. African countries should be permitted to temporarily support their farm sectors in the adjustment to a new agricultural trade environment.⁷⁰ In the United Kingdom, the Committee heard from Professor Collier that without protection of African economies in the international market and preferred market access for African countries, it will take decades for them to catch up to the rest of the world. Measures for this protection and improved access must include flexible rules of origin and a long time frame, and they must apply to countries beyond those that are the "least developed."

⁶⁹ "Cultivating Poverty: The Impact of U.S. Cotton Subsidies," Oxfam Briefing Paper #30, Oxfam International, 2002, pp. 1-2.

⁷⁰ This situation reminds Committee members of the evidence that they received during their study on Mexico. In the case of Mexico, the reason that so many Mexican farmers are migrating north to the United States can be directly attributable to their inability to compete with highly-subsidized imports of farm products from the United States.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

Unfortunately, however, the WTO Doha Round of multilateral trade negotiations was suspended in July 2006 in the wake of insufficient progress by the leading economies of the world to deal with their subsidies and tariffs. Moreover, Canada has lost credibility at the WTO through its unwillingness to negotiate changes in its trade policy regarding supply-managed farm products. Almost all developed countries, including the United States, Japan and those of the European Union, have protectionist elements in their trade policies that are driven by domestic interests. Even South Korean rice farmers were protesting at the December 2005 WTO meetings in Hong Kong.

The Committee is of the view that the Government of Canada should attempt to restore its credibility at the WTO and aggressively encourage other leading trading nations to resume formally the currently stalled WTO negotiations. In so doing Canada should continue to push for WTO rules that would, at least in the short term, enable African governments to free up their own markets to imports at a slower pace than other countries. Farm production in Africa occupies the bulk of the population and deserves some protection against highly subsidized imports.

The extraordinary truth is that forty years ago Africa was self-sufficient in food. The Committee received testimony that Sub-Saharan Africa spends as much money on food imports as it receives in total aid. One must severely question a policy that results in rich countries in fact subsidizing their own exports to tropical Africa.

It might seem that the provision of low-cost, subsidized food is a blessing. In reality, the opposite is true. The extensive reliance in Africa on small-scale farming has meant that a reduction in the price of food leads to more poverty and urbanization: it is almost impossible for small-scale farmers in developing countries to compete in their own domestic markets with farm production that has been subsidized by the governments of rich countries. When subsidized food enters poor nations, it drives local farmers out of business, devastates agricultural investment and leaves these countries dependent on shipments of food from the developed world. As a result, the rural population migrates to the cities, in which it faces all the associated problems (e.g., crime, disease, pollution) that urbanization brings.

Because lowering farm subsidies will increase food prices, additional temporary financial assistance to help food-importing African countries cope with this price adjustment, as well as to help undertake the critical measures required to take maximum advantage of new opportunities, may be necessary. Over time, however, adjustments to the new trade environment will be made and African farmers could stand to benefit significantly from the higher rural incomes that freer trade can bring about. Food-importing countries could once again become food-exporting countries.

RECOMMENDATION

To help improve the ability of Sub-Saharan Africa to conduct international trade, the Government of Canada should:

- **Take a leadership role in encouraging other leading trading nations to revive the Doha Development Round of WTO trade negotiations. Canada should strive for as ambitious a result in the agricultural negotiations as possible, with this result to include the elimination of export subsidies more quickly than the current plan to do away with them by 2013, the reduction of trade-distorting domestic support and, most importantly, significant market access improvements for agricultural products from Africa;**
 - **Push hard for emerging (e.g., China, India, Brazil) countries to provide duty- and quota-free access to all low-income countries in Africa and strive to substantially reduce other forms of trade protectionism negatively affecting these countries; and**
 - **Insist that African countries themselves free up their own markets to trade. They should be able to do so at a more moderate pace to reflect their own competitive disadvantages and development needs.**
- 2. Make the Structural Adjustment Policies of the IMF and World Bank More Flexible and Less Onerous on Africa**

Both the IMF and the World Bank have recognized that their policies were flawed. They have put this in writing. They admit that their efforts at retrenching the states were a mistake. The macro-economic model that they imposed and the one-size-fits-all approach that ignored the nature of

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

the crisis or the nature of the degree of the decline, they admit was flawed. Many other admissions have been made connected to the errors of the last 25 years.

*Mr. Adebayo Olukoshi, Executive Director,
Council for the Development of Social Science
Research in Africa, Dakar, Senegal⁷¹*

Research in Africa In the region I come from, the situation is becoming more and more difficult. In the mid 1980s, our countries embarked on structural adjustment programs under the impetus of the IMF and the World Bank. Under those programs, our countries had to liberalize their economies. With that liberalization all support to agriculture was eliminated. Under this new framework the situation of our producers became very fragile which led to several problems in our food production, which is the basis of our agricultural production, because at the same time our economies were opened up to food imports which in turn caused farm income in many cases to go down.

*Mr. Ibrahima Coulibaly, Manager, External Affairs,
Association of Professional Producers of Mali⁷²*

The Committee recognizes that the World Bank is the world's largest provider of development assistance to Sub-Saharan Africa and that it is instrumental in providing assistance for large development projects, particularly infrastructure. However, we have also come to learn that there have been serious problems with the way the institution, along with the International Monetary Fund (IMF), has dealt with Africa.

The problem for farmers and others in African societies has been the tough conditions that international financial institutions such as the IMF and the World Bank have historically imposed on African countries facing financial difficulties. The Committee was told repeatedly during its hearings on Africa that these conditions have had adverse impacts on the region's development.⁷³

⁷¹ Evidence, 19 April 2005, 38th Parliament.

⁷² Evidence, 8 March 2005, 38th Parliament.

⁷³ The Chairperson of the African Union Commission told the Committee that these institutions almost destroyed his country (Mali).

While these organizations have noble intentions, in that they are trying to help these countries emerge from their financial difficulties, their “structural adjustment” policies have come under fire.

The standard structural policy package requested by these international financial institutions, given in exchange for the provision of additional lending support, typically called for governments to privatize, eliminate marketing boards, reduce government spending on agriculture and social services, impose user fees on government-provided services, promote exports, eliminate tariff protection on agricultural and other items, impose higher interest rates, and open up countries to foreign investment, among other measures. These actions were prescribed to help countries successfully deal with financial difficulties.

While structural adjustment was supposed to be a temporary measure, the Committee was informed that it has become a permanent feature of policymaking in Africa. We were told that in the past 25 years, both the IMF and the World Bank took control of the entire policy process in almost every African country. And while both of these institutions have admitted that their policies of retracting the size of the state were flawed, the Committee was informed that the core of structural adjustment policy remains in place.

These policy requirements have often been contentious in that they have been socially and politically costly. The Committee received testimony that apart from forcing lower expenditures on health and education, devaluing currencies, freezing wages and reducing the size of the public service in these countries, structural adjustment eliminated domestic support to agriculture and opened up African economies to subsidized food imports, causing problems for domestic agricultural producers (e.g., declines in farm incomes) and increases in poverty levels. In essence, the poor got poorer.

Moreover, marketing boards were removed as part of this structural adjustment exercise. Witnesses, including André Beaudoin, Executive Director of UPA Développement International, informed the Committee that this action resulted in a fluctuation in prices and uncertainty in farm incomes. It heard that governments should be able to play a role in aiding small-scale farmers negotiate fair prices with increasingly large and dominant foreign buyers. It

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

is an incredible contradiction that developing countries that have such a high percentage of the population in agriculture are told that they do not have a legitimate right to establish marketing boards when wealthier countries like Canada do.

The bottom line for the Committee's witnesses is that African countries should be able to exercise a certain degree of independence in establishing their own agricultural policies and marketing systems, instead of having external organizations prescribe rigid policy prescriptions that effectively serve to lower the income of farmers. We heard that international institutions should begin to listen to African people instead of prescribing short-term "one-size-fits-all" development strategies. We were told that there is a need to go to the "grassroots" level first, find out what the problem is and design responses that are tailored to local conditions as opposed to imposing conditions from afar.⁷⁴ It was also suggested that political leaders must take back responsibility for the actions of these two international financial institutions and that there is a need for an independent body to monitor and evaluate IMF and World Bank projects in a transparent manner. As the Committee was told in Pretoria, South Africa by Alan Hirsch, Chief Director of Economic Policy (the Presidency), African countries have often lacked the technocrats and skilled professionals to engage with the Bank and scrutinize the Bank's proposals for their country.⁷⁵

We agree that the IMF and World Bank should not impose inappropriate liberalization policies on African and other developing countries. Structural adjustment policies should be changed to enable African governments to support their farm sectors and to organize these sectors in a way that raises the standard of living of those dependent on agriculture. While there may have been some benefits to African consumers of lowering tariffs on food imports, it is now evident that some protection of domestic production in agriculture in Africa is important.

It is difficult to recommend policy changes for the IMF and the World Bank. When the Committee visited Washington, we had an extensive consultation with representatives of both

⁷⁴ The Committee heard that in Mali, there was no World Bank consultation with farmers in the preparation of the country's Poverty Reduction Strategy Papers and, not surprisingly, there is no reference whatsoever to farm income in these documents.

⁷⁵ Meeting, Pretoria, South Africa, 11 October 2006.

institutions. The role of the IMF is more limited in that it deals mostly with central banks, but the World Bank has an extensive role in Africa which has not always been successful.

We were told at our meeting with many department heads that they themselves have been reassessing their work in Africa. While there is no question that large development projects in Africa should be the responsibility of the World Bank, there seems to be some question when the World Bank assists in countries' structural adjustment.

RECOMMENDATION

The Government of Canada should actively encourage the International Monetary Fund and the World Bank to implement structural adjustment programs in a real partnership with countries in Africa and only once comprehensive consultations with the people directly affected have been conducted. The World Bank should ensure that these measures do not, in fact, increase poverty and it should not prescribe policies that would not be acceptable to its main shareholder countries. With respect to agriculture, African nations should be able to independently determine their own policies and how they organize their agricultural sectors.

3. Change Development Assistance Radically

The absence of international aid is certainly not the cause of poverty and aid will not be its cure. Poverty is about marginalization and disenfranchisement. It is about social decisions taken by those in power globally and within states about who counts and who does not. The cure to poverty is not aid but the emergence of those who are living in poverty as rights holders and as citizens demanding accountability from governments and reshaping their social circumstances.

*Mr. Gerry Barr, President-CEO, Canadian Council
for International Co-operation⁷⁶*

NEPAD seeks \$64 billion. Tony Blair wants to increase aid to Africa by \$50 billion. Africa's begging bowl leaks horribly. If African leaders could curb corruption, they would find all the money. I am not saying that Canada should not help, but you cannot pour water into a leaky bucket.

⁷⁶ Evidence, 10 May 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

The responsibility for plugging these leaks resides with African leaders and governments.

*Mr. George Ayittey, Professor, Economics,
American University, Washington, D.C.⁷⁷*

It would be a mistake for any of us to think that more money is the solution to all of these problems. The trend in the developing community has been to say that resources should be spent in situations or countries where we know they will be well spent.

*Mr. Rohinton Medhora, Vice-President, Program and Partnership
Branch, International Development Research Centre (IDRC)⁷⁸*

In fact, you are touching the heart of an essential and fundamental issue, that of the accountability of a government to its own constituents versus a government's accountability to a community or elite within a country which almost becomes accountable to the donors. Over 40 years, we gradually realized, particularly in countries that were significantly dependent on aid, and in Africa there are several of these countries, that there was this type of sea change whereby populations and governments became more and more accountable to donors and to the international community rather than to their own population. The result is that we have distracted them from their fundamental duty which is to meet the needs of their population.

*Ms. Isabelle Bérard, Acting Director, Policy,
Strategic Planning and Technical Services,
CIDA⁷⁹*

Aid does not self reproduce.

*Dr. Reuel Khoza,
NEPAD Business Foundation, Johannesburg⁸⁰*

In this period of highly-publicized studies, conferences, G8 summits and concerts dedicated to African development, pleas have gone out for sizeable increases in foreign aid. Such assistance, proponents believe, is the answer to Africa's needs. We disagree.

⁷⁷ Evidence, 10 May 2005, 38th Parliament.

⁷⁸ Evidence, 31 May, 2005, 38th Parliament.

⁷⁹ Evidence, 2 November 2005, 38th Parliament.

⁸⁰ Meeting, Johannesburg, South Africa, 11 October 2006.

The Committee is not alone in having this view. As Andrew Jack reported recently in the 16 November edition of the prestigious *Financial Times* newspaper, “In the post-war decades, billions of dollars spent in aid to Africa have had a minimal effect at best.”⁸¹

The problem is that foreign aid, while welcomed by governments in Africa, has not worked. Nearly US\$600 billion, many times the amounts given under the Marshall Plan, has been spent over the past 40 years. Aid has increased from 7% of African countries’ income in the 1960s and 1970s to about 17% currently, with some countries on the continent having relied on these aid subsidies for much of their very existence. For example, a full 60% of the national budget in Rwanda is funded by aid.

However, this substantial amount of aid has not resulted in economic growth — the key to alleviating poverty. Aid does not appear in the aggregate to have had much impact on growth and poverty alleviation. Despite the vast quantities of aid that have been provided since the wave of African independence in the 1960s, the reality is that much of Africa is worse off now than it was then.

No country or region has ever developed because of aid alone. Indeed, as was put to the Committee in the Hague, Netherlands, by Roel van der Veen, author of *What went wrong with Africa?*: “There has never been a country in history that has been developed by outsiders.”⁸² Rather, it is investment, along with the wealth creation and jobs that it generates, that ultimately leads to lasting growth and development. If traditional models of development assistance really were the answer, then African economies would be stronger than those of Asia. However, while African countries have received five times the foreign aid that Asian countries have, their per capita income has actually declined whereas Asia’s has nearly doubled.

Many in Africa and elsewhere actually believe that aid is largely ineffective, is subject to diminishing returns, and does not filter down to the poor. Aid has been disbursed inappropriately in the past and it, therefore, needs to be better managed, properly spent, and

⁸¹ Andrew Jack, “Big Effort to Avoid the Errors of the Past,” *Financial Times*, 16 November 2006, p. 4.

⁸² Meeting, The Hague, Netherlands, 16 October 2006.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

monitored. In many cases, much of foreign aid is spent on consultants in rich countries, rich-country farmers (in the case of food aid), and transportation costs in delivering the aid.

Certainly, grand development plans for saving Africa seem to have failed to achieve their intended results on more than one occasion.⁸³ Even worse, funds designated by governments or donated by private individuals and firms do not always make it to the intended recipient because they are diverted by the ruling elites to be used for other purposes.

Concerns have also been expressed that aid has resulted in a dependent relationship between donor and aid recipient that has undermined self-reliance; that aid has delayed reform efforts, centralized power in bad regimes and held back democratic development; that aid has crowded out private-sector investment; that aid encourages corruption; that, since governments tend not to be very good at making investment decisions, aid has undermined economic development; and that aid has led to higher domestic currencies and a resulting decline in countries' ability to generate exports and attract investment.

The Committee was told by many witnesses that aid has disrupted the natural relationship between governments and those they govern. Aid distorts the relationship that demands services for taxes, and the equitable and transparent diffusion of resources. In many cases, it also prevents the punishment, whether through electoral losses, demanded reforms, or change of government, that would result for those leaders who have failed to provide for their citizens and increase their quality of life.

The Committee heard that development assistance is too centred on the political leaders and governments of recipient countries. This aid often tends to increase the size and scope of government, which tends to decrease long-term growth.

The ability of African nations to effectively absorb increased amounts of aid also remains an issue for many observers. As Professor Collier informed the Committee, aid is

⁸³ William Easterly has provided a historical critique of large-scale "utopian" plans for international development, which have been largely unsuccessful and remarkably similar in both rhetoric and intentions. *The White Man's Burden, Why the West's Efforts to Aid the Rest Have Done so Much Ill and so Little Good*, Penguin, New York: 2006.

subject to diminishing returns. Many African countries simply do not possess the institutional or human capacity that is needed for effective aid absorption. Aid programs can also not function effectively in an environment in which the rule of law is limited.

Many Africans have come to realize that there is a need to begin to construct a more sustainable economic future, to move beyond foreign aid. It is worth noting that this shift in focus away from aid is entirely in keeping with the goals of the African Union, which plans to wean Africa off aid and push it into the global mainstream of international trade and investment.

Given the trends in today's provision of long-term development assistance, it is unlikely that the world will suddenly turn around and eliminate all development assistance. We are of the view that aid can have a role to play if it is specifically targeted and designed to not be permanent. Short-term humanitarian assistance has been well appreciated and there is no substitute for quick injections of money, food or medicines for emergency relief. Development aid can serve a useful role if properly targeted at training, technical assistance, skills development and capacity-building. Development aid can assist with the modernization of agriculture and with facilitating private sector development in countries employing sound development policies. Multilateral assistance can be critical in the completion of costly and large-scale infrastructure projects. Finally, in the case of HIV/AIDS and malaria it is clear that external assistance is needed.

Given the poor growth record in Africa, it is clear that international development assistance on its own has been spectacularly unsuccessful at raising the standard of living in Africa and has often been misdirected. It is for these reasons that the Committee urges caution in the allocation of foreign aid.

4. Redirect the Development Assistance that is Given to Fewer Countries and Towards Economic Development

We should give aid to those countries that are performing and delivering.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

*Dr. Nemat(Minouche) Shafik,
Director General Country Programmes,
Department for International Development (DFID), United Kingdom⁸⁴*

When people have a greater stake in the economy, they demand more of their government.

Mr. Andrew Kidd, Head of Africa and Growth Team, DFID,⁸⁵

The Committee is of the view that development aid, as differentiated from short-term humanitarian assistance, should only be given to countries exhibiting a true commitment to achieving economic progress, including a real desire to implement sound governance and build effective institutions. External aid given to countries that are not broadly free and democratic, in both an economic and political sense, has failed, since it strengthens the very institutions that thwart prosperity and it creates disincentives to structural reforms. Strict criteria for the receipt of aid must be established.

Members of the Committee have discussed the problem of what criteria to use to select countries, which is an extremely challenging task. To be a priority recipient of Canadian aid, countries must be very poor (with average income levels of under US\$1,000 per year), must be able to absorb and use aid effectively and the Canadian aid presence in a given country must be high enough to achieve value-added in the assistance efforts. The Committee was told in the Hague that the Netherlands selects countries according to levels of poverty, the quality and soundness of that country's governance and policies (measured according to specific governance criteria), the historic relationship of the country with the Netherlands (including political considerations), the country's need for aid, and the potential for value-added by Dutch development assistance.⁸⁶ The Committee was told that the United Kingdom selects countries primarily based of levels of poverty and the quality of the policies and governance of the recipient country.⁸⁷ In doing so, the Department for International Development asks: is this country over or under-aided by the rest of the world?

⁸⁴ Meeting, London, United Kingdom, 18 October 2006.

⁸⁵ *Ibid*

⁸⁶ Meeting, The Hague, Netherlands, 16 October 2006. See also, *Mutual Interests, Mutual Responsibilities: Dutch Development Cooperation en Route to 2015*, Ministry of Foreign Affairs, October 2003.

⁸⁷ Meeting, London, United Kingdom, 18 October 2006. The United Kingdom bases its criteria on "a shared commitment to three objectives: reducing poverty and achieving the Millennium Development Goals;

Using Canadian criteria, Canada has selected 14 countries in Africa. However, some members of the Committee have reservations about some of the members on the list.

In contrast to the criteria that are commonly used by many donor countries to select recipient countries, the Committee believes that these selection criteria must be more focused and tough-minded. At minimum, the following three key preconditions must be met before development aid can be received:

- Aid recipients must display good governance;
- They must be making a real effort to achieve economic growth and create jobs; and
- They must be working hard to develop their private sectors and to establish a favourable investment climate.

Focusing aid money on “good performers” gives non-aid-recipient countries, or “bad performers,” an incentive to improve their economic and political governance. This is in fact the underlying principle of NEPAD. This focus also gives donor countries such as Canada a chance to have a real impact on the development of its aid partners.

There should also be an emphasis on results. To that end, it would be helpful if the assistance that is provided is targeted at recipients’ efforts to realize their growth potential.

The current focus of the international aid effort appears to have been on social welfare: to bolster social and not economic or private sector development. However, one of the central messages of this report is that the focus of international assistance should be returned to what it once was, namely emphasizing economic development, especially by fostering of private-sector initiatives.

It stands to reason that aid targeted at countries implementing sound growth-promoting measures has a better chance of being effective. Aid to build infrastructure and to directly

respecting human rights and other international obligations; and strengthening financial management and accountability, and reducing the risk of funds being misused through weak administration or corruption,” www.dfid.gov.uk/pubs/files/conditionality.pdf.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

support productive sectors (e.g., agriculture, industry, trade, services) could facilitate the development process, whereas expenditures on social development have not led to growth.

Over the past thirty years, road building and other large infrastructure projects (e.g., power) have been largely suspended in favour of investments in basic human needs such as education and health. Yet there is a tremendous need for regional and country-specific transportation links in Africa. It is unacceptable that grain has to be shipped from Saskatchewan to Northern Ethiopia instead of from Southern Ethiopia because of a decrepit road system. The Committee is of the view that it is time to reconsider this emphasis on social spending and place the focus back on building infrastructure in order to boost economic development. That having been said, one needs to support infrastructure projects with a purpose and with proven demand. For example, it makes little sense to build a road to nowhere.

Narrowing these infrastructure gaps will require an increase in investment. In recognizing the importance of infrastructure in achieving higher rates of economic growth and in improving access of poor individuals to markets and services, a number of aid donors recommended a sizeable increase in World Bank support for infrastructure. The World Bank has now understood that it will have to give infrastructure development a much higher priority, and it is now doing that. Infrastructure development is best handled by the international community at the multilateral level.

While in Africa, the Committee was told repeatedly that skills and training, above everything else, is what Africans need from the international community. Skills and training to address the “skills gap,” along with technical assistance in areas such as public service reform, central banking, financial management and audits, tax systems, government regulations, parliamentary oversight, electoral assistance, project management, judicial and legal reform, security sector reform, and design of institutions, among other things, can provide the necessary pieces for developing countries to emerge as strong economies and polities. Moreover, if the developed countries were to focus heavily on training and capacity-building, including skills and technology transfer, then small businesses in Africa could increase their contribution to economic development.

While in Africa, we heard of three initiatives where international professional development, technical assistance, and skills development can make an important contribution:

- In Nairobi, Ms. Joyce Nyamweya of the Public Service Reforms and Development Secretariat told the Committee of an extensive plan to reform Kenya's public service that had been based in part on the Canadian model, and facilitated by visits to Canada.⁸⁸
- While in Johannesburg, we learned of a pilot project launched by the NEPAD Business Foundation. This "Leadership Programme" is aimed at developing future African leaders in the private sector, public sector, and civil society through various training sessions and visits to key international institutions.⁸⁹
- In Cape Town, we heard of Enablis, which was initially funded by the Canada Fund for Africa and will soon be a self-sustaining enterprise. Enablis, a membership-based NGO, focuses on developing and assisting entrepreneurs in Africa to implement their business plans. This initiative has 151 members and has led to the creation of 150 new jobs.⁹⁰

Programs such as these need our support.

As a final point, the Committee was urged to be mindful of the need for the developed countries to support the economic development of the economic motors of sub-Saharan Africa (e.g., South Africa, Nigeria, Kenya). For example, South Africa is considered to be the economic engine of Africa, accounting for almost one half of continental GDP and a significant proportion of intra-African trade and investment. As Nadia Kostiuik of the Canadian International Development Agency told the Committee: "If you are involved in Nigeria you are involved with one-quarter of Africa's total population." Clearly, Nigeria is an engine of growth. Canada has overlooked Nigeria, and this is a mistake. Canada and the world must engage with Nigeria. The Committee is not necessarily suggesting that aid be increased to Nigeria, but rather that it should be engaged through other means, such as greater commercial and private sector

⁸⁸ Meeting, Nairobi, Kenya, 13 October 2006.

⁸⁹ Meeting, Johannesburg, South Africa, 11 October 2006.

⁹⁰ Meeting, Cape Town, South Africa, 9 October 2006.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

involvement. For its part, the Democratic Republic of the Congo not only has the greatest future potential and can be a definite economic engine for the continent, but it also directly affects a vast region of Equatorial Africa.

Growth in these regional motors, which are in a position to engage with the international economic system, can lift the surrounding regions and create a ripple effect of increased jobs and investment.

5. Focus Aid on Micro-finance Initiatives

In some African countries, the rate of bank ability is one-tenth of 1% and if this rate were transposed to Canada, it would mean that less than 35,000 individuals would have access to financial services. The non-availability of financing and adapted financial services is a strong break on the emergence and consolidation of effective private enterprises.

*Mr. Yvon Bernier, Senior Director, Africa Region,
Développement international Desjardins⁹¹*

The Committee, impressed by the success of the Desjardins micro-financing program, was informed of the importance of access to financial services⁹² and of the need for increased private capital in Africa. Small businesses are often constrained by a lack of access to finance, especially the initial credit required to start businesses and the longer-term credit required to finance business expansion. In many countries, the financial sector remains extremely modest and confined largely to commercial banks.

The dynamism of the African street scene is palpable. Shopkeepers, street vendors and peddlers of all descriptions compete with one another for business. This dynamism has not been harnessed by the formal banking sector and does not show up in the formal economy. In the DRC, for example, there are huge markets with thousands of street traders, shops, restaurants and cafes on the streets of Kinshasa, yet in a country of some 60 million inhabitants there are only 50,000 bank accounts.

⁹¹ *Evidence*, 13 April 2005, 38th Parliament.

⁹² Mobilizing local savings deposits stimulates the demand for domestic products and enables entrepreneurs to accumulate equity for business start-ups while providing access to a suitable source of financing.

In many African countries, small entrepreneurs represent up to 80% of the entire economy even if the activities of most of them are not officially recorded. Access to any financial services in rural areas has been severely limited. Overall, the bankability rate in Africa is low, as the informal sector and part of the formal sector do not have access to financial products.

What is required are efficient and sustainable regional financial markets; domestic savings and financing structures; and a semi-permanent pool of capital for investment that does not require debt servicing. Donors need to provide funds or some sort of guarantee to mobilize private capital, and it would be helpful if technical assistance in the form of training in business planning would also be made available.

Most importantly, however, African countries need access to micro-credit and micro-finance institutions. Over the past three decades, the concept of providing credit, savings, insurance, and other financial services to the poor (i.e., microfinance) has served as a cost-effective tool for alleviating poverty. Without access to microfinance, the bulk of the population in Africa, particularly women, will remain ineligible to access the services of the existing financial institutions.

In Dakar, Senegal, the Committee met with a group of dynamic women who have started their own small businesses through access to loans and financial services provided by a micro-credit institution — a partnership of Desjardins Development International and PAMECAS (Programme d'Appui aux Mutuelles d'Epargnes et de Credit au Senegal). A full 60% of PAMECAS clients in Senegal are women. This initiative has facilitated small business growth in a country where the majority of citizens had lacked access to banking services in previous years. The Committee was very impressed with this program.⁹³

What makes microfinance such an appealing option is that it enables poor individuals to improve their own situations through their own efforts. It facilitates upward social mobility and the growth of an entrepreneurial and eventually middle class. This “bottom-up” approach lies in

⁹³ Meeting, Dakar, Senegal, 6 October 2006.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

contrast with traditional anti-poverty efforts (e.g., government-to-government aid, debt forgiveness), which tend to be mostly “top-down” in nature.

We believe that developed countries should vigorously support micro-credit and micro-finance in Africa. Micro-finance facilitates the upward economic mobility of the poor in countries that lack access to financing.

6. Improve the Delivery of Aid

Some studies show how much time officials in developing countries can spend meeting with people like me, who want to see what is happening and have questions answered. If the donors were better organized and had people working on the same files talk to these officials at the same time, clearly there would be greater efficiency of effort and time. It would make a big difference.

*Ms. Nadia Kostiuk, Director General, Policy, Strategic Planning
and Technical Services, CIDA*⁹⁴

I know that for one specific year we studied the number of missions to Ethiopia. We identified over 2,500 missions, which required the time of officials and parliamentarians. You can see that all of it becomes impossible to manage and very difficult

*Ms. Isabelle Bérard, Acting Director, Policy, Strategic Planning and
Technical Services, CIDA*⁹⁵

Donor countries also need to explore new ways to deliver their aid more effectively. Several options are available. The current trend in aid delivery is to move away from support to individual aid projects towards broader recipient-country budgetary support. In Ethiopia, the Committee heard that \$30 million out of the \$70 million Canadian aid budget is delivered through this type of budgetary support and that this form of aid delivery was viewed favourably. We think this is a bad idea.

It has been argued that budgetary support imposes much less of a burden on both aid recipients and donors to monitor the hundreds of development projects for which a typical African country receives funding. However, this type of support delivery requires donors to be especially careful about which countries aid should be given to. The Committee was told that governments receiving budgetary assistance would have to be transparent and accountable, especially when such aid comes from either multilateral programs or pooled funding from donors. In these situations, we heard, it is harder to assess aid effectiveness and even to track the funds. External funding of the national treasuries of recipient governments is not the way to go.

⁹⁴ *Evidence*, 9 February 2005, 38th Parliament.

⁹⁵ *Evidence*, 2 November 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

Another option offered to the Committee was to deliver aid through the private sector and non-governmental organizations (NGOs) whenever possible, bypassing governments. One problem with this approach, however, is that the number of NGOs has grown by epidemic proportions. According to a study by the Centre for Global Governance at the London School of Economics, the number of international NGO branches in Africa had skyrocketed to almost 40,000 by 2003. One can also add to this the thousands of grassroots African NGOs that sometimes work alongside their foreign counterparts.

This speaks to a more general concern: the host of actors in the foreign aid business. The Committee heard in Washington and New York that for African countries with limited government resources, dealing with the multitude of NGOs and donor countries was consuming considerable time and effort that could be more effectively spent.

As a result of this proliferation, it was also brought to the Committee's attention that donor countries should significantly increase harmonization of all foreign aid. Options that were offered include increasing the share of aid provided by multilateral institutions and through joint-financing, identifying lead donors for countries and sectors that all other donors support, and as was suggested to the Committee in London by Karin Christiansen of the *Overseas Development Institute*, creating a single aid fund for each country.⁹⁶ All of these options are worth exploring. Unfortunately, as it currently stands, many countries are still preoccupied with political visibility — having their national flag on aid programs and spending.

Overall, improving donor harmonization is a necessity. Uganda currently has 43 different donors, each with their own standards and reporting requirements. Yet, there are surely areas such as support for good governance where like-minded countries such as Canada, the United Kingdom, Denmark, and the Netherlands can agree to common standards and mutual recognition. As the Committee was told by the Director of Denmark's Africa Division, a united front and harmonized donor efforts would not only reduce costs and inefficiency for donors and recipients, but would probably also lead to greater compliance with donor governance standards.⁹⁷ Professor Paul Collier told the Committee that: “establishing common benchmarks

⁹⁶ Meeting, London, United Kingdom, 18 October 2006.

⁹⁷ Meeting, Copenhagen, Denmark, 17 October 2006.

would establish red lines that recipient governments know about and probably would not cross.⁹⁸

Our preferred option is that aid should be delivered through partnerships with the private sector to the greatest extent possible. In particular, aid can be effectively delivered through private investment channels. If budgetary support has to be given directly to aid-recipient governments, donors should ensure that these governments are transparent and accountable before undertaking the transfers.

Finally, donors should untie the foreign assistance that they provide. It is undeniable that tied aid, linked as it is to the purchase of goods and services in donor countries, undermines aid effectiveness and increases costs. Further progress in the untying of aid can and must be achieved.

7. Help African Countries Build Better Institutions and Battle Corruption

[...] without progress in governance, all other reforms will have limited impact.

Ms. Claire Marshall, Director, Institute on Governance⁹⁹

We slowly came to the conclusion in the 1990s that institutions do matter. In fact, unless you have a democratic or non-corrupt government, you may have the right policies, but private investment will not come, jobs will not be created, you will not export and you will not grow, especially if you have a fast growing population that requires more expenditure to stay put.

Mr. Marcel Massé, Executive Director, World Bank¹⁰⁰

I believe that we can safely say that evidence shows that countries with accountable and transparent systems of government that respect the rule of law, are able to attract greater public and private investment, promote private sector development and, in so doing, create greater opportunities for the poor, for growth and for development.

*Mr. Paul Hunt, Vice-President, Africa and Middle East Branch,
CIDA¹⁰¹*

⁹⁸ Meeting, London, United Kingdom, 18 October

⁹⁹ *Evidence*, 1 June 2005, 38th Parliament.

¹⁰⁰ *Evidence*, 11 May 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

African nations, on top of undertaking actions of their own in the area of governance, require additional support from the international community to tackle serious deficits in institutional capacity. Targeted assistance by rich countries could help to support the democratization process, strengthen institutions and governance, and improve the transparency of public expenditures, thereby lessening corruption as well as improving the accountability of government in general.

Regarding key institutions, developed countries could support African efforts to improve governance by assisting in the development of effective institutions (e.g., independent judiciaries, independent and free media, independent central banks, independent electoral commissions, efficient civil services, and neutral and professional police forces). On top of that, African Parliaments require more training and resources to improve their legislative and oversight functions.

The Committee was counselled to work through existing institutions, specifically the NEPAD/AU framework. The necessary programs are already in place, what is required is for them to be strengthened and fully implemented. NEPAD is an approach to development that is different — it stresses African ownership and responsibility for the development process and the generation of investment and growth — with previous approaches to African development having focused heavily on aid. In keeping with the NEPAD framework, international donors could provide technical assistance and resources for those African countries who want to complete the Peer Review Mechanism process, but who lack sufficient institutional capacity and skilled professionals to do so.

Regarding the fight against corruption, much of the money lost to corruption lies in the bank accounts and shell companies in the richer countries of the world. According to the Kroll Report, which was commissioned by the Kenyan government in 2003 to locate funds siphoned out of the country by elite members of the previous Daniel arap Moi regime, banks in the 1990s were complicit in this theft. These banks in Western countries have been complicit in the corruption of African leadership and the pillaging of national funds.

¹⁰¹ *Evidence*, 8 February 2005, 38th Parliament.

We need to reform the banking sector by stopping international financial institutions from absorbing “illegal” and embezzled monies diverted from the African people. As Jay Naidoo of the Development Bank of South Africa asked the Committee: “Corruption has two sides to it, where did Mobutu put his stolen money?”¹⁰² Professor Collier also made firm statements to the Committee on this problem. He argued that western banks have been “living off the immoral earnings of others.” They are “pimps.” But, “pimping bankers are no better than any type of pimp.”¹⁰³

To date, there has been almost no follow-through, prosecutions, or enforcement regarding these transactions. We must introduce mechanisms to trace and recover embezzled public funds. We need to design and enforce strong legislation, repatriate stolen funds, eliminate the opaque culture of the banking sector, and treat the stolen public purse in the same manner as we would laundered money and money used to finance terrorism.

RECOMMENDATION

Canada, in collaboration with other countries and various international groups including the Canada-founded Global Organization of Parliamentarians Against Corruption (GOPAC), should play an important role in having developed countries establish and enforce strong national legislation to address the embezzlement of public funds in Africa. This legislation should contain strong measures that would allow for the prosecution of those individuals involved in such embezzlement and guide the repatriation of the stolen funds to African countries. If any of these embezzled funds end up in Canadian financial institutions, the Canadian government should repatriate these funds.

8. Help Africa With Medical Crises

It is no exaggeration to say that today AIDS is the greatest threat to Africa’s development.

*Mr. K.Y. Amoako, Executive Secretary,
United Nations Economic Commission for Africa,
and United Nations Under - Secretary-General¹⁰⁴*

¹⁰² Meeting, Johannesburg, South Africa, 11 October 2006.

¹⁰³ Meeting, London, United Kingdom, 18 October 2006.

¹⁰⁴ *Evidence*, 15 February 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

AIDS is negatively affecting every aspect of the social, economic and political development of Africa. It strikes people down in their prime, when they are raising their children, farming their lands, earning their wages, teaching future generations and leading their countries. By the same token, every development challenge that Africa is facing, whether poverty, poor health, gender inequality, or war and instability, is contributing and driving the spread of AIDS.

*Mr. Kevin Perkins, Executive Director,
Canada Africa Partnership on AIDS¹⁰⁵*

The aim of the international community has been to reverse the spread of HIV/AIDS and the incidence of malaria¹⁰⁶ and other major diseases. A comprehensive solution to the crisis of infectious diseases in Africa is required, with a key element of this response aiming that developing countries obtain access to affordable, generic drugs deemed to be essential.

In recent years, donors have provided increased funding through various means: through the Global Fund to Fight AIDS, Tuberculosis and Malaria, a public-private partnership that considers the recipient countries' own requirements and health systems;¹⁰⁷ through the World Bank; bilaterally; and through non-governmental organizations. Businesses are also involved in the battle against these diseases to some extent.

Despite past assistance efforts, the global community is being asked to provide additional financial resources to deal with these health problems. In some cases, the quantity of additional resources needed is not prohibitive. The Committee heard that while malaria and HIV/AIDS kill about the same number of people per year in Africa, malaria has been treatable for the past 150 years and can be effectively prevented with the purchase of relatively cheap medication or a \$7 insecticide-treated mosquito net.

We were also informed that there has to be more effective action on the HIV/AIDS crisis. It is true that donor countries have made major contributions at the multilateral level to the Global Fund to Fight AIDS, Malaria and Tuberculosis.

¹⁰⁵ *Evidence*, 22 February 2005, 38th Parliament.

¹⁰⁶ Of the more than one million malaria-related deaths every year, it is estimated that 90% occur in sub-Saharan Africa, the great majority of them among young children.

¹⁰⁷ This Fund accounts for one-quarter of donor spending on AIDS, over 50% of donor expenditures on malaria and two-thirds that on tuberculosis.

All told, the global resources for the fight against AIDS reached US\$8.3 billion in 2005. However, as the population of those infected with the virus receiving treatment grows,¹⁰⁸ the cost to keep them alive through medication will rise as well. It is estimated that this figure will grow to US\$22 billion by 2008 and, in response, UN member states have agreed to triple annual spending on the fight against HIV/AIDS in developing countries.

While global funding has grown, bilateral programming in many recipient countries has often lacked coordination, thereby reducing its effectiveness. We agree with the conclusions of the Commission for Africa that the international community must reach an agreement to harmonize all of the various responses to the crisis.

Another important step would be to improve Africans' access to affordable medicines, especially those sourced in Africa. When the committee was in Bukavu, Democratic Republic of Congo, we had a very interesting tour of a pharmaceutical company (PHARMAKINA) which operated in the chaotic vestiges of a once modern city. In fact, the hotel that the Committee stayed at had been previously subjected to mortar fire.

In the course of that visit, we were told that the World Bank would not assist the company with loans because it was competing with international drug companies. PHARMAKINA could not get the World Bank assistance to buy the petroleum-based inputs that it needed.¹⁰⁹ We believe that the Canadian Director of the World Bank should make the Bank's lending to the Bukavu-based company a priority.

Yet another point worth making is that health professionals who are needed to deal with HIV/AIDS are continuing to leave Africa for better opportunities in wealthier countries. This outward migration further undermines health care systems that are already under considerable stress.

¹⁰⁸ In 2005, some 1.3 million people in the world had access to antiretroviral drugs.

¹⁰⁹ Meeting, Bukavu, Democratic Republic of the Congo, 14 October 2005.

RECOMMENDATION

To help Sub-Saharan Africa deal with its serious health crises, Canada should assume a leadership role in encouraging the international community to:

- **Take new initiatives to drastically reduce the threat of malaria and provide medication for those afflicted with the disease;**
- **Achieve a single, harmonized, fully-resourced global plan to address the HIV/AIDS crisis. In developing this common approach, greater focus should be placed on preventing the spread of the disease;**
- **Work extensively with African non-governmental organizations, local community organizations, traditional chiefs, and healers associations in stemming the incidence of AIDS in rural regions of Africa; and**
- **Address the serious issue of female genital mutilation.**

9. Take African Conflicts Seriously and Aggressively Help to Resolve Them

The world has not responded well to African crises. There are unlimited examples. The Kosovo intervention in 1998-1999 was massive. It must have cost billions of dollars. At the same time, there was a similar kind of civil war, worse really, going on in Sierra Leone. There was no response to it. People just forgot about it.

*Mr. Timothy Stapleton, Associate Professor,
Department of History, Trent University¹¹⁰*

Once conflict begins, the resources to deploy a fully-equipped, sizeable, and capable military force to end them and protect civilians are often unavailable or insufficient. Also, the effects of armed conflict, including death, societal breakdown, and economic stagnation can take generations to overcome.

Yet, there are often early warning indicators of the potential outbreak of conflict. For example, there were tensions between black farmers and Arab grazers over land rights and usage in Darfur and between the people of Darfur and the central government over political and economic marginalization in Sudan before the outbreak of conflict in 2003. Therefore, the

¹¹⁰ *Evidence*, 1 February 2005, 38th Parliament.

international community, in particular the United Nations Security Council, must focus resources on the prevention or resolution of conflicts in their early stages.

A critical element of conflict prevention is post-conflict peacebuilding. It has often been said that the most reliable indicator of future conflict is the prevalence of past conflict. Indeed, in his 2005 report on reforming the United Nations (UN), *In Larger Freedom*, UN Secretary-General Kofi Annan noted the alarming tendency for a return to violence within five years of the conclusion of armed conflict.¹¹¹ Without effective post-conflict peacebuilding — which includes the holding of legitimate elections, disarmament, demobilization, and reintegration of former combatants, strengthening of public institutions, judicial and security sector reforms, and economic initiatives — many countries become trapped in a conflict cycle. If past grievances and underlying causes of conflict are not addressed, conditions exist for the resumption of violence. The failure to fully consolidate peace has resulted in repeat military interventions and the resumption of conflict in countries such as Sierra Leone.

Robert Fowler, then Personal Representative of the Prime Minister for Africa, discussed the underlying tensions associated with economic development that have fuelled the conflict in Darfur. He told the Committee: “One of the issues in Darfur that rarely gets discussed is that the population pressure is such that the very poor land those 7 million people live on can simply not sustain the population.”¹¹² These conditions must be addressed by the Government of Sudan and international donors if any cessation of armed conflict in the Darfur region is to hold. However, to date, international efforts directed at long-term peacebuilding have lacked commitment, funding, and coordination.

In order for it to be effective, and considering the complexity of issues such as rebuilding, reforming, and training national military and police forces, the commitment to peacebuilding must be sustained and long-term. As Colonel Denis Thompson told the Committee: “You cannot reform a military overnight. You cannot build a police force

¹¹¹ United Nations, *In Larger Freedom: Towards Development, Security and Human Rights for All*, Report of the Secretary-General of the United Nations, New York, March 2005, Addendum 2, www.un.org/largerfreedom/.

¹¹² *Evidence*, 30 May 2006, 39th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

overnight. You cannot establish a judiciary or any of those things without a long and sustained effort.”¹¹³

We were told in South Africa that post-conflict interventions have not concentrated on the reintegration of former combatants. In many cases former soldiers roam the streets, face immense difficulties in finding employment in shattered economies, and lack the skills to transition from war-fighting to civilian life. Without a job, many combatants rejoin armed groups or engage in looting, which contributes to the insecurity of their society. While it is relatively easy to collect weapons after a war, the social and economic complexities associated with post-conflict reintegration are enormous.

However, we heard that the reintegration of former combatants is poorly understood. The Committee never heard a compelling answer to the question of how to reintegrate former combatants. We were told that the international community and national governments often focus peacebuilding efforts on short-term priorities that are easy to target and to publicize, such as the disarmament of combatants. However, attention and resources are needed on the long-term economic and institutional issues that are critical to the reconstruction of war-torn societies. We must research this problem and try to connect reintegration strategies with overall efforts to stimulate economic growth and create jobs in post-conflict states. Large infrastructure programs and agriculture are two sectors that could be targeted.

The United Nations Security Council has a history of failure in managing and resolving conflicts in Africa. The Security Council’s failure to intervene to halt the genocide in Rwanda in 1994 is the most sobering example. In other instances, such as Sierra Leone, the Congo, and Cote d’Ivoire, intervention by the British and French militaries served to rescue unsuccessful UN interventions.¹¹⁴

The Committee was told that the United Nations does not have the logistical and military capacity or the organizational structure to respond quickly and effectively to conflicts.

¹¹³ *Evidence*, 8 February 2005, 38th Parliament.

¹¹⁴ For example, Britain dispatched troops to Sierra Leone in 1999 to halt a civil war; 8,000 peacekeepers were sent to the Democratic Republic of the Congo in 2003; and, French sent its military into Cote d’Ivoire.

Colonel Denis Thompson noted that the UN usually requires up to six months for the planning and deployment of a peacekeeping operation. However, as Rwanda illustrated in 1994, violent conflict can escalate in a matter of weeks, and therefore, a more rapid-reaction capability, is required. Moreover, UN missions face significant challenges when deployed in complex security environments beset by irregular warfare.

In their defence, UN officials told the Committee that if its peacekeeping operations do not work, it is because rich countries do not provide the political will and troop support to make them effective. We heard that wealthy countries like Canada are too afraid of the political cost of troop casualties in Africa and other far-removed destinations, and would rather give money instead of committing “boots on the ground.” Indeed, the Committee was told at UN Headquarters in New York that Canada is one of the most risk-averse forces in the world and that the criteria for military engagement are too strict. The threat assessments coming from Ottawa are very different from those originating on the ground.¹¹⁵ It was brought to the Committee’s attention that the Department of National Defence had declined to send four officers to the Eastern Congo to train Congolese officers due to their hesitation over perceived security risks.

As a result, UN forces are increasingly composed of troops from developing countries while rich countries are increasingly opting to provide indirect support from a distance. While in New York, the Committee heard some disturbing figures that cast light on the lack of importance the international community places on conflict resolution in Africa. UN officials stated that although 90% of wars take place in Africa, 90% of resources devoted to preventing or stopping wars are spent outside of Africa. Moreover, for every dollar spent in military/peacekeeping activity in Africa, \$200 was spent elsewhere. It was put to the Committee in no uncertain terms: the UN is left to resolve the difficult conflicts no one else cares about. Moreover, it is not given the resources necessary to do the job.¹¹⁶

Despite its flaws, the UN remains the organization most actively addressing conflict in Africa. African security issues dominate the agenda of the UN Security Council — seven of the

¹¹⁵ Meeting, United Nations Headquarters (New York City), 10 November 2005.

¹¹⁶ *Ibid.*

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

UN's current 16 peacekeeping operations are in Africa. This includes significant peace support operations in Sudan, the Democratic Republic of the Congo (DRC), Burundi, and Liberia.

Ideally, African organizations would bear the primary responsibility for the maintenance of peace and security on the African continent. However, for this to happen, the quality and capability of the African Union peacekeeping forces must be improved. Currently, AU forces lack the capacity to assume this role.

In Pretoria, Dr. Peter Kagwanja of the Human Science Research Council described the African Union as “a work in progress.”¹¹⁷ The AU's peacekeeping forces are hindered by insufficient funding, undeveloped organizational infrastructure, limited planning and logistical capabilities, and poor training and military leadership. For example, the AU mission in Darfur has required logistical support, equipment, vehicles, aviation fuel, and even direct financing to pay its troops. For this reason, international forces, including UN peacekeepers, will still be needed in Africa for the foreseeable future — particularly in the event of conflicts that require large-scale interventions.

The Committee was particularly struck by the testimony it received from Jane Boulden, a professor at the Royal Military College of Canada, on the issue of burden-sharing for security operations in Africa. It was noted that 10 of the 16 members of ECOWAS rank in the lowest third of the United Nations Human Development Index, a measure of countries' overall standard of living. Therefore, “we are asking states that can barely cope with their own situations to take on the issues and military operations required for regional conflict.”¹¹⁸

RECOMMENDATION

The federal government should lead international efforts to generate increased financial, logistical and training support for the peace and security activities of the African Union and other regional security organizations in Africa.

¹¹⁷ Meeting, Pretoria, South Africa, 11 October 2006.

¹¹⁸ *Evidence*, 20 April 2005, 38th Parliament.

10. Deal Aggressively With the Conflict in the Democratic Republic of the Congo

[I]nstability and war in the Congo and the Great Lakes region from 1996 to 2002 resulted in the worst humanitarian crisis in recent history, with over three million dead directly and indirectly, and gross human rights violations, especially against women and children.

*Ms. Anne-Marie Bourcier, Director General,
Africa Bureau, DFAIT*¹¹⁹

It has been estimated that over 3 million people died in the Democratic Republic of the Congo (DRC) between August 1998 and November 2002. This tragic conflict, which at its most devastating point involved the armies of seven African nations, has been called “Africa’s First World War.” However, despite the magnitude of suffering associated with this regional war, with its associated deaths, sexual violence, impunity, displacement, pillaging of natural resources, famine and disease, the DRC in this period did not engage the attention of the international community. While the world’s attention was gripped by events in Kosovo, the violent implosion of Central Africa went largely unnoticed and unchecked.

There are two Congos: the former French Congo on the North shore of the Congo River founded by Count Brazza, the capital of which is Brazzaville, and the former Belgian Congo, now known as the DRC. Kinshasa, the capital of the DRC, is a kilometre away from Brazzaville, but on the South side of the Congo River.

Members of the Committee visited the DRC twice. One interesting indication of the difference between the two countries is that in the DRC, a country with 60 million people there are 50,000 bank accounts, while we learned that in the Republic of the Congo, the former French colony, there are 100,000 bank accounts in one bank in a population of only about 3.5 million.

The DRC is a massive country, nearly two-thirds the size of Western Europe. It lies between the Atlantic Ocean and the Great Lakes of East Central Africa and takes up most of the river basins of the Congo River and the Ubangi River. This large country borders on the Republic of the Congo, the Central African Republic, Sudan, Uganda, Rwanda, Burundi, Zambia, and Angola. Tanzania is just on the other side of Lake Tanganyika. Congolese

¹¹⁹ *Evidence*, 9 February 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

instability has had ruinous effects on some of its many neighbours, some of whom have used the chaotic state of government in the Congo to strip it of its resources.¹²⁰ By itself, the DRC is a case study of state failure and collapse, of regional war, and a humanitarian catastrophe.

The Eastern Congo, a region where the Committee held hearings, has suffered the most catastrophic effects of the conflict. After one meeting, a middle-aged U.S. woman missionary who had made a perilous journey to meet with us said with tears in her eyes and gesturing behind her: “You know, they are killing people just behind those hills.”¹²¹ At least 1,000 people were dying every day in this area. We saw the devastating effects of this conflict first-hand in Goma when we visited Dr. Kalumbe Mushabaa Ally and his colleagues at their clinic. The patients are all young girls and women and the doctors perform one operation: they repair vaginas. The girls are raped many times by groups of rebels. Of course, only a fraction of these girls make it to the clinic.

The scale of the conflict in the DRC has now been reduced substantially, but there continue to be 10,000-15,000 combatants in the Eastern provinces. Two key security issues remain: the UN mission in the Congo (MONUC) has neither the mandate nor the resources to effectively protect the civilian population. We were told by the impressive Pakistani Brigadier General Shujaat Ali Khan in Bukavu, Democratic Republic of the Congo, that MONUC could deal with the existing rebels through direct armed engagement, but the UN Security Council holds the force to its stated role of protecting civilians “under imminent threat of physical violence.”¹²² These difficulties are compounded by the lack of an effective national Congolese army capable of disarming foreign combatants and sharing the burden for providing security with MONUC.¹²³ In the DRC, the Committee heard repeatedly of the weaknesses of the national military whose members are essentially unpaid. The Committee observed members of the national army who were in rain-soaked grass huts and compared them to the better-equipped UN forces.

¹²⁰ United Nations Security Council, *Final Report of the Panel of Experts on the Illegal Exploitation of Natural Resources and Other Forms of Wealth of the Democratic Republic of the Congo*, S/2002/1146, 16 October 2002.

¹²¹ Meeting, Goma, Democratic Republic of the Congo, 13 October 2005.

¹²² United Nations Security Council, Resolution 1565, 1 October 2004.

¹²³ Meeting, Bukavu, Democratic Republic of the Congo, 12 October 2005.

The Committee was told that MONUC should aggressively use its Chapter 7 mandate. But, not all Congolese favour such a direct assault — there is considerable political support for a mixed program of military pressure and dialogue with neighbouring Rwanda over the terms of return for the rebels.

When questioned about MONUC, UN officials in New York felt that the main problem was a lack of capability. They observed that MONUC did not have the necessary troops and resources and argued that the international community was simply unwilling to dedicate the assets needed to get the job done. As an example of this lack of political will, Canada currently has only 65 Canadian Forces personnel deployed in Africa and the Committee was told by the Chief of the Defence Staff, General Rick Hillier, that the Canadian military is focused on other domestic and international priorities, including Afghanistan and preparations for the 2010 Olympics in Vancouver.¹²⁴

This reflects traditional criticisms that have been made of the United Nations in terms of military matters — that its military operations are often negatively affected by political considerations and the lack of political will on behalf of its member states, which are often reluctant to commit the necessary resources or to permit robust mandates, rules of engagements, and the delegation of military decision-making to UN commanders on the ground. Decisions made in New York, half a world away from the countries in which UN troops are deployed, are often too slow, bureaucratic, and unreflective of the conditions on the ground, rendering UN missions less effective. Indeed, the delicate political considerations that seem to characterize many Security Council decisions, and the arcane rules and procedures that govern that body, are often not conducive to effective military operations.

To improve upon this situation, it is the Committee's view that the UN Security Council should provide MONUC with a more robust Chapter 7 mandate, the rules of engagement to implement that mandate, and greater resources. In addition, donor countries need to provide greater support for security sector reform and training to strengthen the capacity of the

¹²⁴ *Evidence*, 26 September 2006, 39th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

Congolese national army so that brigades of professional troops could work with the UN to disarm the rebel groups and provide basic security in the country.

RECOMMENDATION

Canada and like-minded countries should aggressively lobby the United Nations Security Council to provide its mission in the Democratic Republic of the Congo (MONUC) with a more robust Chapter 7 mandate and rules of engagement, as well as increased resources.

The DRC currently sits at a crucial juncture. At the end of July 2006 the first free elections in the Congo in forty years were held, with a “runoff” vote for the presidential election held in October 2006, which was won by Joseph Kabila and seems (so far) to have been accepted by the losing candidate John Pierre Bemba, despite initial tensions. The international community must provide sustained engagement in the DRC to ensure that the results of these elections are accepted and that progress towards national reconciliation and rebuilding begins in earnest. Due to its geographic position on the continent, its ability to destabilize the entire surrounding region, and its importance in terms of natural resources, we were told that as the DRC goes, so will the rest of Central and East Africa go. Or, as we were told in Kinshasa: if this process does not work, “there is no Plan B.”¹²⁵

The Committee also heard of the significant number of Congolese civilians dying from the indirect costs of war — malnutrition, lack of access to basic health services, and disease. Therefore, as the situation in Congo improves, the international community, including MONUC, should begin to shift the emphasis of resources from short-term stabilization to post-conflict reconstruction.

11. Harmonize Policies, Regulations, and Definitions Regarding Conflict Resources

Africa is a continent rich in resources. However, this resource wealth has also fuelled and exacerbated many regional and intrastate wars, including those in Sudan, Sierra Leone, Angola, and the DRC. Control of timber, diamonds, oil, and various minerals and precious metals (e.g., coltan, which is used in cell phones) has in some cases been the cause of conflict

¹²⁵ Meeting, Kinshasa, Democratic Republic of the Congo, 2 October 2006.

and in others has provided the financial means for armed groups to continue fighting. For example, the DRC has the greatest economic potential in Africa but it is being raided by its neighbours.

As Bonnie Campbell, Professor at the Université du Québec à Montréal, told the Committee of the need for the international community, spearheaded by the United Nations, to harmonize policies, regulations, and definitions relating to all conflict resources. As such, the United Nations should establish a “common definition of conflict resources,” in order to make monitoring and enforcement more effective.¹²⁶ Addressing the link between natural resource extraction and violent conflict will also require greater scrutiny of countries’ adherence with United Nations sanctions and more comprehensive support for international mechanisms including the Extractive Industries Transparency Initiative (EITI), which was launched by the United Kingdom in 2002.

The EITI intends to publish and verify “company payments and government revenues from oil, gas and mining.”¹²⁷ Canada is currently not a “supporter country” of the EITI, but it should be. We heard that this mechanism contributes to improvements in governance and could even be expanded to include scrutiny of how contracts are rewarded and how government revenues are spent.¹²⁸ This mechanism will be more effective as a result of continuing consultations and collaboration with private sector companies and civil society groups. Overall, Canada and like-minded countries should ensure coherence in their international policies to address the economics of conflict.

¹²⁶ *Evidence*, 19 April 2005, 38th Parliament.

¹²⁷ Extractive Industries Transparency Initiative, www.eitransparency.org/.

¹²⁸ Meeting, London, United Kingdom, 18 October 2006.

CHAPTER 4: WHAT CANADA NEEDS TO DO

As to Africa being a long-term challenge, I would suggest that while terrorism dominates the news, Africa will be the biggest challenge for my generation and the one that will follow.

*Hon. Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of Foreign Affairs*¹²⁹

Mr. Chairman, Canada's fundamental objective in Africa is to help reverse the region's social and economic marginalization, which has grave effects on human development, human rights and good governance, and could fuel threats to regional and global peace and security.

*Hon. Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of Foreign Affairs*¹³⁰

However, we can not, as world citizens, abandon a part of the world. That is not just bleeding-heart kindness, it is self-interest. We cannot allow one part of the world to continue to struggle with poverty, HIV/AIDS, et cetera. I do not believe that is an option.

*Ms. Barbara Brown, Director General, West and Central Africa,
CIDA*¹³¹

In our view, Canada needs to develop a new, clear and coherent foreign policy on Africa that encompasses all aspects of development (most notably investment, trade, aid, health, security) and focuses on generating economic and employment opportunities. We must abandon the social-welfare approach to African development and concentrate on job creation, Africa's ability to trade regionally and internationally, and developing the private sector. The billions of dollars that have been spent in Sub-Saharan Africa over the past 40 years seem to have had very little effect. As we have said, the standard of living in Africa has not improved.

The future existence of the Canadian International Development Agency should be reviewed. The Government of Canada should create an Africa Office to force this policy coherence on the system. The focus of this new office should be largely economic development, and its staff and decision-making should be decentralized to a larger number of Canadian missions in Africa.

¹²⁹ *Evidence*, 16 May 2006, 39th Parliament.

¹³⁰ *Ibid*

¹³¹ *Evidence*, 2 November 2005, 38th Parliament.

1. Develop a Clear, Comprehensive and Coherent Policy on Africa

[T]he government does not have a coherent and comprehensive strategy on Africa.

*Mr. Lucien Bradet, President and CEO,
Canadian Council on Africa¹³²*

The strategic importance of Africa to Canada is much broader than a simple humanitarian project.¹³³ Indeed, it is often assumed that the limited level of economic development in the African continent renders it unimportant in terms of international trade and foreign investment. However, the Committee met with several groups of Canadian business representatives in Africa that demonstrated the often unknown presence of many dynamic Canadian operations in Africa and the future business opportunities for Canadian companies on that continent.

The Committee received testimony that Canada has a number of interests in supporting a more prosperous and peaceful Africa. First, Sub-Saharan Africa has 726 million people and significant natural resources.¹³⁴ A more prosperous and stable Africa would offer a vast market for Canadian goods and services and be an important source of natural resources and immigrants to sustain Canada's own prosperity.

Second, instability and despair in one part of the world can have quick and profound implications elsewhere. Africa could fuel threats to regional and global peace and security, including global terrorism. Therefore, it stands to reason that engaging with Africa can both

¹³² *Evidence*, 7 June 2006, 39th Parliament.

¹³³ A Council on Foreign Relations Independent Task Force reached a similar conclusion in regards to U.S. foreign policy: "The Task Force finds that Africa is of growing strategic importance to the United States in addition to being an important humanitarian concern. In a world where economic opportunities transcend borders, a policy based on humanitarian concerns alone serves neither U.S. interests, nor those of Africa. Furthermore, the Task Force Report finds that critical humanitarian interests would be better served by a more comprehensive U.S. approach toward Africa," p. 6. The report cited in particular the growing importance of Africa's energy supplies. *More than Humanitarianism: A Strategic U.S. Approach Toward Africa*, Council on Foreign Relations, 2006.

¹³⁴ It is estimated that sub-Saharan Africa contains 30% of the world's mineral reserves, 40% of the world's gold, 60% of its cobalt, and 90% of the platinum, as well as significant oil deposits. DFAIT, 14 September 2006: w01.international.gc.ca/canadexport/view.asp?id=384371&language=E.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

boost peace and security on the continent, but also help to underwrite security in Canada and the world.

Third, the geopolitical stakes in Africa are high. The Committee heard of the increases in China's investments in the African continent, and China's growing political influence and clout with Africa's leaders as a result. We heard in West Africa that China is massively investing in public infrastructure, roads, and ports. In Kenya, Canadian Trade Commissioner Don Butler told the Committee that China is contributing 80% of the investment for the building of the new international airport in Nairobi.¹³⁵ China has invested heavily in oil extraction in Sudan and Chad. At a recent summit with 48 African leaders, China announced \$1.9 billion in trade and investment deals with Africa, along with \$10 billion in loans and assistance. However, as we heard in Denmark, China has "no bottom line" in terms of governance and human rights. Canada will, therefore, need to increase its economic, political, and military profile and engagement in Africa in order to be a major player with a major voice.

Finally, this country has a moral responsibility to help Africa.

Africa should thus be a strategically important region in Canadian international policy and a central focus in efforts to improve international peace and security. The Committee heard that Canada has been in the forefront of development initiatives in Africa for the past 50 years. Recently, Canada has played a significant role in support of Africa and the NEPAD, and it played a leadership role in developing the G8's Africa Action Plan and placing Africa at the top of the G8's agenda.

However, we also heard evidence that Canada is not playing its full role in Africa, and that the federal government does not have a coherent and comprehensive strategy on the continent. Such a strategy needs to take into account not just development assistance but all aspects of economic development in Africa, including trade liberalization at the Doha Round, agriculture, the importance of natural resources management, the generation of domestic and external investment, international trade and export credit to Africa, and generally speaking, the overall presence of Canada on the continent.

¹³⁵ Meeting, Nairobi, Kenya, 12 October 2006.

The Canadian Council on Africa told the Committee: “The government has an aid strategy. It is clear, and we know what it is. It was spelled out in the document, but there is no clear policy statement and no reference to export credit to Africa, to the importance of natural resources management, to agriculture, to international trade, or the overall presence of Canada on the continent.”¹³⁶ A number of examples of inconsistencies in Canadian foreign policy were provided to Committee members:

- Canada supports an international trade regime that is favourable to Africa yet its protectionist stance on agriculture has diminished credibility at the WTO. Canada’s House of Commons hamstrung its trade negotiators in the area of agriculture by adopting a unanimous motion not to negotiate on certain sensitive products.
- Canada is decreasing international business (i.e., trade and investment) resources when 25 African countries will see GDP growth of over 5% in 2006. Currently, there are only 5 Canadian trade officers in all of sub-Saharan Africa and while there are other, locally engaged staff, there are not enough of them. Canada should be doing a better job of taking advantage of these significant economic opportunities.
- Canada is decreasing international business resources when other G7 countries are increasing theirs. Our country provides very few tools to help businesses in Africa. Our very able Canadian Ambassador in Senegal, Louise Marchand, told the Committee that we currently lack adequate mechanisms to engage our private sectors despite the fact that approximately 200 Canadian companies are operating in that region of West Africa: “We need long-term sustained support for our businesses.”¹³⁷
- The Canadian government policy seems contradictory. We want to increase trade but we close embassies, including the three that we shut down in mid-2005. Canada needs more embassies on the African continent.

¹³⁶ *Evidence*, 7 June 2006, 39th Parliament.

¹³⁷ Meeting, Dakar, Senegal, 5 October 2006.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

- Canada has espoused the principles of aid effectiveness while continuing to tie a substantial portion of its aid, maintaining a centralized aid bureaucracy and having an aid program that is not geographically and sectorally focused.

The Committee believes that what is required is a cohesive and coherent Canadian approach to Africa that merges the interrelated activities of our foreign affairs, trade, security, investment and aid officials. Canada needs a comprehensive foreign policy on Africa, encompassing agriculture, investment and trade, aid, diplomacy, and security.

What should be the overriding focus of this new policy? Currently, Canadian international policy regarding Africa is carried out largely through an aid lens. This must change so that Canada's profile in Africa can be more consistent with the existing economic reality in Africa. We believe that Canadian policy on Africa should be reoriented to mirror our suggested focus on economic development, with particular attention placed on agriculture and the private sector. Canada needs to use its foreign aid as part of a broad investment and foreign policy for the region. Other countries, such as the United Kingdom, Denmark and Belgium have linked aid with economic growth in their foreign policies, and so must we.

RECOMMENDATION

The Government of Canada should develop a coherent and comprehensive international policy on Africa and, in so doing, reorient existing policy on Africa to devote significantly greater attention to generating economic and employment opportunities for African people.

In crafting this new policy, the government should be mindful of the need to reorient its thinking on Sub-Saharan Africa to a regional approach. This applies to economic strategies, security strategies, and development strategies. As the Committee was told in Africa, bilateral relationships and bilateral strategies do not reflect the reality on the ground and overlook the intense regional component and connections between African countries.

2. Decide the Future of the Canadian International Development Agency

However, I have noticed that every time there is a new [CIDA] minister, he or she comes up with an emphasis on gender, on hunger or on children. You have a program where it takes years to develop a project. A new minister comes in and says, “Okay, I want to focus on gender.” He or she does not say, “In five years we will have many gender programs.” They want to see them right now. The constant change in direction is destroying the capability of that agency. The minister for transportation never arrives and says, “Let us rip up the roads. We will have just railways to move people.”

*Mr. Peter R. Kieran, President, CPCS Transcom*¹³⁸

CIDA has developed a reputation as one of the slowest bilateral aid agencies in the world. We have more checklists, forms, studies, consultancies and evaluations than any other donor I know. We are pathologically risk averse.

*Mr. Ian Smillie, Research Coordinator, Partnership Africa Canada*¹³⁹

Having said that, yes, our aid has not always hit the nail on the head. There is no question about that.

*Ms. Barbara Brown, Director General, West and Central Africa,
CIDA*¹⁴⁰

As we speak, Canada has spread its development assistance across the African continent with programming of some sort in 46 of Africa’s 53 countries, even if 75% of country-to-country disbursements are directed to 25 countries. This tendency to spread our assistance thinly across the continent makes little sense to me, either from the walking the NEPAD talk perspective or in terms of making our investments count. For instance, even in Ghana, one of our most significant African development partners, where President Kufuor is indeed walking that talk, Canada only ranks seventh among principal donors.

*Mr. Robert Fowler, Personal Representative
of the Prime Minister for Africa*¹⁴¹

¹³⁸ *Evidence*, 10 May 2005, 38th Parliament.

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Evidence*, 22 November 2006, 39th Parliament.

¹⁴¹ *Evidence*, 30 May 2006, 39th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

We believe that the federal government should immediately review the future existence of the Canadian International Development Agency (CIDA), given that it is has not made an effective foreign aid difference and that it is a costly aid agency. Since CIDA's inception in 1968, the agency has spent \$12.4 billion on Sub-Saharan Africa. (See Appendix IV)

In the course of its hearings, the Committee heard many criticisms of CIDA. Indeed, several important structural adjustments to Canada's aid program were proposed to the Committee by several witnesses including Danielle Goldfarb,¹⁴² then of the C.D. Howe Institute, and need to be given serious consideration. These include:

- Increase the proportion of Canadian personnel deployed in the field and the resources of Canadian embassies so as to increase the effectiveness of Canadian aid, making aid programs more responsive to changes in local conditions and priorities, ensuring more direct oversight of aid spending, improving coordination with other aid agencies and local actors in the region, and improving overall Canadian knowledge of recipient countries. Approximately 50% of Danish personnel, 50% of the United Kingdom's development personnel, and approximately 50% of Dutch personnel are based overseas. By contrast, 81% of CIDA staff are based at headquarters in Ottawa.
- Decentralize decision-making authority from headquarters to the field. CIDA field staff have little authority to design, implement, or manage projects. Thus, CIDA as a top-heavy agency is inflexible and unresponsive, negating the two key advantages that bilateral aid agencies have over multilateral agencies (i.e., the World Bank). As one CIDA official working in Africa told the Committee: "My authority is \$50,000, but my colleague in DFID [U.K. Department for International Development] has authority for 7.5 million pounds." This combined with delays in our funding "makes it seem like we're not a player." Denmark has decentralized decision-making considerably to its embassies, which operate with five year spending plans. Similarly, the Netherlands' embassies receive forecasting for three years, but receive funding based on their Annual Plan, which has been submitted to Parliament for approval.

¹⁴² *Evidence*, 21 June 2006, 39th Parliament.

- Hasten the delivery of our development assistance and deployment of staff to field operations. We heard that the current allocation of our aid funds, following approval from headquarters, is too slow and cumbersome, reducing its effectiveness. In many cases, the original priorities and needs on the ground have changed by the time of the funds' arrival. This would be improved by an active decentralization program, the simplification and streamlining of procurement and reporting requirements, and greater alignment with local initiatives and government strategies.
- Strengthen this country's research on aid to improve aid quality and increase the amount of debate and feedback on the effectiveness of aid.
- Concentrate aid on a small number of countries. Canada has attempted to do too much in too many countries — thus, our aid in each recipient country has little impact. Canada's share of bilateral aid is no greater than 10% of total bilateral aid flows to any of our recipient countries. In Senegal, Canadian bilateral aid accounts for 6% of that country's total bilateral assistance, in Kenya it is 3%.¹⁴³ As Ms. Goldfarb informed the Committee: "This is problematic because the dispersion spreads CIDA's managerial expertise thinly across many recipients. It means Canada is an insignificant donor." Canada has identified 14 partner countries in Africa from a total list of 25 development partners. However, the economically and strategically important Nigeria is not included on the list. Moreover, despite this list of "partner countries," Canada in fact gave aid to 161 countries in 2003-2004.¹⁴⁴ By contrast, Norway focuses the bulk of its aid on 7 main countries.
- Target key sectors. Canada has attempted to do too much in too many sectors and these sectoral priorities have changed too often over the years. By contrast, the Netherlands focuses on two to three sector priorities in each recipient country. Canada could focus its assistance of three principal sectors:

¹⁴³ Danielle Goldfarb and Stephen Tapp, "How Canada Can Improve its Development Aid: Lessons from Other Aid Agencies," *C.D. Howe Institute Commentary*, No. 232, April 2006, p. 7.

¹⁴⁴ Goldfarb and Tapp, "How Canada Can Improve its Development Aid," April 2006, p. 9.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

- governance/democratization initiatives, private sector development, and pro-growth programs.
- Provide more consistency and clout at the ministerial level. CIDA's minister has changed 11 times since 1989 and traditionally the minister responsible for CIDA has not been a high profile member of the Cabinet.
 - Harmonize development assistance and programs with other donors.
 - Consult with the Canadian Parliament to encourage debate, increase the oversight and transparency of our development assistance, and reduce its opaque culture. This should include the presentation of an annual report documenting Canadian development assistance, with comprehensive statistical information — policy priorities and rationale, inputs, performance of recipient countries, evaluation of programs, and results to date. For example, in Denmark, the Minister is required to appear before the Danish Parliament's Foreign Affairs Committee to defend and receive approval for the selection of recipient countries.
 - Untie Canadian aid. Roughly 43% of Canada's aid is tied, in line with the OECD average but well below the figures for the world's leading aid agencies. Tying causes procurement costs to go up and slows down aid. This practice should be avoided whenever possible.

The organization of Canada's federal government departments and agencies that deal with Africa has been unable to develop and implement a coherent foreign policy in Africa. Therefore, the Committee believes that the only option that will best ensure this international policy coherence, increase our profile and engagement in Africa, and maximize our effectiveness in terms of commercial, diplomatic, trade, and development relations with African countries involves reorganizing the machinery of our government.

During its fact-finding visit to European aid agencies, the Committee learned of two main models for governmental organization of international assistance programs: those of Denmark and the Netherlands, and that of the United Kingdom's Department for International

Development (DFID). The Danish and Dutch model, whose aid agencies have budgets more comparable to that of Canada, integrates development work within the overall umbrella of the foreign affairs ministry in order to strengthen policy coherence and maximize the results from and effectiveness of aid and diplomatic inputs, recognizing the interrelated components of many international policies.

By contrast, DFID is a powerful autonomous government department within the U.K. government, with substantial policy clout, decision-making authority, agenda-setting ability, and financial resources. Often, DFID, led by a high-ranking minister within Cabinet, plays a major role in setting the direction of the U.K.'s international engagement, rather than existing at the receiving end of policies and strategic priorities that have been set by other government departments and agencies. This organizational structure, resources, and policy influence has led many commentators, specifically the OECD Development Assistance Committee (DAC), to conclude that: "The U.K. is currently seen by many aid practitioners and donors as one of the bilateral models for today's evolving world of development co-operation."¹⁴⁵

Canada's aid agency is also set apart from its foreign affairs ministry, but without the same results as have been achieved by the Department for International Development in the United Kingdom. In contrast to the leading DFID, CIDA has a very poor record in delivering the advantages that are associated with having an autonomous aid agency and well-funded bilateral aid programs. Indeed, according to David Morrison, CIDA has often been characterized as a "policy-taker" rather than a "policy-maker."¹⁴⁶ And as Danielle Goldfarb told the Committee: "CIDA has 1,500 full-time employees. That number is far in excess of the other agencies that

¹⁴⁵ OECD DAC, "United Kingdom (2006), DAC Peer Review: Main Findings and Recommendations," www.oecd.org/document/43/0,2340,en_2649_33721_36881515_1_1_1_1,00.html. The report continues: "The institutional core of the system is DFID, which has both ministerial (policy and government leadership) and agency (aid delivery, technical expertise) functions. Because it is clearly designated the lead department for combating international poverty, DFID enjoys a well defined, unambiguous relationship with other departments in this area. This permits a unified government approach and coherent policy direction around DFID leadership. DFID knowledge allows it a position of interdepartmental leadership and has raised the profile of development co-operation."

¹⁴⁶ David R. Morrison, *Aid and Ebb Tide: A History of CIDA and Canadian Development Assistance*. Wilfrid Laurier University Press, Waterloo: 1998, p. 7.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

manage aid budgets of similar size [...] . One would think if there is a large field presence perhaps high administrative costs would be understandable, but we have high administrative costs without a large field presence.” Also, CIDA does not generate substantial policy research and dialogue. By contrast, “Denmark, Sweden and the Netherlands also invest heavily in research and draw heavily on external resources for feedback and input.”¹⁴⁷

Chiefly, an effective bilateral aid agency should be flexible and responsive, intimately engaged with the implementation of its programs on the ground and oversight of its spending. It should work in direct consultation with recipient governments and local actors. Policy priorities should be targeted and policy objectives, in terms of what we are trying to achieve as a country, should be clear and aligned with our overall foreign policy priorities. An effective bilateral aid agency should focus principally on delivering results, with transparent evaluation of all programs and spending. It should focus on countries and sectors where it is clear our money can make a difference and achieve results. Canada’s international assistance should be world class.

Overall, our aid programs, spending, and priorities should not be a poorly-understood mystery. This state of affairs has been exacerbated by the lack of a properly-defined mandate for CIDA. Interestingly, the International Development Research Centre (IDRC), another federal development organization, was setup under its own act of Parliament in 1970. In 2004/2005 the IDRC’s budget was just over \$120 million. On the other hand, CIDA, essentially established by a paragraph in the *Department of Foreign Affairs and International Trade Act*, had a budget in the same year of roughly \$3.1 billion. CIDA has no well-defined and clear mandate with objectives that can be monitored by parliamentarians.

However, it is apparent to the Committee that CIDA has never been given such resources, autonomy, or policy clout, which has negated the original (1968) rationale for setting Canadian development assistance apart from its foreign ministry. We have reached the conclusion that, despite the dedication and hard work of CIDA employees over the years, the Government of Canada should undertake an immediate review of whether or not the Canadian International Development Agency (CIDA) should be relieved of its duties. The experiment of

¹⁴⁷ *Evidence*, 21 June 2006, 39th Parliament.

creating an independent aid agency to strengthen Canadian development assistance has not produced the intended results.

RECOMMENDATION

Given the failure of the Canadian International Development Agency (CIDA) in Africa over the past 38 years to make an effective foreign aid difference, the Government of Canada should conduct an immediate review of whether or not this organization should continue to exist in its present non-statutory form. If it is to be abolished, necessary Canadian development staff and decision-making authority should be transferred to Department of Foreign Affairs and Internal Trade. If it is to be retained, CIDA should be given a statutory mandate incorporating clear objectives against which the performance of the agency can be monitored by the Parliament of Canada.

3. Shift All Canadian Development Work in Africa Into An Africa Office

To date, Canada's engagement with Africa has been ad hoc, inconsistent, too focused on aid, and poorly structured. Successive Canadian governments and ministers have made strongly worded proclamations regarding the plight of Africa, whether or not it was the HIV/AIDS crisis or endemic poverty, and the important role of Canada therein. However, there has been no mechanism within the federal government to follow through on these commitments, to evaluate the performance of our agencies, departments and programs in Africa, or to ask the difficult but necessary questions such as: why has not a single pill reached HIV/AIDS sufferers in Africa despite Canadian legislation intended to deliver exactly that result?

Africa has to be a central focus of our foreign policy and our African policy must be made more robust. In the Committee's view, the federal government should create a new Africa Office that would oversee the implementation of a coherent Canadian foreign policy in Africa and be the conduit for all Canadian government relations with the African continent.

This Africa Office would combine the existing Africa Bureau of the Department of Foreign Affairs, the International Trade staff of DFAIT that deal with Canada's commercial relations with Sub-Saharan Africa, the CIDA staff dealing with development in Sub-Saharan Africa, and potentially security attachés from the Department of National Defence to form a comprehensive and cohesive "one-stop" group of staff dealing with that region of the world.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

We believe that a restructuring of this kind would ensure that Canadian policy on Africa will be developed and executed in a more cohesive and effective manner. For this to truly happen, the new Africa Office will need to have a high profile, strong Cabinet representation and significant resources, and it will need to be proactive in rendering effective aid and especially in fostering increased commercial relations with Africa. Notably, it will need to have its decision-making authority, including the authority over the distribution of financial resources, decentralized to Canadian missions on the continent. Other countries (e.g., Denmark, Netherlands) have successfully undertaken these structural changes. There is no reason why they cannot be successfully implemented in Canada as well.

The Committee was impressed by its visit to Copenhagen, where Danish government procedures on aid are far more transparent than those in Canada. The Africa Office will make it easier for government, Parliamentarians and non-government actors to know where to look to scrutinize policy and find information concerning Canadian policies in Africa.

RECOMMENDATION

The Government of Canada should revitalize its approach to Africa by:

- **Establishing a new Africa Office. The Africa Office would incorporate all international development, international trade and foreign affairs personnel dealing with the African continent and would consult closely with the Department of National Defence. This new office would come under the responsibility of a newly designated Minister for International Development who should be given full status in the federal Cabinet. If Canadian International Development Agency (CIDA) personnel are to be shifted to the Department of Foreign Affairs and International Trade (DFAIT), an Africa Office with a strong mandate should be formed. If CIDA is to be given its own act of Parliament, an Africa Office should be included in this legislation;**
- **Providing this Africa Office with a robust trade/aid/security/diplomacy mandate that is established by a legislative framework and that contains clear objectives to be monitored by the Parliament of Canada. The mandate and performance of this office should be reviewed every five years; and**
- **Decentralizing a minimum of 80% of the staff within the new Africa Office and decision-making authority, including the distribution of financial resources, to Canadian missions in the field in Africa.**

4. Dramatically Change its Approach to Development Assistance

I certainly agree that a number of Canadians have expressed an elevated level of concern about the delivery of funding to the designated or intended recipient. In many cases, money donated either by private citizens or corporations or designated by governments does not always make it to the intended recipient because it is diverted and, in some cases, deliberately used by governments for another purpose. That has, in some cases, shaken the confidence of donors at all levels.

*Hon. Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of Foreign Affairs*¹⁴⁸

I would be much more hard nosed and say, “Sorry: you stick with the program or you are no longer our privileged partners.”

*Mr. Robert Fowler, Personal Representative
of the Prime Minister for Africa*¹⁴⁹

Canada is currently focusing to a large extent on education and the grassroots economy. We would like to see other avenues explored, such as infrastructure projects, since infrastructure supports development. The building of roads and railways open up markets and encourage businesses to locate to Senegal.

*His Excellency Amadou Diallo, Ambassador to Canada,
Embassy of the Republic of Senegal*¹⁵⁰

Canada has scattered small programs on a short-term basis throughout several countries and then pulled out. In the end, we get minimal results despite significant investments. If Canada reduces the number of countries and focuses on principles of governance, human rights, and democracy, et cetera, we could not object.

*Mr. Yvon Bernier, Senior Director, Africa Region,
Développement international Desjardins*¹⁵¹

If we look at the intervention sectors that have been the focus of aid or international development over the past 20 years, perhaps too much attention has been paid to social sectors such as education and health.

*Mr. Michel Lemelin, Director General, East, the Horn and Southern
Africa, CIDA*¹⁵²

¹⁴⁸ *Evidence*, 16 May 2006, 39th Parliament.

¹⁴⁹ *Evidence*, 30 May 2006, 39th Parliament.

¹⁵⁰ *Evidence*, 23 March 2005, 38th Parliament.

¹⁵¹ *Evidence*, 13 April 2005, 38th Parliament.

¹⁵² *Evidence*, 2 November 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

Canada should remain a generous and effective provider of humanitarian assistance, but this assistance should not in any way be confused with a long-term, sustained, focused development strategy designed to assist responsible governments in changing the overall circumstances of their people.

*Mr. Robert Fowler, Personal Representative
of the Prime Minister for Africa*¹⁵³

There were 22 people shot today. We thought that Ethiopia was doing well enough because this is their third general election. Throughout the election, things were quite calm but after the results came out, the problems began.

[Ethiopia is one of Canada's 25 development partners]

*Mr. Michel Lemelin, Director General, East, the Horn and Southern
Africa, CIDA*¹⁵⁴

Given our sceptical views on development aid in general, but conscious that Canada would be viewed as an international pariah if we eliminated all bilateral development assistance to Africa, we are of the view that our bilateral aid should be much more targeted on a reduced list of individual countries (and, whenever appropriate, regions) than it currently is. Presently, Canada provides aid to a full 46 of the 53 African countries in some form or other. To disperse our assistance this way, thereby minimizing the impact that Canada has in any of its recipient countries, makes little sense.

In 2003, the federal government announced that it would target a mere 6 “countries of concentration” in Africa. However, this number shot upwards owing to special pleading on the part of those countries left off the list.

CIDA is now planning to devote, by 2010, at least two-thirds of its bilateral (i.e., country-to-country) aid to 25 developing countries that display a high level of poverty (average income levels of under US\$1,000 per year), possess the ability to absorb and use aid effectively and have sufficient existing Canadian aid presence in a given country to achieve value-added in its assistance efforts. The other one-third would go to countries of strategic importance; to countries where Canada can continue to make a difference; and to those

¹⁵³ *Evidence*, 30 May 2006, 39th Parliament.

¹⁵⁴ *Evidence*, 2 November 2005, 38th Parliament.

displaying instability. In Africa, Nigeria, the Democratic Republic of Congo (DRC) and Sudan have been particularly important priorities for CIDA. This, of course, does not include the over 40% of Canada's ODA that is channelled through multilateral organizations.

Fourteen African countries, up from the six on the previous list of priority countries, are now on the new CIDA country-focus list. These include Benin, Burkina Faso, Cameroon, Ethiopia, Ghana, Kenya, Malawi, Mali, Mozambique, Niger, Rwanda, Senegal, Tanzania, and Zambia.

Interestingly, most of the countries on the list display relatively limited economic power, especially when compared to Nigeria and the economic potential that the DRC displays. During our fact-finding mission to Africa, we heard varying accounts of the need to have Nigeria, already designated as a country "of regional significance," as a focus country. One view was that it received too little aid and that it is too important not to be on the list. An offsetting view was that what Nigerians wanted from Canada was not more aid but rather trade and investment.

We have already observed that defining criteria with which to choose aid recipients is hard to do. The Committee has also already stated that aid is more effective in countries with better policies and institutions. In keeping with our strongly held view that it is the private sector and investment that are the driving force for economic growth and development, we are of the view that Canadian foreign aid should be primarily targeted at those countries making a real effort to achieve economic growth, build viable private sectors and improve governance. Simply put, Canada should support "good performers" that are pursuing sound policies.

We believe that CIDA's current eligibility list is bloated and illogical. Countries should be cut off from Canadian assistance if they do not meet the above-mentioned criteria. Moreover, aid should be focused on a single-digit number of African countries. The Committee was told that Canada's aid is still the most geographically dispersed of the donor countries (150 countries) and that most donors concentrate their aid in a few major recipient countries or regions.

In terms of priority aid sectors, the federal government is currently focusing its resources on five: governance; health; basic education; private sector development; and

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

environmental sustainability with gender as a cross-cutting theme. In 2004-2005, agriculture received 10% and the private sector only 3.1% of total bilateral aid to Sub-Saharan Africa, whereas health and education obtained 43.5% of disbursements.

We believe that this sectoral distribution of spending is totally unacceptable. Over the past twenty years, aid and development programming has focused heavily on social expenditures in health and education with not enough attention being devoted to industrial development that can lead to economic and employment opportunities.

The key to achieving results in Africa will be to strengthen existing private sector development programs. Already, two investment-related areas have been identified (by CIDA): assistance to aid Africa in the building of an adequate and appropriate enabling environment for investment; and the facilitation of entrepreneurship and small-business development.

The Committee also heard of the need for Canada to invest in Africa's infrastructure and microfinance facilities. Regarding the former, Canada is currently investing in multilateral infrastructure programs (e.g., the World Bank, Africa Infrastructure Consortium)¹⁵⁵ but more must be done. In addition, Canadian cooperatives and credit unions (e.g., Desjardins International) have been successful in building credit union networks and micro-finance facilities in different West African countries. The recent awarding of the Nobel Peace Prize to Muhammad Yunus, the founder of the Grameen Bank that is dedicated to issuing small, unsecured business loans to the very poor, speaks to the importance of developing micro-finance and the real ability of these programs to achieve results for poor people on the ground.

The Committee has already indicated its support for more Canadian funding of productive economic sectors in Africa as well as of infrastructure. Canada should dramatically change its approach to foreign aid by increasing the share of its bilateral ODA allocated to help Africa generate job-creating investment opportunities, to help with technical assistance, to build African trade capacity and generally to support their efforts in developing their private sectors.

¹⁵⁵ Canadian disbursements are being made in conjunction with the private sector in Mozambique, Mali, Tanzania, Ghana and Senegal.

Infrastructure projects, on the other hand, would best be delivered through multilateral channels as these projects tend to be more costly and regional in nature.

With regard to agriculture, the Canadian International Development Agency (CIDA) has begun to rediscover somewhat the importance of this sector to economic development. In its 2003 policy statement, *Promoting Sustainable Development Through Agriculture*, CIDA acknowledged that its own programming had, to some degree, moved away from supporting agriculture, reflecting the international trend toward funding social expenditures. By 2006, Canada was to have increased its investments in agriculture, food security and rural development to an annual total of \$100 million per year.

Out of the total Canadian ODA budget, \$100 million represents a very small amount. The Committee is of the view that the share of Canadian assistance destined for this vital part of the African economy should be given a substantial boost.¹⁵⁶ Efforts should be made to raise agricultural productivity and to construct new rural infrastructure, primarily roads.

The Canadian government, through CIDA, has placed governance as a top priority in its aid programs. This is a wise decision given that good governance is a key factor in economic development.

In 2003-2004, the aid agency allocated almost 18% in this area to support democracy, fair elections and parliaments; a fair and impartial judiciary, mechanisms to protect and respect human rights, an engaged and effective civil society, an effective and transparent public sector and stable and reliable security systems to protect people and resolve conflict fairly and peacefully.

We encourage African efforts to improve governance. Especially important is the need to help Africa put in place effective institutions, such as a free media and independent judiciary. Canada should provide technical assistance and focus its efforts on building political, economic, and legal institutions and strengthening the capacity of those institutions in its partner countries. This includes assistance with elections, public sector reforms, public management reforms, the

¹⁵⁶ Agriculture on average makes up 60% of Africa's private sector.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

provision of legal and judicial expertise, assistance with financial audits, assistance with the reform and functioning of the Central Bank, tax reforms, and improving parliamentary engagement and oversight.

In terms of specific support for improvements in governance and the functioning of the public sector, Canada, Denmark and other like-minded countries could earmark support for legitimately elected recipient countries to build and strengthen parliamentary pension systems. A functioning pension system would reduce incentives for corruption and contribute to the overall functioning of government. As Dr. Mohan Kaul of the Commonwealth Business Council told the Committee in London: “There are no pension systems in these countries. Therefore, if you have nothing when you leave office ... you try to provide for yourself while you’re in office.”¹⁵⁷

Corruption is more complex than in a developed country because of poverty. People who support leaders in attaining office are often rewarded through the receipt of a direct benefit.

The third area to consider involves the delivery of aid. In order to strengthen aid effectiveness, CIDA is reorienting its bilateral programming in order to participate in more comprehensive, integrated and donor-coordinated, but recipient-country led programs. The agency is currently supporting or developing 50 program-based approaches in 23 countries, involving either pooled funding or direct budget support to the recipient government (e.g., the budget support program to strengthen the Ghanaian agricultural sector).

Budget support means writing a cheque to the recipient country. The Committee does not like this idea. It is as if CIDA does not know what else to do, so they give the recipient government the money, hoping they will fix the problems. Payments should be conditional on observable progress having been attained. However, it seems to us that it is impossible to monitor government-to-government transfers that have been injected directly into the national treasury of a recipient country. In the case of Ethiopia, Canada writes a cheque to the Prime Minister (whom we met in Addis Ababa, even though we were advised not to go because all of the rioting) and then he turns around and puts these rioters in jail.

¹⁵⁷ Meeting, London, United Kingdom, 18 October 2006.

CIDA will not provide budgetary support in all countries because not all aid recipients are in a position to use the assistance effectively. Those that have been targeted are considered to have shown a stronger commitment to sound development policies. Unfortunately, governments fail often in Africa and there is significant concern about current donor agency trends towards budgetary support of countries that are not transparent and accountable.

We share this concern, despite its current popularity, and would prefer more use of partnerships with the private sector in order to transfer know-how and expertise and not just money. The Canadian private sector has recently been neglected in aid program design and we believe that it should be taking more of a direct development responsibility in Africa. According to one witness, the Canadian aid program has gone from a development program to a charity organization dispensing money to well deserving recipients. We believe that Canada should minimize the amount of government-to-government assistance that it provides.

As a final point, the Committee is also of the opinion that Canada's food aid programs, provided largely through the World Food Program but also through Canadian non-governmental organizations, should be reviewed. While visiting a Food for Work project in the Tigray province of Northern Ethiopia, the Committee heard that food aid can be the "kiss of death" in that it can distort local markets.¹⁵⁸

It also bears mentioning that the trend in food aid throughout the world is for it to be purchased locally. Requiring food aid to be sourced in the donor country dramatically increases the costs of delivering food aid to the needy. While the Government of Canada should be applauded for recently undertaking to untie its food aid to least developed and lower income developing countries to the 50% mark, we would encourage the government to go even further and untie it fully.

There are two key advantages of such a move. First, aid agencies could purchase all of the food that they require from African suppliers instead of relying on grain from Saskatchewan, thereby supporting farmers on that continent. In the case of the 2004 drought in the northern part of Ethiopia, an area of intermittent rainfall, these agencies should have been able to purchase

¹⁵⁸ Meeting, Mekele, Ethiopia, 8 October 2005.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

food from southern Ethiopian farmers, who were in a surplus position. Ethiopia produces a surplus of grain in the country yet is unable to transport it to northern Ethiopia where it is needed. If transporting food within Ethiopia — and elsewhere in sub-Saharan Africa — could be done in a cost-effective manner, then untying food aid could also mean that Canada would provide more food aid per dollar spent.

Second, additional untying would further buttress Canada's credibility on the food aid issue at the WTO. In particular, Canada is pushing hard for disciplines in trade-distorting U.S. food aid practices, which involve food aid being (a) almost entirely procured from American producers; (b) provided in the form of low-interest loans; and (c) tied to commercial transactions between the United States and the aid recipient country.

RECOMMENDATION

The Government of Canada should completely redesign its foreign aid program in Africa by:

- **Concentrating all bilateral development aid on countries in Sub-Saharan Africa that are aggressively undertaking economic and political reforms to (a) improve governance; (b) develop their private sectors and create a favourable investment climate; and (c) realize their economic growth and employment prospects. The government should develop precise, new aid-qualifying criteria based on the above list of preconditions, and with the help of internationally recognized indices of country performance, appropriately revise the Canadian International Development Agency's existing list of focus countries. Any country that does not satisfy these criteria, or that graduates from aid-recipient status, should receive zero official development assistance from Canada;**
- **Focusing its aid on economic development, in order to achieve economic advancement in support of social progress. Aid should be provided in support of pro-growth and job-creating activities led by the private sector, including technical assistance and training, skills development, and technology transfers. The raising of agricultural productivity and the construction of new rural infrastructure, especially roads, should also be an integral part of this aid effort;**
- **Expanding government support of privately delivered micro-finance services;**
- **Delivering Canadian bilateral aid to Africa in partnership with the private sector and civil society groups in Africa as much as possible, thereby minimizing the less desirable approach of having the Canadian government provide direct budgetary support to African governments;**

- **Harmonizing the delivery of Canadian assistance and providing this aid jointly with other donors as much as possible;**
- **Totally untying Canadian aid;**
- **Incorporating the above aid-qualifying criteria and aid approaches into the mandate of the Africa Office; and**
- **Undertaking a review of the appropriateness of Canadian food aid to Africa, provided both bilaterally and through the World Food Program.**

5. Seek Out Canadian Commercial Opportunities in Africa

Engaging Africa's private sector and facilitating new investment in the region is challenging. The perception of risk is still high and identifying worthy projects can be difficult. Nevertheless, it is apparent that African entrepreneurs and African government officials increasingly view enhanced private sector activity as vital to Africa's development. It is critical as a means of job creation, skills enhancement, technology acquisition, income generation and integrating Africa into the global economy.

*Mr. James Harmon, Chairman, Commission
on Capital Flows to Africa¹⁵⁹*

Even though 80% of the investment in Africa is domestic in nature, the foreign investment that the continent does receive is quite important. For its part, Canada is one of the largest non-African investors in Africa, with its investment valued at approximately \$3.0 billion in 2005. Most of this investment was in mining and oil, with mining by far the dominant sector among all industrial sectors in terms of Canadian private investment on the continent.

To help Canadian businesses invest more in Africa, the federal government recently launched the \$100 million Canada Investment Fund for Africa (CIFA). This fund is a joint public-private sector initiative designed to provide risk capital for private investments in African that generate economic growth. In essence, CIFA leverages private sector investment in support of Africa's development so that this \$100 million in public investment can stimulate an additional equivalent amount from the private sector. The fund is a response to the needs

¹⁵⁹ *Evidence*, 13 April 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

expressed by Africans to lower poverty through investment and economic growth, and is part of CIDA's \$500-million Canada Fund for Africa.

Also worth mentioning is CIDA's Industrial Cooperation Program (or CIDA Inc.). This program looks to create joint ventures and joint investment opportunities. It draws on the Canadian private sector when it is pursuing new business opportunities, and it creates manufacturing and tertiary types of businesses. However, CIDA will not take on an investment position; instead, it will accompany firms and provide funds for training.

The Canadian Council of Africa (CCA), a group promoting greater business interaction with Africa, would like to see government resources reallocated to enable Canadian firms to become more involved in African development. The Council aims to increase access of Canadian companies to funds destined for such development. For example, the government could help Canadian firms out in conducting of feasibility studies.

The Council would like to see Canadian companies work with their African counterparts, thus changing the current trend of the federal government increasingly providing aid on a government-to-government basis. The Committee heard that the federal government distributed a full 41% of its aid to governments in 2003, with only 6% of projects funded by CIDA being implemented by private companies (down from 40% in 1999).

It is clear that Canada's aid agency shows little appetite for working with the private sector in Canada. Most assistance is provided either directly to the recipient country or to multilateral agencies. Yet Africa is hungry for what Canadian business has to offer: improving its infrastructure, developing its capacity to process natural resources and agricultural products, and strengthening its ability to educate its people and get them more familiar with information technologies.

At the same time, Canada should assume a leadership role in promoting the social responsibility that our firms must need to demonstrate when they operate overseas. The development of codes of conduct and the independent monitoring of corporate activities are useful tools to further this objective.

We believe that Canada should play a leading role on the African continent by developing additional programs to help Canadian companies wishing to operate there. Direct support for private sector development needs to be strengthened. Canadian embassies need more dollars and people, they should be embedded with business, they should be lobbying for Canadian interests abroad — they should open the door, facilitate business and be more aggressive.

The CCA, together with the Africa Working Group of involved government agencies,¹⁶⁰ hosted round table sessions in September 2005 on the future of Canada's investment and trade agenda for Africa. The key result of these sessions was the formulation of recommendations designed to achieve a comprehensive, integrated strategy for Africa, a copy of which was provided to the Committee in response to a request.¹⁶¹ Drawing largely from these, the Committee offers the following recommendations that we believe are worthy of future consideration by the Government of Canada in the development of any international business strategy on Africa.

RECOMMENDATION

The Government of Canada should enhance Canada's commercial profile in Africa by:

- **Establishing additional embassies and High Commissions in Africa and inserting more Trade Commissioners and Ambassadors with a commercial background in them to reduce the overwhelming existing focus on aid;**
- **Conducting a greater number of investment and trade missions in Africa;**
- **Implementing Foreign Investment Protection Agreements and Double Taxation Treaties in key African countries;**
- **Identifying African business groups seeking to enhance ties with Canadian business groups;**

¹⁶⁰ This working group consists of Canadian International Development Agency, International Trade Canada, Natural Resources Canada, Export Development Corporation, and Canadian Commercial Corporation.

¹⁶¹ Canadian Council on Africa and the Working Group on Africa, Dialogue on Africa-Focus on Investment and Trade: A Summary of Round Table Discussions, 8 September 2005, pp. 3-4.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

- **Increasing engagement with international business networks operating in Africa, especially the Commonwealth Business Council; and**
- **Ensuring that Canadian companies operating in Africa follow ethical business practices.**

RECOMMENDATION

The Government of Canada should increase Canadian awareness of commercial opportunities in Africa and provide Canadian businesses with improved services, by:

- **Helping to create a more positive general impression of Africa;**
- **Publicizing the presence and mandate of the Canada Investment Fund for Africa;**
- **Providing Canadian firms with better intelligence on existing and upcoming projects in Africa;**
- **Creating a new Program For Export Market Development for Africa; and**
- **Providing Canadian businesses with improved risk management and financing tools, largely through more proactive and risk tolerant Export Development Corporation support to private-sector business activity in Africa.**

6. Resolve Visa Issues for African Business and Political Leaders

At the social level, Nigerians are experiencing considerable difficulties in obtaining Canadian entry visas. Regrettably, my mission's prompt issuance of visas to Canadians is not being reciprocated. The situation is not helped by the relocation to Accra, Ghana, of the processing of immigrant visas to Nigerians, rather than the retention of this service in Lagos. I have made my concerns on these matters known to the Department of Foreign Affairs, but no improvement seems to have taken place so far.

*His Excellency Olufemi Oyewale George, High Commissioner,
High Commission for the Federal Republic of Nigeria¹⁶²*

Our members tell us horror stories of the difficulties African business people experience when they come to do business in Canada. I am talking about people that are visiting companies, colleges and universities and trying to do business.

¹⁶² *Evidence*, 23 February 2005, 38th Parliament.

*Mr. Lucien Bradet, President and CEO, Canadian Council on Africa*¹⁶³

This Committee was made aware of the difficulties of obtaining Canadian visas when we did our study on Russia. We heard many complaints about how difficult it was to get a Canadian visa.

This is a problem in Africa as well, as it is in yet other parts of the world. During its hearings in Ottawa, the Democratic Republic of Congo and Nigeria, the Committee was again reminded of the issue of visas. Two key problems were mentioned: visa refusals (and delays in obtaining visas) for Africans wishing to undertake official and business travel to Canada, and a high rate of refusal of Nigerian student applications for studying in Canada.

On the first point, the Committee heard evidence that African leaders were having a hard time coming to Canada. Congolese parliamentarians complained about the difficulty of Ministers, parliamentarians and senior officials obtaining visas for official travel to Canada. Visa applications have to first go to Abidjan, Côte D'Ivoire to be processed, and there is a high rate of refusal.

This sentiment was shared by N.U.O. Wadibia Anyanwu, the Nigerian Permanent Secretary of Foreign Affairs, whom we met in Abuja, who expressed irritation at Canada's high rate of visa refusal for travellers from that country (especially for official travel), as well as what they thought were overly long processing times.¹⁶⁴ We were told in Nigeria that visas are a constant source of friction and they are seriously hampering people-to-people exchanges. As mentioned above, Canada's immigration process is quite strict. The other key problem is that there is a very high incidence of fraud and thus a very high rate of rejection.

In addressing these concerns, senior officials of Citizenship and Immigration Canada (CIC) informed us of the intensive screening process that must be carried out in the case of temporary visa requests from those African countries that have had a history of war crimes and crimes against humanity. Canadian law (i.e., the provisions of the *Immigration and Refugee Protection Act*) prohibits any individual who was a senior member of a regime committing these

¹⁶³ *Evidence*, 7 June 2006, 39th Parliament.

¹⁶⁴ Meeting, Abuja, Ethiopia, 18 October 2005.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

crimes from entering this country, with this law the toughest in the world in this respect. The question then becomes, are we excluding ourselves from peace efforts because we refuse to have any contacts with the principal actors in these countries, who may be the future political leaders of the countries in question?

Visa difficulties are not just an issue for African political leaders. Arguably of greater significance, visa problems are hampering visits to Canada by African business people and potential investors. African business people and investors are having a hard time obtaining visas to visit or to immigrate to Canada, with this situation hampering commercial relations between Canada and Africa.

The Committee was told that there are only five visa offices in all of sub-Saharan Africa: Nigeria, Kenya, Côte d'Ivoire, Ghana and South Africa. That is highly unfortunate. As well, the approval rate for temporary resident visas in sub-Saharan Africa is 71% as opposed to 81% for the world as a whole.

Other criticisms are that CIC visa regulations are overly complex and that Canada's review process is considerably stricter than that of other countries. More speed, predictability, constancy, access, and expertise in the whole visa process are being called for so that Canada's competitiveness in Africa can be enhanced.

Regarding students wishing to access Canadian educational institutions, the Committee was told in Nigeria that 80% of student applications from Nigerian students are rejected. CIC officials informed us that the problem seems to be concentrated in non-post-secondary students; for post-secondary institutions, the acceptance rate is in the order of 75-80%.

The gist of the problem is that a full half of all student visa applications incorporated fraudulent documents or other types of misrepresentation — these students were misrepresenting their financial ability to pay for their studies and/or they were misrepresenting their fraudulent academic record. These students did not meet the universally held criteria for assessing the entry of students into the country: that they are genuine students who will leave Canada after their period of study and that they have the funds to pay for their studies. Canada wants to encourage these students to come but also to return to their home country upon completion of their studies.

RECOMMENDATION

The Government of Canada should improve its visa issuing system so as to facilitate visits by African business people and political leaders to Canada.

7. Adjust Canadian Trade Policy on Africa

With respect to Canadian trade involvement with sub-Saharan Africa, we were informed that our commercial relationship with that region is on the rise and that Canada does more business there than in the BRIC (Brazil, Russia, India, China) set of emerging markets. In 2005, the growth in Canadian merchandise exports to sub-Saharan Africa was 13.6% (total exports to Africa in 2005 were \$1.3 billion), second only to the growth in our exports to China. Moreover, we exported more in services (\$458 million in 2003) to that part of Africa than we did to China (\$298 million). On the import side of the equation, merchandise imports from Africa grew at an annual rate of some 20% between 1990 and 2004.¹⁶⁵

We need to do more to advance this economic relationship. Given the slow rate of progress at the WTO, Canada should take additional unilateral action and further increase the access of African countries to the Canadian market. Obviously, Western Europe is the main market for many African products. Nevertheless, under the Least Developed Countries Market Access Initiative, the Government of Canada attempts to strengthen economic growth through trade by providing 34 African countries with duty-free access to the Canadian market for all goods other than a small number of supply managed agricultural products (i.e., egg, dairy and poultry products). The Committee was informed that this policy measure was one of the more far-reaching initiatives of its kind in the world.

The Committee heard that the federal government should extend its least developed country market access initiative to all (i.e., not just the Least Developed Countries) low-income countries in sub-Saharan Africa. Such action would remove the regional trade distortions caused by Canada's provision of duty- and quota-free market access to the Canadian market to certain African countries. Restricting access to Canadian markets for countries such as Kenya makes no

¹⁶⁵ Imports from Canada can be broken down into four categories: oil, mineral and metal products, agricultural commodities, and other products.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

sense. Ghana, Cameroon and ten other low-income countries would also be able to benefit from this unilateral form of trade liberalization.

Canada also attempts to help African countries to become better exporters to this country. The federal government's own trade facilitation office (Trade Facilitation Office Canada) works with these countries to help them have more success in the Canadian market and the Committee was told that more could be done to develop specific programming to encourage LDC exporters to consider Canada as an export market.

The government should also consider offering new trade-development foreign aid programs to help build trade-related technical assistance and capacity-building in Africa. Canada has already provided funding in this area — \$75 million since 2001. We learned first hand at the headquarters of the African Union in Addis Ababa that Canada provides exemplary support for the training of trade negotiators through the efforts of the African Trade Policy Centre. There is also the \$8 million Program for building African Capacity for Trade. However, in general terms more can and should be done in boosting trade capacity.

RECOMMENDATION

The Government of Canada should:

- **Broaden the coverage of its Least Developed Country Market Access initiative to include all low-income countries in sub-Saharan Africa, thereby removing virtually all barriers to imports from qualifying countries in that region; and**
- **Ramp up Canadian assistance devoted to building up trade capacity in African countries and aggressively encourage the international community to enhance its commitments to the Integrated Framework for Trade-Related Technical Assistance to least developed countries.**

As a final point, the Committee has already recommended that Canada increase its commercial representation in Africa. This request was not meant to be taken as a criticism of existing staff at our African embassies; on the contrary, our too few personnel are doing an excellent job and this effort should be praised. However, Canada should increase and expand its presence there and we should make it a priority to boost our commercial representation there.

8. Deal Effectively With HIV/AIDS and Malaria

The blunt fact is that many African states, especially those most affected by HIV/AIDS, are failing, moving backwards or growing poor in terms of key social indicators — some dramatically. Africa, and more particularly Sub-Saharan Africa, suffers from political, economic and health crises, qualitatively and quantitatively worse than any other region.

*Ms. Anne-Marie Bourcier, Director General,
Africa Bureau, DFAIT¹⁶⁶*

Some 180,000 Africans die every month from AIDS, making it the leading cause of death on the continent. It is like a tsunami striking Africa each month. Daily, 11,000 more people are infected, and there are over 11 million children that have been orphaned by AIDS. That number is expected to grow to 40 million by the year 2030. Confronted with these facts, we are able to envision a day when our grandchildren would ask, what did you do when Africa was being devastated by AIDS?

*Mr. Kevin Perkins, Executive Director,
Canada Africa Partnership on AIDS¹⁶⁷*

Much of the support for health initiatives should be delivered multilaterally. The Committee heard that a full 20% of CIDA's budget is dedicated to health initiatives. These include both preventative and curative programs to deal with HIV/AIDS. Canada is helping to prevent more HIV/AIDS infections through education and research, supporting those already infected through treatment and care, and building capacity in developing countries so that they can deal more effectively with the problem.

Between 2000 and 2005, Canada has contributed some \$600 million to the fight against HIV/AIDS, with most of this funding going to sub-Saharan Africa. On top of that, the current federal government has pledged an additional \$250 million for the Global Fund to Fight AIDS, Tuberculosis and Malaria over a three-year period.

On the negative side, we were told that there should be greater coherence in the actions of all federal departments with respect to HIV/AIDS and that this health crisis should become a cross-cutting theme of all aspects of Canada's cooperation and engagement with Africa.

¹⁶⁶ *Evidence*, 8 February, 2005, 38th Parliament.

¹⁶⁷ *Evidence*, 22 February 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

It was also mentioned that the federal government has underestimated the potential of ordinary Canadians to respond to the AIDS crisis in a capacity other than as a taxpayer. To correct this problem, we were told, the government should begin to match private contributions to the fight against HIV/AIDS.

Finally, the Government of Canada was the first in the world to pass legislation (the *Act to amend the Patent Act and the Food and Drugs Act-The Jean Chrétien Pledge to Africa*, which along with regulations established the legal framework for *Canada's Access To Medicines Regime*) that would permit drug companies to provide generic anti-HIV/AIDS (and other) drugs at low cost to African countries in cases of health emergencies. This it did in May 2004, with the associated regulations coming into force in June 2005.

The problem, however, appears to be that this legislation went beyond the WTO compromise that had been arrived at on this issue. For example, the act demands that negotiations take place between brand-name drug firms and the generic producers prior to the federal government issuing what is known as a "compulsory licence" to have the cheaper drug produced. Unfortunately, these negotiations can be difficult and time consuming thereby delaying the issuance of the necessary licences.

Another problem is that the law forces firms to reapply every two years for permission to produce generic copies and requires them to carefully track the number and distribution of pills made under the law. It also permits patent holders to launch legal action if generic firms overcharge or if the pills they make go astray. The generic manufacturers continue to have a number of concerns with the law and this, combined with the fact that developing countries find Canada's program confusing and that the program has not been marketed in these countries, has led to the situation where not one pill has left Canada under the legislation.

Turning to malaria, this disease is such a simple problem to solve. Canada should work to ensure that as many African families are equipped with insecticide-treated mosquito netting and with interior wall spraying of DDT, to guard against malaria infection. As has already been mentioned, this disease is a major problem for African children and can be easily dealt with.

RECOMMENDATION

To improve the Canadian contribution to resolving health crises in Sub-Saharan Africa, the federal government should:

- **Amend Canada’s Access to Medicines Regime, including its underlying legislation, to make it more effective in prompting shipments of medications for HIV/AIDS sufferers to Africa;**
- **Consider the direct purchase by Canada of the appropriate retroviral and associated pharmaceuticals, for distribution through reputable non-governmental organizations throughout the Sub-Saharan region; and**
- **Ensure that its Official Development Assistance includes significant investment in inexpensive insecticide-treated mosquito nets and in the spraying of DDT on interior walls of African homes in the low-lying tropical areas where malaria is typically present.**

9. Support Peace and Security Efforts in Africa

The Canadian Forces are especially valued by African nations not only for their professional skills, but also their bilingual capacity and lack of colonial baggage.

*General R.J. (Rick) Hillier, CMM, MSC, CD Chief
of the Defence Staff, National Defence¹⁶⁸*

Simply, we need to develop the African capacity to detect, prevent and resolve conflicts on their continent. [...] It is done through the provision of training and not just peacekeeping training, but general military training to raise the professional standard of African militaries.

*Colonel Denis Thompson, Director, Peacekeeping
Policy, National Defence¹⁶⁹*

The Committee has concluded that Canada’s current military involvement in Africa is almost nonexistent. Indeed, in the United Nations October 2006 ranking of peacekeeping contributions, Canada ranked 61st.¹⁷⁰ Canada’s Chief of Defence Staff, General Rick Hillier, specified that Canada currently has a total of 65 Canadian Forces personnel serving on

¹⁶⁸ *Evidence*, 26 September 2006, 39th Parliament.

¹⁶⁹ *Evidence*, 8 February 2005, 38th Parliament.

¹⁷⁰ United Nations, Department of Peacekeeping Operations, *Ranking of Military and Policy Contributions to UN Operations*, 31 October 2006, www.un.org/Depts/dpko/dpko/contributors/2006/oct06_2.pdf.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

operations in all of Africa. General Hillier informed the Committee that the 62,500 members of the Canadian Armed Forces are currently stretched to the limit, “tapped out,” facing the demands of military transformation, and “running intense operations in a variety of places — specifically Afghanistan [...] .”¹⁷¹

This Committee does not deny that the Canadian military has many international and domestic obligations. Nevertheless, we firmly believe that while Canada alone cannot provide the decisive contribution to peace and security in Africa, it can provide a very important one. UN peacekeeping missions in Sudan and the Congo involve thousands of troops from a variety of nations that are trying to piece together fragile countries, enforce shaky peace agreements, protect civilians and ensure access to humanitarian relief, and lay the foundation for reconstruction and economic development. We believe that these types of missions should be priorities for our military.

As described earlier in this report, no conflict in Africa has demonstrated a greater need for the implementation of the Canadian-backed idea of the “responsibility to protect” than the Democratic Republic of the Congo. Yet, while MONUC is one of the largest and arguably most important United Nations peacekeeping missions since the organization was founded, Canada is currently contributing a mere nine staff officers.¹⁷² Surely a country with such a proud tradition of multilateralism and respect for international human rights can contribute more to this vital mission that is attempting to mitigate a conflict that has witnessed death, atrocity, and sexual violence on a scale that is beyond comprehension.

As long as Canada continues not to contribute troops to peace operations in Africa, this Committee believes that we have a responsibility to fund, assist, and train those countries and organizations that are engaged in peace operations in Africa. Canada can make an important contribution to regional security organizations, specifically the African Union, through funding, training, technical assistance, and logistical support.

¹⁷¹ *Evidence*, 26 September 2006, 39th Parliament.

¹⁷² Department of National Defence, “Current Operations,” Accessed: 14 November 2006, www.forces.gc.ca/site/operations/current_ops_e.asp.

Indeed, the stakes are high. Alpha Oumar Konaré, the head of the African Union, told the Committee that success in Darfur was essential for the AU. He also noted that the problems of Islam have to be dealt with and that failure to deal with these problems will unleash a domino effect involving instability in Chad, Mauritania, the Central African Republic, the DRC, Djibouti, and Somalia.¹⁷³

We heard compelling testimony that Canada should show leadership and aggressively lend support to the African Union and regional organizations in resolving conflicts. Canada has helped regional security organizations to address conflict in Africa, including the provision of logistical, technical, and financial support. It was a founding member of the International Conference on the Great Lakes region of Africa, designed to form a new partnership of the countries in that troubled region. Since 2004, Canada has also contributed \$190 million towards the African Union Mission in the Darfur. Funding has supported helicopter transport, the loan of armoured personnel carriers, provision of equipment, and technical assistance from Canadian Forces personnel. Several times during the Committee's visit to Africa, appreciation for this financial assistance was given.

Canada can also contribute to African security initiatives through training, which is badly needed to assist AU and ECOWAS troop-contributing countries in professionalizing their armed forces and providing their forces with the necessary tools to deal with complex intrastate and regional warfare, and to deal with the challenges of conducting multinational peace support operations.

An official from the Department of National Defence, Andrew Rasiulis, told the Committee of the importance of Canada's Military Training Assistance Program (MTAP) in this regard. MTAP provides language training, professional training, and peace support training to participating states, 19 of which are African. Broadly speaking, MTAP aims to "promote democratic principles, the rule of law, the protection of human rights and international stability; build peace support operations capacity amongst Canada's peacekeeping partners; and contribute to the global war against terrorism through selective assistance."¹⁷⁴ In short, the MTAP program

¹⁷³ Meeting, Addis Ababa, Ethiopia, 10 October, 2005.

¹⁷⁴ *Evidence*, 16 February 2005, 38th Parliament.

Overcoming 40 Years of Failure: A New Road Map for Sub-Saharan Africa

aims to build up African peacekeeping capacity. However, only 10% of the MTAP's total \$12 million budget is spent on training Africans, meaning that only 190 officers actually received training last year. The bulk of this training took place in Canada. This funding is extremely limited in comparison with the need.

Post-conflict peacebuilding is another important issue. The conflict in Uganda has been characterized by the use of child soldiers, the kidnapping of young girls, and the brutalization of children in the northern regions of the country. Canada has traditionally been engaged with the issues of child combatants in war, pushing for UN Security Council resolutions on children in armed conflict and supporting the United Nations *Optional Protocol on the Involvement of Children in Armed Conflict*.

However, despite these initiatives, the Committee heard compelling testimony of the need for Canada to further its work in assisting with the disarmament and reintegration of child combatants. We also heard of the unique plight facing girls in armed conflict, including disturbing rates of sexual violence and exploitation in conflicts in the DRC, Uganda, and Darfur. As Lieutenant-General (Ret'd) Romeo Dallaire told us, girls affected by war "need extensive rehabilitation. There is not one program that exists that lasts over a three month period, and these girls need one or two years of rehabilitation. The girls need a very developed program."¹⁷⁵ The Committee feels that Canada has the experience and resources to make an important contribution to international efforts to help children in armed conflict, with a specific focus on girls.

RECOMMENDATION

The Government of Canada should boost its support for peace and security efforts in Africa by:

- **Greatly expanding Canada's commitment to United Nations peace support operations in Africa, in particular MONUC;**
- **Helping to build the capacity for peace in Africa by significantly increasing the budget and resources of the Department of National Defence's Military Training Assistance Program and by expanding the scope of the program to provide more**

¹⁷⁵ *Evidence*, 14 February 2005, 38th Parliament.

- training to greater number of officers from a greater number of African countries;
- **Recommitting to and strengthening its work on children affected by armed conflict. It should expand the scope of such programs beyond direct “combatants,” to include all children *affected* by war, specifically focusing new programs on post-conflict assistance for girls.**

APPENDICES

APPENDIX I

Sub-Saharan Africa: Basic Social Indicator

Participating in growth

Table 1.1 Basic indicators

	Population (millions)	Land area (thousands of sq km)	GNI per capita		Life expectancy at birth (years)	Under-five mortality rate (per 1,000)	Gini coefficient	Adult literacy rate (% ages 15 and older)		Total net official development assistance per capita (current \$)
			Dollars ^a	Average annual growth (%)				Male	Female	
SUB-SAHARAN AFRICA	726.4	23,619	600	1.7	46	168.2	33
excluding South Africa	680.9	22,405	397	2.0	46	172.2	34
excl. S. Africa & Nigeria	552.2	21,494	390	1.9	47	166.4	41
Angola	15.5	1,247	930	4.6	41	260.0	..	83	54	74
Benin	8.2	111	450	1.2	55	152.0	36.5	48	23	46
Botswana	1.8	567	4,360	5.7	35	116.0	..	80	82	22
Burkina Faso	12.8	274	350	0.3	48	192.0	39.5	29	15	48
Burundi	7.3	26	90	0.0	44	190.0	42.4	67	52	48
Cameroon	16.0	465	810	2.7	46	149.4	44.6	77	60	47
Cape Verde	0.5	4	1,720	40.0	70	36.4	282
Central African Republic	4.0	623	310	0.3	39	193.0	..	65	33	26
Chad	9.4	1,259	250	3.6	44	200.0	..	41	13	34
Comoros	0.6	2	560	-0.1	63	70.0	42
Congo, Dem. Rep.	55.9	2,267	110	0.0	44	205.0	..	81	54	32
Congo, Rep.	3.9	342	760	-0.5	52	108.0	30
Côte d'Ivoire	17.9	318	760	-2.4	46	193.6	44.6	61	39	9
Djibouti	0.8	23	950	0.0	53	125.6	38.6	82
Equatorial Guinea	0.5	28	..	0.0	43	204.0	..	93	80	60
Eritrea	4.2	101	190	-3.4	54	82.0	61
Ethiopia	70.0	1,000	110	1.3	42	166.4	30.0	26
Gabon	1.4	258	4,080	0.3	54	91.0	28
Gambia, The	1.5	10	280	0.8	56	122.0	50.2	43
Ghana	21.7	228	380	2.4	57	112.0	40.8	66	50	63
Guinea	9.2	246	410	1.0	54	155.0	..	43	18	30
Guinea-Bissau	1.5	28	160	3.8	45	203.0	50
Kenya	33.5	569	480	0.3	48	119.5	42.5	78	70	19
Lesotho	1.8	30	730	1.9	36	112.2	..	74	90	57
Liberia	3.2	96	120	-2.8	42	235.0	65
Madagascar	18.1	582	290	-1.5	56	122.6	47.5	77	65	68
Malawi	12.6	94	160	-0.3	40	175.2	50.3	75	54	38
Mali	13.1	1,220	330	2.3	48	219.0	..	27	12	43
Mauritania	3.0	1,025	530	4.0	53	125.0	39.0	60	43	60
Mauritius	1.2	2	4,640	2.9	73	15.2	..	88	81	31
Mozambique	19.4	784	270	6.2	42	151.6	39.6	63
Namibia	2.0	823	2,380	3.2	47	63.4	..	87	83	59
Niger	13.5	1,267	210	0.0	45	258.8	..	43	15	40
Nigeria	128.7	911	430	2.7	44	196.6	43.7	4
Rwanda	8.9	25	210	0.3	44	203.0	..	71	60	53
São Tomé and Príncipe	0.2	1	390	2.3	63	118.0	218
Senegal	11.4	193	630	1.6	56	136.6	..	51	29	92
Seychelles	0.1	0	8,190	-2.3	..	13.5	..	91	92	124
Sierra Leone	5.3	72	210	5.3	41	282.8	..	47	24	67
Somalia	8.0	627	..	0.0	47	225.0	24
South Africa	45.5	1,214	3,630	2.2	45	67.0	57.8	84	81	14
Sudan	35.5	2,376	530	7.5	57	91.4	..	71	52	25
Swaziland	1.1	17	1,660	-0.7	42	156.4	..	81	78	104
Tanzania	37.6	884	320	-4.6	46	126.0	34.6	78	62	46
Togo	6.0	54	310	-0.7	55	139.6	..	69	38	10
Uganda	27.8	197	250	1.8	49	137.8	43.0	77	58	42
Zambia	11.5	743	400	0.3	38	182.0	42.1	76	60	94
Zimbabwe	12.9	387	620	-6.2	37	129.0	14
NORTH AFRICA	150.5	5,738	1,784	0.0	71	32.8	32.0	19
Algeria	32.4	2,382	2,270	3.0	71	40.0	34.4	80	60	10
Egypt, Arab Rep.	72.6	995	1,250	0.0	70	36.0	20
Libya	5.7	1,760	4,400	0.0	74	20.0	39.5
Morocco	29.8	446	1,570	3.0	70	43.0	39.8	66	40	24
Tunisia	9.9	155	2,650	3.4	73	25.0	..	83	65	33
ALL AFRICA	876.9	29,358	803	1.9	50	137.6	31

a. Calculated by the World Bank Atlas method.
b. Data are for most recent year available during the period specified.

APPENDIX I
Sub-Saharan Africa: Basic Social Indicator

Table 2.20 Gross domestic product per capita growth

	Annual growth (%)										Annual average		
	1980	1990	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004 ^a	1980-89	1990-99	2000-04	
SUB-SAHARAN AFRICA	1.1	-1.8	-0.2	0.1	0.8	1.0	1.0	1.8	2.9	-0.8	-0.6	1.5	
excluding South Africa	-1.1	-0.9	0.9	0.3	0.3	1.4	0.7	2.4	3.1	-0.9	-0.2	1.6	
excl. S. Africa & Nigeria	-2.1	-2.3	1.3	0.8	-0.1	1.6	1.1	0.9	2.9	-0.5	-0.3	1.3	
Angola	..	-3.0	4.4	0.9	0.5	0.4	11.2	0.5	7.9	-0.3	-1.7	4.1	
Benin	3.5	-0.3	1.6	1.7	2.7	1.8	1.2	0.6	-0.2	-0.2	1.1	1.2	
Botswana	8.2	3.9	4.2	3.9	6.5	4.6	4.7	6.7	5.0	8.0	2.8	5.5	
Burkina Faso	-1.3	-4.4	-1.7	3.8	-1.3	2.7	1.1	3.1	0.6	1.1	0.9	1.2	
Burundi	-1.9	1.0	3.9	-2.1	-2.5	-0.2	1.6	-4.3	1.3	1.0	-2.8	-0.8	
Cameroon	-4.8	-8.8	2.8	2.2	2.1	2.4	2.0	2.1	1.8	1.1	-2.1	2.1	
Cape Verde	..	-1.6	5.0	6.1	4.1	1.4	2.2	3.7	2.0	4.2	2.8	2.7	
Central African Republic	-7.0	-4.4	2.6	1.7	0.6	0.0	-2.1	-8.8	0.0	-1.6	-1.1	-2.1	
Chad	-8.0	-7.0	3.7	-3.8	-3.7	6.7	4.6	10.9	25.2	2.7	-0.8	8.7	
Comoros	..	2.4	-1.2	0.7	-0.3	0.2	0.2	0.0	-0.2	0.1	-0.6	0.0	
Congo, Dem. Rep.	-0.9	-9.7	-3.5	-6.3	-8.9	-4.5	0.8	2.7	3.7	-1.2	-8.2	-1.2	
Congo, Rep.	14.0	-2.2	0.3	-6.1	4.8	0.6	1.4	-2.2	0.6	3.5	-2.3	1.0	
Côte d'Ivoire	-15.1	-4.4	2.1	-0.8	-5.4	-1.8	-3.2	-3.2	0.1	-4.4	-0.3	-2.7	
Djibouti	..	-6.4	-3.0	-1.2	-2.3	-6.8	-3.8	-2.3	
Equatorial Guinea	..	1.4	19.0	38.1	-0.9	-0.9	14.9	12.1	7.5	-1.6	17.4	6.5	
Eritrea	-1.1	-3.3	-16.3	4.8	-3.7	-0.7	-2.3	..	6.4	-3.7	
Ethiopia	..	-1.6	-6.7	4.0	2.9	5.5	-2.2	-5.1	10.1	-0.9	-0.1	2.3	
Gabon	-0.5	1.8	-0.6	-8.4	-0.2	0.5	-1.7	1.0	-0.2	-1.3	-0.2	-0.1	
Gambia, The	2.9	-0.3	0.1	3.0	2.2	2.6	-6.1	3.9	2.2	0.3	-0.4	1.0	
Ghana	-2.0	0.5	2.4	2.1	1.4	1.9	2.2	2.5	2.8	-1.1	1.6	2.2	
Guinea	..	0.9	2.6	2.5	-0.2	1.8	2.0	-1.0	0.5	1.6	0.9	0.6	
Guinea-Bissau	-18.8	3.1	-30.0	4.9	4.5	-2.7	-9.8	-2.4	-0.8	0.4	-1.0	-2.3	
Kenya	1.7	0.8	0.9	0.0	-1.6	2.1	-1.7	0.6	2.0	0.5	-0.6	0.3	
Lesotho	-5.2	5.0	-5.8	-0.8	0.6	2.7	3.3	3.1	3.3	1.3	2.7	2.6	
Liberia	-7.2	-50.5	19.0	14.2	19.3	-0.2	2.2	-31.6	2.0	-6.2	-3.2	-1.7	
Madagascar	-2.0	0.2	0.8	1.6	1.7	3.0	-15.1	6.8	2.4	-2.4	-1.3	-0.2	
Malawi	-2.6	1.7	1.0	0.2	-1.1	-7.3	0.5	3.8	4.8	-2.4	2.0	0.2	
Mali	-6.5	-4.3	3.2	3.8	0.3	8.9	1.1	4.3	-0.8	-1.8	0.9	2.7	
Mauritania	0.9	-4.0	0.7	4.8	3.6	0.6	-0.7	3.2	3.7	-0.2	1.2	2.1	
Mauritius	..	5.0	4.9	4.5	2.9	4.4	2.1	1.9	3.4	4.9	4.2	2.9	
Mozambique	..	-0.3	10.0	5.2	-0.2	10.7	6.0	5.8	5.4	-0.6	2.8	5.5	
Namibia	..	-1.8	0.4	0.8	1.2	0.5	5.0	2.1	4.7	-2.3	0.8	2.7	
Niger	-5.2	-4.3	6.7	-3.9	-4.7	3.5	-0.5	1.8	-3.3	-3.0	-1.4	-0.6	
Nigeria	1.2	5.1	-0.6	-1.3	1.8	0.7	-0.7	8.3	3.7	-1.9	0.4	2.7	
Rwanda	5.5	-2.1	-1.7	-1.8	-1.0	2.2	6.5	-0.8	2.5	-0.3	1.2	1.9	
São Tomé and Príncipe	..	-0.4	0.7	0.6	0.9	1.8	1.8	1.6	1.4	-0.6	-0.1	1.5	
Senegal	-5.8	0.9	1.9	3.5	0.5	2.2	-1.3	4.0	3.7	-0.4	0.4	1.8	
Seychelles	-5.4	6.1	6.3	-0.1	3.9	-2.3	-1.7	-5.3	-3.0	1.2	3.3	-1.7	
Sierra Leone	2.9	1.6	0.1	-4.3	3.5	..	22.7	4.9	5.2	-1.2	-3.5	5.1	
Somalia	
South Africa	4.2	-2.3	-1.8	-0.1	1.6	0.9	2.5	1.9	5.2	-0.3	-0.8	2.4	
Sudan	-1.7	-7.5	4.0	4.0	4.3	4.0	4.0	4.0	4.0	0.6	2.1	4.1	
Swaziland	9.0	5.2	0.0	0.6	-0.4	-0.4	1.0	0.8	0.8	3.6	0.6	0.3	
Tanzania	..	3.5	1.4	1.3	2.9	4.1	5.1	5.0	4.7	0.4	0.2	4.4	
Togo	11.1	-3.1	-5.8	-1.1	-4.0	-3.1	1.3	0.0	0.4	-0.9	-0.4	-1.1	
Uganda	..	2.7	1.8	4.8	2.4	1.6	3.0	0.9	2.0	-0.6	3.5	2.0	
Zambia	-0.3	-3.4	-4.1	0.0	1.5	2.9	1.5	3.4	3.7	-1.8	-2.1	2.6	
Zimbabwe	10.5	3.8	1.6	-4.7	-8.8	-3.5	-5.1	-10.9	-4.7	1.4	0.6	-6.6	
NORTH AFRICA	2.5	1.8	4.4	2.6	2.2	2.2	1.6	3.1	2.5	1.7	1.5	2.3	
Algeria	-2.5	-1.7	3.6	1.8	1.0	1.1	2.5	5.7	3.6	-0.3	-0.4	2.8	
Egypt, Arab Rep.	7.5	3.5	4.3	4.1	3.4	1.5	1.2	1.1	2.2	3.4	2.6	1.9	
Libya	
Morocco	1.1	1.9	6.4	-1.2	-0.2	5.1	2.0	4.3	0.7	1.6	1.1	2.4	
Tunisia	4.6	5.4	3.5	4.7	3.5	3.7	0.5	5.0	5.1	1.0	3.3	3.6	
ALL AFRICA	1.5	-0.6	1.3	0.9	1.1	1.3	1.1	2.2	2.7	0.0	0.1	1.7	

a. Preliminary.

APPENDIX II

Sub-Saharan Africa: The Business and Investment Environment

Drivers of growth

Table 5.1 Business environment

	Number of startup procedures for new business 2005	Time required to start a business (days) 2005	Cost to start a business (% of GNI per capita) 2005	Number of procedures to register a property 2005	Time required to register a property (days) 2005	Number of procedures to enforce a contract 2005	Time required to enforce a contract (days) 2005	Protecting investors disclosure index (0 low to 10 high) 2005	Time to resolve insolvency (years) 2005	Rigidity of employment index (0 least rigid to 100 most rigid) 2005
SUB-SAHARAN AFRICA	11	64	215	7	118	36	439	5	3	53
Angola	14	146	643	7	334	47	1,011	5	6	64
Benin	8	32	191	3	50	49	570	5	3	53
Botswana	11	108	11	6	69	26	154	8	2	30
Burkina Faso	12	45	150	8	107	41	446	6	4	84
Burundi	11	43	201	5	94	47	433	1	4	69
Cameroon	12	37	173	5	93	58	585	8	3	56
Cape Verde
Central African Republic	10	14	212	3	69	45	660	..	5	76
Chad	19	75	361	6	44	52	526	3	10	72
Comoros
Congo, Dem. Rep.	13	155	503	8	106	51	909	3	5	90
Congo, Rep.	8	67	289	6	103	47	560	4	3	80
Côte d'Ivoire	11	45	134	7	369	25	525	6	2	45
Djibouti
Equatorial Guinea
Eritrea	13	91	129	6	91	27	385	4	2	27
Ethiopia	7	32	65	15	56	30	420	1	2	41
Gabon
Gambia, The
Ghana	12	81	79	7	382	23	200	7	2	34
Guinea	13	49	179	6	104	44	306	5	4	48
Guinea-Bissau
Kenya	13	54	48	8	73	25	360	4	5	28
Lesotho	9	92	56	6	101	49	285	2	3	42
Liberia
Madagascar	11	38	54	8	134	29	280	5	..	59
Malawi	10	35	140	6	118	16	277	4	3	21
Mali	13	42	191	5	44	28	340	6	4	66
Mauritania	11	82	144	4	49	28	410	..	8	73
Mauritius	6	46	9	5	210	17	367	6	2	37
Mozambique	14	153	95	8	42	38	580	2	5	61
Namibia	10	95	19	9	28	31	270	8	1	27
Niger	13	35	465	5	49	33	330	6	5	90
Nigeria	9	43	74	21	274	23	730	6	2	38
Rwanda	9	21	280	5	371	27	310	59
São Tomé and Príncipe	9	192	97	6	51	67	405	6	..	60
Senegal	9	57	109	6	114	33	485	7	3	64
Seychelles
Sierra Leone	9	26	835	8	58	58	305	3	3	80
Somalia
South Africa	9	38	9	6	23	26	277	8	2	52
Sudan	10	38	68	67	915	43
Swaziland
Tanzania	13	35	161	12	61	21	242	3	3	69
Togo	13	53	218	6	212	37	535	4	3	79
Uganda	17	36	118	8	48	15	209	7	2	13
Zambia	10
Zimbabwe	8
NORTH AFRICA	11	28	37	9	112	41	333	..	3	57
Algeria	14	26	25	16	52	49	407	8	4	51
Egypt, Arab Rep.	10	34	105	7	193	55	410	5	4	53
Libya
Morocco	5	11	12	3	82	17	240	6	2	60
Tunisia	9	14	10	5	57	14	27	0	1	54

APPENDIX II

Sub-Saharan Africa: The Business and Investment Environment

Drivers of growth

Table 5.2 Investment climate

	Private investment (% of GDP) 2004 ^a	Net foreign direct investment (\$ millions) 2004	Domestic credit to private sector (% of GDP) 2004	Viewed by firms as a major constraint (% of firms)												
				Policy uncertainty 2000-05 ^b	Corruption 2000-05 ^b	Courts 2000-05 ^b	Lack of confidence courts will uphold property rights 2000-05 ^b	Crime 2000-05 ^b	Tax rates 2000-05 ^b	Financ- 2000-05 ^b	Electricity 2000-05 ^b	Labor regulation 2000-05 ^b	Labor skills 2000-05 ^b			
SUB-SAHARAN AFRICA	..	10,117
Angola	4.3	853	5.4
Benin	12.1	47	14.5
Botswana	13.2	58	19.0
Burkina Faso	10.8	21	14.9
Burundi	2.7	12	22.6
Cameroon	15.7	242	9.9
Cape Verde	11.6	39	37.3
Central African Republic	4.1	6	7.2
Chad	15.3	479	3.3
Comoros	4.2	1	9.0
Congo, Dem. Rep.	10.0	435	1.5
Congo, Rep.	16.6	551	3.2
Côte d'Ivoire	7.1	175	14.4
Djibouti	..	9
Equatorial Guinea	..	-159	3.6
Eritrea	5.3	10	32.8	31.5	2.7	1.3	31.1	53.7	38.2	5.2	41.0
Ethiopia	9.0	101	24.3	39.3	39.0	9.5	73.6	40.2	42.5	4.6	17.9
Gabon	19.9	-51	8.6
Gambia, The	13.9	50	11.7
Ghana	16.2	70	13.1
Guinea	7.1	98	3.6
Guinea-Bissau	2.1	..	1.5
Kenya	7.5	108	26.8	51.5	73.8	..	51.3	69.8	68.2	58.3	48.1	22.5	27.6
Lesotho	33.9	53	6.5
Liberia	3.9	0	6.1
Madagascar	11.8	53	10.0	41.5	46.6	34.8	44.6	37.7	44.9	62.9	41.3	14.8	30.5
Malawi	1.8	44	8.4
Mali	11.5	62	20.1	21.9	48.7	16.9	33.1	22.1	36.6	57.0	24.2	3.9	20.8
Mauritania	6.0	7	25.9
Mauritius	14.5	35	59.5
Mozambique	11.3	245	2.1
Namibia	17.9	246	50.4
Niger	6.8	18	6.2
Nigeria	13.2	4,409	15.6	36.3	97.4
Rwanda	12.0	4	10.7
São Tomé and Príncipe	15.1	9	33.1
Senegal	12.9	109	21.2	31.3	39.9	13.3	40.5	15.4	50.8	60.3	30.7	16.3	18.5
Seychelles	10.9	30	37.5
Sierra Leone	5.9	..	4.7
Somalia
South Africa	14.9	-1,021	141.3	17.9	16.1	8.8	20.8	29.0	18.6	14.5	9.0	32.9	35.5
Sudan	17.5	1,481	7.7
Swaziland	9.7	65	19.5
Tanzania	11.0	478	9.0	31.5	51.1	20.0	55.1	25.5	73.4	53.0	58.9	12.1	25.0
Togo	15.9	125	16.0
Uganda	16.9	202	6.8	27.6	38.2	..	30.1	26.8	48.3	52.8	44.5	10.8	30.8
Zambia	15.4	239	8.0	57.0	46.4	38.6	..	48.8	..	67.7	39.6	16.9	35.7
Zimbabwe	13.4	9
NORTH AFRICA	..	1,442
Algeria	20.7	0	11.0	..	35.2	..	27.3	..	44.8	51.3	11.5	12.9	25.5
Egypt, Arab Rep.	17.9	0	54.5	65.8	51.3	27.4	81.8	39.0	26.5	28.1	29.8
Libya	16.9
Morocco	22.5	822	56.7
Tunisia	25.5	620	65.2

a. Provisional.

b. Data are for most recent year available during the period specified.

APPENDIX II

Sub-Saharan Africa: The Business and Investment Environment

Regulation and tax administration										
Number of tax payments 2005	Time to prepare and pay taxes (hours) 2005	Total tax payable (% of gross profits) 2005	Highest marginal tax rate, corporate (%) 2000-05 ^b	Time dealing with officials (% of management time) 2000-05 ^b	Average time to clear customs (days) 2000-05 ^b	Bank branches (per 100,000 people) 2004	Interest rate spread (lending rate minus deposit rate) 2004	Listed domestic companies 2000-05 ^b	Market capitalization of listed companies (% of GDP) 2000-05 ^b	Turnover ratio for traded stocks (%) 2000-05 ^b
41	394	58.1	12.5	904	129.6	27.6
30	656	32.5	66.9
75	270	53.1
24	140	52.9	15.0	3.8	5.9	18	28.4	2.0
40	270	48.3
41	140	173.5
51	1,300	47.6	38.5	13.0
..	9.2
66	504	60.9	13.0
65	122	51.3	13.0
..	7.5
34	312	134.7	40.0
94	576	66.9	13.0
71	270	46.9	35.0	39	13.5	1.5
..	10.4
..	13.0
18	216	66.3	..	5.9	9.1
20	52	43.6	..	5.7	13.5	0.4	3.6
..	35.0	13.0
..	14.5
35	304	45.3	32.5	1.6	..	30	29.8	3.2
55	416	51.2	11.9
..
17	372	68.2	30.0	13.8	8.9	1.4	10.1	47	24.2	9.6
19	564	37.7	8.1
..	14.3
29	400	58.9	..	25.4	7.0	0.7	10.3
33	782	56.5	38.0	23.1	8	9.1	13.8
60	270	44.0	..	10.8	10.0
61	696	75.8	13.0	40	99.3	..
7	158	38.2	25.0	11.9	12.9	42	39.4	6.1
35	230	50.9	32.0	12.2
23	50	43.9	35.0	4.5	5.0	13	7.7	1.6
44	270	49.4
36	1,120	27.1	30.0	..	17.8	1.6	5.5	214	20.1	11.5
42	168	53.9
29	1,008	27.4	18.3
59	696	45.0	35.0	13.8	7.0
..	6.6
20	399	163.9	11.9
..
32	350	43.8	30.0	10.7	6.5	6.0	4.7	388	214.1	41.6
..
..	30.0	6.7	6	9.4	0.0
48	248	51.3	30.0	16.2	17.5	0.6	9.7	6	6.2	1.9
51	270	50.9
31	237	42.9	30.0	5.0	..	0.5	12.9	5	1.4	..
36	132	38.6	35.0	1.5	19.2	11	8.0	22.5
59	216	48.6	30.0	3.3	175.7	79	41.3	6.4
..
63	504	58.5	21.6	..	5.5
39	504	32.1	40.0	..	9.9	3.6	5.7	744	48.9	42.4
..	4.0
28	690	54.8	35.0	..	2.7	6.6	7.9	56	50.1	16.4
31	112	52.7	46	9.4	16.8

APPENDIX II

Sub-Saharan Africa: The Business and Investment Environment

Drivers of growth

Table 7.4 Energy

	Access, supply side			Access, demand side					
	Installed capacity (MW) 2000-04*	Electric power consumption (kWh per capita) 2000-04*	Energy use per PPP GDP (kg of oil equivalent) per 2000 PPP \$, thousands) 2000-04*	Access to electricity			Solid fuels use		
				Total (% of total population) 2000-04*	Urban access (% of urban population) 2000-04*	Rural access (% of rural population) 2000-04*	Total (% of total population) 2000-04*	Urban (% of urban population) 2000-04*	Rural (% of rural population) 2000-04*
SUB-SAHARAN AFRICA									
Angola	618.0	103.5	312.9	12.0	95.0
Benin	120.6	12.2	329.7	22.0	49.6	5.5	95.0	87.5	98.7
Botswana	132.0	538.5	..	22.0
Burkina Faso	121.0	36.6	..	13.0	39.7	0.2	95.0
Burundi	43.0	18.0	..	5.0	45.1	0.4	99.8	98.1	99.9
Cameroon	880.0	212.2	212.6	20.0	84.6	21.0	83.0	62.2	98.2
Cape Verde	7.0	87.3
Central African Republic	39.9	5.0	8.0	0.3
Chad	29.0	10.9	..	3.0	9.4	0.1	95.0
Comoros	5.0	34.2	51.8	19.6
Congo, Dem. Rep.	2,515.5	109.9	463.4	6.7
Congo, Rep.	121.0	77.3	268.0	20.9	84.0
Côte d'Ivoire	915.0	219.4	267.4	38.5	85.9	22.5	74.0
Djibouti
Equatorial Guinea	12.0	45.4
Eritrea	..	44.4	..	17.0	80.6	2.1	79.7	30.4	97.4
Ethiopia	533.8	25.7	417.3	4.7	76.2	0.4	95.0	72.9	99.9
Gabon	403.3	957.3	196.3	31.0
Gambia, The	29.0	162.2	..	5.0
Ghana	1,227.5	334.1	201.0	50.0	82.4	20.9	88.0	88.0	99.4
Guinea	261.3	97.4	..	5.0	53.8	1.5
Guinea-Bissau	21.0	63.9	..	7.9
Kenya	1,084.3	119.7	498.1	7.9	47.5	4.3	81.8	33.8	94.7
Lesotho	75.8	173.6	..	5.0	83.0
Liberia	330.0	112.2
Madagascar	285.0	48.5	..	8.0	47.8	5.2	98.6	96.2	98.9
Malawi	272.5	68.8	..	5.0	28.7	1.0	95.0	83.0	99.6
Mali	208.5	46.7	..	7.6	37.0	2.2	97.9	98.4	99.8
Mauritania	114.5	65.4	..	50.0	49.7	2.5
Mauritius	582.6	1,487.6	..	100.0
Mozambique	2,378.0	462.6	433.1	7.2	25.8	2.1
Namibia	..	695.4	98.5	34.0	63.0
Niger	105.0	26.7	..	7.9	36.5	0.2	97.8	94.8	98.4
Nigeria	5,888.0	140.2	788.9	40.0	84.3	27.9	85.7	57.4	94.2
Rwanda	34.3	19.9	..	5.0	38.9	0.9	99.8	98.1	99.9
São Tomé and Príncipe	10.1	105.9
Senegal	237.5	166.3	208.3	30.1	68.9	6.0	41.0
Seychelles	28.0	2,573.9
Sierra Leone	124.0	33.8	..	5.0
Somalia	79.5	24.2
South Africa	41,365.5	4,559.5	256.6	66.1
Sudan	727.3	71.3	278.2	30.0
Swaziland	127.5	359.0	..	20.0
Tanzania	847.3	67.8	728.8	10.5	27.3	1.1
Togo	35.5	9.1	203.0	9.0	41.2	2.4
Uganda	291.5	68.5	..	3.7	43.9	2.4	96.8	85.0	98.7
Zambia	1,786.0	739.4	792.4	12.0	45.1	2.9	85.0	62.4	98.1
Zimbabwe	1,842.0	532.0	333.3	39.7	87.4	8.3	73.0	4.7	93.6
NORTH AFRICA									
Algeria	6,400.0	913.5	..	98.0	5.0
Egypt, Arab Rep.	..	1,337.4	215.2	93.8	5.0
Libya	4,700.0	3,338.5	..	99.8	5.0
Morocco	17,600.0	592.1	99.0	71.1	5.0
Tunisia	2,900.0	1,239.6	130.0	94.6	5.0

a. Data are for most recent year available during the period specified.

Participating in growth:

Table 11.1 HIV/AIDS

	Estimated number of people living with HIV/AIDS (thousands)				Estimated prevalence rate (%)			Deaths due to HIV/AIDS (thousands)	AIDS orphans (ages 0-17, thousands)
	Total	Adults (ages 15-49)	Women (ages 15-49)	Children (ages 0-14)	Adults (ages 15-49)	Young women (ages 15-24)	Young men (ages 15-24)		
	2005	2005	2005	2005	2005	2005	2005		
SUB-SAHARAN AFRICA	24,500	22,400	13,200	2,000	6.1	4.3	1.5	2,000	12,000
excluding South Africa	19,000	17,100	10,100	1,760	1,680	10,800
excl. S. Africa & Nigeria	16,100	14,500	8,500	1,520	1,460	9,870
Angola	320	280	170	35	3.7	2.5	0.9	30	160
Benin	87	77	45	10	1.8	1.1	0.4	10	62
Botswana	270	260	140	14	24.1	15.3	5.7	18	120
Burkina Faso	150	140	80	17	2.0	1.4	0.5	12	120
Burundi	150	130	79	20	3.3	2.3	0.8	13	120
Cameroon	510	470	290	43	5.4	4.9	1.4	46	240
Cape Verde
Central African Republic	250	230	130	24	10.7	7.3	2.5	24	140
Chad	180	160	90	16	3.5	2.2	0.9	11	57
Comoros	<0.5	<0.5	<0.1	<0.1	<0.1	<0.1	<0.1	<0.1	..
Congo, Dem. Rep.	1,000	890	520	120	3.2	2.2	0.8	90	680
Congo, Rep.	120	100	61	15	5.3	3.7	1.2	11	110
Côte d'Ivoire	750	680	400	74	7.1	5.1	1.7	65	450
Djibouti	15	14	8	1	3.1	2.1	0.7	1	6
Equatorial Guinea	9	8	5	<1	3.2	2.3	0.7	<1	5
Eritrea	59	53	31	7	2.4	1.6	0.6	6	36
Ethiopia
Gabon	60	56	33	4	7.9	5.4	1.8	5	20
Gambia, The	20	19	11	1	2.4	1.7	0.6	1	4
Ghana	320	300	180	25	2.3	1.3	0.2	29	170
Guinea	85	78	53	7	1.5	1.4	0.5	7	28
Guinea-Bissau	32	29	17	3	3.8	2.5	0.9	3	11
Kenya	1,300	1,200	740	150	6.1	5.2	1.0	140	1,100
Lesotho	270	250	150	18	23.2	14.1	5.9	23	97
Liberia
Madagascar	49	47	13	2	0.5	0.3	0.6	3	13
Malawi	940	850	500	91	14.1	9.6	3.4	78	550
Mali	130	110	66	16	1.7	1.2	0.4	11	94
Mauritania	12	11	6	1	0.7	0.5	0.2	<1	7
Mauritius	4	4	<1	..	0.6	<0.1	..
Mozambique	1,800	1,600	960	140	16.1	10.7	3.6	140	510
Namibia	230	210	130	17	19.6	13.4	4.4	17	85
Niger	79	71	42	9	1.1	0.8	0.2	8	46
Nigeria	2,900	2,600	1,600	240	3.9	2.7	0.9	220	930
Rwanda	190	160	91	27	3.1	1.9	0.8	21	210
São Tomé and Príncipe
Senegal	61	56	33	5	0.9	0.6	0.2	5	25
Seychelles
Sierra Leone	48	43	26	5	1.6	1.1	0.4	5	31
Somalia	44	40	23	5	0.9	0.6	0.2	4	23
South Africa	5,500	5,300	3,100	240	18.8	14.8	4.5	320	1,200
Sudan	350	320	180	30	1.6	34	..
Swaziland	220	210	120	15	33.4	22.7	7.7	16	63
Tanzania	1,400	1,300	710	110	6.5	3.8	2.8	140	1,100
Togo	110	100	61	10	3.2	2.2	0.8	9	88
Uganda	1,000	900	520	110	6.7	5.0	2.3	91	1,000
Zambia	1,100	1,000	570	130	17.0	12.7	3.8	98	710
Zimbabwe	1,700	1,500	890	160	20.1	14.7	4.4	180	1,100
NORTH AFRICA	440	400	190	31	0.22	0.20	0.10	37	..
Algeria	19	19	4	..	0.1	<0.5	..
Egypt, Arab Rep.	5	5	<1	..	<0.1	<0.5	..
Libya
Morocco	19	19	4	..	0.1	1	..
Tunisia	9	9	2	..	0.1	<0.1	..
ALL AFRICA	24,940	22,800	13,390	2,031	2,037	12,000

APPENDIX III

Sub-Saharan Africa: Health Crises

Participating in growth

Table 12.1 Malaria

	Population (millions)	Risk of malaria (% of population)			Deaths due to malaria (per 100,000 people)	Under-five mortality rate (per 1,000)	Children sleeping under insecticide-treated bednets (% of children under age 5)	Children with fever receiving antimalarial drugs (% of children under age 5 with fever)		Pregnant women receiving two doses of intermittent preventive treatment (%)
		Endemic	Epidemic	Negligible				Any antimalarial drugs	Effective antimalarial drugs	
	1997-2004 ^a	1997-2004 ^a	1997-2004 ^a	1997-2004 ^a	1997-2004 ^a	1997-2004 ^a	2000-04 ^a	1997-2004 ^a	1997-2004 ^a	1997-2004 ^a
SUB-SAHARAN AFRICA										
Angola	15.5	90	8	1	354	260	2.3	63	20	..
Benin	8.2	100	0	0	177	152	7.4	60	19	..
Botswana	1.8	116
Burkina Faso	12.8	100	0	0	292	192	1.6	50	45	..
Burundi	7.3	68	17	15	..	190	1.3
Cameroon	16.0	94	4	2	..	149	0.9
Cape Verde	0.5	36
Central African Republic	4.0	100	0	0	..	193	1.5
Chad	9.4	96	4	0	..	200	0.6
Comoros	0.6	70	9.3
Congo, Dem. Rep.	55.9	92	3	6	224	205	0.7	45
Congo, Rep.	3.9	100	0	0	..	108
Côte d'Ivoire	17.9	100	0	0	..	194	1.1
Djibouti	0.8	126
Equatorial Guinea	0.5	98	1	1	..	204	0.7
Eritrea	4.2	92	7	1	74	82	4.2	4	7	..
Ethiopia	70.0	40	24	36	198	166	..	3
Gabon	1.4	96	0	4	..	91
Gambia, The	1.5	100	0	0	..	122	14.7
Ghana	21.7	100	0	0	70	112	3.5	63	44	1
Guinea	9.2	100	0	0	..	155
Guinea-Bissau	1.5	100	0	0	..	203	7.4
Kenya	33.5	53	24	22	63	120	4.6	27	11	4
Lesotho	1.8	112
Liberia	3.2	100	0	0	201	235
Madagascar	18.1	89	7	4	..	123	0.2
Malawi	12.6	97	3	1	275	175	35.5	27	..	47
Mali	13.1	99	1	0	454	219	..	38
Mauritania	3.0	65	35	0	..	125	2.1
Mauritius	1.2	15
Mozambique	19.4	100	0	0	232	152
Namibia	2.0	63
Niger	13.5	97	3	0	469	259	1.0	48
Nigeria	128.7	100	0	0	141	197	1.2	34	25	1
Rwanda	8.9	53	14	33	200	203	5.0	13
São Tomé and Príncipe	0.2	0	0	100	..	118	22.8
Senegal	11.4	100	0	0	72	137	1.7	36
Seychelles	0.1	14
Sierra Leone	5.3	100	0	0	..	283	1.5
Somalia	8.0	20	79	1	..	225
South Africa	45.5	67
Sudan	35.5	74	25	1	70	91	..	61
Swaziland	1.1	156	0.1
Tanzania	37.6	93	3	4	130	126	2.1	53	11	..
Togo	6.0	100	0	0	..	140	2.0
Uganda	27.8	90	3	7	152	138	0.2	..	7	33
Zambia	11.5	96	3	1	141	182	6.5	52	50	..
Zimbabwe	12.9	129
NORTH AFRICA										
Algeria	32.4	40
Egypt, Arab Rep.	72.6	36
Libya	5.7	20
Morocco	29.8	43
Tunisia	9.9	25

a. Data are for most recent year available during the period specified.

2006 AIDS EPIDEMIC UPDATE | 65

ADULTS AND CHILDREN ESTIMATED TO BE LIVING
WITH HIV IN 2006

<p>North America 1.4 million (880 000–2.2 million)</p>	<p>Western and Central Europe 740 000 (580 000–970 000)</p>	<p>Eastern Europe and Central Asia 1.7 million (1.2–2.6 million)</p>
<p>Caribbean 250 000 (190 000–320 000)</p>	<p>North Africa and Middle East 460 000 (270 000–760 000)</p>	<p>East Asia 750 000 (460 000–1.2 million)</p>
<p>Latin America 1.7 million (1.3–2.5 million)</p>	<p>Sub-Saharan Africa 24.7 million (21.8–27.7 million)</p>	<p>South and South-East Asia 7.8 million (5.2–12.0 million)</p>
		<p>Oceania 81 000 (50 000–170 000)</p>

Total: 39.5 (34.1–47.1) million



**ESTIMATED ADULT AND CHILD DEATHS FROM
 AIDS DURING 2006**

		Eastern Europe and Central Asia 84 000 (58 000–120 000)
North America 18 000 (11 000–26 000)	Western and Central Europe 12 000 (<15 000)	East Asia 43 000 (26 000–64 000)
Caribbean 19 000 (14 000–25 000)	North Africa and Middle East 36 000 (20 000–60 000)	South and South-East Asia 590 000 (390 000–850 000)
Latin America 65 000 (51 000–84 000)	Sub-Saharan Africa 2.1 million (1.8–2.4 million)	Oceania 4000 (2300–6600)

Total: 2.9 (2.5–3.5) million



APPENDIX IV
Official Development Assistant to Sub-Saharan Africa

Historical Canadian Official (Bilateral) Assistance to Sub-Saharan Africa*
All figures in CDN\$ thousands

Fiscal Year	CIDA-ODA	OGDs & Other Sources -ODA	Total Canada Sub Saharan	TOTAL BILATERAL Cdn ODA	% of (Bilateral) ODA
1957/58			2	58,146	0.0%
1958/59			17	66,941	0.0%
1959/60			88	62,352	0.1%
1960/61			187	53,111	0.4%
1961/62			1,297	37,860	3.4%
1962/63			2,601	29,568	8.8%
1963/64			3,642	42,741	8.5%
1964/65			6,180	66,519	9.3%
1965/66			13,122	88,312	14.9%
1966/67			17,786	165,560	10.7%
<i>1967/68: CIDA reports on ODA for the first time since its creation in 1968</i>					
1967/68			19,232	142,204	13.5%
1968/69			22,864	154,596	14.8%
1969/70			25,935	207,382	12.5%
1970/71			41,761	277,954	15.0%
1971/72			81,949	296,768	27.6%
1972/73	91,839	100	91,939	356,335	25.8%
1973/74	108,617	200	108,817	405,106	26.9%
1974/75	182,540	165	182,705	543,856	33.6%
1975/76	185,434	1,220	186,654	571,852	32.6%
1976/77	152,240	2,115	154,355	544,378	28.4%
1977/78	175,634	1,018	176,652	624,993	28.3%
1978/79	181,678	2,400	184,078	650,928	28.3%
1979/80	235,572	2,075	237,647	789,137	30.1%
1980/81	233,691	4,325	238,016	795,139	29.9%
1981/82	293,369	10,019	303,388	947,469	32.0%
1982/83	302,775	30,136	332,911	1,084,028	30.7%
1983/84	275,224	48,394	323,618	1,124,847	28.8%
1984/85	459,573	107,227	566,800	1,420,112	39.9%
1985/86	397,315	32,380	429,695	1,382,991	31.1%
1986/87	482,544	63,968	546,512	1,598,652	34.2%
1987/88	501,860	63,907	565,767	1,785,699	31.7%
1988/89	578,145	55,702	633,847	2,017,822	31.4%
1989/90	538,825	59,960	598,785	1,937,413	30.9%
1990/91	548,600	78,645	627,245	2,063,132	30.4%
1991/92	568,203	64,711	632,914	2,118,233	29.9%
1992/93	546,379	79,837	626,216	1,949,499	32.1%
1993/94	425,737	55,897	481,634	2,028,915	23.7%
1994/95	509,226	66,054	575,280	2,116,316	27.2%
1995/96	377,091	43,701	420,792	1,779,379	23.6%
1996/97	364,801	46,881	411,682	1,813,666	22.7%
1997/98	369,640	49,015	418,655	1,618,683	25.9%
1998/99	420,915	55,148	476,063	1,758,171	27.1%
1999/00	375,317	48,902	424,219	1,832,395	23.2%
2000/01	348,215	52,562	400,777	1,812,964	22.1%
2001/02	408,480	110,220	518,700	2,024,970	25.6%
2002/03	498,510	273,800	772,310	2,428,320	31.8%
2003/04	620,360	91,190	711,550	1,969,860	36.1%
2004/05	660,260	179,590	839,850	2,473,460	34.0%
GRAND TOTAL	12,418,609	1,781,464	14,436,736		

*N.B.: includes regional programs where the majority of member countries are located in Sub-Saharan Africa

Report Date: 2006-12-18
Prepared by: CIDA - IMTB - Statistical Analysis Section (SAS)
Source: CIDA-AIS HODA Database (1957/58-2000/01)
CIDA Statistical Report on ODA (2001/02 - 2004/05)

APPENDIX IV

Official Development Assistant to Sub-Saharan Africa

TABLE A - CANADIAN HISTORICAL OFFICIAL DEVELOPMENT ASSISTANCE
(\$ MILLION)

Fiscal Year	Total Bilateral	Total Multilateral	TOTAL ODA	ODA/GNI * Ratio (%)
1949/50	0.00	12.99	12.99	0.08
1950/51	0.01	12.49	12.49	0.07
1951/52	26.16	0.97	27.12	0.12
1952/53	5.58	2.26	7.83	0.03
1953/54	12.34	2.11	14.44	0.05
1954/55	13.11	3.34	16.45	0.06
1955/56	26.93	2.44	29.37	0.10
1956/57	22.46	7.27	29.73	0.09
1957/58	58.15	3.94	62.08	0.18
1958/59	66.94	5.23	72.17	0.20
1959/60	62.35	7.34	69.69	0.19
1960/61	53.11	22.86	75.98	0.20
1961/62	37.86	22.74	60.60	0.15
1962/63	29.57	28.59	58.15	0.13
1963/64	42.74	21.79	64.53	0.14
1964/65	66.52	34.38	100.89	0.20
1965/66	88.31	34.74	123.05	0.22
1966/67	165.56	48.03	213.59	0.34
1967/68	142.20	50.40	192.60	0.29
1968/69	154.60	57.43	212.08	0.28
1969/70	207.38	71.02	278.41	0.34
1970/71	277.95	68.17	346.12	0.40
1971/72	296.77	99.89	396.66	0.41
1972/73	356.34	157.85	514.19	0.47
1973/74	405.11	190.95	596.06	0.46
1974/75	543.86	205.24	749.10	0.49
1975/76	571.89	337.73	909.67	0.53
1976/77	544.38	427.31	971.69	0.49
1977/78	624.99	424.35	1,049.35	0.49
1978/79	650.93	489.03	1,139.95	0.49
1979/80	789.14	496.63	1,285.76	0.47
1980/81	795.14	516.44	1,311.57	0.43
1981/82	947.47	543.69	1,491.16	0.43
1982/83	1,084.03	592.52	1,676.55	0.46
1983/84	1,124.85	672.24	1,797.08	0.45
1984/85	1,420.46	684.10	2,104.56	0.49
1985/86	1,382.99	864.62	2,247.61	0.47
1986/87	1,598.65	953.11	2,551.77	0.50
1987/88	1,785.70	838.36	2,624.06	0.48
1988/89	2,017.82	928.78	2,946.60	0.49
1989/90	1,937.41	912.47	2,849.88	0.45
1990/91	2,063.13	972.22	3,035.36	0.45
1991/92	2,118.23	1,064.23	3,182.46	0.49
1992/93	1,949.55	1,023.15	2,972.70	0.44
1993/94	2,028.92	1,046.35	3,075.27	0.44
1994/95	2,116.33	976.13	3,092.46	0.42
1995/96	1,779.39	904.16	2,683.55	0.36
1996/97	1,813.67	862.78	2,676.44	0.34
1997/98	1,618.68	905.88	2,524.56	0.30
1998/99	1,758.15	832.99	2,591.14	0.30
1999/00	1,832.39	916.87	2,749.26	0.29
2000/01	1,821.41	765.57	2,586.98	0.25
2001/02	2,024.97	875.74	2,900.71	0.27
2002/03	2,428.32	874.48	3,302.80	0.29
2003/04	1,969.86	743.91	2,719.77	0.23
2004/05	2,595.55	1,549.14	4,144.68	0.32

* In previous reports, the ratio was calculated using the GNP as a denominator. Gross National Product (GNP) and the Gross National Income (GNI) are equivalent and refer to the same concept. Although we have reported this amount as the ODA/GNP ratio, starting in 2004-05 the report will refer to the ODA/GNI ratio as this is the term commonly used in international reports. This adjustment to the term does not change the actual ratios.

Capable states and partnership

Table 13.1 Aid and debt relief

	Net aid (2003 \$ millions)			Aid		Net aid (%)			Heavily indebted Poor Country (HIPC) Debt Initiative		Estimated total nominal debt service relief committed under Enhanced HIPC Initiative (\$ millions) as of Mar. 2006
	From all donors 2004	From DAC donors 2004	From multilateral donors 2004	Share of GDP (%) 2004	Per capita (\$) 2004	Share of gross capital formation 2004	Share of imports of goods and services 2004	Share of central government expenditure 2004	Decision point as of Mar. 2006	Completion point as of Mar. 2006	
SUB-SAHARAN AFRICA	21,740	13,961	8,446	4.5	32.9	23.9	17.8	..			50,282
Angola	1,036	919	131	5.8	73.9	63.5	18.0	15.8			
Benin	343	191	168	9.3	46.2	51.2	47.9	46.5	Jul. 2000	Mar. 2003	460
Botswana	343	191	168	0.4	22.1	51.2	47.9	46.5			
Burkina Faso	553	299	278	12.6	47.6	66.2	77.0	55.9	Jul. 2000	Apr. 2002	930
Burundi	320	169	166	52.8	48.2	386.6	245.6	132.6	Jul. 2005	Floating	1,472
Cameroon	688	515	189	4.8	47.5	25.5	28.9	30.1	Oct. 2000	Floating	2,800
Cape Verde	126	82	49	14.7	282.4	72.3	35.8	49.4			
Central African Republic	95	50	50	8.0	26.2	45.6	105.4	58.9			
Chad	292	149	154	7.4	33.8	29.7	43.2	50.4	May 2001	Floating	260
Comoros	22	12	11	6.6	41.7	65.1	37.6	33.7			
Congo, Dem. Rep.	1,645	1,053	650	27.4	32.5	213.7	88.3	178.1	Jul. 2003	Floating	10,389
Congo, Rep.	105	42	68	2.7	29.9	11.0	11.0	9.3	Mar. 2006		2,881
Côte d'Ivoire	138	177	-43	1.0	8.6	9.2	3.8	4.9		..	
Djibouti	59	36	27	..	82.3			
Equatorial Guinea	26	20	7	0.9	60.3			
Eritrea	242	168	86	28.0	61.3	122.6	56.4	34.9			
Ethiopia	1,682	952	760	22.6	26.1	88.2	70.5	74.7	Nov. 2001	Apr. 2004	3,275
Gabon	34	21	14	0.5	27.7	2.1	3.4	2.4			
Gambia, The	58	11	51	15.7	42.5	55.8	26.7	50.3	Dec. 2000	Floating	90
Ghana	1,234	812	451	15.7	62.7	65.1	..	57.7	Feb. 2002	Jul. 2004	3,500
Guinea	256	165	101	7.4	30.3	68.6	39.4	42.5	Dec. 2000	Floating	800
Guinea-Bissau	69	26	48	28.2	49.5	213.9	78.9	57.1	Dec. 2000	Floating	790
Kenya	586	436	166	3.9	19.0	21.6	14.7	17.1			
Lesotho	93	31	68	7.5	56.8	18.2	8.3	17.9			
Liberia	197	153	48	42.8	65.0	346.8	78.5	307.5			
Madagascar	1,119	616	552	28.3	68.2	116.6	85.6	112.9	Dec. 2000	Oct. 2004	1,900
Malawi	432	280	166	25.0	37.8	163.8	55.0	57.0	Dec. 2000	Floating	1,000
Mali	516	299	241	11.6	43.2	61.1	49.6	51.4	Sep. 2000	Mar. 2003	895
Mauritania	163	75	96	11.7	60.3	54.5	19.4	36.8	Feb. 2000	Jun. 2002	1,100
Mauritius	34	13	25	0.6	30.7	2.6	1.6	2.4			
Mozambique	1,117	661	497	20.8	63.2	100.6	60.4	84.3	Apr. 2000	Sep. 2001	4,300
Namibia	164	119	34	3.1	89.1	12.3	8.5	9.1			
Niger	485	276	230	17.6	39.7	111.2	96.0	89.2	Dec. 2000	Apr. 2004	1,190
Nigeria	525	289	260	0.8	4.5	3.6	3.0	2.2			
Rwanda	426	198	250	25.5	52.6	124.5	169.4	97.7	Dec. 2000	Apr. 2005	1,400
São Tomé and Príncipe	30	20	12	58.5	218.5	169.5	91.8	65.5	Dec. 2000	Floating	200
Senegal	953	682	296	13.5	92.4	57.9	42.4	55.2	Jun. 2000	Apr. 2004	850
Seychelles	9	6	3	1.5	123.6	10.0	2.5	2.9			
Sierra Leone	326	147	196	33.2	67.4	316.8	..	128.4	Mar. 2002	Floating	950
Somalia	174	127	51	..	24.0			
South Africa	560	420	156	0.3	13.6	1.6	1.3	1.1			
Sudan	821	696	112	4.1	24.8	18.2	33.5	22.3			
Swaziland	105	95	12	4.6	104.1	26.6	6.1	14.3			
Tanzania	1,583	929	714	15.4	46.4	83.8	73.8	75.7	Apr. 2000	Nov. 2001	3,000
Togo	55	47	9	3.0	10.3	16.5	7.3	20.4			
Uganda	1,062	627	475	17.0	41.7	75.5	87.7	72.6	Feb. 2000	May. 2000	1,950
Zambia	974	669	333	19.9	94.2	76.8	62.6	74.7	Dec. 2000	Apr. 2005	3,900
Zimbabwe	169	150	21	4.0	14.4	31.0	9.4	9.7			
NORTH AFRICA	2,578	1,887	677	1.2	19.4	12.5	9.1	..			
Algeria	279	209	78	0.4	9.7			
Egypt, Arab Rep.	1,368	1,115	261	1.9	20.1			
Libya			
Morocco	636	354	242	1.3	23.7	5.6	4.3	4.7			
Tunisia	295	208	96	1.1	33.0	4.7	2.7	4.4			

**WORLD TRADE
ORGANIZATION**

WT/MIN(05)/ST/48
15 December 2005

(05-6013)

**MINISTERIAL CONFERENCE
Sixth Session
Hong Kong, 13 - 18 December 2005**

Original: Spanish

PARAGUAY

Statement by HE Mrs Leila Rachid
Minister for Foreign Relations

Some months ago, US President George W. Bush declared before the United Nations that the United States stood ready to eliminate tariffs, subsidies and other barriers in order to achieve the free flow of trade in goods and services.

A year ago, in September 2004, in this same context (the World Food Summit), leaders of European powers undertook before the Heads of State and Government of developing countries to do their utmost to eradicate hunger and poverty, considered to be the worst scourges to afflict humanity.

The pronouncements by the United States and the European Union together constitute the *raison d'être* of the Doha Development Agenda.

Nevertheless, the negotiations under this Round, which contain an implicit promise to raise living standards worldwide and alleviate poverty through the removal of trade distortions, may well collapse or achieve only a fraction of their potential.

Progress in these negotiations has been slow and poor since the very outset. The enthusiastically rhetorical speeches often delivered under this roof bear little relation to the intransigent stance taken by the leading actors on the stage of multilateral trade.

We are a long way from achieving the objectives which we set ourselves and proclaimed in July 2004.

Paraguay, a developing and land-locked country, is attending this Conference with a view to working towards an improved multilateral trading system and to campaigning for fair

APPENDIX V

WTO Ministerial Conference

treatment which takes into consideration the specificities, vulnerabilities and size of the economies of its Members.

However, the work that my country and the other developing country Members of this Organization strive to promote is failing to find support from nations with greater possibilities of influencing the final results of the Round.

The agriculture negotiations, a key element in the framework of the "single undertaking", not only have been deadlocked for some time, but also seem to tend to create new forms of protection and discrimination.

This situation is tangible evidence of the unwillingness on the part of our main trading partners to reach our development goals.

Very little remains of the original intention to reach an agreement on full modalities here in Hong Kong.

On the very eve of this Conference, we are in fact forced, once again, to reduce its levels of ambition or, as the Director-General of this Organization stated, to "recalibrate" our expectations, since the poverty of the offers submitted by the major exponents of the developed world has meant that any headway is impossible.

The Doha Round was baptized the "Development Round" in honour of the absolute necessity to raise the living standards of the majority of the inhabitants of this planet. This need still exists today and must be urgently met.

Changing times always bring new situations, new problems and new challenges in their wake, but they also give rise to new opportunities.

The Spanish philosopher José Ortega y Gasset, in his famous work "El tema de nuestro tiempo" ("The Modern Theme"), developed the theory that each period of history is characterized by a different issue and that the mission of our leaders is to detect this issue opportunely so as to address it appropriately and implement mechanisms to overcome the challenges which it presents.

If one issue takes precedence over all others nowadays, it is development. Never before in history have so many people possessed more than they can ever consume while so many others live in poverty, unable to meet even their own basic needs. Never before have so many unnecessary items been consumed while so many lack even the basic commodities. Never has the gulf between developed and developing countries been so wide. Never has there been so much affluence, or so much poverty.

The need for development makes itself strongly felt in most of our countries. Poverty, the sign of our times, is the most radical and unquestionable sign of inequality between human beings. Never before has poverty been so much a part of our daily lives, given

that, in a globalized world, we are fully aware of it; our own eyes bear witness to it and to its colour, profile and individual features.

It goes without saying that we recognize the primary responsibility of each individual State for its own development. However, now, more than ever before, there is also a need for fair multilateral trade rules which allow each and every one of us to interact in a fair market which is free of distortions.

The multilateral trade negotiations must not therefore continue to be treated as though they were "business as usual", but rather as a process with major implications for development in general and for human beings in particular.

More developed nations have the opportunity to transform this Doha Round into a vehicle for delivering global welfare gains. However, for this desire to become reality, those responsible for giving impetus to these negotiations have to make significant contributions which are capable of fostering global development and thus overcoming poverty in our regions.

Let us today reaffirm the very same conviction as was stated in Doha four years ago. We firmly believe that the World Trade Organization is the context in which we can collectively foster development.

This objective will, however, only be achieved by strong leaders capable of preventing what is referred to as the Development Round from leaving as its heritage the prosperity of a minority built on the economic decline and backwardness of the majority.

We must face the perils and challenges of our age together if we aspire to a peaceful and safe future where a human life, worthy of being so called, lies within the grasp of each and every inhabitant of our earth.

ORGANISATIONS

**Africa-Canada Forum, Canadian Council
for International Co-operation**

- Molly Kane, Co-Chair
March 22, 2005

Aga Khan Foundation

- Khalil Shariff, Chief Executive Officer
June 20, 2006

Agriculture and Agri-Food Canada

- Steve Verheul, Chief Agriculture
Negotiator
- Shelley St. George, Senior Trade Policy
Analyst — Multilateral Trade Policy
Division
June 8, 2005

**Association of Professional Producers of
Mali**

- Ibrahima Coulibaly, Manager of External
Affairs
March 8, 2005

Canada Africa Partnership on Aids

- Kevin Perkins, Executive Director
February 22, 2005

**Canadian Council for International Co-
operation**

- Gerry Barr, President-CEO
May 10, 2005

Canadian Council on Africa

- Lucien Bradet, President and CEO
- Isa Odidi, President and CEO,
IntelliPharmaCeutics, and Director,
CCAfrica
- Jean-François Gascon, Vice-President,
Africa, SNC Lavalin and Director
CCAfrica
- J. Perry Maisonneuve, Principal,
Northern Lights Franchise Consultants
Corp.

June 7, 2006

**Canadian International Development
Agency**

The Honourable Aileen Carroll, P.C., M.P.,
Minister of International Cooperation

May 11, 2005

The Honourable Josée Verner, P.C., M.P.,
Minister of International Cooperation

May 31, 2006

- Paul Hunt, Vice-President —
Africa and Middle East Branch
February 8, 2005

- Nadia Kostiuk, Director General —
Policy Strategic Planning and Technical
Services
February 9, 15 and 16, 2005

- Mario Renaud, Director General, Policy,
Planning and Management, Multilateral
Programs Branch

February 16, 2005

...

APPENDIX VI
List of Witnesses (Organisations)

Canadian International Development Agency (continued)

- Ric Cameron, Senior Vice-President
- Paul Hunt, Vice-President —
Africa and Middle East Branch
May 11, 2005
- Barbara Brown, Director General,
West and Centre Africa
- Michel Lemelin, Director General, East,
the Horn and Southern Africa
- Isabelle Bérard, Acting Director, Policy,
Strategic Planning and Technical
Services
- Ellen Wright, Manager, Governance,
Security and Communication Unit,
Canada Fund for Africa Secretariat
November 2, 2005
- Diane Vincent, Executive Vice-President
- Paul Hunt, Vice-President —
Africa and Middle East Branch
- Bruce Montador, Vice-President,
Multilateral Programs Branch
May 31, 2006

C.D. Howe Institute

- Danielle Goldfarb, Senior Policy Analyst
June 21, 2006

Citizenship and Immigration Canada

- Janet Siddall, Acting Assistant Deputy
Minister, Operations
- Marlene Massey, Acting Director, Africa
and Europe, International Region
- Bruce Scoffield, Director, Policy
Development and International
Protection, Refugees Branch
- Réналd Gilbert, Director, Economic
Immigration Policy and Programs,
Selection Branch

November 2, 2005

**Commission on Capital Flows to Africa
(by videoconference)**

- James Harmon, Chairman

April 13, 2005

**Conference of Ministers of Agriculture of
Western and Central Africa, Senegal**

- Baba Dioum, General Coordinator

May 17, 2005

**Council for the Development of Social
Science Research in Africa (CODESRIA)**

- Adebayo Olukoschi, Executive Director

April 19, 2005

Department of Finance

The Honourable Ralph Goodale, P.C., M.P.,
Minister of Finance

April 12, 2005

- Paul Boothe, Associate Deputy Minister
and G7 Deputy for Canada

April 12, 2005

- Bruce Rayfuse, Director
- John Davies, Chief

February 15, 2005

Développement international Desjardins

- Yvon Bernier, Senior Director, Africa
Region

April 13, 2005

**Embassy of the Great Socialist People's
Libyan Arab**

- H.E. Ahmed Ali Jarrud, Ambassador

June 14, 2005

**Embassy of the Islamic Republic of
Mauritania**

- H.E. Mahfoud Ben Deddach,
Ambassador

June 14, 2005

Embassy of the Kingdom of Morocco

- H.E. Mohamed Tangi, Ambassador

June 14, 2005

**Embassy of the People's Democratic of
Algeria**

- H.E. Youcef Yousfi, Ambassador

June 14, 2005

Embassy of the Republic of Senegal

- H. E. Amadou Diallo, Ambassador
- Mamadou Saliou Diouf, Minister
Counsellor
- Daouba Ba, First Secretary
- Ndong Dieng, Second Secretary

March 23, 2005

Embassy of the Republic of Tunisia

- H.E. Mohamed Saad, Ambassador

June 14, 2005

Ethio-Organic Seed Action, Ethiopia

- Dr. Regassa Feyissa, Founder and
Executive Director

March 8, 2005

Export Development Canada

- Klaus Büttner, Regional Vice President,
Africa, Europe and Middle East
- Jean-François Croft, Regional Manager,
Africa, Europe and Middle East

April 12, 2005

APPENDIX VI
List of Witnesses (Organisations)

**Foreign Affairs and International Trade
Canada**

The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P.,
Minister of Foreign Affairs

May 16, 2006

- Anne Marie Bourcier, Director General
— Africa Bureau
February 8, 9 and 16, 2005
- Chantal Chastenay, Director a.i,
Maghreb and Arabian Peninsula Division
- Ulla Kourany, Senior Policy Advisor-
NEPAD, G8 Africa & Pan-African
Institutions
February 8 and 9, 2005
- Alexandra Wood, Deputy Director and
Trade Commissioner, International
Financing Division (TBF), Business
Support Unit
- Perry Calderwood, Director — Eastern
and Southern Africa Division
February 15, 2005
- Isabelle Roy, Acting Director — West
and Central Africa Division
- Sébastien Carrière, Desk Officer —
Political Affairs (Algeria, Libya,
Morocco). Maghreb and Arabian
Peninsula Division
February 16, 2005
- Doug George, Director, Intellectual
Property, Information and Technology
Trade Policy Division
- Bruce Christie, Director, Multilateral
Trade Policy Division

...

- Charles La Salle, Senior Trade Policy
Officer, Multilateral Trade Policy
Division
March 22, 2005
- Ian Ferguson, Director General, Africa
Bureau
- Tim Martin, Senior Director and Deputy
Head, Stabilization and Reconstruction
Task Force (START) Secretariat
- Wendy Gilmour, Director, Peacekeeping
and Peace Operations Group and Sudan
Task Force
May 16, 2006
- Robert Fowler, Personal Representative
of the Prime Minister for Africa (by
videoconference)
May 30, 2006

**Gender Centre for Research and Training
and ACORD (Agency for Co-operation
in Research and Development), Sudan:**

- Asha El-Karib, Director and Program
Manager
May 4, 2005

Government of Mali

- H.E. Amadou Toumani Touré, President
of Mali
- Badi Ould Ganfoud, Minister of Civil
Service, State Reform and Relations
with Institutions, Republic of Mali
- Moctar Ouane, Minister of Foreign
Affairs and International Trade,
Republic of Mali

...

Government of Mali (continued)

- Fanta Sylla, Minister of Justice and Keeper of the Seals, Republic of Mali

- Ousmane Thiam, Minister of Investment Promotion, Small and Medium-Sized Enterprises and Government Spokesperson, Republic of Mali

May 11, 2005

Government of Mozambique

- Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology, Mozambique

May 31, 2005

High Commission for the Federal Republic of Nigeria

- H.E. Olufemi Oyewale George, High Commissioner

- Z.J. Gana, Minister (Economic)

- W.I. Ajogbor, Minister (Political)

- A. O. Enikanolaiye, Minister Counsellor (Visas and Information)

February 23, 2005

Institute On Governance

- Claire Marshall, Director

June 1, 2005

Interagency Coalition on AIDS and Development — Canadian Labour Congress

- Marie-Hélène Bonin, Board of Directors — Representative (Africa and HIV/AIDS)

February 22, 2005

International Development Research Centre (IDRC)

- Rohinton Medhora, Vice-President, Program and Partnership Branch

- Gerd Schönwälder, Teach Leader, Peace, Conflict and Development

May 31, 2005

International Monetary Fund

- Kevin Lynch, Executive Director

June 7, 2005

National Defence

- Colonel Denis Thompson, Director - Peacekeeping Policy

February 8 and 9, 2005

- Andrew Rasiulis, Director — Military Training Assistance Program

February 16, 2005

- General R.J. (Rick) Hillier, CMM, MSC, CD, Chief of Defence Staff

September 26, 2006

APPENDIX VI
List of Witnesses (Organisations)

National Institute for Scientific and Industrial Research of Zambia

- Mwananyanda Mbikusiata Lewankia, Executive Director

March 8, 2005

Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal

- Ndiouga Fall, President

May 17, 2005

Northern Lights Franchise Consultants Corp.

- J. Perry Maisonneuve, Principal

April 12, 2005

Partnership Africa Canada

- Dorothee Gizenga Ngolo, Program Officer

February 22, 2005

- Ian Smillie, Research Coordinator

May 10, 2005

Southern and Eastern African Trade Information and Negotiations Institute (SEATINI)

- Rangarirai Machedmedze, Acting Director

May 17, 2005

The North-South Institute

- Ann Weston, Vice-President and Research Coordinator

March 22, 2005

Trade Facilitation Office

- Brian Mitchell, Director Africa

April 13, 2005

United Nations Economic Commission for Africa

- K.Y. Amoako Executive Secretary and United Nations Under-Secretary General

February 15, 2005

UPA Développement international

- André D. Beaudoin, Executive Director

March 22, 2005

World Bank

- Marcel Massé, Executive Director

May 11, 2005

INDIVIDUALS

Ayittey, George

Professor, Economics
American University

May 10, 2005

Boulden, Jane

Canada Research Chair in International
Relations and Security Studies
Royal Military College of Canada

April 20, 2005

Campbell, Bonnie

Professor, Political Science
Université du Québec à Montréal

April 19, 2005

Cooper, Frederic

Professor, Department of History
New York University

February 1, 2005

**Dallaire, Lieutenant-General (Ret'd)
Roméo**

February 14, 2005

Harker, John

President and Vice-Chancellor
Cape Breton University

April 19, 2005

Ighodaro, MacDonald

Professor, Sociology
Saint Mary's University

April 20, 2005

Kieran, Peter R.

President
CPCS Transcom

May 10, 2005

Ngoy, Kashimoto

June 1, 2005

Osei-Kwadwo Prempeh, Edward

Associate Professor of Political Science and
Sociology Carleton University

June 1, 2005

Stapleton, Timothy

Associate Professor, Department of History,
Trent University

February 1, 2005

Zachernuk, Philip

Professor, Department of History
Dalhousie University, and
President, Canadian Association of African
Studies

February 1, 2005

FACT FINDING MISSING TO AFRICA
OCTOBER 6 — 23, 2005

ETHIOPIA

Embassy of Canada to Ethiopia

- H.E. Yves Boulanger, Ambassador
- Marc-André Fredette, CIDA Director for Ethiopia
- Richard Le Bars, Senior Trade Commissioner
- Diane Briand, Second Secretary (Development)
- Amy Galigan, Third Secretary (Political Affairs)
- Telahun Workeneh, Trade Commissioner

October 8 - 12, 2005

African Union Commission

- H.E. Alpha Oumar Konaré, Chair
October 10, 2005
- Geoffrey Mugumya, Director, Peace and Security Division
- Bereng Mtimkulu, Head, Peace Support Operations Division
- Iyah Onuk, Project Manager, AU/UNDP Project
- Kwesi Aning, Consultant, Common African Security and Defence Policy and Counter-Terrorism
- Dia Mamadou, Analyst
- Diallo Boubacar Biro, Analyst
- Mathieu Kinouani, Analyst

- Ahmed Mokhtar, Policy Specialist (Early Warning)

October 11, 2005

Birki Water Users Association

- Three members of the Board

October 9, 2005

Embassy of Ghana

- H.E. John Aggrey, Ambassador

October 11, 2005

Embassy of Mali

- H.E. Al-Maamoun Keita, Ambassador

October 11, 2005

Embassy of Nigeria

- H.E. Olusegun Akinsanya, Ambassador

October 11, 2005

Government of Ethiopia

- Meles Zenawi, Prime Minister

October 12, 2005

Tigray Bureau of Agriculture and Rural Development

- Birhane Haile, Head, Agriculture Section
- Gebre Tsegay, Head, Agricultural Development
- Tsige Berhe, Rural Women's Development Team

October 9, 2005

Tigray Cooperatives Promotion Bureau

- Alem Kiros

October 9, 2005

APPENDIX VIII

List of Witnesses (Fact Finding Missions - 2005)

Tigray Finance and Economic Development

- Hailes Yohannes, Head, Planning Department

October 8, 2005

Tigray Regional Government

- Tsegaye Bereche, President

October 10, 2005

Tigray Water Resources Development Commission

- Hadera Haile, Deputy Commissioner

October 10, 2005

Tigray Women's Affairs Bureau

- Roman Gebreselassie, Head

October 10, 2005

UN Economic Commission for Africa

- Joséphine Ouedraogo, Acting Deputy Under Secretary
- Hakim Ben Hammouda, Director Trade and Regional Integration Division
- Augustin Fosu, Director, Economic and Social Policy Division
- Okey Onyejekwe, Manager, Development Policy and Management

October 11, 2005

Water Harvesting and Institutional Strengthening in Tigray (WHIST)

- Doug Edwards, Director

October 8 — 10, 2005

DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO

Embassy of Canada to the Congo

- H.E. Jean-Pierre Bolduc, Ambassador
- Richard Pelletier, Counsellor, Head of Cooperation
- Stephen Randall, Counsellor
- Jean-Luc Lamother, Attaché (Security)

October 12 - 16, 2005

Action Paysanne pour la reconstruction et le développement intégral (APREDECI)

- Siméon Bitahwa

October 13, 2005

Action pour le Développement et la Paix Endogènes (ADEPAE)

- Saidi Obja

October 13, 2005

Banro Corporation

- Dan Bansah, Manager, Mineral Resources

October 13, 2005

Centre canadien d'étude et de coopération international — action citoyenne pour la paix (CECI ACIPA)

- Alexi Pezi
- A. Hanghy Lughuma, Development Adviser

October 13, 2005

Commission Nationale de Désarmement, Démobilisation et Réinsertion (CONADER)

- Patrick Ulrich

October 13, 2005

**Commission Provinciale de lutte contre
les violences sexuelles au Nord-Kivu**

- Désiré Balume, President
- Evariste Mabrucky

October 13, 2005

**Conseil des organisations des femmes
agissant en synergie (COFAS)**

- Véronique Kayowa

October 13, 2005

**Coopérative d'Épargne et de Crédit au
Kivus (COOCEC)**

- Celestin Ntahira

October 13, 2005

Doctors On Call for Services (DOCS)

- Dr Kalume Mushabaa Ally, Physician
Director
- Head, Child Protection, Eastern Sector,
UNICEF

October 13, 2005

Embassy of Belgium

- H.E. Johan Swinnen, Ambassador

October 16, 2005

Embassy of France

- H.E. Georges Serre, Ambassador

October 16, 2005

Embassy of the United Kingdom

- H.E. Andy Sparkes, Ambassador

October 16, 2005

Embassy of the United States of America

- H.E. Roger Meece, Ambassador

October 16, 2005

Free Methodist Church

- Linda Stryker

October 13, 2005

Héritiers de la Justice

- Roger Muchuba
- Maurice B. M. Namwira

October 13, 2005

Independent Electoral Committee

- Rev. Apollinaire Malu Malu, President

October 15, 2005

MONUC

- H.E. William Swing, Secretary-
General's Special Representative

October 15, 2005

- Alpha Sow, Head
- General Shujaat Ali Kahn, Commander,
South Kivu Brigade
- Mahand Ladjouzi, Head
- Brigadier General Satyanarayana,
Commander, North Kivu Brigade
- Lieutenant Colonel Rajesh Kaswan
- Lieutenant Colonel RK Gupta
- Lieutenant Colonel Praveen Badrinath
- Pernille Ironside, Adviser, Child
Protection
- Vanessa Kent, Officer, Political Affairs

October 13, 2005

**National Assembly of the Democratic
Republic of the Congo**

- The Honourable Olivier Kamitatu,
Speaker of the National Assembly
- The Honourable Moïse Nyarungabo,
President, RCD/Goma Group

APPENDIX VIII

List of Witnesses (Fact Finding Missions - 2005)

- The Honourable Baby Mbayi, President, Ex-government Group
- The Honourable Christophe Lutundula, President, Special Committee on Conventions
- The Honourable Annie Salumu, Vice President, DRC-Canada Friendship Group

October 15, 2005

Office of the President of the Democratic Republic of the Congo

- Azarias Ruberwa Manywa, Vice President, Policy, Defence and Security

October 16, 2005

Pharmakina

- Étienne Erny, Director General
- Horst Gebbers, Director General
- Michel Gebbers, Administrative Director

October 14, 2005

Réseau des Femmes pour la Défense des Droits et la Paix (RFDP)

- Venantie Bisimwa

October 13, 2005

Réseau d'Initiatives pour le Développement (REID)

- Thomas d'Aquin Muiti

October 13, 2005

Réseau Provincial des Organisations des Droits de l'Homme du Congo Sud-Kivu (REPRODHOC)

- Bosco Mwehemeri

October 13, 2005

Senate of the Democratic Republic of the Congo

- His Eminence Marini Bodho, Speaker of the Senate
- The Honourable Mokolo wa Pombo, President, Foreign Affairs Committee
- The Honourable Masegabio Sanzu, President, MLC Group
- The Honourable Jean-Léonard Ridja Dgoza, President, DRC/Goma Group
- The Honourable Omba Pene Djunga, Vice President, Ex-government Group
- The Honourable Cléophas Kamitatu Massamba, Senator

October 15, 2005

Société civile Nord-Kivu

- Jason Luneno Maene, President

October 13, 2005

Solidarité des femmes activistes pour la défense des droits humains (SOFAD)

- Serge Sudi

October 13, 2005

South Kivu Government

- Kaningini Didace, Governor

October 12, 2005

Synergie pour l'assistance judiciaire (SAJ)

- Eugène Muzawe

October 13, 2005

Union des Femmes Paysannes du Nord-Kivu (UWAKI)

- Anne-Marie Uboyo

October 13, 2005

NIGERIA

Canadian High Commission to Nigeria

- H.E. David Angell, High Commissioner
- Karen Garner, First Secretary (Political Affairs)

October 17 - 18, 2005

African Union

- Salim Ahmed Salim, African Union Special Envoy for the Darfur Talks

October 17, 2005

Centre for Democracy and Development

- Stella Amadi, Senior Program Officer

October 18, 2005

CIDA Program Support

- Kenna Owoh, Director

October 18, 2005

Department of Foreign Affairs

- N.U.O. Wadibia Anyanwu, Permanent Secretary
- O.O. George, Nigerian High Commissioner to Canada

October 18, 2005

Economic Community Of West African States (ECOWAS)

- Mohamed Ibn Chambas, Executive Secretary

October 17, 2005

Hope Eden Farm

- The farmer and his wife

October 17, 2005

IDASA

- Derrick Marco, Resident Director

October 18, 2005

IFES

- Charles Lasham, Resident Director

October 18, 2005

Local government, Gaube

- Village Chief

October 17, 2005

Nigeria Labour Congress

- Olaitan Oyerinde, Officer, International Affairs

October 18, 2005

Office of the President of Nigeria

- Amina J. Ibrahim, Senior Special Assistant to the President (Millennium Development Objectives)

October 18, 2005

Primary Care Medical Clinic, Gaube

- A community health-care worker

October 17, 2005

Primary school, Gaube

- School principal

October 17, 2005

Senate of the Federal Republic of Nigeria

- The Honourable Ibrahim Mantu, Deputy Speaker of the Senate
- The Honourable Jibril Aminu, Chair, Senate Foreign Affairs Committee
- The Honourable James O. Kolawole, Vice Chair, Senate Foreign Affairs Committee

APPENDIX VIII

List of Witnesses (Fact Finding Missions - 2005)

- The Honourable Mohammed Y. Anka,
Member, Senate Foreign Affairs
Committee

October 18, 2005

Transparency in Nigeria

- Auwal Ibrahim Musa, Director

October 18, 2005

United Nations

- Tegegnetwork Gettu, UNDP Resident
Representative and UN Resident
Coordinator in Nigeria

October 18, 2005

MALI

Embassy of Canada to Mali

- H.E. Isabelle Roy, Ambassador
- Josée Fluet, Counsellor (Cooperation)
- Steve Tremblay, First Secretary
- Ernest Akpoué, Counsellor, Public and
Political Affairs
- Cheick Sadibou Keita, Trade
Commissioner
- Christiane Verkerman
- Darquis Gagné

October 19 - 21, 2005

Association malienne des droits de l'homme

- Brahima Koné

October 20, 2005

Association pour la promotion de la femme et de l'enfant au Mali

- Ibrahima Tapano

October 20, 2005

Compagnie Malienne du Coton

- Individuals

October 21, 2005

Conférence des Ministres de l'Agriculture de l'Afrique de l'Ouest et du Centre

- Baba Dioum, General Coordinator

October 20, 2005

Coordination des Associations et ONG féminines

- Traoré Oumou Touré
October 20, 2005

Coordination des Associations et ONG féminines et Syndicat des Banques et Établissements financiers du Mali

- Keïta Fatouimata Lissako, Secretary General
October 20, 2005

Essor

- Brehima Touré
October 20, 2005

Forum social mondial

- Mamadou Goïta
October 20, 2005

Government of the Republic of Mali

- Issoufi Maiga, Prime Minister
October 20, 2005

Jubilé 2000 Mali et Coalition des alternatives africaines dette et développement

- Dounantié Dao
October 20, 2005

Peacekeeping School

- Battalion Commander J.L. Bonraisin
- Lieutenant Colonel Abdoulaye Samake
October 21, 2005

UPA-DI, Canada

- André Beaudouin, Director General
October 20, 2005

APPENDIX VIII
List of Witnesses (Fact Finding Missions - 2005)

**FACT FINDING MISSING TO THE
USA
NOVEMBER 9 — 10, 2005**

WASHINGTON, D.C.

**International Monetary Fund, Office of
the Executive Director (Canada)**

- Paul Jenkins, Senior Advisor
- Shawn Ladd, Advisor
- Sharmila Khare, Advisor

November 9, 2005

International Monetary Fund

- Mark Plant, Policy Development and Review Department;
- David Andrews, Africa Department
- Jean Alain Clément, Africa Department;
- Michaela Schrader, Public Affairs Officer, External Relations Department

November 9, 2005

World Bank

- Gobind Nankani, Vice President, Africa Region
- Mahmood Ayub, Director for Africa
- Mark Tomlinson, Director for Regional Integration
- Harry Broadman, Senior Economist (Office of the Chief Economist)
- Sona Verma, Senior Economist (Economic Policy and Debt Department)
- Mark Thomas, Senior Economist (Economic Policy and Debt Department)

- Dileep M. Wagle, Lead Specialist (Private Sector Development, Africa)
- François Nankobogo, Senior Operations Officer (Private Sector Development, Africa)
- Jean-Michel N. Marchat, Specialist (Private Sector Development, Africa)
- Sarah Cliffe, Program Coordinator (Country Services)
- Richard Scobey, Sector Manager (Agriculture)
- Mary Barton Dock, Sector Manager (Africa)
- Helga Muller, Sector Manager (Governance)
- Edith Wilson, Communications Advisor (Corporate Communications)
- Laura E. Bailey, Consultant (Country Services)

November 10, 2005

NEW YORK

**Permanent Mission of Canada to the
United Nations**

- H.E. Allan Rock, Ambassador
- H.E. Gilbert Laurin, Ambassador and Deputy Permanent Representative
- Heidi Hulan, Counsellor and Chief, Political Affairs
- Colonel Michael Hanrahan, Military Advisor
- Diana Rivington, CIDA Representative

- Michael Kovrig, Press and Public Affairs Officer
November 9 — 10, 2005

**Center on International Organization,
Columbia University**

- Edward Luck, Director
November 9, 2005

Earth Institute, Columbia University

- John W. McArthur, Associate Director of the UN Millennium Project
November 10, 2005

**Friends World Committee for
Consultation (Quaker)**

- Jessica Huber
November 9, 2005

**Office of the Special Advisor on Africa,
United Nations**

- Ejeviome Eloho Otobo, Acting Director
November 10, 2005

OXFAM International

- Greg Puley
November 9, 2005

**Permanent Mission of Mali to the United
Nations**

- H.E. Cheik Sidi Diarra, Ambassador
November 9, 2005

UNICEF

- Gerry Dyer, Chief, Humanitarian Response Unit
- Stina Ljungdell, Senior Program Funding Officer
- Dermot Cardy, Landmine Monitor Global Coordinator
- Hasmik Egjan, Program Officer
- Stephanie Kleshnitski, Program Officer
November 10, 2005

**United Nations Department of
Peacekeeping Operations**

- Dimitri Titov, Director (Africa)
- David Harland, Chief, Best Practices Unit
November 10, 2005

**United Nations Department of Political
Affairs**

- Christopher Coleman, Assistant Director (Africa)
November 9, 2005

United Nations Development Programme

- Bruce Jenks, Assistant Secretary-General, UNDP and Director of the Bureau for Resources and Strategic Partnerships
- Elizabeth Lwanga, Deputy Director
- Sam Barnes, Team Leader, Strategic Planning Unit
November 10, 2005

APPENDIX IX
List of Witnesses (Fact Finding Mission - 2006)

**FACT FINDING MISSING TO AFRICA
AND EUROPE
OCTOBER 4 — 19, 2006**

SENEGAL

Embassy of Canada to Senegal

- H.E. Louise Marchand, Ambassador
- Sébastien Carrière, Counsellor (Political)
- Nicolas Lepage, Counsellor (Commercial)
- Agathe Frappier, Counsellor (Co-operation)
- Luc Louis-Seize, Consul

October 5 — 6, 2006

**Agence de Promotion des Investissements
et des Grands Travaux**

- Souleye Wade, Director

October 5, 2006

As an individual

- Moubarak Lo, former economic counsellor in the cabinet of the Prime minister of Senegal

October 5, 2006

**Confédération nationale des Employeurs
du Sénégal**

- Fayçal Sharara, Vice-President

October 5, 2006

Développement International Desjardins

- Réal Véronneau, Technical Counsellor to PAMECAS

October 6, 2006

Government of Senegal

- The Honourable Macky Sall, Prime Minister
- Abdoulaye Diop, Minister of State, Minister of Economy and Finance
- Marie-Pierre Sarr Traoré, Minister of Small- and Medium-Sized Businesses, Women Entrepreneurship and Micro-Finance

October 6, 2006

IAMGOLD Corporation

- Eric Hanssen, Director of Exploration, Africa

October 6, 2006

**International Development Research
Centre (IDRC):**

- Gilles Forget, Regional Director

October 6, 2006

**Office of the United Nations Special
Representative to West Africa**

- Ahmedou Ould-Abdallah, Special Representative

October 6, 2006

**PAMECAS (Partenariat pour la
Mobilisation de l'Épargne et le Crédit
au Sénégal)**

- Mamadou Touré, Director General
- Samba Dia, Deputy Director General and Director, Finance and Administration
- Magatte Basse Diamé, Director, SME Financial Centre
- Saga Tall, Director, Training, Communications and Human Resources
- N'Deye Aisse Fall, PAMECAS client

October 6, 2006

Régénord

- Daniel Arseneault, Director General
October 6, 2006

Socere Lambert Somec

- Richard Norman, Director General
October 6, 2006

Transrail

- François Lemieux, Director General
October 6, 2006

SOUTH AFRICA

Canadian High Commission to South Africa

- H.E. Ruth Archibald, High Commissioner
- Neil Clegg, Senior Trade Commissioner
- Vincent Charron, Second Secretary (Political Affairs)
- Brennen Young, Trade Commissioner
October 10 — 11, 2006

Canadian Consulate General, Cape Town

- Christopher Brown, General Consul
October 9, 2006

Atomic Energy of Canada Limited

- Ala Alizadeh, Regional Vice-President, International Business Development
October 10, 2006

Banking Association of South Africa

- Cas Coovadia, Director General
October 10, 2006

BusinessMap Foundation

- Khehla Shubane, President and CEO
October 11, 2006

Development Bank of Southern Africa

- Jay Naidoo, President
October 11, 2006

Enablis

- Paul Lamontagne, President and CEO
October 9, 2006

First National Bank

- Gavin Tarr, Head, Commercial Banking
October 10, 2006

Government of South Africa

- Sue van der Merwe, Deputy Minister of Foreign Affairs
October 9, 2006

Hatch Africa

- Rory Kirk, Director General
October 9, 2006

Hofmeyr, Herbstein and Gihwala

- Mondli Sibisi, Senior Partner
October 10, 2006

Human Science Research Council

- Peter Kagwanja, Director, Democracy and Governance
October 11, 2006

APPENDIX IX
List of Witnesses (Fact Finding Mission - 2006)

Industrial Development Corporation of South Africa

- Lumkile Mondi, Chief Economist
October 11, 2006

Institute for Security Studies

- Cheryl Hendricks, Head, Southern Africa Human Security Program
October 11, 2006

Johannesburg Stock Exchange

- Noah Greenhill, Manager, Business Development
October 10, 2006

McCain South Africa

- Owen Porteus, Director General
October 9, 2006

National Treasury

- Elaine Venter, Director, Development and International Cooperation
October 11, 2006

National Council of the Provinces

- Peggy Hollander, Deputy Chairperson
October 9, 2006

National Council of the Provinces, Finance Committee

- Tutu Ralane, Chair
- E. Sogani, Committee Whip
- Two other members
October 9, 2006

NEPAD Business Foundation

- Reuel Khoza, Chair
- Lynette Chen, Chief Executive Officer
- Geoff Rothschild

- Roelof van Tonder
- Joe Fana Lalane
October 11, 2006

Nortel

- Magda Engelbrecht, National Manager
October 10, 2006

Office of the President

- Alan Hirsch, Senior Director, Economic Policy
October 11, 2006

SNC-Lavalin South Africa

- Patric Mercille, Vice-President, Mines and Metallurgy
- Jean-François Gascon, Vice-President, Africa
October 10, 2006

South Africa - Canada Chamber of Commerce

- Linsey Dyer, President
October 10, 2006

South African Institute of International Affairs

- Neuma Grobbelaar, Director of Studies
October 11, 2006

Trade and Investment Promotion Agency for the Western Cape Province (WESGRO)

- Nils Flaatten, A/ Director General
- Lindiwe Mavuso, Manager, Communications and Marketing
October 9, 2006

**University of Cape Town Graduate
School of Business**

- Frank Horwitz, School Director
- Elspeth Donovan, Professor
- Dave Kaplan, Professor
- Mills Soko, Professor and Director of Mthente

October 9, 2006

University of Pretoria

- Christopher Heinz, Director, Human Rights

October 11, 2006

KENYA

Canadian High Commission to Kenya

- H.E. Ross Hynes, High Commissioner
- Ian McKinley, Counsellor (Political Affairs)
- Don Butler, Senior Trade Commissioner
- Stephen Weaver, Manager (Development)
- Dominique Collinge, Manager (Immigration)
- Kym Henkee-Poole, Manager (Consular Affairs)
- Marc Tremblay, Manager (Defence)
- Curtis Ajmani, Second Secretary (Political Affairs)

October 12, 2006

African Trade Insurance Agency

- Peter M. Jones, Chief Executive Officer and Representative of Tiomin Mining

October 13, 2006

CIDA

- Mavis Nathoo, Governance Expert

October 13, 2006

DFID

- Simon Bland, Head, DFID Kenya

October 13, 2006

East Africa Business Council

- Many Chandaria, Founder

October 13, 2006

Fairmont

- Sean Billing, Head of the Transition Team

October 13, 2006

Government of Kenya

- Joyce Nyamweya, Deputy Minister, Secretariat of Development and Public Service Reform
- Joseph K. Kinyua, Deputy Minister, Department of Finance
- George Godia, Secretary of Education, Department of Education
- Julius M. Riungu, Consultant, Electrical Engineering, Department of Energy

October 13, 2006

Kenya Tea Board

- Samuel O. Ogola, Agricultural Manager

October 13, 2006

APPENDIX IX
List of Witnesses (Fact Finding Mission - 2006)

Kenyan Association of Manufacturers

- Steven Smith, President
 - Betty Maina, Chief Executive Officer
- October 13, 2006

Manitoba Hydro

- Don Priestman, Manager with Kenya Power and Light Corporation
- October 13, 2006

Queen's Quay and Syhper

- Mohan Chal, Representative
- October 13, 2006

Sameer Group

- Naushad Merali, President
- October 13, 2006

World Bank

- Colin Bruce, Head, Nairobi Office (Kenya, Eritrea, Somalia)
 - Sahr Kpundeh, Senior Public Sector Management Specialist
- October 13, 2006

THE NETHERLANDS

Embassy of Canada

- Esther Van Nes, Second Secretary (Political Affairs)
- October 16, 2006

As an individual

- Roel van der Veen, author of *What went wrong with Africa?*
- October 16, 2005

CORDAID

- Peter Konijn, Chief, Quality, Policy and Strategy Directorate
- October 16, 2006

Ministry of Foreign Affairs

- Sabine Blokhuis, Chief, National Environmental Policies Directorate, Sustainable Economic Development Department
 - Paul Zwetsloot, Chief, Development of Aid Methods and Tools Directorate, Effectiveness and Quality Department
 - Marriët Schuurman, Coordinator, Great Lakes Section, Africa Department
- October 16, 2006

OXFAM NOVIB

- Theo Bouma, Project Director
 - Ute Jansen, Chief, Eastern and Centre Africa Department
- October 16, 2006

DENMARK

Canadian Embassy to Denmark

- H.E. Fredericak Gregory, Ambassador
 - Peter van Brakel, Counsellor
- October 17, 2006

Danish Institute for Human Rights

- Morten Kjaerum, Executive Director
 - Monique Alexis
- October 17, 2006

Danish Institute for International Studies

- Steen Nordstrom, Research Unit on Defence and Security
October 17, 2006

Government of Denmark, DANIDA

- Holger Bernt Hansen, Chairman of the Board of DANIDA
October 17, 2006

Ministry of Foreign Affairs

- Johnny Flentø, Director, Africa Branch
- Anders Karlsen, Section Head, Africa Branch
- Ole Thonke
October 17, 2006

LONDON

Canadian High Commission to the United Kingdom

- H.E. James Wright, High Commissioner
- Guy St-Jacques, Deputy High Commissioner
- Ron Hofmann, Minister, Political and Public Affairs
- Elizabeth Reid, Counsellor (Economic Relations)
October 18, 2006

Chatham House

- Thomas Cargill, Manager, Africa Programmes
October 18, 2006

Commonwealth Business Council

- Mahan Kaul, Executive Director
- Gregor MacKinnon, Director of Programs
October 18, 2006

DFID

- Minouche Sharif, Director General for Regional Programs
- Andrew Kidd, Head of the Africa Growth Team
- William Kingsmill, Head of Growth and Investment
October 18, 2006

International Business Leaders Forum

- Zahid Torres-Rahman, Coordinator, Business Action for Africa Program
- Amanda Gardiner, Manager, Business for Social Responsibility
October 18, 2006

Oveseas Development Institute

- Karin Christiansen, University Researcher, Public Policies and in poverty and Centre of the Public Expenditures
October 18, 2006

Oxford University (by videoconference)

- Paull Collier, Professor of Economics
October 18, 2006

Senate

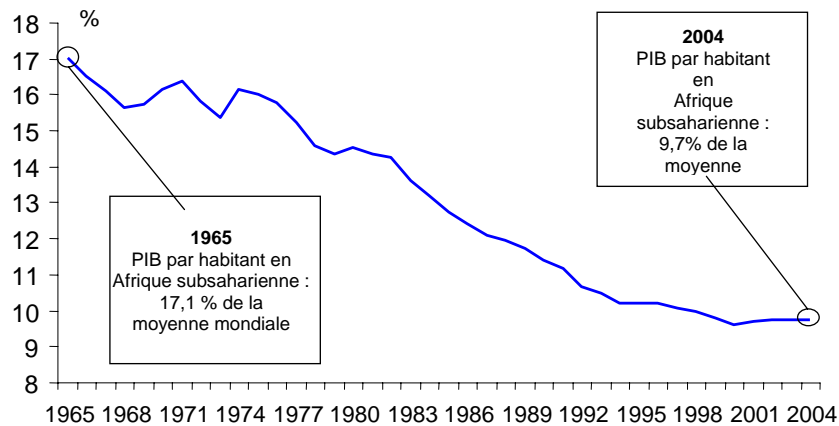


Sénat

CANADA

SURMONTER 40 ANS D'ÉCHEC : NOUVELLE FEUILLE DE ROUTE POUR L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Part de l'activité économique globale de
l'Afrique subsaharienne (par habitant) :
1965-2004



Source : Banque mondiale

**Le comité sénatorial permanent des
affaires étrangères et du commerce international**

L'honorable Hugh Segal
Président

L'honorable Peter A. Stollery
Vice-président

Février 2007

This report is also available in English

Pour plus de renseignements, prière de nous contacter
par courriel : foraffetrang@sen.parl.gc.ca

par téléphone : (613) 990-0088

sans frais : 1 800 267-7362

par la poste : Le comité sénatorial permanent des
affaires étrangères et du commerce international
Le Sénat, Ottawa, Ontario, Canada, K1A 0A4

Ce rapport peut être téléchargé à l'adresse suivante :
www.senate-senat.ca/foraffetrang.asp

MEMBRES DU COMITÉ	III
ORDRE RENVOI	V
SOMMAIRE EXÉCUTIF	VII
RECOMMANDATIONS	XIII
AVANT PROPOS	XIX
CHAPITRE 1 : L'ÉCHEC EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE	1
1. Histoire de l'échec	1
2. Modifier radicalement l'aide au développement	7
3. Créer des économies en Afrique	10
4. Assurer une « renaissance africaine »?	12
CHAPITRE 2 : CE QUE DOIT FAIRE L'AFRIQUE	15
1. Démarrer le secteur privé.....	16
2. Améliorer l'état général de la gouvernance	19
3. S'attaquer énergiquement à la corruption	22
4. Améliorer l'infrastructure et l'accès à l'énergie	24
5. Faire de l'agriculture une priorité	25
6. Accroître le rendement agricole.....	28
7. Améliorer sa capacité à commercer.....	31
8. Améliorer l'intégration régionale	33
9. Prendre conscience du sérieux de la lutte contre le VIH/sida et le paludisme	36
10. Investir à tous les niveaux de l'éducation	39
11. Accomplir des progrès en matière d'égalité des sexes	40
12. Pratiquer la bonne gouvernance afin d'éviter les conflits.....	42
13. Renforcer son architecture de paix et de sécurité	46
CHAPITRE 3 : CE QUE DOIT FAIRE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE	49
1. Terminer le cycle de Doha.....	50
2. Faire en sorte que les politiques d'ajustement structurel du FMI et de la Banque mondiale soient plus flexibles et moins onéreuses pour l'Afrique.....	56
3. Modifier radicalement l'aide au développement	60
4. Réorienter l'aide au développement vers un moins grand nombre de pays et l'axer sur le développement économique	65
5. Cibler l'aide sur les initiatives de microfinancement	70
6. Améliorer l'acheminement de l'aide	72
7. Aider les pays d'Afrique à bâtir de meilleures institutions et à lutter contre la corruption.....	75
8. Aider les pays d'Afrique aux prises avec des crises de santé publique	77
9. Prendre au sérieux les conflits africains et aider activement à les régler.....	80
10. S'attaquer vigoureusement au conflit en République démocratique du Congo....	85

TABLE DES MATIÈRES

11. Harmoniser les politiques, règlements et définitions concernant les ressources à l'origine des conflits	89
CHAPITRE 4 : QUE DOIT FAIRE LE CANADA?	91
1. Élaborer une politique claire, globale et cohérente à l'égard de l'Afrique	92
2. Décider de l'avenir de l'Agence canadienne de développement international (ACDI)	96
3. Transférer tout le travail de développement du Canada en Afrique dans un bureau de l'Afrique.....	103
4. Modifier profondément l'approche du Canada à l'égard de l'aide au développement	105
5. Rechercher des débouchés commerciaux pour le Canada en Afrique	114
6. Régler les problèmes de visa des entreprises et des dirigeants politiques africains	117
7. Ajuster la politique commerciale du Canada à l'égard de l'Afrique	120
8. S'attaquer vraiment aux problèmes de santé de l'Afrique.....	122
9. Appuyer la paix et la sécurité en Afrique	125
 ANNEXE I	
AFRIQUE SUBSAHARIENNE : INDICATEURS SOCIAUX DE BASE	133
 ANNEXE II	
AFRIQUE SUBSAHARIENNE : CONTEXT COMMERCIAL ET ENVIRONNEMENT PROPICE À L'INVESTISSEMENT	135
 ANNEXE III	
AFRIQUE SUBSAHARIENNE : CRISES DE SANTÉ PUBLIQUE	139
 ANNEXE IV	
AFRIQUE SUBSAHARIENNE : AIDE PUBLIQUE AU DÉVELOPPEMENT	143
 ANNEXE V	
CONFÉRENCE MINISTÉRIELLE DE L'OMC	147
 ANNEXE VI	
LISTE DES TÉMOINS (ORGANISATIONS)	151
 ANNEXE VII	
LISTE DES TÉMOINS (INDIVIDUS)	159
 ANNEXE VIII	
LISTE DES TÉMOINS (MISSIONS D'INFORMATION – 2005)	161
 ANNEXE IX	
LISTE DES TÉMOINS (MISSION D'INFORMATION – 2006)	173

L'honorable Hugh Segal, *président*
L'honorable Peter A. Stollery, *vice-président*

et

Les honorables sénateurs :

A. Raynell Andreychuk
Eymard G. Corbin
Dennis Dawson
Pierre De Bané, C.P.
Consiglio Di Nino
Percy E. Downe
J. Trevor Eyton
Frank W. Mahovlich
Pana Merchant
David Smith, C.P.

Membres d'office du comité :

L'honorable Céline Hervieux-Payette, C.P., (ou Claudette Tardif) et Marjory LeBreton, C.P., (ou
Gérald Comeau)

En outre, les honorables sénateurs Jack Austin, C.P., Tommy Banks, Pat Carney, C.P., James
Cowan, Roméo A. Dallaire, Lillian Eva Dyck, Art Eggleton, Jerahmiel S. Grafstein, Leonard J.
Gustafson, Mobina S.B. Jaffer, Rose-Marie Lossier-Cool, Elaine McCoy, Lorna Milne, Nancy
Ruth, Robert W. Peterson, Vivienne Poy, Marcel Prud'homme, C.P., Fernand Robichaud, C.P.,
Gerry St. Germain, C.P., et Terrance Stratton ont participé aux travaux du Comité relativement à
cette étude depuis son début en décembre 2004.

Personnel de la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque :

Peter Berg, analyste
Allison Goody, analyste
Michael Holden, analyste
Blayne Haggart, analyste

François Michaud
Greffier du Comité

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 9 mai 2006 :

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par l'honorable sénateur Di Nino,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes;

Que les documents et les témoignages recueillis à ce sujet au cours de la première session de la trente-huitième législature soient renvoyés au comité;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard le 31 octobre 2006; et que le Comité conserve les pouvoirs nécessaires à la diffusion des résultats de son étude contenu dans son rapport final et ce jusqu'au 30 novembre 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 28 septembre 2006 :

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par l'honorable sénateur Di Nino,

Que, nonobstant l'ordre du Sénat adopté le mardi 9 mai 2006, le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, autorisé à examiner, pour en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes, soit habilité à reporter la date de présentation de son rapport final du 31 octobre 2006 au 22 décembre 2006;

ORDRES DE RENVOI

Que le Comité conserve jusqu'au 31 janvier 2007 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 14 décembre 2006 :

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par l'honorable sénateur Keon,

Que, nonobstant l'ordre du Sénat adopté le jeudi 28 septembre 2006, le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international, autorisé à examiner, pour en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes, soit habilité à reporter la date de présentation de son rapport final du 22 décembre 2006 au 15 février 2007;

Que le Comité conserve jusqu'au 31 mars 2007 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

L’Afrique est le seul continent à ne pas avoir bénéficié de la forte croissance économique globale des 40 dernières années. Il est inacceptable que le citoyen moyen d’Afrique subsaharienne n’ait connu aucune amélioration réelle de son bien-être depuis l’indépendance.

À la lumière de ces constatations, et après avoir entendu plus de 400 témoins au Canada, en Afrique (Nigéria, Éthiopie, République démocratique du Congo, Mali, Sénégal, Afrique du Sud et Kenya), à Washington et New York, et en Europe (Pays-Bas, Danemark et Royaume-Uni), le Comité conclut que l’ensemble des intervenants en Afrique subsaharienne ont manqué à leurs engagements. Notre rapport, par conséquent, trace les grandes lignes d’un plan d’action s’adressant à la fois aux gouvernements d’Afrique et à la communauté internationale (Canada y compris) et qui pourrait s’avérer, selon nous, une bonne feuille de route pour le développement du continent africain.

Les subventions paralysantes et le protectionnisme du régime de commerce international sont de bons exemples de l’échec de la communauté internationale. En outre, ni les programmes d’aide au développement — lents, mal conçus et dont personne ne rend compte —, ni les institutions d’aide étrangère, y compris l’Agence canadienne de développement international (ACDI), n’ont réussi à améliorer de façon continue la qualité de vie des Africains.

Toutefois, la piètre administration publique et le piètre leadership en Afrique même sont de loin les plus grands obstacles à sa croissance et à sa stabilité. Dans bien des cas, la gouvernance des dirigeants africains s’avère inacceptable et pernicieuse. Ce sont les simples citoyens qui en souffrent le plus, même s’ils continuent malgré tout de lutter avec ténacité pour améliorer leur sort.

LA BONNE GOUVERNANCE : CLÉ DE LA RÉUSSITE

Contrairement à la croyance populaire, le Comité est d’avis que l’aide au développement international n’est pas la solution à long terme pour l’Afrique. Ce qu’il faut, ce sont des économies dynamiques et une saine gouvernance, conditions que seuls les pays africains eux-mêmes peuvent instaurer et préserver, et non pas le monde extérieur.

SOMMAIRE EXÉCUTIF

Les gouvernements africains doivent entreprendre des mesures concertées pour bâtir des économies qui fonctionnent, qui génèrent des emplois et des investissements et qui sont porteuses d'avenir pour le peuple. Ils auraient avantage à réduire le coût des affaires et à créer des environnements propices à la croissance et à l'investissement du secteur privé. Les gouvernements doivent rationaliser et alléger la réglementation du secteur privé, faciliter l'accès au crédit et au financement (en particulier pour les pauvres vivant en milieu rural), puis améliorer les infrastructures en communications et transports tout en offrant un meilleur accès aux sources d'énergie, afin de diminuer le coût des affaires et de promouvoir l'activité économique. Ils doivent stimuler l'esprit d'entreprise des citoyens en évitant les politiques susceptibles d'engourdir leurs énergies et leurs ambitions. Enfin, les gouvernements africains doivent mettre en œuvre de bonnes politiques pouvant stimuler la productivité et le rendement du secteur agricole.

Par ailleurs, de nombreux pays africains perdent les membres les plus productifs de leur société en raison de maladies infectieuses. Par exemple, l'Afrique du Sud compte pour le tiers de toute l'activité économique en Afrique subsaharienne; or, son taux de prévalence du VIH chez les adultes frôle les 19 p. 100. Les gouvernements africains doivent prendre la lutte contre le VIH/sida et le paludisme au sérieux, en s'attardant particulièrement à la prévention et en investissant dans leurs systèmes de santé, surtout en région rurale.

Il vaut aussi la peine de mentionner qu'on ne peut attirer investissements et prospérité sans d'abord instaurer la paix et la stabilité. Par conséquent, les dirigeants africains doivent renforcer la paix et l'architecture de sécurité à l'échelle de leur continent, notamment en ce qui concerne la capacité de maintien de la paix de l'Union africaine, et exiger des comptes aux gouvernements qui s'engagent dans des conflits violents.

En somme, les gouvernements africains doivent assurer une saine gouvernance en matière de politique et d'économie. Ils doivent s'attaquer résolument à la corruption et renforcer les institutions indispensables à leur croissance économique et leur stabilité politique à long terme. Cette bonne gouvernance, qui suppose la primauté absolue du droit, une gestion financière et politique saine et professionnelle ainsi que des institutions et des dépenses publiques responsables, efficaces et transparentes, doit être constante. Sans bonne gouvernance,

il est difficile d'envisager des progrès dans d'autres domaines ou une utilisation efficace de l'aide internationale.

LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE EST AUSSI À BLÂMER

Il serait irréaliste et injuste de la part de la communauté internationale de s'attendre à ce que les pays africains progressent économiquement sans qu'elle ne réaménage les pratiques commerciales internationales qui les ralentissent tout en favorisant systématiquement les pays riches. Les pays développés doivent terminer le cycle de négociations de Doha de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) et réviser les subventions et les obstacles au commerce qui favorisent les pays riches pour offrir aux pays africains un meilleur accès aux marchés mondiaux, particulièrement dans le cas des produits agricoles, pour lesquels les pays africains jouissent d'un avantage comparatif.

La communauté internationale des donateurs doit également tenir compte de ce que les citoyens et les dirigeants d'Afrique souhaitent réellement — de l'aide pour générer des investissements, créer des emplois et promouvoir le commerce. Le Comité a conclu qu'en 40 ans, notre aide étrangère n'avait guère réussi à sortir l'Afrique de son marasme économique ou à améliorer le quotidien de ses habitants. Dans le meilleur des cas, l'aide au développement leur a servi de circuit d'attente; dans le pire, elle a contribué directement à leur piètre gouvernance et à leur mauvaise gestion économique.

Par conséquent, la communauté internationale, Canada y compris, doit modifier radicalement son approche au développement international en Afrique subsaharienne. Les pays développés doivent rediriger leur aide en vue d'y bâtir des économies plus fortes. Il conviendrait aussi que les donateurs internationaux n'accordent leur aide qu'aux pays qui entreprennent avec énergie de véritables réformes en matière de gouvernance économique et politique et qui cherchent à instaurer un climat d'affaires favorable à la croissance économique, à la création d'emplois et à l'investissement. En offrant notre aide uniquement aux pays « méritants », nous saurons que notre argent est employé à bon escient et encouragerons les autres pays bénéficiaires à entamer à leur tour de telles réformes. Qui plus est, les pays donateurs devraient, autant que faire se peut, harmoniser la prestation de leur aide internationale et offrir leur aide bilatérale en partenariat avec le secteur privé et la société civile d'Afrique.

Par ailleurs, nous insistons sur le fait qu'il ne peut y avoir de développement économique dans un pays miné par la violence. Les gouvernements occidentaux ont la responsabilité de démontrer la sincérité du sentiment de « plus jamais », exprimé dans la foulée du génocide du Rwanda de 1994. Le Canada et les pays animés d'idéaux semblables doivent consacrer des ressources financières, militaires et diplomatiques considérables pour prévenir et résoudre les conflits violents qui sévissent en Afrique, et offrir une aide à long terme au titre de la consolidation de la paix, afin que les pays ayant souffert de la guerre puissent s'en relever.

Enfin, la communauté internationale doit entreprendre de nouvelles mesures et mettre en œuvre celles qui existent déjà pour juguler la crise de santé qui menace de saper tous les progrès réalisés sur la scène économique et sociale en Afrique subsaharienne. Le Canada devrait prendre les rênes en vue d'élaborer un plan global unique, harmonisé et doté de toutes les ressources nécessaires pour contrer la crise du VIH/sida. Notre pays devrait également s'efforcer de rectifier la situation selon laquelle aucun médicament bon marché n'est encore arrivé dans les mains des personnes souffrant du sida en Afrique subsaharienne, malgré la législation sur l'accès aux médicaments génériques, entrée en vigueur en mai 2005.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA À L'ÉGARD DE L'AFRIQUE DOIT CHANGER

Si l'on tient compte du fait que le Canada est un pays du G8 jouissant d'une forte économie, qui compte des entreprises florissantes, des investisseurs enthousiastes et un bassin de citoyens d'importantes compétences, qu'il entretient depuis longtemps des relations politiques et économiques avec l'Afrique, le Canada n'a guère atteint là-bas les résultats que méritent les citoyens et les contribuables canadiens. Pour que notre pays améliore l'efficacité de sa politique étrangère à l'égard de l'Afrique subsaharienne, il doit entreprendre deux grandes réformes politiques :

- Le Canada devrait élaborer une politique cohérente qui tienne compte de tous les aspects du développement. Pour ce faire, le gouvernement devrait établir un Bureau de l'Afrique, dont les effectifs proviendraient des secteurs de l'aide, du commerce, de la sécurité et des affaires étrangères et dont le mandat principal serait le

développement économique de l'Afrique, puis décentraliser au moins 80 p. 100 de ses effectifs, ses ressources et son pouvoir de décision financière sur le terrain.

- Le Canada devrait examiner sans délai l'avenir de l'ACDI pour décider s'il y aurait lieu de l'abolir ou de l'améliorer en lui donnant un mandat conféré par une loi.

En gros, le Canada devrait délaisser son approche traditionnelle axée sur l'aide à l'Afrique et élaborer une politique étrangère qui tienne compte de tous les aspects de son développement. Cette nouvelle politique ne devrait pas être axée sur des programmes de bien-être social comme l'éducation, mais plutôt sur le développement économique : augmentation de la productivité agricole, accès à la micro-finance et développement des petites entreprises, par exemple.

Le Canada devrait accorder la priorité à la promotion du commerce, des relations commerciales et de l'investissement en Afrique subsaharienne. Toutefois, les retombées n'en seront que partielles si le Canada ne regagne pas sa crédibilité et ne reprend pas du leadership à l'OMC, dans le but de conclure un accord de commerce international qui serait aussi avantageux pour les pays en développement.

En ce qui concerne l'aide au développement pour l'Afrique, le bilan de l'ACDI n'a rien de reluisant. Depuis sa création, en 1968, l'ACDI a dépensé 12,4 milliards de dollars en aide bilatérale à l'Afrique subsaharienne, et n'a guère de résultats concrets à présenter. L'ACDI est inefficace, coûteuse et extrêmement bureaucratique. Près de 81 p. 100 de ses 1 500 employés travaillent à l'administration centrale à Ottawa. Le personnel sur le terrain n'a guère d'autorité en ce qui concerne la conception et la réalisation des projets ou l'allocation de fonds. En raison de la forte hiérarchie de l'ACDI, notre aide au développement est lente, inflexible et ne correspond pas aux conditions réelles des pays bénéficiaires.

La part de l'aide bilatérale du Canada ne dépasse pas 10 p. 100 de l'aide bilatérale totale que reçoit l'un ou l'autre de nos pays partenaires; par conséquent, notre aide n'est guère utile à ces pays. Nos priorités sectorielles ont aussi changé trop souvent au fil du temps, une situation sans doute exacerbée par le manque de cohérence ou de poids des politiques au niveau ministériel. En outre, le ministre responsable de l'ACDI a changé 11 fois depuis 1989.

SOMMAIRE EXÉCUTIF

Toutes ces conditions ont amené le Comité à conclure qu'un examen immédiat de l'avenir de l'ACDI s'imposait. S'il faut l'abolir, il y aurait lieu de transférer les effectifs et les ressources nécessaires à la responsabilité du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Si l'on décide de la conserver, on devrait en faire une agence responsable et efficace en lui donnant un mandat conféré par une loi assorti d'objectifs clairs et mesurables, que le Parlement pourrait surveiller et examiner.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, le Canada devrait réserver toute son aide bilatérale à un nombre précis de pays et la consacrer à la gouvernance et au développement économique. Le Canada devrait orienter sa politique étrangère de manière à aider uniquement les pays africains qui font un effort véritable pour renforcer leur gouvernance politique et économique, pour bâtir des économies dynamiques au sein du secteur privé, pour améliorer leur infrastructure économique et offrir des perspectives d'emploi à leurs habitants.

POLITIQUE ET STRUCTURE DU GOUVERNEMENT DU CANADA

1. Que le gouvernement du Canada élabore une politique internationale exhaustive et cohérente à l'égard de l'Afrique et, ce faisant, change le cap de sa politique africaine actuelle afin d'accorder une attention marquée à la création d'emplois et au développement économique en Afrique. *(p. 96)*
2. Étant donné que, depuis 38 ans, l'Agence canadienne de développement international (ACDI) n'excelle pas en matière d'aide étrangère en Afrique, que le gouvernement du Canada se penche dès maintenant sur cette organisation pour décider si celle-ci devrait continuer d'exister sous sa forme non statutaire actuelle. S'il faut abolir l'ACDI, le personnel de développement canadien et le pouvoir de décision doivent être transférés au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Si l'on conserve l'agence, on doit lui confier un mandat législatif autonome énonçant des objectifs clairs permettant au Parlement du Canada d'évaluer son rendement. *(p. 103)*
3. Que le gouvernement du Canada réoriente et dynamise son approche africaine :
 - En créant un nouveau Bureau de l'Afrique. Ses effectifs proviendront des secteurs de développement international, du commerce international et des affaires étrangères s'occupant du continent africain et établiront des liens étroits avec le ministère de la Défense nationale. Le nouvel organisme relèvera du nouveau ministre du Développement international, qui aura un statut de ministre senior au sein du Cabinet fédéral. Si le personnel de l'ACDI doit être envoyé au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (MAECI), il faut créer un Bureau de l'Afrique doté d'un mandat fort. Si l'ACDI reçoit sa propre loi du Parlement, un Bureau de l'Afrique doit figurer dans cette loi;
 - En confiant à ce Bureau de l'Afrique un mandat robuste. Ce mandat en matière de commerce, d'aide, de sécurité et de diplomatie sera établi selon un cadre législatif et énonçant des objectifs clairs scrutés par le Parlement du Canada. Le mandat et le rendement de ce bureau seront examinés tous les cinq ans;
 - En décentralisant au moins 80 p. 100 des effectifs du nouveau Bureau de l'Afrique et le pouvoir de décision, notamment en ce qui concerne la répartition des ressources financières, vers les missions canadiennes en Afrique. *(p. 104)*

AIDE ÉTRANGÈRE

4. Que le gouvernement fédéral revoie complètement son programme d'aide extérieure en Afrique :
 - En concentrant son aide bilatérale sur les pays d'Afrique subsaharienne qui mènent de vigoureuses réformes économiques et politiques pour (a) améliorer leur gouvernance, (b) développer leur secteur privé et instaurer un climat d'investissement favorable et (c) réaliser leurs possibilités de croissance économique et d'emploi. Le

RECOMMANDATIONS

gouvernement établira des critères précis d'admissibilité à l'aide qui tiennent compte des conditions précitées et, sur la foi d'indices internationalement acceptés de rendement national, réviser la liste actuelle des pays de concentration de l'Agence canadienne de développement internationale. Un pays qui ne répond pas à ces critères ou qui n'a plus le statut de bénéficiaire d'aide ne recevra du Canada aucune aide publique au développement;

- En mettant l'accent sur le développement économique, pour réaliser une croissance économique à l'appui du progrès social. L'aide sera fournie à l'appui d'activités axées sur la croissance et la création d'emploi animées par le secteur privé, dont une aide et de la formation techniques, le développement des compétences et les transferts de technologies. L'augmentation de la productivité agricole et la construction d'infrastructures rurales, en particulier des routes, feront partie intégrante de cet effort d'aide;
- En augmentant le soutien gouvernemental aux services privés de microcrédit;
- En fournissant une aide bilatérale en partenariat avec le secteur privé et, dans la mesure du possible, les groupes de la société civile africaine, et ce, plutôt que d'apporter un soutien budgétaire direct aux gouvernements d'Afrique;
- En harmonisant sa prestation d'aide et en fournissant cette aide conjointement à d'autres donateurs autant que faire se peut;
- En faisant de l'aide canadienne une aide entièrement non liée;
- En intégrant au mandat du Bureau de l'Afrique les critères d'admissibilité à l'aide et les approches en matière d'aide énoncés ci-dessus;
- En examinant le bien-fondé d'une aide alimentaire à l'Afrique fournie dans le cadre d'accords bilatéraux et du Programme alimentaire mondial. (p. 113)

COMMERCE ET INVESTISSEMENT

5. Que le gouvernement du Canada, afin d'améliorer les capacités de l'Afrique subsaharienne à faire du commerce international :
 - Prenne l'initiative d'inciter les principales nations commerciales à reprendre, dans le cadre des négociations commerciales de l'OMC, le cycle de Doha pour le développement. Le Canada doit se fixer des objectifs aussi ambitieux que possible en matière de négociations agricoles en obtenant, notamment, la suppression des subventions à l'exportation avant l'actuelle date butoir de 2013, la réduction des aides nationales qui faussent les marchés et, surtout, une amélioration de l'ouverture des marchés nationaux à tous les produits agricoles venant d'Afrique;
 - Exerce des pressions sur les pays émergents (p. ex. la Chine, l'Inde et le Brésil) pour qu'ils exemptent tous les pays africains à bas revenus de droits et de quotas et

- s'efforcent de réduire considérablement toute autre forme de protectionnisme commercial ayant des répercussions négatives sur ces pays;
- Insiste pour que les pays d'Afrique ouvrent leur marché national au commerce, mais à un rythme plus lent compte tenu de leurs désavantages concurrentiels et de leurs besoins de développement. (p. 56)
6. Que le gouvernement du Canada :
- Étende son initiative « Accès aux marchés » à tous les pays à faible revenu de l'Afrique subsaharienne, éliminant ainsi presque tous les obstacles aux importations des pays admissibles de cette région;
 - Augmente son aide au développement de la capacité commerciale des pays d'Afrique et incite énergiquement la communauté internationale à s'engager plus à fond dans le « Cadre intégré pour l'assistance technique liée au commerce en faveur des pays les moins avancés ». (p. 122)
7. Que le gouvernement du Canada rehausse son image commerciale en Afrique :
- En ouvrant d'autres ambassades et hauts-commissariats en Afrique et en sensibilisant davantage les délégués commerciaux et les ambassadeurs aux questions commerciales pour renverser la tendance actuelle, qui est de donner préséance à l'aide;
 - En multipliant les missions d'investissement et les missions commerciales en Afrique;
 - En mettant en œuvre des accords sur la protection des investissements étrangers et des conventions de double imposition dans les pays clés d'Afrique;
 - En cernant les groupes d'entreprises africaines désireuses d'établir des liens plus étroits avec des groupes d'entreprises canadiennes;
 - En participant davantage aux réseaux commerciaux internationaux exploités en Afrique, notamment le Conseil des gens d'affaires du Commonwealth;
 - En s'assurant que les entreprises canadiennes opérant en Afrique respectent des normes d'éthique professionnelle. (p. 116)
8. Que le gouvernement du Canada sensibilise davantage les Canadiens aux possibilités commerciales en Afrique et offre aux entreprises canadiennes de meilleurs services :
- En contribuant à leur donner une image générale plus positive de l'Afrique;
 - En s'attachant à faire connaître l'existence et le mandat du Fonds d'investissement du Canada pour l'Afrique;

RECOMMANDATIONS

- En renseignant davantage les entreprises canadiennes sur les projets existants ou à venir en Afrique;
 - En créant un nouveau Programme de développement des marchés d'exportation pour l'Afrique;
 - En fournissant aux entreprises canadiennes de meilleurs outils de financement et de gestion du risque, essentiellement en faisant de l'appui au secteur privé qu'offre Exportation et Développement Canada un appui plus proactif et ayant une plus grande tolérance aux risques. (p. 117)
9. Que le gouvernement du Canada améliore son système de délivrance de visas pour faciliter la venue au Canada de gens d'affaires et de dirigeants politiques africains. (p. 120)

LUTTE CONTRE LA CORRUPTION

10. Que le Canada, avec le concours d'autres pays et de divers groupes internationaux, dont l'Organisation mondiale de parlementaires contre la corruption (GOPAC), fondée au Canada, prenne l'initiative d'inciter les autres pays développés à établir et à faire respecter des lois nationales musclées contre le détournement de fonds publics en Afrique. Ces lois doivent contenir de solides dispositions permettant de poursuivre les individus mêlés aux détournements de fonds publics et d'encadrer le rapatriement dans les pays d'Afrique des fonds dérobés. Si ces fonds détournés aboutissent dans des institutions financières canadiennes, le gouvernement du Canada doit rapatrier ces fonds. (p. 77)

PROGRAMMES D'AJUSTEMENT STRUCTUREL DU FMI ET DE LA BANQUE MONDIALE

11. Que le gouvernement du Canada exhorte le Fonds monétaire international et la Banque mondiale à mettre en œuvre ces programmes d'ajustement structurel dans le cadre d'un véritable partenariat avec les pays d'Afrique, et ce, seulement après avoir consulté abondamment les peuples directement concernés. La Banque mondiale doit veiller à ce que ces mesures n'augmentent pas la pauvreté et ne doit pas imposer de politiques qui ne seraient pas acceptables pour les pays qui sont ses principaux actionnaires. Dans le cas particulier de l'agriculture, les pays d'Afrique doivent pouvoir décider de leurs politiques nationales et de l'organisation de leur secteur agricole. (p. 60)

SANTÉ

12. Que, afin d'aider l'Afrique subsaharienne à faire face à de graves crises sanitaires, le Canada jouer un rôle de leadership en incitant la communauté internationale :
- À prendre de nouvelles initiatives pour considérablement réduire la menace du paludisme et fournir des médicaments aux personnes souffrant de cette maladie;

- À élaborer un plan global unique, harmonisé et doté de toutes les ressources nécessaires pour régler la crise du VIH/sida. En élaborant cette approche commune, il faut chercher plus particulièrement à empêcher la propagation de la maladie;
 - À travailler de façon intensive, en Afrique, avec les organisations non gouvernementales, les organismes communautaires locaux, les chefs traditionnels et les associations de guérisseurs pour enrayer à la source l'incidence du sida dans les régions rurales;
 - À s'attaquer au grave problème de la mutilation génitale des femmes. (*p. 80*)
13. Qu'afin d'améliorer la contribution du Canada à la résolution des crises sanitaires en Afrique subsaharienne, le gouvernement fédéral :
- Modifie le Régime canadien d'accès aux médicaments et la loi qui le régit de manière à accélérer les envois de médicaments en Afrique pour les victimes du VIH/sida;
 - Songe à acheter directement les médicaments antirétroviraux et associés appropriés pour les distribuer par l'entremise d'organisations non gouvernementales de bonne réputation dans toute la région subsaharienne;
 - Consacre une part importante de son aide publique au développement à l'achat de moustiquaires bon marché traitées à l'insecticide et à l'application de DDT sur les murs intérieurs des maisons africaines dans les basses régions tropicales où le paludisme sévit normalement. (*p. 125*)

PAIX ET SÉCURITÉ

14. Que le gouvernement du Canada se fasse le fer de lance d'efforts internationaux en vue d'augmenter le soutien financier et logistique et le soutien à la formation aux activités de paix et de sécurité de l'Union africaine et d'autres organisations régionales de sécurité en Afrique. (*p. 85*)
15. Que le Canada et les pays aux vues similaires fassent activement pression sur le Conseil de sécurité de l'ONU pour que celui-ci dote sa Mission en République démocratique du Congo (MONUC) d'un mandat et de règles d'engagement plus énergiques dans le cadre du chapitre 7 et y accroisse ses ressources. (*p. 89*)
16. Que le gouvernement du Canada donne un nouvel élan à son appui aux efforts de paix et de sécurité en Afrique :
- En augmentant considérablement son engagement dans les opérations de soutien de la paix des Nations Unies en Afrique, notamment dans la MONUC;
 - En aidant à développer les capacités de maintien de la paix en Afrique. Pour ce faire, il faut considérablement augmenter le budget et les ressources du Programme d'aide à l'instruction militaire du ministère de la Défense nationale et élargir la portée du

RECOMMANDATIONS

programme afin d'offrir plus de formation à un plus grand nombre d'officiers d'un nombre plus élevé de pays africains;

- En poursuivant et en intensifiant son travail auprès des enfants touchés par des conflits armés. Il doit étendre ses programmes d'aide aux « combattants » pour y inclure tous les enfants touchés par la guerre, et concentrer ses nouveaux programmes sur l'aide après conflit aux jeunes filles. (*p. 129*)

L'an dernier, 6 000 hommes et femmes d'Afrique se sont noyés en tentant d'atteindre les Îles Canaries. Ces îles sont situées à environ 200 kilomètres au large de la côte nord-est africaine, là où le Sahara rejoint l'océan. Les Îles Canaries sont espagnoles. D'après le gouvernement espagnol, 31 000 hommes et femmes d'Afrique seraient parvenus à atteindre ces îles.

Ces gens désespérés ne sont pas de la région côtière adjacente qui fait partie du désert du Sahara. Un grand nombre doivent parcourir des milliers de kilomètres depuis le sud du Sahara : ils sont du Mali, du Sénégal, du Burkina Faso, de la Guinée et d'autres pays de l'Afrique de l'Ouest subsaharienne. Ils dépensent leurs économies et dans bien des cas celles de leurs familles pour obtenir une place à bord de chaloupes motorisées de pêcheurs en espérant effectuer la traversée, non pas à partir du point le plus près, qui est surveillé, mais à partir de petits ports de mer de la côte africaine pouvant se situer jusqu'à 2 000 kilomètres au sud. Le voyage aller-retour des pêcheurs du Sénégal et de la Mauritanie peut prendre jusqu'à deux semaines.

On dit qu'il est devenu difficile d'acheter du poisson au marché de Dakar, parce que les pêcheurs locaux peuvent gagner autant en un voyage clandestin transportant des gens aux Canaries qu'ils n'en gagnent en une année de pêche.

Ces réfugiés ne fuient pas la persécution politique ou religieuse. Ce sont ce que nous, au Canada, appelions des sans-emplois durant la Crise de 1929.

L'Espagne possède deux minuscules enclaves du côté nord de la côte marocaine appelées Ceuta et Mellila. Jusqu'à il y a un peu plus d'un an, avant que le Maroc ne décide de participer aux mesures de contrôle, la prolifération des sans-emplois atteignait l'enclave de Mellila, qui se situe presque en face de Malaga, de l'autre côté de la méditerranée. Il y a bien des années, lorsque j'allais à Melilla, il était aussi facile de passer du Maroc à l'Espagne que de traverser la rue. L'Espagne a maintenant érigé de hautes clôtures. Les Africains sans emploi de race noire attendent dans les bois du côté du Maroc avec des échelles. La nuit tombée, ils se précipitent frénétiquement aux clôtures avec leurs échelles, et si malgré les projecteurs et les soldats espagnols, ils réussissent à passer, ils courent aussi vite qu'ils le peuvent en direction des

installations de la Croix-Rouge où, en raison de quelque particularité des lois espagnoles, ils se retrouvent en sécurité. Ces hommes, jeunes pour la plupart, ont traversé le désert du Sahara et supporté des épreuves incroyables.

Ils ont tout fait : ils ont voyagé à bord d'autobus vétustes ou plus souvent à l'arrière des camions sous un soleil brûlant, parce que cela coûte moins cher, pour atteindre quelque port d'embarquement; ils ont imploré les capitaines de chaloupes de pêche pour qu'ils les conduisent à un endroit précis ou, pire encore, s'ils n'avaient pas l'argent requis, ils ont traversé le désert du Sahara et se sont faufilés entre les mailles de la frontière marocaine pour tenter leur chance à Melilla. Tout cela parce qu'ils n'ont ni emploi ni perspective d'emploi. Atteindre l'Europe est leur seul espoir.

Tout cela se passe en Afrique nord-tropicale, bien sûr. En Afrique sud-tropicale, la route des réfugiés se trouve en République sud-africaine. D'après le ministère des Affaires intérieures de l'Afrique du Sud, « il est impossible de déterminer le nombre d'immigrants illégaux, puisqu'ils entrent au pays clandestinement. Toutefois, d'après une étude effectuée par le Conseil de recherches en sciences humaines en 1996, entre 2,5 et 4,1 millions de personnes vivent en Afrique du Sud illégalement... la majorité provenant du Mozambique, du Zimbabwe, du Lesotho... »

Une immense pauvreté, des millions de sans-emploi, voilà où on en est aujourd'hui. Et la situation ne va pas s'améliorer. Le taux de croissance démographique est un peu plus élevé que le taux de natalité. Et ces taux sont faussés du fait que certains pays exportent du pétrole. Une bonne partie de l'argent provenant de ces exportations finissent dans des comptes de banque douteux d'Europe et d'Amérique du Nord. Mettez-vous dans la peau de ces gens. Imaginez le tollé qu'une telle situation provoquerait au Canada et pensez aux changements que les Canadiens ont demandés lors de la Crise de 1929.

Ce rapport est le résultat de plus de deux ans de travail. Il porte sur les 726 millions de personnes de l'Afrique tropicale et non sur les gens de l'Afrique du Nord ni de l'Afrique du Sud. Les membres du comité ont entendu plus de 400 témoins et ils ont été à deux reprises sur le terrain, et plus précisément en Éthiopie, au Kenya, dans l'est du Congo, à Kinshasa dans l'ouest du Congo, au Nigeria, au Mali, au Sénégal et en Afrique du Sud. Nous avons effectué nos

déplacements du Burundi jusqu'au Kivu à bord d'hélicoptères des forces de l'ONU et de Bukavu jusqu'à Goma, où nous avons tenu des assemblées publiques, dans des convois armés. Ce voyage en particulier fut une expérience très éprouvante. Quelque mille personnes par jour mouraient de faim et de maladie dans ce secteur, ou encore, étaient victimes de meurtres. Nous avons visité la clinique dirigée par l'Université de Kisangani où les médecins se consacrent à une seule chirurgie : la réparation des vagins déchirés de jeunes filles violées.

L'Afrique est immense. À titre de président du Comité des affaires étrangères et du commerce international de la dernière législature et à titre de vice-président de la présente législature, j'ai joué un rôle prépondérant dans cette étude sur l'Afrique. Ainsi, dans le processus d'organisation, j'ai été à Casablanca, au Caire, à Libreville, au Gabon et à Brazzaville, dans l'ancienne colonie française, de l'autre côté du fleuve, face à Kinshasa. Je pense devoir ajouter que lorsque j'étais plus jeune, j'ai passé quelques années dans près de 26 pays de l'Afrique coloniale. Ma vie a été enrichie par les contacts que j'ai noués avec des centaines de fonctionnaires français, britanniques et du secteur belge, d'agents de l'agriculture et de la santé, des soldats, des missionnaires, des commerçants et des citoyens ordinaires des régions les plus éloignées du continent africain qui ont pris le temps de parler de leur coin de pays et de l'expliquer à ce curieux jeune Canadien parcourant l'Afrique en solitaire.

Il est question dans ce rapport de l'immense échec de l'aide au développement en Afrique. Le meilleur exemple est ce montant de 570 milliards de dollars américains dépensé au cours des 45 dernières années. Le graphique de la page couverture est à cet égard très éloquent. Dans bien des régions, les gens sont dans une plus mauvaise situation qu'ils ne l'étaient lorsque j'y suis passé il y a près de 50 ans. Et ne croyez pas que je pense ainsi par nostalgie du colonialisme. Le colonialisme reposait dans une large mesure sur une relation de maître-serviteur, ce qui est inacceptable. Mais la corruption à grande échelle et l'intransigeance des pays développés qui refusent d'ouvrir leurs marchés agricoles et qui sont obstinément fermés aux négociations de Doha minent beaucoup plus de vies que ne l'a jamais fait le colonialisme. Et que dire du fléau du sida et du paludisme. Le paludisme est une maladie qui peut être guérie à peu de frais depuis l'époque victorienne. Pourtant, elle est encore aujourd'hui la maladie la plus meurtrière pour les enfants africains.

AVANT-PROPOS

Enfin, le rapport se fonde sur une foule de témoignages d'Africains de tous les milieux, allant de dirigeants de paysans aux présidents, et les conclusions des membres du comité s'appuient sur ces témoignages.

J'aimerais également remercier différentes personnes. Nous avons rencontré d'excellents représentants canadiens en Afrique. Je n'oublierai jamais l'accueil chaleureux de Nicolas Lepage et de Luc Louis-Seize qui sont venus à ma rencontre à 2 h 30 du matin, à l'aéroport de Dakar, 13 heures après que j'eus quitté Kinshasa en passant par Johannesburg pour y rencontrer mes collègues du Canada et les hauts fonctionnaires du Sénégal, y compris le premier ministre et le ministre des Finances. MM. Lepage et Louis-Seize semblaient épanouis dans la pénombre. Ils nous ont envoyé en Afrique du Sud deux jours plus tard, à 5 heures du matin, la mine toujours aussi épanouie. Louise Marchand, de l'ACDI, notre ambassadrice au Sénégal, a été extraordinaire. Au Cap, Chris Brown, qui est notre consul et qui semblait être tout seul, a été fantastique, tout comme Ross Hynes, notre nouveau haut commissaire au Kenya. C'était notre deuxième voyage sur le terrain et j'aimerais également remercier Fredericka Gregory, notre ambassadrice au Danemark, qui a organisé l'une de nos journées les plus fructueuses — nous avons examiné comment les Danois, qui travaillent souvent avec nous en étroite collaboration, organisent leur système d'aide au développement.

De notre premier voyage sur le terrain, je dois mentionner l'excellent travail de Stephen Randall au Congo. Il nous a aidé à organiser nos déplacements et nos rencontres avec les témoins de l'est du Congo. Cela n'a pas été facile. David Angell, notre haut commissaire au Nigeria, a également été extraordinaire.

Puis, j'aimerais remercier notre personnel. Peter Berg, Allison Goody et Michael Holden, de la Bibliothèque du Parlement, ont accompagné le comité en Afrique, à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international, à Washington, et à l'ONU, à New York. Peter Berg nous a accompagné lors de notre premier voyage sur le terrain; Allison Goody nous a accompagné pour le second et Michael Holden nous a accompagné à Washington et à New York. Lors de nos déplacements à l'extérieur du Canada, nous n'avons pas de sténographes; ils prennent donc des notes de nos nombreuses rencontres et ils rédigent la version préliminaire des rapports. Mark Sorbara a participé au premier voyage en accompagnant le sénateur Di Nino et David Murphy m'a accompagné lors du deuxième voyage. Denis Chouinard, des Affaires

étrangères, a été un excellent compagnon au cours du premier voyage. Puis, j'aimerais mentionner la participation de François Michaud, notre greffier de comité. Il a fait un travail incroyable. Le greffier est responsable de prendre les arrangements complexes de voyage, d'organiser les rencontres avec les témoins par l'entremise de nos ambassades et de régler les mille et un problèmes qui peuvent survenir. Je le remercie.

Peter A. Stollery
Vice-président

CHAPITRE 1 : L'ÉCHEC EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Nous devons carrément admettre que s'il y a des déficiences dans la façon dont nous nous gouvernons, nous ne pouvons blâmer les astres, mais devons reconnaître que la faute est nôtre [...] Nous savons pertinemment qu'en tant qu'Africains, nous possédons toutes les qualités nécessaires pour changer la situation. Nous devons, par nos actions, affirmer notre volonté d'agir et montrer qu'aucun obstacle, quelle qu'en soit la taille, ne pourra nous empêcher de provoquer une nouvelle renaissance africaine. [traduction]

*Nelson Mandela, Assemblée des chefs d'États et
de gouvernements de l'OUA, juin 1994¹*

1. Histoire de l'échec

Depuis 40 ans, le monde vit une augmentation des niveaux de vie sans précédent dans l'histoire humaine. Le commerce international et le développement économique ont subi des hausses exponentielles. Pourtant, selon toutes les mesures statistiques, l'Afrique subsaharienne n'a pas profité de cette croissance. En fait, dans de nombreuses régions, le niveau de vie a même baissé.

De nombreux rapports statistiques confirment cette stagnation. À Nairobi, le dirigeant du Bureau de la Banque mondiale a expliqué au Comité qu'en 1948, la part du marché mondial que détenait l'Afrique était de 7,5 p. 100; en 2004, cette part était tombée à 2,6 p. 100. Un seul point de pourcentage représente 70 milliards de dollars américains. De plus, M. Paul Collier, professeur et directeur du *Centre for the Study of African Economies*, principal centre du monde pour l'études des économies africaines, à l'Université d'Oxford, a signalé au Comité que le problème déterminant de l'Afrique est la divergence. Non seulement est-ce le continent le plus pauvre, mais il diverge aussi du reste du monde en développement, et la divergence s'accroît chaque année au rythme de 5 p. 100 du revenu par habitant.²

¹ Déclaration du président de la République d'Afrique du Sud, Nelson Mandela, à la réunion des chefs d'États et de gouvernements de l'Organisation de l'Unité Africaine, Tunis, du 13 au 15 juin 1994 (www.anc.org.za/ancdocs/history/mandela/1994/sp940613.html).

² Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Dans l'ensemble, l'Afrique a le niveau de pauvreté le plus élevé du monde — le revenu de plus de 40 p. 100 des Africains étant inférieur à 1 \$ par jour — et le nombre de pauvres a presque doublé depuis le début des années 1980. La situation sur ce continent est tragique : la moitié environ des 726 millions d'habitants de l'Afrique subsaharienne vit dans la pauvreté.

36 des 49 pays les moins avancés du monde se trouvent en Afrique, et bon nombre, particulièrement ceux qui sont le plus durement touchés par le VIH/sida, ont même reculé sur le plan des indicateurs sociaux essentiels (voir l'annexe I). Malgré le potentiel économique énorme du continent, l'Afrique est toujours ravagée par la famine et la malnutrition, un taux de mortalité infantile élevé et une espérance de vie moyenne d'à peine 43 ans. Les maladies transmissibles comme le paludisme et la tuberculose, mais particulièrement le VIH/sida, ont atteint des niveaux endémiques dans de nombreux pays d'Afrique, où elles sont en train de mettre à néant toute hausse du développement économique et menacent la stabilité future.

De plus, des taux d'alphabétisation et d'instruction relativement faibles, des niveaux de chômage touchant dans certains cas 40 à 50 p. 100 de la population ainsi que la criminalité nuisent à la percée et à la croissance du secteur privé. À Johannesburg, le Comité a appris que l'Afrique du Sud avait enregistré entre 19 000 et 21 000 meurtres en 2005. En effet, les membres du Comité ont été frappés par la gravité de la violence à Johannesburg, en Afrique du Sud, lorsque l'un de nos témoins nous a dit être passé devant les lieux d'un crime en se rendant aux audiences, crime où sept personnes furent blessées et un bébé de 15 mois assassiné lors d'une tentative de vol qualifié d'un véhicule blindé.

Les membres du Comité en sont venus à la conclusion générale que le citoyen africain moyen n'a connu aucune amélioration réelle de son bien-être depuis l'indépendance. Cette stagnation est inacceptable. Elle incarne 40 ans d'échecs et de politiques malencontreuses de la part des gouvernements d'Afrique, de la communauté internationale et des donateurs internationaux, y compris le Canada.

Après une étude de deux ans sur le développement économique de l'Afrique subsaharienne, les membres du Comité en sont venus à la conclusion qu'une gouvernance médiocre et un leadership déficient sont les principaux facteurs qui nuisent à la croissance et à

la stabilité de cette région. De nombreux universitaires, praticiens et organisations internationaux spécialisés dans le domaine du développement de l'Afrique en sont aussi arrivés à cette conclusion, dont l'ancien fonctionnaire de la Banque mondiale, Robert Calderisi, qui était la personne-ressource officielle pour cette institution en Afrique de 1997 à 2000. Dans son livre « The Trouble with Africa: Why Foreign Aid Isn't Working », il affirme que la façon la plus simple d'expliquer les problèmes de l'Afrique est que celle-ci n'a jamais connu de bon gouvernement. Aucun autre continent n'a connu de dictatures si prolongées. Ces hommes ont passé toute leur carrière à s'enrichir, intimidant leurs opposants politiques, évitant presque tous les pièges de la démocratie, frustrant activement tout mouvement vers l'État de droit et faisant le pied de nez (parfois subtilement, en d'autres temps, ouvertement) à la communauté internationale. Ils régnaient en rois et ne faisaient aucune distinction entre leur propre priorité et celle de l'état³.

Il s'impose aussi de déclarer d'abord que ces conclusions et critiques ne ciblent pas les citoyens africains ordinaires, qui font montre d'une ténacité et d'un courage remarquables en vivant dans des situations dans lesquelles de nombreuses personnes déclareraient forfait, mais plutôt les gouvernements d'Afrique.

C'est en premier lieu aux gouvernements africains eux-mêmes qu'il revient de corriger les lacunes de gestion publique; ils ont le choix soit d'agir de façon concertée afin de relever le niveau de vie de leur population soit de continuer à faire obstacle à l'économie et à punir leurs citoyens par une administration déficiente. Il incombe également aux médias indépendants, au secteur privé et à la société civile d'obliger les gouvernements à rendre des comptes. La surveillance et le débat sont des activités essentielles pour amener les populations à exiger de meilleurs services.

Dans de nombreux cas, les dirigeants ont laissé libre cours à la corruption et n'ont pas su gouverner. Ils n'ont su ni assurer une gestion équitable et transparente des deniers publics ni appliquer des stratégies économiques viables et pragmatiques afin de relever le niveau de vie de la population.

³ Robert Calderisi, *The Trouble With Africa: Why Foreign Aid Isn't Working*, New York : Palgrave Macmillan, 2006, p. 57-58.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Depuis deux ans, nous avons très souvent entendu parler de piètre leadership, de politiques malavisées, voire, dans certains cas, d'incurie patente. Les membres du Comité ont appris en Éthiopie — pays qui a connu des famines dévastatrices —, que 3 300 agronomes étaient partis pour les États-Unis, au détriment bien entendu de l'agriculture éthiopienne. La plupart de ces travailleurs qualifiés ont fui le désastreux régime du Derg (1974-1991). On compte d'ailleurs plus d'agronomes éthiopiens à la tête de facultés d'agronomie aux États-Unis que dans toute l'Éthiopie.

Les membres du Comité se sont aussi rendus dans la province semi-aride du Tigré, en Éthiopie septentrionale, une région où sévissent des famines dévastatrices et des pluies intermittentes et qui a attiré l'attention du monde entier et de multiples injections d'aide alimentaire. Le Comité a d'ailleurs vu des sacs de blé canadien qui attendaient dans un entrepôt de la ville de Mekele. On nous a dit que la nourriture ne manquait pas dans le sud de l'Éthiopie. Cependant, il n'existe pas de moyens de l'acheminer vers la région affamée du Nord.

Le Comité a aussi été informé qu'à l'heure actuelle, à peine 13 p. 100 des terres arables sont cultivées en Éthiopie. Or, si elle était dotée d'une politique agricole convenable, l'Éthiopie pourrait facilement se suffire à elle-même. On sera donc raisonnablement porté à conclure que l'Éthiopie est dans une large mesure responsable de ses actuels problèmes agraires.

L'impératif de bonne gouvernance et la nécessité de s'attaquer à la corruption ont été des thèmes récurrents au cours des audiences. Au Kenya, nous avons entendu dire que le scandale Goldenberg, qui a impliqué des hauts dirigeants kenyans du régime Moi, a coûté à ce pays des centaines de millions de dollars versés à l'égard d'exportations d'or inexistantes sous la forme de subventions exorbitantes à la société Goldenberg International. On nous a également dit que les fonds ainsi perdus en raison de la corruption auraient permis de payer la totalité de l'enseignement secondaire du pays.

Au Nigéria, où le Comité s'est aussi rendu, le gouvernement a recueilli des centaines de milliards de dollars en recettes pétrolières, mais ces revenus n'ont eu à peu près aucune incidence sur la vie des Nigériens. Une bonne partie est disparue en raison de vols purs et simples ou d'incurie flagrante et, par conséquent, n'a jamais été investie dans des mesures de croissance

économique et de réduction de la pauvreté. Dans son récent ouvrage, Martin Meredith a attribué ce pillage au gouvernement du général Sani Abacha et a offert cette explication judicieuse : « Pis encore furent les vastes sommes détournées par des gens corrompus. Abacha dépassait en cupidité tous ses prédécesseurs. Il aurait volé plus de 4 milliards de dollars, soit en puisant directement dans le Trésor, soit par le biais de contrats gouvernementaux, soit par des arnaques comme le *Petroleum Trust Fund* (Fonds d'affectation du pétrole). (...) Le saccage a continué jusqu'à la fin du régime du général Abacha. Dans les derniers mois du régime militaire, une multitude de contrats publics ont été accordés à des entreprises aux relations "intéressantes". Les réserves de change ont fondu de 2,7 milliards de dollar entre la fin de décembre 1998 et la fin de mars 1999 »⁴. [traduction] Malgré cette colossale richesse pétrolière, le revenu national brut par habitant de ce pays a en fait chuté depuis 1980, passant de 810 \$US à 430 \$US en 2004.

En ce moment, Robert Mugabe incarne parfaitement cette incurie. Le Comité l'a d'ailleurs entendu dire pendant qu'il était en Afrique du Sud : il ne reste rien maintenant du Zimbabwe qui était auparavant l'un des pays les plus avancés d'Afrique, le pays est complètement détruit.

Martin Meredith a bien su résumer la situation du Zimbabwe : « Mugabe a réussi à reprendre le pouvoir par la force brute, mais à un énorme coût. Sur une période de cinq ans, soit de 1999 à 2004, l'économie a diminué du tiers. Des centaines de milliers de personnes ont fui le Zimbabwe, cherchant désespérément à échapper à l'effondrement économique et à la répression politique. Ont pris part à cet exode non seulement la plupart de la communauté blanche restante, mais aussi un grand nombre de Noirs de classe moyenne — médecins, infirmières, enseignants, comptables et autres professionnels — qui ne voyaient aucun avenir tant que durerait le régime de Mugabe. Celui-ci se souciait peu des coûts. Il était tout aussi indifférent au maelström de meurtres, de tortures et d'anarchie qu'il avait créé, puisque c'est ce climat qui lui permettait de rester au pouvoir ».⁵ [traduction]

⁴ Martin Meredith, *The Fate of Africa: A History of Fifty Years of Independence*, New York, Public Affairs, 2005, p. 581.

⁵ *Ibid.*, p. 645-646.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

L'état de la gouvernance en Afrique est à ce point inacceptable que M. Mo Ibrahim, éminent homme d'affaires africain du Soudan, a créé une fondation qui versera une récompense de 5 millions de dollars américains au meilleur dirigeant du continent. Ce dirigeant, quand il quittera le pouvoir et si son départ se fait conformément à la constitution du pays visé, recevra dix versements annuels de 500 000 \$US et ensuite une pension annuelle de 200 000 \$. La Fondation nommera également les régimes déficients, dans l'espoir notamment de leur faire honte, dans le but ultime de mettre fin au despotisme en Afrique.

Les pays riches doivent également assumer une large part de responsabilité à l'égard du marasme de l'Afrique, au-delà des habituels arguments concernant les vestiges du colonialisme. La communauté internationale s'est fait la complice du détournement des fonds publics dérobés aux citoyens africains. Nous l'avons entendu à maintes reprises lorsque nous étions en Afrique : un piètre gouvernement ne se corrompt pas tout seul. Le monde développé a dénoncé la corruption des dirigeants africains, mais semble fermer les yeux sur le rôle que jouent les banques, lesquelles détiennent les fonds détournés. Comme l'a souligné Raymond Baker dans son ouvrage sur l'« argent sale » dans le monde : « Au Nigéria, des personnes extrêmement cupides ont occupé des postes de pouvoir. L'occident s'est mis au service de leur vénalité, ouvrant les salles fortes des banques à tout l'argent qu'il était possible d'extraire du pays. Des dizaines de millions de Nigériens ont aujourd'hui un niveau de vie inférieur à celui qu'ils avaient il y a des décennies. Est-ce que les milliards de dollars que reçoit l'occident valent le prix que payent ces gens ». ⁶ [traduction] De plus, pendant la guerre froide, la communauté internationale a appuyé des dirigeants répressifs et gaspilleurs pour faire progresser ses objectifs stratégiques à court terme; Mobutu, qui avait déclaré être anti-communiste, aurait-il pu poursuivre son règne désastreux pendant 32 ans au Zaïre sans l'appui financier des pays occidentaux?

De plus, la communauté internationale n'a pas su établir d'entente mondiale de commerce pouvant réduire les obstacles aux exportations africaines et éliminer les subventions aux pays riches qui faussent l'économie mondiale. Ces subventions et obstacles au commerce ont fait perdre à l'Afrique des recettes beaucoup plus élevées que ce qu'elle reçoit en aide.

⁶ Raymond Baker, *Capitalism's Achilles Heel: Dirty Money and How to Renew the Free-Market System*, New Jersey, Wiley, 2005, p. 68.

Les donateurs internationaux, dont le Canada, n'ont pas su imposer la reddition de comptes au sujet de leurs programmes d'aide internationale ni examiner soigneusement leur efficacité afin de maximiser l'aide à l'Afrique. Au cours des 40 dernières années, nous avons laissé les programmes d'aide se dérouler, souvent malgré les preuves claires de leur inefficacité. Malheureusement, la transparence, l'évaluation des progrès et les résultats tangibles ont souvent été considérés comme des préoccupations accessoires.

Au Canada, bien que de nombreux Canadiens s'inquiètent véritablement du sort des Africains, on se soucie souvent plus du discours officiel sur les vives préoccupations du gouvernement au sujet de l'Afrique que des résultats concrets de l'aide fournie sur le terrain. Plusieurs témoins nous ont dit que les programmes d'aide du Canada sont si lents, incohérents et dispersés qu'ils sont pratiquement inutiles.

2. Modifier radicalement l'aide au développement

La communauté internationale aurait consacré en tout 568 milliards de dollars américains à l'aide étrangère en Afrique depuis 1960⁷. Les contribuables du Canada, du Danemark ou du Royaume-Uni se demandent peut-être ce que cette somme a permis d'accomplir. La réponse est : bien peu de choses.

Les pays développés ont dépensé 568 milliards de dollars américains en Afrique au cours des 43 dernières années (en dollars 2003) et pourtant, la République démocratique du Congo ne compte que 300 miles de route pavée et il faut deux mois pour expédier des biens de Kinshasa à Kisangani, alors qu'il ne fallait auparavant que deux semaines. Il est incroyable que, dans certains cas, les réseaux routiers aient été en meilleur état il y a 43 ans qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les membres du Comité ont pu constater qu'une partie de cette somme a aidé à la construction d'un hôpital ultramoderne à Mekele, dans la région du Tigré en l'Éthiopie, qui est ensuite resté complètement vide en l'absence de médecins ou d'infirmières qualifiés pour assurer son fonctionnement.

⁷ William Easterly, « The Utopian Nightmare », *Foreign Policy*, septembre-octobre 2005, p. 61.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Après 40 ans et 568 milliards de dollars américains d'aide, 75 p. 100 des femmes dans les régions rurales du Kenya sont toujours analphabètes. Cet argent n'a pas fourni de réfrigérateurs aux familles africaines pour l'entreposage des médicaments qui préviennent la transmission du VIH/sida de la mère à l'enfant. Il n'a même pas permis, semble-t-il, d'acheter un article pourtant essentiel : les filets antipaludiques, qui ne coûtent que 7 \$. Le directeur de la Division de l'Afrique du Danemark, Johnny Flento, a affirmé aux membres du Comité que, malgré toute cette aide, le revenu national brut de la totalité de l'Afrique subsaharienne n'équivalait même pas à la moitié de celui du Canada.⁸

Le Comité a entendu dire que cet argent n'a pas su atténuer le désespoir économique des peuples africains. Au Sénégal, nous avons appris qu'il est de plus en plus difficile d'acheter du poisson à Dakar, pourtant une communauté traditionnelle de pêcheurs. La raison en est qu'il est maintenant plus lucratif pour les bateaux de transporter des migrants clandestins vers les Îles Canaries que de pêcher. Le pêcheur sénégalais qui assure le transport de migrants désespérés gagne l'équivalent d'un an de salaire en un seul voyage. Le Comité, qui a rencontré M. Faycal Sharara, de la Confédération nationale des employeurs du Sénégal, en est venue à la conclusion que les gens veulent partir pour gagner les Îles Canaries, l'Europe ou le Canada peu importe le coût, pour y occuper n'importe quel emploi, car ils estiment qu'il ne saurait y avoir pire que ce qu'ils connaissent présentement.

Toutefois, il est souvent difficile pour le citoyen moyen d'un pays riche comme le Canada de comprendre ce que veut dire concrètement une notion abstraite comme la pauvreté absolue. Comme le Comité a pu le constater lors de ses déplacements en Afrique, la pauvreté absolue n'est pas une distinction économique ou une catégorie oiseuse établie à des fins statistiques. Dans de nombreux pays d'Afrique, le quotidien est fait d'une abjecte pauvreté qui se traduit par des conditions de vie pénibles. C'est une situation où les aspirations sont éclipsées par le défi quotidien consistant à obtenir les nécessités de subsistance.

Pour de nombreux Africains, la pauvreté absolue signifie la faim et l'angoisse au quotidien, et la perte du sentiment de dignité et de toute impression d'efficacité, du sentiment

⁸ Réunion à Copenhague (Danemark), 17 octobre 2006.

que les luttes et les efforts quotidiens puissent entraîner de réels changements, pour eux-mêmes mais aussi, surtout, pour leurs enfants.

Au Kenya, 56 p. 100 de la population vit dans la pauvreté absolue, ce qui signifie que dans un pays de 33 millions de personnes, 20 millions n'ont qu'un repas par jour. Pourtant, dans ce pays où vingt millions de Kényans ne mangent qu'une fois par jour, les salaires moyens versés aux députés comptent parmi les plus élevés du monde. Un député kényan gagne au moins 80 000 \$US par année, et même parfois jusqu'à 120 000 \$US. Malgré ce niveau de rémunération dans un pays où le revenu national brut (RNB) par habitant n'est que de 480 \$US et où la population a récemment souffert une grave sécheresse, les politiciens kényans n'ont réussi à adopter que 22 p. 100 des projets de loi au Parlement l'année dernière⁹.

Les membres du Comité ne veulent pas minimiser le travail acharné et la générosité des travailleurs de l'aide et de certains gouvernements nationaux au cours des dernières décennies, mais les bonnes intentions ne suffisent pas. Nous devons faire mieux.

Nous savons que l'aide internationale au développement ne disparaîtra pas. Compte tenu de cette réalité, nous estimons que l'aide au développement doit changer radicalement et qu'il faut étudier attentivement l'efficacité, l'efficience et les résultats de cette aide avec la même rigueur que l'on apporterait à l'examen de tout autre programme gouvernemental interne ou plan d'entreprise du secteur privé de même importance. Nous estimons que cette aide doit cibler l'amélioration de la gouvernance politique et économique en Afrique, l'accroissement de l'investissement du secteur privé sur le continent, la croissance économique et la création d'emplois pour le plus grand nombre possible de citoyens africains. En outre, l'imputabilité des résultats et la transparence du processus doivent constituer des prescriptions incontournables pour toute aide internationale.

Le développement international efficace constitue à la fois un droit et une responsabilité pour le contribuable et le gouvernement canadien, la communauté internationale des donateurs et les gouvernements et citoyens africains eux-mêmes. Mais en dernière analyse, il ne faut pas

⁹ À Nairobi, le Comité s'est fait dire qu'il s'agissait en fait d'un signe que les processus démocratiques fonctionnent bien au Kenya.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

perdre de vue l'objectif ultime du développement international : en tant que pays et comme membre de la communauté internationale, nous faisons du développement international avec l'intention que celui-ci finisse par devenir obsolète.

3. Créer des économies en Afrique

Pourtant, au cours des 40 dernières années, la majorité des pays d'Afrique et l'Asie ont complètement divergé. On nous a dit que lorsqu'il a accédé à l'indépendance, le Kenya comptait parmi les pays les plus avancés d'Afrique et offrait un niveau de vie, en 1963, équivalent à celui de la Corée du Sud. Au moment de son indépendance en 1964, la Zambie était plus riche que Singapour.

Aujourd'hui, le revenu national brut (RNB) par habitant au Kenya s'élève à 480 \$US, comparativement à 14 100 \$US en Corée du Sud (c.-à-d. 29 fois plus); le RNB par habitant en Zambie n'est que de 400 \$US comparativement à 26 600 \$US à Singapour (c.-à-d. 67 fois plus élevé). Ces deux pays d'Asie sont devenus d'importantes économies de marché, tandis que le Kenya et la Zambie peinent à assurer une croissance économique viable, malgré les montants d'aide étrangère considérables reçus.

Quand il s'est rendu en Afrique subsaharienne, le Comité a pu constater le paradoxe de nombreuses économies africaines : une économie informelle dynamique qui fonctionne en parallèle avec une économie officielle lourde. À Dakar, à Abuja, à Bamako, à Kinshasa et à Addis Ababa, le Comité a vu les habitants qui s'activaient, cherchant par tous les moyens à gagner leur vie et à faire du commerce. Il a rencontré des groupes de femmes déterminées, auparavant marginalisées sur le plan économique, qui cherchent maintenant à établir ou à accroître leurs petites entreprises grâce au nouvel accès au microfinancement.

Ainsi, au Sénégal, l'économie parallèle représente 54 p. 100 de toute l'activité économique. Et pourtant, malgré le dynamisme économique que nous avons pu constater, le Sénégal est encore considéré un pays pauvre, et les évaluations insistent souvent sur les contraintes qui limitent la croissance du secteur privé, notamment le piètre état du cadre juridique et réglementaire.

Il faut modifier complètement l'orientation des interventions internationales en Afrique. Ainsi, la création d'emplois ne figure pas parmi les objectifs du Millénaire pour le développement. Comment pouvons-nous aborder l'aide aux sociétés africaines sans parler d'économie et d'emplois?

Les gouvernements occidentaux ont souvent une idée préconçue de ce que les pays riches doivent offrir à l'Afrique, soit le bien-être social, une « grande poussée » d'aide visant la santé, la faim et l'éducation. Or, l'emploi est généralement la principale préoccupation du citoyen moyen, qu'il habite au Sénégal ou au Canada, puisqu'un emploi signifie un revenu, la dignité, la mobilité sociale et l'indépendance.

En effet, en moyenne 50 p. 100 de la population des pays d'Afrique est composée de jeunes âgés de 5 à 24 ans. Pour empêcher que ces jeunes se tournent vers l'extrémisme politique ou le désespoir, il faudra certainement leur proposer des emplois et des débouchés.

Ce sentiment a été exprimé à maintes reprises par les témoins. Les Africains ne veulent pas que nous leur fournissions des programmes sociaux, ils veulent des économies viables, des compétences, de la technologie et des emplois. Au Mali, on ne réclame pas plus d'aide, mais plutôt un système commercial mondial équitable qui permettra aux producteurs de coton d'exporter leurs produits concurrentiels. Comme l'a expliqué M. Collier au Comité à Londres, les donateurs internationaux en Afrique offrent à l'heure actuelle le maximum d'ingérence et le minimum d'incidence : nos interventions sont réalisées à la pièce et confuses, en plus d'être assorties de nombreux reproches.

Le Comité a donc abouti à une conclusion aussi importante qu'inéluctable : les gouvernements africains et la communauté internationale, qui comprend le Canada, doivent concentrer l'essentiel de leur attention sur l'édification d'économies plus fortes sur le continent. Ces économies doivent comprendre des activités agricoles hautement dynamiques, par opposition à l'agriculture de subsistance qui prévaut à l'heure actuelle, et d'autres formes d'activités économiques du secteur privé. Cela supposera l'établissement et l'élargissement du secteur manufacturier, des services, du secteur des ressources naturelles et de la haute

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

technologie afin de donner aux Africains le type d'emplois et d'avenir dont ils ont désespérément besoin.

Les injections d'aide étrangère appréciables n'ont pas réussi dans le passé à fournir un grand nombre d'emplois viables de qualité, et ont plutôt eu tendance à encourager la dépendance des pays bénéficiaires à l'égard de l'aide externe. Par conséquent, les interventions internationales en Afrique doivent dorénavant cibler et favoriser l'investissement, la création d'emplois et le commerce.

Le Comité estime que s'ils sont dotés d'économies nationales plus fortes, les pays d'Afrique seront plus à même de fournir des services sociaux à leur population, notamment en ce qui concerne l'éducation, la sécurité alimentaire et la santé.

4. Assurer une « renaissance africaine »?

Cependant, malgré le fossé qui ne cesse de se creuser depuis des décennies entre l'Afrique et d'autres pays, certains indicateurs montrent que la situation en Afrique s'améliore.

Le Comité s'est fait dire que 16 pays ont réalisé une croissance du PIB annuel supérieure à 4,5 p. 100 depuis le milieu des années 1990, et que l'ensemble de l'économie africaine a connu une croissance de presque 5 p. 100 en 2005. On s'attend par ailleurs à une croissance s'approchant de 6 p. 100 en 2006.

La gouvernance s'améliore et l'idée que les avantages de la croissance économique doivent être répartis équitablement et de façon transparente fait de plus en plus d'adeptes. S'il est vrai que de nombreuses institutions démocratiques sont encore fragiles et que la règle du parti unique prévaut toujours, il reste que 43 des 48 pays d'Afrique subsaharienne ont tenu des élections multipartites au cours des dernières années. L'Union africaine a d'ailleurs promis de ne pas reconnaître les gouvernements qui prennent le pouvoir sans suivre un processus démocratique.

L'avènement du nouveau partenariat pour le développement de l'Afrique (NEPAD) constitue une mesure importante à cet égard. Il s'agit du premier plan exhaustif créé, élaboré et

sanctionné par les Africains¹⁰. Il reconnaît que les Africains doivent être les artisans de leur propre développement et exercer un leadership, mettre en œuvre des réformes politiques et économiques et prendre en charge les problèmes qui nuisent au développement de leurs pays. De son côté, la communauté internationale offrira des investissements, de l'aide, un allègement de la dette et un meilleur système commercial international.

De plus, le Comité comprend qu'il est simpliste et trompeur de généraliser à outrance et de dire que les problèmes nationaux que connaissent certains pays d'Afrique sont représentatifs de l'ensemble du continent. En effet, l'ensemble de l'Afrique compte 53 pays qui affichent de grandes différences sur le plan de l'histoire, de la population, de la culture, des croissances religieuses, de la géographie et des ressources disponibles. L'Afrique présente une vaste diversité, et la pauvreté et la croissance économique ne sont pas réparties de la même façon d'un bout à l'autre du continent.

Ainsi, en Afrique subsaharienne, le Sénégal a réussi à ramener à 0,9 p. 100 le taux de prévalence de la séropositivité chez les adultes et à réaliser une croissance du PIB d'environ 6 p. 100 en 2005. Le Comité a aussi entendu dire que la Tanzanie a dépassé ses objectifs d'inscription à l'école primaire, puisque le nombre est passé de 59 p. 100 en 2000 à 91 p. 100 en 2004. D'ailleurs, les inscriptions à l'école primaire ont considérablement augmenté d'un bout à l'autre du continent.

Cependant, l'optimisme au sujet de l'Afrique n'est pas un phénomène nouveau. L'espoir s'est déjà pointé à l'horizon dans le passé. Après l'indépendance du Ghana en 1957 et la vague de décolonisation qui a balayé le continent dans les années 1960 et 1970, les attentes à l'égard de l'avenir de l'Afrique étaient d'un optimisme débridé. Les pays d'Afrique présentaient alors, comme aujourd'hui, une abondance de ressources naturelles précieuses et de citoyens dynamiques animés de l'esprit d'entreprise. Pourtant, il faut se rendre à l'évidence : 40 ans après l'indépendance, il n'y a pas de réseau routier convenable entre Dakar (la capitale du Sénégal et sa plus grande zone de concentration urbaine) et le Mali, l'agriculture de subsistance représente

¹⁰ *Témoignages*, Anne-Marie Bourcier, MAECI, 8 février 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

encore de 60 à 80 p. 100 de l'économie dans de nombreux pays d'Afrique, et seulement 1,6 p. 100 de la totalité de l'investissement direct net à l'étranger vise l'Afrique.

Par conséquent, le Comité n'est pas convaincu que les récentes améliorations témoignent d'une croissance économique plus viable en Afrique. Pour être viable, la croissance économique doit pouvoir se renouveler et ne pas être attribuable à des changements temporaires dans le prix des marchandises ou de l'aide externe¹¹. La croissance économique à long terme dépend d'assises institutionnelles : la primauté du droit, les droits et les contrats de propriétés exécutoires, un appareil judiciaire solide, une gestion macroéconomique et une gouvernance politique saines, des règles et une réglementation efficaces et transparentes, un climat d'investissement et d'affaires intéressant, un secteur privé dynamique, des médias indépendants et des forces de sécurité professionnelles. Il incombe à la fois aux pays d'Afrique et à la communauté internationale d'établir ces institutions et d'implanter fermement une culture de respect de la primauté du droit en Afrique.

Étant donné les vastes défis que pose le développement économique en Afrique subsaharienne et la divergence de cette région avec le reste de l'économie mondiale, la réalisation progressive de changements dans quelques coins du continent ne suffira pas. Pour que ces indicateurs favorables entraînent une transformation économique de l'Afrique subsaharienne, il faut absolument solidifier et faire avancer des institutions fortes, une gouvernance politique et économique saine, et des conditions favorables à la croissance et à l'investissement.

Les chapitres qui suivent présentent un plan d'action pour les gouvernements africains, pour la communauté internationale et pour le Canada. Le Comité estime que ce plan permettra de faire en sorte que les récents progrès marqués en Afrique produisent un changement durable et même, avec un peu de chance, ce que Nelson Mandela appelait la « renaissance africaine ».

¹¹ L'Afrique contient environ 8,2 p. 100 des réserves pétrolières du monde, 7,7 p. 100 du gaz naturel et jusqu'à 45 p. 100 des produits minéraux stratégiques du monde. Pourtant, les taux de croissance annuelle du PIB des États exportateurs de pétrole en Afrique étaient les suivants entre 2000 et 2004 : 8,1 p. 100 en Angola, 14,7 p. 100 au Tchad, 11,8 p. 100 en Guinée équatoriale, 5,4 p. 100 au Nigéria et 6,0 p. 100 au Soudan.

CHAPITRE 2 : CE QUE DOIT FAIRE L'AFRIQUE

Ce que les gouvernements africains doivent faire est simple et bien connu : ils doivent mettre en place les conditions nécessaires à la prospérité. Essentiellement, les dirigeants africains doivent gouverner de façon à maximiser la croissance économique et à faire en sorte que les retombées de cette croissance soient partagées avec la population et investies dans le développement futur de leur pays. Ils doivent prendre des mesures réelles pour relever le niveau de vie et offrir paix et stabilité durables à tous leurs citoyens. La bonne gouvernance doit être une attente de tous les instants, plutôt qu'un objectif que l'on cherche à atteindre.

À Nairobi, nous avons entendu dire que le Kenya n'a aucune raison d'être un pays du tiers monde. Il possède les ressources nécessaires à la croissance : une population relativement bien instruite, des ressources naturelles, un potentiel touristique énorme, les infrastructures de base et une population et un territoire de taille appréciable. C'est l'incurie politique qui retient le Kenya. D'ailleurs, comme l'a dit au Comité le dirigeant du Bureau de la Banque mondiale à Nairobi, Colin Bruce, la corruption est probablement le principal facteur qui empêche une croissance de 8 ou 9 p. 100 au Kenya.¹²

Mais surtout, les dirigeants africains doivent créer un environnement qui favorise l'investissement étranger et le démarrage et l'élargissement du secteur privé dans leur pays. Un secteur privé solide peut alors servir d'assise à des économies fructueuses, stimuler l'investissement et créer des emplois durables et intéressants pour les citoyens africains.

Nous avons entendu dire à maintes reprises qu'une croissance économique accélérée est la seule solution pour l'Afrique, puisque la seule autre possibilité est le statu quo, c'est-à-dire la stagnation. D'ailleurs, de 1980 à 2003, la croissance moyenne du PIB au Sénégal était d'environ 2,7 p. 100, ce qui correspond presque exactement à la croissance démographique, de sorte qu'en moyenne, les citoyens n'étaient pas dans une meilleure situation. De nombreux faits semblent indiquer que sans croissance économique annuelle de 7 ou 9 p. 100, la plupart des pays d'Afrique ne pourront réduire la pauvreté ou augmenter le niveau de vie de leurs populations.

¹² Réunion à Nairobi (Kenya), 13 octobre 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Or, pour atteindre ce niveau de croissance, il faudra une profonde transformation des politiques économiques actuelles et une volonté politique indéfectible de la part des dirigeants africains.

1. Démarrer le secteur privé

Le secteur privé en Afrique reste relativement sous-développé, et il est principalement axé sur l'agriculture et les ressources naturelles, des secteurs caractérisés par la faiblesse des cours, la faiblesse de la valeur ajoutée et une concurrence internationale féroce. À cela s'ajoute l'absence d'un climat favorable et d'une infrastructure suffisante pour accompagner ce développement économique.

M. Paul Hunt, vice-président, Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient, ACDI¹³

En une heure à Bamako, Accra ou Dar es Salaam, on peut tirer une conclusion immédiate : le secteur privé et l'esprit d'entreprise sur lequel il s'appuie sont bien vivants en Afrique. Pourtant, bien souvent, les efforts des entrepreneurs n'ont pas un caractère officiel, sont inefficaces et sont entravés par toutes sortes d'obstacles.

M. Brian Mitchell, directeur pour l'Afrique, Bureau de promotion du commerce du Canada¹⁴

À l'heure actuelle, en Afrique subsaharienne, le secteur privé n'est pratiquement jamais vaste, concurrentiel ou diversifié. Dans de nombreux cas, le secteur privé structuré n'existe tout simplement pas.

Dans de nombreux pays d'Afrique, le secteur privé est sous-développé et axé principalement sur l'agriculture de subsistance et l'extraction de ressources naturelles. L'industrie de fabrication continue d'être coûteuse et ne représente donc qu'un faible pourcentage de la plupart des économies africaines. Pendant que le Comité était au Royaume-Uni, M. Paul Collier, professeur à l'Université d'Oxford, lui a rappelé que l'Afrique et l'Asie étaient pourtant au même niveau de développement dans les années 1960. La différence entre les deux : l'Asie s'est développée grâce au faible coût de la main-d'œuvre et de la fabrication.

¹³ *Témoignages*, 8 février 2005, 38^e législature.

¹⁴ *Témoignages*, 13 avril 2005, 38^e législature. - Le Bureau de promotion du commerce du Canada est une société à but non lucratif fondée par le gouvernement du Canada et maintenant financé par l'ACDI, des agences de développement international et des organisations privées.

En Afrique subsaharienne, le secteur privé interne est constitué presque exclusivement de micros, de petites et de moyennes entreprises qui s'ajoutent aux exploitations agricoles familiales qui dominent les économies locales. Un pourcentage élevé de ces entreprises — soit de l'ordre de 40 p. 100 — fait partie de l'économie parallèle.

Il importe de souligner que les économies africaines sont beaucoup plus dynamiques que ne le laissent habituellement supposer les données officielles. Bon nombre d'entre elles sont dominées par le secteur informel. Or, l'intégration des économies officielles et informelles sera essentielle pour générer une croissance économique viable.

Le Comité a souvent entendu dire que l'esprit d'entreprise se porte très bien en Afrique. Le secteur informel est le volet dynamique qui sous-tend une économie officielle souvent stagnante dans de nombreux pays d'Afrique. Les gouvernements d'Afrique doivent libérer cet esprit d'entreprise tout en évitant les politiques et les mesures qui pourraient étouffer l'énergie et l'ambition de leurs populations.

Les Africains sont doués d'un solide esprit d'entreprise, mais ce qui manque est un système de soutien de la petite entreprise prévoyant : la réforme du contexte commercial, un accès accru au financement, une meilleure infrastructure, une meilleure capacité de gestion et une plus ample connaissance du commerce.

Les gouvernements doivent créer un contexte propice au commerce et à l'investissement afin de favoriser le développement du secteur privé (voir l'annexe II). Ils doivent supprimer tous les obstacles à l'activité économique, ce qui signifie faciliter l'accès au crédit et à l'épargne, réduire la réglementation et les approbations gouvernementales touchant les projets et les permis, renforcer la règle de droit et les droits à la propriété, réduire l'ingérence du gouvernement dans l'économie et mettre fin à tout harcèlement politique. En résumé, les gouvernements doivent faciliter le commerce en Afrique pour les agriculteurs, les exploitants de petites entreprises, les exploitants de ressources naturelles (p. ex. pétrolières, gazières et minières), les fournisseurs de services et d'autres.

En matière de réglementation, la certitude et la promptitude sont des éléments essentiels pour attirer et retenir les investisseurs privés. D'après la Banque mondiale, l'Afrique

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

subsaharienne continue d'être l'endroit le plus difficile du monde où exploiter une entreprise. À l'heure actuelle, le coût de la mise sur pied d'une entreprise est extraordinairement élevé, soit 215 p. 100 du revenu annuel moyen par habitant. Il faut presque 150 jours pour démarrer une entreprise en Angola et au Mozambique. À Nairobi, Narshad Merali du Groupe Sameer (un important partenaire pour l'investissement en Afrique) a dit au Comité qu'il lui faut 28 permis pour exploiter sa compagnie.

Quelle entreprise voudra fonctionner dans un environnement aussi coûteux, alors qu'il faut par nécessité générer des profits rapidement pour pouvoir survivre? Il devrait être beaucoup plus facile de démarrer et de fermer une entreprise, d'engager et de licencier des travailleurs, de faire respecter des contrats, d'obtenir du crédit, d'acheminer les produits vers les marchés et de protéger les investisseurs.

De plus, les gouvernements africains doivent ouvrir leurs économies aux investissements et aux projets de l'extérieur et faciliter les coentreprises au sein de leurs pays. Le gouvernement ne peut nuire au processus. Nous avons entendu dire au Sénégal que le gouvernement était en train d'augmenter sa part de l'exploitation minière, la faisant passer de 10 p. 100 à 25 p. 100. Comme les dépôts minéraux sont situés de part et d'autre de la frontière, cette mesure a pour effet de chasser les compagnies minières vers le pays voisin, soit le Mali, pour y poursuivre leurs activités. Le ministre des Finances du Sénégal ne semblait pourtant pas troublé par cette perte, même si les investissements connexes sont liés à des emplois précieux pour le peuple sénégalais.

Dans l'ensemble, le Comité a été frappé par le peu d'attention accordée en Afrique à la création et à la conservation d'emplois utiles. La pénurie d'emplois est une question vitale pour la population de ce continent, majoritairement composée de jeunes. Dans certains pays, au moins 40 à 50 p. 100 des jeunes en milieu urbain sont chômeurs, et ceux qui travaillent sont sous-employés. Le marasme des fermes les a poussés à chercher de l'emploi dans les villes. Par conséquent, il faut favoriser l'investissement non seulement dans les secteurs des ressources, où l'Afrique est favorisée, mais aussi dans les industries qui exigent beaucoup de main-d'œuvre, comme celles que l'on trouve dans les secteurs manufacturiers urbains et qui sont si développées dans nombre d'économies asiatiques dynamiques.

L'Afrique possède toutefois deux avantages importants : elle offre au reste du monde un marché potentiel immense et le rendement sur les investissements y est rarement inférieur à 10 p. 100. Malheureusement, l'actuel niveau d'investissement y accuse un grave retard par rapport aux autres régions du globe. À ce jour, l'investissement provenant d'intérêts privés demeure insuffisant et l'investissement direct à l'étranger (IDE), qui représente à peine 1,6 p. 100 du total mondial, n'approche même pas encore des niveaux acceptables. La situation doit changer.

2. Améliorer l'état général de la gouvernance

Le problème fondamental en Afrique, c'est l'état vampire... lequel a été pris en otage par des escrocs et des bandits, qui se servent des instruments de l'État pour s'enrichir. Ce sont des membres de coteries et de tribus qui excluent tous les autres. Les personnes les plus riches d'Afrique sont des chefs d'État et des ministres et, bien souvent, le chef des bandits est le chef d'État lui-même. Ces personnes prennent le relais de la principale institution de l'État. Elles prennent le contrôle de l'armée, de l'ordre judiciaire et des médias, et renversent ces institutions pour servir leur propre intérêt. La primauté du droit n'existe pas pour le peuple. La transparence n'existe pas pour le peuple.

*M. George Ayittey, professeur de sciences économiques
à l'American University, Washington, D.C.¹⁵*

Six besoins ressortent plus particulièrement. Il faut offrir de la formation et des ressources aux parlementaires afin d'améliorer la qualité et l'efficacité des lois et de la surveillance. Les autorités judiciaires doivent être davantage appuyées et leur indépendance doit être préservée. Sur le plan de la gestion du secteur public, il faut améliorer la transparence et la responsabilisation grâce à des compétences professionnelles et aux technologies d'information et de communication. La prestation des services publics doit être améliorée dans des secteurs vitaux comme l'éducation et la santé. Il faut offrir de meilleures conditions au secteur privé, et les médias doivent devenir plus crédibles et responsables afin de pouvoir jouer leur rôle de défenseur d'intérêts dans la société.

*M. K.Y. Amoako, secrétaire exécutif de la Commission
économique des Nations Unies pour l'Afrique
et secrétaire général adjoint des Nations Unies¹⁶*

¹⁵ *Témoignages*, 10 mai 2005, 38^e législature.

¹⁶ *Témoignages*, 15 février 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

De façon générale, le moins qu'on puisse conclure, c'est que l'état de la gouvernance en Afrique n'est pas à la hauteur. Les gouvernements africains ont trop souvent dirigé médiocrement et négligé les besoins d'une grande partie de la population. Malheureusement, l'instabilité politique, les conflits violents, la corruption généralisée, le manque d'une règle de droit suffisante et la faiblesse des institutions ont été des caractéristiques du paysage africain. Des progrès dans tous ces domaines favoriseraient énormément les perspectives d'investissements et la qualité de vie générale des pays d'Afrique.

L'aspect politique de la réforme nécessite également certaines améliorations essentielles. Premièrement, le Comité s'est fait dire que les dirigeants africains doivent éliminer le favoritisme qui profite seulement à un faible pourcentage de la population, favorisant quelques politiciens aux dépens de la majorité. Trop souvent, les dirigeants maintiennent l'état de pauvreté où se trouvent les pays démunis.

Deuxièmement, les élections doivent être libres et justes dans le cadre d'un véritable système démocratique de freins et de contrepoids. Une enquête sur la gouvernance dans 28 pays d'Afrique menée par la Commission économique d'Afrique de l'ONU (UNECA) a permis de constater que de nombreux pays ont marqué d'importants progrès en matière de démocratisation des processus politiques et d'inclusion des citoyens dans la prise de décisions.¹⁷ Ainsi, 42 des 48 pays subsahariens tiennent maintenant des élections démocratiques. Cependant, les institutions et les usages démocratiques dans bon nombre d'entre eux demeurent fragiles, et certains pays continuent d'être aux prises avec la culture du « régime unipartite ».

Troisièmement, il faut effectuer une réforme du secteur public de nombreux pays et renforcer le rôle de leurs sociétés civiles. M. Mohan Kaul, directeur général du Commonwealth Business Council à Londres, nous a dit que l'amélioration de la gouvernance découle souvent de pressions exercées par la population qui exige des services et réclame qu'on lui rende des comptes. « Si les citoyens se sentent concernés par l'économie, ils exigeront que le gouvernement leur rende des comptes ».¹⁸ [traduction] La société civile joue un rôle essentiel

¹⁷ Commission économique pour l'Afrique, *L'Afrique sur la voie de la bonne gouvernance*, Synthèse du Rapport sur la gouvernance en Afrique de 2005, 2005, p. vi.

¹⁸ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006.

lorsqu'il s'agit de générer cette demande et de susciter un débat sur les politiques et le rendement économique du gouvernement. Le Comité a entendu dire que les citoyens ordinaires et la société civile doivent servir de contrepoids à l'État.

Quatrièmement, le Comité a été informé qu'il faut élargir ou améliorer les institutions et assurer leur indépendance. Parmi ces institutions figurent le corps judiciaire, les médias, la banque centrale, la commission électorale, la fonction publique et les forces armées. Le Botswana nous a été cité à titre d'exemple d'un pays possédant les institutions fondamentales d'un État qui fonctionne bien. Cependant, nous avons aussi entendu que de graves lacunes institutionnelles persistent dans de nombreux autres pays.

Jusqu'à maintenant, des progrès ont été marqués en matière de démocratisation, de renforcement de la société civile et des médias et d'améliorations d'autres aspects de la gouvernance. La presse africaine est maintenant plus libre, on tient un plus grand nombre d'élections multipartites et la mise en œuvre du Mécanisme africain d'évaluation par les pairs (MAEP) relevant du NEPAD constitue un pas vers l'amélioration de la gouvernance politique et économique.

Le MAEP évalue et suit les progrès que marquent les pays d'Afrique en vue de réaliser les objectifs établis en matière de bonne gouvernance politique et économique. Il s'agit d'un processus d'auto-évaluation auquel les pays participent volontairement afin de cerner et d'appliquer les meilleures pratiques. En vertu du Mécanisme, les pays d'Afrique soumettent leurs efforts de réforme de la gouvernance à l'examen d'un comité d'experts externes, qui se penchent tout particulièrement sur la société civile et le secteur privé.

Plusieurs témoins ont signalé que soumettre de plein gré sa gouvernance à une évaluation par les pairs n'est pas une mince affaire. Comme on nous l'a dit, il suffit d'imaginer le Canada qui soumettrait de plein gré sa gouvernance à un examen par les États-Unis et le Mexique.

Même si le dossier de la gouvernance progresse, le rythme des améliorations doit être accéléré. De plus, on ne peut pas encore se prononcer sur l'influence qu'aura finalement le MAEP du NEPAD sur la gouvernance en Afrique. Le Comité a entendu des témoins qui ont

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

souligné l'influence favorable que peuvent avoir les pressions exercées sur les dirigeants par un processus d'examen collégial. Ainsi, en Afrique du Sud, le seul fait de s'engager dans le processus a eu l'avantage d'encourager un dialogue national sur les questions de gouvernance. Pour pouvoir répondre au questionnaire du MAEP, l'Afrique du Sud a mené une campagne de sensibilisation publique et formé un conseil de direction national composé de représentants des syndicats, du milieu des affaires et du gouvernement. Selon Lynette Chen de la *Business Foundation* du NEPAD, le rapport d'autoévaluation constitue un instantané de l'état de la nation, mais du point de vue de la population¹⁹.

Toutefois, nous avons aussi entendu des témoins s'interroger sur le bien-fondé du processus étant donné que l'évaluation d'un chef du gouvernement est réalisée par un tiers, plutôt que dans le cadre d'un processus plus objectif et indépendant. Sur le plan du processus, le mot « évaluation » est tendancieux. Le MAEP n'est pas une évaluation satisfaisante ou non satisfaisante. Les membres du Comité s'interrogent sur la valeur de tout processus d'examen de la gouvernance qui n'entraînerait pas une évaluation claire et décisive de la compétence d'un gouvernement.

De plus, le Comité a entendu des témoins dire que le processus d'examen collégial est lourd, bureaucratique et lent. Refuser de reconnaître la piètre performance d'un quelconque dirigeant (comme Robert Mugabe au Zimbabwe) est un acte d'hypocrisie qui rend douteux les projets de bonne gouvernance.

3. S'attaquer énergiquement à la corruption

Pour beaucoup d'Africains ordinaires, l'État est coercitif et retire des avantages financiers, surtout s'il est représenté par les services de police et de sécurité. Avoir accès à l'éducation et à des services sociaux est devenu un espoir inaccessible pour la plupart des citoyens du continent.

*M. Adebayo Olukoshi, directeur général du
Conseil pour le développement de la recherche en
sciences sociales en Afrique, Dakar, Sénégal²⁰*

¹⁹ Réunion à Johannesburg (Afrique du Sud), 11 octobre 2006.

²⁰ *Témoignages*, 19 avril 2005, 38^e législature.

La corruption à elle seule coûte à l'Afrique 148 milliards de dollars par an. Obasanjo, le chef du gouvernement du Nigéria, a déclaré que depuis l'indépendance, les dirigeants africains avaient volé 140 milliards de dollars à leurs populations. Si ces dirigeants n'investissaient que la moitié de leurs rapines en Afrique, cela modifierait complètement la situation

*M. George Ayittey, professeur de sciences économiques
de l'American University, Washington, D.C.²¹*

La corruption est un énorme obstacle à l'investissement qui siphonne les profits de la croissance. C'est un symptôme de mauvaise gouvernance qu'il faut réduire afin de favoriser l'investissement.

Les pays d'Afrique sont généralement vus comme étant les plus corrompus du monde. Selon l'Union africaine, ils perdent chaque année la somme inimaginable de 148 milliards de dollars américains en raison de la corruption. Il est en fait inconcevable que des pays si riches en ressources naturelles soient si pauvres. Malheureusement, une grande partie des recettes générées par les pays riches en pétrole et en minéraux se retrouvent entre les mains de personnes peu scrupuleuses.

Le Comité s'est fait dire que si les dirigeants africains parvenaient à juguler la corruption, ils disposeraient de tout l'argent nécessaire à des fins de développement. En définitive, il appartient aux Africains eux-mêmes de prendre les choses en mains.

La corruption est dans une large mesure le résultat des décisions individuelles prises par des dirigeants et hauts fonctionnaires qui se servent de la charge publique à des fins personnelles. Le dirigeant d'un pays ne devrait pas pouvoir s'approprier impunément des fonds publics. Dans un monde parfait, les fonctionnaires ne pourraient pas non plus détourner des recettes (pots-de-vin, amendes policières sous la table, etc.) ou des dépenses pour en garnir leurs bourses. Par ailleurs, les entreprises qui œuvrent dans ces pays ne devraient pas être obligées de verser des pots-de-vin.

Les dirigeants africains doivent en venir à une politique de tolérance zéro à l'égard du vol et de l'incurie grave de mauvaise foi. Pour éliminer la corruption, les pays devront établir des institutions solides et le respect de la primauté du droit; éliminer le favoritisme politique indu

²¹ *Témoignages*, 10 mai 2005, 38^e législature.

ou excessif; mettre sur pied une fonction publique professionnelle et indépendante; façonner une société civile capable de susciter chez la population des pressions pour l'élimination des pratiques de corruption.

4. Améliorer l'infrastructure et l'accès à l'énergie

Même si nous devons supprimer demain tous les obstacles commerciaux à l'agriculture, certains pays ne pourraient toujours pas exporter leurs produits en raison de contraintes d'approvisionnement touchant l'infrastructure et les communications. [traduction]

University of Cape Town Graduate School of Business²²

Si l'on ne tient pas compte de l'Afrique du Sud, l'accès à l'énergie sur le continent est de 7 p. 100. [traduction]

*M. Rory Kirk, directeur général,
Hatch Africa²³*

Sans courant fiable, il est difficile d'imaginer le développement économique. [traduction]

*M. Joseph K. Kinyua, secrétaire permanent,
ministère des Finances, Kenya²⁴*

L'Afrique doit également améliorer ses infrastructures économiques. Après des années de mauvaise gestion par des monopoles aux mains de l'État, l'infrastructure de la plupart des pays d'Afrique est sur le point de s'effondrer ou est, dans de nombreux cas, carrément inexistante. Les infrastructures essentielles comportent actuellement d'importantes lacunes sur le plan de la disponibilité et de la qualité, particulièrement dans les pays à faible revenu et dans les régions rurales plus pauvres.²⁵

Partout, le transport fait défaut. L'Afrique doit absolument aménager un vaste réseau routier des côtes vers l'intérieur ainsi que dans l'intérieur lui-même, où habite un pourcentage élevé de la population. Un réseau routier amélioré entraînera une meilleure distribution des produits agricoles vers les marchés ainsi que des apports agricoles dont ont besoin les

²² Réunion au Cap (Afrique du Sud), 9 octobre 2006.

²³ Réunion à Johannesburg (Afrique du Sud), 10 octobre 2006.

²⁴ Réunion à Nairobi (Kenya), 13 octobre 2006.

²⁵ Souvent, les services d'infrastructures ne tiennent pas compte des pauvres.

agriculteurs. Le Comité s'est fait dire que les lacunes des réseaux routiers, ferroviaires et aériens dans les pays d'Afrique et entre eux ont nui à la croissance du commerce intra-africain et contribué à la domination par l'Europe des relations économiques de l'Afrique.

Les manques d'infrastructures touchent également la production et la distribution d'énergie. En effet, un accès insuffisant et peu fiable à l'énergie est l'une des principales entraves à la croissance économique en Afrique. Dakar, plaque tournante économique du Sénégal, est sans cesse la proie de pannes de courant quotidiennes, ce qui diminue de beaucoup son intérêt aux yeux des entreprises et des investisseurs de l'extérieur. De plus, on évalue à 15 p. 100 seulement la proportion de Kenyans qui ont accès à l'électricité. Un représentant du ministère de l'Énergie du Kenya a déclaré au Comité que sans source de courant fiable, il est difficile d'envisager le développement économique. La mise en commun régionale des ressources énergétiques, que propose notamment le Kenya de concert avec ses États voisins, et l'élaboration de projets régionaux ont été présentées comme les options les plus viables pour surmonter les difficultés nationales que pose la production d'énergie et pour accroître l'accès généralisé à l'énergie sur le continent.

Les investissements dans les infrastructures peuvent générer d'importants avantages dont : la réduction du coût des affaires, un accès accru aux marchés, la dynamisation du rendement commercial des pays et l'amélioration de la prestation des services de santé et d'éducation. De plus, un meilleur réseau routier permettra aux forces policières et de sécurité de réagir plus rapidement en cas de situations d'urgence.

5. Faire de l'agriculture une priorité

Le fait de retirer les gens du monde agricole et de les envoyer en ville alors qu'il n'y a pas d'industries n'est pas une solution durable.

*M. André Beaudoin, directeur général de l'organisme
UPA Développement international²⁶*

La population agricole est d'environ 70 p. 100, c'était peut-être 85 p. 100, il y a quelques années. Cela veut dire que ceux qui ne peuvent plus y

²⁶ *Témoignages*, 22 mars 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

vivre, abandonnent et viennent grossir les villes. Aujourd'hui, nous avons de très grandes villes au Mali, un pays qui a à peine 11 millions d'habitants. Nous avons une ville qui atteint presque 2 millions de personnes aujourd'hui. C'est une aberration. Mais dans cette ville, il n'y a pas de travail, pas d'usines ni de secteur économique viable. Cela veut dire que c'est vraiment des mégapoles invivables qu'on est en train de bâtir là aussi, parce que si les gens quittent la campagne et ne sont pas absorbés par un autre secteur économique comme l'industrie ou d'autres secteurs, ils ne pourront pas vivre décemment. Cela veut dire que nous sommes devant une situation explosive à moyenne échéance

*M. Ibrahima Coulibaly, chargé des Relations extérieures
à l'Association des organisations professionnelles paysannes du Mali²⁷*

L'agriculture est une activité cruciale en Afrique. Comme l'a clairement souligné dans son rapport de février 2005 la Commission pour l'Afrique, l'agriculture est le plus important secteur de la majorité des pays d'Afrique subsaharienne.²⁸ L'activité agricole compte pour au moins 40 p. 100 des exportations, 30 p. 100 du PIB, 30 p. 100 des rentrées sur les opérations de change et pour une importante proportion de l'emploi dans la région, soit 70 p. 100. L'agriculture est un secteur dominé par les pauvres.

Autrefois, le continent africain parvenait non seulement à suffire à ses besoins alimentaires mais aussi à exporter des produits agricoles vers l'Europe, alors que de nos jours, 200 millions d'Africains vivent de graves pénuries de vivres et l'Afrique doit importer des aliments. L'Afrique consacre de nos jours autant d'argent aux importations d'aliments qu'à l'aide. Manifestement, une production agricole accrue et l'établissement de marchés pour cette production sont essentiels à la relance économique de l'Afrique et à la réduction de sa pauvreté.

Pourtant, l'agriculture a souvent été négligée alors qu'elle pourrait servir de catalyseur au développement. On se rend de plus en plus compte que l'investissement dans l'agriculture — tant par les pays en développement que les pays donateurs — avait diminué. Cette baisse témoigne du fait que l'agriculture a perdu la faveur en tant que priorité en développement du point de vue tant des pays d'Afrique que des donateurs ou des institutions financières internationales.

²⁷ *Témoignages*, 8 mars 2005, 38^e législature.

²⁸ *Notre intérêt commun*, Rapport de la Commission pour l'Afrique, mars 2005, p. 263 et 310-311.

En effet, les dépenses publiques et les politiques en Afrique ont fortement privilégié les milieux urbains. Les pays ont souvent adopté des stratégies d'industrialisation mal adaptées, axées sur la ville. L'agriculture nationale a par la même occasion été négligée et même pénalisée en raison de mesures comme le contrôle des prix et des marchés ainsi qu'une lourde imposition. Depuis les années 1960, le niveau des ressources publiques affectées à l'agriculture (habituellement moins de 10 p. 100 des dépenses publiques) est toujours resté faible relativement à la taille du secteur et de son apport à l'économie. Le Comité s'est fait dire que les personnes au pouvoir en Afrique ont dédaigné l'agriculture qu'elles considéraient rétrograde et primitive, et que c'est en raison de cette négligence que l'Afrique ne peut plus nourrir sa population aujourd'hui.

Les pays d'Afrique doivent assumer une part de responsabilité à l'égard de leurs échecs agricoles. L'agriculture et l'infrastructure rurale doivent devenir des priorités absolues afin d'accroître l'investissement et la productivité dans le secteur. À notre avis, les progrès marqués en agriculture permettront de lutter contre la faim, d'augmenter le revenu agricole et par conséquent de réduire la pauvreté, de créer une activité économique dans les collectivités rurales et de retenir les cultivateurs sur la terre au lieu qu'ils migrent vers les villes où les débouchés économiques sont pour l'instant assez limités.

Parallèlement, il convient aussi de souligner que l'agriculture est l'activité économique la plus importante en raison de l'absence d'un apport important du secteur privé. Si l'agriculture devient plus efficace, la taille des exploitations agricoles et la productivité augmenteront, tandis que l'emploi diminuera. Les pays pourront nourrir une plus grande proportion de leurs populations et les exportations augmenteront. Il faut donc absolument multiplier les activités du secteur privé dans les économies africaines parallèlement aux réformes agricoles. Autrement, l'accroissement de l'efficacité de l'agriculture africaine entraînera un important accroissement du chômage chez les anciens travailleurs agricoles qui migreront alors vers les villes.

Cependant, il est encourageant de noter que certains pays d'Afrique, de même que la Banque mondiale, ont recommencé à accorder de l'attention à l'agriculture en Afrique. L'agriculture est une priorité essentielle du Plan d'action en Afrique de la Banque mondiale, lequel vise à accroître la croissance économique et à lutter contre la pauvreté, dans le cadre des

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

objectifs du Millénaire du développement des Nations Unies. Les gouvernements africains pour leur part se sont engagés à investir au moins 10 p. 100 de leur budget dans l'agriculture, le principal secteur économique; au Mali, le Comité a entendu dire que la proportion atteignait 13 p. 100. Ce n'est pas encore assez, mais un seuil de 10 p. 100 pour les investissements constitue au moins un début.

6. Accroître le rendement agricole

Nous avons des instruments aratoires qui sont les charrues tirées par une paire de bœufs; en général c'est ce que nous avons. Au Mali, 55 p. 100 des familles agricoles possèdent ce genre d'équipement. Les autres familles, soit 45 p. 100 d'entre elles, n'ont même pas une charrue et une paire de bœufs. Cela vous montre à quel point la situation de ces familles est difficile et ce, malgré toute l'aide dont bénéficie le pays. En 2005, le Mali est encore dans cette situation.

*M. Ibrahima Coulibaly, chargé des relations extérieures
à l'Association des organisations professionnelles paysannes du Mali²⁹*

Il ne se fait aucun investissement dans l'agriculture, source de richesses énormes. L'agriculture est restée dans le mode de subsistance. Aucun investissement n'y est fait. Ce n'est que la corvée d'une journée entière, une houe à la main et le dos tourné au soleil. Un père, une mère, une famille de dix enfants ne peut pas produire assez de nourriture pour 12 personnes. Aucun investissement ne se fait.

M. Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international³⁰

L'incapacité de l'Afrique d'augmenter la productivité de ses terres est au cœur du dossier de l'agriculture. La production agricole a certes augmenté, mais cela s'est fait essentiellement par l'accroissement des superficies cultivées.³¹ De plus, la production alimentaire en Afrique n'a pas suivi le rythme de la croissance démographique, et les rendements sont bien inférieurs à ceux des autres régions du monde. Il faut clairement accroître la productivité des exploitations agricoles africaines.

²⁹ *Témoignages*, 8 mars 2005, 38^e législature.

³⁰ *Témoignages*, 1^{er} juin 2005, 38^e législature.

³¹ En Éthiopie, le Comité a toutefois appris qu'à peine 13 p. 100 des terres arables du pays sont cultivées. Ce pourcentage est susceptible d'augmenter si des politiques agricoles qui conviennent sont adoptées.

Un des grands facteurs qui explique le piètre rendement de l'agriculture en Afrique est le faible niveau des investissements dans ce secteur. Il y a un lien entre la diminution des investissements en agriculture et la diminution du rendement du secteur. Il faut offrir aux agriculteurs des incitatifs — sous la forme d'accès aux marchés, de titres de propriété, de moyens d'irrigation, etc. — pour qu'ils investissent dans l'agriculture et augmentent leur productivité. Il existe aussi un besoin énorme de moderniser le matériel agricole pour remplacer les outils primitifs dont on se sert actuellement.

Lorsque nous avons demandé aux agriculteurs éthiopiens quelle était leur plus grande préoccupation, ils ont tous répondu la même chose : ils ont besoin de débouchés pour leurs produits. Les autorités éthiopiennes s'efforcent de convaincre les agriculteurs d'abandonner les pratiques de subsistance pour une production commerciale, mais ce qui manque à ceux-ci, ce sont des débouchés pour leur production.

En Éthiopie, les administrations régionales tentent de trouver des débouchés pour leurs producteurs. Si les villes d'Afrique étaient plus prospères, la population pourrait acheter la production locale.

Une autre question importante, c'est celle du régime foncier. Dans la culture africaine traditionnelle, la terre appartient à tous de sorte que, dans certains pays, les dirigeants politiques ont décidé que la terre appartenait à l'État. Toutefois, le Comité est convaincu qu'en Afrique, le régime foncier en place peut nuire à l'augmentation de la productivité des exploitations. Ainsi, il n'existe pas de propriété privée des terres rurales en Éthiopie et au Nigéria, mais les gens ont un certain droit de possession; autrement dit, une terre peut être louée, mais elle ne peut être vendue. Il y a deux ou trois ans, le gouvernement éthiopien a introduit une forme de titres fonciers; ils garantissent qu'une terre peut être cédée aux générations suivantes sans en garantir totalement la propriété.

Faute de droits formels d'utilisation ou de propriété d'une terre, les agriculteurs n'ont pas osé investir à long terme dans leur terre, comme ils auraient dû le faire, ce qui aurait par ailleurs contribué à assurer une sécurité alimentaire à la population. Les politiques agricoles doivent changer de manière à refléter ce désir d'une meilleure garantie de propriété des terres.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Les dirigeants africains devraient songer sérieusement à améliorer les régimes fonciers existants de manière à mieux garantir les droits fonciers des producteurs agricoles.

Par ailleurs, on manque d'infrastructures dans certaines parties de l'Afrique. L'amélioration du réseau routier dans les campagnes non seulement faciliterait le transport des cultures vers les marchés, mais permettrait aussi de réduire les coûts d'approvisionnement en matières comme les engrais et l'équipement.

Comme les membres du Comité l'ont constaté eux-mêmes dans les pays d'Afrique qu'ils ont visités, il est difficile d'imaginer un développement possible sans un meilleur réseau routier. En Éthiopie, nous avons appris combien le transport de vivres des régions productrices du sud du pays vers les régions arides du nord coûte cher. Le même maïs offert dans le sud à 1 000 \$ la tonne coûte au bas mot 5 000 \$ dans le nord, l'essentiel de l'écart de prix étant attribuable au transport. On nous a fait part d'une situation analogue lors de notre visite dans une région rurale du Nigéria.

Faute d'infrastructure, on irrigue très peu. En fait, à peine 4 p. 100 des terres arables de l'Afrique subsaharienne sont irriguées. On pourrait réduire de beaucoup la pauvreté en irriguant une plus grande proportion des terres.

Il faudrait aussi mettre en place une infrastructure d'après récolte. Les pertes après récolte représentent une part importante de la production agricole totale de sorte qu'il est essentiel d'améliorer l'infrastructure d'entreposage et de transport dans les campagnes. Pour se rendre à Bukavu, les membres du Comité ont emprunté un chemin de terre qui était auparavant une route pavée, et ont croisé des dizaines de femmes qui transportaient de lourds fagots de bois et des chargements de bananes plantains et de bananes pour les porter au marché. Elles avaient quitté leurs villages éloignées des heures avant l'aube. Ce n'est pas un tel système de transport en région rurale qui assurera l'avenir de l'Afrique.

Il serait aussi utile d'améliorer les services de recherche, d'éducation et de formation permanente en agriculture (aide technique) et d'investir dans la transformation locale. Alors que d'autres régions en développement dans le monde ont connu une augmentation du rendement de leurs cultures de 1970 à 2000 grâce à la mise au point de variétés végétales à haut rendement et à

une utilisation plus intensive des engrais et de l'irrigation, l'Afrique a pris du retard en matière de technologie agricole.

Une foule d'autres raisons ont été évoquées pour expliquer la faible croissance de la production agricole en Afrique : instabilité et conflits politiques; infrastructure financière limitée; accès limité au crédit et taux d'intérêt et frais bancaires élevés (32 p. 100 au Nigéria); et discrimination à l'endroit des femmes, qui constituent l'essentiel de la main-d'œuvre agricole. Le fait de s'attaquer à chacun de ces problèmes permettrait de faire avancer l'agriculture en Afrique.

Enfin, le Comité a appris que les pays d'Afrique sont la cible d'efforts déployés par des intérêts étrangers pour promouvoir une plus grande productivité agricole grâce aux moyens qu'offre la biotechnologie moderne comme les cultures génétiquement modifiées. On lui a dit cependant que certaines conditions — par exemple un bon approvisionnement en eau et l'accès au crédit agricole — n'étaient pas réunies pour permettre l'intégration de ces nouvelles technologies, que les coûts de production augmenteraient et que la diversité biologique existante serait menacée. Apparemment, il serait préférable de favoriser les technologies et les ressources locales plutôt que d'importer des technologies de l'extérieur.³²

7. Améliorer sa capacité à commercer

Le Comité s'est vu déclarer que le commerce constitue un important outil de développement et de réduction de la pauvreté, et que certains dirigeants africains préfèrent s'appuyer sur le commerce, plutôt que sur l'aide, pour favoriser la relance du continent. En effet, les retombées de l'expansion du commerce excèdent généralement de beaucoup celles de l'accroissement de l'aide publique au développement (APD). L'Afrique doit accroître sa part du commerce international afin de pouvoir engranger les revenus nécessaires au financement de son développement.

³² Il convient également de souligner que l'Union européenne, marché essentiel de l'Afrique, n'accepte pas les organismes modifiés génétiquement (OGM) pour consommation domestique.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Le problème est que la part de l'Afrique dans le commerce mondial a chuté de 5 p. 100 en 1980 à environ 2 p. 100 aujourd'hui. La plupart des pays d'Afrique n'exportent qu'un nombre réduit de produits, et ces derniers sont généralement sensibles aux fluctuations des cours mondiaux.³³ Il est également très difficile pour les exportateurs africains de soutenir sur ces marchés la concurrence des producteurs dans les pays développés.

Pour bien examiner la capacité commerciale de l'Afrique, il faut se pencher sur le commerce entre pays d'Afrique, et entre le continent et d'autres pays en développement ou émergents. Le Comité a été informé que ce commerce sud-sud est plus important que le commerce nord-sud, entre l'Afrique et les pays développés, car il apparaît plus prometteur à long terme, mais se bute à plus de barrières que le commerce nord-sud.³⁴

Pour stimuler le commerce intra-africain, les pays d'Afrique doivent d'abord eux-mêmes juguler le protectionnisme qui sévit à leurs frontières. Si les tarifs douaniers, en Afrique, ont diminué de moitié depuis 1990, ils demeurent très élevés au regard des normes internationales et leur réduction a souvent été accompagnée de l'érection de barrières non tarifaires. L'activité économique, en Afrique, franchit rarement les frontières. Le cycle de Doha de l'OMC, tout comme d'autres initiatives de libéralisation du commerce, doit contribuer à faire en sorte que les échanges commerciaux entre pays d'Afrique s'accroissent de façon notable.

Libéraliser les échanges commerciaux n'est cependant pas suffisant. L'Afrique doit également être mieux à même de profiter des nouvelles occasions d'échanges qui se présentent. À l'heure actuelle, plusieurs pays d'Afrique seraient totalement incapables de participer à l'économie mondiale même si toutes les barrières commerciales étaient levées, et ce, en raison des difficultés économiques internes. Pour pouvoir profiter de ces nouvelles occasions d'échanges, il leur faudra absolument améliorer des facteurs « liés à l'offre » tels que l'infrastructure (routes, ports ayant un plus fort rendement, meilleurs réseaux énergétiques), instituer un climat plus propice aux affaires, améliorer leur gouvernance, simplifier les procédures douanières et développer les compétences de la main-d'œuvre. Selon le rapport de la Commission économique pour l'Afrique, le fait que le commerce africain soit à la traîne du

³³ Historiquement, l'Afrique a toujours éprouvé des difficultés à transformer ses ressources primaires.

³⁴ *Témoignages*, Ralph Goodale, ministre des Finances, 12 avril 2005, 38^e législature.

commerce mondial tient plus à ces facteurs économiques qu'à l'existence de barrières commerciales.

En effet, le manque de transports, de communications, d'eau, d'énergie et d'infrastructures sur le continent africain ainsi que l'absence d'entreprises africaines à même de tirer profit de ces nouvelles possibilités d'échange économique constituent tous des freins importants au développement du commerce africain. Lors qu'il était en Afrique, le Comité s'est vu rappeler le manque de liens terrestres importants en Afrique subsaharienne. Ainsi, il y a déjà eu une liaison ferroviaire efficace entre Dakar et Bamako, mais on l'a laissé se détériorer, et aucune autoroute ne lie les deux villes. Pour ce qui de l'Afrique de l'Est, la principale artère est la route entre Nairobi et Mombasa, une grande ville portuaire, qui dessert l'intérieur d'une grande partie de l'Afrique de l'Est, ainsi que le Congo oriental. Or, cette route est dans un état lamentable.

Les membres du Comité ont d'ailleurs vécu personnellement un autre important obstacle à l'amélioration du commerce. Ils sont partis de Bamako en autocar pour se rendre dans une cotonnerie à une centaine de kilomètres à l'extérieur de la capitale, sur la route principale vers le Burkina Faso. L'autocar a été forcé d'arrêter à un poste de contrôle policier. Nous nous sommes interrogés sur l'utilité de ce poste de contrôle aléatoire, qui oblige tous les véhicules sur l'autoroute à arrêter. Ce poste, qui semblait tout à fait inutile, représente un exemple très concret d'obstacle au commerce.

8. Améliorer l'intégration régionale

La semaine dernière, nous avons visité une exposition régionale de producteurs de meubles dans la région de l'Afrique de l'Ouest. Nous avons rencontré une productrice ghanéenne à qui il avait fallu plus de sept jours pour amener ses produits d'Accra à Bamako, soit à 1 000 kilomètres. Le voyage a en effet été entrecoupé de nombreux arrêts à des postes de contrôle officiels ou improvisés, où on lui confisquait ses documents pour ne les lui rendre que le lendemain, après paiement d'un pot-de-vin. En plus, elle a dû payer un droit de douane de 40 p. 100 à la

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

frontière plus d'autres taxes sur ces produits fabriqués localement, alors que le Ghana et le Mali sont officiellement membres d'une zone de libre-échange depuis le 1^{er} janvier 2005.

*M. Brian Mitchell, directeur pour l'Afrique,
Bureau de promotion du commerce du Canada³⁵*

Nous échangeons principalement avec les pays européens plutôt que les pays d'Afrique, même si ces derniers sont nos voisins immédiats.

Ministre de l'Économie et des Finances, Sénégal³⁶

Le commerce intra-africain ne représente que 11 p. 100 du commerce total de l'Afrique, ce qui est infiniment moins que les 77 à 80 p. 100 que représente le commerce intracontinental de l'Europe ou de l'Asie. Malheureusement, comme la plupart des pays d'Afrique produisent les mêmes biens, le commerce intra-africain n'est pas près d'atteindre le niveau des commerces intra-européen ou intra-asiatique. La plupart des pays d'Afrique ont, avec les quatre coins du monde, des échanges commerciaux plus importants qu'avec leurs propres voisins.

Malgré les défis qu'elle présente, l'intégration économique régionale, d'après ce qu'a entendu le Comité, mérite que des efforts soient déployés en sa faveur. À quelques exceptions notables, les marchés intérieurs, tout autant que la gamme des produits marchands disponibles, sont, dans la plupart des pays d'Afrique, modestes, et la création de marchés régionaux plus importants pourrait donc favoriser le développement économique de l'Afrique.

Il convient également de signaler que quinze pays subsahariens ne disposent pas d'un accès à la mer, alors qu'un débouché côtier leur est indispensable pour pouvoir exporter leurs biens hors du continent. Ces pays enclavés sont souvent parmi les plus pauvres. Comme M. Collier l'a déclaré au Comité, les pays enclavés des d'autres régions du monde (la Suisse par exemple) ont traditionnellement fondé leur essor économique sur celui de leurs voisins mieux lotis, ce qui nécessite l'établissement de liens permettant de profiter de telles retombées régionales. L'intégration régionale de l'Afrique permettrait à ce continent de se doter du réseau d'infrastructures dont elle a désespérément besoin. Dans de nombreux cas, l'absence de volonté politique, et les rivalités régionales, ont empêché qu'une telle intégration devienne une réalité.

³⁵ *Témoignages*, 13 avril 2005, 38^e législature.

³⁶ Réunion à Dakar (Sénégal), 6 octobre 2006.

Le président de l'Union africaine et ancien président du Mali, Alpha Oumar Konaré, a décrit avec passion aux membres du Comité ce que pourrait être à long terme l'intégration des marchés africains.³⁷ L'objectif de l'UA consiste, d'ici 25 ans, à ériger de véritables États-Unis d'Afrique fondés sur l'harmonisation, ainsi que sur l'union économique et monétaire. Il est avant tout primordial d'étendre et d'unifier les réseaux routiers, ou autres, afin de relier les différentes régions du continent. Ainsi les États africains pourraient-ils commercer davantage entre eux qu'avec l'Europe comme c'est actuellement le cas. Toutefois, certains pays de l'Union africaine résistent encore aux efforts d'intégration continentale.

Le premier ministre de l'Éthiopie a expliqué au Comité que, si la création d'un marché africain intégré constituait un avantage précieux pour le développement du commerce, son principal avantage serait d'attirer l'investissement étranger direct.³⁸ Les grands marchés intégrés intéressent davantage les investisseurs que les petits marchés. De fait, comme M. Collier l'a fait remarquer au Comité, le principal avantage économique qu'a l'Asie sur l'Afrique n'est pas de disposer d'une main-d'œuvre à bon marché, qui est également présente en Afrique, mais d'avoir su développer des économies intégrées. Cette intégration a permis le développement en Asie de plates-formes économiques régionales qui ont conduit à un essor fulgurant de la production manufacturière et à un afflux massif d'investissements. La faiblesse chronique de la régionalisation et des liens économiques en Afrique a interdit un tel développement, privant ainsi ce continent d'une grande partie des avantages liés à la mondialisation du commerce et de l'investissement.

Au Nigéria, le secrétaire exécutif de la CEDEAO a déclaré au Comité que l'intégration des pays d'Afrique de l'Ouest, devant se traduire, à plus ou moins long terme, par des tarifs extérieurs communs et une union douanière, permettrait d'accroître considérablement la participation de cette région au commerce mondial.³⁹ Malheureusement, la faiblesse des infrastructures régionales, ainsi que le nombre et l'ampleur des barrières non tarifaires, empêchent tout progrès en la matière. En fait, la CEDEAO a connu plus de succès comme

³⁷ Réunion à Addis Ababa (Éthiopie), 10 octobre 2005.

³⁸ Réunion à Addis Ababa (Éthiopie), 12 octobre 2005.

³⁹ Réunion à Abuja (Nigeria), 17 octobre 2005.

organisation de sécurité militaire que comme organisation économique. En tout cas, la stabilité et l'impulsion du Nigéria sont indispensables à la réussite de tout projet d'intégration régionale.

Le Comité est donc d'avis que les gouvernements africains doivent faire en sorte d'améliorer l'intégration régionale du continent. La création d'un marché intérieur africain intégré constituerait un avantage décisif pour ce qui est de stimuler l'investissement et le commerce.

9. Prendre conscience du sérieux de la lutte contre le VIH/sida et le paludisme

Partout en Afrique, le VIH/sida gruge systématiquement les ressources humaines essentielles dans tous les secteurs et à tous les niveaux. Sans programmes de traitement complets, les gouvernements verront leurs revenus fiscaux, l'épargne et la productivité décliner, tandis que la demande en services de bien-être social et de santé ne fera que croître.

M. K.Y. Amoako, secrétaire exécutif, Commission économique des Nations unies pour l'Afrique, et secrétaire général⁴⁰

L'impact du VIH/sida sur la population de l'Afrique atteint une ampleur que ni les gouvernements africains ni la communauté internationale ne semblent en mesure de saisir pleinement. Le continent compte à peine le septième de la population mondiale, mais les Africains représentent les deux tiers des personnes qui vivent avec le sida ou qui en meurent.

M. Robert Fowler, représentant personnel du premier ministre pour l'Afrique⁴¹

Faute d'une population en bonne santé, il n'est pas de développement économique possible. Malheureusement, certains pays d'Afrique sont aux prises avec une situation sanitaire qui se dégrade, notamment à cause de maladies comme le VIH/sida et le paludisme (voir l'annexe III).

Une amélioration des soins de santé s'impose de toute urgence dans la plupart des pays de l'Afrique subsaharienne. Les gouvernements d'Afrique se doivent de hausser de façon significative leurs investissements dans leurs systèmes de santé, en particulier dans les zones rurales, et de cibler plus particulièrement les pauvres. Il faudra, pour ce faire, consentir

⁴⁰ *Témoignages*, 15 février 2005, 38^e législature.

⁴¹ *Témoignages*, 30 mai 2006, 39^e législature.

d'importants investissements dans le personnel, dans l'éducation et dans la formation, ainsi que dans le développement de nouveaux médicaments. Une meilleure gestion de ces investissements par les pouvoirs publics est également nécessaire. Il faut plus mettre l'accent sur la prévention des maladies qui affligent ce continent et renforcer les stratégies de lutte contre les maladies intestinales et nutritionnelles.

Le VIH/sida, qui affecte toutes les couches de la société africaine, est le principal obstacle au développement économique de nombreux pays. Le taux de prévalence de la maladie est tel, dans certains pays de l'Afrique australe, que la stabilité même de ces pays est en péril. En Afrique du Sud, le Comité a appris que le VIH/sida, avec un taux de prévalence proche de 20 p. 100, minait l'économie du pays. L'Afrique du Sud a ainsi vu décimer sa population d'enseignants, de professionnels de la santé, de membres des forces armées ou de l'ordre, et de travailleurs spécialisés en général. Au Kenya, M. Colin Bruce, représentant de la Banque mondiale à Nairobi, a expliqué au Comité que, faute d'un accroissement des compétences et de l'éducation, il faudra trente ans au pays pour se remettre des pertes en capital humain causées par le VIH/sida⁴².

On estime, en tout et pour tout, à 26 millions le nombre de personnes infectées par le VIH/sida en Afrique subsaharienne, et ce, sans compter les 17 millions de personnes qui en sont déjà décédées et les près de 12 millions d'orphelins qu'a créés cette maladie. Si ce chiffre ne représente qu'environ 4 p. 100 de la population totale de l'Afrique, il convient de rappeler que la population infectée se concentre dans un petit nombre de pays, pour la plupart situés en Afrique australe. À l'échelle mondiale, sept personnes infectées sur dix vivent en Afrique, où les femmes et les filles sont les plus durement touchées par le virus.⁴³ Qui plus est, le nombre de décès attribuables au sida croît plus rapidement que celui des décès dus au paludisme. En 2005, le sida a tué en Afrique 2,4 millions de personnes, soit 6 600 personnes par jour.

En Afrique, le Comité s'est vu déclarer que les gouvernements africains ne doivent pas compter sur l'aide internationale pour résoudre le problème du VIH/sida, mais plutôt prendre

⁴² Réunion à Nairobi (Kenya), 13 octobre 2006. - Avec un accroissement des compétences et de l'éducation, il ne faudra que quinze ans au pays pour recouvrer le capital humain perdu du fait de la maladie.

⁴³ Les deux tiers des personnes nouvellement infectées sont de sexe féminin et âgées de 15 à 24 ans.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

conscience que ce problème est le leur, accepter de reconnaître pour ce qu'elles sont sa gravité et ses conséquences dévastatrices, et s'unir en un front commun pour vaincre cette maladie.

Le VIH/sida doit être reconnu comme une menace majeure pour le développement économique et social. À défaut de programmes complets de traitements et de soins, les gouvernements seront confrontés à une baisse de l'assiette fiscale, de l'épargne et de la productivité, ainsi qu'à une hausse de la demande de services de sécurité sociale et de santé.

Il est aussi extrêmement important de mettre l'accent sur la prévention de la maladie, puisqu'il n'existe encore contre elle aucun remède. Le Comité a appris que, jusqu'à très récemment, les dirigeants et les gouvernements africains n'ont pas fait grand-chose en matière de prévention de la maladie et que seuls cinq pays (le Botswana, le Ghana, le Mali, le Sénégal et l'Ouganda) ont déployé des efforts sérieux afin de lutter contre l'épidémie de sida. Le fait est même que certains pays refusent d'admettre la réalité du problème, et que ce refus de prendre la maladie au sérieux ne fait qu'aggraver l'épidémie. Ces pays se doivent de prendre rapidement conscience de la gravité de cette crise qui les frappe en leur sein.

Il est crucial de sensibiliser la population aux moyens d'éviter l'infection. Les pays qui ont su juguler des épidémies naissantes de sida y sont parvenus en réussissant à modifier les comportements. Comme cela a été expliqué au Comité, les gouvernements africains, les chefs traditionnels et les Églises doivent s'impliquer dans ces campagnes de sensibilisation.

Quant au paludisme, le fait que le Comité n'ait entendu que peu de témoignages sur ce problème ne signifie nullement qu'il n'est pas majeur. Les températures élevées et les précipitations abondantes que connaît l'Afrique tout au long de l'année favorisent la prolifération des moustiques et ont fait de ce continent l'épicentre mondial du paludisme qui est transmis aux humains par ces moustiques.

Il existe depuis presque 150 ans déjà une substance permettant de traiter le paludisme : la quinine. Il est donc inconcevable que les efforts déployés pour lutter contre cette maladie continuent d'être plus qu'insuffisants. Le paludisme fait, chaque année en Afrique, plus d'un million de morts, dont la plupart ont moins de cinq ans. Ces décès pourraient être évités par le recours à des moustiquaires de lit imprégnées d'insecticide à effet prolongé au prix de 7 \$/pièce

(et, selon certains témoignages, à la pulvérisation de petites quantités de DDT sur les murs intérieurs des maisons), et par le traitement des personnes déjà infectées par les médicaments disponibles. Par conséquent, Robert Fowler, alors représentant personnel du premier ministre pour l'Afrique, avait déclaré au Comité que : « Il est tout simplement honteux de constater le nombre effroyable d'enfants qui sont encore victimes du paludisme en Afrique ».⁴⁴ La mise à la disposition de la population de ces moustiquaires doit constituer une priorité et des partenaires commerciaux à même de les produire doivent être trouvés.

10. Investir à tous les niveaux de l'éducation

Dans le secteur de l'éducation où l'accent est actuellement mis sur l'accès, il faut rétablir l'équilibre et accorder davantage d'attention à la qualité, notamment pour conserver les gains réalisés au chapitre de l'accès et pour faire en sorte qu'il y ait des diplômés ayant le calibre nécessaire pour relever les défis de l'Afrique.

*M. Khalil Shariff, président-directeur général,
Fondation Aga Khan Canada⁴⁵*

Aucun développement n'est possible sans éducation. Afin de pouvoir plus tard occuper un emploi, les enfants doivent apprendre à lire et à compter. En Afrique, la situation est particulièrement critique pour les filles qui tendent à quitter l'école plus tôt que les garçons. Il faut avant tout que même les Africains les plus pauvres aient accès aux soins de santé et à l'éducation.

Les progrès accomplis dans le domaine de l'éducation, qui est avant tout une responsabilité nationale, sont généralement proportionnels aux fonds qui y sont alloués. Lorsque les gouvernements africains ont été pressés d'équilibrer leur budget au début des années 1980, ils ont effectué des coupes sombres dans les postes les plus coûteux, dont celui de l'éducation, et le taux de scolarisation a rapidement décliné.

On a cependant fait remarquer au Comité qu'un certain nombre de pays avaient fait des progrès dans ce domaine. En Tanzanie, par exemple, où le gouvernement a supprimé les frais de

⁴⁴ *Témoignages*, 30 mai 2006, 39^e législature.

⁴⁵ *Témoignages*, 20 juin 2006, 39^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

scolarité, le taux de scolarisation est passé de 68 à 88 p. 100. Au Mozambique, le pourcentage d'élèves terminant le cycle d'études primaires est passé de 22 p. 100 en 1991 à 40 p. 100 en 2003. Le Kenya, le Malawi, l'Ouganda et le Lesotho, qui accordent désormais une plus grande attention à l'éducation, font également des progrès remarquables dans ce domaine.

Ainsi, dès qu'il devient moins coûteux pour les familles africaines d'envoyer leurs enfants à l'école, le taux de scolarisation grimpe en flèche. Le renforcement des économies africaines, conjugué à une meilleure gouvernance et à une réduction des troubles civils, peut également contribuer grandement à la mise en place d'un bon système d'éducation.

Malheureusement, tous les pays n'ont pas jugé bon de réduire les frais de scolarisation et, parmi ceux qui l'ont fait, tous ne sont pas engagés à assumer les coûts additionnels liés, par exemple, aux uniformes et aux livres. Le fait que des frais d'utilisation continuent d'exister dans pas moins de 35 pays d'Afrique subsahariens, explique, en partie, pourquoi seulement 59 p. 100 des enfants de ces pays terminent le primaire.

Le Comité a également été amené à constater qu'il existe d'importants déséquilibres dans la planification de l'éducation des pays d'Afrique. D'importantes sommes sont investies dans le primaire, qui est, en soi, insuffisant pour garantir un développement humain et national durable. Étant donné les ressources requises dans tout un ensemble de professions essentielles, que peuvent espérer les élèves pour leur avenir lorsque l'éducation supérieure est ainsi négligée?

Un autre point qu'il convient de souligner est que l'importance accordée à l'éducation doit elle-même évoluer et que l'accent doit être désormais mis sur la qualité de l'éducation offerte tout autant que sur son accessibilité. L'infrastructure pédagogique, et, notamment, la qualité et la disponibilité des salles, des écoles, des enseignants et des fournitures, est tout aussi importante que le taux de scolarisation proprement dit.

11. Accomplir des progrès en matière d'égalité des sexes

Le problème de l'égalité des sexes constitue un défi important, mais est aussi porteur de grandes promesses. En renforçant le pouvoir des femmes, qui ont un important rôle économique, et en permettant aux jeunes filles et

aux femmes d'avoir accès à une formation et à une éducation, on obtiendra un effet de levier stratégique sur la croissance économique.

*M. Paul Hunt, vice-président, Direction générale de l'Afrique
et du Moyen-Orient, ACDI⁴⁶*

Les femmes jouent un rôle économique clé en Afrique, tout particulièrement dans les communautés rurales. Non seulement s'occupent-elles de leur foyer, mais elles constituent également la majorité des petits exploitants agricoles et garantissent généralement la sécurité alimentaire au sein des familles africaines. Leur taux de remboursement des microcrédits est élevé et la richesse qu'elles produisent par leur activité économique demeure au sein de la famille. Les femmes jouent également, sur ce continent, un rôle actif dans le commerce et il n'est donc pas surprenant de constater qu'elles soient responsables d'une part non négligeable de l'activité économique africaine.

Les femmes, cependant, pour assumer de ce rôle essentiel, doivent relever d'incroyables défis. Elles subissent toujours, dans des sociétés africaines traditionnellement patriarcales, une discrimination fondée sur leur sexe, doivent obtenir l'aval de leur mari pour toute décision économique, ont moins facilement accès à des services financiers, ont plus de risques de contracter le VIH/sida,⁴⁷ et ont besoin de plus d'informations sur les moyens de se prémunir contre cette maladie mortelle. Cet état de fait ne peut plus durer.

Afin de permettre un développement national généralisé, il est nécessaire que les jeunes filles et les femmes aient accès à la formation, au crédit et à l'épargne, ainsi qu'aux études. Des témoins ont déclaré au Comité qu'il existait un lien direct entre une plus grande égalité des sexes et le développement économique. Il est important qu'un rôle plus important soit accordé aux femmes en Afrique.

⁴⁶ *Témoignages*, 8 février 2005, 38^e législature.

⁴⁷ Le Comité a appris que les femmes, en Afrique, n'ont généralement pas les moyens d'imposer à leur partenaire masculin le port du préservatif durant les rapports sexuels. Malheureusement, pour des raisons physiologiques, elles sont plus susceptibles que les hommes d'être infectées durant un rapport sexuel non protégé. Par ailleurs, la pauvreté contraint certaines femmes à se livrer au commerce du sexe, ce qui accroît pour elles le risque de contracter le VIH/sida.

12. Pratiquer la bonne gouvernance afin d'éviter les conflits

En somme, il doit être avantageux d'être citoyen en Afrique. Aujourd'hui, l'avantage n'est pas évident. Il sera nécessaire de créer cet avantage en établissant un nouveau contrat social entre l'État et la société pour assurer la stabilité et la paix à long terme en Afrique.

*M. Adebayo Olukoshi, directeur général
du Conseil pour le développement de la
recherche en sciences sociales en Afrique⁴⁸*

La paix va au-delà de l'absence de guerre.

M^{me} Jane Boulden⁴⁹

Le déclin économique est le principal catalyseur de conflit.

M. Paul Collier⁵⁰

Sans paix, pas de développement économique possible. La guerre détruit les productions agricoles et les infrastructures, entraîne la fuite des populations et des capitaux, ainsi que la chute de la croissance économique annuelle. Les systèmes de santé et d'éducation sont privés, pour des fins militaires, de ressources nationales précieuses. Les conflits armés nuisent à tous les aspects du développement économique. C'est pourquoi la prévention et la résolution des conflits constituent un facteur clé lorsqu'il s'agit de permettre à l'Afrique d'attirer davantage d'investissements en vue d'assurer sa croissance économique.

De 1989 à 2002, les deux tiers des pays d'Afrique ont connu un conflit armé grave. Depuis le début des années 1990, près de 6 millions d'Africains ont été tués, plus de 15 millions ont été déplacés à l'intérieur de leur propre pays, et 45 millions ont dû se réfugier à l'étranger.

De 1996 à 2002, une série de guerres intestines, d'insurrections et d'attaques armées menées par des États voisins ont causé l'implosion du Congo, entraînant une déstabilisation généralisée de l'Afrique équatoriale, puisque le Congo partage des frontières avec neuf pays. Ainsi, en plus de souffrir du soulèvement de Kabila et de la fin du régime de Mobutu, qui avait

⁴⁸ *Témoignages*, 19 avril 2005, 38^e législature.

⁴⁹ *Témoignages*, 20 avril 2005, 38^e législature.

⁵⁰ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 19 octobre 2006.

duré 32 ans et pendant lequel le gouvernement avait totalement négligé les campagnes et la région de l'Est du Congo, les Congolais ont aussi été victimes d'actes de pillage et de violence commis sur leur territoire par leurs voisins : le Rwanda, l'Ouganda, le Burundi, l'Angola, le Zimbabwe et d'autres. D'ailleurs, l'élite et les forces armées congolaises, les entreprises étrangères et les pays voisins se sont tous partagés les vastes ressources minières du Congo. Pendant ce temps, le territoire congolais a servi au déroulement, par terrain interposé, des conflits civils du Rwanda (c'est-à-dire la lutte entre, d'une part, le Front patriotique du Rwanda et, d'autre part, les génocidaires et l'Interahamwe qui s'étaient réfugiés dans l'Est du Congo), de l'Ouganda et du Burundi, aux dépens des Congolais qui vivaient dans les provinces de l'Est, la région la plus ravagée par ces conflits. La désintégration et le pillage du Congo ont donc été le résultat des jeux de pouvoirs régionaux, de l'intention de certains dirigeants de « régler le cas » de divers groupes rebelles accusé de mener leurs activités au sein du Congo et à partir de ce pays, et du désir de nombreux intervenants d'obtenir des concessions lucratives et des droits d'exploitation illégale des ressources naturelles du Congo qui a cours dans ce chaos.

Les Nations Unies ont d'ailleurs convoqué un groupe d'experts chargé d'étudier cette question. Le groupe a conclu que des particuliers et des gouvernements du Congo, du Rwanda, de l'Ouganda et du Zimbabwe, entre autres, avaient contribué à dépouiller le Congo de ses ressources, dont le coltan (élément essentiel des téléphones cellulaires), les diamants, le cuivre et l'or, dans leur propre intérêt. Ces ressources obtenues illégalement ont transité dans 11 pays d'Afrique, sans que personne ne soit inquiété ou que des poursuites soient entamées au nom des gouvernements pour mettre fin à ces activités de guerre.⁵¹ La violence, les atrocités et les privations infligées au peuple congolais durant ces conflits sont atterrants. Au moins 3 millions de personnes seraient mortes des suites de ces conflits.⁵²

⁵¹ Ainsi, le *Rapport final du Groupe d'experts sur l'exploitation illégale des ressources naturelles et autres formes de richesse de la République démocratique du Congo* constate que les opérations de l'Armée patriotique du Rwanda dans l'est du Congo étaient gérées par le « Bureau Congo ». Le rapport conclut ainsi : « Si les recettes et les dépenses du Bureau Congo de l'APR sont considérables, elles sont inscrites à un compte strictement distinct du budget national du Rwanda. Selon une source fiable associée à ce bureau, les recettes de ce dernier ont servi à financer 80 p. 100 des dépenses totales de l'Armée patriotique rwandaise en 1999 [...] La contribution du Bureau Congo aux dépenses militaires du Rwanda aurait donc été de l'ordre de 320 millions de dollars ». Conseil de sécurité de l'ONU, S/2002/1146, 16 octobre 2002.

⁵² Martin Meredith, p. 540-543.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Comme l'a illustré de façon dramatique la situation du Congo, ces conflits déstabilisent des régions entières, et ce, même si les pays voisins sont stables et vivent en paix. Le Comité a appris que le simple fait de partager une frontière avec un pays en conflit entraînait une baisse de 1,6 p. 100 du PIB. Or, comme cela a été souligné au Comité, seule une poignée de pays, sur l'ensemble du continent, ne subit pas les répercussions négatives d'un conflit dans un État voisin.

La sécurité, en Afrique, s'est cependant améliorée ces dernières années, car tant le nombre que la gravité des conflits ont diminué. Les conflits qui ont longtemps ravagé la Sierra Leone, le Libéria et l'Angola ont pris fin. Le gouvernement du Soudan et l'Armée populaire de libération du Soudan (APLS) ont signé un accord de paix global en janvier 2005, mettant ainsi un terme à un conflit extrêmement violent qui opposait le nord au sud du pays depuis 1983. De même, la guerre civile qui ravageait depuis treize ans le Burundi semble devoir trouver un terme avec l'accord récemment conclu, en septembre 2006, par les Forces de libération nationale (FLN) et le gouvernement national. Néanmoins, les problèmes qui demeurent au Darfour (Soudan), en Côte d'Ivoire, en Éthiopie-Érythrée et dans la Corne de l'Afrique, de même que les tensions régionales liées au contrôle et à la répartition des ressources naturelles, doivent faire l'objet d'un suivi et d'initiatives internationales concertées.

Les conflits armés constituent des entreprises coûteuses, tant par le nombre des pertes humaines dans le cadre du conflit, que par l'ampleur des ressources militaires, financières et logistiques requises pour déployer des forces de maintien de la paix. Le Comité a appris que la mission de l'UA au Darfour, de relativement petite ampleur, d'un point de vue militaire, coûte environ 250 millions de dollars américains par année. Au siège de l'Union africaine (UA) à Addis Ababa, les représentants du remarquable Conseil de paix et de sécurité de l'organisation ont informé le Comité que sa mission au Darfour était le plus ambitieux projet de l'UA à ce jour, et que sa réussite témoignerait de la capacité de l'Afrique de régler les situations de conflit. Le Comité a entendu dire que la mission ne manque pas de soldats, mais que le soutien logistique et le financement font cruellement défaut.⁵³

⁵³ Réunion à Addis Ababa (Éthiopie), 11 octobre 2005.

Heureusement, il est également possible d'éviter l'éclosion de conflits. Les membres du Comité se sont vu expliquer le rapport étroit entre l'existence de conflits et la mauvaise gouvernance économique et politique des pays en cause, ainsi que leur incapacité à améliorer le niveau de vie de leurs habitants. Comme l'a expliqué aux membres à Pretoria, en Afrique du Sud, Cheryl Hendricks, chef du Programme de sécurité humaine pour l'Afrique australe, *Institute for Security Studies*, les défaillances des régimes politiques, l'exclusion sociale et l'existence même d'États faibles, associées à des dépenses militaires élevées souvent faites au détriment de la santé et de l'éducation, sont fréquemment à l'origine de conflits.⁵⁴

Il existe donc un lien entre les capacités institutionnelles d'un État, ainsi que son niveau de développement économique équitable, et le risque qu'il soit partie prenante dans une guerre ou dans des activités terroristes. Une nation prospère et bien gouvernée cherche généralement à vivre en paix. Le lien existant entre le développement économique, la gouvernance, d'une part, et l'insécurité, d'autre part, a été clairement démontré dans le cas du Nigéria. Bien que le pays ait, depuis les années 1970, engrangé des centaines de milliards de dollars de revenus grâce à son pétrole, la majorité des 129 millions de Nigériens (soit environ 18 p. 100 de la population de l'Afrique subsaharienne) vivent toujours dans la pauvreté, et le gouvernement du pays éprouve des difficultés à assurer des services publics constants et à lutter contre la corruption. Le pays continue d'être miné par les querelles intercommunautaires et les revendications politiques, et demeure pour cette raison l'un des points chauds de l'Afrique occidentale. Le Nigéria a pris plusieurs mesures pour améliorer sa gouvernance, mais doit, pour garantir leur succès, compter sur un soutien ferme de la communauté internationale.

De nombreux témoins ont souligné au Comité l'importance que revêt une bonne gouvernance, principe qui est enchâssé dans le NEPAD. Le Comité croit que les États africains et la communauté internationale doivent renforcer les principes du NEPAD et privilégier les programmes de développement visant à améliorer la gouvernance politique et économique afin d'éviter l'éclosion de conflits et de garantir la stabilité.

⁵⁴ Réunion à Pretoria (Afrique du Sud), 11 octobre 2006.

13. Renforcer son architecture de paix et de sécurité

Il est insensé de financer le développement tant que la sécurité n'est pas assurée. La sécurité et la stabilité sont des conditions essentielles au développement. [traduction]

M. Steen Nordstrom, Unité de recherche sur la défense et la sécurité, Institut danois d'études internationales⁵⁵

Il s'agit là du principal défi qui s'oppose aux forces africaines de maintien de la paix. Tandis que les pays occidentaux sont concentrés dans des domaines qu'ils estiment plus importants pour leurs intérêts nationaux, la grosse partie de l'effort en Afrique revient aux soldats de la paix africaine.

Colonel Denis Thompson, directeur de la Politique du maintien de la paix au ministère de la Défense nationale⁵⁶

L'une des plus grandes réussites régionales de l'Afrique est l'établissement, sur le continent, d'une nouvelle structure de paix et de sécurité. Le Comité est très impressionné par la qualité de l'effectif à l'Union africaine et souhaite à cette dernière de réussir. Les membres du Comité sont convaincus que les grandes organisations de sécurité régionale seront amenées à jouer un rôle de plus important dans la prévention et la résolution des crises qui secouent ce continent et doivent donc se voir garantir un financement adapté.

Les gouvernements africains, souvent sous la direction régionale de l'Afrique du Sud et du Nigéria, ont décidé d'assumer un rôle croissant dans la gestion des crises et de la sécurité en Afrique. Le Comité a pu, à l'occasion de son séjour au Cap, découvrir le rôle essentiel que l'Afrique du Sud a pu jouer, sur le plan diplomatique et par l'envoi de forces de sécurité, dans la résolution des conflits qui sévissent en Côte d'Ivoire, au Soudan, au Burundi et en République démocratique du Congo (RDC).

L'engagement pris par l'Afrique en matière de sécurité continentale s'est traduit en 2002 par la création du Conseil de paix et de sécurité de l'Union africaine (UA). Ce Conseil a pour mandat d'assurer la sécurité collective, à savoir la résolution, la gestion et la prévention des conflits, en Afrique.

⁵⁵ Réunion à Copenhague (Danemark), 17 octobre 2006.

⁵⁶ *Témoignages*, 8 février 2005, 38^e législature.

De par son Acte constitutif, l'Union africaine (UA), qui succède à l'Organisation de l'unité africaine (OUA), se donne clairement un plus grand pouvoir régional en matière de gestion et de résolution des conflits, et accorde moins d'importance que l'OUA au principe d'inviolabilité des États souverains. Le Comité s'est vu déclarer, au Nigéria, que la création du Conseil de paix et de sécurité de l'UA avait transformé la façon dont l'Afrique gère ses conflits.⁵⁷

Afin de renforcer sa capacité à gérer d'éventuels conflits, l'UA s'est donné pour objectif de constituer, d'ici 2010, une force permanente de maintien de la paix. Cette Force africaine prépositionnée, ou FAP, (c'est-à-dire de « réaction rapide ») aurait pour mandat d'intervenir dans les conflits de faible intensité, lorsque l'ONU ne peut le faire, que l'UA se doit de prendre, conjointement avec l'ONU, l'initiative politique de la résolution du conflit, ou lorsqu'un déploiement rapide est nécessaire due une situation grave telle qu'un génocide. La FAP sera composée de cinq brigades régionales assurant une représentation géographique du continent (Nord, Ouest, Centre, Est et Sud) et, tout en insistant sur le maintien de la paix, elle participera aussi aux opérations d'aide humanitaire et d'intervention en cas de catastrophe naturelle.

Au cours de la même réunion avec les porte-parole du Conseil de paix et de sécurité de l'UA, le Comité a aussi recueilli d'excellents renseignements sur la participation de l'organisation à plusieurs conflits africains. À ce moment-là, les missions de soutien de la paix en cours conjuguées à un déploiement militaire mettaient à contribution les bureaux de liaison de l'UA en Côte d'Ivoire, au Libéria, en Éthiopie-Érythrée et en République démocratique du Congo, en plus de comprendre des missions au Burundi et au Darfour.

Si l'UA joue un rôle fondamental dans l'établissement d'une architecture de paix et de sécurité en Afrique, d'autres instances régionales ou sous-régionales jouent également un rôle

⁵⁷ Réunion à Addis Ababa (Éthiopie), 11 octobre 2005. L'UA a déployé des forces de maintien de la paix au Burundi et dans la région du Darfour au Soudan. La Mission africaine au Burundi a été déployée en 2003 après la signature, en 2002, des Accords d'Arusha. Cette mission avait pour mandat d'assurer le respect du cessez-le-feu, d'assurer le soutien des initiatives de désarmement, de démobilisation et de réintégration, de même que de favoriser la stabilisation du pays en général. La Mission, qui était dirigée par l'Afrique du Sud, a été remplacée, en 2004, par une mission plus nombreuse des Nations Unies. En 2004, l'UA a déployé au Darfour, afin de garantir le respect du cessez-le-feu, une mission dont l'effectif est passé, en 2006, à 7 000 soldats afin d'assurer un mandat plus large de force de protection.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

non négligeable dans la résolution des conflits. Au Nigéria, le président de la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) a expliqué au Comité que son organisation s'était dans un premier temps consacrée au commerce international, mais que, à l'initiative des forces armées du Nigéria, son mandat évoluait maintenant vers un rôle plus actif dans le domaine de la paix et de la sécurité.⁵⁸

⁵⁸ La CEDEAO, à l'initiative du Nigeria, est intervenue pour la première fois au Libéria en 1990 où elle est demeurée jusqu'en 1999. La CEDEAO est revenue au Libéria à la fin de 2002, après que le pays a sombré dans la guerre civile en 2000, et y a préparé le déploiement des forces de maintien de la paix des Nations Unies qui y sont arrivées en 2003. Les forces de la CEDEAO sont intervenues de 1997 à 1999 en Sierra Leone afin de réprimer les violences résultant de l'insurrection du Front révolutionnaire uni, un groupe de rebelles soutenus par le président libérien Charles Taylor. Les forces de la CEDEAO ont ensuite été intégrées à la mission des Nations Unies en Sierra Leone. Cependant, des poussées de violence, en 2002, ont nécessité une intervention musclée du Royaume-Uni, ainsi que l'augmentation des forces des Nations Unies qui, conjointement, ont permis l'établissement d'un cessez-le-feu et la stabilisation du pays. La CEDEAO est également intervenue en 2002 en Côte d'Ivoire, en soutien aux forces armées françaises, et ce, jusqu'à la mise en place de la force de maintien de la paix de l'ONU en 2003.

CHAPITRE 3 : CE QUE DOIT FAIRE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE

Si nous pouvions régler les conditions internationales de commerce, l'aide deviendrait pratiquement superflue. [traduction]

M. Simon Bland, chef du ministère du Développement international du Royaume-Uni, Kenya⁵⁹

Les nouveaux dirigeants africains ont accédé au pouvoir remplis d'ambition, mais ils ont été freinés par des gouvernements et des idéologies totalement inadéquats pour faire face aux difficultés. Ces faiblesses sont devenues de plus en plus évidentes à partir des années 1960, et les tentatives pour trouver de meilleures solutions ont été minées par des bouleversements externes : l'ingérence de stratèges américains et soviétiques lors de la guerre froide, les chocs pétroliers, la dette croissante, l'ajustement structurel et l'effondrement du secteur agricole. C'est peut-être dans les années 1980 que le déclin a été le plus profond.

M. Philip Zachernuk, professeur, département d'histoire, Université Dalhousie, et président, Association canadienne des études africaines⁶⁰

La communauté internationale doit adopter des politiques visant à favoriser le développement économique de l'Afrique. Le commerce et l'investissement doivent être préférés aux aides au développement à long terme, qui n'ont pas permis de créer d'économie pérenne en Afrique, malgré des décennies d'efforts. L'aide au développement à long terme ne doit pas être accordée que dans des cas bien particuliers, sur une durée déterminée, et ne pas être remise et augmentée comme s'il s'agissait d'un chèque en blanc. De façon générale, l'aide « à haute dose » ne constitue pas un remède aux problèmes de l'Afrique.

L'aide accordée devrait cibler un nombre réduit de pays d'Afrique (de préférence, moins de dix) qui consentent de véritables efforts pour améliorer leur gouvernance et favoriser leur croissance économique. La communauté internationale doit cependant continuer à intervenir massivement (avec de l'aide humanitaire) en cas d'urgences ou de catastrophes sanitaires ou naturelles, et gérer de façon efficace les crises en matière de sécurité.

⁵⁹ Réunion à Nairobi (Kenya), 13 octobre 2006.

⁶⁰ *Témoignages*, 1^{er} février 2005, 38^e législature.

1. Terminer le cycle de Doha

Ces subventions nous tuent, nous déstabilisent totalement.

*Son excellence M. Amadou Toumani Touré,
président de la république du Mali⁶¹*

Selon les spécialistes et les universitaires, il suffirait d'égaliser les règles du jeu pour ce qui est des débouchés commerciaux, ne serait-ce que pour les produits du secteur primaire, pour que l'Afrique bénéficie nettement de l'accès aux marchés développés. Si l'Afrique avait la capacité et le suivi des investissements nécessaires pour créer une capacité secondaire et tertiaire de transformation des produits primaires, si elle bénéficiait d'un accès équitable aux marchés des pays développés, elle aurait un taux de pénétration qui remplacerait — il doublerait ou quadruplerait — le niveau d'aide au développement officielle qu'elle reçoit par des recettes découlant de l'activité économique.

*M. Paul Hunt, vice-président, Direction générale de
l'Afrique et du Moyen-Orient, ACDI⁶²*

Pour les pays d'Afrique, l'idée même de vouloir uniformiser les règles du jeu est cruelle. Non seulement les pays riches sont en bien meilleure position, mais ils privent les pays pauvres des outils dont ils se sont servis. Si l'on applique les mêmes règles à des partenaires qui ne sont pas égaux, alors ces règles deviennent inéquitables.

*M^{me} Molly Kane, coprésidente, Forum Afrique-Canada,
Conseil canadien pour la coopération internationale⁶³*

Le Sierra Leone était un exportateur de riz, le principal aliment de sa population. Aujourd'hui, alors que le pays connaît un taux de chômage désastreux, il doit importer la plus grosse partie de son riz. La raison en est que le gouvernement américain accorde des subventions considérables aux producteurs de riz américains. Si l'on modifiait ce système, on pourrait créer chaque année 5 millions de jours-personnes travaillés au Sierra Leone.

*M. Ian Smillie, coordonnateur des recherches,
Partenariat Afrique Canada⁶⁴*

⁶¹ *Témoignages*, 11 mai 2005, 38^e législature.

⁶² *Témoignages*, 8 février 2005, 38^e législature.

⁶³ *Témoignages*, 22 mars 2005, 38^e législature.

⁶⁴ *Témoignages*, 10 mai 2005, 38^e législature.

Il est tout à fait injustifié de la part des pays riches de protéger leurs agriculteurs riches, en les payant parfois pour qu'ils cessent de produire des betteraves, quand on pourrait obtenir ce produit à meilleur prix, sur le marché mondial, auprès de producteurs qui peuvent le produire [...] Les pays développés doivent renoncer à leurs intérêts politiques à court terme afin de faire du monde un endroit où les pays pauvres peuvent produire des produits qu'ils peuvent vendre à un prix inférieur aux pays développés.

M. Marcel Massé, directeur général, Banque mondiale⁶⁵

Au moment où l'Afrique a produit, au coût le plus bas au monde, et disposé du coton de meilleure qualité, les subventions américaines et européennes sont venues limer la production cotonnière ouest africaine. Ce sont des dizaines de millions de petits producteurs qui sont retombés sous du seuil de la pauvreté. Pourtant, ce n'est pas parce qu'ils ne savent pas produire. Non. C'est que, quelque part, de grandes puissances ont subventionné leur production et nous ont imposé d'ouvrir nos marchés pour arriver à ces résultats. Si de telles tendances se maintiennent, il est certain que l'Afrique n'atteindra pas les objectifs du millénaire, objectifs autour desquels l'ensemble de la coopération internationale s'est mobilisé.

M. Ndiogou Fall, président, Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal⁶⁶

Lorsque nous avons lancé la série de négociations sur le développement à Doha en 2001, l'idée était de faire participer les pays en développement au système commercial international, d'accorder davantage d'attention à leurs besoins et, grâce au commerce, de tenter de favoriser le développement. Nous pourrions certainement nous demander si cela a réussi à ce jour. Il nous reste beaucoup de chemin à faire.

M. Steve Verheul, négociateur principal en agriculture, Agriculture et Agroalimentaire Canada⁶⁷

Il est urgent de terminer la ronde de négociations de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) menée à Doha. Nombreux sont ceux qui affirment que la plus grande contribution que les pays riches pourraient consentir en termes de développement international consisterait à élaborer un meilleur système de commerce international afin d'ouvrir davantage leur marché aux biens des pays pauvres d'Afrique. Car les bienfaits financiers que tireraient les

⁶⁵ *Témoignages*, 11 mai 2005, 38^e législature.

⁶⁶ *Témoignages*, 17 mai 2005, 38^e législature.

⁶⁷ *Témoignages*, 8 juin 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

pays d'Afrique d'un meilleur accès au commerce international surpasseraient de loin tous les bienfaits qu'ils peuvent recevoir par le biais des aides.

L'Afrique doit surmonter de nombreux obstacles au commerce qui empêchent ses biens d'avoir accès aux marchés internationaux. Ces barrières commerciales, de même que l'octroi par les pays développés de subventions à leurs producteurs qui permettent à ces derniers de vendre leurs produits à des prix inférieurs à ceux du commerce, doivent être réduites. Le scandale du coton, décrit plus loin, en est un parfait exemple. Les subventions constituent un avantage concurrentiel déloyal pour les producteurs des pays riches et faussent les marchés et les cours mondiaux. D'ailleurs, M. Alpha Oumar Konaré, président de l'Union africaine et ex-président du Mali, a déclaré aux membres du Comité que si l'Afrique pouvait vendre ses produits du secteur primaire sur les marchés mondiaux que n'alimentent pas déjà des producteurs concurrents jouissant de subventions « stupides », elle n'aurait pas besoin d'aide étrangère.⁶⁸ Il est également nécessaire que les pays d'Afrique puissent avoir accès aux marchés des autres pays en développement, et tout particulièrement, à ceux des pays émergents que sont la Chine, l'Inde et le Brésil.

Les pays développés devraient s'efforcer de supprimer leurs tarifs sur l'importation des produits manufacturés, abaisser leurs crêtes tarifaires, s'abstenir de recourir à des tarifs progressifs qui bloquent actuellement l'accès de leur marché aux ressources primaires transformées, réduire leurs barrières non tarifaires, et s'engager dans la libéralisation du commerce des services.

Cependant, pour que le cycle de Doha des négociations sur le commerce au sein de l'OMC constitue véritablement un succès, il est indispensable que des progrès réels soient accomplis en matière de réforme du commerce des denrées agricoles. Les règles régissant le commerce mondial des denrées agricoles doivent être repensées au profit de la grande majorité des populations africaines qui vivent de l'agriculture. Les politiques agricoles des pays développés ont eu des effets désastreux sur les producteurs de biens agricoles. Ces politiques égocentriques et destructrices ont fait chuter les prix mondiaux des denrées agricoles, entraînant

⁶⁸ Réunion à Addis Ababa (Éthiopie), 10 octobre 2005.

par la même des centaines de millions de dollars de manque à gagner en revenus d'exportation pour les pays en développement.

Le coton, une ressource de première importance en Afrique de l'Ouest, est un parfait exemple de l'effet dévastateur que peut avoir, sur les économies en développement, le soutien accordé par les gouvernements de pays riches. Les États-Unis accordent à leurs producteurs de coton un soutien d'environ 4 milliards de dollars américains. Un tel niveau d'aide permet aux planteurs de coton des pays riches — 25 000 seulement aux États-Unis — (25 000 pour les seuls États-Unis) d'obtenir pour leur récolte un prix artificiellement gonflé alors que les cours mondiaux s'effondrent, et ce, aux plus grands dépens des dizaines de millions d'Africains de l'Ouest dont la subsistance, la santé et l'éducation, dépendent de la production de coton. « Les subventions américaines sont en train de détruire les modes de subsistance en Afrique et dans d'autres pays en développement [...] Pendant que les barons du coton en Amérique s'enrichissent grâce aux transferts gouvernementaux, les agriculteurs africains sont poussés à la ruine [...] les planteurs de coton américains reçoivent trois fois plus de subventions que la totalité du budget de l'USAID [Agence américaine pour le développement international] pour les 500 millions d'habitants de l'Afrique ».⁶⁹

En raison de ces distorsions du marché, les producteurs africains de coton sont incapables de soutenir la concurrence sur les marchés mondiaux, et ce, en dépit du fait que ceux de l'Afrique occidentale ont des coûts qui comptent parmi les plus bas au monde. Le Comité, lors de son passage au Mali, a malheureusement entendu dire que certains pays développés ne tiennent pas particulièrement à une entente commerciale sur le coton. Debout dans leurs champs de coton, les agriculteurs maliens décrient avec véhémence les subventions américaines comme une forme de « sabotage » qui n'a d'autre effet que d'aggraver la pauvreté, au lieu de la réduire, comme le gouvernement des États-Unis le préconise publiquement.

Il est essentiel de réduire sans délai les subventions agricoles et les barrières, tarifaires ou non, qui restreignent l'accès aux marchés, faussent le jeu du commerce international et réduisent les agriculteurs africains à la misère, et ce, afin d'établir des règles du jeu plus

⁶⁹ « Cultiver la pauvreté : l'impact des subventions américaines au coton sur l'Afrique », Document de briefing n° 30, Oxfam international, 2002, p. 1 et 2.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

équitable sur le terrain du commerce mondial. Les pays en développement pourraient ainsi avoir un meilleur accès aux marchés des pays riches, et les pays les plus pauvres d'Afrique pourraient, ce faisant, développer un secteur crucial de leur économie.

Il est indispensable, dans le cadre de la réforme du système de commerce mondial, d'envisager un « traitement spécial et différencié » des pays pauvres d'Afrique afin de leur permettre de s'ajuster aux nouvelles exigences de la libéralisation du commerce international. Les pays d'Afrique devraient être provisoirement autorisés à subventionner leur secteur agricole afin de permettre à ce dernier de s'adapter au nouvel environnement du commerce des denrées agricoles⁷⁰. Au Royaume-Uni, M. Collier a déclaré au Comité que, faute de mesures de protection des économies africaines sur le marché international et d'accès préférentiel à ce marché en faveur des pays d'Afrique, il faudra à ces derniers des décennies pour rattraper leur retard sur le reste du monde. Ces mesures de protection et d'accès préférentiel, et, notamment, des règles d'origine plus flexibles et un cadre d'adaptation à long terme, devraient pouvoir s'appliquer à des pays qui ne sont pas nécessairement « les moins développés ».

Malheureusement, cependant, le cycle de Doha des négociations multilatérales sur le commerce de l'OMC a été suspendu en juillet 2006 en raison des progrès insuffisants accomplis par les principales économies du monde pour remanier leurs subventions et(ou) leurs tarifs douaniers. Qui plus est, le Canada a perdu sa crédibilité au sein de l'OMC en raison de son refus de négocier en vue de modifier sa politique commerciale applicable aux produits agricoles qui sont soumis à la gestion de l'offre. Pratiquement tous les pays développés, notamment les États-Unis, le Japon et ceux qui sont membres de l'Union européenne, ont une politique commerciale comportant des éléments protectionnistes inspirés d'intérêts nationaux. Même les producteurs de riz sud-coréens ont manifesté lors des réunions de l'OMC tenues à Hong Kong en décembre 2005.

Le Comité est d'avis que le gouvernement du Canada devrait s'efforcer de restaurer sa crédibilité auprès de l'OMC et d'exhorter les autres grandes nations commerciales à reprendre

⁷⁰ Cette situation rappelle aux membres du Comité la preuve qu'ils ont reçue au cours de leur étude sur le Mexique. Dans le cas du Mexique, la raison pour laquelle tant d'agriculteurs africains migrent vers le nord, vers les États-Unis, est directement attribuable à leur incapacité de se mesurer aux importations fortement subventionnées de produits agricoles provenant des États-Unis.

officiellement les négociations commerciales qui sont au point mort. Ce faisant, le Canada devrait continuer de s'efforcer de faire adopter par l'OMC des règles qui, du moins à court terme, permettent aux gouvernements africains d'ouvrir leur propre marché aux importations à un rythme plus lent que les autres pays. La production agricole, en Afrique, constitue la source de subsistance d'une grande plus grande partie de la population et mérite des mesures de protection contre des importations largement subventionnées.

Il est extraordinaire de penser qu'il y a quarante ans de cela, l'Afrique était autosuffisante sur le plan alimentaire. Or, selon certains témoins, l'Afrique subsaharienne consacre à l'importation de nourriture un montant égal au total de l'aide qu'elle reçoit. Force est dès lors de s'interroger sérieusement sur une politique qui aboutit à ce que les pays riches subventionnent leurs propres exportations en Afrique tropicale?

On pourrait croire que la fourniture à bas prix de denrées alimentaires subventionnées constitue une bénédiction. Mais, en réalité, c'est tout le contraire. En effet, l'Afrique dépend en grande partie pour sa subsistance des petits agriculteurs, et une chute des prix des denrées alimentaires a donc pour conséquence immédiate d'exacerber la pauvreté et d'accélérer l'urbanisation, car il est pratiquement impossible pour les petits agriculteurs des pays en développement de soutenir, sur leur propre marché national, la concurrence des produits subventionnés par les gouvernements des pays riches. Lorsque des denrées alimentaires subventionnées arrivent sur le marché d'une nation pauvre, elles entraînent la faillite des agriculteurs locaux, réduisent à néant l'investissement dans l'agriculture et rendent le pays dépendant de l'importation de denrées alimentaires en provenance des pays développés. La population rurale est contrainte de migrer vers les villes où elle doit affronter tous les problèmes associés à l'urbanisation (crimes, maladies, pollution).

Parce qu'une baisse des subventions agricoles entraînera une hausse du prix des denrées alimentaires, un soutien financier temporaire additionnel aux pays d'Afrique important de la nourriture pourrait s'avérer nécessaire afin de permettre à ces derniers de s'adapter au rééquilibrage des prix, de même que pour leur permettre de prendre les mesures essentielles nécessaires pour tirer le meilleur profit des nouvelles occasions qui se présentent. Avec le temps, cependant, les agriculteurs africains devraient pouvoir s'adapter au nouvel environnement

**Surmonter 40 ans d'échec :
Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne**

commercial et profiter pleinement du meilleur revenu rural que devrait leur permettre d'obtenir un commerce libéralisé. Les pays importateurs de nourriture pourront alors redevenir exportateurs nets.

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada, afin d'améliorer les capacités de l'Afrique subsaharienne à faire du commerce international :

- **Prenne l'initiative d'inciter les principales nations commerciales à reprendre, dans le cadre des négociations commerciales de l'OMC, le cycle de Doha pour le développement. Le Canada doit se fixer des objectifs aussi ambitieux que possible en matière de négociations agricoles en obtenant, notamment, la suppression des subventions à l'exportation avant l'actuelle date butoir de 2013, la réduction des aides nationales qui faussent les marchés et, surtout, une amélioration de l'ouverture des marchés nationaux à tous les produits agricoles d'Afrique;**
 - **Exerce des pressions sur les pays émergents (p. ex. la Chine, l'Inde et le Brésil) pour qu'ils exemptent tous les pays africains à bas revenus de droits et de quotas et s'efforcent de réduire considérablement toute autre forme de protectionnisme commercial ayant des répercussions négatives sur ces pays;**
 - **Insiste pour que les pays d'Afrique ouvrent leur marché national au commerce, mais à un rythme plus lent compte tenu de leurs désavantages concurrentiels et de leurs besoins de développement.**
- 2. Faire en sorte que les politiques d'ajustement structurel du FMI et de la Banque mondiale soient plus flexibles et moins onéreuses pour l'Afrique**

Autant le FMI que la Banque mondiale ont reconnu que leurs politiques comportaient des anomalies. Ils l'ont écrit. Ils admettent avoir eu tort de restreindre les États. Le modèle macroéconomique qu'ils ont imposé et leur approche uniforme qui ne tenait pas compte de la nature de la crise ou de son importance ont laissé à désirer. Beaucoup d'autres erreurs commises au cours des 25 dernières années ont été reconnues.

*M. Adebayo Olukoshi, directeur général,
Conseil pour le développement de la recherche en
sciences sociales en Afrique, Dakar, Sénégal⁷¹*

⁷¹ *Témoignages*, 19 avril 2005, 38^e législature.

Dans cette région dont je suis originaire, nous sommes aujourd'hui dans une situation qui est de plus en plus difficile. Depuis le milieu de la décennie 80, nos pays ont entamé des programmes d'ajustement structurel sous l'impulsion du FMI et de la Banque mondiale. Au cours de ces programmes, nos pays ont été obligés de libéraliser les économies. Avec cette libéralisation, tous les soutiens à l'agriculture ont été éliminés. L'agriculteur est devenu très fragile du fait de cette nouvelle situation, ce qui a entraîné que les productions alimentaires, qui sont la base de nos productions, ont commencé à connaître beaucoup de problèmes, car dans le même temps nos économies ont été ouvertes aux importations alimentaires, ce qui a fait que les revenus de beaucoup d'exploitation agricoles ont été diminués.

*M. Ibrahima Coulibaly, gestionnaire, Relations extérieures,
Association des organisations professionnelles paysannes du Mali⁷²*

Le Comité reconnaît que la Banque mondiale est le premier fournisseur mondial d'aide au développement de l'Afrique subsaharienne et qu'elle joue un rôle essentiel lorsqu'il s'agit de soutenir de grands projets de développement, particulièrement ceux qui visent les infrastructures. Cependant, nous avons aussi appris que les rapports que la Banque, ainsi que le Fonds monétaire international (FMI), ont entretenus avec l'Afrique présentent certains problèmes.

Les problèmes des agriculteurs et d'autres membres des sociétés africaines découlent des exigences strictes que les institutions financières internationales comme le FMI et la Banque mondiale imposent aux pays d'Afrique qui éprouvent des difficultés financières. Plusieurs témoins ont déclaré au Comité, au cours des audiences que ce dernier a tenues sur l'Afrique, que ces exigences ont eu des effets néfastes sur le développement de la région.⁷³

Bien que ces organismes aient de nobles intentions, à savoir aider ces pays à sortir de leurs difficultés financières, leurs politiques d'« ajustement structurel » ont fait l'objet de vives critiques.

La stratégie d'ajustement structurel type qu'imposent ces institutions financières internationales en échange d'une aide financière additionnelle consiste en général à exiger des gouvernements qu'ils privatisent les sociétés d'État, qu'ils éliminent les offices de

⁷² *Témoignages*, 8 mars 2005, 38^e législature.

⁷³ Le président de la Commission de l'Union africaine a déclaré au Comité que ces institutions avaient failli détruire son pays (le Mali).

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

commercialisation, qu'ils réduisent les dépenses publiques dans le secteur agricole et dans celui des services sociaux, qu'ils imposent des frais d'utilisation pour les services qu'ils offrent, qu'ils encouragent l'exportation, qu'ils éliminent les tarifs douaniers qui protègent les denrées agricoles et d'autres produits, qu'ils relèvent les taux d'intérêt, qu'ils ouvrent leurs marchés aux investissements étrangers, et ainsi de suite. Ces mesures sont censées aider les pays visés à mettre un terme à leurs difficultés financières.

Ces mesures d'ajustement structurel sont censées être temporaires, mais le Comité a appris qu'elles se sont transformées, en Afrique, en mesures de politique permanentes. Le Comité a également appris que, depuis 25 ans, le FMI et la Banque mondiale dictent dans les faits l'intégralité des grandes orientations politiques de la quasi-totalité des pays d'Afrique. Et quand bien même ces deux institutions ont reconnu que leur politique de réduction de la taille de l'État était déficiente, l'essentiel de ces politiques d'ajustement structurel demeure inchangé.

Ces exigences en matière d'ajustement structurel ont souvent suscité la controverse du fait de leur coût social et politique élevé. Le Comité a appris que, outre le fait d'imposer une réduction des dépenses de santé et d'éducation, la dévaluation des devises, le gel des salaires et la réduction de la taille de la fonction publique de ces pays, cet ajustement structurel entraînait également pour ces pays d'Afrique la suppression des aides nationales à l'agriculture et l'ouverture de l'économie à l'importation de denrées alimentaires subventionnées, qui ont entraîné des difficultés pour les agriculteurs de ces pays (en raison, p. ex. de la baisse du revenu agricole) et une aggravation de la pauvreté. En résumé, les pauvres se sont encore appauvris.

Qui plus est, ces mesures d'ajustement structurel ont entraîné la disparition des offices de commercialisation, ce qui, selon les témoins entendus par le Comité, dont M. André Beaudoin, directeur général de l'organisme UPA Développement international, a eu pour résultat d'entraîner un flottement des prix et une instabilité du revenu agricole. Le Comité a également appris que les gouvernements devraient pouvoir aider les petits agriculteurs à négocier des prix équitables auprès des acheteurs étrangers, de plus en plus gros, qui dominent les marchés. Nous sommes devant une contradiction inouïe quand les pays en développement, dont la population cultive dans une si forte proportion la terre, se font dire qu'ils n'ont pas le droit de créer des

offices de commercialisation, alors que dans les pays plus riches, comme le Canada, il est permis de le faire.

Ces témoins ont surtout insisté sur le fait que les pays d'Afrique devraient être en mesure d'établir, avec un certain degré d'indépendance, leurs propres politiques agricoles et leurs propres systèmes de commercialisation, au lieu de voir des organismes internationaux leur imposer des mesures qui n'ont d'autre effet que de réduire le revenu des agriculteurs. Beaucoup de témoins estiment que ces organismes internationaux feraient mieux de commencer par écouter les Africains plutôt que de leur imposer des stratégies de développement à court terme « toutes faites ». Ces témoins estiment qu'il faut avant toute chose aller « sur le terrain » afin de comprendre quels sont réellement les problèmes, et ensuite élaborer des solutions sur mesure répondant aux besoins, plutôt que d'imposer des exigences établies à l'autre bout du monde.⁷⁴ Le Comité s'est également vu déclarer que les dirigeants politiques doivent recouvrer la responsabilité des mesures prises par ces deux institutions financières internationales et qu'il conviendrait de créer une instance indépendante chargée de surveiller et d'évaluer en toute transparence les projets du FMI et de la Banque mondiale. Comme Alan Hirsch, directeur en chef de la politique économique (présidence), l'a dit aux membres du Comité à Pretoria, en Afrique du Sud, il manque souvent aux pays d'Afrique les technocrates et les professionnels compétents qui lui sont nécessaires pour s'engager auprès de la Banque et examiner soigneusement ses propositions.⁷⁵

Le Comité est également d'avis que le FMI et la Banque mondiale ne devraient pas imposer des politiques de libéralisation malavisées aux pays en développement, africains ou autres. Les politiques d'ajustement structurel devaient être modifiées afin de permettre aux gouvernements africains de soutenir leur secteur agricole et d'organiser ce dernier de façon à améliorer le niveau de vie des personnes qui en vivent. Même si les consommateurs africains ont pu tirer quelques profits de la baisse des tarifs douaniers sur les denrées alimentaires

⁷⁴ Le Comité a appris que la Banque mondiale, au Mali, n'avait pas consulté les agriculteurs avant d'établir la Stratégie de réduction de la pauvreté du pays, et il n'est donc pas étonnant qu'il ne soit nulle part fait mention, dans ce document, du revenu agricole au Mali.

⁷⁵ Réunion à Pretoria (Afrique du Sud), 11 octobre 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

importées, il est désormais clair qu'une certaine protection des productions agricoles nationales demeure indispensable en Afrique.

Il est difficile de recommander des changements de politiques à l'intention du FMI et de la Banque mondiale. Quand le Comité s'est rendu à Washington, il a tenu de vastes consultations auprès des représentants des deux institutions. Le FMI joue un rôle plus restreint, puisqu'il traite principalement avec les banques centrales, mais la Banque mondiale a un grand rôle en Afrique, mais elle n'a pas connu que des succès.

Les membres du Comité se sont fait dire, lors de leur rencontre avec de nombreux chefs de services, que ceux-ci s'interrogent aussi sur la forme à donner aux projets en Afrique. Il reste incontestablement que les grands projets de développement doivent relever de la Banque mondiale, mais on se pose des questions concernant le rôle de la Banque dans les mesures d'ajustement structurel.

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada exhorte le Fonds monétaire international et la Banque mondiale à mettre en œuvre ces programmes d'ajustement structurel dans le cadre d'un véritable partenariat avec les pays d'Afrique, et ce, seulement après avoir consulté abondamment les peuples directement concernées. La Banque mondiale doit veiller à ce que ces mesures n'augmentent pas la pauvreté et ne doit pas imposer de politiques qui ne seraient pas acceptables pour les pays qui sont ses principaux actionnaires. Dans le cas particulier de l'agriculture, les pays d'Afrique doivent pouvoir décider de leurs politiques nationales et de l'organisation de leur secteur agricole.

3. Modifier radicalement l'aide au développement

Ce n'est certainement pas l'absence d'aide internationale qui est à l'origine de la pauvreté et l'aide internationale ne la fera pas disparaître. La pauvreté est associée à la marginalisation et au manque de pouvoir. Elle est reliée aux décisions sociales que prennent les personnes qui occupent des postes de pouvoir à l'échelle mondiale et dans les différents pays, au sujet des personnes qui comptent et de celles qui ne comptent pas. Le remède contre la pauvreté n'est pas l'aide internationale; il faut plutôt

faire de ceux qui vivent dans la pauvreté des citoyens dotés de pouvoirs qui obligent leurs gouvernements à rendre des comptes et à modifier la situation sociale.

*M. Gerry Barr, président-directeur général,
Conseil canadien pour la coopération internationale⁷⁶*

Le NEPAD a besoin de 64 milliards de dollars. Tony Blair veut porter l'aide à l'Afrique à 50 milliards de dollars. Le seau dans lequel on verse l'aide pour l'Afrique est plein de trous. Si les dirigeants africains arrivaient à contrôler la corruption, ils auraient tout l'argent dont ils ont besoin. Je ne dis pas que le Canada ne doit pas aider ces pays mais il ne sert à rien d'essayer de remplir un seau percé. La responsabilité de réparer ce seau incombe aux dirigeants et aux gouvernements africains.

*M. George Ayittey, professeur, sciences économiques
American University, Washington, D.C.⁷⁷*

On aurait tort de croire que l'argent permet de résoudre tous ces problèmes. Dans le monde en développement, la tendance consiste à dire qu'il faut consacrer les ressources aux situations et aux pays où l'on sait qu'elles seront employées à bon escient.

*M. Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats,
Centre de recherches pour le développement international⁷⁸*

En fait, vous touchez au cœur d'une question essentielle et fondamentale qui est l'imputabilité d'un gouvernement face à ses propres commettants versus un gouvernement face à une communauté ou à une élite au sein d'un pays qui devient presque imputable face aux autres donateurs. En 40 ans, on a réalisé avec les années, particulièrement dans les pays où il y avait une dépendance importante à l'aide, en Afrique l'on retrouve d'ailleurs plusieurs de ces pays, qu'il y a eu cette espèce de tournant où les populations et les gouvernements sont devenus de plus en plus imputables aux donateurs et à la communauté internationale plutôt qu'à leur propre population. Le résultat est qu'on les a distraits de leur fonction fondamentale, qui est de répondre aux besoins de leur population.

*M^{me} Isabelle Bérard, directrice par intérim, Politiques,
planification stratégique et services techniques, ACDI⁷⁹*

⁷⁶ *Témoignages*, 10 mai 2005, 38^e législature.

⁷⁷ *Témoignages*, 10 mai 2005, 38^e législature.

⁷⁸ *Témoignages*, 31 mai 2005, 38^e législature.

⁷⁹ *Témoignages*, 2 novembre 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

L'aide ne s'auto-multiplie pas.

M. Reuel Khoza,
NEPAD Business Foundation, Johannesburg⁸⁰

En cette période d'études, de conférences, de Sommets du G8 et de concerts très médiatisés portant sur le développement de l'Afrique, certains demandent une augmentation appréciable de l'aide étrangère. D'après ses adeptes, cette aide est la réponse aux besoins de l'Afrique. Nous ne sommes pas d'accord.

Le Comité n'est d'ailleurs pas seul à penser ainsi. Comme l'a récemment signalé Andrew Jack, dans l'édition du 16 novembre du prestigieux quotidien *Financial Times* : « Dans les décennies d'après-guerre, des milliards de dollars ont été consacrés à l'aide en Afrique, et le résultat a été, au mieux, minime ». ⁸¹ [traduction]

L'inconvénient est que l'aide étrangère, bien que les gouvernements d'Afrique l'accueillent bien, n'a pas fonctionné. Près de 600 milliards de dollars américains, soit de nombreuses fois le montant accordé en vertu du Plan Marshall, ont été versés au cours des 40 dernières années. L'aide est passé de 7 p. 100 des recettes des pays d'Afrique dans les années 1960 et 1970, à environ 17 p. 100 à l'heure actuelle, et certains pays de ce continent ont misé presque exclusivement sur ces subventions pour survivre. Ainsi, l'aide finance 60 p. 100 du budget du Rwanda.

Pourtant, cette aide substantielle n'a pas suscité de croissance économique, principal moyen de réduire la pauvreté. L'aide ne semble pas avoir eu beaucoup d'effet sur la croissance et sur la réduction de la pauvreté. Malgré les grandes quantités d'aide fournie depuis la vague d'indépendance des pays d'Afrique, dans les années 1960, une grande partie du continent est en réalité en plus mauvaise position maintenant qu'à l'époque.

Aucun pays ni région ne s'est jamais développé seulement grâce à l'aide au développement. D'ailleurs, comme Roel van der Veen, auteur de *What went wrong with Africa?*, l'a souligné au Comité à La Haye, aux Pays-Bas, aucun pays au monde n'a été développé par des

⁸⁰ Réunion à Johannesburg (Afrique du Sud), 11 octobre 2006.

⁸¹ Andrew Jack, « Big Effort to Avoid the Errors of the Past » *Financial Times*, 16 novembre 2006, p. 4.

personnes de l'extérieur.⁸² C'est plutôt l'investissement, de même que la création de richesses et les emplois que celle-ci génère, qui finissent par mener à une croissance et à un développement durables. Si les modèles conventionnels d'aide au développement étaient en fait la solution, alors les économies d'Afrique seraient plus vigoureuses que celles d'Asie. Cependant, bien que les pays d'Afrique aient reçu cinq fois plus d'aide étrangère que ceux d'Asie, leur revenu par tête a diminué, tandis que celui des pays d'Asie a presque doublé.

En Afrique et ailleurs, bien des gens croient en fait que l'aide est inefficace, a un rendement décroissant et que la population pauvre n'en profite pas vraiment. Par le passé, l'aide a été versée de façon inappropriée et, par conséquent, elle doit être mieux gérée, dépensée et contrôlée. Bien souvent, une grande partie de l'argent considéré comme de l'aide étrangère est en fait dépensé pour les services de consultants dans les pays riches, pour les agriculteurs des pays riches (dans le cas de l'aide alimentaire) et pour les coûts de transport afin de livrer l'aide.

En tout cas, les plans de développement grandioses visant à sauver l'Afrique semblent ne pas avoir donné les résultats escomptés à plus d'une occasion.⁸³ Pis encore, les fonds affectés à des fins particulières par les gouvernements ou donnés par des particuliers et des entreprises privées ne sont pas toujours remis au destinataire prévu, car l'élite au pouvoir les détourne et les utilise à d'autres fins.

D'aucuns ont craint également que l'aide au développement n'ait engendré une relation de dépendance entre les donateurs et les bénéficiaires de l'aide, minant l'auto-développement, retardant la réforme, centralisant le pouvoir dans les régimes condamnables et maintenant le développement démocratique dans un carcan, qu'elle n'ait supplanté l'investissement de la part du secteur privé, qu'elle n'encourage la corruption, que, comme les gouvernements semblent ne pas prendre de bonnes décisions d'investissement, elle n'ait sapé le développement économique et qu'elle n'ait conduit au gonflement des monnaies nationales et diminué la capacité des pays de favoriser les exportations et d'attirer les investissements.

⁸² Réunion à La Haye (Pays-Bas), 16 octobre 2006.

⁸³ William Easterly a formulé une critique des projets « utopiques » à grande échelle au cours de l'histoire qui visaient le développement international, mais ont rarement réussi et qui présentent une ressemblance étonnante les uns aux autres, sur le plan du propos et des intentions. *The White Man's Burden, Why the West's Efforts to Aid the Rest Have Done so Much Ill and so Little Good*, Penguin, New York, 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Selon de nombreux témoins, la relation naturelle entre gouvernements et gouvernés s'est trouvée complètement bouleversée par l'aide au développement. L'aide déforme la relation qui réclame des services contre des taxes, et la distribution équitable et transparente des ressources. Dans bien des cas, elle empêche aussi de punir, par des pertes électorales, des réformes ou un changement de gouvernement, les chefs qui ne subviennent pas aux besoins de leurs citoyens en leur permettant de mieux vivre.

Selon les témoins, l'aide au développement est trop axée sur les dirigeants politiques et les gouvernements des pays bénéficiaires. Elle a souvent tendance à augmenter la taille et les pouvoirs du gouvernement, ce qui diminue la croissance à long terme.

Pour de nombreux observateurs, il s'agit essentiellement de savoir si les pays d'Afrique peuvent absorber de façon efficace des augmentations de l'aide au développement. M. Collier a d'ailleurs signalé au Comité que l'aide est sujette au rendement décroissant. Nombre de pays d'Afrique ne possèdent tout simplement pas la capacité institutionnelle ou humaine nécessaire à une absorption efficace de l'aide. En outre, les programmes d'aide ne peuvent fonctionner efficacement dans un contexte dans lequel la primauté du droit est restreinte.

De nombreux Africains en sont venus à la conclusion qu'il leur faut commencer à bâtir un avenir économique plus durable, afin de se défaire de l'aide étrangère. Ce mouvement d'abandon de l'aide va, à tous égards, dans le sens des objectifs de l'Union africaine, laquelle prévoit sevrer l'Afrique de l'aide et la précipiter dans le courant dominant mondial du commerce et de l'investissement internationaux.

Compte tenu des tendances actuelles de la prestation de l'aide au développement à long terme, il est peu probable que le monde fasse soudainement volte-face et élimine toute l'aide au développement. Nous jugeons que l'aide au développement peut avoir un rôle à jouer si elle est bien ciblée et n'est pas censée être permanente. Les Africains sont reconnaissants pour l'aide humanitaire temporaire, et rien ne remplace les injections rapides d'argent, de nourriture ou de médicaments pour le secours d'urgence. L'aide au développement peut être utile si elle porte précisément sur la formation, l'assistance technique, ainsi que le développement des compétences et des ressources. Elle peut faciliter la modernisation de l'agriculture et le

développement du secteur privé dans les pays qui ont une politique de développement rationnel. L'aide multilatérale peut être critique pour l'achèvement de grands projets d'infrastructure coûteux. Finalement, dans le cas du VIH/sida et du paludisme, il est tout à fait clair que l'aide étrangère est nécessaire.

Compte tenu du mauvais dossier de l'Afrique sur le plan de la croissance, il est évident que l'aide au développement international a été incapable d'améliorer à elle seule le niveau de vie en Afrique et est souvent mal orientée. C'est pour ces raisons que les membres du Comité exhortent à la précaution dans l'attribution de l'aide étrangère.

4. Réorienter l'aide au développement vers un moins grand nombre de pays et l'axer sur le développement économique

Nous devrions verser l'aide aux pays qui donnent un rendement et des résultats.

*M^{me} Nemat (Minouche) Shafik, directrice générale,
programmes régionaux et par pays, ministère du Développement
international (DFID), Royaume-Uni⁸⁴*

Quand les gens ont plus à perdre dans l'économie, ils exigent plus de leur gouvernement.

*M. Andrew Kidd, chef,
Programme de croissance en Afrique,
DFID, Royaume-Uni⁸⁵*

Les membres du Comité jugent que, contrairement à l'aide humanitaire temporaire, l'aide au développement ne devrait être accordée qu'aux pays qui ont manifesté sans l'ombre d'un doute leur volonté de réaliser des progrès économiques ainsi qu'un désir véritable de mettre en œuvre une saine gouvernance et de bâtir de véritables institutions. L'aide extérieure accordée aux pays qui, d'une façon générale, ne sont pas libres et démocratiques, dans le sens économique et politique, ne fonctionne pas, puisqu'elle renforce les institutions mêmes qui empêchent la prospérité et découragent les réformes structurelles. Il faut établir des critères stricts pour accorder l'aide.

⁸⁴ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006.

⁸⁵ *Ibid.*

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Les membres du Comité ont discuté du problème des critères à appliquer pour choisir les pays, une tâche extrêmement exigeante. Pour être bénéficiaire prioritaire de l'aide du Canada, un pays doit être très pauvre (soit un niveau moyen de revenu inférieur à 1 000 \$US par année), il doit pouvoir absorber l'aide et l'utiliser efficacement, et la présence canadienne dans le pays doit être assez importante pour que les mesures de soutien offrent une valeur ajoutée. Les membres du Comité ont appris à La Haye que les Pays-Bas choisissaient les pays selon le niveau de pauvreté, la qualité de la gouvernance et des politiques (mesurée en fonction de critères précis de gouvernance), la relation historique entre le pays visé et les Pays-Bas (ce qui comprend les considérations politiques), le besoin d'aide du pays, et le potentiel de valeur ajoutée de l'aide au développement néerlandaise.⁸⁶ Le Comité a appris que le Royaume-Uni choisit les pays principalement en fonction du niveau de pauvreté et de la qualité des politiques et de la gouvernance du pays bénéficiaire.⁸⁷ Le ministère du Développement international pose aussi la question suivante : est-ce que ce pays reçoit du reste du monde une aide insuffisante ou trop élevée?

Le Canada a choisi 14 pays d'Afrique en fonction de ses propres critères. Cependant, des membres du Comité ont des réserves concernant certains pays figurant sur cette liste.

À l'opposé des critères qu'utilisent couramment de nombreux pays donateurs pour choisir les pays bénéficiaires, les membres du Comité croient que ces critères de sélection doivent être davantage ciblés et plus durs. Au minimum, les trois conditions préalables suivantes doivent être réunies avant la réception d'aide au développement :

- les bénéficiaires de l'aide doivent faire preuve de bonne gouvernance;
- ils doivent consentir un réel effort pour assurer la croissance économique et la création d'emploi;

⁸⁶ Réunion à La Haye (Pays-Bas), 16 octobre 2006. – Voir aussi *Mutual Interests, Mutual Responsibilities: Dutch Development Cooperation en Route to 2015*, ministère des Affaires étrangères, octobre 2003.

⁸⁷ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006. – Le Royaume-Uni fonde ses critères sur un engagement commun visant trois objectifs : réduire la pauvreté et réaliser les objectifs du Millénaire pour le développement; respecter les droits de la personne et autres obligations internationales; renforcer la gestion financière l'obligation de rendre compte et réduire le risque que les fonds soient mal utilisés, pour des raisons d'incurie ou de corruption (www.dfid.gov.uk/pubs/files/conditionality.pdf).

- ils doivent tout faire pour favoriser leur secteur privé et établir un climat favorable à l'investissement.

Le fait d'axer le budget d'aide étrangère sur les pays méritants incite les pays non bénéficiaires, ou « non méritants », à améliorer leur gouvernance économique et politique. C'est d'ailleurs le principe qui sous-tend le NEPAD. En outre, cela permet aux pays donateurs comme le Canada d'avoir une influence réelle sur le développement des pays qui bénéficient de l'aide étrangère.

Il faudrait aussi mettre l'accent sur les résultats. À cette fin, il nous semblerait utile que les gouvernements ciblent les efforts des pays bénéficiaires en vue de réaliser leur plein potentiel de croissance.

À l'heure actuelle, l'aide internationale semble être principalement une forme d'assistance sociale : on favorise le développement social plutôt que le développement économique ou celui du secteur privé. Toutefois, l'un des messages centraux du présent rapport est qu'il faudrait ramener l'objectif de l'aide internationale à ce qu'il était, en mettant l'accent sur le développement économique, et particulièrement en favorisant les initiatives du secteur privé.

Il est évident que, si l'aide vise les pays qui mettent en œuvre de saines mesures de croissance, elle aura plus de chances de donner de bons résultats. L'aide à l'aménagement de l'infrastructure et le soutien direct des secteurs de production (agriculture, industrie, commerce, services) pourraient faciliter le développement, tandis que les dépenses liées au développement social ne sont pas à l'origine d'une croissance.

Depuis 30 ans, on a suspendu une bonne partie de la construction routière et des autres grands travaux d'aménagement d'infrastructure (p. ex. l'énergie), pour investir dans des besoins fondamentaux comme l'éducation et la santé. Pourtant, l'Afrique a grandement besoin de réseaux des communications régionaux dans chacun de ses pays. Il est inacceptable que le grain doive être expédié de la Saskatchewan au nord de l'Éthiopie plutôt qu'à partir du sud de l'Éthiopie à cause d'un réseau routier décrépit. Il est temps de rediscuter des dépenses relatives aux programmes sociaux et de remettre l'accent sur l'aménagement de l'infrastructure afin de

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

donner de l'élan au développement économique. Cela dit, il faut appuyer les projets d'infrastructure qui ont un objectif bien précis et qui sont réellement nécessaires. Par exemple, cela n'a pas de bon sens de construire une route qui ne mène nulle part.

Pour combler ces fossés d'infrastructure, il faudra attirer les investisseurs. Reconnaissant que l'infrastructure permet d'atteindre des taux élevés de croissance économique et d'améliorer l'accès des pauvres aux marchés et aux services, un certain nombre de pays donateurs ont recommandé une augmentation appréciable du soutien à l'infrastructure offert par la Banque mondiale. Cette dernière a compris qu'elle devrait accorder la préséance à l'aménagement en infrastructure, et c'est ce qu'elle fait maintenant. Il vaut mieux que ce soit la communauté internationale qui se charge de l'aménagement en infrastructure.

En Afrique, on nous a dit à plusieurs reprises que les Africains avaient besoin avant tout que la communauté internationale leur fournisse des compétences et de la formation pour combler leur « lacune dans les compétences ». Ces outils, en plus d'une coopération technique dans des domaines comme la réforme de la fonction publique, les banques centrales, la gestion financière, la vérification des états financiers, les régimes fiscaux, la réglementation gouvernementale, la surveillance parlementaire, la supervision des processus électoraux, la gestion de projets, la réforme judiciaire, la réforme du secteur de la sécurité et la mise sur pied d'institutions, peuvent fournir aux pays en développement les éléments essentiels pour leur permettre de renforcer leur économie et leur politique. En outre, si les pays développés ciblaient fortement la formation et le développement des ressources, y compris les compétences et le transfert de technologies, alors les petites et moyennes entreprises africaines pourraient participer plus activement au développement économique.

En Afrique, nous avons entendu parler de trois initiatives qui pourraient bénéficier d'une formation professionnelle à l'étranger, d'une assistance technique et du développement des compétences :

- À Nairobi, M^{me} Joyce Nyamweya, du Secrétariat aux réformes de la fonction publique et au développement, nous a parlé d'un plan exhaustif de réforme de la

fonction publique du Kenya qui s'inspire en partie du modèle canadien et s'appuie sur des séjours au Canada.⁸⁸

- À Johannesburg, nous avons été mis au courant d'un projet-pilote lancé par la fondation des entrepreneurs du Nouveau partenariat pour le développement de l'Afrique (NEPAD). Ce « programme de leadership » vise à former de futurs dirigeants africains dans le secteur privé, le secteur public et la société civile au moyen de diverses séances de formation et de visites d'organisations internationales clés.⁸⁹
- Au Cap, on nous a parlé d'Enablis, une organisation financée à ses débuts par le Fonds canadien pour l'Afrique, mais qui sera bientôt autosuffisante. Enablis s'occupe fondamentalement des intérêts des membres qui la composent et vise à perfectionner les entrepreneurs en Afrique pour les aider à mettre en œuvre leurs plans d'activités. Cette ONG, qui compte 151 membres, a permis de créer 150 nouveaux emplois.⁹⁰

Ces trois programmes ont besoin de notre appui.

Enfin, il faut être conscient du fait que les pays développés doivent appuyer le développement économique des moteurs économiques de l'Afrique subsaharienne (comme l'Afrique du Sud, le Nigeria, le Kenya). Par exemple, l'Afrique du Sud est considérée comme le moteur du continent africain, car elle représente près de la moitié du PIB du continent et une part importante du commerce et de l'investissement intra-africains. Nadia Kostiuk, de l'Agence canadienne de développement international, a signalé au Comité qu'une participation au Nigéria touche un quart de la totalité de la population de l'Afrique. Manifestement, le Nigéria est un moteur de croissance économique. Or, le Canada a négligé ce pays, et c'est une erreur. Le Canada et le monde doivent établir des liens avec le Nigéria. Nous ne suggérons pas nécessairement d'augmenter l'aide au Nigeria, mais plutôt de l'accorder par d'autres moyens, comme une plus grande participation des secteurs commercial et privé. La République populaire

⁸⁸ Réunion à Nairobi (Kenya), 13 octobre 2006.

⁸⁹ Réunion à Johannesburg (Afrique du Sud), 11 octobre 2006.

⁹⁰ Réunion au Cap (Afrique du Sud), 9 octobre 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

du Congo, pour sa part, non seulement est le pays qui affiche le meilleur potentiel et pourrait être un moteur économique pour le continent, mais aussi elle concerne directement une vaste région de l'Afrique équatoriale.

La croissance de ces moteurs régionaux, qui sont en mesure de faire partie du système économique international, peut faire lever l'économie des régions qui les bordent et faire naître un nombre croissant d'emplois et des investissements accrus.

5. Cibler l'aide sur les initiatives de microfinancement

Dans certains pays d'Afrique, le taux de bancarisation est de l'ordre de 0,1 p. 100. Si on appliquait ce taux à la population canadienne, moins de 35 000 personnes auraient accès aux services financiers. Le manque d'accès au financement et à des services financiers adaptés représente un obstacle majeur à l'émergence et à la consolidation d'entreprises privées performantes.

*M. Yvon Bernier, directeur principal, région Afrique,
Développement international Desjardins⁹¹*

Le Comité, impressionné par le succès du programme de microcrédit de Desjardins, a été informé de l'importance de l'accès à des services financiers⁹² et des capitaux privés en Afrique, qu'il faut augmenter. Les petites et moyennes entreprises sont souvent limitées par leur difficulté à accéder à du financement, notamment au crédit initialement nécessaire à la création d'entreprises et au crédit à plus long terme requis pour financer l'expansion des entreprises. Dans nombre de pays d'Afrique, le secteur financier demeure d'une extrême sobriété et est confiné en grande partie aux banques commerciales.

Le dynamisme de la vie de la rue en Afrique est palpable. Des commerçants, des vendeurs ambulants et des colporteurs de tout acabit se font concurrence pour attirer les clients. Or, le secteur bancaire n'a pas encore tiré parti de ce dynamisme, qui ne figure pas dans les données économiques officielles. En RDC, par exemple, on trouve des marchés géants et des

⁹¹ *Témoignages*, 13 avril 2005, 38^e législature.

⁹² La mobilisation des dépôts d'épargne locale stimule la demande de produits nationaux et permet aux entrepreneurs d'accumuler des capitaux propres pour démarrer leur entreprise tout en ayant accès à une source de financement adéquate.

milliers de commerçants sur le trottoirs, d'échoppes, des restaurants et de cafés dans les rues de Kinshasa, et, pourtant, dans ce pays de quelque 60 millions d'habitants, on ne dénombre que 50 000 comptes de banque.

Dans de nombreux pays d'Afrique, les petits entrepreneurs représentent jusqu'à 80 p. 100 de l'ensemble de l'économie, même si les activités de la plupart d'entre eux ne sont pas officiellement consignées. L'accès à des services financiers dans les zones rurales est mis à dure épreuve. Dans l'ensemble, en Afrique, le taux de négociabilité en banque est faible, puisque le secteur non structuré et une partie du secteur structuré n'ont pas accès aux produits financiers.

Ce qu'il faudrait plutôt prévoir, ce sont des marchés des capitaux régionaux durables et efficaces, des structures d'épargne intérieure et des structures financières, et la mise en commun semi-permanente de capitaux à des fins d'investissements qui n'exigent pas de service de l'emprunt. Les pays donateurs doivent donner de l'argent ou une certaine garantie pour mobiliser les capitaux privés, et il nous semblerait utile que les entrepreneurs aient aussi accès à une assistance technique sous forme de formation à la planification d'entreprise.

Le plus important, cependant, c'est que les pays d'Afrique puissent avoir accès à des institutions de microcrédit et de microfinancement. Depuis 30 ans, la prestation de services de crédit, d'épargne et d'assurance ainsi que d'autres services financiers (comme le microfinancement) aux personnes pauvres est un outil rentable qui permet de réduire la pauvreté. Si elle n'a pas accès au microfinancement, le gros de la population de l'Afrique, en particulier les femmes, demeurera inadmissible aux services des institutions financières en place.

À Dakar, au Sénégal, nous avons rencontré un groupe de femmes dynamiques qui ont créé leurs propres petites et moyennes entreprises grâce à des prêts et à des services financiers accordés par une institution de microcrédit : il s'agissait d'un partenariat entre Développement International Desjardins et PAMECAS (Programme d'appui aux mutuelles d'épargnes et de crédit au Sénégal). Or, 60 p. 100 des clients sénégalais de PAMECAS sont des femmes. Cette initiative a facilité l'expansion des petites entreprises dans un pays dont la majorité des citoyens

n'avaient pas accès à des services bancaires. Le Comité a trouvé ce programme très impressionnant.⁹³

Si le microcrédit est une option si attrayante, c'est qu'il permet à des personnes pauvres de trouver elles-mêmes les moyens d'améliorer leur propre situation. Il facilite la mobilité sociale ascendante et la croissance d'une classe patronale et, tôt ou tard, d'une classe moyenne. Cette démarche « ascendante » diffère des efforts traditionnels de lutte contre la pauvreté (comme l'aide de gouvernement à gouvernement, la remise de la dette), qui sont généralement de nature « descendante ».

Nous croyons que les pays développés devraient continuer à intervenir énergiquement pour préserver le microcrédit et le microfinancement en Afrique. Le microfinancement facilite la mobilité économique ascendante des pauvres dans les pays qui n'ont pas accès à du financement.

6. Améliorer l'acheminement de l'aide

Certaines études montrent combien de temps les fonctionnaires dans les pays en développement doivent consacrer aux réunions avec des personnes comme moi qui veulent leur poser des questions et obtenir des renseignements de leur part. Si les pays donateurs coordonnaient mieux leurs interventions, ces fonctionnaires n'auraient pas à répondre 16 fois aux mêmes questions, avec les économies de temps et d'effort que cela suppose. Cela améliorerait grandement les choses.

M^{me} Nadia Kostiuk, directrice générale, Politique, planification stratégique et services techniques, ACDI⁹⁴

Je sais que durant une année précise, on a fait l'étude du nombre de missions faites en Éthiopie. On a identifié plus de 2 500 missions pour lesquelles on a requis le temps des fonctionnaires et des parlementaires. Alors cela devient impossible à gérer et très difficile.

M^{me} Isabelle Bérard, directrice par intérim, Politique, planification stratégique et services techniques, ACDI⁹⁵

Les pays donateurs doivent aussi explorer de nouvelles façons d'exécuter leurs programmes d'aide plus efficacement. Ceux-ci disposent de plusieurs choix. La tendance

⁹³ Réunion à Dakar (Sénégal), 6 octobre 2006.

⁹⁴ *Témoignages*, 9 février 2005, 38^e législature.

⁹⁵ *Témoignages*, 2 novembre 2005, 38^e législature.

actuelle consiste octroyer les sommes nécessaires aux pays bénéficiaires plutôt que de soutenir des projets d'aide particuliers. Nous avons entendu dire que, en Éthiopie, 30 millions de dollars sur les 70 millions du budget d'aide canadien sont versés par l'entremise de ce type d'aide financière, et que cette forme d'aide extérieure est vue d'un très bon œil. Nous ne sommes pas du tout de cet avis.

Certains affirment que l'aide budgétaire impose un fardeau beaucoup moins lourd aux pays qui en bénéficient et aux pays donateurs sur le plan de la surveillance des centaines de projets de développement pour lesquels les pays d'Afrique reçoivent en général du financement. Néanmoins, avec ce type d'aide, les pays donateurs doivent faire particulièrement attention aux pays auxquels ils devraient accorder l'aide. Les gouvernements qui reçoivent une aide budgétaire devraient être transparents et responsables, notamment lorsque cette aide est accordée dans le cadre de programmes multilatéraux ou d'un financement commun provenant des pays donateurs. Dans ces situations, il est plus difficile d'évaluer l'efficacité de l'aide et même de surveiller l'acheminement des fonds. Le financement externe des trésors publics des gouvernements bénéficiaires ne constitue pas une bonne solution.

Une autre option qu'on nous a présentée consiste à accorder l'aide par l'entremise du secteur privé et des organisations non gouvernementales (ONG) chaque fois qu'il est possible de le faire, en contournant les gouvernements. Toutefois, un problème fondamental lié à cette stratégie est que le nombre d'ONG a pris des proportions épidémiques. Selon une étude du *Centre for Global Governance* de la *London School of Economics*, en 2003, le nombre de succursales d'ONG internationales en Afrique avait grimpé à près de 40 000, auxquelles viennent s'ajouter les milliers d'ONG africaines qui travaillent parfois aux côtés de leurs homologues étrangers.

Voilà qui témoigne d'une préoccupation plus générale : le nombre élevé d'acteurs dans le domaine de l'aide étrangère. À Washington et à New York, nous avons entendu dire que, pour les pays d'Afrique dont les ressources gouvernementales sont limitées, traiter avec la multitude d'ONG et de pays donateurs exige beaucoup de temps et d'efforts qui pourraient être investis plus efficacement.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Par suite de cette prolifération, on a aussi signalé aux membres du Comité que les pays donateurs devraient mieux harmoniser l'ensemble de l'aide étrangère. Les options qui s'offrent à eux consistent, entre autres, à accroître l'aide accordée par les institutions multilatérales et, grâce à un financement conjoint, à déterminer les principaux pays donateurs pour chaque pays et les secteurs que tous les autres pays donateurs appuient, et, comme l'a suggéré au Comité à Londres Karin Christiansen de l'*Overseas Development Institute*, à créer un seul fonds d'aide pour chaque pays.⁹⁶ Toutes ces options seraient peut-être intéressantes à explorer. Malheureusement, à l'heure actuelle, de nombreux pays tiennent encore à la visibilité politique, c'est-à-dire à ce que leur drapeau national flotte sur les programmes d'aide et les dépenses qui y sont associées.

Dans l'ensemble, les donateurs doivent mieux s'harmoniser. Actuellement, l'Ouganda compte 43 donateurs différents, ayant chacun leurs propres normes et exigences en matière de reddition de comptes. Pourtant, il est incontestable que, dans certains domaines, comme le soutien à la bonne gouvernance, les pays aux vues similaires, comme le Canada, le Royaume-Uni, le Danemark et les Pays-Bas, peuvent s'entendre sur des normes communes et la reconnaissance mutuelle. Comme nous l'a dit le directeur de la Division de l'Afrique, au Danemark, en affichant un front uni et en harmonisant les efforts des pays donateurs, non seulement on diminuerait les coûts et l'inefficacité pour les donateurs et les bénéficiaires, mais cela entraînerait aussi probablement une plus grande conformité aux normes de gouvernance des pays donateurs.⁹⁷ Comme nous l'a fait remarquer M. Paul Collier : « L'établissement de jalons communs permettrait d'établir des limites connues des gouvernements bénéficiaires, que ceux-ci ne franchiraient probablement pas ». ⁹⁸ [traduction]

Notre option préférée consiste, dans toute la mesure du possible, à accorder l'aide par l'intermédiaire de partenariats avec le secteur privé. En particulier, les programmes d'aide peuvent être mis en œuvre efficacement par les voies de l'investissement privé. Si l'aide financière est versée directement aux gouvernements bénéficiaires, les donateurs doivent voir à ce que ces gouvernements soient transparents et responsables avant de verser l'argent.

⁹⁶ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006.

⁹⁷ Réunion à Copenhague (Danemark), 17 octobre 2006.

⁹⁸ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006.

Finalement, les pays donateurs devraient délier l'aide qu'ils accordent à l'étranger. Il ne fait aucun doute que l'aide conditionnelle, liée à l'acquisition de biens et de services dans les pays donateurs, est moins efficace et majore les coûts. On peut faire avancer les choses en déliant l'aide, et on doit le faire.

7. Aider les pays d'Afrique à bâtir de meilleures institutions et à lutter contre la corruption

[...] sans progrès dans l'exercice des pouvoirs, toutes les autres réformes constitueront des mesures très limitées.

*M^{me} Claire Marshall, directrice,
Institut sur la gouvernance⁹⁹*

Ce n'est que dans les années 90 que l'on a finalement conclu que les institutions étaient importantes. En fait, si l'on n'a pas un gouvernement démocratique ou non corrompu, on peut avoir de bonnes politiques mais il n'y aura pas d'investissements privés, on ne créera pas d'emplois, on n'exportera pas et on ne se développera pas, surtout s'il y a démographie galopante qui exige davantage de dépenses.

*M. Marcel Massé, directeur général,
Banque mondiale¹⁰⁰*

Je crois qu'on peut dire sans hésiter qu'il est prouvé que les pays qui ont des systèmes de gouvernement responsables et transparents et qui respectent la primauté du droit sont en mesure d'attirer plus d'investissements publics et privés, de favoriser le développement du secteur privé et ainsi, de créer de meilleures perspectives pour les pauvres, la croissance et le développement.

*M. Paul Hunt, vice-président, Direction générale de
l'Afrique et du Moyen-Orient, ACDI¹⁰¹*

Les pays d'Afrique doivent prendre leurs propres mesures dans le domaine de la gouvernance, mais la communauté internationale doit aussi leur accorder une attention supplémentaire pour leur permettre de s'attaquer à leurs graves lacunes en matière de capacité institutionnelle. L'aide ponctuelle des pays riches pourrait venir appuyer la démocratisation, renforcer les institutions et la gouvernance et rendre les dépenses publiques plus transparentes,

⁹⁹ *Témoignages*, 1^{er} juin 2005, 38^e législature.

¹⁰⁰ *Témoignages*, 11 mai 2005, 38^e législature.

¹⁰¹ *Témoignages*, 8 février 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

diminuant ainsi la corruption et accroissant le niveau de responsabilité du gouvernement en général.

En matière d'institutions clés, les pays développés pourraient appuyer les efforts que déploie l'Afrique en vue d'améliorer la gouvernance en collaborant à la mise sur pied de véritables institutions (comme des ordres judiciaires autonomes, des médias libres et indépendants, des banques centrales autonomes, des commissions électorales indépendantes, des fonctions publiques efficaces et des services de police neutres et professionnels). De plus, les parlements d'Afrique devraient recevoir une formation et des ressources supplémentaires pour améliorer leurs fonctions législatives et leurs fonctions de surveillance.

On nous a conseillé, pour notre travail, d'emprunter la voie des institutions déjà existantes, plus particulièrement le cadre NEPAD/UA. Les programmes nécessaires sont déjà en place : ils doivent être renforcés et pleinement appliqués. Le NEPAD est une approche du développement différente : elle fait valoir le droit de propriété de l'Afrique et ses responsabilités à l'égard du processus de développement, et la création d'investissements et de croissance économique. Les démarches de développement de l'Afrique adoptées dans le passé étaient fortement axées sur l'aide. Dans le cadre du NEPAD, les donateurs internationaux pourraient fournir de l'assistance et des ressources techniques aux pays d'Afrique qui désirent réaliser le processus d'évaluation par les pairs, mais qui ne disposent pas de moyens institutionnels suffisants et de professionnels spécialisés pour le faire.

Dans le cadre de la lutte à la corruption, le gros de l'argent perdu à cause de corruption repose dans les comptes bancaires et les sociétés fictives des pays les plus riches au monde. Selon le rapport Kroll, commandé par le gouvernement kényan en 2003 pour localiser les fonds siphonnés hors du pays par des proches du régime précédent (Daniel arap Moi), des banques étaient complices de ce vol au cours des années 1990. Les banques des pays de l'Ouest sont complices de la corruption des dirigeants africains et du pillage des fonds publics nationaux.

Il faut réformer le secteur bancaire en empêchant les institutions financières internationales d'absorber l'argent « illégal » détourné du peuple africain. Comme nous l'a demandé Jay Naidoo, de la Banque de développement d'Afrique du Sud : « La corruption

présente deux aspects : qu'a fait Mobutu de l'argent qu'il a volé? »¹⁰² [traduction] Le professeur Collier nous a aussi fait des déclarations précises au sujet de ce problème. Selon lui, les banques occidentales « vivent des gains immoraux d'autrui ». [traduction] Ce sont des « souteneurs ». Cependant, « le proxénétisme des banquiers ne vaut pas mieux que tout autre type de proxénétisme ». ¹⁰³ [traduction]

À ce jour, il n'y a presque pas eu de suivi, de procès ou d'observation des règlements par rapport à ces transactions. Nous devons mettre en œuvre des mécanismes permettant de retracer et de recouvrer les fonds publics détournés, concevoir et exécuter des lois musclées, rapatrier les fonds détournés, éliminer la culture opaque du secteur bancaire et traiter les deniers publics volés de la même manière que les fonds blanchis et l'argent servant à financer le terrorisme.

RECOMMANDATION

Que le Canada, avec le concours d'autres pays et de divers groupes internationaux, dont l'Organisation mondiale de parlementaires contre la corruption (GOPAC), fondée au Canada, prenne l'initiative d'inciter les autres pays développés à établir et à faire respecter des lois nationales musclées contre le détournement de fonds publics en Afrique. Ces lois doivent contenir de solides dispositions permettant de poursuivre les individus mêlés aux détournements de fonds publics et d'encadrer le rapatriement dans les pays d'Afrique des fonds dérobés. Si ces fonds détournés aboutissent dans des institutions financières canadiennes, le gouvernement du Canada doit rapatrier ces fonds.

8. Aider les pays d'Afrique aux prises avec des crises de santé publique

Il n'est nullement exagéré d'affirmer que, de nos jours, le sida représente la plus grande menace au développement de l'Afrique.

*M. K.Y. Amoako, secrétaire exécutif,
Commission économique des Nations unies pour
l'Afrique, et secrétaire général adjoint des Nations Unies¹⁰⁴*

¹⁰² Réunion à Johannesburg (Afrique du Sud), 11 octobre 2006.

¹⁰³ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006.

¹⁰⁴ *Témoignages*, 15 février 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Le sida a des répercussions négatives sur tous les aspects du développement social, économique et politique de l'Afrique. Il fauche la vie des gens qui sont dans la fleur de l'âge, au moment où ils élèvent des enfants, exploitent leurs terres, gagnent leur salaire, enseignent aux générations futures et dirigent leur pays. Du même souffle, chaque défi en matière de développement auquel l'Afrique est confrontée, que ce soit au chapitre de la pauvreté, de la santé, de l'égalité des sexes, de la guerre et de l'instabilité, contribue à la propagation du sida.

*M. Kevin Perkins, directeur exécutif,
Canada Africa Partnership on AIDS¹⁰⁵*

La communauté internationale vise à enrayer la propagation du VIH/sida et l'incidence du paludisme¹⁰⁶ et d'autres graves maladies. Il faut trouver une solution globale à la crise des maladies infectieuses en Afrique, et un élément clef de cette solution est l'accès des pays en développement à des médicaments génériques abordables jugés essentiels.

Depuis quelques années, les donateurs augmentent leur financement par divers moyens : le Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme, un partenariat public-privé qui tient compte des critères et systèmes de soins médicaux propres aux pays bénéficiaires¹⁰⁷, la Banque mondiale, bilatéralement, et les organisations non gouvernementales. Des entreprises privées contribuent aussi, dans une certaine mesure, à la lutte contre ces maladies.

Malgré les efforts d'aide que celle-ci a déployés par le passé, on demande à la communauté internationale d'accorder des ressources financières supplémentaires pour aider l'Afrique à faire face à ses problèmes de santé. Dans certains cas, la quantité de ressources supplémentaires nécessaires n'est pas inabordable. Si le paludisme et le VIH/sida tuent environ le même nombre de personnes chaque année en Afrique, le paludisme est traitable depuis 150 ans, et on peut le prévenir efficacement grâce à l'achat de médicaments relativement peu coûteux et d'une moustiquaire traitée à l'insecticide, au coût de 7 \$.

¹⁰⁵ *Témoignages*, 22 février 2005, 38^e législature.

¹⁰⁶ On estime que 90 p. 100 du million de décès et plus liés au paludisme chaque année se produisent en Afrique subsaharienne, dont la très grande majorité chez les jeunes enfants.

¹⁰⁷ Ce fonds représente le quart des dépenses des pays donateurs liées au sida, plus de 50 p. 100 de leurs dépenses liées au paludisme et les deux tiers de celles liées à la tuberculose.

Nous avons également appris qu'il fallait prendre des mesures plus efficaces à l'égard de la crise du VIH/sida. Il est vrai que la contribution des pays donateurs, au niveau multilatéral, au Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme a été très importante.

Tout compte fait, en 2005, les ressources globales de lutte contre le sida ont atteint 8,3 milliards de dollars américains. Néanmoins, à mesure qu'augmentera la population de ceux qui ont contracté le virus et qui se font traiter¹⁰⁸, le coût pour les maintenir en vie grâce à des médicaments augmentera lui aussi. On estime que ce chiffre passera à 22 milliards de dollars américains d'ici 2008. En conséquence, les États membres de l'ONU ont convenu de tripler les dépenses annuelles liées à la lutte contre le VIH/sida dans les pays en développement.

Le financement international a augmenté, mais, souvent, dans nombre de pays bénéficiaires, les programmes multilatéraux sont mal coordonnés, ce qui diminue son efficacité. Nous sommes d'accord avec les conclusions de la Commission pour l'Afrique, à savoir que la communauté internationale doit s'entendre pour harmoniser les diverses réactions à la crise.

Une autre mesure importante consisterait à améliorer l'accès des Africains à des médicaments à prix abordable, en particulier lorsque ceux-ci proviennent d'Afrique. À Bukavu, en République démocratique du Congo, le Comité a visité une société pharmaceutique (PHARMAKINA) installé dans les vestiges chaotiques d'une ville autrefois moderne. En fait, l'hôtel où les membres ont séjourné avait fait l'objet de tirs de mortier.

Au cours de notre visite, on nous a dit que la Banque mondiale ne consentirait aucun prêt à l'établissement parce que celle-ci était en concurrence avec des sociétés pharmaceutiques internationales. PHARMAKINA n'a pu obtenir d'aide de la Banque mondiale pour acheter les intrants à base de pétrole dont elle avait besoin.¹⁰⁹ Nous sommes d'avis que le directeur canadien de la Banque mondiale devrait insister auprès de la Banque pour qu'elle consente un prêt à l'établissement de Bukavu.

Pourtant, il vaut la peine de faire ressortir que les professionnels de la santé nécessaires au traitement du VIH/sida continuent de quitter l'Afrique à la recherche d'un avenir meilleur

¹⁰⁸ En 2005, environ 1,3 million de personnes avaient accès à des médicaments antirétroviraux.

¹⁰⁹ Réunion à Bukavu (République démocratique du Congo), 14 octobre 2005.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

dans les pays plus riches. Cette migration vers l'extérieur mine encore davantage les systèmes de soins de santé, qui sont déjà soumis à des tensions considérables.

RECOMMANDATION

Que, afin d'aider l'Afrique subsaharienne à faire face à de graves crises sanitaires, le Canada jouer un rôle de leadership en incitant la communauté internationale :

- **À prendre de nouvelles initiatives pour considérablement réduire la menace du paludisme et fournir des médicaments aux personnes souffrant de cette maladie;**
- **À élaborer un plan global unique, harmonisé et doté de toutes les ressources nécessaires pour régler la crise du VIH/sida. En élaborant cette approche commune, il faut chercher plus particulièrement à empêcher la propagation de la maladie;**
- **À travailler de façon extensive, en Afrique, avec les organisations non gouvernementales, les organismes communautaires locaux, les chefs traditionnels et les associations de guérisseurs pour enrayer à la source l'incidence du sida dans les régions rurales;**
- **À s'attaquer au grave problème de la mutilation génitale des femmes.**

9. Prendre au sérieux les conflits africains et aider activement à les régler

Le monde n'a pas bien réagi face aux crises en Afrique. Les exemples sont innombrables. En 1998-1999, l'intervention massive au Kosovo a dû coûter des milliards de dollars. Au même moment, faisait rage une guerre civile comparable, voire pire, en Sierra Leone. Il n'y a eu aucune réaction; les gens l'ont simplement oubliée.

*M. Timothy Stapleton, professeur agrégé,
département d'histoire, Université Trent¹¹⁰*

Une fois que les hostilités ont commencé, les ressources pour le déploiement d'une force militaire capable, assez importante et entièrement équipée pour y mettre fin et protéger les civils sont souvent non disponibles ou insuffisantes. En outre, les effets des conflits armés, dont la mort, l'éclatement de la société et la stagnation économique, peuvent prendre des générations à surmonter.

¹¹⁰ *Témoignages*, 1^{er} février 2005, 38^e législature.

Pourtant, il existe souvent des signes précurseurs de l'irruption possible d'un conflit. Par exemple, avant le déclenchement du conflit, en 2003, au Darfour, il y avait des tensions entre agriculteurs noirs et bergers arabes au sujet des droits fonciers et de l'usage, et entre la population du Darfour et le gouvernement central au sujet de la marginalisation politique et économique du Soudan. Par conséquent, la communauté internationale, en particulier le Conseil de sécurité des Nations Unies, doit concentrer ses ressources sur la prévention ou la résolution des conflits à leur stade précoce.

Un élément essentiel de la prévention des conflits est la consolidation de la paix après ceux-ci. Il a souvent été dit que l'indicateur le plus fiable de toute guerre à venir était la prévalence des conflits. En effet, dans son rapport de 2005 sur la réforme des Nations Unies (ONU), *Dans une liberté plus grande*, le Secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, a noté la tendance inquiétante à un retour à la violence dans les cinq années qui suivent la conclusion d'un conflit armé.¹¹¹ Sans une consolidation effective de la paix après les conflits, laquelle comporte, entre autres, la tenue d'élections légitimes, le désarmement, la démobilisation, la réintégration des anciens combattants, le renforcement des institutions publiques, la réforme des tribunaux et du secteur de la sécurité, ainsi que des initiatives économiques, bon nombre de pays se trouvent pris dans un cycle de conflits. Si les erreurs commises dans le passé et les causes profondes du conflit ne sont pas réglées, les conditions sont en place pour la reprise de la violence. Dans des pays comme la Sierra Leone, si l'on ne consolide pas la paix, cela donne lieu à des interventions militaires répétées et à la reprise des hostilités.

Robert Fowler, représentant personnel du premier ministre pour l'Afrique à l'époque, a discuté des tensions sous-jacentes associées au développement économique qui ont alimenté le conflit au Darfour. Selon lui, un des problèmes du Darfour dont on parle rarement est la pression démographique, si forte que la terre très pauvre de la région ne peut tout simplement pas subvenir aux besoins de ses sept millions d'habitants.¹¹² Le gouvernement du Soudan et les donateurs internationaux doivent tenir compte de ces conditions s'ils veulent en arriver à une paix durable dans la région du Darfour. Toutefois, à ce jour, malgré les efforts déployés par la

¹¹¹ Nations Unies, *Dans une liberté plus grande : développement, sécurité et respect des droits de l'homme pour tous*, Rapport du Secrétaire général des Nations Unies, New York, mars 2005, addendum 2.

¹¹² *Témoignages*, 30 mai 2006, 39^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

communauté internationale en matière de consolidation de la paix à long terme, les pays ne sont pas suffisamment disposés à s'engager, à assurer un financement et à se coordonner.

Pour être efficace, et compte tenu de la complexité des questions comme la reconstruction, la réforme et la formation des forces armées et des forces de police nationales, l'engagement à l'égard de la consolidation de la paix doit être durable. Selon le colonel Denis Thompson, on ne peut, du jour au lendemain, réformer des forces armées ou mettre sur pied un corps de police. Il est impossible de mettre sur pied une organisation judiciaire sans de longs efforts soutenus.¹¹³

En Afrique du Sud, on nous a dit que les interventions après les conflits n'étaient pas concentrées sur la réintégration des anciens combattants. Souvent, les anciens soldats errent dans les rues, éprouvant d'énormes difficultés à trouver de l'emploi dans les économies dévastées, et n'ont pas les compétences requises pour passer de la vie militaire à la vie civile. Sans emploi, de nombreux combattants rejoignent des groupes armés ou s'adonnent au pillage, ce qui contribue à augmenter l'insécurité de leur société. S'il est relativement facile de récupérer les armes après la guerre, les complexités sociales et économiques associées à la réintégration après les conflits sont énormes.

Cependant, nous avons entendu dire que la réintégration des anciens combattants était mal comprise. Lorsque nous avons demandé comment commencer la réintégration, on ne nous a jamais donné de réponse convaincante. La communauté internationale et les gouvernements étrangers axent souvent leurs efforts de consolidation de la paix sur des priorités à court terme faciles à cibler et à médiatiser, comme le désarmement des combattants. Néanmoins, on doit consacrer de l'attention et des ressources aux questions institutionnelles et économiques à long terme cruciales pour la reconstruction des sociétés déchirées par la guerre. Il faut faire des recherches là-dessus et tenter de relier les stratégies de réintégration et la stratégie globale en vue de stimuler la croissance économique et de créer des emplois dans les États après les conflits. Deux secteurs qui pourraient être visés sont ceux des programmes d'infrastructure et de l'agriculture.

¹¹³ *Témoignages*, 8 février 2005, 38^e législature.

Le Conseil de sécurité des Nations Unies accumule les échecs dans la gestion et la résolution des conflits en Afrique. Ce qui donne le plus à réfléchir, c'est le fait que, en 1994, le Conseil de sécurité ait négligé d'intervenir pour mettre un terme au génocide au Rwanda. Dans d'autres cas, comme en Sierra Leone, au Congo et en Côte d'Ivoire, l'intervention de militaires français et britanniques est venue à la rescousse des vaines interventions des Nations Unies.¹¹⁴

Les Nations Unies ne disposent pas de la capacité logistique et militaire ni de la structure organisationnelle nécessaire pour réagir rapidement et efficacement aux conflits. Selon le colonel Denis Thompson, elles ont habituellement besoin de près de six mois pour planifier et déployer une opération de maintien de la paix. Toutefois, comme il a été démontré au Rwanda en 1994, les conflits violents peuvent s'intensifier en quelques semaines, et, par conséquent, il faut augmenter la capacité d'intervention de l'ONU. En outre, les missions des Nations Unies se heurtent à d'importantes difficultés lorsqu'elles sont déployées dans des environnements de sécurité complexes et sont assaillies par une conduite irrégulière de la guerre.

À titre de défense, les représentants officiels de l'ONU ont déclaré que, si leurs opérations de maintien de la paix ne fonctionnent pas, c'est parce que les pays riches ne fournissent pas la volonté politique et le soutien nécessaire aux troupes. Les pays riches comme le Canada ont trop peur du coût politique de la perte de soldats en Afrique et dans d'autres contrées éloignées et préfèrent donner de l'argent plutôt que d'envoyer des militaires sur le terrain. En effet, on a dit aux membres du Comité au siège des Nations Unies, à New York, que le Canada était l'une des forces les plus frileuses dans le monde et que les critères d'engagement militaire sont trop rigoureux. L'évaluation des menaces par Ottawa est très différente de celle provenant des intervenants sur le terrain.¹¹⁵ On a porté à notre attention le fait que le ministère de la Défense nationale a refusé d'envoyer quatre officiers dans l'est du Congo pour former des officiers congolais en raison de leur hésitation liée aux risques de sécurité perçus par eux.

¹¹⁴ Par exemple, en 1999, la Grande-Bretagne a envoyé des soldats en Sierra Leone pour mettre un terme à la guerre civile, en 2003, 8 000 Casques bleus ont été envoyés en République démocratique du Congo, et les Français ont envoyé leurs militaires en Côte d'Ivoire.

¹¹⁵ Réunion au siège des Nations-Unies (New York), 10 novembre 2005.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

En conséquence, les forces onusiennes sont de plus en plus souvent composées de soldats provenant des pays en développement, tandis que les pays riches choisissent de plus en plus de fournir un appui indirect de loin. À New York, nous avons entendu des chiffres troublants qui jettent de la lumière sur le peu d'importance accordée par la communauté internationale à la résolution des conflits en Afrique. Selon les représentants de l'ONU, bien que 90 p. 100 des guerres se déroulent en Afrique, 90 p. 100 des ressources allouées par les pays à la prévention des combats ou au règlement des conflits sont dépensées à l'extérieur de l'Afrique. En outre, pour chaque dollar accordé pour l'activité militaire et le maintien de la paix en Afrique, 200 \$ sont dépensés ailleurs. On nous l'a indiqué en des termes on ne peut plus clairs : l'ONU a la charge de résoudre les difficiles conflits dont personne d'autre ne se préoccupe. En outre, elle ne reçoit pas les ressources nécessaires pour faire son travail.¹¹⁶

Malgré ses imperfections, l'ONU demeure l'organisation la plus active dans la résolution des conflits en Afrique. La question de la sécurité sur le continent domine le programme du Conseil de sécurité de l'ONU : sept des seize opérations actuelles de maintien de la paix des Nations Unies se déroulent en Afrique, dont d'importantes activités de soutien de la paix au Soudan, en République démocratique du Congo, au Burundi et au Libéria.

Théoriquement, les organisations africaines assumeraient la principale responsabilité du maintien de la paix et de la sécurité sur le continent africain. Cependant, pour que cela se réalise, il faut améliorer la qualité et la capacité des forces de maintien de la paix de l'Union africaine. Actuellement, ces forces ne disposent pas des moyens d'assumer ce rôle.

À Pretoria, M. Peter Kagwanja, du Conseil de recherches en sciences humaines, a qualifié l'Union africaine de « travail en cours ».¹¹⁷ [traduction] Les forces de maintien de la paix de l'Union africaine sont désavantagées par des budgets insuffisants, une infrastructure organisationnelle non développée, des capacités limitées de planification et de logistique, ainsi que la déficience de la formation et du leadership de leurs militaires. Par exemple, la mission de l'Union africaine au Darfour a exigé un soutien logistique, de l'équipement, des véhicules, du carburant d'avion et même un financement direct pour le paiement des soldats. Voilà pourquoi,

¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹⁷ Réunion à Pretoria (Afrique du Sud), 11 octobre 2006.

dans un avenir assez rapproché, les forces internationales, dont les Casques bleus, seront toujours nécessaires en Afrique, en particulier en cas des conflits qui nécessitent des interventions sur une grande échelle.

Nous avons été particulièrement frappés par le témoignage de Jane Boulden, professeure au Collège militaire royal du Canada, au sujet du partage du fardeau des opérations de sécurité en Afrique. Dix des seize membres de la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) se classent dans le dernier tiers selon l'indice du développement humain des Nations Unies, lequel permet de mesurer le niveau de vie des pays. Par conséquent, on demande à des États qui ont peine à faire face à leur propre situation de se charger des problèmes et des opérations militaires nécessaires au règlement de conflits régionaux.¹¹⁸
[traduction]

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada se fasse le fer de lance d'efforts internationaux en vue d'augmenter le soutien financier et logistique et le soutien à la formation aux activités de paix et de sécurité de l'Union africaine et d'autres organisations régionales de sécurité en Afrique.

10. S'attaquer vigoureusement au conflit en République démocratique du Congo

[L']instabilité et la guerre qu'ont connues le Congo et la région des Grands Lacs entre 1996 et 2002, ont engendré la pire crise humanitaire de l'histoire récente ayant causé directement et indirectement plus de trois millions de morts et d'abominables atteintes aux droits de la personne, particulièrement envers les femmes et les enfants.

*M^{me} Anne-Marie Bourcier, directrice générale,
Direction générale de l'Afrique, MAÉCI¹¹⁹*

On estime que plus de trois millions de personnes ont péri en République démocratique du Congo (RDC) entre août 1998 et novembre 2002. Ce conflit tragique, auquel ont été mêlées, à son point le plus dévastateur, les armées de sept pays d'Afrique, a été qualifié de Première Guerre mondiale de l'Afrique. Néanmoins, malgré les vives souffrances engendrées par cette

¹¹⁸ *Témoignages*, 20 avril 2005, 38^e législature.

¹¹⁹ *Témoignages*, 9 février 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

guerre régionale, assorties de décès, de violence sexuelle, d'impunité, de déplacement des personnes, de pillage des ressources naturelles, de famine et de maladies, au cours de cette période, la RDC n'a pas retenu l'attention de la communauté internationale. En effet, pendant que l'attention mondiale était rivée sur les événements du Kosovo, on ne s'est pas rendu compte de l'implosion violente de l'Afrique centrale et on n'y a pas mis un terme.

Il y a deux Congo : l'ancien Congo français sur la rive nord du fleuve Congo, fondé par le comte Brazza, dont la capitale est Brazzaville, et l'ancien Congo belge, aussi appelé la RDC. Kinshasa, la capitale de la RDC, se trouve à un kilomètre de Brazzaville, mais sur la rive sud du fleuve.

Les membres du Comité ont visité la RDC à deux reprises. Il y a une différence intéressante entre les deux pays : dans la RDC, pays qui compte 60 millions d'habitants, il y a 50 000 comptes bancaires, alors que dans la République du Congo, l'ancienne colonie française, il y a 100 000 comptes dans une seule banque pour une population d'à peine 3,5 millions d'habitants.

La RDC est un pays immense dont la taille fait près des deux tiers de celle de l'Europe occidentale. Elle est située entre l'océan Atlantique et les Grands Lacs du centre-est de l'Afrique et occupe l'essentiel des bassins hydrographiques du fleuve River et de la rivière Oubangui. Ce grand pays est bordé la République du Congo, la République centrafricaine, le Soudan, l'Ouganda, le Rwanda, le Burundi, la Zambie et l'Angola. La Tanzanie se trouve de l'autre côté du lac Tanganyika. L'instabilité au Congo a été catastrophique pour plusieurs de ses nombreux voisins, dont certains ont exploité la situation chaotique du gouvernement du Congo pour dérober ce pays de ses ressources.¹²⁰ [traduction] La RDC est un exemple d'échec et d'effondrement d'un État, de guerre régionale et de catastrophe humanitaire.

C'est l'Est du Congo, où nous avons tenu des audiences, qui a souffert des effets les plus catastrophiques du conflit. Après une réunion, une missionnaire américaine d'âge moyen qui avait fait un voyage périlleux pour venir nous rencontrer nous a déclaré, les larmes aux yeux

¹²⁰ Conseil de sécurité de l'ONU, *Rapport final du Groupe d'experts de l'ONU sur l'exploitation illégale des ressources naturelles et autres formes de richesse de la République démocratique du Congo*, S/2002/1146, 16 octobre 2002.

et en gesticulant derrière elle : « Vous savez, ils tuent des gens immédiatement derrière ces collines ». ¹²¹ [traduction] Au moins 10 000 personnes périssaient chaque jour dans cette région. Nous avons assisté en direct aux effets dévastateurs de ce conflit à Goma lorsque nous avons rendu visite à M. Kalumbe Mushabaa Ally et à ses collègues à leur clinique. Leurs patientes sont toutes des jeunes filles et des femmes, et les médecins pratiquent une seule intervention : ils recousent des vagins. En effet, des groupes de rebelles violent les filles à plusieurs reprises. Bien entendu, seules quelques-unes d'entre elles parviennent à la clinique.

L'ampleur du conflit en RDC est maintenant réduite sensiblement, mais il reste entre 10 000 et 15 000 combattants dans les provinces de l'Est. Il faut donc résoudre deux grands sujets touchant la sécurité : la mission des Nations Unies au Congo (MONUC) n'a ni le mandat, ni les ressources nécessaires pour protéger efficacement la population civile. Nous avons appris de l'impressionnant brigadier général pakistanais Shujaat Ali Khan, à Bukavu, en République démocratique du Congo, que la MONUC pourrait mater les derniers rebelles en envoyant des militaires directement sur place, mais le Conseil de sécurité de l'ONU tient à ce que la force respecte son rôle de protection des civils « sous la menace imminente de violences physiques ». ¹²² Ces difficultés sont aggravées par l'absence d'une armée congolaise efficace capable de désarmer les combattants étrangers et de partager avec la MONUC le fardeau de l'assurance de la sécurité. ¹²³ En RDC, nous avons entendu parler à maintes reprises des faiblesses de l'armée nationale, dont les membres sont essentiellement impayés. Nous avons observé des membres de l'armée nationale qui étaient logés dans des huttes d'herbe gorgées d'eau de pluie et les avons comparés avec les forces onusiennes, mieux équipées.

La MONUC devrait exercer vigoureusement le mandat qui lui a été confié en vertu du chapitre 7. Néanmoins, ce ne sont pas tous les Congolais qui sont en faveur d'une attaque si directe. Un programme mixte de pression militaire et de dialogue avec le Rwanda voisin au sujet des conditions de retour des rebelles reçoit un soutien politique considérable.

¹²¹ Réunion à Goma (République démocratique du Congo), 13 octobre 2005.

¹²² Conseil de sécurité de l'ONU, résolution 1565, 1^{er} octobre 2004.

¹²³ Réunion à Bukavu (République démocratique du Congo), 12 octobre 2005.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Lorsqu'on leur a posé des questions au sujet de la MONUC, les représentants officiels de l'ONU à New York ont répondu que le principal problème était sur le plan de la capacité. Ils ont constaté que la MONUC ne disposait pas des troupes et des ressources nécessaires et soutenu que la communauté internationale n'était tout simplement pas disposée à consacrer les actifs voulus pour lui permettre de faire le travail. Comme exemple de cette absence de volonté politique, le Canada ne compte actuellement que 65 militaires des Forces canadiennes déployés en Afrique, et le Chef d'état-major de la Défense, le général Rick Hillier, nous a dit que l'armée canadienne avait d'autres priorités nationales et internationales, dont l'Afghanistan et les préparatifs aux Jeux olympiques qui auront lieu en 2010 à Vancouver.¹²⁴

Cela dénote ce qu'on a souvent reproché à l'ONU sur le plan militaire — que l'inefficacité de ses opérations militaires tient souvent à des considérations politiques et au manque de volonté politique de la part de ses États membres, qui hésitent souvent à engager les ressources nécessaires, à définir des mandats et des règles d'engagement sans équivoque ou à déléguer le pouvoir de décision sur le plan militaire aux commandants de l'ONU sur le terrain. Les décisions prises à New York, de l'autre côté du globe par rapport aux pays dans lesquels les troupes de l'ONU sont déployées, sont souvent trop tardives, trop bureaucratiques et trop détachées des conditions sur le terrain, ce qui nuit à l'efficacité des missions de l'ONU. En effet, les considérations politiques fines qui semblent caractériser bien des décisions du Conseil de sécurité et les règles et procédures alambiquées qui régissent cet organe, sont souvent peu propices pour mener des opérations militaires efficaces.

Pour améliorer la situation, le Comité estime que le Conseil de sécurité de l'ONU devrait confier à la MONUC un mandat plus rigoureux en vertu du chapitre 7, et lui fournir des règles d'engagement pour la mise en vigueur de ce mandat et davantage de ressources. En outre, les pays donateurs doivent venir en aide davantage à la réforme du secteur de la sécurité et former l'armée nationale congolaise pour renforcer sa capacité, de sorte que des brigades de militaires professionnels puissent collaborer avec l'ONU au désarmement des groupes de rebelles et assurer une sécurité minimale au pays.

¹²⁴ *Témoignages*, 26 septembre 2006, 39^e législature.

RECOMMANDATION

Que le Canada et les pays aux vues similaires fassent activement pression sur le Conseil de sécurité de l'ONU pour que celui-ci dote sa Mission en République démocratique du Congo (MONUC) d'un mandat et de règles d'engagement plus énergiques dans le cadre du chapitre 7 et y accroisse ses ressources.

La RDC se trouve actuellement à une étape cruciale. À la fin de juillet 2006, on a procédé au pays aux premières élections libres en 40 ans, avec un scrutin de « ballottage » pour les élections présidentielles qui devaient avoir lieu en octobre 2006, que Joseph Kabila a remportées et qui semblent (jusqu'à présent) avoir reçu l'aval du candidat défait, John Pierre Bemba, malgré des tensions initiales. La communauté internationale doit s'engager de façon soutenue en RDC afin de faire accepter les résultats de ces élections et pour que le pays commence sérieusement à cheminer vers la réconciliation nationale et la reconstruction. En raison de sa situation géographique sur le continent, de sa capacité de déstabiliser l'ensemble de la région périphérique et de l'importance de ses ressources naturelles, la situation en RDC a des répercussions sur le reste de l'Afrique centrale et orientale. Comme on nous l'a affirmé à Kinshasa : « Si ce processus ne fonctionne pas, on n'a toujours pas de plan B ». ¹²⁵ [traduction]

Nous avons aussi entendu parler des nombreux civils congolais qui font indirectement les frais de la guerre et meurent des suites de la malnutrition, du manque d'accès à des services de santé de base et de la maladie. Par conséquent, à mesure que la situation au pays s'améliore, la communauté internationale, dont la MONUC, devrait commencer à mettre davantage l'accent sur la reconstruction après la guerre plutôt que sur la stabilisation à court terme.

11. Harmoniser les politiques, règlements et définitions concernant les ressources à l'origine des conflits

Sur le continent africain, les ressources abondent. Cependant, elles alimentent et exacerbent aussi de nombreuses guerres régionales et nationales, dont celles au Soudan, en Sierra Leone, en Angola et en RDC. Dans certains cas, le contrôle du bois d'œuvre, des diamants, de l'huile et de divers minéraux et métaux précieux (p. ex. le coltan, utilisé dans la fabrication des téléphones cellulaires) contribuent à provoquer des conflits et, dans d'autres, il fournit aux

¹²⁵ Réunion à Kinshasa (République démocratique du Congo), 2 octobre 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

groupes armés les moyens de financer leurs luttes. À cet égard, la RDC possède le plus fort potentiel économique en Afrique, mais ses voisins la pillent.

Bonnie Campbell, professeure à l'Université du Québec à Montréal, nous a parlé de la nécessité pour la communauté internationale, avec à sa tête les Nations Unies, d'harmoniser les politiques, règlements et définitions qui touchent les ressources à l'origine des conflits. À ce titre, les Nations Unies devraient « établir une définition commune des ressources de conflit », afin d'en faciliter la surveillance et l'application efficaces.¹²⁶ Pour tenir compte du lien entre l'exploitation des ressources naturelles et les conflits violents, il faudra aussi mieux examiner le respect par les pays de l'imposition de sanctions des Nations Unies et appuyer plus totalement les divers mécanismes internationaux, comme l'Initiative de transparence des industries extractives (ITIE), lancée en 2002 par le Royaume-Uni.

Selon l'Initiative, on a l'intention de publier et de vérifier les paiements des entreprises et les recettes publiques découlant des ressources pétrolières, gazières et minières.¹²⁷ Actuellement, le Canada n'appuie pas l'Initiative, mais il le devrait. Ce mécanisme, qui contribuait à améliorer la gouvernance, pourrait même comporter un examen de la façon dont les marchés sont octroyés et dont les recettes publiques sont utilisées.¹²⁸ Il sera plus efficace si l'on poursuit les consultations et la collaboration avec des entreprises du secteur privé et des groupes de la société civile. Dans l'ensemble, le Canada et les pays ayant une approche commune devraient s'assurer de la cohérence de leurs politiques internationales afin de tenir compte de la dimension économique des conflits.

¹²⁶ *Témoignages*, 19 avril 2005, 38^e législature.

¹²⁷ Initiative de transparence des industries extractives (www.eitransparency.org).

¹²⁸ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006.

CHAPITRE 4 : QUE DOIT FAIRE LE CANADA?

Pour ce qui est de savoir si l'Afrique est un défi à long terme, je vous dirai que même si le terrorisme domine dans l'actualité, l'Afrique sera le défi le plus important de ma génération et de celle qui suivra.

*L'honorable Peter MacKay, C.P., député,
ministre des Affaires étrangères¹²⁹*

Monsieur le président, l'objectif fondamental du Canada en Afrique est d'aider à inverser la tendance à la marginalisation sociale et économique de la région, qui a de graves conséquences pour le développement humain, les droits de la personne et la bonne gestion des affaires publiques et risque d'aggraver les menaces qui pèsent sur la paix et la sécurité dans cette région et le reste du monde.

*L'honorable Peter MacKay, C.P., député,
ministre des Affaires étrangères¹³⁰*

Cependant, nous ne pouvons, en tant que citoyens du monde, abandonner une partie de celui-ci. Ce n'est pas simplement une question de bonté sentimentale, mais une question d'intérêt personnel. Nous ne pouvons permettre à une partie du monde de continuer à se débattre contre la pauvreté, le VIH/sida, et cetera. Je ne crois pas que cela soit une option.
[traduction]

*M^{me} Barbara Brown, directrice générale,
Afrique de l'Ouest et du Centre, ACDI¹³¹*

D'après nous, le Canada doit élaborer, à l'égard de l'Afrique, une nouvelle politique étrangère qui soit cohérente et claire, qui englobe tous les aspects du développement (notamment l'investissement, le commerce, l'aide au développement, la santé, la sécurité) et qui vise à encourager la création de possibilités d'emploi et de développement économique. Il faut abandonner l'attitude du bien-être social à l'égard du développement de l'Afrique et se concentrer sur la création d'emplois, la capacité de l'Afrique de faire du commerce régional et international et le développement du secteur privé. Les milliards de dollars dépensés en Afrique subsaharienne depuis 40 ans semblent avoir eu très peu d'effet. Comme nous l'avons dit, le niveau de vie en Afrique ne s'est pas amélioré.

¹²⁹ *Témoignages*, 16 mai 2006, 39^e législature.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Témoignages*, 2 novembre 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

L'existence future de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) devrait être examinée. Le gouvernement du Canada devrait créer un Bureau de l'Afrique pour imposer cette cohérence politique au système. Ce nouveau bureau favoriserait en grande partie le développement économique, et son personnel ainsi que son processus décisionnel seraient décentralisés vers un plus grand nombre de mission canadienne en Afrique.

1. Élaborer une politique claire, globale et cohérente à l'égard de l'Afrique

[L]e gouvernement n'a pas de stratégie détaillée et cohérente concernant l'Afrique.

*M. Lucien Bradet, président-directeur général,
Conseil canadien pour l'Afrique¹³²*

L'importance stratégique de l'Afrique pour le Canada dépasse de beaucoup le simple projet humanitaire.¹³³ En effet, on part souvent de l'hypothèse que le niveau limité de développement économique du continent africain rend celui-ci sans importance sur le plan du commerce international et de l'investissement étranger. Toutefois, nous avons rencontré plusieurs groupes qui nous ont fait voir la présence souvent insoupçonnée de nombreuses entreprises canadiennes actives en Afrique et les occasions d'affaires futures pour les entreprises canadiennes sur ce continent.

Selon certains témoignages entendus, il serait dans l'intérêt du Canada d'appuyer la prospérité et la paix en Afrique. Premièrement, l'Afrique subsaharienne compte 726 millions d'habitants et recèle des ressources naturelles importantes.¹³⁴ Une Afrique plus prospère et plus

¹³² *Témoignages*, 7 juin 2006, 39^e législature.

¹³³ Un groupe de travail indépendant du *Council on Foreign Relations* a fait un constat similaire à l'égard de la politique étrangère des États-Unis : « Selon celui-ci, en plus de soulever des préoccupations humanitaires importantes, l'Afrique a une importance stratégique de plus en plus grande pour les États-Unis. Dans un monde dans lequel les possibilités économiques transcendent les frontières, une politique qui s'inspire des seuls motifs d'ordre humanitaire ne sert ni les intérêts des États-Unis, ni ceux de l'Afrique. En outre, selon le rapport du groupe de travail, une démarche plus globale des États-Unis à l'égard de l'Afrique tiendrait mieux compte des intérêts humanitaires cruciaux. » [traduction] p. 6. Le rapport mentionnait en particulier l'importance grandissante des réserves d'énergie de l'Afrique. *More than Humanitarianism: A Strategic U.S. Approach Toward Africa*, Council on Foreign Relations, 2006.

¹³⁴ On estime que l'Afrique subsaharienne recèle 30 p. 100 des réserves minérales mondiales inexploitées, dont 40 p. 100 pour l'or, 60 p. 100 pour le cobalt et 90 p. 100 pour le platine, ainsi que d'importants gisements pétrolifères. MAECI, 14 septembre 2006 (w01.international.gc.ca/canadexport/view.asp?id=384371&language=F).

stable offrirait un vaste marché aux biens et aux services canadiens et serait une source importante de ressources naturelles et d'immigrants, qui viendraient à leur tour stimuler la prospérité du Canada.

Deuxièmement, l'instabilité et le désespoir dans une partie du monde peuvent avoir rapidement de graves conséquences dans une autre partie. L'Afrique pourrait constituer une menace à la paix et à la sécurité dans la région et dans le monde, et alimenter le terrorisme international. Par conséquent, il est évident que l'engagement en Afrique peut non seulement donner de l'élan à la paix et à la sécurité sur le continent, mais aussi aider à assurer la sécurité du Canada et du monde entier.

Troisièmement, les enjeux géopolitiques en Afrique sont élevés. Nous avons entendu parler de la hausse des investissements de la Chine sur le continent africain, et de l'influence et du poids politique de plus en plus grand de ce pays auprès des dirigeants de l'Afrique. En Afrique de l'Ouest, la Chine investit massivement dans l'infrastructure, les voies et les ports publics. Au Kenya, le délégué commercial du Canada, Don Butler, nous a affirmé que la Chine contribuait pour 80 p. 100 à l'investissement dans la construction du nouvel aéroport international de Nairobi.¹³⁵ Le pays investit des sommes importantes dans l'extraction de pétrole au Soudan et au Tchad. Lors d'un récent sommet réunissant 48 dirigeants africains, il a annoncé des accords d'une valeur de 1,9 milliard de dollars avec l'Afrique dans les domaines du commerce et de l'investissement, ainsi qu'un montant de 10 milliards en prêts et en aide. Cependant, comme nous l'avons entendu au Danemark, la Chine ne demande pas de « bilan » en matière de gouvernance et de droits de la personne. Par conséquent, le Canada devra accroître sa présence et son engagement économiques, politiques et militaires en Afrique pour être un intervenant de premier plan et ayant du poids.

Enfin, notre pays a la responsabilité morale d'aider l'Afrique.

L'Afrique avoir une importance stratégique dans la politique internationale du Canada, et il faudrait mettre l'accent sur les efforts d'amélioration de la paix et de la sécurité à l'échelle internationale. Depuis 50 ans, le Canada est à l'avant-plan des initiatives de développement en

¹³⁵ Réunion à Nairobi (Kenya), 12 octobre 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Afrique. Récemment, il a eu une influence non négligeable à l'égard du soutien de l'Afrique et du NEPAD, et a joué un rôle primordial dans l'élaboration du Plan d'action pour l'Afrique du G-8 et l'inscription de l'Afrique en tête de liste des priorités du G-8.

Néanmoins, nous avons aussi appris que le Canada ne remplit pas pleinement ses obligations dans le cadre de l'Afrique et que le gouvernement fédéral ne dispose pas d'une stratégie globale cohérente sur le continent. Cette stratégie doit prendre en compte, non seulement l'aide au développement, mais aussi tous les aspects du développement économique en Afrique, dont la libéralisation du commerce (Doha), l'agriculture, la gestion des ressources naturelles, la création d'investissements intérieurs et extérieurs, le commerce international et les crédits à l'exportation en Afrique, et, d'une façon générale, la présence du Canada sur le continent.

Selon le Conseil canadien pour l'Afrique, le gouvernement a une stratégie d'aide claire, et nous la connaissons. Celle-ci a été clairement expliquée dans le document, mais on n'y retrouve pas d'énoncé de politique clair, ni de référence aux crédits à l'exportation en Afrique, à l'importance de la gestion des ressources naturelles, de l'agriculture, du commerce international ou de la présence du Canada sur le continent.¹³⁶ Le Conseil a donné quelques exemples d'incohérences de la politique étrangère du Canada :

- Le Canada appuie un commerce international qui favorise l'Afrique mais son attitude protectionniste en matière d'agriculture a diminué sa crédibilité au sein de l'OMC. La Chambre des communes a paralysé ses négociateurs dans le domaine de l'agriculture en adoptant à l'unanimité une motion leur interdisant de négocier concernant certains produits sensibles.
- Le Canada diminue les ressources dont les entreprises internationales ont besoin (p. ex. commerce et investissement), alors que 25 pays d'Afrique constateront que le taux de croissance de leur PID atteindra plus de 5 p. 100 en 2006. Actuellement, il n'y a que cinq agents de commerce canadiens dans toute l'Afrique subsaharienne et,

¹³⁶ *Témoignages*, 7 juin 2006, 39^e législature.

bien qu'il y ait d'autres employés locaux, ils sont en nombre insuffisant. Le Canada devrait faire mieux en tirant profit de ces importantes possibilités économiques.

- Le Canada diminue les ressources dont les entreprises internationales ont besoin, alors que le G-7 augmente les siennes. Nous fournissons très peu d'outils pour aider les entreprises en Afrique. Selon notre très compétente ambassadrice du Canada au Sénégal, Louise Marchand, nous ne disposons actuellement pas des mécanismes requis pour amener nos secteurs privés à prendre une part active dans le continent, même si environ 200 sociétés canadiennes sont exploitées dans cette région de l'Afrique de l'Ouest : « Nous avons besoin d'un appui soutenu à long terme pour nos entreprises ». ¹³⁷ [traduction]
- La politique du gouvernement canadien semble contradictoire. Nous voulons augmenter les échanges commerciaux, mais nous fermons des ambassades, dont trois au milieu de 2005. Le Canada a besoin de plus d'ambassades sur le continent africain.
- Le Canada a épousé les principes de l'aide efficace tout en continuant à lier une grande partie de son aide, maintenant une bureaucratie centralisée et un programme non ciblé sur les plans géographique et sectoriel.

Le Comité est d'avis qu'il faut adopter une approche cohésive et cohérente à l'égard de l'Afrique, en fusionnant les activités interdépendantes de nos responsables des affaires étrangères, du commerce, de la sécurité, de l'investissement et de l'aide au développement. Le Canada a besoin, à l'égard de l'Afrique, d'une politique étrangère globale qui englobe l'agriculture, le commerce et l'investissement, l'aide, la diplomatie et la sécurité.

Quelle devrait être l'impulsion profonde de cette nouvelle politique? Actuellement, la politique internationale du Canada à l'égard de l'Afrique passe en grande partie par l'aide au développement. Il faut changer cette situation afin de rapprocher le profil du Canada en Afrique du contexte économique existant sur le continent. On devrait changer le cap de la politique

¹³⁷ Réunion à Dakar (Sénégal), 5 octobre 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

canadienne à l'égard de l'Afrique afin que celle-ci mette l'accent sur le développement économique, en portant une attention particulière à l'agriculture et au secteur privé. Le Canada doit intégrer son aide au développement dans l'ensemble de sa politique d'investissement et de sa politique étrangère dans la région. D'autres pays, comme le Royaume-Uni, le Danemark et la Belgique, se sont dotés d'une politique étrangère qui lie l'aide à la croissance économique, et nous devons en faire autant.

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada élabore une politique internationale exhaustive et cohérente à l'égard de l'Afrique et, ce faisant, change le cap de sa politique africaine actuelle afin d'accorder une attention marquée à la création d'emplois et au développement économique en Afrique.

Lorsqu'il élaborera cette nouvelle politique, le gouvernement devrait être conscient qu'il doit régionaliser son attitude à l'égard de l'Afrique subsaharienne, et cela vaut pour ses stratégies économiques, ses stratégies en matière de sécurité et ses stratégies de développement. Comme on nous l'a affirmé en Afrique, les relations et les stratégies bilatérales ne correspondent pas à la réalité sur le terrain et ne tiennent pas compte de l'intense composante régionale, ni des liens entre les divers pays d'Afrique.

2. Décider de l'avenir de l'Agence canadienne de développement international (ACDI)

Cependant, j'ai remarqué que chaque fois qu'arrive un nouveau ministre, il veut insister sur l'aide destinée aux femmes, ou sur la faim ou sur les enfants. Vous avez un programme avec lequel il faut des années pour élaborer un projet. Le nouveau ministre arrive et dit : « Eh bien, je veux que l'on aide les femmes. » Il ne dit pas : « Dans cinq ans, nous aurons beaucoup de programmes d'aide ciblant les femmes ». Il veut voir ces programmes immédiatement. Ces changements de direction constants ne peuvent que nuire à cette agence. Je n'ai jamais entendu un nouveau ministre du transport déclarer : « Nous allons détruire les routes. Nous allons nous servir des chemins de fer pour déplacer les gens ».

M. Peter R. Kieran, président, CPCS Transcom¹³⁸

¹³⁸ *Témoignages*, 10 mai 2005, 38^e législature.

L'ACDI a acquis la réputation d'être une des agences d'aide bilatérale les plus lentes au monde. Nous avons plus de listes de vérification, de formulaires, d'études, de consultants et d'évaluations que n'importe quel autre pays donateur. Nous avons une peur malade du risque.

*M. Ian Smillie, coordonnateur des recherches,
Partenariat Afrique Canada¹³⁹*

Ceci dit, oui, notre aide n'a pas toujours frappé la cible. Cela ne fait aucun doute.

*M^{me} Barbara Brown, directrice générale, Afrique de l'Ouest et
du Centre, ACDI¹⁴⁰*

Au moment où on se parle, le Canada saupoudre son aide au développement dans tout le continent africain en soutenant différents programmes dans 46 des 53 pays de l'Afrique, et ce, même si 75 p. 100 de nos versements bilatéraux vont directement à 25 de ces pays. Cette tendance à éparpiller ainsi notre aide sur tout le continent m'apparaît peu logique, tant du point de vue du respect des modalités du NEPAD que de la volonté d'optimiser nos investissements. Par exemple, même au Ghana, l'un de nos plus importants partenaires pour le développement de l'Afrique, où le président Kufuor met effectivement en œuvre le plan d'action, le Canada n'est que septième parmi les principaux donateurs.

*M. Robert Fowler, représentant personnel
du premier ministre pour l'Afrique¹⁴¹*

À notre avis, le gouvernement fédéral devrait examiner immédiatement l'existence future de l'ACDI, étant donné que celle-ci n'a pas excellé dans le domaine de l'aide étrangère et qu'il s'agit d'un organisme d'aide dispendieux. Depuis les débuts de l'ACDI, en 1968, celle-ci a dépensé 12,4 milliards de dollars pour l'Afrique subsaharienne (voir l'annexe IV).

Au cours de ses audiences, le Comité a entendu divers reproches concernant l'ACDI. En effet, plusieurs ajustements structurels importants au programme d'aide du Canada ont été proposés au Comité par plusieurs témoins, dont Danielle Goldfarb¹⁴², alors du C.D. Howe Institute, et devraient être examinés de près :

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Témoignages*, 2 novembre 2005, 38^e législature.

¹⁴¹ *Témoignages*, 30 mai 2006, 39^e législature.

¹⁴² *Témoignages*, 21 juin 2006, 39^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

- Augmenter la proportion des effectifs canadiens déployés sur le terrain et les ressources des ambassades du Canada pour accroître l'efficacité de l'aide canadienne, assouplir les programmes d'aide en fonction de l'évolution des conditions et des priorités locales, assurer une surveillance plus directe des dépenses, améliorer la coordination avec les autres organismes d'aide et les intervenants locaux dans la région, et améliorer les connaissances des Canadiens concernant les pays récipiendaires. Près de la moitié des effectifs du Danemark, du Royaume-Uni et des Pays-Bas, consacrés au développement, sont affectés à l'étranger. En revanche, 81 p. 100 des effectifs de l'ACDI travaillent à l'administration centrale à Ottawa.
- Décentraliser le pouvoir de décision de l'administration centrale vers les opérations sur le terrain. Le personnel de l'ACDI sur le terrain a peu de pouvoir en matière de conception, de mise en œuvre ou de gestion des projets. Par conséquent, la haute direction de l'ACDI manque de souplesse et de sensibilité, les deux grands avantages que les organismes d'aide bilatérale ont sur les organismes d'aide multilatérale (p. ex. la Banque Mondiale). Comme l'affirmait un responsable de l'ACDI en Afrique devant le Comité, « Mon budget est de 50 000 dollars alors que celui de mon collègue du DFID (ministère du Développement international du Royaume-Uni) est de 7,5 millions de livres », ce qui, ajouté aux retards dans l'arrivée de nos fonds, donne l'impression que nous ne sommes pas de la partie. Le Danemark a décentralisé considérablement son pouvoir de décision vers ses ambassades, qui disposent de budgets de dépenses quinquennaux. De même, les ambassades des Pays-Bas obtiennent des prévisions triennales, mais reçoivent les fonds prévus dans leur budget annuel, une fois que celui-ci est approuvé par le Parlement.
- Accélérer la prestation de notre aide au développement et le déploiement de nos effectifs sur le terrain. Nous avons appris que le processus de distribution de nos fonds d'aide, une fois approuvés par l'administration centrale, est trop lent et trop lourd, donc peu efficace. Souvent, les priorités et les besoins sur le terrain ne sont plus les mêmes au moment de l'arrivée des fonds. Pour améliorer la situation, il conviendrait de décentraliser davantage, de simplifier et de rationaliser les exigences

- concernant la prestation et les rapports, et de respecter davantage les initiatives et stratégies gouvernementales locales.
- Intensifier la recherche en matière d'aide pour en améliorer la qualité et susciter plus de discussions et de commentaires sur l'efficacité de l'aide.
 - Concentrer l'aide dans un petit nombre de pays. Le Canada a tenté d'en faire trop dans trop de pays, diluant ainsi l'incidence de l'aide dans chaque pays récipiendaire. La part du Canada est inférieure à 10 p. 100 de l'aide bilatérale totale offerte dans chacun de nos pays récipiendaires. Au Sénégal, l'aide bilatérale canadienne compte pour 6 p. 100 de l'aide totale reçue par ce pays; au Kenya, elle n'est que de 3 p. 100.¹⁴³ Comme M^{me} Goldfarb l'a indiqué au Comité, c'est un problème parce que cette dilution a pour effet de saupoudrer l'expertise en gestion de l'ACDI dans les nombreux récipiendaires. Cela signifie que le Canada est un donateur négligeable. Sur un total de 25 partenaires africains en développement, le Canada a ciblé 14 pays. Or, le Nigéria, pays important sur les plans économique et stratégique, ne fait pas partie de la liste. De plus, malgré cette liste limitée de pays partenaires, le Canada a effectivement aidé 161 pays en 2003-2004.¹⁴⁴ En revanche, la Norvège concentre l'essentiel de son aide dans sept principaux pays.
 - Cibler les secteurs clés. Le Canada a tenté d'en faire trop dans trop de secteurs, et ces priorités ont changé trop souvent au fil des ans. En revanche, les Pays-Bas se limitent à deux ou trois priorités sectorielles dans chaque pays récipiendaire. Le Canada devrait concentrer son aide dans trois principaux secteurs : projets de gouvernance/démocratisation, développement du secteur privé et programmes pour favoriser la croissance.

¹⁴³ Danielle Goldfarb et Stephen Tapp, *How Canada Can Improve its Development Aid: Lessons from Other Aid Agencies*, commentaire n° 232 du C.D. Howe Institute, avril 2006, p. 7.

¹⁴⁴ Goldfarb et Tapp, *How Canada Can Improve its Development Aid*, avril 2006, p. 9.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

- Accroître la cohérence et le pouvoir ministériels. À l'ACDI, 11 ministres se sont succédé depuis 1989, et, traditionnellement, le ministre responsable de l'ACDI n'est pas un membre du Cabinet ayant très bonne réputation.
- Harmoniser nos programmes d'aide au développement avec ceux des autres donateurs.
- Consulter le Parlement canadien pour susciter un débat, accroître la surveillance et la transparence de notre aide au développement et rendre moins opaque notre culture organisationnelle, par la production d'un rapport annuel documentant l'aide canadienne au développement, avec statistiques détaillées à l'appui sur les priorités et le bien-fondé de notre stratégie, les intrants, la performance des pays récipiendaires, l'évaluation des programmes et les derniers résultats obtenus. Au Danemark, le ministre doit comparaître devant le Comité des affaires étrangères du Parlement danois pour défendre son choix de pays récipiendaires et le faire approuver.
- Déliaison l'aide canadienne. Près de 43 p. 100 de l'aide canadienne est liée, ce qui est dans la moyenne de l'OCDE, mais bien inférieur aux chiffres des principaux organismes d'aide dans le monde. Imposer des conditions fait grimper les coûts d'acheminement de l'aide et ralentit sa prestation. Il faudrait éviter le plus possible cette pratique.

L'organisation des ministères et organismes fédéraux du Canada qui traitent avec l'Afrique n'a pas permis d'élaborer et de mettre en œuvre une politique étrangère cohérente à l'égard de l'Afrique. Par conséquent, le Comité est d'avis que la meilleure solution pour rendre notre politique internationale cohérente, soigner notre image et intensifier notre engagement en Afrique, et de parfaire nos relations avec les pays d'Afrique sur le plan de la diplomatie, du commerce et du développement, consiste à réorganiser notre appareil gouvernemental.

Au cours de sa visite d'information auprès d'organismes d'aide européens, le Comité a pris connaissance de deux principaux modèles d'organisme gouvernemental d'aide internationale : celui du Danemark et des Pays-Bas et celui du DFID (ministère du Développement international du Royaume-Uni). Le modèle du Danemark et des Pays-Bas dont

les organismes d'aide ont des budgets comparables à celui que consacre le Canada à l'aide consiste à effectuer un travail de développement sous la direction générale du ministère des Affaires étrangères de façon à accroître la cohérence des politiques et à maximiser les résultats et l'efficacité des intrants de l'aide et de la diplomatie, compte tenu des éléments communs de nombreuses politiques internationales.

Par ailleurs, le DFID est, au sein du gouvernement du Royaume-Uni, un ministère autonome doté de pouvoirs considérables en matière de stratégie, de prise de décisions, d'élaboration de programmes et de ressources financières. Dirigé par un ministre de haut rang au sein du cabinet, il joue souvent un rôle important dans l'orientation de l'engagement international du R.-U. au lieu de donner suite à des politiques et des priorités stratégiques établies par d'autres ministères et organismes. Sa structure organisationnelle, ses ressources et son influence politique a amené bien des commentateurs, en particulier ceux du Comité d'aide au développement (DAC) de l'OCDE, à conclure que : « Le système britannique est actuellement considéré par de nombreux praticiens de l'aide et donateurs comme un modèle face aux mutations observées aujourd'hui sur la scène de la coopération bilatérale pour le développement ».¹⁴⁵

L'organisme d'aide du Canada est aussi dissocié de son ministère des Affaires étrangères, mais sans les résultats obtenus par le ministère du Développement international du Royaume-Uni. À l'opposé du DFID, l'ACDI fait très piètre figure quant à sa performance comme organisme d'aide autonome qui administre des programmes d'aide bilatérale grassement subventionnés. En effet, selon David Morrison, l'ACDI a la réputation de suivre suite aux

¹⁴⁵ OCDE-CAD, *Le Royaume-Uni (2006). Examen du CAD par les pairs : Principales conclusions et recommandations* (www.oecd.org/document/43/0,2340,en_2649_33721_36881515_1_1_1_1,00.html). Les auteurs ajoutent : « Le pôle du système est le DFID, qui assume à la fois une mission ministérielle (élaboration des politiques et position de chef de file à l'échelle de l'administration) et des fonctions d'exécution (acheminement de l'aide et conseil technique). Expressément investi d'un rôle de chef de file dans l'exécution du mandat défini par la loi, qui est de faire reculer la pauvreté dans le monde, le DFID entretient dans ce domaine avec les autres ministères des relations claires et sans ambiguïté, ce qui a favorisé l'adoption d'une démarche unifiée à l'échelle de l'ensemble de l'administration et d'une orientation stratégique cohérente sous la conduite du DFID. Les compétences dont peut se prévaloir le DFID le placent dans un rapport de force favorable par rapport aux autres ministères et ont contribué à améliorer l'image de la coopération pour le développement ».

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

politiques plutôt que de les établir¹⁴⁶. Comme Danielle Goldfarb l'a dit au Comité, l'ACDI compte 1 500 employés à temps plein. Ce nombre dépasse largement celui de ses homologues dont le budget d'aide est de même taille que le sien. On serait porté à croire qu'une grande présence sur le terrain se traduise par des frais administratifs élevés, mais les frais administratifs de l'ACDI sont élevés malgré sa faible présence sur le terrain. De plus, l'ACDI ne met pas assez l'accent sur la recherche en matière de politiques et le dialogue. Par ailleurs, le Danemark, la Suède et les Pays-Bas investissent beaucoup aussi dans la recherche et comptent beaucoup sur des ressources externes pour l'obtention de rétroaction et de commentaires.¹⁴⁷

Un organisme d'aide bilatéral efficace devrait être avant tout souple et sensible, suivre de près la mise en œuvre de ses programmes sur le terrain et surveiller ses dépenses. Il devrait travailler en consultation directe avec les gouvernements récipiendaires et les intervenants locaux. Il devrait se fixer des priorités stratégiques et viser des objectifs nationaux clairs, qui s'inscrivent dans les priorités de notre politique étrangère globale. Un organisme d'aide bilatéral efficace doit s'attacher principalement à produire des résultats tout en évaluant de façon transparente l'ensemble de ses programmes et de ses dépenses. Il devrait cibler des pays et des secteurs où nos fonds publics peuvent s'avérer utiles et produire des résultats. L'aide internationale canadienne devrait pouvoir se mesurer à toute autre sur le plan mondial.

Dans l'ensemble, nos programmes, nos dépenses et nos priorités ne devraient pas constituer autant de secrets bien gardés. L'absence de mandat convenablement défini pour l'ACDI exacerbe cette situation. Fait intéressant, en 1970, le Centre de recherches pour le développement international (CRDI), une autre agence fédérale de développement, a été mis sur pied en vertu de sa propre loi du Parlement. En 2004-2005, le budget du CRDI était tout juste de plus de 120 millions. D'autre part, l'ACDI, essentiellement établie au moyen d'un paragraphe de la *Loi sur le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international*, disposait d'un budget pour la même année d'environ 3,1 milliards. L'ACDI n'a pas de mandat bien cerné et clair avec des objectifs que peuvent contrôler les parlementaires.

¹⁴⁶ David R. Morrison, *Aid and Ebb Tide: A History of CIDA and Canadian Development Assistance*, Wilfrid Laurier University Press, Waterloo, 1998, p. 7.

¹⁴⁷ *Témoignages*, 21 juin 2006, 39^e législature.

Toutefois, il nous est facile de concevoir que l'ACDI n'a jamais eu les ressources, l'autonomie ou le poids politique qu'il faudrait, ce qui annula la justification originale (1968) de la dissociation de l'aide canadienne au développement du ministère des Affaires étrangères. Nous en sommes arrivés à la conclusion que, malgré le dévouement et le travail des employés de l'ACDI au fil des ans, le gouvernement du Canada devrait immédiatement tenir une enquête pour savoir si oui ou non l'ACDI devrait être dégagée de ses obligations. L'expérience de la création d'un organisme d'aide autonome pour renforcer l'aide canadienne au développement n'a pas produit les résultats voulus.

RECOMMANDATION

Étant donné que, depuis 38 ans, l'Agence canadienne de développement international (ACDI) n'excelle pas en matière d'aide étrangère en Afrique, que le gouvernement du Canada se penche dès maintenant sur cette organisation pour décider si celle-ci devrait continuer d'exister sous sa forme non statutaire actuelle. S'il faut abolir l'ACDI, le personnel de développement canadien et le pouvoir de décision doivent être transférés au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Si l'on conserve l'agence, on doit lui confier un mandat législatif autonome énonçant des objectifs clairs permettant au Parlement du Canada d'évaluer son rendement.

3. Transférer tout le travail de développement du Canada en Afrique dans un bureau de l'Afrique

Jusqu'à ce jour, l'engagement du Canada envers l'Afrique a été fait à la pièce, incohérent, trop axé sur l'aide et peu structuré. Les gouvernements et ministres canadiens qui se sont succédé ont pris des proclamations fermement libellés sur le sort de l'Afrique, que ce soit la crise du VIH/sida ou la pauvreté endémique, et sur l'important rôle que joue le Canada à cet égard. Cependant, le gouvernement fédéral ne dispose pas de mécanisme permettant de poursuivre ces engagements, d'évaluer le rendement de nos agences, ministères et programmes en Afrique ou de poser des questions difficiles, mais nécessaires, comme : pourquoi une seule pilule n'a-t-elle pas atteint les personnes souffrant du VIH/sida en Afrique malgré la législation canadienne ayant pour objet de fournir exactement ce résultat?

L'Afrique doit être au cœur de notre politique étrangère et notre politique à l'égard de l'Afrique doit être plus étoffée. Les membres du Comité sont d'avis que le gouvernement

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

fédéral devrait créer un nouveau bureau de l'Afrique qui surveillerait la mise en œuvre d'une nouvelle politique étrangère canadienne cohérente en Afrique et par où passeraient toutes les relations entre le gouvernement canadien et le continent africain.

Ce Bureau de l'Afrique réunirait les effectifs de l'actuel Bureau de l'Afrique du ministère des Affaires étrangères, du Service du commerce international du MAECI qui s'occupe des relations commerciales entre le Canada et l'Afrique subsaharienne, de l'ancien service de l'ACDI responsable du développement en Afrique subsaharienne, voire, les attachés à la sécurité du ministère de la Défense nationale, en un groupe complet et cohérent, un guichet unique pour traiter avec cette région du monde.

À notre avis, une restructuration de ce genre permettra d'élaborer et de mettre en œuvre une politique canadienne de l'Afrique plus cohérente et plus efficace. Pour ce faire, le nouveau Bureau de l'Afrique doit avoir du prestige, une forte représentation au Cabinet et des ressources, adopter une attitude proactive pour fournir une aide efficace et, en particulier, multiplier les relations commerciales avec l'Afrique. Il devra décentraliser son pouvoir de décision, dont celui de distribuer les ressources financières, vers les missions canadiennes sur le continent. D'autres pays (comme le Danemark et les Pays-Bas) ont réussi à opérer de tels changements de structure. Rien n'empêche le Canada d'en faire autant.

Le Comité a été impressionné par sa visite à Copenhague, où le programme d'aide du gouvernement danois est beaucoup plus transparent qu'au Canada. Avec le Bureau de l'Afrique, le gouvernement, les parlementaires et les intervenants non gouvernementaux pourront plus facilement se renseigner sur la stratégie et la politique du Canada en Afrique.

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada réoriente et dynamise son approche africaine :

- **En créant un nouveau Bureau de l'Afrique. Ses effectifs proviendront des secteurs du développement international, du commerce international et des affaires étrangères s'occupant du continent africain et établiront des liens étroits avec le ministère de la Défense nationale. Le nouvel organisme relèvera du nouveau ministre du Développement international, qui aura un statut de ministre senior au sein du Cabinet fédéral. Si le personnel de l'ACDI doit être envoyé au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international**

(MAECI), il faut créer un Bureau de l'Afrique doté d'un mandat fort. Si l'ACDI reçoit sa propre loi du Parlement, un Bureau de l'Afrique doit figurer dans cette loi;

- **En confiant à ce Bureau de l'Afrique un mandat robuste. Ce mandat en matière de commerce, d'aide, de sécurité et de diplomatie sera établi selon un cadre législatif et énonçant des objectifs clairs scrutés par le Parlement du Canada. Le mandat et le rendement de ce bureau seront examinés tous les cinq ans;**
- **En décentralisant au moins 80 p. 100 des effectifs du nouveau Bureau de l'Afrique et le pouvoir de décision, notamment en ce qui concerne la répartition des ressources financières, vers les missions canadiennes en Afrique.**

4. Modifier profondément l'approche du Canada à l'égard de l'aide au développement

[...], je suis certainement d'accord qu'un certain nombre de Canadiens se disent très préoccupés par l'idée que les fonds se rendent effectivement au destinataire prévu ou désigné. Dans de nombreux cas, l'argent donné par les citoyens ou les entreprises ou attribué par les gouvernements ne parvient pas toujours au destinataire prévu parce que l'argent est détourné et, parfois, utilisé délibérément par les gouvernements à d'autres fins. Dans certains cas, cela a ébranlé la confiance des donateurs à tous les niveaux.

*L'honorable Peter MacKay, C.P., député,
ministre des Affaires étrangères¹⁴⁸*

Je serais beaucoup plus intransigeant en leur disant : « Désolé, vous respectez le plan d'action ou vous ne faites plus partie de nos partenaires privilégiés. »

*M. Robert Fowler, représentant personnel
du premier ministre pour l'Afrique¹⁴⁹*

Actuellement, le Canada met beaucoup d'emphasis sur l'éducation et l'économie populaire. Il aurait lieu d'explorer d'autres avenues comme celle des projets d'infrastructure, car l'infrastructure permet le développement. En créant des routes et des chemins de fer, on peut vraiment créer des marchés et faire en sorte que des entreprises viennent s'installer au Sénégal.

*Son Excellence Amadou Diallo, ambassadeur extraordinaire
et plénipotentiaire, Ambassade de la République du Sénégal¹⁵⁰*

¹⁴⁸ *Témoignages*, 16 mai 2006, 39^e législature.

¹⁴⁹ *Témoignages*, 30 mai 2006, 39^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Le Canada a saupoudré dans plusieurs pays des petits programmes à court terme et après il se désengage. Finalement, les résultats sont parfois minimes par rapport à tout l'investissement qui a été fait. Si le Canada réduit un certain nombre de pays de concentration sur des principes de gouvernance de droits de l'homme et de démocratie, et cetera, on ne peut pas être contre.

*M. Yvon Bernier, directeur principal, région Afrique,
Développement international Desjardins¹⁵¹*

Si l'on regarde les secteurs d'intervention qui ont été privilégiés par l'aide ou le développement international au cours des 20 dernières années, on retrouve peut-être trop d'attention sur les secteurs sociaux comme l'éducation et la santé.

*M. Michel Lemelin, directeur général, Afrique australe, de
la Corne et de l'Est, ACDI¹⁵²*

Le Canada devrait continuer à dispenser de façon généreuse et efficace son aide humanitaire, mais celle-ci ne devrait être assimilée d'aucune façon à une stratégie de développement ciblée et durable à long terme visant à aider les différents gouvernements à améliorer le sort de leurs administrés.

*M. Robert Fowler, représentant personnel du
premier ministre pour l'Afrique¹⁵³*

Vingt-deux personnes ont été abattues aujourd'hui. Nous pensons que l'Éthiopie s'en tirait assez bien parce qu'il s'agit de sa troisième élection générale. Pendant toute la durée des élections, les choses semblaient assez calmes, mais après que les résultats ont été connus, les problèmes ont commencé.

[L'Éthiopie est un des 25 partenaires en développement du Canada]

*M. Michel Lemelin, directeur général,
Afrique australe, de la Corne et de l'Est, ACDI¹⁵⁴*

Étant donné notre scepticisme face à l'aide au développement en général, mais conscients que le Canada passerait pour un paria international si nous éliminions toute aide au développement bilatéral à l'Afrique, nous sommes d'avis qu'il faudrait concentrer bien notre aide bilatérale dans un nombre plus restreint de pays (et, le cas échéant, de régions) que ce n'est

¹⁵⁰ *Témoignages*, 23 mars 2005, 38^e législature.

¹⁵¹ *Témoignages*, 13 avril 2005, 38^e législature.

¹⁵² *Témoignages*, 2 novembre 2005, 38^e législature.

¹⁵³ *Témoignages*, 30 mai 2006, 39^e législature.

¹⁵⁴ *Témoignages*, 2 novembre 2005, 38^e législature.

actuellement le cas. Le Canada fournit actuellement une aide à 46 des 53 pays d'Afrique, sous une forme ou une autre. Il est quelque peu illogique de disperser notre aide ainsi, car cela diminue l'influence du Canada dans n'importe lequel de ses pays récipiendaires.

En 2003, le gouvernement fédéral a annoncé qu'il ne ciblerait que six « pays de concentration » en Afrique. Toutefois, ce nombre a été revu à la hausse à cause des interventions spéciales de la part des pays écartés de la liste.

L'ACDI prévoit maintenant consacrer, d'ici 2010, au moins les deux tiers de son aide bilatérale (c.-à-d. de pays à pays) dans 25 pays en développement qui ont un niveau de pauvreté élevé (revenu moyen de moins de 1 000 dollars américains par année), possèdent la capacité d'absorber et d'utiliser efficacement l'aide et reçoivent déjà du Canada une aide suffisante pour que celle-ci porte fruit. L'autre tiers ira à des pays d'importance stratégique, à des pays où le Canada peut continuer de jouer un rôle utile et à des pays instables. En Afrique, le Nigéria, la République démocratique du Congo (RDC) et le Soudan ont été jugés très prioritaires par l'ACDI. Cela ne comprend évidemment pas l'aide publique au développement (APD) du Canada de plus de 40 p. 100 qui est acheminée par l'entremise d'organismes multilatéraux.

Quatorze pays d'Afrique, contre six dans la liste précédente des pays prioritaires, sont maintenant inscrits sur la nouvelle liste des pays de concentration de l'ACDI. Il s'agit du Bénin, du Burkina Faso, du Cameroun, de l'Éthiopie, du Ghana, du Kenya, du Malawi, du Mali, du Mozambique, du Niger, du Rwanda, du Sénégal, de la Tanzanie et de la Zambie.

Curieusement, la plupart des pays inscrits ont un pouvoir économique relativement limité, surtout par rapport au Nigéria et au potentiel économique de la RDC. Au cours de notre mission d'information en Afrique, nous avons entendu divers témoignages sur la nécessité de considérer le Nigéria, déjà désigné « pays d'importance régionale », comme un pays de concentration. Selon un témoin, ce pays n'a pas reçu assez d'aide, et il est trop important pour ne pas figurer sur la liste. Par ailleurs, selon un autre témoin, ce que les Nigériens veulent du Canada, ce n'est pas une aide additionnelle, mais plutôt des échanges commerciaux et des investissements.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Le Comité a déjà noté qu'il est difficile de définir des critères de sélection des bénéficiaires de l'aide. Il a aussi affirmé que l'aide est plus efficace dans les pays dotés de meilleures politiques et de meilleures institutions. Toujours convaincus que c'est le secteur privé et les investissements qui sont les moteurs de la croissance et du développement économiques, nous sommes d'avis que le Canada devrait concentrer son aide internationale dans les pays qui font un effort réel pour atteindre la croissance économique, développer un secteur privé viable et améliorer la gouvernance. Bref, le Canada devrait aider les pays qui font leurs preuves en poursuivant des politiques saines.

Nous estimons que la présente liste d'admissibilité de l'ACDI est gonflée et illogique. Il faudrait supprimer l'aide canadienne aux pays qui ne satisfont pas aux critères susmentionnés. De plus, il faudrait concentrer l'aide dans moins d'une dizaine de pays d'Afrique. Le Comité a appris que le Canada est encore, parmi les 150 pays donateurs, celui qui disperse le plus son aide et que la plupart des donateurs concentrent leur aide dans quelques grands pays ou régions bénéficiaires.

Le gouvernement fédéral concentre actuellement ses ressources dans cinq secteurs d'aide prioritaires : gouvernance, santé, éducation de base, développement du secteur privé, durabilité environnementale, en gardant toujours à l'esprit l'égalité des sexes. En 2004-2005, l'agriculture a reçu 10 p. 100 de l'aide bilatérale totale à l'Afrique subsaharienne, et le secteur privé, seulement 3,1 p. 100, alors que 43,5 p. 100 des fonds sont allés à la santé et à l'éducation.

À notre avis, cette répartition sectorielle des dépenses est totalement inacceptable. Au cours des deux dernières décennies, les programmes d'aide et de développement ont essentiellement consisté à dépenser des fonds dans le domaine social, en santé et en éducation, sans porter une attention suffisante au développement industriel qui peut mener à des retombées économiques et à des possibilités d'emploi.

L'important, pour obtenir des résultats en Afrique, ce sera de consolider les programmes existants de développement du secteur privé. Déjà, deux secteurs d'investissement ont été identifiés (par l'ACDI) : l'aide à l'Afrique pour instaurer un climat propice à l'investissement, et la facilitation de l'entrepreneuriat et de la création de petites entreprises.

Le Comité a aussi appris que le Canada doit investir dans l'infrastructure de l'Afrique et dans des services de microfinancement. Dans le premier cas, le Canada investit actuellement dans des programmes multilatéraux d'infrastructure (p. ex. dans ceux de la Banque mondiale et du Consortium africain pour l'infrastructure)¹⁵⁵, mais il pourrait faire davantage. De plus, les coopératives et les caisses populaires canadiennes (p. ex. Desjardins International) ont réussi à établir des réseaux de caisses populaires et des installations de microfinancement dans différents pays d'Afrique de l'Ouest. La récente remise du prix Nobel de la paix à Muhammad Yunus, fondateur de la banque Grameen, qui consent de petits prêts commerciaux sans garantie aux plus pauvres, témoigne de l'importance de la mise sur pied d'un microfinancement et de la capacité réelle de ces programmes d'obtenir des résultats pour les personnes défavorisées sur le terrain.

Le Comité a déjà indiqué qu'il appuyait l'idée d'un financement accru accordé par le Canada aux secteurs économiques productifs et à l'infrastructure en Afrique. Le Canada devrait modifier radicalement son approche à l'aide internationale en augmentant la part de son APD bilatérale allouée pour aider l'Afrique à créer des possibilités d'investissement génératrices d'emplois, à lui fournir une aide technique, à augmenter sa capacité commerciale de l'Afrique et à appuyer en général ses efforts de développement de son secteur privé. Par ailleurs, les projets d'infrastructure seraient plus faciles à réaliser par des voies multilatérales car ils sont en général être plus coûteux et de portée plus régionale.

Concernant l'agriculture, l'ACDI a commencé à redécouvrir quelque peu l'importance que présente ce secteur dans le développement économique. Dans son énoncé de politique de 2003, *L'agriculture au service du développement durable*, l'ACDI a reconnu que ses propres programmes s'étaient éloignés d'une aide à l'agriculture, reflétant ainsi la tendance internationale vers le financement des dépenses sociales. Le Canada devait augmenter ses investissements dans l'agriculture, la sécurité alimentaire et le développement rural pour les porter d'ici 2006 à un total de 100 millions de dollars par année.

Sur le budget total du Canada pour l'APD, 100 millions de dollars représentent un très petit montant. De l'avis des membres du Comité, il faudrait accroître substantiellement la part

¹⁵⁵ Le Canada, en collaboration avec le secteur privé, distribue des fonds au Mozambique, au Mali, en Tanzanie, au Ghana et au Sénégal.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

de l'aide canadienne destinée à ce secteur vital de l'économie africaine.¹⁵⁶ Il faudrait multiplier les efforts pour augmenter la productivité de l'agriculture et bâtir une nouvelle infrastructure rurale, surtout des routes.

Le gouvernement canadien, par l'entremise de l'ACDI, a fait de la gouvernance une priorité dans ses programmes d'aide. C'est une sage décision car la bonne gouvernance est un facteur clé dans le développement économique.

En 2003-2004, l'agence d'aide a consacré près de 18 p. 100 à cet égard à l'appui de la démocratie — élections et parlements justes; d'un système judiciaire juste et impartial — mécanismes visant à protéger et à faire respecter les droits de la personne; d'une société civile engagée et efficace — secteur public efficace et transparent; et de systèmes de sécurité stables et fiables — capacité de protéger les citoyens et de régler les conflits d'une manière juste et pacifique.

Nous appuyons les efforts de l'Afrique visant à améliorer la gouvernance. Il est particulièrement important d'aider l'Afrique à mettre en place des institutions efficaces (p. ex. des médias libres et un système judiciaire indépendant). Le Canada devrait fournir une aide technique et concentrer ses efforts dans le but de mettre en place des institutions politiques, économiques et judiciaires, et de renforcer la capacité de ces institutions dans ses pays partenaires. Cela comprend une assistance électorale, une réforme du secteur public, une réforme de l'administration publique, des services d'experts juridiques et judiciaires, une assistance en vérification financière, une assistance en matière de réforme et de fonctionnement de la Banque Centrale, des réformes fiscales et une amélioration de l'engagement et de la surveillance parlementaires.

En ce qui concerne une aide précise à l'amélioration de la gouvernance et du fonctionnement du secteur public, le Canada, le Danemark et les pays aux vues similaires pourraient aider en particulier les pays récipiendaires à mettre sur pied et à consolider des régimes parlementaires de pension. Un régime de pensions fonctionnel favoriserait une baisse de la corruption et contribuerait au bon fonctionnement général du gouvernement. Comme

¹⁵⁶ L'agriculture constitue en moyenne 60 p. 100 de l'activité du secteur privé en Afrique.

M. Mohan Kaul du Conseil des gens d'affaires du Commonwealth l'a dit devant le Comité à Londres : « Il n'y a pas de régime de pensions dans ces pays. Par conséquent, si vous n'avez rien quand vous quittez le bureau [...] vous essayez de subvenir à vos besoins pendant que vous y êtes ».¹⁵⁷ [traduction]

La corruption y est plus complexe que dans un pays développé à cause de la pauvreté. Les gens qui aident les dirigeants à accéder à de hautes fonctions touchent souvent des avantages directs en récompense.

Le troisième secteur d'intérêt a trait à la prestation de l'aide. Pour que l'aide soit plus fructueuse, l'ACDI réoriente sa stratégie bilatérale de manière à participer à des programmes plus complets, plus intégrés et mieux coordonnés par les donateurs, mais dirigés par les pays récipiendaires. L'Agence appuie ou élabore actuellement dans 23 pays 50 approches axées sur des programmes de mise en commun des fonds ou d'aide budgétaire directe au gouvernement récipiendaire (p. ex. le programme d'aide budgétaire visant à renforcer le secteur agricole au Ghana).

L'aide budgétaire se résume à remettre un chèque au pays récipiendaire. Le Comité n'aime pas cette façon de faire. C'est comme si l'ACDI, ne sachant mieux faire, remet l'argent au gouvernement récipiendaire en espérant que les problèmes seront réglés. Néanmoins, il nous semble impossible de contrôler les transferts de gouvernement à gouvernement qui ont été versés directement dans le trésor national d'un pays bénéficiaire. Ainsi, en Éthiopie, le Canada remet d'une main un chèque au premier ministre (que nous avons rencontré à Addis Ababa même si on nous avait avisés de ne pas nous y rendre à cause des émeutes) et, de l'autre, jette ces émeutiers en prison.

L'ACDI ne fournira pas d'aide budgétaire à tous les pays parce que les récipiendaires ne sont pas tous en mesure d'utiliser l'aide de façon efficace. Les pays ciblés ont été jugés plus disposés à respecter des politiques de développement saines. Malheureusement, les gouvernements tombent souvent en Afrique, et la tendance actuelle des organismes donateurs à

¹⁵⁷ Réunion à Londres (Royaume-Uni), 18 octobre 2006.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

fournir une aide budgétaire à des pays qui ne sont ni transparents ni responsables est fort préoccupante.

Nous partageons cette préoccupation, malgré la généralité de cette tendance, et notre préférence irait à des partenariats avec le secteur privé, axés sur le transfert de savoir-faire et de compétences et non uniquement de fonds. Le secteur privé canadien a récemment été négligé dans l'élaboration des programmes d'aide et ils devraient, selon nous, participer plus directement au développement en Afrique. Selon un témoin, l'aide canadienne a évolué : au lieu de gérer des programmes de développement, nous agissons maintenant comme une œuvre de bienfaisance qui remet des fonds à des récipiendaires méritants. Nous sommes d'avis que le Canada devrait réduire au minimum son aide de gouvernement à gouvernement.

Enfin, le Comité est aussi d'avis qu'il faudrait revoir les programmes d'aide alimentaire du Canada, offerts principalement dans le cadre du Programme alimentaire mondial, mais aussi par l'entremise d'organismes non gouvernementaux canadiens. Lors d'une visite d'un projet de « travail contre nourriture » (« *Work for Food* ») dans le nord de l'Éthiopie, le Comité a appris que l'aide alimentaire peut être le « baiser de la mort » car elle peut entraîner une distorsion des marchés locaux.¹⁵⁸

À noter aussi que la tendance en matière d'aide alimentaire partout dans le monde est à l'achat d'aide locale. Exiger que l'aide alimentaire provienne du pays donateur fait grimper le coût d'acheminement de l'aide vers les populations dans le besoin. Le gouvernement du Canada mérite des félicitations pour avoir entrepris récemment de délier jusqu'à hauteur de 50 p. 100 son aide alimentaire aux pays moins développés et aux pays en développement, mais nous l'invitons à aller plus loin et à la rendre entièrement inconditionnelle.

Une telle mesure offre deux grands avantages. D'abord, les organismes d'aide alimentaire pourraient s'approvisionner entièrement auprès de fournisseurs africains, ce qui aurait l'heur d'aider les agriculteurs de ce continent. Durant la sécheresse de 2004 dans le nord de l'Éthiopie, ces organismes auraient pu s'approvisionner auprès des agriculteurs du sud de l'Éthiopie, qui étaient en situation de surproduction. S'il était possible de diminuer le coût de

¹⁵⁸ Réunion à Mekele (Éthiopie), 10 octobre 2005.

transport des denrées en Éthiopie — et ailleurs en Afrique subsaharienne —, le Canada pourrait, en déliant son aide alimentaire, en fournir davantage à coût égal.

Ensuite, si le Canada déliait davantage son aide, sa réputation sur le plan de l'aide alimentaire n'en serait que meilleure au sein de l'OMC. Le Canada réclame en particulier des mesures contre les pratiques d'aide alimentaire américaines qui entraînent une distorsion des marchés; les Américains exigent que l'aide a) provienne presque entièrement de producteurs américains; b) soit fournie sous la forme de prêts à faible taux d'intérêt; c) soit conditionnelle à des échanges commerciaux entre les États-Unis et le pays récipiendaire.

RECOMMANDATION

Que le gouvernement fédéral revoie complètement son programme d'aide extérieure en Afrique :

- **En concentrant son aide bilatérale sur les pays d'Afrique subsaharienne qui mènent de vigoureuses réformes économiques et politiques pour (a) améliorer leur gouvernance, (b) développer leur secteur privé et instaurer un climat d'investissement favorable et (c) réaliser leurs possibilités de croissance économique et d'emploi. Le gouvernement établira des critères précis d'admissibilité à l'aide qui tiennent compte des conditions précitées et, sur la foi d'indices internationalement acceptés de rendement national, réviser la liste actuelle des pays de concentration de l'Agence canadienne de développement internationale. Un pays qui ne répond pas à ces critères ou qui n'a plus le statut de bénéficiaire d'aide ne recevra du Canada aucune aide publique au développement;**
- **En mettant l'accent sur le développement économique, pour réaliser une croissance économique à l'appui du progrès social. L'aide sera fournie à l'appui d'activités axées sur la croissance et la création d'emploi animées par le secteur privé, dont une aide et de la formation techniques, le développement des compétences et les transferts de technologies. L'augmentation de la productivité agricole et la construction d'infrastructures rurales, en particulier des routes, feront partie intégrante de cet effort d'aide;**
- **En augmentant le soutien gouvernemental aux services privés de microcrédit;**
- **En fournissant une aide bilatérale en partenariat avec le secteur privé et, dans la mesure du possible, les groupes de la société civile africaine, et ce, plutôt que d'apporter un soutien budgétaire direct aux gouvernements d'Afrique;**

- **En harmonisant sa prestation d'aide et en fournissant cette aide conjointement à d'autres donateurs autant que faire se peut;**
- **En faisant de l'aide canadienne une aide entièrement non liée;**
- **En intégrant au mandat du Bureau de l'Afrique les critères d'admissibilité à l'aide et les approches en matière d'aide énoncés ci-dessus;**
- **En examinant le bien-fondé d'une aide alimentaire à l'Afrique fournie dans le cadre d'accords bilatéraux et du Programme alimentaire mondial.**

5. Rechercher des débouchés commerciaux pour le Canada en Afrique

Travailler avec le secteur privé de l'Afrique pour y encourager de nouveaux investissements est tout un défi. La notion de risque est toujours présente et il est parfois difficile de définir des projets valables. Il est néanmoins clair que les entrepreneurs africains et les autorités gouvernementales de ce continent considèrent de plus en plus que l'activité du secteur privé est essentielle au développement de l'Afrique. Elle est essentielle pour créer des emplois, développer des compétences, acquérir des technologies, générer des revenus et intégrer l'Afrique à l'économie mondiale.

*M. James Harmon, président,
Commission on Capital Flows to Africa¹⁵⁹*

Même si 80 p. 100 de l'aide étrangère à l'Afrique est versée à des pays, une part importante va à l'ensemble du continent. Quant au Canada, il est un des plus gros investisseurs non africains en Afrique, ses investissements étant évalués à quelque 3,0 milliards de dollars en 2005. La plupart des fonds ont été investis dans les secteurs minier et pétrolier, le secteur minier arrivant bon premier parmi tous les secteurs industriels en termes d'investissements privés canadiens sur le continent africain.

Pour aider les entreprises canadiennes à investir davantage en Afrique, le gouvernement fédéral a lancé récemment le Fonds d'investissement du Canada pour l'Afrique (FICA), doté d'un budget de 100 millions de dollars. Ce fonds est une initiative mixte publique-privée visant à mettre du capital de risque à la disposition d'investisseurs privés pour stimuler la croissance économique en Afrique. Le FICA est essentiellement un levier financier au service du

¹⁵⁹ *Témoignages*, 13 avril 2005, 38^e législature.

développement de l'Afrique, par lequel cet investissement public de 100 millions de dollars servira à inciter le secteur privé à investir un montant équivalent. Le fonds a été mis sur pied pour répondre à l'appel de l'Afrique à la lutte contre la pauvreté par des efforts d'investissement et de croissance économique, et constitue une part des 500 millions de dollars du Fonds canadien pour l'Afrique de l'ACDI.

Également digne de mention, le Programme de coopération industrielle (PCI) de l'ACDI. Ce programme vise à créer des coentreprises et des partenariats d'investissement. Il fait appel au secteur privé canadien lorsqu'il est à l'affût de nouvelles occasions d'affaires et crée des entreprises dans le secteur manufacturier ou tertiaire. Toutefois, l'ACDI ne participe pas aux investissements; elle accompagne plutôt les entreprises et fournit une aide à la formation.

Le Conseil canadien pour l'Afrique (CCA), organisme voué à la promotion des échanges commerciaux avec l'Afrique, aimerait que les ressources du gouvernement soient redistribuées de manière à permettre à des entreprises canadiennes de participer au développement de l'Afrique. Le Conseil veut favoriser l'accès des entreprises canadiennes aux fonds destinés à ce développement. Ainsi, le gouvernement pourrait aider des entreprises canadiennes à réaliser des études de faisabilité.

Le Conseil aimerait que des sociétés canadiennes travaillent en association avec leurs homologues africains, pour renverser la tendance actuelle du gouvernement fédéral qui est de fournir de plus en plus une aide de gouvernement à gouvernement. Le Comité a appris que le gouvernement fédéral a distribué 41 p. 100 de son aide à des gouvernements en 2003, alors qu'à peine 6 p. 100 des projets financés par l'ACDI ont été réalisés par l'entreprise privée (par rapport à 40 p. 100 en 1999).

Il est clair que l'agence d'aide du Canada est peu encline à collaborer avec le secteur privé canadien. L'aide est essentiellement fournie directement aux pays récipiendaires ou à des organismes multilatéraux. Pourtant, l'Afrique est intéressée par ce que l'entreprise canadienne peut lui offrir : améliorer son infrastructure, développer sa capacité de mettre en valeur ses ressources naturelles et ses produits agricoles, renforcer sa capacité d'éduquer sa population et de l'initier aux technologies de l'information.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Entre-temps, le Canada devrait prendre les devants dans la promotion de la responsabilité sociale dont nos entreprises doivent faire preuve lorsqu'elles œuvrent à l'étranger. À cette fin, il serait utile d'établir des codes de conduite et d'exercer une surveillance indépendante des activités des entreprises.

À notre avis, le Canada devrait jouer un rôle de chef de file sur le continent africain, en élaborant d'autres programmes pour aider les entreprises canadiennes désireuses de faire des affaires là-bas. Il faut renforcer l'aide directe au développement du secteur privé. Il faut augmenter les budgets et les effectifs des ambassades canadiennes pour qu'en association avec l'entreprise, elles puissent faire la promotion des intérêts canadiens à l'étranger — ouvrir des portes, faciliter le travail des entreprises, se montrer plus agressives.

Le CCA, en collaboration avec le Groupe de travail sur l'Afrique, qui réunit les organismes gouvernementaux concernés¹⁶⁰, a tenu une table ronde en septembre 2005 sur l'avenir du Programme canadien en matière d'investissement et de commerce en Afrique, dont le principal résultat a été la formulation de recommandations visant à préparer une stratégie détaillée et intégrée pour l'Afrique, dont une copie a été remise au Comité à sa demande.¹⁶¹ S'inspirant largement de ces recommandations, le Comité fait les recommandations suivantes qui, à son avis, seront utiles au gouvernement du Canada dans l'élaboration de toute stratégie en matière de commerce international en Afrique :

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada rehausse son image commerciale en Afrique :

- **En ouvrant d'autres ambassades et hauts-commissariats en Afrique et en sensibilisant davantage les délégués commerciaux et les ambassadeurs aux questions commerciales pour renverser la tendance actuelle, qui est de donner préséance à l'aide;**
- **En multipliant les missions d'investissement et les missions commerciales en Afrique;**

¹⁶⁰ Ce groupe de travail consiste en l'ACDI, le MAÉCI, Ressources naturelle Canada, Exportation et développement Canada et la Corporation commerciale canadienne.

¹⁶¹ Conseil canadien sur l'Afrique et le Groupe de travail sur l'Afrique, Dialogue sur l'Afrique – Point de mire sur le commerce et l'investissement. Sommaire des discussions, table ronde, 8 septembre 2005, p. 3-4.

- **En mettant en œuvre des accords sur la protection des investissements étrangers et des conventions de double imposition dans les pays clés d'Afrique;**
- **En cernant les groupes d'entreprises africaines désireuses d'établir des liens plus étroits avec des groupes d'entreprises canadiennes;**
- **En participant davantage aux réseaux commerciaux internationaux exploités en Afrique, notamment le Conseil des gens d'affaires du Commonwealth;**
- **En s'assurant que les entreprises canadiennes opérant en Afrique respectent des normes d'éthique professionnelle.**

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada sensibilise davantage les Canadiens aux possibilités commerciales en Afrique et offre aux entreprises canadiennes de meilleurs services :

- **En contribuant à leur donner une image générale plus positive de l'Afrique;**
 - **En s'attachant à faire connaître l'existence et le mandat du Fonds d'investissement du Canada pour l'Afrique;**
 - **En renseignant davantage les entreprises canadiennes sur les projets existants ou à venir en Afrique;**
 - **En créant un nouveau Programme de développement des marchés d'exportation pour l'Afrique;**
 - **En fournissant aux entreprises canadiennes de meilleurs outils de financement et de gestion du risque, essentiellement en faisant de l'appui au secteur privé qu'offre Exportation et Développement Canada un appui plus proactif et ayant une plus grande tolérance aux risques.**
- 6. Régler les problèmes de visa des entreprises et des dirigeants politiques africains**

Sur le plan social, les Nigériens sont en butte à de graves difficultés lorsqu'ils veulent obtenir un visa d'entrée au Canada. Il est regrettable que la rapide délivrance de visas aux canadiens par notre mission ne soit imitée par votre pays. La situation s'est compliquée par le fait que le service de traitement des visas d'immigrant demandés par les Nigériens a

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

été relocalisé à Accra au Ghana, au lieu d'avoir été maintenu à Lagos. J'ai fait valoir mes préoccupations à cet égard au ministère des Affaires étrangères, mais aucune amélioration ne semble avoir été apportée jusqu'à présent.

*Son Excellence Olufemi Oyewale George, haut-commissaire,
Haut-commissariat de la République fédérale du Nigeria¹⁶²*

Nos membres nous racontent des histoires d'horreur — les difficultés qu'éprouvent les gens d'affaires africains quand ils viennent faire des affaires au Canada. Je parle de gens qui se rendent dans des entreprises, des collèges et des universités, pour essayer de brasser des affaires.

*M. Lucien Bradet, président-directeur général,
Conseil canadien pour l'Afrique¹⁶³*

Le Comité a appris, lors de son étude sur la Russie, combien il est difficile d'obtenir un visa canadien. Nous avons entendu bien des plaintes sur la difficulté d'obtenir un visa canadien.

Le problème est le même en Afrique comme d'ailleurs dans d'autres parties du monde. Au cours de ses audiences tenues à Ottawa, en République démocratique du Congo et au Nigéria, le Comité s'est fait rappeler la question des visas, les deux plus importants problèmes étant : refus de visas (et retards dans leur délivrance) aux Africains désireux de se rendre au Canada pour des raisons officielles ou commerciales, et taux élevé de refus de demandes d'étudiants nigériens désireux d'étudier au Canada.

Concernant le premier point, le Comité a appris que des dirigeants africains avaient de la difficulté à se rendre au Canada. Des parlementaires congolais se sont plaints que leurs ministres, parlementaires et hauts fonctionnaires avaient de la difficulté à obtenir des visas en prévision de visites officielles au Canada. Les demandes de visa doivent d'abord être envoyées à Abidjan, en Côte d'Ivoire, pour être traitées, et le taux de refus est élevé.

Ce sentiment est partagé par N.U.O. Wadibia Anyanwu, secrétaire permanent des Affaires étrangères du Nigéria, que nous avons rencontrée à Abuja. Elle s'est dite outrée par le taux élevé de visas refusés par le Canada aux voyageurs de leur pays (notamment pour des

¹⁶² *Témoignages*, 23 février 2005, 38^e législature.

¹⁶³ *Témoignages*, 7 juin 2006, 39^e législature.

visites officielles), ainsi que par la lenteur du traitement des demandes.¹⁶⁴ Au Nigéria, nous avons appris que les visas constituent une source constante de frictions et un obstacle important à la circulation des personnes. Comme nous l'avons déjà mentionné, le Service d'immigration du Canada est très rigoureux. L'autre grand problème, c'est qu'il y a beaucoup de fraudes et donc un taux très élevé de refus.

À cet égard, des hauts fonctionnaires de Citoyenneté et Immigration Canada (CIC) nous ont renseignés sur le filtrage intensif qui s'impose dans le cas des demandes de visas temporaires provenant des pays d'Afrique où des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité ont été commis. La loi canadienne (p. ex. des dispositions de la *Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés*) interdit à quiconque a été proche d'un régime qui a commis de tels crimes d'entrer au pays, cette loi étant à cet égard la plus dure dans le monde. La question à se poser est donc la suivante : sommes-nous responsables de notre retrait des efforts de paix parce que nous refusons de communiquer avec les principaux interlocuteurs de ces pays, qui pourraient un jour en devenir les dirigeants politiques.

Les problèmes de visa ne sont pas seulement l'apanage des dirigeants politiques africains. Ce qui risque d'être plus lourd de conséquences, ils empêchent les gens d'affaires et les investisseurs potentiels africains de se rendre au Canada. Ceux-ci ont beaucoup de difficulté à obtenir des visas pour voyager ou immigrer au Canada, ce qui nuit aux relations commerciales entre le Canada et l'Afrique.

Le Comité a appris qu'il n'y a que cinq bureaux dans l'ensemble de l'Afrique subsaharienne qui délivrent des visas : le Nigéria, le Kenya, la Côte d'Ivoire, le Ghana et l'Afrique du Sud. Quelle désolation! De plus, le taux d'approbation des demandes de visa de résident temporaire en Afrique subsaharienne est de 71 p. 100, contre 81 p. 100 dans le reste du monde.

Selon d'autres témoins, la réglementation de CIC en matière de visas est trop complexe et le processus d'examen du Canada est beaucoup plus rigoureux que dans d'autres pays. Au

¹⁶⁴ Réunion à Abuja (Nigeria), 18 octobre 2005.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

nom d'une plus grande compétitivité du Canada en Afrique, nous demandons que l'ensemble du processus soit plus rapide, plus prévisible, plus constant, plus accessible et plus professionnel.

Pour ce qui est des élèves désireux de s'inscrire dans des établissements d'enseignement canadiens, le Comité a appris qu'au Nigéria, 80 p. 100 des demandes des étudiants sont rejetées. Selon des représentants de CIC, le problème semble toucher surtout les étudiants qui n'ont pas complété d'études postsecondaires; pour les étudiants d'établissements postsecondaires, le taux d'acceptation est de l'ordre de 75 à 80 p. 100.

Le cœur du problème, c'est qu'une bonne moitié de toutes les demandes de visa d'étudiant renferment des documents falsifiés ou d'autres fausses indications — les étudiants concernés font de fausses déclarations concernant leur capacité financière de payer leurs études ou falsifient leur dossier scolaire. Ils ne satisfont pas aux critères universellement reconnus pour évaluer si un étudiant peut entrer au pays, à savoir qu'ils sont vraiment des étudiants qui quitteront le Canada à la fin de leurs études et qu'ils ont les moyens de payer leurs études. Le Canada veut encourager ces étudiants non seulement à venir, mais aussi à retourner dans leur pays d'origine à la fin de leurs études.

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada améliore son système de délivrance de visas pour faciliter la venue au Canada de gens d'affaires et de dirigeants politiques africains.

7. Ajuster la politique commerciale du Canada à l'égard de l'Afrique

Concernant le commerce canadien en Afrique subsaharienne, nous avons appris que nos relations commerciales avec la région se multiplient et que le Canada y est plus actif que dans les nouveaux marchés du BRIC (Brésil, Russie, Inde, Chine). En 2005, les exportations de marchandises canadiennes en Afrique subsaharienne ont augmenté de 13,6 p. 100 (les exportations totales en Afrique s'élevaient à 1,3 milliard de dollars en 2005), ne cédant le pas qu'aux exportations vers la Chine. De plus, nous avons exporté plus de services (458 millions de dollars en 2003) dans cette partie de l'Afrique qu'en Chine (298 millions de dollars). Quant à

nos importations d'Afrique, elles ont connu une croissance annuelle de quelque 20 p. 100 entre 1990 et 2004.¹⁶⁵

Nous devons faire plus pour accroître ces échanges économiques. Étant donné la lenteur de l'OMC, le Canada devrait agir unilatéralement et rendre le marché canadien plus accessible aux pays d'Afrique. De toute évidence, l'Europe occidentale est le marché principal de nombreux produits africains. Néanmoins, conformément à l'initiative Accès aux marchés accordée aux pays les moins développés, le gouvernement du Canada essaie de stimuler la croissance économique par la voie du commerce en ouvrant librement à 34 pays d'Afrique, sans leur imposer de droits tarifaires, le marché canadien pour tous les produits autres qu'un petit nombre de produits agricoles dont l'offre est contrôlée (p. ex. œufs, volaille et produits laitiers). Le Comité a appris que cette mesure stratégique est une des plus audacieuses du genre dans le monde.

Le Comité a appris que le gouvernement fédéral devrait étendre son initiative à tous les pays à faible revenu de l'Afrique subsaharienne (et ne pas la limiter aux pays les moins développés). Par cette mesure, le commerce régional ne serait plus biaisé du fait que le Canada ouvre librement (sans imposer ni droits ni quotas) son marché à certains pays d'Afrique. Il est insensé de limiter l'accès des marchés canadiens à des pays comme le Kenya. Le Ghana, le Cameroun et dix autres pays à faible revenu pourraient aussi profiter de cette forme unilatérale de libéralisation du commerce.

Le Canada s'efforce aussi d'aider les pays d'Afrique à devenir de meilleurs exportateurs à notre égard. Le Bureau de promotion du commerce Canada aide ces pays à mieux exporter vers le marché canadien, et le Comité a appris qu'il y aurait lieu d'établir d'autres programmes précis pour encourager les exportateurs des pays les moins développés à cibler le Canada comme marché d'exportation.

Le gouvernement devrait aussi songer à offrir de nouveaux programmes d'aide internationale pour le développement du commerce afin d'aider à développer en Afrique une

¹⁶⁵ Les importations du Canada peuvent être réparties en quatre catégories : produits pétroliers, minéraux et métaux, produits agricoles et autres produits.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

aide technique et une capacité dans le domaine du commerce. Le Canada a déjà contribué financièrement à cet égard — 75 millions de dollars depuis 2001. Le Comité a appris à Addis-Abeba, au siège social même de l'Union africaine, que le Canada fournit une aide exemplaire pour la formation de négociateurs commerciaux par l'entremise des efforts du Centre africain de politique commerciale. Sans oublier le programme d'appui au renforcement des capacités de commerce international au service de l'Afrique de 8 millions de dollars. Toutefois, il y a lieu en général d'en faire davantage pour améliorer la capacité commerciale de l'Afrique.

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada :

- **Étende son initiative « Accès aux marchés » à tous les pays à faible revenu de l'Afrique subsaharienne, éliminant ainsi presque tous les obstacles aux importations des pays admissibles de cette région;**
- **Augmente son aide au développement de la capacité commerciale des pays d'Afrique et incite énergiquement la communauté internationale à s'engager plus à fond dans le « Cadre intégré pour l'assistance technique liée au commerce en faveur des pays les moins avancés ».**

Enfin, le Comité a déjà recommandé que le Canada augmente sa représentation commerciale en Afrique. Cette demande ne vise pas à formuler une critique du trop rare personnel en place dans nos ambassades en Afrique; au contraire, nos effectifs font un excellent travail, et nous devons louer leurs efforts. Cependant, le Canada devrait accroître sa présence là-bas, et nous devrions considérer comme prioritaire d'améliorer notre représentation commerciale là-bas.

8. S'attaquer vraiment aux problèmes de santé de l'Afrique

La triste réalité, c'est que de nombreux États africains, particulièrement ceux qui sont le plus affectés par le VIH/sida s'affaiblissent, régressent ou s'appauvrissent au regard des principaux indicateurs sociaux. Dans certains cas, cette situation est très dramatique. L'Afrique subsaharienne,

en particulier, est aux prises avec de graves problèmes politiques, économiques et de santé, des problèmes d'une nature et d'une fréquence plus inquiétantes qu'en aucune autre région du globe.

*M^{me} Anne-Marie Bourcier, directrice générale,
Direction générale de l'Afrique, MAÉCI¹⁶⁶*

Quelque 180 000 Africains meurent tous les mois du sida, cette maladie étant devenue la principale cause de décès sur le continent. C'est comme un tsunami qui frappe l'Afrique tous les mois. Tous les jours, 11 000 personnes de plus sont infectées, il y a plus de 11 millions d'enfants qui sont orphelins du sida. Ce nombre devrait atteindre les 40 millions en l'an 2030. Face à ces réalités, nous entrevoyons le jour où nos petits-enfants nous demanderont ce que nous avons fait lorsque l'Afrique était dévastée par le sida.

*M. Kevin Perkins, directeur exécutif,
Canada Africa Partnership on AIDS¹⁶⁷*

L'essentiel de l'aide en santé devrait être fournie multilatéralement. Le Comité a appris que l'ACDI consacre 20 p. 100 de son budget à des programmes de santé, dont des programmes de prévention et de traitement du VIH/sida. Le Canada contribue à prévenir un plus grand nombre d'infections par le VIH/sida par ses efforts d'éducation et de recherche, offre aux personnes atteintes des traitements et des soins, et augmente la capacité des pays en développement de lutter plus efficacement contre ce fléau.

Entre 2000 et 2005, le Canada a consacré 600 millions de dollars à la lutte contre le VIH/sida, essentiellement en Afrique subsaharienne. De plus, le présent gouvernement fédéral a promis une aide additionnelle de 250 millions de dollars en trois ans pour le Fonds mondial de lutte contre le VIH/sida, la tuberculose et le paludisme.

Parmi les ombres au tableau, nous avons appris qu'il faudrait coordonner davantage les efforts des ministères fédéraux dans la lutte contre le VIH/sida et intégrer cette question dans tous les aspects de la coopération et de l'engagement du Canada en Afrique.

¹⁶⁶ *Témoignages*, 8 février 2005, 38^e législature.

¹⁶⁷ *Témoignages*, 22 février 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

Nous avons appris que le gouvernement fédéral a sous-estimé la capacité des Canadiens ordinaires à répondre à la crise du sida autrement que comme contribuables. Pour corriger ce problème, on a proposé que le gouvernement commence à financer, à parts égales avec le du secteur privé, la lutte contre le VIH/sida.

Enfin, le gouvernement du Canada a été le premier pays dans le monde à adopter une loi ((la *Loi modifiant la Loi sur les brevets* et la *Loi sur les aliments et drogue* — engagement de Jean Chrétien envers l'Afrique), qui, avec son règlement, établit le cadre juridique du Régime d'accès aux médicaments du Canada) qui permettrait aux sociétés pharmaceutiques de vendre des médicaments génériques contre le VIH/sida (et d'autres) à rabais aux pays d'Afrique dans des situations d'urgence sanitaire. C'est ce qu'il a fait en mai 2004, et le règlement est entré en vigueur en juin 2005.

Le problème, c'était toutefois que la loi allait bien au-delà du compromis convenu par l'OMC à cet égard. Par exemple, la loi exige la tenue de négociations entre les fabricants de médicaments de marque et les fabricants de produits génériques avant que le gouvernement fédéral puisse délivrer une « licence obligatoire » pour la production du médicament à rabais. Malheureusement, ces négociations peuvent être ardues et longues, retardant ainsi la délivrance des licences requises.

Un autre problème, c'est que la loi oblige les sociétés à renouveler leurs demandes aux deux ans pour obtenir la permission de produire des copies génériques et à contrôler de près le nombre et la distribution des pilules fabriquées en vertu de la loi. La loi permet aussi aux titulaires de brevets d'intenter des poursuites si le fabricant de génériques exige un prix plus élevé que prévu ou si certains de leurs lots de pilules sont égarés. Les fabricants ont encore des réserves concernant la loi, ce qui, ajouté au fait que les pays en développement trouvent le programme canadien ambigu et connaissent peu les nouveaux médicaments, a fait en sorte que pas une pilule n'ait quitté le Canada alors que la loi était en vigueur.

Pour ce qui est du paludisme, c'est une maladie facile à enrayer. Le Canada devrait veiller à ce qu'autant de familles africaines que possible soient munies de moustiquaires traitées à l'insecticide et à ce que les murs intérieurs de leurs maisons soient enduits de DDT, afin de

prévenir le paludisme. Comme nous l'avons déjà mentionné, cette maladie fait des ravages chez les jeunes Africains et peut facilement être combattue.

RECOMMANDATION

Qu'afin d'améliorer la contribution du Canada à la résolution des crises sanitaires en Afrique subsaharienne, le gouvernement fédéral :

- **Modifie le Régime canadien d'accès aux médicaments et la loi qui le régit de manière à accélérer les envois de médicaments en Afrique pour les victimes du VIH/sida;**
- **Songe à acheter directement les médicaments antirétroviraux et associés appropriés pour les distribuer par l'entremise d'organisations non gouvernementales de bonne réputation dans toute la région subsaharienne;**
- **Consacre une part importante de son aide publique au développement à l'achat de moustiquaires bon marché traitées à l'insecticide et à l'application de DDT sur les murs intérieurs des maisons africaines dans les basses régions tropicales où le paludisme sévit normalement.**

9. Appuyer la paix et la sécurité en Afrique

Les pays d'Afrique apprécient particulièrement les Forces armées canadiennes, non seulement pour leur professionnalisme mais également pour leur bilinguisme et pour l'absence de passé colonialiste.

*Général R. J. (Rick) Hillier, CMM, CSM,
CD chef d'état major de la Défense, Défense nationale¹⁶⁸*

En clair, nous devons développer la capacité que doit avoir l'Afrique de déceler, prévenir et résoudre les conflits sur son continent [...] On y arrivera en assurant un entraînement, et pas seulement l'entraînement des casques bleus, mais aussi un entraînement militaire général qui haussera les normes professionnelles des armées africaines.

*Colonel Denis Thompson, directeur,
Politique du maintien de la paix, Défense nationale¹⁶⁹*

Le Comité a conclu que l'engagement militaire actuel du Canada en Afrique est presque inexistant. En effet, dans son palmarès des contributions au maintien de la paix d'octobre 2006,

¹⁶⁸ *Témoignages*, 26 septembre 2006, 39^e législature.

¹⁶⁹ *Témoignages*, 8 février 2005, 38^e législature.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

les Nations Unies classent le Canada au 61^e rang.¹⁷⁰ Le chef de l'état-major de la Défense du Canada, le général Rick Hillier, a précisé que le Canada maintient actuellement une force totale de 65 militaires en mission sur l'ensemble du territoire africain. Il a indiqué au Comité que les 62 500 membres des Forces armées canadiennes en sont actuellement à leur « limite » face aux contraintes de la transformation et mènent des « activités intenses dans diverses régions — notamment en Afghanistan [...] ». ¹⁷¹

Le Comité ne nie pas que les Forces canadiennes aient de nombreuses obligations internationales et nationales. Or, il est convaincu que, même si la contribution du Canada à la paix et à la sécurité en Afrique ne peut à elle seule être décisive, elle peut être très importante. Les missions de maintien de la paix de l'ONU au Soudan et au Congo font appel à des milliers de soldats de plusieurs nations qui essaient de reconstruire des pays ébranlés, de faire respecter des accords de paix fragiles, de protéger les civils et de prodiguer une aide humanitaire, et de jeter les bases de la reconstruction et de la relance économique de ces pays. Nous croyons que, pour nos militaires, ces missions devraient être prioritaires.

Comme il a été déjà mentionné dans le présent rapport, aucun conflit en Afrique n'a dénoté un besoin aussi grand de mettre en œuvre l'idée, appuyée par le Canada, de la « responsabilité de protéger » que celui de la République démocratique du Congo. Pourtant, même si la MONUC est une des plus imposantes, et sans doute des plus importantes, missions de maintien de la paix de l'ONU depuis sa fondation, le Canada n'y compte actuellement que neuf officiers d'état-major.¹⁷² Il n'y a aucun doute qu'un pays si fier de sa tradition de multilatéralisme et de respect des droits internationaux de la personne peut contribuer davantage à cette mission vitale qui vise à atténuer un conflit où les actes de tuerie, d'atrocité et de violence sexuelle ont atteint des proportions inimaginables.

Tant que le Canada ne fournira pas des troupes aux opérations de paix en Afrique, le Comité est d'avis que nous devons financer, aider et former les pays et les organismes qui sont

¹⁷⁰ Nations Unies, Opérations de maintien de la paix, *Ranking of Military and Policy Contributions to UN Operations*, 31 octobre 2006 (www.un.org/Depts/dpko/dpko/contributors/2006/oct06_2.pdf).

¹⁷¹ *Témoignages*, 26 septembre 2006, 39^e législature.

¹⁷² Ministère de la Défense nationale, *Opérations courantes*, consulté le 14 novembre 2006 (www.forces.gc.ca/site/operations/current_ops_f.asp).

engagés dans des opérations de paix en Afrique. Le Canada peut faire une contribution importante aux organismes régionaux responsables de la sécurité, plus précisément l'Union africaine, en lui fournissant une aide financière, technique, logistique, et une aide à la formation.

En effet, les enjeux sont élevés. Alpha Oumar Konaré, qui dirige l'Union africaine, a déclaré au Comité que, pour l'UA, il faut réussir au Darfour, et ajouté qu'il faut régler les problèmes de l'Islam et qu'à cet égard, un échec déclencherait un « effet domino », déstabilisant le Tchad, la Mauritanie, la République centrafricaine, la RDC, Djibouti et la Somalie.¹⁷³

Selon des témoignages convaincants, le Canada devrait faire preuve de leadership et s'empresse d'offrir une aide à l'Union africaine et aux organismes régionaux afin de résoudre les conflits. Le Canada a aidé les organismes régionaux responsables de la sécurité à atténuer les conflits en Afrique, notamment en fournissant une aide logistique, technique et financière. Il est un des membres fondateurs de la Conférence internationale de la région des Grands Lacs d'Afrique. Depuis 2004, le Canada a aussi offert une aide de 190 millions de dollars pour les missions de l'Union africaine au Darfour. Les fonds ont servi à obtenir du transport par hélicoptère, des blindés de transport de troupes, du matériel et de l'aide technique des Forces canadiennes. À plusieurs reprises durant sa visite en Afrique, le Comité a reçu des témoignages de reconnaissance pour l'aide financière fournie.

Le Canada peut aussi contribuer aux initiatives de sécurité en Afrique en offrant de la formation, qui fait cruellement défaut, pour aider les pays qui fournissent des troupes à l'UA et à la CEDEAO à faire de leurs militaires des professionnels et à doter leurs forces des outils nécessaires pour gérer les conflits armés, nationaux et régionaux, complexes et les difficultés associées aux opérations multinationales de soutien de la paix.

Un représentant du ministère de la Défense nationale, Andrew Rasiulis, a témoigné devant le Comité de l'importance du Programme d'aide à l'instruction militaire du Canada à cet égard. Le programme offre de la formation linguistique, de la formation professionnelle et de la formation en matière de soutien de la paix aux États participants, dont 19 États africains. Les grands objectifs du programme sont : « de promouvoir la démocratie, la primauté du droit, les

¹⁷³ Réunion à Addis Ababa (Éthiopie), 10 octobre 2005.

Surmonter 40 ans d'échec : Nouvelle feuille de route pour l'Afrique subsaharienne

droits de la personne et la stabilité internationale; de renforcer la capacité des partenaires du Canada à mener des opérations de maintien de la paix; de contribuer à la guerre mondiale contre le terrorisme en offrant une aide sélective »¹⁷⁴. Bref, le programme vise à développer la capacité de maintien de la paix de l'Afrique. Toutefois, à peine 10 p. 100 du budget total de 12 millions de dollars du programme est consacré à la formation des Africains; ainsi, seulement 190 officiers ont en fait reçu une formation l'an dernier. L'essentiel de cette formation a été donné au Canada. Cette aide est très limitée par rapport aux besoins.

Une autre question importante, c'est le rétablissement de la paix après un conflit. Le conflit en Ouganda a été marqué par l'utilisation d'enfants soldats, l'enlèvement de jeunes filles et les mauvais traitements faits aux enfants dans le nord du pays. Le Canada a toujours été préoccupé par la question des enfants soldats, insistant auprès du Conseil de sécurité de l'ONU pour qu'il adopte des résolutions concernant l'utilisation d'enfants dans les conflits armés et appuyant le *Protocole facultatif relatif à la participation des enfants soldats dans les conflits armés* des Nations Unies.

Toutefois, malgré ces initiatives, le Comité a entendu des témoignages convaincants sur la nécessité pour le Canada de poursuivre son travail de soutien au désarmement et de réintégration des enfants soldats. Nous avons aussi entendu parler des horreurs auxquelles font face les jeunes filles dans les conflits armés, notamment le nombre troublant d'actes de violence sexuelle et d'exploitation lors de conflits en RDC, en Ouganda et au Darfour. Comme le lieutenant-général (à la retraite) Roméo Dallaire nous en a fait part, les jeunes filles touchées par la guerre « ont besoin d'un processus de réintégration beaucoup plus développé. Il n'existe pas de programme qui dure plus de trois mois et ces filles auraient besoin d'un programme d'un ou deux ans. Les filles ont besoin d'un programme très vaste ».¹⁷⁵ Le Comité est d'avis que le Canada a l'expérience et les ressources nécessaires pour contribuer substantiellement aux efforts internationaux visant à aider les enfants, et en particulier les jeunes filles, pris dans des conflits armés.

¹⁷⁴ *Témoignages*, 16 février 2005, 38^e législature.

¹⁷⁵ *Témoignages*, 14 février 2005, 38^e législature.

RECOMMANDATION

Que le gouvernement du Canada donne un nouvel élan à son appui aux efforts de paix et de sécurité en Afrique :

- **En augmentant considérablement son engagement dans les opérations de soutien de la paix des Nations Unies en Afrique, notamment dans la MONUC;**
- **En aidant à développer les capacités de maintien de la paix en Afrique. Pour ce faire, il faut considérablement augmenter le budget et les ressources du Programme d'aide à l'instruction militaire du ministère de la Défense nationale et élargir la portée du programme afin d'offrir plus de formation à un plus grand nombre d'officiers d'un nombre plus élevé de pays africains;**
- **En poursuivant et en intensifiant son travail auprès des enfants touchés par des conflits armés. Il doit étendre ses programmes d'aide aux « combattants » pour y inclure tous les enfants touchés par la guerre, et concentrer ses nouveaux programmes sur l'aide après conflit aux jeunes filles.**

ANNEXES

Afrique subsaharienne : Indicateurs sociaux de base

Participation à la croissance

Tableau 1.1 Indicateurs de base

	Population (millions) 2004	Territoire (milliers de km ²) 2004	RNB par tête		Espérance de vie à la naissance (années) 2004	Taux de mortalité des enfants de moins de cinq ans (pour 1 000) 1996-2004 ^b	Coefficient de Gini 1996-2004 ^b	Taux d'alphabétisation des adultes (% des 15 ans et plus)		Total de l'aide publique au développement officielle nette par tête (\$ courants) 2004
			Dollars ^a 2004	Croissance annuelle moyenne (%) 2000-2004				Hommes 2000-2004 ^b	Femmes 2000-2004 ^b	
AFRIQUE SUBSAHARIENNE	726,4	23 619	600	1,7	46	168,2			33	
Sauf l'Afrique du Sud	680,9	22 405	397	2,0	46	172,2			34	
Sauf Af. du Sud et Nigeria	552,2	21 494	390	1,9	47	166,4			41	
Afrique du Sud	45,5	1 214	3 630	2,2	45	67,0	57,8	84	81	14
Angola	15,5	1 247	930	4,6	41	260,0		83	54	74
Bénin	8,2	111	450	1,2	55	152,0	36,5	48	23	46
Botswana	1,8	567	4 360	5,7	35	116,0		80	82	22
Burkina Faso	12,8	274	350	0,3	48	192,0	39,5	29	15	48
Burundi	7,3	26	90	0,0	44	190,0		42,4	67	52
Cameroun	16,0	465	810	2,7	46	149,4	44,6	77	60	47
Cap-Vert	0,5	4	1 720	40,0	70	36,4				282
Comores	0,6	2	560	-0,1	63	70,0				42
Côte d'Ivoire	17,9	318	760	-2,4	46	193,6	44,6	61	39	9
Djibouti	0,8	23	950	0,0	53	125,6	38,6			82
Érythrée	4,2	101	190	-3,4	54	82,0				61
Éthiopie	70,0	1 000	110	1,3	42	166,4	30,0			26
Gabon	1,4	258	4 080	0,3	54	91,0				28
Gambie	1,5	10	280	0,8	56	122,0	50,2			43
Ghana	21,7	228	380	2,4	57	112,0	40,8	66	50	63
Guinée	9,2	246	410	1,0	54	155,0		43	18	30
Guinée équatoriale	0,5	28		0,0	43	204,0		93	80	60
Guinée-Bissau	1,5	28	160	3,8	45	203,0				50
Kenya	33,5	569	480	0,3	48	119,5	42,5	78	70	19
Lesotho	1,8	30	730	1,9	36	112,2		74	90	57
Libéria	3,2	96	120	-2,8	42	235,0				65
Madagascar	18,1	582	290	-1,5	56	122,6	47,5	77	65	68
Malawi	12,6	94	160	-0,3	40	175,2	50,3	75	54	38
Mali	13,1	1 220	330	2,3	48	219,0		27	12	43
Maurice	1,2	2	4 640	2,9	73	15,2		88	81	31
Mauritanie	3,0	1 025	530	4,0	53	125,0	39,0	60	43	60
Mozambique	19,4	784	270	6,2	42	151,6	39,6			63
Namibie	2,0	823	2 380	3,2	47	63,4		87	83	89
Niger	13,5	1 267	210	0,0	45	258,8		43	15	40
Nigeria	128,7	911	430	2,7	44	196,6	43,7			4
Ouganda	27,8	197	250	1,8	49	137,8	43,0	77	58	42
Rép. dém. du Congo	55,9	2 267	110	0,0	44	205,0		81	54	32
République centrafricaine	4,0	623	310	0,3	39	193,0		65	33	26
République du Congo	3,9	342	760	-0,5	52	108,0				30
Rwanda	8,9	25	210	0,3	44	203,0		71	60	53
Sao Tomé-et-Principe	0,2	1	390	2,3	63	118,0				218
Sénégal	11,4	193	630	1,6	56	136,6		51	29	92
Seychelles	0,1	0	8 190	-2,3		13,5		91	92	124
Sierra Leone	5,3	72	210	5,3	41	282,8		47	24	67
Somalie	8,0	627		0,0	47	225,0				24
Soudan	35,5	2 376	530	7,5	57	91,4		71	52	25
Swaziland	1,1	17	1 660	-0,7	42	156,4		81	78	104
Tanzanie	37,6	884	320	4,6	46	126,0	34,6	78	62	46
Tchad	9,4	1 259	250	3,6	44	200,0		41	13	34
Togo	6,0	54	310	-0,7	55	139,6		69	38	10
Zambie	11,5	743	400	0,3	38	182,0	42,1	76	60	94
Zimbabwe	12,9	387	620	-6,2	37	129,0				14
AFRIQUE DU NORD	150,5	5 738	1 784	0,0	71	32,8	32,0			19
Algérie	32,4	2 382	2 270	3,0	71	40,0	34,4	80	60	10
Libye	5,7	1 760	4 400	0,0	74	20,0	39,5			
Moroc	29,8	446	1 570	3,0	70	43,0	39,8	66	40	24
République arabe d'Égypte	72,6	995	1 250	0,0	70	36,0				20
Tunisie	9,9	155	2 650	3,4	73	25,0		83	65	33
TOUTE L'AFRIQUE	876,9	29 358	803	1,9	50	137,6				31

a. Calculé selon la méthode de l'Atlas de la Banque mondiale

b. Data are for most recent year available during the period specified

INDICATEURS DE BASE

ANNEXE I

Afrique subsaharienne : Indicateurs sociaux de base

Tableau 2.20 Croissance du produit intérieur brut par tête

Croissance annuelle (%)

	Croissance annuelle (%)									Moyenne annuelle		
	1980	1990	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004 ^a	1980-1989	1990-1999	2000-2004
AFRIQUE SUBSAHARIENNE	1,1	1,8	0,2	0,1	0,8	1,0	1,0	1,8	2,9	0,8	-0,6	1,5
Sauf l'Afrique du Sud	-1,1	-0,9	0,9	0,3	0,3	1,4	0,7	2,4	3,1	-0,9	-0,2	1,6
Sauf Af. du Sud et Nigeria	-2,1	-2,3	1,3	0,8	-0,1	1,6	1,1	0,9	2,9	-0,5	-0,3	1,3
Afrique du Sud	4,2	-2,3	-1,8	-0,1	1,6	0,9	2,5	1,9	5,2	-0,3	-0,8	2,4
Angola		-3,0	4,4	0,9	0,5	0,4	11,2	0,5	7,9	-0,3	-1,7	4,1
Bénin	3,5	-0,3	1,6	1,7	2,7	1,8	1,2	0,6	-0,2	-0,2	1,1	1,2
Botswana	8,2	3,9	4,2	3,9	6,5	4,6	4,7	6,7	5,0	8,0	2,8	5,5
Burkina Faso	-1,3	-4,4	-1,7	3,8	-1,3	2,7	1,1	3,1	0,6	1,1	0,9	1,2
Burundi	-1,9	1,0	3,9	-2,1	-2,5	-0,2	1,6	-4,3	1,3	1,0	-2,8	-0,8
Cameroun	-4,8	-8,8	2,8	2,2	2,1	2,4	2,0	2,1	1,8	1,1	-2,1	2,1
Cap-Vert		-1,6	5,0	6,1	4,1	1,4	2,2	3,7	2,0	4,2	2,8	2,7
Comores		2,4	-1,2	0,7	-0,3	0,2	0,2	0,0	-0,2	0,1	-0,6	0,0
Côte d'Ivoire	-15,1	-4,4	2,1	-0,8	-5,4	-1,8	-3,2	-3,2	0,1	-4,4	-0,3	-2,7
Djibouti		-6,4	-3,0	-1,2	-2,3					-6,8	-3,8	-2,3
Erythrée			-1,1	-3,3	-16,3	4,8	-3,7	-0,7	-2,3		6,4	-3,7
Éthiopie		-1,6	-6,7	4,0	2,9	5,5	-2,2	-5,1	10,1	-0,9	-0,1	2,3
Gabon	-0,5	1,8	-0,6	-8,4	-0,2	0,5	-1,7	1,0	-0,2	-1,3	-0,2	-0,1
Gambie	2,9	-0,3	0,1	3,0	2,2	2,6	-6,1	3,9	2,2	0,3	-0,4	1,0
Ghana	-2,0	0,5	2,4	2,1	1,4	1,9	2,2	2,5	2,8	-1,1	1,6	2,2
Guinée		0,9	2,6	2,5	-0,2	1,8	2,0	-1,0	0,5	1,6	0,9	0,6
Guinée équatoriale		1,4	19,0	38,1	-0,9	-0,9	14,9	12,1	7,5	-1,6	17,4	6,5
Guinée-Bissau	-18,8	3,1	-30,0	4,9	4,5	-2,7	-9,8	-2,4	-0,8	0,4	-1,0	-2,3
Kenya	1,7	0,8	0,9	0,0	-1,6	2,1	-1,7	0,6	2,0	0,5	-0,6	0,3
Lesotho	-5,2	5,0	-5,8	-0,8	0,6	2,7	3,3	3,1	3,3	1,3	2,7	2,6
Libéria	-7,2	-50,5	19,0	14,2	19,3	-0,2	2,2	-31,6	2,0	-6,2	-3,2	-1,7
Madagascar	-2,0	0,2	0,8	1,6	1,7	3,0	-15,1	6,8	2,4	-2,4	-1,3	-0,2
Malawi	-2,6	1,7	1,0	0,2	-1,1	-7,3	0,5	3,8	4,8	-2,4	2,0	0,2
Mali	-6,5	-4,3	3,2	3,8	0,3	8,9	1,1	4,3	-0,8	-1,8	0,9	2,7
Maurice		5,0	4,9	4,5	2,9	4,4	2,1	1,9	3,4	4,9	4,2	2,9
Mauritanie	0,9	-4,0	0,7	4,8	3,6	0,6	-0,7	3,2	3,7	-0,2	1,2	2,1
Mozambique		-0,3	10,0	5,2	-0,2	10,7	6,0	5,8	5,4	-0,6	2,8	5,5
Namibie		-1,8	0,4	0,8	1,2	0,5	5,0	2,1	4,7	-2,3	0,8	2,7
Niger	-5,2	-4,3	6,7	-3,9	-4,7	3,5	-0,5	1,8	-3,3	-3,0	-1,4	-0,6
Nigeria	1,2	5,1	-0,6	-1,3	1,8	0,7	-0,7	8,3	3,7	-1,9	0,4	2,7
Ouganda		2,7	1,8	4,8	2,4	1,6	3,0	0,9	2,0	-0,6	3,5	2,0
Rép. dém. du Congo	-0,9	-9,7	-3,5	-6,3	-8,9	-4,5	0,8	2,7	3,7	-1,2	-8,2	-1,2
République centrafricaine	-7,0	-4,4	2,6	1,7	0,6	0,0	-2,1	-8,8	0,0	-1,6	-1,1	-2,1
République du Congo	14,0	-2,2	0,3	-6,1	4,8	0,6	1,4	-2,2	0,6	3,5	-2,3	1,0
Rwanda	5,5	-2,1	-1,7	-1,8	-1,0	2,2	6,5	-0,8	2,5	-0,3	1,2	1,9
Sao Tomé-et-Principe		-0,4	0,7	0,6	0,9	1,8	1,8	1,6	1,4	-0,6	-0,1	1,5
Sénégal	-5,8	0,9	1,9	3,5	0,5	2,2	-1,3	4,0	3,7	-0,4	0,4	1,8
Seychelles	-5,4	6,1	6,3	-0,1	3,9	-2,3	-1,7	-5,3	-3,0	1,2	3,3	-1,7
Sierra Leone	2,9	1,6	0,1	-4,3	3,5		22,7	4,9	5,2	-1,2	-3,5	5,1
Somalie												
Soudan	-1,7	-7,5	4,0	4,0	4,3	4,0	4,0	4,0	4,0	0,6	2,1	4,1
Swaziland	9,0	5,2	0,0	0,6	-0,4	-0,4	1,0	0,8	0,8	3,6	0,6	0,3
Tanzanie		3,5	1,4	1,3	2,9	4,1	5,1	5,0	4,7	0,4	0,2	4,4
Tchad	-8,0	-7,0	3,7	-3,8	-3,7	6,7	4,6	10,9	25,2	2,7	-0,8	8,7
Togo	11,1	-3,1	-5,8	-1,1	-4,0	-3,1	1,3	0,0	0,4	-0,9	-0,4	-1,1
Zambie	-0,3	-3,4	-4,1	0,0	1,5	2,9	1,5	3,4	3,7	-1,8	-2,1	2,6
Zimbabwe	10,5	3,8	1,6	-4,7	-8,8	-3,5	-5,1	-10,9	-4,7	1,4	0,6	-6,6
AFRIQUE DU NORD	2,5	1,8	4,4	2,6	2,2	2,2	1,6	3,1	2,5	1,7	1,5	2,3
Algérie	-2,5	-1,7	3,6	1,8	1,0	1,1	2,5	5,7	3,6	-0,3	-0,4	2,8
Libye												
Maroc	1,1	1,9	6,4	-1,2	-0,2	5,1	2,0	4,3	0,7	1,6	1,1	2,4
République arabe d'Égypte	7,5	3,5	4,3	4,1	3,4	1,5	1,2	1,1	2,2	3,4	2,6	1,9
Tunisie	4,6	5,4	3,5	4,7	3,5	3,7	0,5	5,0	5,1	1,0	3,3	3,6
TOUTE L'AFRIQUE	1,5	0,6	1,3	0,9	1,1	1,3	1,1	2,2	2,7	0,0	0,1	1,7

^a Préliminaire

ANNEXE II
Afrique subsaharienne : Contexte commercial et
environnement propice à l'investissement

Stimulateurs de croissance

Tableau

5.1 Contexte commercial

	Nombre de travaux de lancement pour une nouvelle entreprise 2005	Temps exigé pour lancer un commerce (jours) 2005	Coût de lancement d'un commerce (% du RNB par tête) 2005	Nombre de procédures pour enregistrer un bien 2005	Temps exigé pour enregistrer un bien (jours) 2005	Nombre de procédures pour exécuter un contrat 2005	Temps exigé pour exécuter un contrat (jours) 2005	Protection de l'indice de divulgation des investissements 2005	Temps pour résoudre l'insolvabilité 2005	Indice de rigidité d'emploi 2005 (0 le moins rigide à 100 le plus rigide)
AFRIQUE SUBSAHARIENNE	11	64	215	7	118	36	439	5	3	53
Afrique du Sud	9	38	9	6	23	26	277	8	2	52
Angola	14	146	643	7	334	47	1 011	5	6	64
Bénin	8	32	191	3	50	49	570	5	3	53
Botswana	11	108	11	6	69	26	154	8	2	30
Burkina Faso	12	45	150	8	107	41	446	6	4	84
Burundi	11	43	201	5	94	47	433	1	4	69
Cameroun	12	37	173	5	93	58	585	8	3	56
Cap-Vert										
Comores										
Côte d'Ivoire	11	45	134	7	369	25	525	6	2	45
Djibouti										
Érythrée	13	91	129	6	91	27	385	4	2	27
Éthiopie	7	32	65	15	56	30	420	1	2	41
Gabon										
Gambie										
Ghana	12	81	79	7	382	23	200	7	2	34
Guinée	13	49	179	6	104	44	306	5	4	48
Guinée équatoriale										
Guinée-Bissau										
Kenya	13	54	48	8	73	25	360	4	5	28
Lesotho	9	92	56	6	101	49	285	2	3	42
Libéria										
Madagascar	11	38	54	8	134	29	280	5		59
Malawi	10	35	140	6	118	16	277	4	3	21
Mali	13	42	191	5	44	28	340	6	4	66
Maurice	6	46	9	5	210	17	367	6	2	37
Mauritanie	11	82	144	4	49	28	410		8	73
Mozambique	14	153	95	8	42	38	580	2	5	61
Namibie	10	95	19	9	28	31	270	8	1	27
Niger	13	35	465	5	49	33	330	6	5	90
Nigeria	9	43	74	21	274	23	730	6	2	38
Ouganda	17	36	118	8	48	15	209	7	2	13
Rép. dém. du Congo	13	155	503	8	106	51	909	3	5	90
République centrafricaine	10	14	212	3	69	45	660		5	76
République du Congo	8	67	289	6	103	47	560	4	3	80
Rwanda	9	21	280	5	371	27	310			59
Sao Tomé-et-Principe	9	192	97	6	51	67	405	6		60
Sénégal	9	57	109	6	114	33	485	7	3	64
Seychelles										
Sierra Leone	9	26	835	8	58	58	305	3	3	80
Somalie										
Soudan	10	38	68			67	915			43
Swaziland										
Tanzanie	13	35	161	12	61	21	242	3	3	69
Tchad	19	75	361	6	44	52	526	3	10	72
Togo	13	53	218	6	212	37	535	4	3	79
Zambie								10		
Zimbabwe								8		
AFRIQUE DU NORD	11	28	37	9	112	41	333	3	3	57
Algérie	14	26	25	16	52	49	407	8	4	51
Libye										
Maroc	5	11	12	3	82	17	240	6	2	60
République arabe d'Égypte	10	34	105	7	193	55	410	5	4	53
Tunisie	9	14	10	5	57	14	27	0	1	54

DEVELOPPEMENT DU SECTEUR PRIVÉ

Partie III. Résultats du développement 59

ANNEXE II

Afrique subsaharienne : Contexte commercial et environnement propice à l'investissement

Stimulateurs de croissance

Tableau 5.2 Climat d'investissement

Considéré par les entreprises comme une contrainte majeure (% des entreprises)

	Investissement privé (% of PIB) 2004 ^a	Investissement extérieur direct net (millions de \$) 2004	Crédit intérieur au secteur privé (% of PIB) 2004	Incertitude sur le plan des politiques 2000-2005 ^b	Corruption 2000-2005 ^b	Tribunaux 2000-2005 ^b	Manque de confiance dans le fait que les tribunaux maintiendront les droits de propriété 2000-2005 ^b	Crime 2000-2005 ^b	Taux d'imposition 2000-2005 ^b	Finances 2000-2005 ^b	Electricité 2000-2005 ^b	Règlements sur le travail 2000-2005 ^b	Apptudes au travail 2000-2005 ^b
AFRIQUE SUBSAHARIENNE	14,9	-1 021	141,3	17,9	16,1	8,8	20,8	29,0	18,6	14,5	9,0	32,9	35,5
Afrique du Sud	14,9	-1 021	141,3	17,9	16,1	8,8	20,8	29,0	18,6	14,5	9,0	32,9	35,5
Angola	4,3	853	5,4
Bénin	12,1	47	14,5
Botswana	13,2	58	19,0
Burkina Faso	10,8	21	14,9
Burundi	2,7	12	22,6
Cameroun	15,7	242	9,9
Cap-Vert	11,6	39	37,3
Comores	4,2	1	9,0
Côte d'Ivoire	7,1	175	14,4
Djibouti	..	9
Erythrée	5,3	10	32,8	31,5	2,7	1,3	31,1	53,7	38,2	5,2	41,0
Éthiopie	9,0	101	24,3	39,3	39,0	9,5	73,6	40,2	42,5	4,6	17,9
Gabon	19,9	-51	8,6
Gambie	13,9	50	11,7
Ghana	16,2	70	13,1
Guinée	7,1	98	3,6
Guinée équatoriale	..	-159
Guinée-Bissau	2,1	..	1,5
Kenya	7,5	108	26,8	51,5	73,8	..	51,3	69,8	68,2	58,3	48,1	22,5	27,6
Lesotho	33,9	53	6,5
Libéria	3,9	0	6,1
Madagascar	11,8	53	10,0	41,5	46,6	34,8	44,6	37,7	44,9	62,9	41,3	14,8	30,5
Malawi	1,8	44	8,4
Mali	11,5	62	20,1	21,9	48,7	16,9	33,1	22,1	36,6	57,0	24,2	3,9	20,8
Maurice	14,5	35	59,5
Mauritanie	6,0	7	25,9
Mozambique	11,3	245	2,1
Namibie	17,9	246	50,4
Niger	6,8	18	6,2
Nigeria	13,2	4 409	15,6	36,3	97,4
Ouganda	16,9	202	6,8	27,6	38,2	..	30,1	26,8	48,3	52,8	44,5	10,8	30,8
Rép. dém. du Congo	10,0	435	1,5
République	4,1	6	7,2
République du Congo	16,6	551	3,2
Rwanda	12,0	4	10,7
Sao Tomé-et-Principe	15,1	9	33,1
Sénégal	12,9	109	21,2	31,3	39,9	13,3	40,5	15,4	50,8	60,3	30,7	16,3	18,5
Seychelles	10,9	30	37,5
Sierra Leone	5,9	..	4,7
Somalie
Soudan	17,5	1 481	7,7
Swaziland	9,7	65	19,5
Tanzanie	11,0	478	9,0	31,5	51,1	20,0	55,1	25,5	73,4	53,0	58,9	12,1	25,0
Tchad	15,3	479	3,3
Togo	15,9	125	16,0
Zambie	15,4	239	8,0	57,0	46,4	38,6	..	48,8	..	67,7	39,6	16,9	35,7
Zimbabwe	13,4	9
AFRIQUE DU NORD	20,7	0	11,0	..	35,2	..	27,3	..	44,8	51,3	11,5	12,9	25,5
Algérie	20,7	0	11,0	..	35,2	..	27,3	..	44,8	51,3	11,5	12,9	25,5
Libye	16,9
Maroc	22,5	822	56,7
République arabe	17,9	0	54,5	65,8	51,3	27,4	81,8	39,0	26,5	28,1	29,8
Tunisie	25,5	620	65,2

a. Provisoire

b. Les données indiquées sont pour l'année la plus récente durant la période spécifiée.

DEVELOPPEMENT DU SECTEUR PRIVE

Partie III Résultats du développement
60

ANNEXE II

Afrique subsaharienne : Contexte commercial et environnement propice à l'investissement

Stimulateurs de croissance

Réglementation et administration de l'impôt										
Nombre de paiements d'impôt 2005	Temps pour remplir une déclaration et payer les impôts 2005	Impôt total à payer (% des profits bruts) 2005	Taux marginal le plus élevé d'imposition des sociétés (%) 2000-2005 ^b	Temps passé à traiter avec des fonctionnaires (% du temps de gestion) 2000-2005 ^b	Délai moyen de dédouanement (jours) 2000-2005 ^b	Succursales bancaires (pour 100 000 personnes) 2004	Différentiel d'intérêt (taux débiteur moins taux créateur) 2004	Sociétés nationales cotées 2000-2005 ^b	Capitalisation boursière des sociétés cotées (% of PIB) 2000-2005 ^b	Taux de rotation des actions cotées (%) 2000-2005 ^b
41	394	58,1	12,5	904	129,6	27,6
30	656	32,5	66,9
75	270	53,1
24	140	52,9	15,0	3,8	5,9	18	28,4	2,0
40	270	48,3
41	140	173,5
51	1 300	47,6	38,5	13,0
..	9,2
66	504	60,9	13,0
65	122	51,3	13,0
..	7,5
34	312	134,7	40,0
94	376	66,9	13,0
71	270	46,9	35,0	39	13,5	1,5
..	10,4
..	13,0
18	216	66,3	..	5,9	9,1
20	52	43,6	..	5,7	13,5	0,4	3,6
..	13,0
..	14,5
35	304	45,3	32,5	1,6	..	30	29,8	3,2
55	416	51,2	11,9
..
17	372	68,2	30,0	13,8	8,9	1,4	10,1	47	24,2	9,6
19	564	37,7	8,1
..	14,3
29	400	58,9	..	25,4	7,0	0,7	10,3
33	782	56,5	38,0	23,1	8	9,1	13,8
60	270	44,0	..	10,8	10,0
61	696	75,8	13,0	40	99,3	..
7	158	38,2	25,0	11,9	12,9	42	39,4	6,1
35	230	50,9	32,0	12,2
23	50	43,9	35,0	4,5	5,0	13	7,7	1,6
44	270	49,4
36	1 120	27,1	30,0	..	17,8	1,6	5,5	214	20,1	11,5
42	168	53,9
29	1 008	27,4	18,3
59	696	45,0	35,0	13,8	7,0
..	6,6
20	399	163,9	11,9
..
32	350	43,8	30,0	10,7	6,5	6,0	4,7	388	214,1	41,6
..
..	30,0	6,7	6	9,4	0,0
48	248	51,3	30,0	16,2	17,5	0,6	9,7	6	6,2	1,9
51	270	50,9
31	237	42,9	30,0	5,0	..	0,5	12,9	5	1,4	..
36	132	38,6	35,0	1,5	19,2	11	8,0	22,5
59	216	48,6	30,0	3,3	175,7	79	41,3	6,4
..
63	504	58,5	21,6	..	5,5
39	504	32,1	40,0	..	9,9	3,6	5,7	744	48,9	42,4
..	4,0
28	690	54,8	35,0	..	2,7	6,6	7,9	56	50,1	16,4
31	112	52,7	46	9,4	16,8

DÉVELOPPEMENT DU SECTEUR PRIVÉ

Partie III. Résultats du développement
61

ANNEXE II

Afrique subsaharienne : Contexte commercial et environnement propice à l'investissement

Simulateurs de croissance

Tableau 7.4 Énergie

	Accès, élément demande								
	Accès, offre	Consommation d'énergie électrique (kWh par tête) 2000-2004 ^a	Utilisation d'énergie par PIB du PPP (kg d'équivalent pétrole pour 2 000 \$ de PPP, en milliers) 2000-2004 ^a	Accès à l'électricité			Utilisation de combustibles solides		
				Total (% de la population totale) 2000-2004 ^a	Accès en région urbaine (% de la population urbaine) 2000-2004 ^a	Accès en région rurale (% de la population rurale) 2000-2004 ^a	Total (% de la population totale) 2000-2004 ^a	Villes (% de la population urbaine) 2000-2004 ^a	Campagnes (% de la population rurale) 2000-2004 ^a
AFRIQUE SUBSAHARIENNE									
Afrique du Sud	41 365,5	4 559,5	256,6	66,1					
Angola	618,0	103,5	312,9	12,0			95,0		
Bénin	120,6	12,2	329,7	22,0	49,6	5,5	95,0	87,5	98,7
Botswana	132,0	538,5		22,0					
Burkina Faso	121,0	36,6		13,0	39,7	0,2	95,0		
Burundi	43,0	18,0		5,0	45,1	0,4	99,8	98,1	99,9
Cameroon	880,0	212,2	212,6	20,0	84,6	21,0	83,0	62,2	98,2
Cap-Vert	7,0	87,3							
Comores	5,0	34,2			51,8	19,6			
Côte d'Ivoire	915,0	219,4	267,4	38,5	85,9	22,5	74,0		
Djibouti									
Érythrée		44,4		17,0	80,6	2,1	79,7	30,4	97,4
Éthiopie	533,8	25,7	417,3	4,7	76,2	0,4	95,0	72,9	99,9
Gabon	403,3	957,3	196,3	31,0					
Gambie	29,0	162,2		5,0					
Ghana	1 227,5	334,1	201,0	50,0	82,4	20,9	88,0	88,0	99,4
Guinée	261,3	97,4		5,0	53,8	1,5			
Guinée équatoriale	12,0	45,4							
Guinée-Bissau	21,0	63,9		7,9					
Kenya	1 084,3	119,7	498,1	7,9	47,5	4,3	81,8	33,8	94,7
Lesotho	75,8	173,6		5,0			83,0		
Libéria	330,0	112,2							
Madagascar	285,0	48,5		8,0	47,8	5,2	98,6	96,2	98,9
Malawi	272,5	68,8		5,0	28,7	1,0	95,0	83,0	99,6
Mali	208,5	46,7		7,6	37,0	2,2	97,9	98,4	99,8
Maurice	582,6	1 487,6		100,0					
Mauritanie	114,5	65,4		50,0	49,7	2,5			
Mozambique	2 378,0	462,6	433,1	7,2	25,8	2,1			
Namibie		695,4	98,5	34,0			63,0		
Niger	105,0	26,7		7,9	36,5	0,2	97,8	94,8	98,4
Nigeria	5 888,0	140,2	788,9	40,0	84,3	27,9	85,7	57,4	94,2
Ouganda	291,5	68,5		3,7	43,9	2,4	96,8	85,0	98,7
Rép. dém. du Congo	2 515,5	109,9	463,4	6,7					
République centrafricaine	39,9			5,0	8,0	0,3			
République du Congo	121,0	77,3	268,0	20,9			84,0		
Rwanda	34,3	19,9		5,0	38,9	0,9	99,8	98,1	99,9
Sao Tomé-et-Principe	10,1	105,9							
Sénégal	237,5	166,3	208,3	30,1	68,9	6,0	41,0		
Seychelles	28,0	2 573,9							
Sierra Leone	124,0	33,8		5,0					
Somalie	79,5	24,2							
Soudan	727,3	71,3	278,2	30,0					
Swaziland	127,5	359,0		20,0					
Tanzanie	847,3	67,8	728,8	10,5	27,3	1,1			
Tchad	29,0	10,9		3,0	9,4	0,1	95,0		
Togo	35,5	9,1	203,0	9,0	41,2	2,4			
Zambie	1 786,0	739,4	792,4	12,0	45,1	2,9	85,0	62,4	98,1
Zimbabwe	1 942,0	532,0	333,3	39,7	87,4	8,3	73,0	4,7	93,6
AFRIQUE DU NORD									
Algérie	6 400,0	913,5		98,0			5,0		
Libye	4 700,0	3 338,5		99,8			5,0		
Maroc	17 600,0	592,1	99,0	71,1			5,0		
République arabe d'Égypte		1 337,4	215,2	93,8			5,0		
Tunisie	2 900,0	1 239,6	130,0	94,6			5,0		

a Data are for most recent year available during the period specified.

Participation à la croissance

Tableau 11.1 VIH/sida

	Nombre probable de personnes atteintes du VIH/sida (en milliers)				Taux de prévalence estimé (%)			Décès attribuables au VIH/sida (en milliers)	Orphelins du sida (0-17 ans, en milliers)
	Total	Adultes (15-49 ans)	Femmes (15-49 ans)	Enfants (0-14 ans)	Adultes (15-49 ans)	Jeunes femmes (15-24 ans)	Jeunes hommes (15-24 ans)		
	2005	2005	2005	2005	2005	2005	2005		
AFRIQUE SUBSAHARIENNE	24 500	22 400	13 200	2 000	6,1	4,3	1,5	2 000	12 000
Sauf l'Afrique du Sud	19 000	17 100	10 100	1 760	1 680	10 800
Sauf Af. du Sud et Nigeria	16 100	14 500	8 500	1 520	1 460	9 870
Afrique du Sud	5 500	5 300	3 100	240	18,8	14,8	4,5	320	1 200
Angola	320	280	170	35	3,7	2,5	0,9	30	160
Bénin	87	77	45	10	1,8	1,1	0,4	10	62
Botswana	270	260	140	14	24,1	15,3	5,7	18	120
Burkina Faso	150	140	80	17	2,0	1,4	0,5	12	120
Burundi	150	130	79	20	3,3	2,3	0,8	13	120
Cameroun	510	470	290	43	5,4	4,9	1,4	46	240
Cap-Vert
Comores	<0,5	<0,5	<0,1	<0,1	<0,1	<0,1	<0,1	<0,1	..
Côte d'Ivoire	750	680	400	74	7,1	5,1	1,7	65	450
Djibouti	15	14	8	1	3,1	2,1	0,7	1	6
Érythrée	59	53	31	7	2,4	1,6	0,6	6	36
Éthiopie
Gabon	60	56	33	4	7,9	5,4	1,8	5	20
Gambie	20	19	11	1	2,4	1,7	0,6	1	4
Ghana	320	300	180	25	2,3	1,3	0,2	29	170
Guinée	85	78	53	7	1,5	1,4	0,5	7	28
Guinée équatoriale	9	8	5	<1	3,2	2,3	0,7	<1	5
Guinée-Bissau	32	29	17	3	3,8	2,5	0,9	3	11
Kenya	1 300	1 200	740	150	6,1	5,2	1,0	140	1 100
Lesotho	270	250	150	18	23,2	14,1	5,9	23	97
Libéria
Madagascar	49	47	13	2	0,5	0,3	0,6	3	13
Malawi	940	850	500	91	14,1	9,6	3,4	78	550
Mali	130	110	66	16	1,7	1,2	0,4	11	94
Maurice	4	4	<1	..	0,6	<0,1	..
Mauritanie	12	11	6	1	0,7	0,5	0,2	<1	7
Mozambique	1 800	1 600	960	140	16,1	10,7	3,6	140	510
Namibie	230	210	130	17	19,6	13,4	4,4	17	85
Niger	79	71	42	9	1,1	0,8	0,2	8	48
Nigeria	2 900	2 600	1 600	240	3,9	2,7	0,9	220	930
Ouganda	1 000	900	520	110	6,7	5,0	2,3	91	1 000
Rép. dém. du Congo	1 000	890	520	120	3,2	2,2	0,8	90	680
République centrafricaine	250	230	130	24	10,7	7,3	2,5	24	140
République du Congo	120	100	61	15	5,3	3,7	1,2	11	110
Rwanda	190	160	91	27	3,1	1,9	0,8	21	210
Sao Tomé-et-Principe
Sénégal	61	56	33	5	0,9	0,6	0,2	4	23
Seychelles
Sierra Leone	48	43	26	5	1,6	1,1	0,4	5	31
Somalie	44	40	23	5	0,9	0,6	0,2	4	23
Soudan	350	320	180	30	1,6	34	..
Swaziland	220	210	120	15	33,4	22,7	7,7	16	63
Tanzanie	1 400	1 300	710	110	6,5	3,8	2,8	140	1 100
Tchad	180	160	90	16	3,5	2,2	0,9	11	57
Togo	110	100	61	10	3,2	2,2	0,8	9	88
Zambie	1 100	1 000	570	130	17,0	12,7	3,8	98	710
Zimbabwe	1 700	1 500	890	160	20,1	14,7	4,4	180	1 100
AFRIQUE DU NORD	440	400	190	31	0,22	0,20	0,10	37	..
Algérie	19	19	4	..	0,1	<0,5	..
Libye
Maroc	19	19	4	..	0,1	1	..
République arabe d'Égypte	5	5	<1	..	<0,1	<0,5	..
Tunisie	9	9	2	..	0,1	<0,1	..
TOUTE L'AFRIQUE	24 940	22 800	13 390	2 031	2 037	12 000

VIH/SIDA

ANNEXE III

Afrique subsaharienne : Crises de santé publique

Participation à la croissance

Tableau 12.1 Paludisme

	Population (en millions) 1997-2004 ^a	Risque de paludisme (% de la population)			Décès attribuables au paludisme (par 100 000 habitants) 1997-2004 ^a	Taux de mortalité des enfants de moins de cinq ans (pour 1 000) 1997-2004 ^a	Enfants dormant sous des mousti- quaires imprégnés d'insecticide (% des enfants de moins de 5 ans) 2000-2004 ^a	Enfants fiévreux recevant des antipaludiques (% des enfants fiévreux de moins de 5 ans)		Femmes enceintes recevant deux doses de prophylaxie intermittente (%) 1997-2004 ^a
		Endé- mique 1997- 2004 ^a	Épidé- mique 1997- 2004 ^a	Néglige- able 1997- 2004 ^a				N'importe quel antipalu- dique 1997- 2004 ^a	Antipaludi- ques efficaces 1997-2004 ^a	
AFRIQUE SUBSAHARIENNE										
Afrique du Sud	45,5					67				
Angola	15,5	90	8	1	354	260	2,3	63	20	
Bénin	8,2	100	0	0	177	152	7,4	60	19	
Botswana	1,8					116				
Burkina Faso	12,8	100	0	0	292	192	1,6	50	45	
Burundi	7,3	68	17	15		190	1,3			
Cameroun	16,0	94	4	2		149	0,9			
Cap-Vert	0,5					36				
Comores	0,6					70	9,3			
Côte d'Ivoire	17,9	100	0	0		194	1,1			
Djibouti	0,8					126				
Érythrée	4,2	92	7	1	74	82	4,2	4	7	
Éthiopie	70,0	40	24	36	198	166		3		
Gabon	1,4	96	0	4		91				
Gambie	1,5	100	0	0		122	14,7			
Ghana	21,7	100	0	0	70	112	3,5	63	44	1
Guinée	9,2	100	0	0		155				
Guinée équatoriale	0,5	98	1	1		204	0,7			
Guinée-Bissau	1,5	100	0	0		203	7,4			
Kenya	33,5	53	24	22	63	120	4,6	27	11	4
Lesotho	1,8					112				
Libéria	3,2	100	0	0	201	235				
Madagascar	18,1	89	7	4		123	0,2			
Malawi	12,6	97	3	1	275	175	35,5	27		47
Mali	13,1	99	1	0	454	219		38		
Maurice	1,2					15				
Mauritanie	3,0	65	35	0		125	2,1			
Mozambique	19,4	100	0	0	232	152				
Namibie	2,0					63				
Niger	13,5	97	3	0	469	259	1,0	48		
Nigeria	128,7	100	0	0	141	197	1,2	34	25	1
Ouganda	27,8	90	3	7	152	138	0,2		7	33
Rép. dém. du Congo	55,9	92	3	6	224	205	0,7	45		
République centrafricaine	4,0	100	0	0		193	1,5			
République du Congo	3,9	100	0	0		108				
Rwanda	8,9	53	14	33	200	203	5,0	13		
Sao Tomé-et-Principe	0,2	0	0	100		118	22,8			
Sénégal	11,4	100	0	0	72	137	1,7	36		
Seychelles	0,1					14				
Sierra Leone	5,3	100	0	0		283	1,5			
Somalie	8,0	20	79	1		225				
Soudan	35,5	74	25	1	70	91		61		
Swaziland	1,1					156	0,1			
Tanzanie	37,6	93	3	4	130	126	2,1	53	11	
Tchad	9,4	96	4	0		200	0,6			
Togo	6,0	100	0	0		140	2,0			
Zambie	11,5	96	3	1	141	182	6,5	52	50	
Zimbabwe	12,9					129				
AFRIQUE DU NORD										
Algérie	32,4					40				
Libye	5,7					20				
Maroc	29,8					43				
République arabe d'Égypte	72,6					36				
Tunisie	9,9					25				

a. Les données indiquées sont pour l'année la plus récente durant la période spécifiée.

LE POINT SUR L'ÉPIDÉMIE DE SIDA 2006 | 107

NOMBRE ESTIMATIF DE DÉCÈS PAR SIDA CHEZ L'ADULTE ET L'ENFANT EN 2006

<p>Amérique du Nord 18 000 (11 000–26 000)</p>	<p>Europe occidentale & centrale 12 000 (<15 000)</p>	<p>Europe orientale & Asie centrale 84 000 (58 000–120 000)</p>
<p>Caraïbes 19 000 (14 000–25 000)</p>	<p>Moyen-Orient & Afrique du Nord 36 000 (20 000–60 000)</p>	<p>Asie de l'Est 43 000 (26 000–64 000)</p>
<p>Amérique latine 65 000 (51 000–84 000)</p>	<p>Afrique subsaharienne 2,1 millions (1,8–2,4 million)</p>	<p>Asie du Sud & du Sud-Est 590 000 (390 000–850 000)</p>
		<p>Océanie 4 000 (2 300–6 600)</p>

Total: 2,9 (2,5–3,5) millions



67

ADULTES ET ENFANTS VIVANT AVEC LE VIH ESTIMATIONS EN 2006

Amérique du Nord 1,4 million (880 000–2,2 millions)	Europe occidentale & centrale 740 000 (580 000–970 000)	Europe orientale & Asie centrale 1,7 million (1,2–2,6 millions)
Caraïbes 250 000 (190 000–320 000)	Moyen-Orient & Afrique du Nord 460 000 (270 000–760 000)	Asie de l'Est 750 000 (460 000–1,2 million)
Amérique latine 1,7 million (1,3–2,5 millions)	Afrique subsaharienne 24,7 millions (21,8–27,7 millions)	Asie du Sud & du Sud-Est 7,8 millions (5,2–12,0 millions)
		Océanie 81 000 (50 000–170 000)

Total: 39,5 (34,1–47,1) millions

ANNEXE IV

Afrique subsaharienne : Aide publique au développement

Aide (bilatérale) publique canadienne historique à l'Afrique subsaharienne*

Tous les chiffres sont en milliers de \$CAN

Exercice	ACDI-APD	autres ministères et sources - APD	Total Canada Afrique subsaharienne	APD canadienne bilatérale totale	% de l'APD (bilatérale)
1957-1958			2	58,146	0,0 %
1958-1959			17	66,941	0,0 %
1959-1960			88	62,352	0,1 %
1960-1961			187	53,111	0,4 %
1961-1962			1,297	37,860	3,4 %
1962-1963			2,601	29,568	8,8 %
1963-1964			3,642	42,741	8,5 %
1964-1965			6,180	66,519	9,3 %
1965-1966			13,122	88,312	14,9 %
1966-1967			17,786	165,560	10,7 %
<small>1967-1968 : l'ACDI fait rapport sur l'APD pour la première fois depuis sa création, en 1968</small>					
1967-1968			19,232	142,204	13,5 %
1968-1969			22,864	154,596	14,8 %
1969-1970			25,935	207,382	12,5 %
1970-1971			41,761	277,954	15,0 %
1971-1972			81,949	296,768	27,6 %
1972-1973	91,839	100	91,939	356,335	25,8 %
1973-1974	108,617	200	108,817	405,106	26,9 %
1974-1975	182,540	165	182,705	543,856	33,6 %
1975-1976	185,434	1,220	186,654	571,852	32,6 %
1976-1977	152,240	2,115	154,355	544,378	28,4 %
1977-1978	175,634	1,018	176,652	624,993	28,3 %
1978-1979	181,678	2,400	184,078	650,928	28,3 %
1979-1980	235,572	2,075	237,647	789,137	30,1 %
1980-1981	233,691	4,325	238,016	795,139	29,9 %
1981-1982	293,369	10,019	303,388	947,469	32,0 %
1982-1983	302,775	30,136	332,911	1,084,028	30,7 %
1983-1984	275,224	48,394	323,618	1,124,847	28,8 %
1984-1985	459,573	107,227	566,800	1,420,112	39,9 %
1985-1986	397,315	32,380	429,695	1,382,991	31,1 %
1986-1987	482,544	63,968	546,512	1,598,652	34,2 %
1987-1988	501,860	63,907	565,767	1,785,699	31,7 %
1988-1989	578,145	55,702	633,847	2,017,822	31,4 %
1989-1990	538,825	59,960	598,785	1,937,413	30,9 %
1990-1991	548,600	78,645	627,245	2,063,132	30,4 %
1991-1992	568,203	64,711	632,914	2,118,233	29,9 %
1992-1993	546,379	79,837	626,216	1,949,499	32,1 %
1993-1994	425,737	55,897	481,634	2,028,915	23,7 %
1994-1995	509,226	66,054	575,280	2,116,316	27,2 %
1995-1996	377,091	43,701	420,792	1,779,379	23,6 %
1996-1997	364,801	46,881	411,682	1,813,666	22,7 %
1997-1998	369,640	49,015	418,655	1,618,683	25,9 %
1998-1999	420,915	55,148	476,063	1,758,171	27,1 %
1999-2000	375,317	48,902	424,219	1,832,395	23,2 %
2000-2001	348,215	52,562	400,777	1,812,964	22,1 %
2001-2002	408,480	110,220	518,700	2,024,970	25,6 %
2002-2003	498,510	273,800	772,310	2,428,320	31,8 %
2003-2004	620,360	91,190	711,550	1,969,860	36,1 %
2004-2005	660,260	179,590	839,850	2,473,460	34,0 %
TOTAL GÉNÉRAL	12,418,609	1,781,464	14,436,736		

*N.B. : inclut les programmes régionaux pour lesquels la plupart des pays membres sont situés en Afrique subsaharienne

Date du rapport : 18-12-2006

Établi par : la Section de l'analyse statistique de

ANNEXE IV

Afrique subsaharienne : Aide publique au développement

TABEAU A
HISTORIQUE DE L'AIDE PUBLIQUE AU DÉVELOPPEMENT ACCORDÉE PAR LE CANADA
(EN MILLIONS DE \$)

Année financière	Assistance bilatérale	Assistance multilatérale	APD TOTALE	Rapport APD/RNB * (%)
1949/50	0.00	12.99	12.99	0.08
1950/51	0.01	12.49	12.49	0.07
1951/52	26.16	0.97	27.12	0.12
1952/53	5.58	2.26	7.83	0.03
1953/54	12.34	2.11	14.44	0.05
1954/55	13.11	3.34	16.45	0.06
1955/56	26.93	2.44	29.37	0.10
1956/57	22.46	7.27	29.73	0.09
1957/58	58.15	3.94	62.08	0.18
1958/59	66.94	5.23	72.17	0.20
1959/60	62.35	7.34	69.69	0.19
1960/61	53.11	22.86	75.98	0.20
1961/62	37.86	22.74	60.60	0.15
1962/63	29.57	26.59	58.15	0.13
1963/64	42.74	21.79	64.53	0.14
1964/65	66.52	34.38	100.89	0.20
1965/66	88.31	34.74	123.05	0.22
1966/67	165.56	48.03	213.59	0.34
1967/68	142.20	50.40	192.60	0.29
1968/69	154.60	57.48	212.08	0.28
1969/70	207.38	71.02	278.41	0.34
1970/71	277.95	68.17	346.12	0.40
1971/72	296.77	99.89	396.66	0.41
1972/73	356.34	157.85	514.19	0.47
1973/74	405.11	190.95	596.06	0.46
1974/75	543.86	205.24	749.10	0.49
1975/76	571.89	337.78	909.67	0.53
1976/77	544.38	427.31	971.69	0.49
1977/78	624.99	424.35	1,049.35	0.49
1978/79	650.93	489.03	1,139.95	0.49
1979/80	789.14	496.63	1,285.76	0.47
1980/81	795.14	516.44	1,311.57	0.43
1981/82	947.47	543.69	1,491.16	0.43
1982/83	1,084.03	592.52	1,676.55	0.46
1983/84	1,124.85	672.24	1,797.08	0.45
1984/85	1,420.46	684.10	2,104.56	0.49
1985/86	1,382.99	864.62	2,247.61	0.47
1986/87	1,598.65	953.11	2,551.77	0.50
1987/88	1,785.70	838.36	2,624.06	0.48
1988/89	2,017.82	928.78	2,946.60	0.49
1989/90	1,937.41	912.47	2,849.87	0.45
1990/91	2,063.13	972.22	3,035.34	0.45
1991/92	2,118.23	1,064.23	3,182.46	0.49
1992/93	1,949.55	1,023.15	2,972.70	0.44
1993/94	2,028.92	1,046.35	3,075.27	0.44
1994/95	2,116.33	976.13	3,092.46	0.42
1995/96	1,779.39	904.16	2,683.55	0.36
1996/97	1,813.67	862.78	2,676.44	0.34
1997/98	1,618.68	905.88	2,524.56	0.30
1998/99	1,758.15	832.99	2,591.14	0.30
1999/00	1,832.39	916.87	2,749.26	0.29
2000/01	1,821.41	765.57	2,586.98	0.25
2001/02	2,024.97	875.74	2,900.71	0.27
2002/03	2,428.32	874.48	3,302.80	0.29
2003-04	1,969.86	749.91	2,719.77	0.23
2004-05	2,595.55	1,549.14	4,144.68	0.32

* Dans les rapports précédents, le ratio a été calculé en se fondant sur le PNB en tant que dénominateur commun. Le produit national brut (PNB) et le revenu national brut (RNB) sont comparables et se rapportent au même concept. Bien que ce montant ait été obtenu au moyen du ratio APD/PNB, on utilisera à partir du rapport 2004-2005 le ratio APD/RNB, à l'exemple des rapports internationaux. Ce changement n'a aucune incidence sur les ratios actuels.

États capables et partenariat

Tableau
13.1

Aide et allègement de la dette

	Aide nette (millions de \$ 2003)				Aide (%)				Initiative d'aide aux pays pauvres très endettés (IPTE)		Allègement total estimatif de la dette nominale promis d'après l'Initiative IPTE (millions de \$) en mars 2006
	De tous les donateurs 2004	Des donateurs membres du Comité d'aide au développen- ent 2004	De donateurs multilatéraux x 2004	Part du PIB (%) 2004	Par tête (\$) 2004	Part de la formation brute de capital 2004	Part des importations de biens et de services 2004	Part des dépenses de l'État central 2004	Point de décision en mars 2006	Point d'achèvement en mars 2006	
AFRIQUE SUBSAHARIENNE	21 740	13 961	8 446	4,5	32,9	23,9	17,8				50 232
Afrique du Sud	560	420	156	0,3	13,6	1,6	1,3	1,1			
Angola	1 036	919	131	5,8	73,9	63,5	18,0	15,8			
Bénin	343	191	168	9,3	46,2	51,2	47,9	46,5	Juill. 2000	Mars 2003	460
Botswana	343	191	168	0,4	22,1	51,2	47,9	46,5			
Burkina Faso	553	299	278	12,6	47,6	66,2	77,0	55,9	Juill. 2000	Avril 2002	930
Burundi	320	169	166	52,8	48,2	386,6	245,6	132,6	Juill. 2005	Variable	1 472
Cameroun	688	515	189	4,8	47,5	25,5	28,9	30,1	Oct. 2000	Variable	2 800
Cap-Vert	126	82	49	14,7	282,4	72,3	35,8	49,4			
Comores	22	12	11	6,6	41,7	65,1	37,6	33,7			
Côte d'Ivoire	138	177	-43	1,0	8,6	9,2	3,8	4,9			
Djibouti	59	36	27		82,3						
Erythrée	242	168	86	28,0	61,3	122,6	56,4	34,9			
Éthiopie	1 682	952	760	22,6	26,1	88,2	70,5	74,7	Nov. 2001	Avril 2004	3 275
Gabon	34	21	14	0,5	27,7	2,1	3,4	2,4			
Gambie	58	11	51	15,7	42,5	55,8	26,7	50,3	Déc. 2000	Variable	90
Ghana	1 234	812	451	15,7	62,7	65,1	57,7	57,7	Févr. 2002	Juill. 2004	3 500
Guinée	256	165	101	7,4	30,3	68,6	39,4	42,5	Déc. 2000	Variable	800
Guinée équatoriale	26	20	7	0,9	60,3						
Guinée-Bissau	69	26	48	28,2	49,5	213,9	78,9	57,1	Déc. 2000	Variable	790
Kenya	586	436	166	3,9	19,0	21,6	14,7	17,1			
Lesotho	93	31	68	7,5	56,8	18,2	8,3	17,9			
Libéria	197	153	48	42,8	65,0	346,8	78,5	307,5			
Madagascar	1 119	616	552	28,3	68,2	116,6	85,6	112,9	Déc. 2000	Oct. 2004	1 900
Malawi	432	280	166	25,0	37,8	163,8	55,0	57,0	Déc. 2000	Variable	1 000
Mali	516	299	241	11,6	43,2	61,1	49,6	51,4	Sept. 2000	Mars 2003	895
Maurice	34	13	25	0,6	30,7	2,6	1,6	2,4			
Mauritanie	163	75	96	11,7	60,3	54,5	19,4	36,8	Févr. 2000	Juin 2002	1 100
Mozambique	1 117	661	497	20,8	63,2	100,6	60,4	84,3	Avril 2000	Sept. 2001	4 300
Namibie	164	119	34	3,1	89,1	12,3	8,5	9,1			
Niger	485	276	230	17,6	39,7	111,2	96,0	89,2	Déc. 2000	Avril 2004	1 190
Nigeria	525	289	260	0,8	4,5	3,6	3,0	2,2			
Ouganda	1 062	627	475	17,0	41,7	75,5	87,7	72,6	Févr. 2000	Mai 2000	1 950
Rép. dém. du Congo	1 645	1 053	650	27,4	32,5	213,7	88,3	178,1	Juill. 2003	Variable	10 389
République centrafricaine	95	50	50	8,0	26,2	45,6	105,4	58,9			
République du Congo	105	42	68	2,7	29,9	11,0	11,0	9,3	Mars 2006		2 881
Rwanda	426	198	250	25,5	52,6	124,5	169,4	97,7	Déc. 2000	Avril 2005	1 400
Sao Tomé-et-Principe	30	20	12	58,5	218,5	169,5	91,8	65,5	Déc. 2000	Variable	200
Sénégal	953	682	296	13,5	92,4	57,9	42,4	55,2	Juin 2000	Avril 2004	850
Seychelles	9	6	3	1,5	123,6	10,0	2,5	2,9			
Sierra Leone	326	147	196	33,2	67,4	316,8		128,4	Mars 2002	variable	950
Somalie	174	127	51		24,0						
Soudan	821	696	112	4,1	24,8	18,2	33,5	22,3			
Swaziland	105	95	12	4,6	104,1	26,6	6,1	14,3			
Tanzanie	1 583	929	714	15,4	46,4	83,8	73,8	75,7	Avril 2000	Nov. 2001	3 000
Tchad	292	149	154	7,4	33,8	29,7	43,2	50,4	Mai 2001	Variable	260
Togo	55	47	9	3,0	10,3	16,5	7,3	20,4			
Zambie	974	669	333	19,9	94,2	76,8	62,6	74,7	Déc. 2000	Avril 2005	3 900
Zimbabwe	169	150	21	4,0	14,4	31,0	9,4	9,7			
AFRIQUE DU NORD	2 578	1 887	677	1,2	19,4	12,5	9,1				
Algérie	279	209	78	0,4	9,7						
Libye											
Maroc	636	354	242	1,3	23,7	5,6	4,3	4,7			
République arabe d'Égypte	1 368	1 115	261	1,9	20,1						
Tunisie	295	206	96	1,1	33,0	4,7	2,7	4,4			

ÉTATS CAPABLES ET PARTENARIAT

Partie III. Résultats du développement 89

**ORGANISATION MONDIALE
DU COMMERCE**

WT/MIN(05)/ST/48
15 décembre 2005

(05-6013)

CONFÉRENCE MINISTÉRIELLE
Sixième session
Hong Kong, 13 - 18 décembre 2005

Original: espagnol

PARAGUAY

Déclaration de S.E. Mme Leila Rachid
Ministre des affaires étrangères

Il y a quelques mois, le Président Bush déclarait devant les Nations Unies que les États-Unis étaient prêts à éliminer les droits de douane, les subventions et autres obstacles pour permettre la libre circulation des biens et des services.

Un an auparavant, en septembre 2004, dans le même cadre (le Sommet contre la faim), les dirigeants des puissances européennes s'engageaient devant les Chefs d'État et de gouvernement des pays en développement à faire de leur mieux pour éradiquer la faim et la pauvreté, considérées toutes deux comme les pires fléaux pour l'humanité.

Les déclarations des États-Unis et de l'Union européenne constituent, à elles deux, la raison d'être du Programme de Doha pour le développement.

Pourtant, les négociations menées dans le cadre du présent Cycle, porteuses de la promesse implicite d'un accroissement des niveaux de vie dans le monde entier, qui atténuerait la pauvreté grâce à la suppression des distorsions commerciales, peuvent fort bien échouer ou n'atteindre qu'une partie infime de leur objectif.

En effet, les progrès faits depuis le début de ces négociations ont été lents et insignifiants. La rhétorique enthousiaste des discours que nous entendons souvent ici n'a pas grand chose à voir avec la position inflexible adoptée par les principaux acteurs sur la scène commerciale multilatérale.

Nous sommes loin d'atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés et que nous avons revendiqués en juillet 2004.

Le Paraguay, pays en développement sans littoral, est ici pour collaborer au perfectionnement du système commercial multilatéral et lutter pour un traitement juste qui tienne compte des particularités, des points faibles et de la taille des économies de ses membres.

Cependant, les travaux auxquels mon pays et les autres Membres en développement de cette Organisation ont contribué par leurs efforts ne sont pas soutenus par ceux qui peuvent le mieux influencer sur les résultats finals de ce cycle de négociations.

Non seulement les négociations sur l'agriculture, qui sont au centre de l'"engagement unique", sont dans l'impasse depuis longtemps, mais elles semblaient s'orienter vers la création de nouvelles formes de protection et de discrimination.

Cette situation est la preuve tangible que nos principaux partenaires commerciaux manquent de volonté pour atteindre les objectifs de développement que nous nous sommes fixés.

La volonté initiale, qui était de finaliser, ici à Hong Kong, le tracé des modalités s'est rétrécie comme peau de chagrin.

En effet, à la veille de la présente Conférence, il nous a fallu, une fois de plus, réduire le niveau de nos ambitions pour cette même Conférence ou, comme l'a dit le Directeur général, "recalibrer" les attentes, puisque l'indigence des offres présentées par les principaux représentants du monde développé a rendu tout progrès impossible.

Le Cycle de Doha a été baptisé "Cycle du développement" pour marquer la nécessité impérieuse d'accroître les niveaux de vie d'une grande partie des habitants de la planète. Cette nécessité perdure et il faut y répondre de toute urgence.

Le temps qui passe apporte toujours de nouvelles situations, de nouveaux problèmes, de nouveaux défis, mais aussi de nouvelles possibilités.

Dans son célèbre livre "El tema de nuestro tiempo" (le thème de notre temps), le philosophe José Ortega y Gasset expose la théorie selon laquelle à chaque époque correspond un thème différent. La mission de la classe dirigeante consiste à identifier ce thème au bon moment pour l'aborder de façon adéquate et mettre en œuvre les mécanismes visant à régler les problèmes qu'il pose.

S'il est un thème qui domine notre temps, c'est le développement. Jamais il n'y a eu, au cours des étapes antérieures de notre histoire, autant de personnes possédant plus que ce qu'elles peuvent consommer ni autant de démunis, incapables de satisfaire leurs besoins fondamentaux. Jamais nous n'avons consommé autant de choses inutiles et jamais autant de personnes ont manqué de l'essentiel. Jamais la différence entre pays développés et pays en développement n'a été aussi grande. Jamais il n'y a eu autant d'opulence, jamais autant de pauvreté.

1. Le besoin de développement se fait sentir avec force dans la plupart de nos pays. La pauvreté, caractéristique de notre époque, est la composante la plus radicale et la moins contestable de l'inégalité entre les hommes. Jamais la pauvreté ne nous a été aussi familière, parce que dans un monde globalisé, nous la connaissons, nous la voyons de nos propres yeux, elle a une couleur, un profil et des traits propres.

2. Il va sans dire que nous reconnaissons que chaque État est responsable de son propre développement. Mais il faut aussi, aujourd'hui plus que jamais, pouvoir compter sur des règles commerciales multilatérales équitables qui permettent à chacun d'entre nous d'interagir sur un marché juste et sans distorsions.

C'est pourquoi nous devons considérer ces négociations commerciales multilatérales non plus comme notre petit train-train habituel, mais comme un processus qui a des implications importantes pour le développement en général et pour les êtres humains en particulier.

Les nations les plus développées ont la possibilité de faire en sorte que ce Cycle de Doha devienne un outil capable d'accroître le bien-être sur la planète. Mais pour que ce souhait devienne réalité, il faut que les responsables chargés de donner une impulsion à ces négociations apportent une contribution notable apte à promouvoir le développement à l'échelle mondiale et à vaincre ainsi la pauvreté dans nos régions.

Nous réaffirmons ici la conviction qui était la nôtre à Doha il y a quatre ans. Nous sommes convaincus que l'Organisation mondiale du commerce est le cadre dans lequel nous pouvons promouvoir le développement de manière collective.

Mais cet objectif ne pourra prendre forme que s'il se trouve des dirigeants forts, capables d'éviter que le Cycle dit du développement n'aboutisse en définitive qu'à la prospérité de quelques-uns gagnée au prix de l'involutions économique et du retard de beaucoup d'autres.

Nous devons faire face, ensemble, aux menaces et aux défis de notre temps si nous aspirons à un avenir de paix et de sécurité dans lequel une vie humaine, digne de ce nom, soit à la portée de tous les habitants de la terre.

ORGANISATIONS

Affaires étrangères et Commerce international Canada

L'honorable Peter MacKay, C.P., député,
ministre des Affaires étrangères

16 mai 2006

- Anne Marie Bourcier, directrice générale Bureau de l'Afrique
8, 9 et 16 février 2005
- Chantal Chastenay, directrice a.i, Direction de Maghreb et de la Péninsule arabique
- Ulla Kourany, conseillère principale en politiques – NEPAD, plan d'action du G8 pour l'Afrique et institutions pan-africaines
8 et 9 février 2005
- Alexandra Wood, directrice adjointe et déléguée commerciale, Direction du financement international, Section d'appui aux affaires
- Perry Calderwood, directeur, Direction de l'Afrique orientale et australe
15 février 2005
- Isabelle Roy, directrice par intérim, Direction de l'Afrique centrale et occidentale
- Sébastien Carrière, chargé des dossiers en affaires politiques (Algérie, Libye, Maroc)
16 février 2005

...

- Doug George, directeur, Direction de la politique commerciale sur la propriété intellectuelle, l'information et la technologie
- Bruce Christie, directeur, Direction de la politique commerciale multilatérale
- Charles La Salle, agent principal de la politique commerciale, Direction de la politique commerciale multilatérale
22 mars 2005
- Ian Ferguson, directeur général, Direction générale de l'Afrique
- Tim Martin, directeur principal et chef adjoint, Secrétariat du Groupe de travail pour la stabilisation et la reconstruction (GTSR)
- Wendy Gilmour, directrice, Groupe des opérations de maintien de la paix et de paix et Group de travail sur le Soudan
16 mai 2006
- Robert Fowler, représentant personnel du premier ministre pour l'Afrique
30 mai 2006

Agence canadienne de développement internationale

L'honorable Aileen Carroll, C.P., députée,
ministre de la Coopération internationale

11 mai 2005

ANNEXE VI

Liste des témoins (Organisations)

Agence canadienne de développement internationale (suite)

L'honorable Josée Verner, C.P., députée,
ministre de la Coopération internationale

31 mai 2006

- Paul Hunt, vice-président, Direction générale de l'Afrique et du Moyen Orient

8 février 2005

- Nadia Kostiuk, directrice générale, Politiques, planification stratégique et services techniques

9, 15 et 16 février 2005

- Mario Renaud, directeur général, Politiques, planification et gestion, Direction générale des programmes multilatéraux

16 février 2005

- Ric Cameron, vice-président principal
- Paul Hunt, vice-président, Direction générale de l'Afrique et du Moyen Orient

11 mai 2005

- Barbara Brown, directrice générale, Afrique de l'Ouest et du Centre
- Michel Lemelin, directeur général, Afrique australe, de la Corne et de l'Est

...

- Isabelle Bérard, directrice p.i., Politique, planification stratégique et services techniques

- Ellen Wright, chef, Unité de la gouvernance, de la sécurité et des communications, Secrétariat du fonds canadien pour l'Afrique

2 novembre 2005

- Diane Vincent, première vice-présidente

- Paul Hunt, vice-président, Direction générale de l'Afrique

- Bruce Montador, vice-président, Direction générale des programmes multilatéraux

31 mai 2006

Agriculture et agroalimentaire Canada

- Steve Verheul, négociateur, principal en agriculture

- Shelley St. George, analyste principale des politiques commerciales, Division des politiques de commerce multilatéral

8 juin 2005

Ambassade de la Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste

- S.E. Ahmed Ali Jarrud, ambassadeur

14 juin 2005

**Ambassade de la République algérienne
démocratique et populaire**

- S.E. Youcef Yousfi, ambassadeur
14 juin 2005

**Ambassade de la République islamique de
Mauritaine**

- S.E. Mahfoud Ben Deddach,
ambassadeur
14 juin 2005

Ambassade de la République tunisienne

- S.E. Mohamed Saad, ambassadeur
14 juin 2005

Ambassade de la République du Sénégal

- S.E. Amadou Diallo, ambassadeur
- Mamadou Saliou Diouf, ministre
conseiller
- Daouda Ba, premier conseiller
- Ndong Dieng, deuxième conseiller
23 mars 2005

Ambassade du Royaume du Maroc

- S.E. Mohamed Tangi, ambassadeur
14 juin 2005

**Association des organisations
professionnelles paysannes du Mali**

- Ibrahima Coulibaly, gestionnaire,
relations extérieures
8 mars 2005

Banque mondiale

- Marcel Massé, administrateur
11 mai 2005

**Bureau de promotion du commerce
Canada**

- Brian Mitchell, directeur, Afrique
13 avril 2005

Canada Africa Partnership on Aids

- Kevin Perkins, directeur exécutif
22 février 2005

**Centre de recherche pour le
développement international (CRDI)**

- Rohinton Medhora, vice-président,
programmes et partenariats
- Gerd Schönwälder, chef d'équipe,
Paix, conflits et développement
31 mai 2005

Citoyenneté et immigration Canada

- Janet Siddall, sous-ministre adjointe
intérimaire, Opérations

...

ANNEXE VI

Liste des témoins (Organisations)

Citoyenneté et immigration Canada (suite)

- Marlene Massey, directrice intérimaire, Afrique et Europe, Région internationale
- Bruce Scoffield, directeur, Élaboration des politiques et protection internationale, Direction générales des réfugiés
- Rénaud Gilbert, directeur, Politique et programmes de l'immigration économique, Direction générale de la sélection

2 novembre 2005

Coalition interagence sida et développement – Congrès du travail du Canada

- Marie-Hélène Bonin, membre du conseil d'administration, représentante pour l'Afrique et le VIH/sida

22 février 2005

Commission économique pour l'Afrique des Nations Unies

- K.Y. Amoako, secrétaire exécutif

15 février 2005

Commission on Capital Flows to Africa (par vidéoconférence)

- James Harmon, président

13 avril 2005

Conférence des Ministres de l'Agriculture de l'Afrique de l'Ouest et du Centre

- Baba Dioum, coordonnateur général

17 mai 2005

Conseil canadien pour la coopération internationale

- Gerry Barr, président-directeur général

10 mai 2005

Conseil canadien pour l'Afrique

- Lucie Bradet, président-directeur général
- Isa Odidi, président-directeur général, IntelliPharmaCeutics, et administrateur CCAfrique
- Jean-François Gascon, vice-président, Afrique, SNC Lavalin, et administrateur, CCAfrique
- J. Perry Maisonneuve, directeur, Northern Lights Franchise Consultants Corp.

7 juin 2006

Conseil pour le Développement de la recherche en science sociales en Afrique (CODESRIA)

- Adebayo Olukoschi, directeur général

19 avril 2005

Défense nationale

- Colonel Denis Thompson, directeur, Politique du maintien de la paix

8 et 9 février 2005

Défense nationale (suite)

- Andrew Rasiulis, directeur,
Programme d'aide à la formation
militaire

16 février 2005
- Général R.J. (Rick) Hillier, CMM,
CSM, CD Chef d'état-major de la
Défense

26 septembre 2006

Développement international Desjardins

- Yvon Bernier, directeur principal,
région Afrique

13 avril 2005

Ethio-Organic Seed Action, Éthiopie

- Regassa Feyissa, fondateur et
directeur général

8 mars 2005

Exportation et développement Canada

- Klaus Büttner, vice-président
régional, Afrique, Europe et Moyen-
Orient
- Jean-François Croft, gestionnaire
régional, Afrique, Europe et Moyent-
Orient

April 12, 2005

Fondation Aga Khan Canada

- Khalil Shariff, président-directeur
général

20 juin 2006

Fonds monétaire international

- Kevin Lynch, administrateur

7 juin 2005

**Forum Afrique-Canada, Conseil canadien
pour la coopération internationale**

- Molly Kane, coprésidente

22 mars 2005

**Gender Centre for Research and
Training et ACORD (Association de
Coopération en Recherche et
Développement), Soudan**

- Asha El-Karib, directrice,
gestionnaire de projet

4 mai 2005

Gouvernement du Mali

- S.E. Amadou Toumani Touré,
président de la République du Mali
- Badi Ould Ganfoud, Ministre de la
Fonction publique, de la Réforme de
l'État et des Relations avec les
insitutuions
- Moctar Ouane, Ministre des Affaires
étrangères et de la Coopération
internationale
- Fanta Sylla, Ministre de la Justice et
Garde des Sceaux
- Ousmane Thiame, Ministre de la
Promotion des investissements et des
Petites et moyennes entreprises et
Porte-parole du gouvernement

11 mai 2005

ANNEXE VI

Liste des témoins (Organisations)

Gouvernement du Mozambique

- Venâncio Massingue, ministre de la Science et de la Technologie, Mozambique

31 mai 2005

Haut-commissariat de la République fédérale du Nigeria

- S.E. Olufemi Oyewale George, haut-commissaire
- Z.J. Gana, ministre (affaires économiques)
- W.I. Ajogbor, ministre (affaires politiques)
- A.O. Enikanolaiye, ministre conseiller (visas et information)

23 février 2005

Institut C.D. Howe

- Danielle Goldfarb, analyste politique principale

21 juin 2006

Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est (SEATINI), Zimbabwe

- Rangarirai Machededze, directeur intérimaire

17 mai 2005

Institut Nord-Sud

- Ann Weston, vice-présidente et coordinatrice des recherches

22 mars 2005

Institut sur la gouvernance

- Claire Marshall, directrice

1^{er} juin 2005

Ministère des Finances Canada

L'honorable Ralph Goodale, C.P., député, ministre des Finances

12 avril 2005

- Paul Boothe, sous-ministre délégué et représentant du Canada au G-7

12 avril 2005

- Bruce Rayfuse, directeur
- John Davies, chef

15 février 2005

National Institute for Scientific and Industrial Research, Zambie

- Mwananyanda Mbikusiatu Lewankia, directeur exécutif

8 mars 2005

Northern Lights Franchise Consultants Corp.

- J. Perry Maisonneuve, directeur

12 avril 2005

Partenariat Afrique Canada

- Dorothee Gizenga Ngolo, chargée des programmes

22 février 2005

- Ian Smillie, coordonnateur des recherches

10 mai 2005

Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA) Sénégal

- Ndiougo Fall, président

17 mai 2005

UPA Développement international

- André D. Beaudoin, directeur général

22 mars 2005

INDIVIDUS

Ayittey, George

Professeur, sciences économiques
American University, Washington

10 mai 2005

Boulden, Jane

Chaire de recherche du Canada en
relations internationale et sécurité, Collège
militaire royal du Canada

20 avril 2005

Campbell, Bonnie

Professeure de science politique,
Université du Québec à Montréal

19 avril 2005

Cooper, Frederic

Professeur, département d'histoire,
Université de New York

1^{er} février 2005

**Dallaire, Lieutenant-général (retraité)
Roméo**

14 février 2005

Harker, John

Président et vice-chancelier, Cape Breton
University

19 avril 2005

Ighodaro, MacDonald

Professeur, Saint Mary's University

20 avril 2005

Kieran, Peter R.

Président, CPCS Transcom

10 mai 2005

Ngoy, Kashimoto

1^{er} juin 2005

Osei-Kwadwo Prempeh, Edward

Professeur agrégé, science politique et
sociologie, Université Carleton

1^{er} juin 2005

Stapleton, Timothy

Professeur agrégé, département d'histoire,
Université Trent

1^{er} février 2005

Zachernuk, Philip

Professeur, département d'histoire,
Université Dalhousie, et président,
Association canadienne des études
africaines

1^{er} février 2005

MISSION D'INFORMATION EN AFRIQUE
6 au 23 octobre 2005

ÉTHIOPIE

Ambassade du Canada en Éthiopie

- S.E. Yves Boulanger, ambassadeur
- Marc-André Fredette, directeur ACDI et chef de la coopération
- Richard Le Bars, premier délégué commercial
- Diane **Brian** deuxième secrétaire (développement)
- Amy Galigan, troisième secrétaire (affaires politiques)
- Telahun Workeneh, délégué commercial

8 au 12 octobre 2005

Ambassade du Ghana

- S.E. John Aggrey, ambassadeur

11 octobre 2005

Ambassade du Mali

- S.E. Al-Maamoun Keita, ambassadeur

11 octobre 2005

Ambassade du Nigeria

- S.E. Olusegun Akinsanya, ambassadeur

11 octobre 2005

Association des usagers de l'eau, Birki

- 3 membres du Conseil

9 octobre 2005

Bureau de l'Agriculture et du Développement rural du Tigré

- Birhane Haile, chef, Section de l'agriculture
- Gebre Tsegay, chef, Développement de l'agriculture
- Tsige Berhe, Équipe de développement des femmes en milieu rural

9 octobre 2005

Bureau de la Condition féminine du Tigré

- Roman Gebreselassie, chef

10 octobre 2005

Bureau de Promotion des coopératives du Tigré

- Alem Kiros

9 octobre 2005

Bureau des Finances et du Développement économique, Tigré

- Haile Yohannes, chef, département de la planification

8 octobre 2005

ANNEXE VIII

Liste des témoins (Missions d'information – 2005)

Commission de l'Union africaine

- S.E. Alpha Oumar Konaré, président
10 octobre 2005
- Geoffrey Mugumya, directeur,
direction Paix et sécurité
- Bereng Mtimkulu, chef, direction des
Opérations de soutien de la paix
- Iyah Onuk, gestionnaire de projet,
Projet AU/UNDP
- Kwesi Aning, expert, Politique
commune de défense et de sécurité
pour l'Afrique et contre-terrorisme
- Dia Mamadou, analyste
- Diallo Boubacar Biro, analyste
- Mathieur Kinouani, analyste
- Ahmed Mokhtar, spécialiste
politique (alerte rapide)

11 octobre 2005

Commission du développement des ressources aquatiques du Tigré

- Hadera Haile, sous-commissaire

10 octobre 2005

Commission économique pour l'Afrique des Nations unies

- Joséphine Ouedraogo, sous-
secrétaire générale par intérim
- Hakim Ben Hammouda, directeur,
direction du Commerce et de
l'Intégration régionale
- Augustin Fosu, directeur, direction
des Politiques économiques et
sociales
- Okey Onyejekwe, officier en charge,
Politique et gestion du
développement

11 octobre 2005

Gouvernement de l'Éthiopie

- Meles Zenawi, premier ministre

12 octobre 2005

Gouvernement régional du Tigré

- Tsegaye Berehe, président

10 octobre 2005

Water Harvesting and Institutional Strengthening in Tigray (WHIST)

- Doug Edwards, directeur

8 au 10 octobre 2005

RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

Ambassade du Canada au Congo

- S.E. Jean-Pierre Bolduc, ambassadeur
- Richard Pelletier, conseiller et chef de la coopération
- Stephen Randall, conseiller et consul
- Jean-Luc Lamothe, attaché (Sécurité)

12 au 16 octobre 2005

Action Paysanne pour la reconstruction et le développement intégral (APREDECI)

- Siméon Bitahwa

13 octobre 2005

Action pour le Développement et la Paix Endogènes (ADEPAE)

- Saidi Obja

13 octobre 2005

Ambassade de Belgique

- S.E. Johan Swinnen, ambassadeur

16 octobre 2005

Ambassade de France

- S.E. Georges Serre, ambassadeur

16 octobre 2005

Ambassade des États-Unis d'Amérique

- S.E. Roger Meece, ambassadeur

16 octobre 2005

Ambassade du Royaume-Uni

- S.E. Andy Sparkes, ambassadeur

16 octobre 2005

Assemblée nationale de la République démocratique du Congo

- L'honorable Olivier Kamitatu, président de l'Assemblée nationale
- L'honorable Moïse Nyarungabo, président du groupe RCD/Goma
- L'honorable Baby Mbayi, président du groupe ex-gouvernement
- L'honorable Christophe Lutundula, président de la Commission spéciale chargée des conventions
- L'honorable Annie Salumu, vice-présidente du groupe d'amitié RDC-Canada

15 octobre 2005

Banro Corporation

- Dan Bansah, gestionnaire, ressources minérales

13 octobre 2005

Centre canadien d'étude et de coopération internationale – Action citoyenne pour la paix (CECI ACIPA)

- Alexi Pezi
- A. Hanghy Lughuma, conseiller en développement

13 octobre 2005

ANNEXE VIII

Liste des témoins (Missions d'information – 2005)

Commission électorale indépendante

- L'abbé Apollinaire Malu Malu, président

15 octobre 2005

Commission Nationale de Désarmement, Démobilisation et Réinsertion (CONADER)

- Patrick Ulrich

13 octobre 2005

Commission Provinciale de lutte contre les violences sexuelles au Nord-Kivu

- Désiré Balume, présidente
- Evariste Mabrukky

13 octobre 2005

Conseil des organisations des femmes agissant en synergie (COFAS)

- Véronique Kayowa

13 octobre 2005

Coopérative d'Épargne et de Crédit au Kivus (COOCEC)

- Celestin Ntahira

13 octobre 2005

Église méthodiste libre

- Linda Stryker

13 octobre 2005

Gouvernement du Sud-Kivu

- S.E. Kaningini Didace, gouverneur

12 au 16 octobre 2005

Héritiers de la Justice

- Roger Muchuba
- Maurice B. M. Namwira

13 octobre 2005

Hôpital DOCS (*Doctors On Call for Services*)

- Dr Kalume Mushabaa Ally, médecin directeur
- Chef de la protection de l'enfance, secteur Est, UNICEF

13 octobre 2005

MONUC

- Alpha Sow, chef de bureau
- Général Shujaat Ali Kahn, commandant de Brigade du Sud-Kivu
- Mahand Ladjouzi, chef de bureau
- Brigadier general Satyanarayana, commandant de Brigade du Nord-Kivu
- Lieutenant colonel Rajesh Kaswan
- Lieutenant colonel RK Gupta
- Lieutenant colonel Praveen Badrinath
- Pernille Ironside, conseiller, protection des enfants
- Venessa Kent, agent, affaires politiques

13 octobre 2005

- William Swing, représentant spécial du Secrétaire général.

15 octobre 2005

Pharmakina

- Étienne Erny, directeur général
- Horst Gebbers, directeur général
- Michel Gebbers, directeur administratif

14 octobre 2005

Présidence de la République démocratique du Congo

- Azarias Ruberwa Manywa, vice-président, Politique, Défense et Sécurité.

16 octobre 2005

Réseau d'Initiatives pour le Développement (REID)

- Thomas d'Aquin Muiti

13 octobre 2005

Réseau des Femmes pour la Défense des Droits et la Paix (RFDP)

- Venantie Bisimwa

13 octobre 2005

Réseau Provincial des Organisations des Droits de l'Homme du Congo Sud-Kivu (REPRODHOC)

- Bosco Mwehemeri

13 octobre 2005

Sénat de la République démocratique du Congo

- Monseigneur Marini Bodho, Président du Sénat

...

- L'honorable Mokolo wa Pombo, président de la Commission des affaires étrangères

- L'honorable Masegabio Sanzu, président du groupe MLC

- L'honorable Jean-Léonard Ridja Dgoza, président du groupe RCD/Goma

- L'honorable Omba Pene Djunga, vice-président, du groupe ex-gouvernement

- L'honorable Cléophas Kamitatu Massaba, sénateur

15 octobre 2005

Société civile Nord-Kivu

- Jason Luneno Maene, président

13 octobre 2005

Solidarité des femmes activistes pour la défense des droits humains (SOFAD)

- Serge Sudi

13 octobre 2005

Synergie pour l'assistance judiciaire (SAJ)

- Eugène Muzawe

13 octobre 2005

Union des Femmes Paysannes du Nord-Kivu (UWAKI)

- Anne-Marie Uboyo

13 octobre 2005

NIGÉRIA

Haut-Commissariat du Canada au Nigéria

- S.E. David Angell, haut-commissaire
- Karen Garner, premier secrétaire (affaires politiques)

17 au 18 octobre 2005

Bureau de la présidence du Nigeria

- Amina J. Ibrahim, assistante spéciale principal auprès du Président (Objectifs de développement du millénaire)

18 octobre 2005

Centre for Democracy and Development

- Stella Amadi, agente principale de programmes

18 octobre 2005

Clinique médicale de soins primaires, Gaube

- Une travailleuse en soins de santé communautaires

17 octobre 2005

Communauté Économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO)

- Mohamed Ibn Chambas, secrétaire exécutif

17 octobre 2005

École primaire, Gaube

- Le directeur de l'école

17 octobre 2005

Ferme Hope Eden

- Le fermier et sa conjointe

17 octobre 2005

Gouvernement local, Gaube

- Le chef du village

17 octobre 2005

IDASA

- Derrick Marco, directeur résident

18 octobre 2005

IFES

- Charles Lasham, directeur résident

18 octobre 2005

Ministère des Affaires étrangères

- N.U.O. Wadibia Anyanwu, secrétaire permanente
- O.O. George, haut-commissaire du Nigeria au Canada

18 octobre 2005

Nations-unies

- Tegegnetwork Gettu, coordonateur résident des Nations-unies au Nigeria et représentant de UNDP au pays

18 octobre 2005

Nigeria Labour Congress

- Olaitan Oyerinde, agent, affaires internationales

18 octobre 2005

Sénat de la République fédérale du Nigeria

- L'honorable Ibrahim Mantu, vice-président du Sénat
- L'honorable Jibril Aminu, président du comité sénatorial des affaires étrangères
- L'honorable James O. Kolawole, vice-président du comité sénatorial des affaires étrangères
- L'honorable Mohammed Y. Anka, membre du comité sénatorial des affaires étrangères

18 octobre 2005

Transparency in Nigeria

- Auwal Ibrahim Musa, directeur

18 octobre 2005

Union africaine

- Salim Ahmed Salim, envoyé spécial de l'Union africaine pour le Darfour

17 octobre 2005

Unité d'appui aux programmes, ACDI

- Kenna Owoh, directeur

18 octobre 2005

MALI**Ambassade du Canada au Mali**

- S.E. Isabelle Roy, ambassadrice
- Josée Fluet, conseiller et chef de la Coopération
- Steve Tremblay, premier secrétaire et consul
- Ernest Akpoué, conseiller, affaires publiques et politiques
- Cheick Sadibou Keita, délégué commercial
- Christiane Verkerman

...

- Darquis Gagné

19 au 21 octobre 2005

Association malienne des droits de l'homme

- Brahim Koné

20 octobre 2005

Association pour la promotion de la femme et de l'enfant au Mali

- Ibrahima Tapano

20 octobre 2005

ANNEXE VIII

Liste des témoins (Missions d'information – 2005)

Compagnie Malienne du Coton

- Paysans

21 octobre 2005

Conférence des Ministres de l'Agriculture et l'Afrique de l'Ouest et du Centre

- Baba Dioum, coordonateur général

20 octobre 2005

Coordination des Associations et ONG féminines

- Traoré Oumou Touré

20 octobre 2005

Coordination des Associations et ONG féminines et du Syndicat des Banques et Établissements financiers du Mali

- Keïta Fatouimata Lissako, secrétaire générale

20 octobre 2005

École de Maintien de la Paix

- Chef de bataillon J.L. Bonraisin
- Lieutenant colonel Abdoulaye Samake

21 octobre 2005

Forum social mondial

- Mamadou Goïta

20 octobre 2005

Gouvernement de la République du Mali

- Issoufi Maïga, premier ministre
- Ministre de l'Agriculture, de l'Élevage et de la Pêche

20 octobre 2005

Journal L'Essor

- Brehima Touré

20 octobre 2005

Jubilé 2000 Mali et de la Coalition des alternatives africaines dettes et développement

- Dounantié Dao

20 octobre 2005

UPA-DI, Canada

- André Beaudoin, directeur général

20 octobre 2005

NEW YORK

Mission permanente du Canada auprès des Nations-unies

- S.E. Allan Rock, ambassadeur
- Michael Kovrig, agent de communications
- S.E. Gilbert Laurin, ambassadeur et représentant permanent adjoint
- Colonel Michael Hanrahan, attaché militaire
- Heidi Hulan, conseillère et chef, Affaires politiques
- Diana Rivington, représentante de l'ACDI

9 – 10, novembre 2005

Centre on International Organization, Columbia University

- Edward Luck, directeur

9 novembre 2005

Département des Affaires politique des Nations-unies

- Christopher Coleman, directeur adjoint (Afrique)

9 novembre 2005

Département des Opérations du maintien de la paix des Nations-unies

- Dimitri Titov, directeur (Afrique)
- David Harland, chef, Unité des pratiques exemplaires

10 novembre 2005

Earth Institute, Columbia University

- John W. McArthur, directeur adjoint, projet du Millénaire de l'ONU

10 novembre 2005

Friends World Committee for Consultation (Quaker)

- Jessica Huber

9 novembre 2005

Mission permanente du Mali auprès des Nations-unies

- S.E. Cheik Sidi Diarra, ambassadeur

9 novembre 2005

OXFAM International

- Greg Puley

9 novembre 2005

Programme de développement des Nations-unies

- Bruce Jenks, secrétaire général adjoint et directeur, Bureau des Ressources et partenariats stratégiques
- Elizabeth Lwanga, directrice adjointe
- Sam Barnes, chef d'équipe, Unité de la planification stratégique

10 novembre 2005

UNICEF

- Gerry Dyer, chef, Unité de réponse humanitaire

ANNEXE VIII

Liste des témoins (Missions d'information – 2005)

UNICEF (suite)

- Stina Ljungdell, agente principale de financement des programmes
- Dermot Cardy, coordinateur global, mines anti-personnelles

...

- Hasmik Egian, agente de programme
- Stephanie Kleshnitski, agente de programme

10 novembre 2005

WASHINGTON

Banque mondiale

- Gobind Nankani, vice-président (Afrique)
- Mahmood Ayub, directeur (Afrique)
- Mark Tomlinson, directeur (Intégration régionale)
- Harry Broadman, économiste principal (Bureau de l'économiste en chef)
- Sona Verma, économiste principal (Direction des politiques économiques et dettes)
- Mark Thomas, économiste principal (Direction des politiques économiques et dettes)
- Dileep M. Wagle, spécialiste principal (Développement du secteur privé, Afrique)
- François Nankobogo, agent principal des opérations (Développement du secteur privé, Afrique)
- Jean-Michel N. Marchat, spécialiste (Développement du secteur privé, Afrique)

...

- Sarah Cliffe, coordinatrice de programmes (Services aux pays)
- Richard Scobey, responsable sectoriel (Agriculture)
- Mary Barton Dock, responsable sectoriel (Afrique)
- Helga Muller, responsable sectoriel (Gouvernance)
- Edith Wilson, conseillère en communications (Communications corporatives)
- Laura E. Bailey, consultante (Services aux pays)

9 novembre 2005

Fonds monétaire international, Bureau du Directeur exécutif (Canada)

- Mark Plant, direction du Développement et de la révision des politiques
- David Andrews, direction de l'Afrique
- Jean Alain Clément, direction de l'Afrique

...

**Fonds monétaire international, Bureau
du Directeur exécutif (Canada) (suite)**

- Michaela Schrader, agente des affaires publiques, direction des Relations extérieures
- Paul Jenkins, conseiller principal

...

- Sharmila Khara, conseillère
- Shawn Ladd, conseiller

9 novembre 2005

MISSION D'INFORMATION EN AFRIQUE - EUROPE
4 au 19 octobre 2006

SÉNÉGAL

Ambassade du Canada au Sénégal

- S.E. Louise Marchand, ambassadeur
- Sébastien Carrière, conseiller (politique)
- Nicolas Lepage, conseiller (commerce)
- Agathe Frappier, conseillère (coopération)
- Luc Louis-Seize, consul.

5 au 6 octobre 2006

À titre personnel

- Moubarack Lo, ancien conseiller économique au cabinet du premier ministre du Sénégal

5 octobre 2006

- N'Deye Aisse Fall, cliente de PAMECAS

6 octobre 2006

Agence de Promotion des Investissements et des Grand Travaux

- Souleye Wade, directeur

5 octobre 2006

Bureau du Représentant spécial des Nations-unies pour l'Afrique de l'Ouest

- Ahmedou Ould-Abdallah, représentant spécial

6 octobre 2006

Centre de Recherche pour le développement international (CRDI)

- Gilles Forget, directeur général

6 octobre 2006

Confédération nationale des Employeurs du Sénégal

- Fayçal Sharara, vice-président

5 octobre 2006

Développement International Desjardins

- Réal Véronneau, conseiller technique auprès de PAMECAS

6 octobre 2006

Gouvernement du Sénégal

- L'honorable Macky Sall, premier ministre

- Abdoulaye Diop, ministre d'État, ministre de l'Économie et des Finances

- Marie-Pierre Sarr Traoré, ministre des Petits et Moyennes Entreprises, de l'Entreprenariat féminin et de la Micro-finance

6 octobre 2006

ANNEXE IX

Liste des témoins (Mission d'information – 2006)

IAMGOLD Corporation

- Eric Hanssen, directeur de l'exploration, Afrique
- 6 octobre 2006

PAMECAS (Partenariat pour la Mobilisation de l'Épargne et le Crédit au Sénégal)

- Mamadou Touré, directeur général
- Samba Dia, directeur général adjoint et directeur administratif et financier
- Magatte Basse Diamé, directrice du centre financier aux entrepreneurs
- Saga Tall, directrice du service de formation, communication et ressources humaines

6 octobre 2006

Régénord

- Daniel Arseneault, directeur général
- 6 octobre 2006

Socere Lambert Somec

- Richard Norman, directeur général
- 6 octobre 2006

Transrail

- François Lemieux, directeur général
- 6 octobre 2006

AFRIQUE DU SUD

Haut commissariat du Canada – de l'Afrique du Sud

- S.E. Ruth Archibald, haut commissaire
 - Neil Clegg, délégué commercial principal
 - Vincent Charron, deuxième secrétaire (affaires politiques)
 - Brennen Young, délégué commercial
- 10 - 11 octobre 2006

Banking Association of South Africa

- Cas Coovadia, directeur general
- 10 octobre 2006

Bourse de Johannesburg

- Noah Greenhill, gestionnaire, développement des affaires
- 10 octobre 2006

Bureau de la vice-présidente du NCoP

- Peggy Hollander, vice-présidente
- 9 octobre 2006

BusinessMap Foundation

- Khehla Shubane, president-directeur general
- 11 octobre 2006

Chambre de commerce Afrique du Sud – Canada

- Linsey Dyer, présidente

10 octobre 2006

Comité des Finances du NCoP

- Tutu Ralane, président
- E. Sogani, whip des comités
- Deux autres députés

9 octobre 2006

Consulat général du Canada

- Christopher Brown, consul général

9 octobre 2006

Département du Trésor national

- Elaine Venter, directrice, développement et coopération internationale

11 octobre 2006

Development Bank of Southern Africa

- Jay Naidoo, président

11 octobre 2006

École des Hautes Études Commerciales de l'Université du Cap

- Frank Horwitz, directeur de l'École
- Elspeth Donovan, professeur
- Dave Kaplan, professeur
- Mills Soko, professeur et directeur de Mthente

9 octobre 2006

Enablis

- Paul Lamontagne, président-directeur général

9 octobre 2006

Énergie atomique du Canada

- Ala Alizadeh, vice-président régional, développement des affaires internationales

10 octobre 2006

First National Bank

- Gavin Tarr, chef, banque commerciale

10 octobre 2006

Gouvernement d'Afrique du Sud

- Sue van der Merwe, sous-ministre des affaires étrangères

9 octobre 2006

Hatch Africa

- Rory Kirk, directeur général

9 octobre 2006

Hofmeyr, Herbstein and Gihwala

- Mondli Sibisi, associé principal

10 octobre 2006

Human Science Research Council

- Peter Kagwanja, directeur, démocratie et gouvernance

11 octobre 2006

ANNEXE IX

Liste des témoins (Mission d'information – 2006)

Industrial Development Corporation of South Africa

- Lumkile Mondi, économiste en chef
11 octobre 2006

Institute for Security Studies

- Cheryl Hendricks, chef, programme de sécurité humaine Afrique australe
11 octobre 2006

McCain South Africa

- Owen Porteus, directeur général
9 octobre 2006

NEPAD Business Foundation

- Reuel Khoza, président
- Lynette Chen, présidente-directrice générale
- Geoff Rothschild
- Roelof van Tonder
- Joe Fana Lalane
11 octobre 2006

Nortel

- Magda Engelbrecht, gestionnaire nationale
10 octobre 2006

Présidence

- Alan Hirsch, directeur principal, politique économique
11 octobre 2006

SNC-Lavalin South Africa

- Patric Mercille, vice-président, mines et métallurgie
- Jean-François Gascon, vice-président, Afrique

10 octobre 2006

South Africa Institute of International Affairs

- Neuma Grobbelaar, directrice des études

11 octobre 2006

Trade and Investment Promotion Agency for the Western Cape Province (WESGRO)

- Nils Flaatten, directeur général intérimaire
- Lindiwe Mavuso, gestionnaire, communications et marketing

9 octobre 2006

University of Pretoria

- Christopher Heinz, directeur, droits de la personne

11 octobre 2006

NAIROBI

Haut commissariat du Canada

- S.E. Ross Hynes, haut commissaire
- Ian McKinley, conseiller (affaires politiques)
- Don Butler, délégué commercial principal
- Stephen Weaver, gestionnaire (développement)
- Dominique Collinge, gestionnaire (immigration)
- Kym Henkee-Poole, gestionnaire (affaires consulaires)
- Marc Tremblay, gestionnaire (défense)
- Custis Ajmani, deuxième secrétaire (affaires politiques)

12 octobre 2006

ACDI

- Mavis Nathoo, spécialiste en gouvernance

13 octobre 2006

African Trade Insurance Agency

- Peter M. Jones, président-directeur général et représentant de Tiomin Mining

13 octobre 2006

Banque mondiale

- Colin Bruce, chef, bureau de Nairobi (Kenya, Érythrée, Somalie)
- Sahr Kpundeh, spécialiste principal

en gestion de la fonction publique

13 octobre 2006

DFID

- Simon Bland, chef, DFID Kenya

13 octobre 2006

East Africa Business Council

- Many Chandaria, fondateur

13 octobre 2006

Fairmont

- Sean Billing, chef de l'équipe de transition

13 octobre 2006

Gouvernement du Kenya

- Joyce Nyamweya, sous-ministre, secrétariat du développement et de la réforme de la fonction publique
- Joseph K. Kinya, sous-ministre, ministère des Finances
- George Godia, secrétaire de l'éducation, ministère de l'Éducation
- Julius M. Riungu, consultant, ingénierie électrique, ministère de l'Énergie

13 octobre 2006

Kenya Tea Board

- Samuel O. Ogola, gestionnaire agricole

13 octobre 2006

ANNEXE IX

Liste des témoins (Mission d'information – 2006)

Kenyan Association of Manufacturers

- Steven Smith, président
- Betty Maina, présidente-directrice générale

13 octobre 2006

Manitoba Hydro

- Don Priestman, gestionnaire chez Kenya Power and Light Corporation

13 octobre 2006

Queen's Quay et Syhper

- Moham Chal, représentant

13 octobre 2006

Sameer Group

- Naushad Merali, président

13 octobre 2006

PAYS-BAS

Ambassade du Canada

- Esther Van Nes, deuxième secrétaire (affaires politiques)

16 octobre 2006

À titre personnel

- Roel van der Veen, auteur de *What went wrong with Africa ?*

16 octobre 2006

CORDAID

- Peter Konijn, chef, direction de la qualité, des politiques et de la stratégie

16 octobre 2006

OXFAM NOVIB

- Theo Bouma, directeur des projets
- Ute Jansen, chef, département de l'Afrique orientale et centrale

16 octobre 2006

Gouvernement des Pays-Bas, ministère des Affaires étrangères

- Sabine Blokhuis, chef, Direction des politiques environnementales nationales, Département du développement économique durable
- Paul Zwetsloot, chef, Direction du développement des modalités et instruments d'aide, Département de l'efficacité et de la qualité
- Marriëtt Schuurman, coordinatrice, section des Grands Lacs, Département de l'Afrique

16 octobre 2006

DANEMARK**Ambassade du Canada au Danemark**

- S.E. Fredericka Gregory, ambassadeur
- Peter van Brakel, conseiller

17 octobre 2006

Gouvernement du Danemark, DANIDA

- Holger Bernt Hansen, président du conseil et du conseil d'administration de DANIDA

17 octobre 2006

Institut danois d'études internationales

- Steen Nordstrøm, unité de recherche sur la défense et la sécurité

17 octobre 2006

Gouvernement du Danemark, ministère des affaires étrangères

- Johnny Flentø, directeur, Direction de l'Afrique
- Anders Karlsen, chef de section, Direction de l'Afrique
- Ole Thonke

17 octobre 2006

Institut danois des droits de la personne

- Morten Kjaerum, directeur général
- Monique Alexis

17 octobre 2006

ANNEXE IX

Liste des témoins (Mission d'information – 2006)

LONDRES

Haut commissariat du Canada - Londres

- S.E. James Wright, haut commissaire
- Guy St Jacques, haut commissaire adjoint
- Ron Hofmann, ministre, affaires politiques et publique
- Elizabeth Reid, conseillère (relations économique)

18 octobre 2006

Chatham House

- Thomas Cargill, gestionnaire, programme Afrique

18 octobre 2006

Commonwealth Business Council

- Mohan Kaul, directeur général
- Gregory MacKinnon, directeur des programmes

18 octobre 2006

DFID

- Minouche Sharif, directrice générale, programmes régionaux et par pays
- Andrew Kidd, chef, Programme de croissance en Afrique
- William Kingsmill, chef, Groupe de croissance et investissement

18 octobre 2006

International Business Leaders Forum

- Zahid Torres-Rahmen, coordinateur des programmes, Business Action for Africa
- Amanda Gardiner, gestionnaire de programmes, Solutions d'affaires responsables

18 octobre 2006

Overseas Development Institute

- Karin Christiansen, chercheur universitaire, Groupe de politiques publiques et en pauvreté et Centre des dépenses publiques et d'aide

18 octobre 2006

Université Oxford (par vidéoconférence)

- Paul Collier, professeur d'économiques

18 octobre 2006



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, May 1, 2007

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Andrea Lyon, Chief Trade Negotiator (North America).

Suzanne McKellips, Director General, Export and Import Controls
Division;

Stephen de Boer, Director, Softwood Lumber;

Free Trade Lumber Council of Canada (by video conference):

Carl Grenier, Executive Vice-President.

Grey, Clark, Shih and Associates:

Peter Clark, President

Wednesday, May 2, 2007

Export Development Canada:

Stephen S. Poloz, Senior Vice-President Corporate Affairs and
Chief Economist.

As individuals:

John Curtis, Distinguished Fellow, Centre for International
Governance Innovation (CIGI).

Michael Hart, Simon Reisman Chair in Trade Policy, Carleton
University.

TÉMOINS

Le mardi 1^{er} mai 2007

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Andrea Lyon, négociatrice commerciales en chef (Amérique du
Nord).

Suzanne McKellips, directrice générale, Contrôles à l'exportation
et à l'importation;

Stephen de Boer, directeur, Bois d'œuvre;

*Conseil canadien du libre-échange pour le bois d'œuvre (par
vidéoconférence) :*

Carl Grenier, vice-président exécutif.

Grey, Clark, Shih and Associates :

Peter Clark, président.

Le mercredi 2 mai 2007

Exportation et développement Canada :

Stephen S. Poloz, premier vice-président, Affaires générales et
économiste en chef.

À titre personnel :

John Curtis, associé distingué, Centre for International Governance
Innovation (CIGI).

Michael Hart, chaire Simon Reisman en politique commerciale,
Université Carleton.